Digitized by Google

HEEK GENT
1138376

Acc. 32561.

Acc 32561

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DU CHEVAL

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DU CHEVAL

CHEZ TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS

PAR

EPHREM HOUËL

TOME PREMIER

PARIS
EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL DES HARAS
RUE DUPHOT, 12

1848

Digitized by Google

Digitized by Google

SOMMAIRES

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Création du cheval. — L'Éden. — Chute de l'homme. — Les Pasteurs — Les Géans. — Le cheval divinisé par les premiers hommes.

CHAPITRE II

Dispersion des hommes. — Babel. — Différens noms du cheval dans les principales langues du monde. — Les Patriarches. — Les Rois. — Job et le cheval arabe.

CHAPITRE III

Chevaux de l'ancien Orient. — Les Égyptiens. — Les Assyriens. — Les Mèdes. — Les Persans. — Les Parthes. — Les Israélites.

CHAPITRE IV

Temps héroïques et poétiques de la Grèce. — Création du cheval par Neptune.— Le dieu Mars.—Chevaux de l'Olympe.—Chevaux d'Achille. — Chevaux du Soleil. — Castor et Pollux.— Pégase. — Les Centaures — Soins donnés aux chevaux.— Pélops.— Hippolyte.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Temps historiques de la Grèce —Noms grecs tirés du cheval. — Jeux olympiques — Description du cheval grec. — Chevaux de Phidias. — Alexandre et Bucéphale.

CHAPITRE VI

Migrations du cheval. — Monde ancien. — Les Scythes. — Les Sarmates.— Les Germains.— Les Gaulois.— Les Ibériens.— Les Numides. — Les Indiens.

CHAPITRE VII

Rome. — Le Latium. — Les Chevaliers. — Les Courses. — Les Jeux troyens. — L'équitation. — Les épitaphes. — Le harnachement des chevaux.— Virgile. — Chevaux fameux.— Attila.

CHAPITRE VIII

Invasions dans les Gaules. — Les Francs. — Mérovée.—Clovis.—Les Bretons du continent et les Bretons insulaires. — Rollon et les Normands.

CHAPITRE IX

Bas-Empire. — Les peuples d'Orient. — Mahomet. — Les Arabes.— Le cheval normand et le cheval arabe.

CHAPITRE X

La Chevalerie. — Le Destrier. — Le Roussin. — Le Palefroi. — Les Combats.— Les Tournois.— Les Carrousels. — Chevaux des romans. — Chevaux des légendes.

Digitized by Google

HISTOIRE DU CHEVAL

CHAPITRE PREMIER

Création du cheval. — L'Eden. — Chute de l'homme. — Les Pasteurs. — Les Géans. — Le cheval divinisé par les premiers hommes.

Après avoir créé, par sa parole, le ciel et la terre, les poissons des eaux et les oiseaux des airs, Dieu trouva bon de donner à l'homme une suprême marque de sa faveur : il créa le cheval.

Dans la magnifique succession d'êtres où sa toute-puissance voulut, pour ainsi dire, s'essayer, la dernière place, celle de la perfection, était réservée à cette belle créature.

Si le cheval eût été un de ces grossiers animaux qui rampaient dans la fange des premiers jours, avec les grands serpens, les monstres amphibies et les dragons volans, on retrouverait ses ossemens parmi ceux de ces

Digitized by Google

animaux que la science a recomposés. Hippopotames, ours, éléphans, chameaux, se retrouvent dans les terrains de formations plus ou moins anciennes; mais le fossile du cheval, comme celui de l'homme, ne se trouve nulle part. Ouvrages des derniers jours, fins de la création, dont la femme devait être le mot suprême, le cheval et l'homme entrèrent les derniers dans la vie, après les séries de merveilles, après les soleils et les mondes.

Les intelligences prirent dans leurs mains les moules des créations; ils choisirent les plus charmans contours, les proportions les plus parfaites, l'ensemble le plus merveilleux; ils demandèrent au lion sa fierté, au tigre sa souplesse, au cerf sa légèreté; ils prirent l'œil de la gazelle, la fidélité du chien, la mémoire de l'éléphant; le cigne donna son cou d'argent, et l'onagre son pied de fer.

Le Très-Haut octroya encore à l'être privilégié qu'il voulut former la gracieuse élégance des oiseaux qui se balancent dans l'azur des cieux. Puis il le revêtit d'une robe couleur du temps, c'est-à-dire changeante comme lui; tantôt elle est jaune comme l'or, tantôt elle est noire comme la nuit, tantôt toutes les nuances s'y jouent comme l'émail des fleurs dans les prairies. Quelle était la couleur de celui qui le premier effleura de ses pieds les bosquets de l'Eden? Sans doute, il était de cette nuance céleste que nous retrouvons seulement aujourd'hui dans ces lieux où repose le berceau du monde; son poil était blanc comme le lait de la chamelle et parsemé de légères marques rougeâtres, comme si les anges, en se jouant, eussent fait pleuvoir sur son corps une grêle de corail.

Dieu avait accordé un don de sa main à chacun des

Digitized by Google

animaux qu'il avait créés : au cerf, la rosée des feuilles du taillis ; au lion, le sable chaud pour y faire son nid : il donna au cheval l'espace pour s'y jouer, comme à l'aigle le chemin des airs, comme à léviathan la route des mers. Le cheval fut le roi de la vitesse ; c'est le plus rapide des quadrupèdes ; il devance le cerf, bondit comme le chevreuil et fatigue le loup. Plus prompt que le vent, plus impétueux que le torrent des montagnes, il ne le cède qu'à l'ouragan. L'homme entouré d'élémens qui conjuraient sa ruine, d'animaux dont la vitesse et la force dépassaient les siennes, l'homme eût été esclave sur la terre ; le cheval l'en a fait roi.

Le cheval est, en effet, de tous les êtres créés, le plus utile à l'homme. Dès l'origine des peuples, il présida à la formation des empires, et maintenant encore, un état sans cavalerie et sans la vie que donne le cheval, serait à la merci du premier conquérant. On peut se peindre un monde sans animaux sauvages, un monde même sans aucun des animaux domestiques qui y répandent le bonheur et la fertilité ; mais un monde sans chevaux est impossible. Nous dirons plus tard comment la civilisation portée en Amérique par les premiers navigateurs qui peuplèrent cette terre, s'éteignit et aboutit à l'état sauvage sous le plus beau ciel et au milieu de la plus belle nature du monde, parce que le cheval ne se trouvait pas dans la cargaison du vaisseau qui y porta le premier homme. Là où le cheval est en honneur, la civilisation croît et se développe ; là où il s'abâtardit, la civilisation languit et meurt. Retranchez le cheval de la création, vous enlevez de la terre le sentiment et la vie, vous enlevez le grand ressort de la machine de Dieu. Aussi

Digitized by Google

comme ce noble animal est bien fait pour sa haute mission. Elégance, harmonie, force, courage, douceur, intelligence, le cheval réunit tout. Tous les climats lui sont bons, tous les alimens font sa nourriture, son pied mord sur le roc, effleure le sable et se pose en sûreté sur les glaces du Nord; d'admirables jointures élèvent sur ses quatre bases un corps rayonnant de grâce et de beauté; son rein supporte les poids les plus lourds, sa queue forme un éventail si riche que des rois puissans et des phalanges guerrières en ont fait un glorieux ornement; son cou porte sans plier le joug des chars, et sa tête est un poème vivant où toutes les passions éclatent et dont le langage sait se faire entendre à tout ce qui respire, soit qu'il caresse soit qu'il menace. Le mouvement de ses oreilles, l'éclair de ses yeux, le hennissement doux ou terrible de ses ardentes narines répandent la joie ou la terreur. Il se plie à tout: sous le frein du guerrier, sa voix appelle les combats, et sous la main du laboureur, il trace un paisible sillon.

Tant que durèrent les jours de l'Eden, le cheval ne fut d'aucun service à l'homme. Comme tous les autres animaux, il était seulement un de ces brillans jouets qui n'avaient d'autre destination que celle d'animer de leurs ébats l'immense solitude du matin de l'univers. Il paissait les vastes prairies qu'arrosait le fleuve aux quatre branches, et livrait sa chevelure soyeuse aux vents tièdes de l'heureux séjour.

La chute de l'homme révéla au cheval sa noble mission; il sortit avec lui de la douce patrie, il frémit en voyant sur la terre les cèdres déracinés par l'orage, les ravins creusés par les torrens; il effleura d'une dent dé-

Digitized by Google

daigneuse les prairies embaumées qui s'étendent du Tigre à l'Euphrate : elles lui semblaient amères comme le pain de l'exil. Effrayé par des bruits étranges, par cette nature rude et sauvage à laquelle ne l'avait pas accoutumé l'éternel printemps dont il avait joui jusqu'alors, emporté par l'instinct de son aventureux génie, pour la première fois, lui aussi fut ingrat ; il oublia son maître, il quitta l'homme, il franchit le désert en quatre bonds, il vit l'espace et la liberté devant lui ! Mais bientôt il vint reprendre sa chaîne pour ne plus la quitter, et l'homme, à son premier réveil sur cette terre de misère, le trouva docile et soumis, prêt à partager ses dangers et sa gloire. Il laissa l'espace pour un sentier rude et borné, la liberté pour un frein, et fut le premier être qui prit la devise : *Je sers !* qui plus tard honorera le front des rois.

Le cheval fut de tout temps le serviteur de l'homme ; avec le chien, la vache et la brebis, il forme ce noyau d'animaux domestiques qui suivirent l'homme dans son exil : le cheval sauvage est un animal dégradé ; c'est un fruit de nos misères, c'est le bandit qui fuit sur la montagne, ou le pauvre banni, relégué loin des siens sur une terre de tristesse et d'abandon. Il faut au cheval la compagnie de l'homme : sa main pour lisser sa crinière, son cœur pour animer le sien, son génie pour ennoblir ses destins. L'homme, dit-on, aurait conquis le cheval ! Et où voit-on donc les marques de l'esclavage? S'il est esclave, c'est lorsque, soumis à ses besoins, livré aux simples instincts de la brute, maigre, chétif, épuisé, il dispute aux élémens en fureur, aux animaux sauvages, une vie d'inquiétude et d'abstinence ; mais il est libre, quand il bondit sous la main du cavalier, quand il traîne un char

Digitized by Google

de victoire, quand il triomphe aux jeux du Cirque, quand il combat et meurt aux jeux du dieu de la guerre : là est son règne et sa puissance, là est sa gloire et sa destinée.

Quel fut le sort de la race équestre, pendant cette jeunesse du monde où la terre produisait à l'envi les fruits les plus savoureux, les fleurs les plus brillantes, où l'herbe égalait en hauteur la tige des palmiers, où les palmiers des vallées caressaient le front des montagnes, où le roi du monde n'avait qu'à se laisser vivre au sein des prospérités que Dieu lui avait faites? Il est facile de le dire; elle rendit à l'homme tous les services qu'elle était destinée à lui rendre; Adam, qui vécut 900 ans, qui vit passer sous ses yeux trois cents générations de chevaux; Seth, le père des enfans de la Loi, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Enoch, qui, après 360 ans de vertu, fut enlevé au ciel, Mathusalem, dont la vie fut si longue, Lameth, père de Noé, tous ces hommes forts et intelligens qui sentaient encore dans leur âme bouillonner le souffle divin, furent d'habiles éleveurs et de bons écuyers. Ils devinaient ce que nous n'apprenons qu'avec peine; chacun d'eux pouvait compter des siècles d'expérience, et cette expérience ne fut pas perdue pour eux; elle leur servit à mettre à profit les dons qu'ils avaient reçus.

Le cheval fut d'abord l'ami de la famille, admis sous la tente du patriarche, caressé par les enfans, nourri par les mains des jeunes filles de l'ambroisie que distillaient les plantes de l'ancien monde; il passait les jours à gravir les hautes montagnes, à franchir les torrens, ou les cratères encore chauds des volcans de la création; il courait à travers les plaines du désert défiant la gazelle

Digitized by Google

et l'autruche, préludant ainsi aux rudes travaux que l'homme devait bientôt lui imposer. Le soir, couché au seuil de la tente, il prêtait parfois son flanc docile au pasteur qui s'y étendait mollement, le coude sur l'encolure, comme plus tard les voluptueux rois de l'Orient sur leurs soyeux coussins. Quelquefois, quand le groupe arrondi des enfans d'Adam écoutait les grands récits qu'il devait transmettre à la postérité, le cheval, appuyant sa tête capricieuse sur l'épaule de l'un d'eux, mêlait sa flottante crinière aux cheveux bruns des jeunes hommes, aux cheveux blancs des anciens de la tribu.

Ce fut un beau moment dans l'histoire du monde, un moment où les anges du ciel se penchèrent de leurs siéges étoilés pour regarder la terre, celui où le premier cavalier enroula sa main dans la crinière de son coursier et s'élança sur son dos, trône de tant de gloires. Jeté sur un coin de ce globe, qu'il devait mettre plus de cinq mille ans à connaître, le premier instinct de l'homme primitif fut la curiosité ; il avait soif de ce mystérieux infini qui fuyait devant ses pas et tourmentait son orgueil ; il lui fallait un secours, un pied plus infatigable et plus rapide que le sien. Le cheval anima les vastes solitudes du naissant univers ; il rapprocha des lieux inconnus et remplaça à lui seul, au sein de la famille et sous la tente nomade, quarante siècles de civilisation.

Un des premiers soins, un des plus importans à cette époque fut celui des troupeaux. La vie pastorale est la plus naturelle, la plus pure, la plus rapprochée d'une origine divine. Le paissage des troupeaux fut l'occupation des premiers hommes, et plusieurs tribus s'y consacrèrent

Digitized by Google

spécialement. Telle fut celle de Jabel, fils d'Ada et de Lameth ; elle était composée de pasteurs, habitant sous des tentes et menant cette vie errante qui va si bien au climat de l'Orient. On lit dans Zonare : « que Jabel avait de grands haras et force poulains et chevaux *où il prenait son plaisir.* » Le cheval et le chien furent les auxiliaires des pasteurs : le chien servit à diriger les hordes vagabondes, le cheval à les suivre. Comment, en effet, diriger et rassembler ces immenses troupeaux, perdus dans la prodigieuse végétation d'un monde antédiluvien, sans avoir le secours de la vitesse du cheval? comment rapprocher des oasis séparées par des déserts? La vie humaine n'y eût point suffi. Semblables à ce berger d'un conte populaire, qui, s'il eût été roi, eût gardé ses moutons à cheval, les premiers pasteurs gardaient leurs troupeaux à cheval, le long des fleuves de l'Orient, comme le firent plus tard les Centaures et les Lapythes, comme le font encore aujourd'hui les piccadores espagnols, les bergers de la campagne de Rome, les tabunzeks des steppes de Tartarie, les pâtres de la Camargue et les Gauchos du Nouveau-Monde.

Bientôt le cheval vint servir d'autres besoins, de plus impérieuses passions. Du jour où Caïn tua son frère, la discorde avait pénétré sur la terre; des rivalités de toute nature germèrent au cœur de l'homme. Le cheval du pasteur devint un cheval de guerre; le cheval du laboureur ravagea les champs qu'il avait cultivés. De l'habitude de se servir de lances pour diriger leurs troupeaux et les défendre contre les attaques des bêtes féroces, à celle de s'en servir pour combattre entre eux, il n'y eut qu'un pas à faire pour les premiers pasteurs, et bientôt les es-

Digitized by Google

cadrons se ruèrent l'un sur l'autre et la terre frémit sous leurs pas.

Alors les tyrans se montrèrent, comme après l'orage le limon à la face des eaux. Quand les fils de Dieu prirent pour épouses les filles des hommes, ils eurent pour fils les géans ; ceux-ci étaient puissans par le génie, puissans par la force de leurs bras ; leur cœur était intrépide ; mais ils vivaient loin de Dieu. Ils dirent les premiers : « Ce champ est à moi ! » Les hommes les suivirent ; ils fondèrent des colonies, des villes pour y cacher leurs crimes, y fuir les atteintes des bêtes sauvages et le courroux de leurs frères. Caïn leur avait donné cet exemple ; il bâtit dans sa vieillesse la ville d'Hénochïa, du nom de son fils Hénoch. Les géans bâtirent aussi cette ville de Sippary, ou ville du Soleil, en Mésopotamie, où Noé enterra les tables de pierre qui contenaient les faits historiques et les principes des sciences. Ils élevèrent des palais ; ils eurent des citadelles et des armées ; le cheval leur vint en aide ; il porta les guerriers, il s'attela aux chars de guerre ; son importance s'accrut du besoin qu'on avait de lui ; il fut divinisé comme le cavalier. Les idoles des faux dieux adorés du temps de Noé étaient *Ood*, c'était le ciel représenté sous la forme humaine ; *Joa*, qui avait la figure d'une femme ; *Irous*, celle d'un lion ; *Yaouc*, celle d'un cheval, et *Naser*, celle d'un aigle. C'est la première fois que nous voyons le cheval pris pour emblème. Si, comme le pense le commentateur Jamchascar, ces noms étaient ceux des grands hommes du temps, Yaouc était sans doute un fameux cavalier de l'époque antédiluvienne. Dès lors, les rois qui possédaient le plus de chevaux et de cavaliers étaient les mai-

Digitized by Google

tres de la terre ; leur orgueil ne connut bientôt plus de bornes : *Nous monterons au ciel*, disaient-ils, *nous placerons nos trônes au-dessus des étoiles ; nous serons semblables au Très-Haut !* Dieu confondit leur insolence, il se vengea par le déluge : le cheval et le cavalier furent confondus dans sa colère ; deux chevaux seulement, compagnons de Noé, s'arrêtèrent avec lui au sommet de l'Ararat.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Dispersion des hommes. — Babel. — Différens noms du cheval. — Les Patriarches. — Les Rois. — Job et le cheval arabe.

Les chevaux qui entrèrent dans l'arche avaient sans doute dégénéré de celui qui courait en liberté dans l'Eden. Le sceau divin imprimé à tous les êtres qui sortaient de la main de Dieu s'était peu à peu effacé, et, semblables à ces créatures lumineuses que d'anciennes traditions nous représentent confondues au berceau du monde avec les fils des hommes, ils conservaient encore le reflet de leur céleste origine, mais comme obscurci et voilé par les ombres de la terre. Cependant cette dégénération n'était rien en comparaison de celle qui attendait la création après le déluge. C'est un fait attesté par les historiens et les savans, que la terre se refroidit après cette grande catastrophe, qu'elle se soit accomplie successivement ou simultanément. La vie des hommes ne fut plus que d'une courte durée; une vieil-

Digitized by Google

lesse précoce, des maladies inconnues en altérèrent le cours. Les végétaux perdirent leur vigueur, les fleurs furent moins éclatantes, leurs parfums moins délicieux, leurs tiges moins élevées. Les animaux déchurent dans la même proportion. Ainsi, quand, après un demi-siècle, nous retrouvons autour des peuples naissans l'espèce chevaline déjà importante en nombre, elle a perdu de sa taille, de sa force et de sa poésie. C'est encore le premier animal de la création ; mais ce n'est plus cet être puissant et magique que nous avons vu faire trembler sous ses pas le sable de l'ancien monde.

Le fait historique qui domine cette époque est la formation des langues et la dispersion des hommes. Ici l'histoire du cheval devient complexe, et nous aurons à le suivre dans les climats divers où s'égara le pied des premiers peuples ; nous aurons à indiquer les variations, les dégradations qui s'opérèrent chez lui, à mesure qu'il s'éloigna de son berceau. Nous aurons ensuite à constater son influence sur la civilisation des peuples, la grande mission qu'il eut à remplir chez quelques uns, tandis que chez d'autres il était négligé ou même à peu près inconnu. Enfin, nous aurons à signaler les pays qui conviennent le mieux à sa constitution et qui réussirent à lui conserver à un plus haut degré ses qualités natives ; mais d'abord constatons un fait, c'est que ce pays, où la Genèse place le berceau du monde, cette vaste contrée bornée au nord par le Pont-Euxin et la mer Caspienne, à l'occident par la Méditerranée et la mer Rouge, à l'orient par les déserts de l'Hircanie, le golfe Persique et la mer des Indes, au midi par l'Océan et la mer Erythrée, est la patrie par excellence du cheval. Il semble

Digitized by Google

que ce climat soit fait pour sa constitution, la terre pour son pied, les produits du sol pour sa bouche, l'air tiède qu'on y respire pour ses ardentes narines. C'est là que, sous le nom générique de *cheval arabe,* il a été regardé par les hommes de tous les temps comme le type de la perfection, au point de vue de la poésie, des détails et de l'harmonie de l'ensemble.

Environ cent ans après que les enfants de Noé furent sortis de l'arche, ils se trouvèrent trop nombreux pour habiter ensemble l'Arménie; ils descendirent les deux fleuves de l'Euphrate et du Tigre et arrivèrent dans les plaines de Sennaar ; là, ils s'arrêtèrent, et bâtirent une ville et une tour qui fut appelée Babel, et plus tard Babylone.

De cette époque, selon l'Ecriture, date la diversité des langues et la dispersion des hommes. Le nom du cheval se retrouve au berceau de tous les peuples anciens, exprimé par des sons qui n'ont entre eux aucune analogie, ce qui prouve que ce noble animal était d'un usage habituel. En effet, les langues anciennes, même les plus pauvres, celles qui n'expriment que les principales sensations humaines et un petit nombre d'objets physiques, ont toutes un mot et en ont souvent plusieurs pour désigner le cheval, tandis que presque tous les autres animaux ont des noms dont les racines sont communes à plusieurs langues.

Nous donnons ici les noms des chevaux chez les divers peuples. On verra ceux qui peuvent avoir entre eux de l'analogie, qui viennent nécessairement les uns des autres, et ceux qui supposent une origine ou un genre de langage tout différent.

Digitized by Google

DIFFÉRENTES LANGUES	LE CHEVAL SE NOMME
Asiatiques	
En hébreu	Sous.
— arabe.....	Feres.
— syriaque	Rakscho
— chaldéen.....	Sous.
— chinois.....	Ma.
— indien.....	Assouam.
— persan	Asp.
— arménien.....	Tsin.
— zend.....	Aspo
— turc	At.
— cochinchinois.	Maa.
— hébraïco-phénicien.....	Parash.
— hindoustani...	Ghora.
— malais	Koudo.
— samscrit	Açrva.
Africaines	
— égyptien.....	Hoçan, Hausan
— africain (nigritie).....	Mourda.
— copte	Htor.
— œthiopien	Fars.

DIFFÉRENTES LANGUES	LE CHEVAL SE NOMME
Européennes	
En grec.....	Hippos.
— celtique.....	Marc'h.
— latin.	Equus.
— italien.....	Cavallo.
— espagnol	Caballo.
— allemand.....	Ross.
— anglais.....	Horse.
— prussien.....	Ross.
— russe	Lochad.
— roman	Cavalh.
— portugais.....	Cabalbo.
— islandais	Hross.
— suédois.....	Hast.
— danois.	Hest.
— saxon.....	Hors.
— polonais.....	Kon.
— lithuanien....	Aszwa.
— bas-breton....	Marc'h, Gazec.
— theuton.....	Pferd.
— hollandais....	Paerd, Hengst.
— grec moderne.	Alogo.
— gaëlique.....	Each.

Il y aurait une curieuse recherche à faire sur l'origine des noms du cheval dans toutes les langues, à les comparer et les combiner entre eux ; mais ce travail sortirait du cadre que nous nous sommes tracé ; nous dirons seulement que la lecture de ces noms, presque tous monosyllabiques, tels que *at, ma, asp, fars, pferd, ross,* implique, par leur brièveté, une idée de vitesse, qui, en effet, s'associe dans plusieurs langues aux noms *d'aile, de flèche, d'hirondelle,* etc. L'aspiration du grec *hip-pos,* semble se retrouver dans *hip-tamai* voler. Le mot *equus* sort de ce cercle d'idées ; il viendrait, pense-t-on, d'*æqualis,* à cause du dos uni et des proportions régulières

Digitized by Google

du cheval. Le mot français, *cheval,* est le plus ridicule de tous comme étymologie : il dérive du mot de la basse latinité *caballus*, venant du grec κάβαλλης, chameau, bête de charge. En effet, l'antiquité avait fait du cheval un animal poétique et brillant, comparable par sa vitesse aux oiseaux des cieux, et les temps modernes n'en ont fait trop souvent qu'un lourd et grossier chameau.

Deux grandes divisions s'opérèrent chez les nations à l'époque de la dispersion des hommes, et ces divisions sont trop importantes dans l'histoire du cheval, pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant. Il se forma des peuples pasteurs, qui habitaient sous des tentes qu'ils transportaient çà et là après un séjour plus ou moins long. Les hommes qui gouvernaient ces peuplades s'appelaient patriarches ; tel était Abraham, cette grande figure qui remplit de son nom le vieil et le nouvel Orient. En outre, il se fonda des villes dont les habitans fixes cultivaient les champs, faisaient la guerre aux animaux sauvages et se livraient entre eux des combats sanglans. Tels furent ceux qui se symbolisèrent dans Nemrod, *violent chasseur devant le Seigneur, qui apprit en tuant des bêtes à tuer aussi des hommes.*

Le cheval compte nécessairement pour peu de chose chez les patriarches. Ces hommes, qui vivaient simplement du produit de leurs troupeaux, avaient surtout besoin du bœuf, de la vache, de la brebis et de la chèvre; il leur fallut aussi des chameaux pour transporter leurs bagages quand ils voyageaient; mais leur monture principale était l'âne, frère de l'onagre indompté, robuste et patient animal, dont la civilisation se moque, parce qu'elle l'a dégradé. La garde des troupeaux de bœufs, les messages

Digitized by Google

rapides, la chasse dans certaines contrées, voilà seulement l'emploi de quelques chevaux parmi les peuples pasteurs. Le cheval n'était pas une nécessité pour eux; ils n'en possédaient donc qu'autant qu'en réclamaient les services les plus indispensables.

Nous jugerons, par un coup d'œil jeté sur la vie du père des Hébreux, des habitudes et de la vie errante des patriarches.

Abraham, né à Ur, ville de Mésopotamie, la quitte pour aller s'établir à Haran; après la mort de Tharé son père, il abandonne Haran pour Sichem, pénètre jusqu'à la vallée de Mambré et delà à Béthel, où il plante ses tentes. La famine étant survenue dans ce pays, il se rend en Egypte; d'Egypte il revient au pays de Chanaan et va faire paître ses troupeaux entre Béthel et Haï. Ce fut à cette époque qu'il se sépara de Loth, auquel il dit: « *Vous voyez devant vous toute la terre; si vous allez à gauche, je prendrai à droite; si vous choisissez la droite, je prendrai la gauche.* » Abraham, par l'ordre du Seigneur, parcourt la terre promise à ses descendans; il s'établit d'abord près d'Hébron, sur les confins de la vallée de Mambré. Après la destruction de Sodôme, il pose de nouveau ses tentes vers Gérare, entre Cadès et Sur, puis il revient en Palestine. Peu d'années après, il s'en retourne à Bersabée où il demeure; à la mort de Sara, il était à Hébron, puisqu'elle y mourut. Enfin Abraham mourut lui-même à Bersabée, près de Gérare, et fut enterré avec Sara dans la caverne d'Ephrom.

Telle était la vie des patriarches; telle fut celle de Loth et des autres. Ils plantaient leurs tentes vagabondes là où s'offraient les meilleurs pâturages, là où la terre

Digitized by Google

ne leur était pas disputée ; ils vivaient du produit de leurs troupeaux, et du commerce qu'ils faisaient avec les habitans des villes, qui leur cédaient des vêtemens, des meubles, des parures, pour prix de leur bétail.

Voilà d'où vient l'opinion que les anciens Arabes n'avaient point de chevaux, et même que le cheval n'est point originaire de leur pays. Mais, quoique la vie nomade ne nécessitât pas l'emploi fréquent du cheval, on ne peut croire que les patriarches eurent *l'imbécillité*, suivant l'expression de saint Jérôme, de ne pas s'en servir. Toutefois, si chez les peuples pasteurs le cheval n'était que d'une utilité secondaire, il n'en fut pas de même chez ceux qui habitaient les villes : ceux-ci étaient chasseurs et guerriers ; or la chasse des bêtes féroces ne pouvait se faire qu'à cheval, et la première fois que l'Ecriture parle des guerres de ces temps anciens, elle y fait apparaître le cheval et le cavalier.

Après Nemrod, un des premiers bâtisseurs de villes fut Assur, qui édifia cette cité prodigieuse plus tard appelée Ninive, du nom de son restaurateur Ninus : on le regarde comme le fondateur de Roboboth, Rhesen et Calé, dans l'Assyrie. Ninive avait, dit-on, 420 stades de tour, ou 120 kilomètres; ses murailles avaient plus de 33 mètres de hauteur, et trois chars pouvaient marcher de front sur leur sommet; trois millions d'habitans sortaient par ses portes magnifiques que défendaient 150 tours élevées. On se fait difficilement une idée de ces gigantesques nations, et on juge mal, à notre époque, la vie intelligente et active de ces hommes d'un autre âge. Mais, pour ne soulever qu'un coin du voile qui cache à jamais dans la poussière leur civilisation inconnue, croit-on que,

Digitized by Google

sans la force, la vitesse et le secours du cheval, d'aussi prodigieux travaux eussent été entrepris, des pensées aussi grandioses eussent pu naître et se réaliser? N'est-ce pas le cheval qui a fait concevoir que l'espace et le temps n'étaient rien? Peignez-vous donc Ninus à pied, traçant les contours de sa ville! Oh! l'idée d'un circuit si colossal ne lui fût pas même venue. Comment aller vaincre les Indes, quand, au rapport du prophète Jonas et de l'historien Strabon, il fallait trois jours pour parcourir sa ville?

Aussi les plus anciens historiens ne peignent-ils les rois des villes qu'entourés de chars et de cavaliers. Les monumens que l'on découvre chaque jour dans la vieille Egypte et sous les ruines de Ninive, représentent les dieux et les héros sur des chars traînés par des chevaux, comme pour symboliser leur puissance.

Ainsi, dès l'origine des peuples, il se trouva des nations chez lesquelles le cheval devint le compagnon inséparable de l'homme, et d'autres où son usage fut moins habituel.

Il serait fort difficile de déterminer d'une manière certaine quels furent les peuples hippiques de ces temps reculés; nous ne pouvons qu'indiquer les caractères généraux que les historiens ont attribués aux races chevalines du monde des anciens.

Dieu n'avait créé qu'un cheval, mais il avait donné à l'espèce une prodigieuse facilité de se modifier, selon le gré et les besoins de l'homme; il permit que des sols divers, des soins appropriés, une nourriture spéciale, des croisemens judicieux, vinssent apporter dans l'organisation, la taille, la force, l'énergie, la vitesse de cet animal,

Digitized by Google

tous les changemens nécessaires aux travaux divers qui devaient lui être imposés. Ainsi, dès l'époque de la dispersion des hommes, des races diverses de chevaux se formèrent sur la terre.

Les chevaux qui vinrent vers l'Afrique prirent différentes formes, selon le climat; mais ils conservèrent en général les caractères principaux des chevaux méridionaux, la légèreté, la grâce et l'énergie. Dans les champs féconds qu'arrose le Nil, leur taille se développa, leurs muscles s'élargirent, et ils devinrent propres à traîner des chars de guerre. C'est en Egypte, en effet, qu'on les vit attelés pour la première fois à ces chars.

Ceux qui furent conduits aux sources de l'Euphrate, prirent plus de taille, de grâce, de brillant; mais perdirent cette énergie et ce fonds inépuisable, caractère indélébile du cheval du désert.

Ceux qu'on emmena en Europe acquirent peu à peu une taille plus élevée, des formes plus arrondies. Ici, ils conservèrent une brûlante énergie; là, ils perdirent plus ou moins leur mérite et leur beauté. Il y eut des contrées humides et de lourdes atmosphères où ils finirent par ressembler au cheval des fleuves, à ce massif Hippopotame, auquel ils prêtèrent leur nom.

Ceux qui furent exilés sur les côtes de l'Inde furent bientôt privés de leur taille, de leur énergie, de leur vigueur; ils devinrent peu à peu inutiles à l'homme, qui s'accoutuma à les remplacer par les chameaux, les ânes et les éléphans.

Ceux qui gagnèrent les plaines de la Tartarie et de la Chine se divisèrent en deux grandes familles. La famille chinoise dégénéra comme celle de l'Inde, tandis que la

Digitized by Google

famille tartare, tout en perdant sa grâce et son harmonie natives, conserva son âme, son pied de fer et son œil de feu.

Enfin, ceux qui restèrent sous la tente des pasteurs d'Arabie conservèrent le sceau divin de la création. Ils formèrent la race arabe, telle à peu près qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, malgré les dégradations inséparables de l'état précaire des peuples nomades qui habitent l'Arabie, malgré les guerres, les invasions, et peut-être l'action du temps, qui, s'il en faut croire de graves penseurs, tend à miner sourdement la créature, à mesure qu'elle s'éloigne de son premier jour.

Quoi qu'il en soit, voici comment le livre de Job nous représente le cheval arabe :

Est-ce toi qui as donné la forme au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante?

Le feras-tu bondir comme la sauterelle?

Son souffle répand la terreur!

Il creuse du pied la terre; il s'élance avec orgueil; il court au-devant des armes.

Il rit de la peur; il affronte le glaive; sur lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle; il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu la trompette? C'est elle. Il dit: Allons; et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes.

Job était un roi pasteur, qui habitait la terre de Huz, dans l'Idumée orientale, sur les frontières de l'Arabie. L'époque où il a vécu est contestée. Quelques-uns le font contemporain de Jacob; d'autres de Moïse. Quoi qu'il en soit, ce fragment de son magnifique poème est la première et la plus belle description qu'on ait faite du cheval.

On voit aussi par là combien était avancée la science

Digitized by Google

équestre des premiers âges. Le cheval est monté, il est accoutumé au frein, au choc des armes, au son des trompettes; il bondit, il vole, il hérisse sur son cou sa flottante crinière; il est le plus magnifique, comme le plus vaillant esclave de l'homme! Qu'a-t-il gagné depuis cinq mille ans?

Digitized by Google

CHAPITRE III

Chevaux de l'ancien Orient. — Les Egyptiens. — Les Assyriens. — Les Mèdes. — Les Persans. — Les Parthes — Les Israélites.

Le plus ancien comme le plus authentique des livres, l'Ecriture, ne commence à mentionner le cheval qu'en parlant de l'entrée de Joseph et de ses frères en Egypte; d'où l'on a conclu que c'était en Egypte et chez les peuples voisins du Nil que le cheval avait d'abord été soumis à l'homme et façonné à ses besoins : c'est une erreur. Comme nous l'avons vu, le cheval a de tout temps été soumis à l'homme et a partout suivi ses destins. L'Egypte a été une des plus anciennes nations civilisées, une des premières où les fils de Noé aient bâti des villes, aient fondé des établissemens fixes, aient fait fleurir l'agriculture. Il est tout naturel que le cheval se soit ressenti de cet état de choses. Les Egyptiens, en effet, ne se contentèrent pas des services ordinaires rendus par le cheval aux premiers hommes; ils le dressèrent à toutes sortes d'usages; le firent servir aux plaisirs, à la guerre, aux

Digitized by Google

affaires. Il traîna le char des guerriers, la charrue du laboureur, le chariot destiné aux promenades, aux triomphes et aux voyages. D'ailleurs le climat et les vallées que fertilise le Nil avaient, comme nous l'avons dit, développé la race chevaline, lui avaient donné une taille plus élevée, des formes plus amples et par conséquent plus d'aptitude pour le tirage que n'en a le cheval primitif, dont la conformation est ramassée et anguleuse.

Voici d'ailleurs comment s'exprime l'Histoire-Sainte dans le passage que nous venons de rappeler :

« Le roi le fit monter (Joseph) sur son char, précédé » d'un héros criant : Que tout le peuple fléchisse le ge- » nou devant lui. »

Plus tard, Joseph ordonna à ses frères « de prendre » des chars de la terre d'Egypte pour amener leurs pe- » tits enfans et leurs femmes. »

Joseph lui-même « fit atteler son char et vint à la ren- » contre de son père. »

Nous avons dit que les Israélites n'avaient que peu de chevaux, à cause de leurs habitudes pastorales ; c'est ce que l'Ecriture ne manque pas d'expliquer formellement en disant : « Ils sont pasteurs de brebis et ils ont soin de nourrir des troupeaux ; ils ont amené avec eux leurs brebis et leurs bœufs et tout ce qui leur appartenait. » Cependant le cheval était loin de leur être étranger ; car Joseph, quand ses frères eurent amené leurs troupeaux, leur fit donner de la nourriture pour *leurs chevaux*, leurs brebis, leurs bœufs et leurs ânes.

Jacob avait l'habitude de la chasse à cheval, puisqu'il fait cette belle comparaison : « Dan est un serpent près » de la voie, un serpent caché dans le sentier et qui

Digitized by Google

» mord le pied du cheval, afin que le cavalier tombe en
» arrière. »

A la mort de Jacob, Joseph fit célébrer ses funérailles en la terre de Chanaan, et il prit avec lui un grand nombre de cavaliers.

A l'époque de Moïse, vers l'an du monde 2500, l'éducation du cheval et l'art de s'en servir étaient portés au plus haut degré de perfection.

Si, remontant de 4000 ans, nous entrions un matin dans les murs géans de Thèbes ou de Memphis, peut-être serions-nous confondus à la vue de ces habiles cochers, de ces intrépides écuyers lançant sur le sable moelleux d'ardens coursiers à la narine de feu. Menès et Isis, qui se faisaient des statues plus élevées que les cèdres ; les Pharaons, qui se bâtissaient des tombeaux hauts comme des montagnes ; Mœris, qui se creusait un réservoir grand comme une mer ; tous ces hommes de gigantesque pensée et de gigantesque pouvoir ne laissaient pas s'éteindre dans leurs mains le flambeau sacré de la science du cheval. Parmi les coutumes de ce peuple égyptien, dont la sagesse est si vantée, figurent tous les exercices publics capables de développer la force, le courage et l'adresse de l'homme, et parmi ces exercices se placent en première ligne, avec les courses à pied, les courses de chevaux et de chars. Les hiéroglyphes nous représentent encore des épisodes curieux de ces jeux, dont malheureusement les descriptions ne sont pas venues jusqu'à nous, mais que nous retrouvons au seuil de la nationalité grecque, brillant reflet de celle de l'Egypte.

Lors du passage de la mer Rouge, vers l'an 2515,

Digitized by Google

l'usage du cheval à la guerre était si fréquent, si usuel, que l'Ecriture dit, en parlant de Pharaon : « Il fit atteler » son char et prit tout son peuple avec lui, et il énuméra » six cents chariots d'élite et tous les chars de l'Egypte » et les chefs de toute l'armée, et comme les Egyptiens » les poursuivaient de près, ils les virent campés près de » la mer ; toute la cavalerie et tous les chars de Pharaon » étaient à Phihahiroth, vis-à-vis de Béelséphon ; et les » Egyptiens, les poursuivant, entrèrent avec eux dans la » mer, et toute la cavalerie de Pharaon et ses chars et ses » cavaliers.

» Alors Moïse et les enfans d'Israël chantèrent le can- » tique au Seigneur et dirent : Je chanterai le Seigneur, » parce qu'il a fait éclater sa gloire ; il a précipité dans » la mer le cheval et le cavalier. »

Dans les temps postérieurs, l'Egypte possédait un si grand nombre de chevaux, qu'elle en fit l'objet d'un commerce considérable avec les nations voisines. Ces chevaux étaient surtout renommés pour le tirage des chars. Le roi Salomon aimait à les faire servir à ses attelages et à ses cavaliers.

Ce que nous avons dit d'ailleurs de la haute antiquité de la science hippique ne doit pas surprendre, quand on envisage le degré de perfection que cette science avait déjà atteint à une époque si reculée. Il faut, en effet, se rendre compte du temps qu'il a fallu pour en arriver, après des essais répétés pendant des siècles, à faire un char de guerre, à y atteler un coursier, à diriger ce char et ce coursier sur un champ de bataille. Tout cela a demandé des milliers d'années à apprendre, et tout cela était connu avant Moïse.

Digitized by Google

Une des preuves les plus frappantes de l'antiquité des habitudes équestres se trouve dans l'histoire d'Osymandrée. Ce roi d'Egypte vivait peu de temps après le déluge et près de huit siècles avant la guerre de Troie. Au rapport de Diodore, il fit la guerre aux peuples de la Bactriane à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes d'infanterie et vingt mille chevaux. C'est, du reste, la confirmation de ce que nous avons dit des nations aguerries à l'époque des patriarches.

Les bas-reliefs trouvés en Egypte offrent partout l'image du cheval employé soit à la guerre, soit aux fêtes religieuses, soit aux voyages, soit aux usages de l'agriculture.

On voit, entre autres, dans les sculptures de Thèbes, au temple de Karnac, un char monté par un guerrier et son écuyer. Celui-ci a les rênes attachées autour des reins ; le guerrier tient un arc ; les deux chevaux sont au galop, très enlevés et presque cabrés.

Au palais de Karnac, on trouve aussi un guerrier combattant sur un char ; les deux chevaux de son attelage sont ornés de plumets.

On y aperçoit encore un roi assis dans son char. On amène des captifs à ce roi. Ses chevaux sont couronnés de plumets et enveloppés entièrement, à l'exception de la tête et des jambes, d'un vaste caparaçon. Leur allure est gracieuse et enlevée. Le port de queue est superbe et la tête fort ramenée.

Ces représentations se répètent à l'infini à Karnac, à Louqsor et dans tous les monumens de l'Egypte.

Un tableau que l'on remarque moins fréquemment dans ces monumens antiques, nous montre un cavalier

Digitized by Google

monté sur un cheval. Ce cheval est au galop. Le cavalier est blessé d'une flèche; il a un bouclier à la main. Le coursier est nu et bridé comme les chevaux des chars.

On a pensé à tort que les hommes des temps qui nous occupent faisaient moins usage de l'équitation que du char. Si l'on rencontre moins souvent l'image du cavalier en remontant l'histoire de ces temps, c'est que les chefs des peuples, dans les batailles, ne combattaient point à cheval, mais en char, et que les chefs des peuples seuls ont eu le privilége d'être représentés dans des monumens. La Bible nous dit : « Et ils le transportèrent du char » où il était dans un autre qui le suivait, *suivant la cou-* » *tume des rois.* »

Du reste, les historiens distinguent parfaitement les cavaliers et les chariots. Diodore, entre autres, nous en donne plusieurs fois la preuve. « Quand Sésostris ras- » sembla sa gigantesque armée pour la conquête de la » terre, il réunit, dit-il, six cent mille hommes de pied, » vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chariots » de guerre. » On lit aussi, en termes exprès, dans l'Ecriture : « *Hi in curribus et hi in equis.* »

Tandis que de vastes arènes se dessinaient à l'ombre des grands sphinx, autour des pyramides ou du colosse de Memnon ; tandis que les quatre cent mille soldats de l'Egypte perfectionnaient chaque jour l'art de lancer un char dans la carrière, de l'arrêter court ou de le faire tourner autour des obélisques sans effleurer leur pied de marbre ; tandis que les cavaliers s'exerçaient à régler les mouvemens dociles d'un ou plusieurs chevaux lancés au

Digitized by Google

galop sur la plaine sans horizon, les autres nations de l'Orient ne restaient pas en arrière.

Les Assyriens, les Babyloniens, et après eux les Mèdes et les Persans furent des peuples fiers et guerriers. Nous avons vu que Nemrod était tout à la fois chasseur et guerrier. L'usage du cheval attelé et monté fut familier à Babylone, en Médie et en Perse. La Chaldée fut comme l'Egypte un des berceaux des arts et des sciences. On y cultiva les sciences, l'agriculture, l'art de la guerre. La chasse était aussi dans les mœurs de ces pays ; le soin et la connaissance du cheval en étaient la conséquence nécessaire. Une curieuse remarque que nous fournit M. Eusèbe de Salverte, sur la composition des noms propres, peut nous faire apprécier l'importance du rôle que le cheval joue chez les peuples de toutes ces contrées. « Dans les vastes régions qui s'étendent, dit-il, du nord » de la Bactriane aux confins de l'Assyrie, le mot *Asp* » dominait jadis dans les noms propres d'hommes, de » peuples et de lieux. Cette observation s'applique au » nom des ancêtres de Zoroastre et à ceux de ses » contemporains du Bas-Empire, jusqu'au jour où les » guerriers de l'islamisme vinrent changer la religion de » ces peuples, leur état politique, leurs usages et jusqu'à » leurs noms. *Aspo* en zend, *asp* en persan, signifient » *cheval* : quoi de plus naturel que de voir ce nom entrer » fréquemment dans la composition des noms, chez des » nations belliqueuses parmi lesquelles le guerrier est » pour ainsi dire inséparable de son cheval. En voici » quelques exemples : Hydaspe, Choaspe, fleuves ; Za- » riaspe, ancien nom de la capitale de la Bactriane ; As- » padan, ancien nom d'Ispahan ; Gorochasp, Hetchidasp.

Digitized by Google

» Pétérasp, père et ancêtres de Zoroastre ; Gustasp, roi ;
» Hystaspe, père de Darius ; Ariaspe, fils d'Artaxerce-
» Memnon ; Sythes Aspasiaques, près de l'Oxus ; Aspé-
» bade, aïeul maternel de Cosroës ; Amasaspe, Perse-
» Arménien, mis à mort sans jugement par ordre de
» Justinien ; Aspiète, Arménien de la race des Arsacides ;
» enfin, ce nom dont la fausse interprétation avait fait
» rejeter parmi les êtres fabuleux les hommes qui le por-
» taient, le nom des Arismaspes. »

Dans l'ancienne Arménie, le chef des cavaliers était appelé Asbied de *Asp, cheval ;* c'était le titre de la plus haute noblesse : on ne le donna d'abord qu'au commandant en chef des armées ; il devint peu à peu commun à tous les grands officiers de la couronne. On verra plus loin qu'il en fut de même chez un grand nombre d'autres nations, tant anciennes que modernes.

Après Nemrod ou Bélus, parurent Ninus, le vainqueur des Indes ; Sémiramis, cette femme gigantesque, qui laissait tomber de ses mains les merveilles et les victoires, qui ajoutait l'Egypte, l'Ethiopie, la Lybie aux conquêtes de Ninus et ornait Babylone de ces monumens colossaux, de ces jardins magiques, de ces fortes murailles, qui, couchées dans la poussière, effrayaient encore l'imagination des soldats d'Alexandre ; Sardanapale, dont la vie voluptueuse résume les habitudes douces et faciles que l'homme peut se faire sous le plus beau ciel et sur le sol le plus fertile du monde ; Nabonassar, qui data une ère ; Nabuchodonosor, dont l'Ecriture a peint l'horrible métamorphose ; enfin, Balthazar, qui vit la main de Dieu écrire sur la muraille de la salle de ses festins.

Digitized by Google

Qui nous dira la destinée de la race équestre parmi toute cette gloire et toute cette volupté ? Oh ! sans doute, ces hommes qui avaient reculé toutes les bornes des plaisirs, ne négligèrent pas de rendre le cheval complice de tous leurs amours. La gloire hippique, cette suprême volupté des grands cœurs, n'était point étrangère à ceux-là qui les épuisaient toutes. Du reste, nos conjectures n'ont rien d'aventuré, puisqu'au rapport d'Hérodote, les rois de Babylone entretenaient un haras de soixante mille jumens et de huit cents étalons.

Nous savons que Sémiramis aimait passionnément les chevaux, et qu'elle soignait elle-même de ses mains un coursier favori. Ninus assembla, pour soumettre la Bactriane, une armée qui se montait à dix-sept cent mille hommes d'infanterie, deux cent dix mille de cavalerie et près de mille sept cents chariots armés de faulx.

Le règne de Ninus, en suivant la supputation d'Hérodote, doit se rencontrer avec le gouvernement de la prophétesse Débora, 514 ans avant Rome, 1267 ans avant J.-C., c'est-à-dire qu'il est antérieur à la ruine de Troie au moins de 80 ans.

Cyrus réunit à la Perse, qui jusqu'à lui avait eu peu d'importance, les royaumes d'Assyrie, de Médie et plus tard l'Egypte et l'Arabie ; il se créa le plus grand royaume qui eut jamais existé dans le monde. Jusqu'à lui, les Persans, proprement dits, avaient été peu célèbres par leurs chevaux ; mais, sous un roi guerrier, et qui par conséquent aimait les nobles exercices du cheval, le cheval devint pour eux un objet de nécessité et presque de culte. Cyrus imprima un mouvement puissant à l'élève du glorieux

Digitized by Google

animal, dont la race se multiplia bientôt à l'infini. Chacun eut son cheval, même parmi les classes les plus pauvres. Cyrus avait rendu un décret d'après lequel tout Persan possédant un cheval et rencontré marchant à pied, hors de chez lui, devait être ignominieusement blâmé. Par les dispositions de ce prince, l'équitation devint une des branches les plus importantes de l'éducation de la jeunesse, pour laquelle on sait que Cyrus fit de si sages règlemens. Dans son empire, on commençait à mettre les enfans à cheval dès l'âge de cinq ans. Il était lui-même le premier écuyer de son temps, comme il en était le plus grand cœur. Il exerçait à la chasse et à la course ses chevaux de guerre. Nous verrons plus tard Salomon, Alexandre et Charlemagne en faire autant.

L'origine de la poste aux chevaux remonte à l'époque de Cyrus. Ce fut lui qui en établit l'usage. Il fit observer la distance qu'un cheval pouvait, sans s'épuiser, parcourir tout d'une traite, et il mesura ses relais sur cette distance. A chaque relais, il fit établir une bonne écurie, pourvue d'un certain nombre de chevaux et de gens chargés de les soigner, sous la direction d'un chef choisi parmi les hommes les plus sûrs et les plus intelligens.

L'histoire rapporte que ce fut surtout pendant la guerre qu'il fit aux Assyriens, que Cyrus découvrit le mérite d'une bonne cavalerie, alors que les Mèdes lui furent d'un si puissant secours, principalement dans la poursuite de l'ennemi. Il fit prendre à l'instant même les chevaux *braves et frais* des vaincus, les fit monter à ses soldats les plus alertes et en forma un corps de cavalerie. Plus tard, ce noyau s'augmenta de nouvelles recrues, et peu d'années après, par les encouragemens et le zèle de

Digitized by Google

Cyrus, la Perse possédait la meilleure cavalerie du monde.

L'eunuque Padate, dont il avait protégé les Etats, lui offrit des présens considérables, parmi lesquels figuraient de magnifiques chevaux de tout genre, les uns provenant des remontes de la cavalerie, les autres des propres haras de son allié. Cyrus refusa tous les autres présens; mais il accepta les chevaux. « Car rien ne me vient plus » à propos, dit-il, pour former une cavalerie que je veux » élever à dix mille hommes ; je veux la compléter toute » entière de Persans, et la fournir de bons chevaux bien » exercés. Ceux que vous m'offrez étant tous de premier » mérite et dressés au service de guerre, je les accepte de » bon cœur. »

Plus tard, la cavalerie de Cyrus monta au delà de quarante mille hommes, et il fut en état de faire bientôt lui-même des présens de chevaux à ses alliés.

Lorsque Cyrus mourut, il fut enseveli dans un cercueil d'or massif. On mit sur son tombeau :

JE SUIS CYRUS, FILS DE CAMBYSE,
LE FONDATEUR DE L'EMPIRE DES PERSES,
LE MAITRE DE L'ASIE;
NE M'ENVIE POINT LE MONUMENT OU REPOSENT MES OS.

Tous les mois, les Perses immolaient sur ce tombeau leur plus précieuse victime, celle dont ils savaient que l'hommage pouvait être le plus doux à l'illustre guerrier; ils lui offraient leur ami, leur compagnon et le sien, — un cheval !

Une nation si éminemment hippique devait regarder le cheval comme une espèce de divinité, et lui accorder, par conséquent, les honneurs dus à la puissance intelligente. Et aussi le chargea-t-elle un jour de désigner l'hé-

Digitized by Google

ritier des rois. Sous le nom du frère de Cambyse, un Mage avait usurpé la couronne de Perse. Un faux Smerdis régnait insolemment, depuis sept mois, non par le crime de l'épée ou du génie, que l'histoire pardonne, mais par celui de l'imposture, qu'elle bafoue. Les puissans de l'empire se révoltèrent; ils renversèrent le roi de théâtre, qui fut tué par le fils d'Hystaspe, Darius, de la famille des Achéménides. Il fallut alors choisir un maître; on convint de s'en rapporter au jugement des dieux. Sept des principaux conjurés étaient sur les rangs. On décida qu'ils se rendraient à cheval, au lever du soleil, dans un lieu désigné, et que celui dont le coursier saluerait le premier l'astre du jour de ses hennissemens, serait élu roi. On sait que le soleil était la grande divinité des Perses. Le cheval de Darius hennit le premier, et donna à à son cavalier le sceptre du monde. On rapporte toutefois que le succès de Darius ne fut dû qu'à la ruse d'un de ses écuyers, qui, la veille, avait conduit au rendez-vous le cheval de son maître, en compagnie d'une cavale dont le souvenir avait provoqué le précieux hennissement. Quoi qu'il en soit, le fils d'Hystaspe, qui se faisait appeler, dans les inscriptions, le meilleur et le mieux fait des hommes, fit élever une statue en l'honneur du cheval auquel il devait l'empire. On lisait au bas cette curieuse légende : que Darius avait conquis le royaume de Perse par le mérite de son cheval et l'adresse de son écuyer.

Chaque année, Darius recevait des Ciliciens un tribut de trois cent soixante chevaux blancs.

Nous avons vu que lors de l'expédition de Xerxès, en Grèce, il n'y avait qu'un petit nombre de chevaux dans

Digitized by Google

sa gigantesque armée ; mais le char de Jupiter était traîné par huit chevaux blancs, élevés dans le champ de Nysée.

La mythologie persanne a consacré aussi le cheval dans ses poétiques allégories. Lors de la guerre des dieux et des géans, Siamekschah, fils de Caïmmarath, montait le terrible *Rasche*, et Sam-Nériman, fils de Cahaman-Catel, après avoir dompté *Soham*, dragon à tête de cheval, s'en servit comme d'un coursier de bataille.

Les Persans immolaient des chevaux au soleil, divinisé sous le nom de Mithra. Un poète, dans Lactance, en donne pour raison qu'il ne convenait pas qu'un dieu si rapide dans sa course, eût une victime moins légère que le cheval.

Placat Equo Persis radiis Hyperiona cinctum,
Ne detur celeri victima tarda deo.

Les premières courses de chars, dont l'histoire fasse mention, se célébraient aux fêtes de Mithra et se répandirent probablement avec ces fêtes par tout l'univers. On sait, en effet, que le culte du soleil fut la religion la plus générale de l'ancien monde, et que ce culte pénétra même chez les Hébreux. Nous lisons, au second livre des Rois : que Josiah enleva les chevaux que les rois de Juda avaient donnés au soleil, et brûla les chariots.

Plus tard, Alexandre, vainqueur des Persans, reçut de leurs mains un cheval, qu'il regarda comme le plus beau trophée de sa victoire.

Les chevaux persans furent les plus célèbres de toute l'antiquité, pour la beauté des formes, la grâce, l'énergie,

Digitized by Google

et toutes les rares qualités qui distinguent si éminemment les chevaux d'Orient.

Les plus anciens historiens les représentent comme surpassant tous les autres, par la fierté et la grâce de leur port et par la douceur de leurs mouvemens. Ils étaient assis sur leurs hanches, légers du devant, et leur cou de cygne portait une tête élégante qui se balançait gracieusement dans l'air et se courbait en arc jusque sur la poitrine. Souples et lians, ils volaient et s'arrêtaient court ; leurs allures étaient cadencées et leur vitesse prodigieuse.

Athenaüs et Xénophon blâment les Perses d'avoir couvert leurs chevaux de housses et de tapis, « en préférant » l'agrément d'être assis mollement sur leurs chevaux à » l'honneur de se montrer hardis et légers cavaliers, » comme les Parthes et les autres nations vigoureuses » qui les entouraient. » Ce reproche nous paraît peu fondé, à l'égard d'une nation si universellement renommée pour ses habitudes équestres. L'art de l'équitation ne se borne pas à s'élancer bravement sur un coursier libre de frein et de harnais, c'est là de l'audace et voilà tout ; il consiste à connaître et à pratiquer les moyens de tirer le meilleur parti possible de l'utile animal, destiné à joindre son existence à la nôtre pour la doubler et l'embellir.

Plusieurs peuples anciens, et même quelques peuplades modernes, ne se sont jamais servi de selles ni de brides, et n'ont jamais employé que le secours de la voix ou celui d'une baguette pour diriger leurs chevaux ; mais, si ce mode d'équitation prouve une perfection bien grande dans l'art de dresser les chevaux, il faut avouer qu'il ré-

Digitized by Google

pond peu aux besoins et aux habitudes des peuples civilisés.

Dans l'Arménie et la Médie, les chevaux étaient d'une forte conformation, et très propres au tirage des chars. On prétend que c'est de ce dernier pays que vient la plante appelée *médica*, cultivée particulièrement en Espagne. Cette plante, originaire de Médie, en aurait conservé le nom. Les anciens la regardaient comme très nourrissante et très propre à restaurer un cheval faible et épuisé, et à lui rendre instantanément l'embonpoint et la vigueur.

Les Parthes étaient renommés chez les anciens par leur amour pour le cheval ; c'était un peuple guerrier et qui, comme les modernes Tartares, ne combattait jamais qu'à cheval. Dans les vastes déserts qui défendaient, du côté de l'Occident, la frontière parthique, leurs phalanges se déroulaient rapides comme le Simoun, et dévorantes comme lui.

Les chevaux des Parthes ressemblaient aux chevaux persans ; ils les surpassaient même par leur élégance, leur vigueur et surtout leur fond. Leur docilité était extrême, et jamais peuple n'a poussé aussi loin que les Parthes la perfection du dressage. Admirables cavaliers, leur nom dérive de l'hébraïco-phénicien *parash*, cheval ; ils montaient à poil et sans bride. Leur adresse était telle, leur empire sur leurs chevaux était si puissant, qu'ils les dirigaient à leur gré, par la seule puissance de la voix ou la pression des jambes. Ils les lançaient contre l'ennemi, les arrêtaient court, fuyaient et revenaient à la charge. Dans leur fuite, plus redoutables que dans l'attaque, ils lançaient par dessus l'épaule, les traits de leurs

Digitized by Google

terribles arcs. C'est de là qu'est venu le proverbe ancien : *fuir en Parthe.* Hérodote pensait que leur supériorité dans l'art de l'équitation n'était pas ancienne, parce que ceux d'entre eux qui suivirent l'expédition de Xerxès en Grèce étaient à pied. A cela nous répondrons que la nature même de cette expédition, les difficultés d'une route coupée par des montagnes et brisée par des mers, les années qu'il fallut pour réunir quatre millions d'hommes, devaient exclure l'emploi de la cavalerie. Aussi, la plupart des nations qui composèrent la grande armée de Xerxès, ne se servirent pas plus de chevaux que les Parthes, quelque renommées qu'elles fussent par leurs habitudes hippiques.

L'éducation du cheval et l'art de le dresser étaient poussés chez les Parthes à un haut degré de perfection. Cette perfection ne fut point chez eux, comme chez la plupart des peuples modernes, cherchée au moyen d'instrumens de tortures ou de fatigues prématurées. Leurs méthodes étaient aussi douces que rationnelles, et mériteraient d'être étudiées avec soin, même à notre époque. Ici, comme en bien d'autres choses, peut-être, devrions-nous nous contenter de nous maintenir à la hauteur des anciens, loin de prétendre les surpasser. En équitation, c'est déjà beaucoup que de ne pas être au dessous d'eux. Lorsqu'il s'agissait de dresser les poulains, ils les conduisaient dans un champ de terre unie, d'une petite étendue, coupé de lignes régulières. Les poulains y étaient exercés journellement ; leurs fautes étaient punies d'une légère correction. Ils acquéraient ainsi, en peu de temps et sans violence, l'habitude d'harmonier leurs allures, de lever les pieds gracieusement, de former des pas plus ou moins longs,

Digitized by Google

suivant la nature du terrain, qualités précieuses et rares dans le cheval de route, que l'ancienne école française savait aussi admirablement développer.

Les Israélites avaient pris ou dû prendre en Egypte le goût et les habitudes de l'équitation ; cependant il ne paraît pas qu'ils s'y livrassent beaucoup pendant les quarante ans qu'ils errèrent dans le désert : ils y menaient la vie pastorale de leurs pères et n'y avaient avec eux qu'un petit nombre de chevaux.

Le cheval, d'ailleurs, a toujours été regardé chez tous les peuples comme le symbole de la guerre, et il a donné à tous ceux qui en ont fait usage une ardeur guerrière et une audace qui ont souvent dégénéré en orgueil et en tyrannie. *Equus paratur in dies belli.* C'est pourquoi Dieu ne voulait pas que son peuple eût de chevaux. On voit dans *Les Nombres* que les chariots offerts en présent au Seigneur par les princes d'Israël et les chefs des familles étaient attelés de bœufs ; c'était même un précepte de religion : « Quand vous serez entrés dans la » terre que le Seigneur, votre Dieu, vous donnera, que » vous la posséderez et que vous habiterez en elle, si » vous dites : J'établirai sur moi un roi, comme toutes » les nations qui nous environnent, vous prendrez celui » que le Seigneur votre Dieu aura choisi du nombre de » vos frères. Vous ne pourrez recevoir pour roi un homme » d'une autre nation et qui ne soit pas votre frère, et » lorsqu'il aura été établi roi, il ne multiplira point les » chevaux. » Il ne s'agit point ici de ne pas en avoir, mais de n'en avoir qu'une quantité bornée.

A cette époque, les puissans d'Israël ne montaient

Digitized by Google

que des ânes. Pour donner une haute idée d'Isaïe, l'un des juges qui gouvernaient le peuple, l'Ecriture dit qu'il avait trente fils, montés sur trente ânes, et chefs de trente villes. Il est dit d'Abdon, un autre des juges, qu'il avait quarante fils et trente petits-fils, montés sur soixante-dix ânes, et, dans le cantique de Déborah, les chefs d'Israël sont décrits montés sur des ânes polis et luisans

Architopus, voyant que son conseil n'avait pas été suivi, « fit seller son âne et s'en alla en sa maison. »

Cependant tous les peuples de l'Idumée se servaient alors de chars et de cavaliers. Lorsque les Israélites, après avoir fui la servitude d'Egypte, vinrent prendre possession de la terre promise, ils n'avaient point de cavalerie, et ils avaient affaire aux peuples guerriers des villes de Syrie; aussi Dieu leur dit-il : « Lorsque vous » sortirez pour combattre vos ennemis et que vous ver- » rez leur cavalerie et leurs chars et une armée plus » nombreuse que la vôtre, vous ne craindrez point, parce » que le Seigneur votre Dieu, qui vous a tirés d'Egypte, » est avec vous. »

Plus tard, les rois vinrent attaquer Israël. « Lorsque » Jubin, roi d'Absor, eut ouï toutes ces choses, il envoya » à Jobat, roi de Madon, au roi de Seméron, au roi » d'Achsap, et aux rois de l'Anquilon, qui habitaient les » montagnes et la plaine vers le midi de Cénéroth, et » dans les campagnes et dans le pays de Dor, auprès de » la mer, et vers le Chananéen, en Orient et en Occi- » dent, et vers l'Amorrhéen, l'Hethéen, le Phérézéen, le » Jébuséen, qui habitaient les montagnes, et vers l'Hé- » véen, qui habitait sous l'Hermon, vers la terre de » Masphia. Et ils sortirent tous avec leurs troupes, peu-

Digitized by Google

» ple aussi nombreux que le sable qui est sur le rivage
» de la mer, et avec une grande multitude de chevaux et
» de chars. Et tous ces rois s'assemblèrent aux eaux de
» Mérom pour combattre contre Israël, et le Seigneur dit
» à Josué : Ne les crains point, car demain à cette même
» place, je les livrerai tous pour être frappés en présence
» d'Israël : tu couperas les nerfs de leurs chevaux et tu
» briseras leurs chars. Et Josué vint contre eux, et
» toute l'armée avec lui, vers les eaux de Mérom, et ils
» se précipitèrent sur eux. Et le Seigneur les livra aux
» mains d'Israël ; ils les frappèrent et les poursuivirent
» jusqu'à la grande Sidor et jusqu'aux eaux de mer, le
» Rephoth, et jusqu'au champ de Masphé, qui est vers
» l'Orient ; et il les frappa en sorte qu'il n'en resta pas
» un seul ; et il fit comme le Seigneur lui avait com-
» mandé ; il coupa les nerfs de leurs chevaux et brisa
» leurs chars. »

C'était sans doute la coutume à cette époque, quand on n'avait pas besoin des chevaux des vaincus de les rendre incapables de service. C'est ce que l'on voit plusieurs fois répété dans l'Ecriture. « David ayant pris dans une
» bataille mille sept cents cavaliers et vingt mille fantas-
» sins, coupa les nerfs des chevaux des chars et n'en
» réserva que pour cent chariots. »

L'Ecriture cite quelques-unes des nations de l'Orient les plus célèbres par leurs chevaux :

« Les Ammonites, voyant qu'ils avaient offensé David,
» envoyèrent mille talents d'argent pour acheter des
» chars et rassembler des cavaliers dans la Mésopotamie,
» dans la Syrie, en Maacha, et dans Sora.

» Ils réunirent donc trente-deux mille chars et le roi

Digitized by Google

» de Maacha et ses sujets avec eux, et s'étant mis en
» marche, ils vinrent camper vis-à-vis de Médaba, et les
» Ammonites s'étant aussi assemblés de toutes leurs villes
» se préparèrent au combat. »

A l'époque de David, l'usage du cheval était devenu un besoin impérieux pour le peuple d'Israël, soit que l'exemple des nations voisines, l'habitude de demeurer dans les villes, la mollesse à laquelle invite si puissamment le climat de l'Orient, eussent fait apprécier les avantages de l'équitation. Toujours est il que chaque homme, à cette époque, n'allait qu'à cheval. C'est ce qui explique cette prodigieuse facilité avec laquelle non seulement les rois, les princes, les généraux, mais encore les simples particuliers s'environnaient à chaque occasion de chars et de cavaliers. « Après cela, Absalon prit des chars
» et des cavaliers et cinquante hommes qui le précédaient. »

« Adonias, fils d'Aggith, se leva, disant : Moi, je ré-
» gnerai ; et il assembla des chars et des cavaliers et
» cinquante hommes pour courir devant lui. »

Les Hébreux plaçaient haut dans leur sagesse la douceur envers les serviteurs de l'homme, et un des plus beaux titres qu'ils donnaient à leurs saints était celui d'homme bon envers les animaux.

Cependant l'ère brillante du royaume de Juda approchait : le règne de Salomon fut la grande époque de la nation juive. Outre l'édification du temple de Dieu, ce roi, que la postérité a nommé le Sage, bâtit des villes, éleva des édifices, et surpassa tous les rois du monde en puissance et en sagesse. Tant d'éclat devait rejaillir sur la race chevaline. Il paraît que Salomon aimait passion-

Digitized by Google

nément les chevaux : « Ma bien-aimée, je vous compare à » la beauté de mes cavales, » disait-il dans le Cantique des cantiques. Aussi, parmi les présens que lui faisaient tous les ans les rois de la terre, parmi les vases d'argent, les vêtemens, les armes, les parfums, on n'oubliait pas les chevaux. Il en achetait lui-même à l'Egypte, aux rois d'Ethiopie et de Syrie. Beaucoup de marchands allaient en chercher à Coa et venaient les lui revendre. On lui amenait quatre chevaux d'Egypte pour six cents sicles d'argent. Il avait quatre mille écuries seulement pour les chevaux de ses chars !

On lit dans le Coran que Salomon exerçant un jour ses chevaux et l'heure de la prière du soir étant venue, il ne voulut pas permettre que l'on prit le temps de les mettre à l'écurie, et les abandonna comme n'ayant plus de maîtres et destinés au service de Dieu. Ce fut alors que Dieu, pour le récompenser, lui accorda un vent doux et agréable, mais fort, qui lui servit de monture dans la suite et le porta partout où il voulut aller. Cependant l'amour de l'équitation l'emporta un jour dans son âme sur son devoir, car on lit encore dans un commentaire de Zamchascar : « Salomon, assis sur son trône, voyait » courir des chevaux excellens qu'on lui avait amenés ; » la course dura jusqu'au coucher du soleil. Il oublia de » faire la prière du soir, et se punit de cette négligence » en faisant immoler une partie de ces superbes cour- » siers. »

Parmi les rois juifs les plus cavaliers, l'histoire cite encore Azarias, vainqueur des Philistins. Ses écuries étaient remplies d'excellens et magnifiques coursiers. Il les exerçait lui-même à tous les jeux alors en usage et

Digitized by Google

accordait de grandes récompenses à ceux qui se distinguaient dans l'art de l'équitation.

Les guerres continuelles qu'eurent à soutenir les Juifs, et les diverses périodes de captivité qu'ils subirent ne leur permirent pas dans la suite d'avoir un grand nombre de chevaux. Vers la fin de leur empire, un des serviteurs du roi lui dit : « Il y a encore cinq chevaux qui » sont seuls de ce grand nombre qui était dans Israël, » tous les autres ayant été mangés. »

Lorsque le dernier jour de la Judée vint à sonner, lorsque Titus vint assiéger la ville coupable, il ne se trouva plus un cheval de bataille pour défendre la porte de Jérusalem, et la nation juive fut rayée des peuples de la terre.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Temps Héroïques et poétiques de la Grèce. — Création du cheval par Neptune. — Le dieu Mars. — Chevaux de l'Olympe. — Chevaux d'Achille. — Chevaux du Soleil. — Castor et Pollux. — Pégase. — Les Centaures. — Soins donnés aux chevaux. — Augias. — Pélops. — Hippolyte.

Ce fut dans ces beaux lieux que dominent l'Olympe, le Parnasse et le Taygète, où coulent le Pénée, l'Ilyssus et l'Eurotas ombragé par ses lauriers roses que, des récits décolorés des jours de l'Eden, les poètes créèrent la riante mythologie. Premiers héritiers de la civilisation orientale, dans un climat doux et sur un sol fertile, passionnés pour la gloire et les jeux guerriers, les Grecs élevèrent le cheval aux plus grands honneurs : ils donnèrent son nom à leurs héros et à leurs dieux, et, dans la fable des centaures, ils lui prêtèrent la vie et les pas-

Digitized by Google

sions des hommes. Mais ce n'était point assez pour l'honneur du cheval : il fallait encore l'associer aux dieux, le rendre immortel comme les dieux eux-mêmes. Inférieur à l'homme, mais supérieur à tout le reste de la création, le cheval fut un des féconds et légitimes objets des riantes fictions de la Grèce. Il se prêta à toutes les allégories, à toutes les figures dont le caprice des poètes et la puissante imagination des hommes de ces temps voulurent le rendre l'objet.

De même que chez tous les autres peuples, le cheval était chez les Grecs l'emblème de la guerre. Neptune, symbole de ces chefs errants, venus des marais d'Egypte ou des coteaux de la Syrie, attacher leurs barques vagabondes aux lieux où fut plus tard le Pyrée, se disputait avec Minerve, symbole de la civilisation, qui bâtit des villes et cultiva les champs, à qui donnerait son nom à la ville de Gécrops. Neptune frappa la terre de son trident et fit naître le cheval :

..... Tuque, ô qui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti.

Minerve à son tour fit naître l'olivier, dont les fruits, objet d'un commerce considérable entre les nations, en font un signe de paix et d'union. Le don de Minerve fut préféré par les pères de Miltiade et de Périclès. Minerve eut la gloire de devenir la patronne d'Athènes. Le cheval que fit naître Neptune s'appelait Arion. Les poètes l'attelèrent quelquefois au char de Neptune. Ce dieu en fit présent à Hercule, qui le montait quand il prit la ville d'Elide et lorsqu'il combattit Cygnus. Les dieux le donnèrent ensuite à Adraste, à qui il fit gagner le prix de la

Digitized by Google

course aux jeux néméens, et dont il sauva la vie au siége de Thèbes. Arion avait les pieds de devant d'un homme et l'usage de la parole, *Vocalis Arion*. Neptune est appelé par les poètes : *Dameus*, dompteur, et *Hippius*, cavalier. On célébrait en son honneur, chez les Arcadiens, des fêtes nommées *Hippocraties*. Les chevaux, pendant ces fêtes, étaient exempts de tout travail, et on les promenait par les villes et les campagnes, ornés de guirlandes et de superbes harnais. On immolait des chevaux sur les autels de Neptune et en mémoire de ce dieu. Les peuples en offraient en sacrifice à la mer. Mithridate y fit précipiter des chariots à quatre chevaux, et Pompée, après une victoire, y fit jeter un superbe coursier. On cherchait aussi par de pareils sacrifices à se rendre favorables les divinités des fleuves. Xerxès en offrit au Strymon avant de le traverser pour entrer en Grèce ; Tiridate en offrit à l'Euphrate. Quelquefois on se bornait à lâcher dans les prairies baignées par les eaux des fleuves les chevaux qui leur étaient dévoués. César, avant de passer le Rubicon, offre à son humide dieu un grand nombre de chevaux qu'il abandonna sur ses rives. Cette coutume était connue du temps d'Homère, qui fait dire à Achille, en parlant du Xante : « Ce fleuve même, malgré l'immense » et rapide cours de son onde argentée, ne pourra vous » dérober au trépas ; c'est en vain que vous lui sacrifiez » tant de taureaux, et que de vigoureux coursiers, vic- » times vivantes, sont engloutis dans ses abîmes. »

Le cheval est lié à l'histoire de Neptune, depuis sa naissance. On sait que la mère de ce dieu présenta à Saturne un poulain à dévorer à sa place ; on sait aussi qu'il affectionnait la forme chevaline dans ses transformations.

Digitized by Google

On se demande si vraiment un prince de ce nom avait développé la science hippique dans les temps inconnus de l'histoire de la Grèce, ou si l'idée du cheval obéissant à la main habile du cavalier avait un rapport allégorique avec celle du vaisseau sous la main du pilote.

Les Phéniciens de Gadès donnaient la figure d'un cheval à la proue de leurs bâtimens. Κελης signifie également un vaisseau léger et un cheval de course, tant les idées de la navigation et de l'équitation se confondaient dans la langue des Grecs. Pamphus, poète plus ancien qu'Homère, dit que Neptune fit présent aux hommes du cheval et de ces tours flottantes appelées vaisseaux. C'est pourquoi le cheval était à la fois le symbole de la navigation et en même temps l'emblême particulier de la guerre. Il est remarquable que le cheval ait donné son nom au dieu des combats, le terrible Mars. Dans une des plus anciennes langues du monde, qui vit encore en quelques contrées celtiques de l'Europe, le mot *marc'h* signifie cheval. Ce nom fut aussi celui d'un des premiers habitans de l'Ausonie, que d'anciens auteurs représentent sous la figure des Centaures, c'est-à-dire réunissant au corps du cheval celui de l'homme. On consacrait des chevaux sur les autels de Mars, et la vue d'un cheval était le présage de la guerre. Enée aborde aux champs de Lavinie ; il aperçoit quatre chevaux blancs : « Oh ! » terre étrangère, s'écrie le vieil Anchise, tu nous pro- » mets la guerre. »

Les dieux, dit Homère, entretenaient dans l'Olympe une race divine de chevaux ; ils les soignaient de leurs propres mains ; ils les nourrissaient d'ambroisie ; ils les attelaient eux-mêmes aux chars qui servaient à les por-

Digitized by Google

ter, à travers les airs, d'un bout de la terre à l'autre.

« Junon, déesse vénérable et fille du grand Saturne, » s'empresse elle-même à couvrir les coursiers de har- » nais d'or..... Impétueuse et ne désirant que le car- » nage, elle conduit les prompts coursiers sous le joug... » Elle les presse du fouet... Arrivée devant Troie, là où » le Simoïs et le Scamandre confondent leurs eaux, Ju- » non arrête ses coursiers, les détache du char, les envi- » ronne d'un épais nuage, et le Simoïs fait naître pour » leur pâture une divine ambroisie. »

« Jupiter attache à son char les coursiers volans, » aux pieds d'airain, et brillans de l'or de leurs crinières... » il anime les coursiers qui, pleins d'ardeur, prennent » un vol agile entre la terre et le ciel étoilé; il touche à » l'Ida et arrive au sommet du Gargare. Là, le père des » dieux et des hommes arrête les coursiers, les détache » du char et les environne d'un épais nuage. »

« Neptune, allant au secours des Grecs, conduit » sous le joug les coursiers au pied d'airain et au vol » impétueux; arrivé près de Ténédos, il les arrête, les » détache du char, leur présente la divine ambroisie et » environne leurs pieds d'entraves d'or qu'on ne peut » rompre. »

Le plus beau surnom des dieux antiques fut celui qu'ils empruntèrent au cheval. Minerve était appelée *Hippia*, soit parce que quelques poètes lui avaient donné Neptune pour père, soit parce que dans le combat des dieux et des géans Minerve avait poussé son cheval contre Encelade. On lui donnait aussi le nom d'*Hippolétis*, à cause de la ville d'Hippola, où elle était honorée.

Mars, comme Neptune, fut appelé *Hippios;* celui-ci

Digitized by Google

portait aussi les surnoms d'*Hippocomios*, d'*Hippodrome*, de *Dameus*.

Hercule était appelé *Hippoctonus*, pour avoir tué les chevaux furieux de Diomède, et *Hippodète*, pour avoir attaché les chevaux des Orchoméniens à la queue les uns des autres.

Eole, dieu des vents, était appelé *Hippodatès*, soit à cause de la rapidité des vents, soit parce qu'il était petit-fils d'Hippotès.

Les Scythes adoraient le dieu Mars, et les Macédoniens le soleil, sous la figure d'un cheval.

Diane, la triple déesse, était représentée avec une tête de cheval, une tête de femme et une tête de chien. Avec une tête de cheval, c'était la déesse de la terre, dont le cheval est le plus utile animal; avec une tête de femme, la déesse du ciel, dont la beauté de la femme est le délicieux emblême; avec une tête de chien, la déesse des enfers; car la fidélité du chien garde cette porte fatale qui ne s'ouvre que d'un côté.

Les Grecs avaient aussi une déité, la déesse Hippona, qui présidait aux chevaux et aux écuries. On célébrait sa fête en promenant des chevaux autour de ses autels.

Ces dieux, qui ne croyaient pas s'abaisser en soignant et maniant eux-mêmes leurs coursiers, en prenant leurs noms, en se revêtant de leurs formes, en leur prêtant leur immortalité, les regardaient aussi comme le plus beau présent qu'ils pussent faire aux hommes. Jupiter, pour consoler Tros de la perte de son fils Ganymède, lui fit présent de chevaux qu'on regardait comme les meilleurs coursiers qui fussent sous le soleil. Ces chevaux passè-

Digitized by Google

rent de Tros à Laomédon. Hercule les lui demanda pour la délivrance d'Hésione ; mais après que le héros eut tué le monstre marin qui allait dévorer la jeune fille, Laomédon lui refusa ce prix de sa vaillance. Hercule, justement irrité, renversa les murs de Troie et incendia la ville. Anchise, à l'insu de Laomédon, avait conduit ses cavales à ces chevaux divins. Il en naquit dans son palais six chevaux, dont il retint quatre, qu'il nourrit avec soin. Il donna à son fils les deux autres, qui *semaient l'épouvante dans les combats.*

Les dieux, assistant aux noces de Thétis et de Pélée, donnèrent à celui-ci deux superbes coursiers, Xantos et Ballios. Ces coursiers étaient immortels et fils du Zéphyr et de la harpie Podarge « *paissant au bord de la mer.* » Pélée les donna à son fils Achille, lorsqu'il partit pour la guerre de Troie. Ballios vient du mot grec Βαλλος branche de palmier. Il signifie un cheval de *couleur foncée, marqué de blanc.* Baillet, après quatre mille ans, est encore le nom favori que les hommes des campagnes donnent à leurs chevaux. Xanthos était aussi un nom de couleur. Ξανθος veut dire *roux.* Achille avait encore un autre cheval renommé, le fameux Pédase, qu'il avait eu au sac de Thèbes. Ce coursier, né d'une race mortelle, était digne d'être comparé aux coursiers immortels. Pédase fut tué par Sarpédon, dans le combat de ce héros avec Patrocle.

Les chevaux d'Achille étaient doués d'un entendement humain ; lors de la mort de Patrocle, ils furent accablés d'une morne tristesse : « Cependant les divins coursiers » d'Achille se tenaient à l'écart et pleuraient leur con- » ducteur, depuis l'instant où ils s'étaient aperçus qu'il

Digitized by Google

» avait été renversé dans la poussière par la main san-
» glante d'Hector. Le fils de Dior, Automédon, plein de
» vigueur, les pressait vainement du fouet retentissant ;
» en vain il leur adressait tour à tour des prières et des
» menaces : ils ne voulaient ni se rendre vers la rive de
» l'Hellespont, ni retourner au combat ; mais tels que les
» colonnes inébranlables érigées sur le tombeau d'un
» homme ou d'une femme célèbre, victime de la parque,
» ils demeuraient immobiles devant le superbe char, la
» tête penchée vers la terre, regrettant la main qui avait
» tenu leurs rênes, plongés dans une morne consterna-
» tion ; des larmes roulaient de leurs paupières sur le
» sable ; leur crinière brillante, éparse sur le timon, se
» souillait dans la poussière. Jupiter voit leur douleur et
» leur accorde quelque compassion. Agitant sa tête au-
» guste : Malheureux ! dit-il en lui-même, pourquoi faut-
» il que nous vous ayons donnés à Pélée, à un simple
» mortel, vous qui êtes exempts de la vieillesse et du tré-
» pas ? Etait-ce pour vous faire partager les maux de la
» race humaine, race plus infortunée que tout ce qui res-
» pire ou rampe sur la terre ? Mais je ne permettrai ja-
» mais qu'Hector soit porté sur le magnifique char
» d'Achille et conduise vos rênes : n'est-ce point assez
» qu'il possède ses armes et qu'il en triomphe avec audace ?
» Je vais vous donner une nouvelle légèreté et vous inspi-
» rer un nouveau courage pour ramener Automédon du
» milieu des périls, dans le camp ; car je veux que les
» Troyens soient encore victorieux et sèment le trépas
» jusqu'à ce qu'ils se rapprochent des vaisseaux et que
» le soleil ait disparu, remplacé par la nuit sacrée. Il dit
» et souffle un nouveau courage au cœur des divins cour-

Digitized by Google

» siers. Aussitôt, secouant la poussière qui couvrait leur
» crinière superbe, ils traînent rapidement le char au
» milieu des Troyens et des Grecs. Automédon, consterné
» de la perte de son compagnon, se précipite parmi les
» combattans, comme le vautour parmi les timides oi-
» seaux des prairies. »

Les dieux voulurent aussi leur accorder le don de la parole : « Lorsque le fils de Pélée, l'impétueux Achille,
» se préparait à aller combattre le vaillant Hector et con-
» soler les mânes de son ami Patrocle, tué par le prince
» troyen, Automédon et Alcime attèlent à son char les
» immortels coursiers. De superbes courroies les unis-
» sent ; le mors blanchit dans leurs bouches écumantes ;
» les guides, ajustées avec art, les dirigent. Armé d'un
» fouet léger, souple, brillant, Automédon s'élance sur
» son char. Couvert de l'armure divine qui brille comme
» le soleil, le fils de Pélée prend place derrière son fidèle
» écuyer. Adressant la parole aux immortels coursiers
» que lui donna Pélée, son père :

» Xanthus et Ballius, leur dit-il, illustres enfans de
» Podarge, nous marchons au combat ; songez à dérober
» à la fureur des Troyens votre maître et votre guide
» rassassiés de carnage ; craignez de les laisser étendus
» sur la poussière, comme vous y laissâtes le corps san-
» glant de Patrocle, qui vous guidait dans les combats.

» Le rapide Xanthus, entendant ces paroles, incline sa
» tête altière, développe sa vaste crinière ; elle couvre le
» joug auquel il est attaché et s'étend jusqu'à terre. Ju-
» non lui communique le don de la parole :

» Valeureux fils de Pélée, dit-il, nous sauverons en ce
» jour et toi et ton écuyer ; mais le glaive de la mort est

Digitized by Google

» suspendu sur ta tête ; ne nous impute pas ton trépas.
» Jupiter et l'inexorable destinée en sont les seuls au-
» teurs. Ni le courage, ni la légèreté ne nous manquè-
» rent quand Patrocle fut dépouillé de son armure par
» les Troyens. Le zéphir, qu'on dit le plus léger des
» vents, n'égala point la rapidité de notre course ; mais
» un dieu plus puissant, Apollon, fils de Latone, perça
» Patrocle au milieu des héros de la Grèce et accrut la
» gloire d'Hector ; ainsi un dieu et un mortel réunis l'em-
» porteront sur toi. Tel est l'ordre du destin.

» Il dit, et les furies étouffent sa voix. »

Les chevaux du Soleil étaient Erythoüs, le lever du jour ; Actéon, le grand jour ; Lampos, le midi, et Philogeus, le tomber du soir ; d'autres poètes les ont appelés Pyroël, Éoüs, Aëton et Phlégon.

Ovide, en chantant l'aventure de Phaëton, parle des chevaux du Soleil ; il les fait atteler par les Heures, qui les font sortir de l'écurie, où ils s'étaient rassassiés d'ambroisie.

Ceux de Pluton s'appelaient Orphénus, le ténébreux ; Aéton, l'aigle ; Nyctéus, le nocturne, et Alastor, le fatigué.

Pégase, le cheval le plus célèbre de la Mythologie, naquit du sang de Méduse. Il avait des ailes, et, dès qu'il eut vu le jour, il s'élança sur le mont Hélicon. Il frappa la terre, et l'eau jaillit : — La fontaine Hippocrène (fontaine du cheval), dont la liqueur enivre comme le nectar, s'ouvrit sous son pied. Πηγη signifie aussi fontaine ou source ; Pégase fut donc le cheval de la fontaine, et l'Hippocrène, la fontaine du cheval.

Pégase fut dompté par Minerve, qui le donna à Bellé-

Digitized by Google

rophon. Celui-ci s'en servit pour combattre la Chimère ; mais, ayant voulu profiter des ailes de son coursier pour s'élever au ciel, il fut précipité sur la terre, et Pégase continua sa route vers l'Olympe. Persée monta aussi Pégase, pour aller, à travers les airs, par delà la Mauritanie et les Hespérides, faire la guerre aux Gorgones. En revenant de cette expédition, il aperçut la belle Andromède, liée aux roches d'Ethiopie. Aidé de son divin coursier, il triompha du monstre qui allait la dévorer.

Pégase aimait à se jouer sur les poétiques sommets de l'Hélicon et du Parnasse. Abaissant ses ailes blanches, il paissait les herbes fleuries qui naissent sous les pas des muses et des grâces. Il appelait d'un hennissement joyeux les poètes et les héros, et menaçait d'un pied dédaigneux les deshérités de la gloire.

On a cherché dans l'histoire de Pégase toutes sortes d'allégories ; pour nous, nous y verrons encore la preuve de l'admiration de l'antiquité pour le noble animal d'où procède tout honneur et toute gloire. L'antiquité a peint la poésie, cette fille du ciel, premier don de Dieu aux hommes, pour adoucir à leurs lèvres la coupe amère de la vie, sous l'emblème d'un coursier superbe et rapide. Le cheval sur le sommet de la montagne, embrassant sous un même regard le ciel qu'il approche et la terre qu'il domine, c'est le poète contemplateur. Le cheval, parcourant l'espace avec la rapidité du vent, franchissant les ravins et les torrens, mordant de son ongle d'airain les rochers et les débris fumans, courbant à peine les tiges des fleurs en se jouant dans les prairies embaumées, c'est encore le poète épandant les trésors de sa lyre.

Digitized by Google

Les ailes symboliques du cheval répondent à la pensée de sa prodigieuse vitesse, si souvent et si diversement exprimée par les poètes.

Mars attelait à son char deux coursiers : Démos, la crainte, et Phobos, la terreur. C'étaient ceux qu'il prêta un jour à la déesse de la beauté :

« Vénus va trouver le dieu de la guerre, dont un nuage » environnait la lance et les bouillans coursiers. Vénus » tombe aux genoux de son frère et lui demande avec » les plus vives instances ses coursiers brillans de tresses » d'or. »

Apollon avait nourri et soigné lui-même, sur les montagnes du Piéron, les coursiers d'Eumèle, fils de Phères, « rapides comme l'aigle ; ils avaient le même poil, le » même âge, la même taille. »

Le nom de Centaures fut donné aux premiers bergers de Thessalie, qui gardaient des troupeaux de bœufs près du mont Pélion. Il vient du grec κεντεῖν τοὺς ταύρους piquer les bœufs. On les appelait aussi Hippocentaures, parce que, suivant l'usage des premiers pasteurs, ils étaient toujours à cheval. Leur adresse à dompter les coursiers était prodigieuse et a donné lieu à cette allégorie qui les représente sous la forme d'un monstre, moitié homme et moitié cheval. Le genre de vie rude et guerrier qu'ils menaient leur avait donné la force du corps et la dextérité du bras. Leur aspect inspirait la terreur. L'importance de leurs occupations et les services qu'ils rendaient en élevant des coursiers de batailles, tout conspirait à les rendre redoutables. Alliés aux Lapithes, leurs noms sont confondus, chez les anciens, dans les mêmes récits :

Digitized by Google

Le Lapithe, monté sur ses monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches
Leur apprit à bondir, à cadencer leur pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.

Cependant les Lapithes semblent avoir été plus spécialement fantassins, tandis que les Centaures étaient plus spécialement cavaliers. Ils eurent entre eux de sanglans démêlés. Les Lapithes triomphèrent. Ils se vengèrent enfin de l'arrogance de ces hommes violens, pour qui rien n'était sacré, pas même le toit révéré de l'hospitalité. Hercule, Thésée, Nestor, Pirithoüs, en firent un grand carnage. Ceux qui périrent dans le combat furent enterrés dans un lieu appelé depuis Taphos, tombeau. Les principaux Centaures furent Eurytion, Hylée, Phocus, Ornadus, Nessus, qui, pour se venger d'Hercule, remit à Déjanire sa robe ensanglantée; enfin Chiron, le plus fameux de tous, qui semblait se distinguer de ses frères autant par ses talens et sa science que par sa douceur et l'urbanité de ses mœurs. Il fut le précepteur d'Hercule et d'Achille, ou du moins ce fut lui qui leur enseigna l'art de l'équitation et le soin des chevaux.

Les Centaures descendaient d'Ixion, dit la fable. Ixion était sans doute un des premiers princes de Thessalie qui firent faire le plus de progrès à l'art de l'équitation. Les Grecs ont orné de toutes les fleurs de la poésie la fable des Centaures. Leurs javelots étaient les arbres des forêts. Ils chargeaient leurs frondes de rochers déracinés. L'amour de la beauté enflammait leur âme et fut la cause de leur ruine. Ils trouvèrent des rivaux dans les guerriers de la Grèce, qui les accablèrent sous leurs traits. Les Centaures qui échappèrent au carnage s'enfuirent

Digitized by Google

dans les montagnes d'Arcadie, où Hercule les poursuivit; mais Neptune ravit à sa fureur les restes mutilés d'une race qui lui était chère. Ils se retirèrent paisiblement dans l'île des Syrènes, où bientôt, après avoir résisté aux traits des héros, ils périrent subjugués par les voluptés. Le signe du Centaure, placé dans le zodiaque par les anciens astronomes, est connu aujourd'hui sous le nom de Sagittaire.

Castor et Pollux, ces deux jumeaux si célèbres par l'amitié qui les unissait, ne l'étaient pas moins par leur talent dans l'art de l'équitation. Honorés sous le nom de Dioscures, on leur éleva des statues et des temples. Un grand nombre de médailles, sur lesquelles ils sont représentés à cheval ou tenant des chevaux près d'eux, attestent encore le culte qui leur était rendu. Castor surtout, surnommé le Dompteur, devint le protecteur des hippodromes et des cirques. Les Romains lui élevèrent un temple dans les environs du cirque. Son frère était spécialement honoré par les athlètes :

« *Castor gaudet equis, avo prognatus eodem,*
» *Pugnis.....* »

Si Castor et Bellérophon passaient généralement, chez les Grecs, pour avoir les premiers montré l'équitation aux hommes, Erycthon, troisième roi d'Athènes, était regardé comme l'inventeur de l'art d'atteler les chevaux. Un bas-relief de la frise du Parthénon le représente guidant un attelage de deux coursiers. Delille a dit d'après Virgile :

Erycthon le premier, par un effort sublime,
Osa courber au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char, s'élancer avec eux.

Digitized by Google

Un autre Erycthon, fils de Dardanus et père de Tros, surnommé le plus opulent des hommes, avait un haras trois mille jumens et d'un pareil nombre de superbes poulains.

Tandis que les dieux et les héros ne dédaignaient pas de s'occuper eux-mêmes du cheval et de l'admettre dans leur familiarité, les hommes avaient l'habitude de l'associer dans leurs dangers et à leurs gloires, sinon à l'égal d'eux-mêmes, du moins comme un animal d'une nature supérieure, doué jusqu'à un certain point d'intelligence et de raison.

Homère, dans l'un des premiers chants de l'Iliade, ne craint pas de l'élever à la hauteur de ses chants et de le mettre de pair avec ses héros :

« Muse, dis-moi quel fut le plus vaillant soit des » hommes, soit des coursiers ? »

Lorsque l'orgueil des chefs consistait à avoir un grand nombre de chevaux : « Je n'ai point ici, dit à Enée, Pan- » darus, fils de Lycaon, je n'ai point ici mes coursiers et » mes chars, du haut desquels je pourrais combattre. » J'ai dans le palais de Lycaon douze chars d'une rare » beauté, près de chacun desquels deux coursiers, des- » tinés au même joug, mangent l'orge blanche et l'a- » voine ; je ne voulus point amener ici mes coursiers, » craignant qu'accoutumés à l'abondance, ils ne man- » quassent de pâture dans une ville assiégée. »

Dolon, avant d'aller reconnaître le camp des Grecs, demande en retour, après la victoire, les coursiers d'Achille ; de même, plus tard, Ascagne promettra à Nisus le beau cheval de Turnus.

Phésus possédait de magnifiques coursiers : « Jamais,

Digitized by Google

» dit Dolon, je n'ai vu de coursiers plus beaux ni plus
» grands que les siens : plus blancs que la neige, ils
» égalent les vents dans leur course rapide. »

Nestor, racontant les prouesses de sa jeunesse, « en-
» leva, dit-il, les troupeaux du roi d'Elide, et parmi ces
» troupeaux cent cinquante cavales à la crinière dorée. »

La possession de chevaux était souvent l'occasion de luttes acharnées et de combats sanglans.

« Iphite voyageait pour réclamer douze cavales qui
» l'emportaient par leur race, par leur force et leur lé-
» gèreté, entreprise fatale qui le conduisit au tombeau.
» Ce mortel invincible, illustré par tant de hauts faits, le
» fils de Jupiter, Hercule, au mépris de la vengeance des
» dieux, de l'hospitalité sacrée et de la table où il l'avait
» fait asseoir, retint les jumens incompables dont il était le
» ravisseur, et lui ôta le jour par une insigne perfidie. »

Les plus illustres guerriers, les plus grands rois, tels qu'Agamemnon, Achille, Nestor, Priam, soignaient eux-mêmes leurs chevaux. Priam nourrissait dans son palais les coursiers avec lesquels il fut redemander à Achille le corps de son fils. Il possédait, en outre, de nombreux haras qui étaient confiés aux soins de ses enfans. Andromaque s'occupait des chevaux d'Hector avant de songer à lui. Hector, s'adressant à ses coursiers, les encourage en ces mots :

« Xanthos, Podarge, Eton, et toi, généreux Lampos,
» c'est maintenant que vous devez me payer de tous les
» soins que vous prodigue Andromaque, lorsqu'au re-
» tour des combats, elle vous présente le doux froment
» et prépare le vin dont vous vous abreuvez avant même
» qu'elle ne songe à moi, son jeune époux. »

Digitized by Google

Nausicaa attèle elle-même son char, et elle le dirige avec adresse dans la ville et sur les bords du fleuve, où elle rencontre Ulysse.

L'attention que réclament les chevaux et, en général, tous les animaux domestiques, la propreté qu'ils exigent dans tout ce qui les entoure, sont des principes reconnus de toute l'antiquité. Les Grecs nous en offrent le témoignage dans une de ces piquantes allégories qui donnent tant d'attrait aux ingénieux mystères de leurs poétiques traditions. Augias, roi d'Elide, passait pour négliger ses écuries. Sans doute la poussière mêlée de sueur dont ses coursiers revenaient couverts n'était pas soigneusement lavée, ainsi que cela se pratiquait chez les plus simples guerriers ; sans doute leurs harnais n'étaient pas frottés d'huile et d'essence chaque fois qu'il les attelait à son char ; sans doute, honte de ces temps que nous appelons barbares, leur litière n'était pas renouvelée chaque jour, et le sable uni sous leurs pieds par le rateau. Les trois mille bœufs de ses étables croupissaient, disait-on, sur un infect fumier. On tourna dès lors en ridicule le roi Augias. Les poètes s'en mêlèrent : ils prétendirent qu'il ne fallait rien moins qu'une force surhumaine pour nétoyer ces rétables, et l'effort accompli pour y rétablir la propreté fut mis au nombre des douze grands travaux d'Hercule. Le fils d'Alcmène dut même, pour mener à bonne fin cette gigantesque entreprise, détourner le cours de l'Alphée.

Les courses de chevaux décidaient souvent du sort des empires, du mariage des rois, de la vie des héros. Œnomaüs était un roi d'Olympie, célèbre par la beauté et la vitesse de ses coursiers. Son cocher, appelé Myrtile,

Digitized by Google

était aussi d'une extrême habileté ; c'était d'ailleurs un homme considérable et qui passait pour fils de Mercure, Œnomaüs avait une fille d'une singulière beauté. Elle trouvait chaque jour de nouveaux prétendans. Mais son père ne consentait à en reconnaître aucun digne d'elle, qu'à la condition d'être vaincu dans une course de char. Quiconque aspirait à l'honneur de devenir son gendre devait remporter sur lui le prix de cette course ou expirer sous le fer de sa lance. Quand la lutte était acceptée, Myrtile attelait ses coursiers, les guidait avec tant d'adresse, que son maître remportait toujours une facile victoire, et le vaincu recevait le coup fatal, qui était la loi du combat. Déjà treize prétendans avaient succombé ; cependant, malgré le peu de succès de ses devanciers, Pélops, enflammé d'amour pour Hippodamie, osa tenter encore la chance qui lui était offerte, et cette fois le sort fut favorable à un héroïque sentiment. Les uns disent que Pélops triompha par la perfide complaisance de Myrtile, qui trahit son maître et se laissa battre ; d'autres soutiennent que ce fut par la protection de Neptune. C'est cette dernière version qu'a suivie Pindare dans le récit suivant :

« Lorsqu'un léger duvet commença à noircir son men-
» ton, Pélops prétendit à l'hymen de la noble Hippoda-
» mie, qu'il désirait obtenir de son père, le roi d'Olym-
» pie. Il s'approcha de la mer, et il appela le dieu qui
» agite le trident et fait retentir le rivage. Aussitôt que
» Neptune eut apparu : « Fais-moi obtenir les dons de
» Vénus, lui dit-il ; enchaîne la lance d'airain d'Œno-
» maüs ; conduis-moi dans un char rapide à Elis, et donne-
» moi la victoire. Œnomaüs, après avoir tué treize des

Digitized by Google

» prétendans à la main de sa fille, diffère toujours son » hymen ; mais les grands dangers n'effrayent point un » homme courageux. Pourquoi, parmi les êtres destinés » à la mort, quelqu'un attendrait-il obscurément une » vieillesse sans gloire ? J'entreprendrai ce combat ; que » je te doive le succès. » Il dit et ne lui adressa pas des » prières impuissantes ; le dieu lui donna un char d'or et » des chevaux ailés, infatigables. Pélops vainquit Œno- » maüs, obtint la jeune Hippodamie pour prix de sa vic- » toire, et en eut six princes, élèves des vertus. »

Enfin les chevaux étaient chargés de la vengeance des dieux. La mort d'Hippolyte, traîné par ses chevaux, a fourni aux poètes anciens et aux poètes modernes une ample moisson de scènes dramatiques. Hippolyte était fils de Thésée et d'Antioche, reine des Amazones ; son nom était symbolique, il signifiait *dompteur de chevaux*, On sait par quelle erreur Thésée invoqua contre son fils la vengeance de Neptune, et cette histoire est trop connue pour être redite ici. On connaît aussi le beau récit de la mort d'Hippolyte par Racine. Le poète associe les chevaux du héros à la douleur de leur maître :

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char ; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Temps historiques de la Grèce. — Noms grecs tirés du cheval. — Jeux olympiques. — Description du cheval grec. — Chevaux de Phidias. — Alexandre et Bucéphale.

L'histoire nous donne peu de détails sur les habitudes équestres des Pélasges, premiers habitans de la Grèce. Cependant le nom grec du cheval, ἵππος, se retrouve dans la langue pélasgique et y entre dans la composition d'un grand nombre de noms propres. Comme nous le verrons chez toutes les nations primitives, ces noms correspondent tous aux diverses fonctions qu'exige l'emploi du cheval, et qui, aux yeux des anciens peuples, étaient des titres d'honneur et de gloire ; tels furent les appellations d'Hippothoüs, un des premiers chefs des Pélasges, d'Hippodamas, d'Hipparque, d'Hippodamie, d'Hippocoon, d'Hippocrate, d'Hippolyte, d'Hippolochus, père de Glaucus, d'Hippodamé, d'Hipponétonus, d'Hippodamus, d'Hippo-

Digitized by Google

dice, d'Hippodète, d'Hippodrome, d'Hippolétis, d'Hippomédon, d'Hippasus, d'Hippona, d'Hippalime, d'Hippason, d'Hippé, d'Hippeus, d'Hippia, d'Hippion, d'Hippo, d'Hippocorystès, d'Hippocourius, d'Hippocraté, d'Hippolytion, d'Hippomachus. Tels furent encore celles des Hippomolgues, peuples appelés, par Homère, les plus justes des hommes ; des Hippogéranes, que Lucius place dans les astres, et des Hippogypes, qu'il fait monter, sur des vautours, au pays de la lune. Il est probable, toutefois, que la science du cheval aborda aux rives pélasgiques avec les peuples déjà civilisés qui colonisèrent ce pays. Avec Cadmus et les Phéniciens, Cécrops et les Egyptiens, Pélops et les Phrygiens, l'agriculture et les arts vinrent fleurir sur cette terre de merveilles, où ils devaient jeter un si constant et un si vif éclat. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu, la Mythologie avait fait naître le cheval sous le trident de Neptune, dieu de la mer.

Nous avons vu, d'ailleurs, avec quel enthousiasme la Grèce adopta ce noble animal, et de quelles gracieuses fictions le cheval poétique fut chez elle l'objet. Nous ne parlerons ici que du cheval historique.

Le cheval, en Grèce, servit monté et attelé dans les temps les plus anciens. Nous voyons les guerriers d'Homère combattre presqu'uniquement sur des chars. On ne peut entendre parler des Centaures et des Lapithes, de Castor et de Pollux, de Bellérophon, qui dompta Pégase, de Chiron, qui fut le précepteur d'Hercule et d'Achille, sans reconnaître qu'ils possédèrent au plus haut degré la science de l'équitation, et que ceux qui l'enseignaient étaient honorés à l'égal des dieux. Si l'art de

Digitized by Google

monter à cheval ne servait pas à la guerre, cet art n'en était pas moins dans toutes les autres habitudes de la vie. Homère lui-même nous montre Ulysse et Diomède montés sur les chevaux qu'ils ont enlevés à Rhésus.

« Le héros entend la voix de la déesse ; aussitôt il s'é-
» lance sur l'un des coursiers de Rhésus, et Ulysse, mon-
» tant sur l'autre, les frappe de son arc. Les coursiers
» volent en bondissant vers les vaisseaux..... Ulysse et
» Diomède arrivent au camp et font franchir à leurs cour-
» siers le fossé qui le défend. »

Homère nous en fournit encore un exemple concluant, dans cette belle comparaison :

« Tel qu'un écuyer, adroit voltigeur, ayant choisi qua-
» tre coursiers dans un haras, les pousse au milieu de la
» route publique, vers une grande ville : une multitude
» de spectateurs, hommes et femmes, le suit de l'œil,
» admire avec quel exact équilibre il s'élance tour à tour
» d'un coursier sur l'autre, au milieu de leur vol impé-
» tueux. »

On a remarqué, avec juste raison, que cette comparaison prouvait plutôt les habitudes équestres de l'époque d'Homère, que celles des temps de la guerre de Troie. Toutefois, si l'équitation était poussée, à cette époque, à un point de perfection tel qu'il ne semble pas être surpassé par les écuyers de la nôtre, on a droit d'en inférer que quelques siècles plus tôt, le cheval était habituellement monté tout aussi bien qu'attelé. Le savant écrivain Lawrence fait, en effet, observer à ce sujet que, pour accomplir ces tours d'adresse avec des chevaux lancés à toute leur vitesse et pour dresser si parfaitement ces chevaux, il faut des siècles de travail et d'étude. Il résulte

Digitized by Google

du reste de l'ensemble des recherches faites par les plus sérieux auteurs, qu'en Grèce, comme partout, l'habitude de monter le cheval fut en vigueur en même temps, sinon plus tôt, que celle de l'atteler. Nous avons, d'ailleurs, déjà traité ce sujet en parlant des chevaux de l'ancienne Egypte.

Le climat de la Grèce était très favorable à l'élève du cheval ; cependant quelques contrées y étaient plus spécialement propres. Les chevaux de Cappadoce étaient célébrés par les historiens et les poètes comme les meilleurs et les plus vigoureux, tandis que ceux de la Thessalie l'emportaient autant par leur élégance sur les autres chevaux grecs, que les cavaliers de ce pays l'emportaient eux-mêmes sur ceux des autres contrées. Il passait pour constant que, parmi les chevaux, ceux de la Thessalie étaient les plus beaux, comme parmi les femmes les Lacédémoniennes étaient réputées les plus belles de toute la Grèce. Le poète Théocrite dit « qu'une branche de ci-» près, prise dans un jardin, et un cheval thessalien traî-» nant un char sont les objets les plus gracieux et les plus » délicieux du monde. » Les médailles thessaliennes portaient ordinairement un cheval au revers. Plus tard, il en fut de même de toutes les médailles grecques. Les haras d'Epire, d'Argos et de Mycènes produisaient des races excellentes et renommées. Il y avait plusieurs contrées qui n'avaient aucune réputation hippique ou même ne produisaient pas de chevaux. Ainsi l'île d'Ithaque, pauvre rocher stérile, à jamais immortel cependant par la sagesse d'un homme et la vertu d'une femme, non seulement n'élevait pas de chevaux, mais même ne pouvait pas en nourrir. Lorsque Ménélas reçoit Télémaque,

Digitized by Google

il lui offre, parmi plusieurs dons précieux, trois de ses plus impétueux coursiers ; «Fils d'Atrée, reprend le sage » Télémaque, n'exige pas que je prolonge ici mon séjour; » assis auprès de toi, j'y passerais une année entière, » oubliant ma patrie et même ceux à qui je dois la nais- » sance ; car tes récits et tes entretiens me jettent dans » l'enchantement : mais les compagnons que j'ai laissés » à Pylos comptent avec ennui les heures de mon ab- » sence. Si tu m'honores de quelques dons, qu'ils soient » destinés à l'ornement de mon palais ; permets que je » n'emmène point tes coursiers dans Ithaque ; qu'ils ser- » vent à augmenter la pompe dont tu es environné : tu » règnes sur des plaines étendues ; le trèfle y croît en » abondance ; l'orge fleurit de toutes parts dans tes cam- » pagnes, ainsi que le lotier, l'avoine et le froment ; mon » Ithaque ne possède ni lins, ni prairies, et cependant » ces rochers, où ne paissent que des chèvres, me sont » plus chers qu'un pays couvert de riches haras. Sou- » vent les îles sont dénuées de plaines et de pâturages ; » mais Ithaque passe, avec raison, pour la plus mon- » tueuse et la plus stérile. »

Il y avait à Athènes un ordre de chevalerie qui était le second ordre de l'état. Pour y être admis, il fallait posséder une certaine fortune et être en état de nourrir un cheval de guerre. Chaque année, les chevaliers athéniens montaient à cheval et parcouraient la ville en l'honneur de Jupiter. Ils accomplissaient cette cérémonie le jour où Phocion but la ciguë. En passant devant la prison, ils ôtèrent les couronnes de leur tête et accusèrent tout haut les Athéniens d'injustice et d'impiété.

Les Grecs avaient le plus grand soin de leurs races de

Digitized by Google

chevaux, surtout de celles destinées à la guerre et aux jeux sacrés. Un jeune athlète demandait à un vieillard quelle chance avaient les coursiers qu'il présentait dans la lice? « Demande-le à leur mère, » répondit celui-ci. Ils possédaient non seulement toutes les belles races d'Epire, de Thessalie, d'Achaïe et de Cappadoce; mais encore on leur amenait de toutes parts les coursiers les plus remarquables de Perse, de Sicile, de Thyrrénie, de Celtie et de Barbarie. Platon fait dire à Hippias: « Notre climat a » produit la plus belle race de chevaux du monde. »

Les Grecs suivaient avec soin la généalogie de leurs chevaux, comme le font maintenant les Arabes et les Anglais. Pour distinguer les différentes familles, ils les marquaient avec un fer rouge à la cuisse; c'était d'une lettre de l'alphabet, de la figure de quelqu'animal ou de quelqu'autre emblème. « Les chevaux sont marqués à la cuisse avec un fer chaud, » dit Anacréon. Les marques les plus ordinaires étaient: une tête de bœuf (les chevaux ainsi marqués s'appelaient Βούκεφαλοι); un Τ (tau), ou un Σ (sigma), auquel il donnait la forme de notre C (d'où l'appellation de Σαμφόρας); enfin un Κ (kappa), qui avait la forme de notre q (d'où le nom de Κοππασίας). La collection des pierres gravées de Stosch offre des chevaux marqués du Κ (kappa).

Aristophane, dans les nuées, représente un jeune Athénien endormi, qui prononce en rêvant le nom de ses chevaux: Coppatias, Samphoras, ainsi appelés à cause du kappa et du sigma imprimés sur leurs cuisses.

Chaque cheval avait son nom, chose indispensable dans les jeux publics. Ce nom, comme dans les temps modernes, était tiré de la couleur, des qualités, du pays,

Digitized by Google

de la race ou famille des coursiers. Tels furent ceux de Xanthus, Ballius, Aura, Arrion, Phœnix, Egyptus, Bucéphale, etc.

Les courses de chevaux remontent au berceau du monde. Nous les avons vues en usage dans l'antique Egypte et nous les retrouvons encore au seuil de la nationalité grecque. On voit, dans Homère, qu'Agamemnom, parmi les présens qu'il offre à Achille pour apaiser sa colère, lui propose douze vaillans coursiers, *qui gagnèrent, à la course, un grand nombre de prix.*

Nélée, père de Nestor, avait envoyé en Elide quatre fameux coursiers, avec un char, pour disputer un trépied, prix de la course. Ils furent retenus par le roi Augée, qui renvoya le conducteur *plein de tristesse.* Ce fut le sujet d'une guerre.

Ces courses avaient lieu dans les jeux publics et particuliers qui se célébraient dans plusieurs contrées de la Grèce et principalement aux époques de réjouissances ou aux époques funèbres. On les appelait jeux sacrés. Pausanias rapporte que les jeux funèbres furent célébrés pour la première fois, en Grèce, à la mort d'Azan. Azan était fils d'Arcus et arrière-petit-fils de Lycaon, contemporain de Cécrops. On lit dans les Eliaques qu'aux jeux olympiques, donnés par Hercule, fils d'Amphitrion, Jasius, Arcadien, remporta le prix à la course des chevaux montés. On voyait encore sur la place publique de Tégregée une colonne sur laquelle était une statue équestre de ce Jasius, contemporain d'Hercule.

Les jeux les plus fameux de la Grèce, appelés les quatre grands jeux, étaient les suivans : Les jeux *isthmiques,* célébrés dans l'isthme de Corinthe, qui avaient lieu tous

Digitized by Google

les trois ans, et dont les prix furent une couronne, d'abord de pin, puis d'ache sec, à cause de Neptune, auquel ils étaient consacrés; les jeux *néméens,* qui se tenaient près de la ville de Némée, dans le Péloponèse, furent institués par Adraste, restaurés par Hercule, en mémoire de sa victoire sur le lion de Némée, revenaient tous les deux ans, et offraient au triomphateur une couronne d'ache vert; les jeux *pythiques,* ayant lieu à Delphes, de cinq en cinq ans, en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent python, et où l'on ne décerna d'autre récompense qu'une couronne de laurier, jusqu'à ce que les Amphictions, après la défaite des Crisséens, eussent remplacé ces couronnes par des prix en or et en argent, provenant du butin fait sur ces ennemis; enfin, les jeux *olympiques,* les plus célèbres de tous, et dont nous parlerons plus longuement, parce que toute la Grèce s'y réunissait et que les autres n'étaient qu'une imitation des coutumes qui y étaient en vigueur.

Pindare dit quelque part que les jeux d'Olympie sont aussi supérieurs aux autres jeux de la Grèce, que l'eau l'est aux autres élémens et l'or aux autres métaux : « Ne » cherchez pas, s'écrie-t-il ailleurs, ne cherchez pas dans » le ciel d'astre plus brillant que le soleil, ni parmi les » jeux de la Grèce rien de plus éclatant que les jeux » olympiques. »

Voici, d'après Pausanias, l'origine de cette fête célèbre : Les Eléens, habiles dans l'art de l'équitation, disent que Saturne est le premier qui ait régné dans le ciel. Dès l'âge d'or, il avait un temple à Olympie. Lors de la naissance de Jupiter, Rhéa, sa mère, le confia à cinq frères, cinq prêtres dactyles, du mont Ida, qu'elle fit venir de

Digitized by Google

Crète en Elide. Hercule, l'aîné de ces cinq frères, leur proposa de disputer entre eux le prix de la course, qui était une couronne d'olivier. Hercule-Idéen fut donc l'inventeur de ces jeux, qui se célébraient tous les cinq ans, en l'honneur des cinq frères. Quelques-uns disent que Jupiter et Saturne combattirent ensemble à la lutte dans Olympie et que l'empire du monde fut le prix de la victoire. D'autres prétendent que Jupiter, ayant triomphé des Titans, institua lui-même ces jeux, où Apollon remporta le prix de la course sur Mercure, et celui du pugilat sur Mars. C'est pour cela que ceux qui se distinguaient aux cinq jeux dansaient au son des flûtes, qui faisaient entendre des airs pythiens, parce que ces airs étaient consacrés à Apollon, le premier des vainqueurs couronnés aux jeux olympiques. Ces jeux duraient cinq jours, et avaient lieu vers le solstice d'été. Ils eurent la gloire d'inaugurer l'ère fameuse des olympiades, la principale ère des fastes de la Grèce. Ils n'appartenaient pas à un peuple particulier, mais à tous les Grecs, et même, plus tard, à toutes les nations, qui venaient y disputer d'immortelles couronnes. Cependant les Pisiens d'abord, les Eléens ensuite, en eurent presque toujours la direction : c'étaient eux qui nommaient les juges et faisaient observer des réglemens auxquels se soumettaient les peuples les plus puissans, les rois les plus absolus. L'agonothète y déclarait mauvais les vers de Denis et de Néron et vaincus les coursiers d'Hiéron ou d'un de ces républicains antiques sur qui se modelèrent les tyrans. Jamais plus noble institution ne consacra les fastes d'une nation. A leur approche, les hostilités cessaient d'un commun accord, entre tous les peuples : savans,

Digitized by Google

héros, toute la Grèce, tout l'univers se réunissait pour disputer une gloire pacifique sur les bords de l'Alphée, aux pieds des statues des dieux ; pour venir chercher, au plus pur foyer, le feu divin qui vivifie et développe toutes les nobles facultés de l'homme, tous les dons corporels, toutes les puissances de l'âme ; puiser à leur source la plus féconde tous les héroïsmes, toutes les vertus, tous les talens.

On célébrait les jeux olympiques quand Xerxès arriva dans la Grèce, à la tête de son immense armée. Ce fut d'Olympie que partit Léonidas pour aller mourir aux Thermopyles ; ce fut sous l'inspiration des fêtes d'Olympie que la Grèce jura l'extermination de cette multitude armée ; les triomphes d'Olympie furent les préludes de ceux de Salamine.

Avant de commencer les jeux, on nommait d'abord les juges qui devaient y présider. Ces juges s'appelaient *Agonothètes.* Trois d'entre eux étaient préposés spécialement aux courses de chevaux. Ceux-ci écrivaient sur un registre le nom et le pays des concurrens, et un hérault proclamait ensuite publiquement ce nom et ce pays. Le onze d'hécatombéon, au soir, on arrosait les autels du sang des victimes. Toutes ces cérémonies préparatoires s'accomplissaient au son des instrumens et se prolongeaient très avant dans la nuit. Les cinq jours suivans étaient destinés aux exercices. Ils commençaient dès le lever du soleil. Les différentes courses à pied, le saut, le disque, le pugilat, le javelot, la lutte, le pancrase, occupaient la matinée. Le reste du jour était réservé pour les combats les plus rudes et les plus pénibles. On terminait par la course des chars et celle des chevaux montés, les

Digitized by Google

plus glorieuses de toutes. Quoique les courses de chevaux attelés et montés datent de l'institution des réjouissances publiques en Grèce, comme nous l'avons dit en citant Pausanias, cependant, d'après les auteurs les plus véridiques, les courses de chars ne furent solennellement instituées aux jeux olympiques que dans la vingt-cinquième olympiade, et les courses de chevaux montés que dans la vingt-huitième. Dans la quatre-vingt-dix-huitième, on courut avec deux chevaux de main. Dans la quatre-vingt-dix-neuvième, on attela deux poulains à un char, et peu de temps après on imagina une course de poulains menés en main et une course de poulains montés. On appelait poulains, chez les Grecs, les chevaux qui n'avaient pas encore atteint l'âge de cinq ans.

Dans l'ancienne Elide, près de la ville moderne de Lagenico, entre le cours de l'Alphée et le roc escarpé du Typéon, on aperçoit des ruines informes qui furent celles de l'Hippodrome. C'est tout ce qui reste aujourd'hui du théâtre de tant d'exploits : quelques débris et un peu de poussière là où la Grèce avait des autels et des temples; et pourtant quinze cents ans ne se sont pas encore écoulés depuis que le dernier char a tourné la borne d'Olympie ! ! !

L'Hippodrome avait environ six cents mètres de longueur et deux cents de largeur ; sa forme était celle d'un ovale allongé, et d'épaisses murailles s'étendaient à l'entour. La foule immense des spectateurs se répandait dans le pourtour, garantie du choc des coureurs par un énorme câble, formant un vaste rond autour du champ de course. Les juges avaient une tribune vers le milieu de ce champ, qui présentait à l'une de ses extrémités une colline peu élevée, et qui était de tous côtés orné de temples et de mo-

Digitized by Google

numens de la plus belle architecture. La surface en était divisée en deux parties, dont la première, semblable à la proue d'un vaisseau, était appelée la barrière : c'est là que les chevaux et les chariots se disposaient pour la course. L'autre, plus vaste, était l'arène destinée au concours. Elle présentait un terrain irrégulier et désuni, parsemé çà et là de ravins creusés et de buttes artificielles, destinées à éprouver l'habileté des cavaliers et des conducteurs, et à rehausser le mérite de la victoire. Vis-à-vis du point de départ se trouvait la borne autour de laquelle chevaux et chars étaient obligés de tourner pour revenir à l'endroit d'où ils étaient partis. Cette borne était une pierre élevée de terre d'environ une coudée et demie. Au centre de l'espace, près la barrière, était un autel sur lequel on voyait l'aigle de Jupiter, patron des jeux olympiques, et le dauphin de Neptune, créateur du cheval. Au signal donné par le directeur des jeux, l'aigle agitait ses ailes de bronze et s'élevait en l'air. Au même instant, le dauphin disparaissait et s'enfonçait sous la terre. C'était le moment solennel où la lutte allait commencer. Les concurrens se rendaient alors au point de départ, où ils attendaient, pour s'élancer dans la carrière, que le son de la trompette leur donnât un dernier signal.

Une particularité remarquable que présentait l'Hippodrome d'Olympie, était un autel de forme ronde, placé près de la borne et consacré à un génie appelé Taraxippus, qui, comme son nom l'indique, avait la puissance d'inspirer la frayeur aux chevaux. Plusieurs coursiers, saisis d'effroi en passant devant cet autel, n'obéissaient plus ni au frein ni à la voix ; ils brisaient les chars, em-

Digitized by Google

portaient et renversaient leurs cavaliers. Aussi, les concurrens offraient-ils des vœux et des sacrifices à ce dieu de la peur, pour se le rendre favorable. Les anciens historiens ne sont pas d'accord sur l'origine de cet épouvantail, que les Grecs, comme tout ce qu'ils touchaient, ont embelli des fictions de la poésie. Les uns en faisaient le tombeau d'un illustre écuyer ; les autres, le monument que Pélops ériga à Mirtile, pour apaiser ses mânes ; quelques-uns pensaient que l'ombre d'OEnomaüs planait sur cet autel ; enfin, l'opinion la plus répandue était que Taraxippus était un surnom de Neptune. Mais à travers ces transparentes allégories, il est aisé de découvrir que les plus sages idées avaient présidé à l'érection de l'autel du dieu Taraxippus. Les courses de la Grèce avaient pour but, comme celles des temps modernes, le perfectionnement des races hippiques, et plus spécialement peut-être le dressage des coursiers et l'habileté des écuyers et des cochers. La guerre, la grande étude des peuples naissans, demandait des chevaux vigoureux et sans peur. Ce n'eût point été assez qu'une lutte de vitesse et de vigueur ; il fallait encore s'assurer si le plus rapide et le plus vigoureux coursier pouvait affronter les plus terribles objets, braver au besoin l'apparition subite des machines de guerre les plus formidables, ne pas se laisser intimider à la vue inaccoutumée de l'éléphant des rois d'Asie ou des armures bizarres des Barbares. On avait donc, dans ce but, disposé un autel en pierre, qui recevait et réfléchissait tous les feux du soleil, et qui, tout à coup, au détour de la borne, venait apparaître au cheval lancé dans l'arène. Les cavaliers savent que les chevaux ont toujours peur des grosses pierres, surtout lorsqu'elles

Digitized by Google

sont de couleur tranchante et que le soleil les frappe de ses rayons. Malheur donc à l'écuyer qui n'avait pas bien dressé son coursier ! Il payait souvent de sa vie sa coupable négligence. Mieux eût valu quelque temps de patience qu'un holocauste à Taraxippus. Lawrence pense qu'il est douteux que le calme des coursiers, en présence et à la vue de ce dieu Taraxippus, fût une preuve de leur intrépidité, de leur douceur et de leur sagesse acquises. Il aime mieux regarder, chez eux, ce calme comme le signe d'une qualité innée, et ne consent guère à l'attribuer qu'à ceux auxquels la nature a bien voulu le donner. Nous, au contraire, nous pensons qu'il y a fort peu de chevaux qu'une bonne éducation ne puisse accoutumer à affronter les bruits les plus soudains et les plus terribles, les objets les plus épouvantables. Nous n'avons d'ailleurs pas besoin de dire de quelle utilité les fruits de cette bonne éducation sont à la guerre, dont les courses anciennes n'étaient que le brillant prélude.

Les courses de chevaux montés, sans avoir l'importance de celles des chars, excitaient cependant l'émulation des plus grands seigneurs. Ce genre de course se rapprochait beaucoup des courses modernes, en ce sens que c'était moins l'habileté du cavalier et le dressage du cheval que la race et la vigueur de l'animal, qui donnaient la victoire. C'était pour les courses à cheval principalement qu'on élevait à grands frais les coursiers des meilleures races et que l'on soignait la généalogie de ces coursiers avec autant de soin que le font de nos jours les Arabes et les Anglais. Le cheval était monté à poil, et n'avait qu'un frein, dont le mors était brisé, comme nos bridons actuels. Les brides étaient couvertes, au frontail

Digitized by Google

et aux côtés, de gracieux ornemens, que les filles de la Grèce peignaient elles-mêmes de riches couleurs.

On lit dans Homère : « comme l'ivoire qu'une femme » de Méonie ou de Carie a teint de pourpre et qui doit » orner un frein, ornement qu'elle garde dans sa demeure » et que mille guerriers désirent ; mais qui, réservé pour » quelque roi, fera le luxe de son coursier et la gloire de » son conducteur. »

Avant la course, on tirait les places au sort ; les cavaliers se rangeaient sur une même ligne, ayant devant eux une barrière, ou seulement une corde tendue, pour les empêcher de partir avant le signal. Au son de la trompette, la barrière s'enlevait ou la corde tombait. Alors les cavaliers s'élançaient dans la lice, tournaient autour de la borne et revenaient avec la même rapidité au lieu d'où ils étaient partis. Quelquefois ces courses étaient, comme les courses modernes, une lutte de vitesse seulement ; quelquefois aussi c'était en même temps une lutte de vitesse et d'adresse. La voltige entrait en effet pour beaucoup dans les exercices olympiques. L'écuyer descendait au milieu ou à la fin de la course, courait à côté de son cheval, remontait et descendait encore ; ou bien il menait en courant un second cheval par la bride, et, après avoir fourni une certaine carrière, il changeait de coursier en sautant de l'un sur l'autre. On ne doit pas oublier de quelle difficulté étaient tous ces exercices, avec des chevaux nus et au milieu des ravins, des collines, des bornes à tourner, des épouvantails et des embarras de tout genre qui semaient l'hippodrome d'Olympie.

Les courses de chars formaient le plus brillant spectacle de tous les jeux de la Grèce. Les chars avaient la

Digitized by Google

forme d'une coquille montée sur deux roues, avec un timon fort court, auquel on attelait deux, trois, quatre chevaux de front, le plus souvent deux. Les quadriges datent de la plus haute antiquité ; mais ils étaient primitivement à deux timons. Ce fut Clystène, de Sicyonne, qui inventa le quadrige à un seul timon, en ajoutant deux traits à chaque bout de la barre qui tenait lieu de palonniers.

Les chars s'alignaient de front et partaient tous ensemble au signal donné. Sans compter les inégalités du terrain, on doit concevoir que la borne était d'une difficulté extrême à tourner : quand vingt chars à la fois, lancés à toute bride, se disputaient à qui passerait le premier, il fallait une prodigieuse adresse pour raser cette borne sans la toucher. Horace a exprimé ainsi cette pensée :

Rotaque fervidis evitata rotis.

Et Virgile, en parlant d'une course de vaisseaux autour d'un rocher, a dit :

Radit ita lævum interior.

Homère nous transmet en ces termes les préceptes que l'on donnait aux jeunes concurrens des courses olympiques : il met ces préceptes dans la bouche du vieux Nestor, parlant à son fils Antiloque :

« Fais, mon cher fils, lui dit-il, approcher de la borne » tes chevaux le plus près qu'il te sera possible. Pour cet » effet, toujours penché sur ton char, gagne la gauche » de tes rivaux, et, en animant le cheval qui est hors de » la main, lâche-lui les rênes, pendant que le cheval qui » est sous la main doublera la borne de si près qu'il sem-

Digitized by Google

» blera que le moyeu de la roue l'aura rasée; mais prends
» bien garde de donner dans la pierre, de peur de bles-
» ser tes chevaux et de mettre ton char en pièces. »

Le même poète, à qui l'on a voulu faire l'honneur de la restauration des jeux olympiques, nous donne la description d'une course de chars, qui peindra, mieux que tout ce que nous pourrions dire, ces belliqueux amusemens :

« Achille fait célébrer une fête funèbre en l'honneur
» de Patrocle. Des courses de chars sont ordonnées par
» le fils de Thétis. Les chefs les plus célèbres des Grecs
» s'élancent sur leur chars et brûlent de disputer les
» prix. Lorsqu'ils sont tous rangés sur une même ligne,
» Achille leur montre la carrière et la borne, à l'extré-
» mité d'une plaine vaste et unie. Témoin de leur légè-
» reté et de leur adresse, le vieux Phénix, l'écuyer de
» son père, est placé par ses ordres à l'extrémité de la
» carrière. Tous les fouets sont levés, tous abaissés au
» même instant. Animant ainsi leurs coursiers et du fouet
» et de la voix, ils abandonnent les vaisseaux, traversent
» la plaine avec rapidité ; une poussière, semblable à un
» nuage épais, ou à une violente tempête, souille les
» larges poitrails de leurs chevaux, dont les crinières flot-
» tent au gré des vents. Tantôt ils rasent la terre avec
» les chars; tantôt s'élançant ils franchissent un long es-
» pace sans ébranler leurs hardis conducteurs, dont le
» cœur est partagé entre la crainte et l'espérance. Appe-
» lant leurs coursiers par leurs noms, ils accroissent leur
» ardeur, volent avec rapidité : une immense poussière
» s'élève de dessous leurs pieds. Déjà ayant atteint l'ex-
» trémité de la carrière, ils se reploient sur le rivage de
» la mer écumante ; leurs traits sont tendus, leur course

Digitized by Google

» précipitée, les intervalles plus marqués. Les légers
» coursiers du roi de Phères devancent tous les autres ;
» les agiles coursiers de Tros, que dirige le fils de Tydée,
» semblent s'élancer sur le char d'Eumèle ; le souffle
» brûlant qui s'exhale de leurs vastes narines, échauffe les
» larges épaules des coursiers du roi de Phères ; ils les
» atteignent de toute la longueur de leur vaste encolure.
» Le fils de Tydée eût devancé son rival, ou laissé la
» victoire incertaine, si Apollon, irrité, n'eût arraché de
» sa main le fouet qui lui servait à animer ses coursiers.
» Une vive douleur s'empare de l'âme du vaillant Diomè-
» de, à la vue du char de son rival, qui s'élance d'un vol
» rapide, tandis que, privé de son fouet, il ne peut hâter
» ses légers coursiers; des larmes amères coulent de ses
» yeux; mais la ruse d'Apollon n'échappe pas à Minerve :
» volant avec une incroyable rapidité au secours du pas-
» teur des peuples, la déesse relève le fouet, le remet aux
» mains du fils de Tydée, accroît de son souffle divin
» l'ardeur de ses coursiers...

» Les agiles coursiers du fils de Tydée volent dans la
» carrière, précèdent tous les autres ; car Minerve leur
» destine le prix : la déesse soutient, accroît leur ardeur.
» Ménélas approche du but, fait des efforts pour l'at-
» teindre. Animant les coursiers de son père, Antiloque
» leur parle ainsi : « Volez, développez vos jarrets ; dis-
» putez la victoire, non aux coursiers agiles du fils de
» Tydée ; car Minerve accroît leur légèreté, leur destine
» le premier prix ; mais aux coursiers du fils d'Atrée :
» hâtez-vous de les surpasser : quelle honte pour vous, si
» la cavale Ethée vous devançait ! Qui vous retient? Si
» par votre lâcheté, je n'obtiens que le seul prix qu'on

Digitized by Google

» accorde à la pitié pour le vaincu, je vous prédis
» le sort qui vous attend : le pasteur des peuples ne
» prendra plus soin de vous, il vous percera de son glai-
» ve. Elancez-vous dans la carrière ; la ruse suppléera à
» la force dans ce défilé. »

« Il dit : Redoutant la colère de leur maître, les che-
» vaux de Nestor volent avec rapidité ; le valeureux An-
» tiloque voit Ménélas engagé dans un chemin creux,
» profonde ravine que les eaux de l'hiver ont formée.
» Agité de la crainte de heurter contre le roc, le fils
» d'Atrée retient ses coursiers agiles. Détournant les
» siens avec adresse, le fils de Nestor les dirige de ce
» côté, s'incline sur la berge, poursuit le fils d'Atrée :
» O Antiloque ! s'écrie Ménélas effrayé, je ne reconnais
» pas ta prudence ; ralentis la course rapide de tes cour-
» siers : échappés à ce défilé dangereux, nous rendrons
» la main, nous ferons effort pour nous devancer. »

« Il dit : Mais, sourd à ses cris, le fils de Nestor manie
» le fouet avec dextérité, anime ses coursiers. D'un seul
» saut, ils franchissent tout l'espace que parcourt un dis-
» que lancé par un bras nerveux qui essaie ses forces.
» Les agiles coursiers du fils d'Atrée reculent ; craignant
» qu'ils ne s'abattent dans le choc des chars, et qu'es-
» sayant de disputer la victoire à son rival, ils ne tom-
» bent l'un et l'autre dans la poussière, Ménélas n'ose les
» appuyer. Fils de Nestor, s'écrie-t-il, de tous les ri-
» vaux le plus dangereux, tu transgresses les lois du cir-
» que et démens la réputation que ta vertu t'avait acquise.
» Hâtes ta course rapide ; mais n'espère pas obtenir le
» prix sans un parjure. »

« Adressant ensuite la parole à ses légers coursiers :

Digitized by Google

« Volez, leur dit-il ; que ce faible avantage remporté par
» un perfide rival ne ralentisse pas votre ardeur : bientôt
» essoufflés, abattus, les vieux coursiers de Nestor vous
» céderont la victoire. »

« A la voix de leur maître, les rapides coursiers s'élan-
» cent sur le char d'Antiloque. Bientôt ils sont près de
» l'atteindre. Cependant, les yeux fixés sur l'arène, les
» Grecs assis à la barrière s'efforcent de percer l'épais
» nuage qui enveloppe les chevaux et les chars.

» Déjà le fils de Tydée touche la barrière ; ses cour-
» siers bondissent sous les coups redoutables du fouet qui
» retentit sur leurs larges épaules : leurs sauts légers
» font jaillir la poussière sur l'athlète qui les dirige ; l'or,
» l'étain, précieux ornemens du char de Diomède, en
» sont ternis. Ils volent avec une telle rapidité, que la
» trace des roues est à peine imprimée sur le sable. Par-
» venu à l'extrémité de la carrière, le fils de Tydée aban-
» donne son fouet, s'incline sous le joug ; le vaillant Sté-
» nélas s'empare du prix et détèle les coursiers.

» S'efforçant de soutenir l'ardeur des deux chevaux
» de Nestor, le descendant de Nélée arrive ; sa ruse
» adroite, non la rapidité de sa course, lui a donné la
» victoire sur Ménélas. Ecarté de toute la portée d'un jet
» de disque, le fils d'Atrée ne laisse plus, entre son rival
» et lui, que le court espace qui sépare un char en mou-
» vement dont les traits sont tendus, du coursier qui
» l'entraîne, dont les crins atteignent l'orbite des roues,
» tant l'ardeur de l'Agamemnonienne Ethée croît avec
» l'espace qui lui reste à parcourir. Si la carrière eût été
» plus longue, Ménélas eût devancé son rival et n'eût pas
» même laissé la victoire incertaine. »

Digitized by Google

Les anciens Grecs croyaient que les jumens étaient plus agiles que les chevaux, et l'on remarque plus de noms féminins que d'autres parmi ceux des vainqueurs aux jeux olympiques. Pline et Elius ont consacré cette opinion ; ils pensent que les jumens sont plus propres que les chevaux aux travaux du cirque. Cette idée, qui attribue la supériorité de vitesse aux jumens sur les chevaux, est encore partagée de nos jours par les Arabes et par plusieurs peuples de l'Orient ; mais elle n'est pas adoptée dans le nord de l'Europe, où, quand il s'agit de courses de vitesse, on fait porter un poids plus lourd aux chevaux qu'aux jumens. Ce n'est d'ailleurs point ici le lieu de discuter cette question. Nous pourrions, en tout cas, peut-être, nous borner à donner raison aux deux prétentions, en apparence contradictoires, en disant que la question n'est qu'une question de climat.

Il y avait, au reste, à Olympie, une course particulière dans laquelle on ne se servait que de jumens. On appelait cette course *calpe*. C'était, à vrai dire, plutôt un exercice gymnastique qu'une course. Les écuyers, arrivant près du but, sautaient à bas de leur monture et continuaient la course en tenant la bride d'une main.

Les cavaliers appelés *anabates* ne montaient que des chevaux.

La préparation obligée pour les courses de chars et de chevaux durait trente jours ; mais les concurrens étaient obligés de jurer qu'ils s'étaient soumis pendant dix mois consécutifs à tous les exercices et à toutes les épreuves auxquelles les engageait l'institution des jeux.

Les rois ou les princes conduisaient souvent eux-mêmes leurs chars ou montaient leurs rapides coursiers ;

Digitized by Google

mais on n'était pas obligé de descendre soi-même dans la lice ; on pouvait s'y faire représenter, et les femmes elles-mêmes concoururent souvent aux jeux olympiques, surtout dans les derniers temps ; bien entendu sans y paraître elles-mêmes : on sait qu'il leur était défendu d'assister aux jeux. Les Grecs, en se privant d'associer la belle moitié du genre humain à leurs nobles victoires, se privèrent sans doute de grandes jouissances ; mais cette prescription s'alliait avec la sévérité des mœurs antiques de la Grèce. Seulement, on pardonna à cette femme héroïque, fille, sœur, femme et mère de vainqueurs olympiques, qui ne put résister au désir de voir triompher son fils. Callipatira, pour assister aux jeux, s'était cachée sous des vêtemens de maître d'exercice. Elle se trahit en courant se jeter dans les bras du vainqueur. Les juges lui firent grâce, en faveur de son noble sang ; mais ils s'y prirent de manière à ce qu'un pareil subterfuge ne put avoir lieu à l'avenir.

La première femme qui ouvrit à son sexe cette carrière de gloire, fut Cyniséa, fille d'Archisane, et sœur d'Agésilas, roi de Lacédémone. Elle remporta le prix de la course des chars attelés de quatre chevaux. Cette victoire, jusque-là sans exemple, fut célébrée avec magnificence. Un monument superbe lui fut élevé dans sa patrie, et elle fut mise au nombre des héroïnes. Cyniséa consacra elle-même, dans le temple de Delphes, un char d'airain, attelé de quatre chevaux. On joignit, dans la suite, à cette offrande, le portrait de Cyniséa, peint par Apelles. Ce glorieux trophée était orné d'inscriptions en l'honneur de l'illustre fille de Lacédémone. Après sa mort, on lui éleva, à Olympie, des statues et des autels.

Digitized by Google

Du reste, ces honneurs n'étaient point extraordinaires ni particuliers au sexe de Cyniséa : les hommes, vainqueurs dans les jeux équestres, étaient honorés comme des dieux. Le prix de la victoire n'était en lui-même qu'une couronne d'ache ou de laurier ; mais cette simple récompense était suivie de bien d'autres faveurs. Les juges décernaient d'abord au triomphateur la couronne qu'il avait méritée, et lui mettaient une branche de palmier dans la main droite ; puis un héraut, précédé d'un trompette, le conduisait dans l'enceinte et proclamait à haute voix son nom et son pays.

Alors le bruit des applaudissemens et des acclamations des spectateurs s'élevait dans les airs ; les instrumens de musique y répondaient de différentes manières, suivant le genre de triomphe et le pays du vainqueur. Les danses s'enlaçaient sur les pelouses, et un brillant cortége, formé de toute la jeunesse, suivi des prêtres et des sacrificateurs, conduisait solennellement le vainqueur aux pieds de l'autel de Jupiter, où bientôt fumait l'encens et d'où s'élevait le parfum des hécatombes.

Quand l'athlète couronné retournait dans sa patrie, les populations se pressaient au devant de lui. Monté sur un char à quatre chevaux, la couronne au front et la palme à la main, par une brèche faite exprès aux murailles, il entrait dans sa ville natale à la lueur de mille flambeaux, et suivi d'un brillant cortége.

Le triomphe se terminait par des festins qui se célébraient, soit aux dépens du trésor public, soit aux dépens des vainqueurs eux-mêmes.

Les vainqueurs aux jeux olympiques obtenaient encore d'autres priviléges considérables ; on leur assignait des

Digitized by Google

pensions sur le trésor public; ils étaient dispensés de toutes charges et de fonctions municipales; ils avaient la préséance dans les spectacles et les jeux publics. A Sparte, les rois les choisissaient ordinairement pour combattre auprès de leur personne, dans les expéditions militaires. A Athènes, ils étaient nourris le reste de leurs jours aux dépens de la république; on leur dressait des statues; on léguait leur gloire à la postérité par des inscriptions fastueuses; les plus fameux poètes chantaient leurs louanges. Dans ces honneurs rendus aux hommes, on n'oubliait pas non plus les chevaux, dont la vitesse et les qualités étaient la source et une partie de la gloire des triomphateurs : on leur consacrait des monumens, comme aux athlètes; on les nourrissait sans rien faire pendant toute leur vie; la mention de leur nom, de leur âge, de la couleur de leur poil et du nom de leur pays était consignée dans les registres publics; enfin les poètes faisaient leur éloge et les chantaient dans leurs vers.

L'histoire, parmi ces coursiers, cite, entr'autres, la cavale Aura, au sujet de laquelle Pausanias nous transmet le récit suivant :

« La jument de Phidolas se nommait Aura, à ce que » disent les Corynthiens. Il arriva à celui qui la montait » de se laisser tomber dès le commencement de la car- » rière, et elle n'en continua pas moins à courir, tourna, » suivant les règles, autour de la borne, accéléra encore » plus sa course lorsqu'elle entendit la trompette, arriva » la première vers les Hellanodices, et s'y arrêta comme » sachant qu'elle avait remporté le prix. Les Eléens pro- » clamèrent Phidolas vainqueur et lui permirent de pla- » cer à Olympie la statue de sa jument. »

Digitized by Google

Autres temps, autres principes : la Grèce te donne une statue, gentille Aura ; à Newmarket et à Chantilly, tu aurais été distancée, parce que tu te serais débarrassée de ton poids : la gloire, il est dur de te le dire, doit quelquefois se mesurer au poids.

La Grèce n'avait pas de trop beaux lauriers, Carrare de marbres trop précieux, le génie des poètes de vers trop harmonieux pour célébrer les vainqueurs des jeux olympiques. Cicéron assure que leur gloire égalait celle de l'ancien consulat, dans toute la splendeur de son origine, chez les premiers Romains. Horace en fait autant de demi-dieux. Pindare leur a voué sa muse. Il a chanté les coursiers d'Elis couverts d'une noble poussière, et, pour élever dans ses chants un impérissable monument à Hiéron, roi de Syracuse, il ne lui a pas donné de titres plus précieux à l'immortalité que celui de vainqueur à la course équestre.

« Ce prince, dit-il, qui gouverna avec équité les peu-
» ples de l'opulente Sicile, a cueilli la plus pure fleur de
» toutes les vertus ; il se fait un noble plaisir de ce que la
» poésie et la musique ont de plus exquis. Il aime les airs
» mélodieux, tels que nous avons coutume d'en jouer à la
» table des personnes qui nous sont chères. Courage
» donc, prends ta lyre et monte là sur le ton Dorien. Si
» tu te sens animé d'un beau feu en faveur de Pise et de
» Phérénice ; s'ils ont fait naître en toi les plus doux trans-
» ports, lorsque ce généreux coursier, sans être piqué de
» l'éperon, volait sur les bords de l'Alphée, et portait son
» maître au sein de la victoire, chante le roi de Syracuse,
» l'ornement de nos courses équestres. »

Hiéron ne fut pas le seul roi qui se distingua aux jeux

Digitized by Google

olympiques : Théron, roi d'Agrigente, et son frère Xénocrate, Gelon et les deux Denis, rois de Syracuse, Archelaüs et Philippe, rois de Macédoine, Pausanias, roi de Lacédémone, Mithridate, roi de Pont, prétendirent aussi à ces nobles couronnes. Néron aima aussi les chevaux et les jeux équestres. L'amour des nobles choses se rencontre quelquefois dans les cœurs les plus vils, comme la goutte de miel au sein des plantes empoisonnées, et la perle blanche dans une coquille rongée des vers.

Le fils d'Agrippine, devenu maître de l'empire, aspira encore à une plus haute gloire : il disputa plusieurs fois la couronne d'Olympie, où il conduisit lui-même un jour un char attelé de six chevaux. A son retour de la Grèce, il fit son entrée à Naples, sur un char traîné par des chevaux blancs, après avoir fait abattre un pan de muraille, suivant l'usage des vainqueurs. Il entra de la même manière dans Antium, Albe et Rome. Son char était celui qui avait servi au triomphe d'Auguste ; ses vêtemens étaient une robe de pourpre éclatante et un manteau parsemé d'étoiles d'or ; sur sa tête brillait la couronne des jeux olympiques, et dans sa main celle des jeux pythiens ; les autres couronnes qu'il avait conquises étaient portées en pompe devant lui.

Miltiade fit enterrer avec magnificence dans le Céramique, avec les statues des dieux, trois de ses cavales victorieuses. Son fils, Cimon, ayant remporté trois fois le prix avec les mêmes jumens, les Athéniens firent élever à ces généreuses cavales des statues de bronze, dont les historiens parlent comme d'un chef-d'œuvre d'art et de ressemblance.

Parmi les vainqueurs olympiques vint briller à son

Digitized by Google

tour le romanesque et bel Alcibiade, poète, savant, guerrier, orateur, beau comme Apollon Pythien, réunissant en lui seul toutes les qualités et tous les défauts d'Athènes, sa patrie. Ce cœur, dévoré de tous les glorieux amours, eût été incomplet si l'amour du cheval lui eût manqué : nul ne le posséda à un plus haut degré.

Ses superbes écuries renfermaient un grand nombre de chevaux de course; rien n'égalait la magnificence de ses chars; jamais roi ni prince n'envoya, comme lui, sept chars à la fois aux jeux olympiques. Dans la même journée, il y remporta le prix de la course à pied, celui de la course équestre et celui des chars. Il put couronner son front de trois couronnes à la fois, honneur que, depuis le fils de Latone, personne n'avait remporté.

On remarque encore, au nombre des célètes ou vainqueurs à la course à cheval, à côté des rois et des héros, deux des plus illustres philosophes de la Grèce, Pythagore et Empédocle. C'est que le génie du cheval s'allie à tous les genres de génies. C'était l'honneur des anciens que de le comprendre; c'est notre honte que de l'avoir oublié. Imaginons donc maintenant MM. Cousin et de Lamennais gagnant le grand prix à Chantilly.

Un admirable exemple des honneurs rendus aux triomphateurs des jeux olympiques nous est fourni par la ville d'Agrigente. Elle reçut un jour dans ses murs un de ces vainqueurs, Exenètes, porté sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs et suivi de trois cents autres chars, attelés de chevaux de même couleur. Voilà de ces spectacles grandioses et magiques que le monde ne reverra plus. Du reste, Agrigente était une ville fameuse par ses amateurs de chevaux. On y voyait

Digitized by Google

un grand nombre de tombeaux, ornés de pyramides, élevés à la mémoire de célèbres coursiers.

Voici une des curieuses épitaphes qui se lisaient sur les mausolées de ces coursiers immortels :

« Colonne de marbre, de qui es-tu le tombeau ? — D'un coursier agile. — Quel est son nom ? — Euthydique. — Sa gloire ? — Il fut vainqueur dans les jeux. — Combien de fois ? — Bien des fois. — Et quel était son guide ? — Kærane. — O gloire plus grande que celle des demi-dieux ! »

De tous les monumens qui nous restent de l'antiquité, il n'en est aucun qui nous donne une idée plus précise des chevaux et des cavaliers de l'époque grecque, que le chef-d'œuvre de Phidias, connu sous le nom de frise du Parthénon. Ces merveilleux bas-reliefs, après avoir subi les injures du temps et des hommes, ont été transportés à Londres par lord Elgin, et font maintenant un des principaux ornemens du British muséum ; mais, privés de leur beau ciel et de leur doux climat, ils frissonnent sous le froid soleil du Nord, se léprosent de toutes parts et n'offriront bientôt plus que de déplorables débris. Déplacer un monument, c'est créer une ruine. Cette frise représente la fête des grandes Panathénées. Dans ces fêtes, les fils des principaux citoyens se disputaient le prix de la course à cheval. On trouve dans les collections, des vases panathénaïques, c'est-à-dire donnés en prix dans ces luttes, comme le prouvent les inscriptions en vers qui s'y lisent. Les peintures nous montrent des courses de chevaux, exercice habituel de la jeunesse athénienne. Les chevaux et les hommes représentés sur la frise sont d'un travail exquis. Voici d'ailleurs les principales remarques

Digitized by Google

que l'hippologue peut faire sur ce chef-d'œuvre. D'abord les chevaux sont d'une taille très petite relativement à celle des hommes : ils ne paraissent pas avoir plus d'un mètre quarante ou quarante-cinq centimètres environ. A pied, la hauteur du cheval ne dépasse pas celle de la poitrine de l'homme ; à cheval, le pied de l'homme descend au-dessous du genou du cheval. Les chevaux portent le type arabe actuel ; leur tête est carrée et un peu forte ; l'encolure courte et musclée ; l'épaule bien couchée ; la poitrine profonde ; les membres forts, secs et d'un admirable aplomb ; les reins courts et le port de queue superbe. Presque tous ont la crinière coupée en brosse ; leur queue est longue et flotte au gré du vent. Les cavaliers montent à poil ; leur pose est pleine de grâce et d'aplomb. L'allure des coursiers est le pas ou le galop. Ils ont presque tous cette marche cadencée que nous appelons petit galop et que les Anglais appellent *canter*. Nous laissons ici parler Xénophon : « Si, après lui avoir » fait sentir l'éperon, vous rendez la main au cheval, le » peu de tension des rênes lui fait croire qu'il est libre, et, » dans la joie qu'il en éprouve, il prend une pose magni- » fique et imite, par le moelleux et la fierté de sa démar- » che, le cheval qui se pavane auprès de ses compagnons. » Tels sont les chevaux qu'on donne aux dieux et aux hé- » ros ; ils sont la gloire de leurs cavaliers ; le cheval lui- » même est l'objet de l'admiration générale ; il attire les » regards, il charme jeunes et vieux ; on n'en peut déta- » cher sa vue ; on ne se lasse point de l'admirer, tant » qu'il se montre dans cette brillante allure. »

Quelques-uns des chevaux du monument qui nous occupe, sont comme ceux d'une foule de statues et de bas-

Digitized by Google

reliefs, représentés marchant l'amble, allure estimée des Grecs et connue dès la plus haute antiquité. Il est concevable, en effet, que des chevaux à poil ne pussent se monter qu'au pas, à l'amble ou au galop. Le trot devait être et était une allure entièrement proscrite du manége des anciens : cette allure est encore aujourd'hui presque entièrement bannie des habitudes équestres des peuples méridionaux. Aussi, sur plus de cent chevaux représentés sur notre frise, n'en voit-on pas un seul au trot.

Rien n'égale la vigueur, l'énergie que le sculpteur a données à ces chevaux; les uns, impatiens du frein, penchent la tête vers la poitrine, tandis que leurs pieds de devant gambadent près de leurs ardentes narines; d'autres, plus heureux ou montés par des cavaliers moins habiles, ont réussi à leur gagner la main; ils portent la tête haute et vont fuir; quelques-uns ont renversé leurs cavaliers; ceux-ci les frappent de la main; d'autres, avant d'avoir été montés, ont réussi à échapper à leurs maîtres, ils fuient çà et là en bondissant; les cavaliers les rattrapent à grand'peine, et cependant, malgré cette fougue, cette ardeur, ils semblent tous de la plus grande douceur, comme tous ceux de la race arabe, dont ils sont les véritables descendans. La plupart, soit qu'ils soient attelés à des chars, soit qu'ils attendent les écuyers qui vont les monter, restent calmes et balancent gracieusement leurs jolies têtes; ceux même qui bondissent, se cabrent et s'enfuient, n'occasionnent aucun accident dans le cortége : on dirait qu'ils évitent avec soin de faire le moindre mal à leurs maîtres; et puis ne craignez rien pour ceux-ci : ce ne sont pas là les hommes de notre époque, gauches, inhabiles, sans grâce, violens à force

Digitized by Google

de faiblesse ; ce sont les hommes des temps héroïques, les hommes du gymnase et du portique. Comme ils dominent leur coursier par la taille, par le calme, par le courage! avec quelle gracieuse confiance ils en approchent, avec quelle énergique assurance ils lui imposent leur volonté, soit qu'ils lui parlent, l'arrêtent, le dirigent, s'élancent sur son dos ou en descendent : vous sentez en eux le roi dominateur de la création. Si Phidias eût peint l'homme écrasant sous le joug de sa supériorité morale le cheval assoupli et courbé comme un esclave, il n'eût mis sous nos yeux qu'une série plus ou moins longue de machines ambulantes ; s'il nous eût montré le cheval terrible, indompté, l'homme furieux et emporté, il nous eût fait craindre que la violence de la brute n'eût eu le dessus. Que serait, chez l'homme, la force du corps sans la force de l'âme ! Aussi Phidias nous a-t-il représenté le cheval fougueux et l'homme calme, comprenant l'ordre et l'harmonie providentiels : Τὸ πρεπεῖν ἐπὶ θυμοειδοῦς ἵππου. C'est à Xénophon à expliquer Phidias. Xénophon, Phidias, grands noms qui rayonnent parmi ceux des victimes de l'ingratitude humaine ! l'un mourut en prison, l'autre dans l'exil !

L'époque d'Alexandre suffirait seule pour marquer une ère de l'histoire du cheval. De la Macédoine, contrée célèbre dans l'antiquité par ses rapides coursiers, le fils de Philippe passa comme un brûlant météore dans tous les pays où le cheval était en honneur ; il soumit les Grecs, les Thraces, les Scythes, les Persans, les Assyriens, les Egyptiens, les Indiens ; il créa en un mot cet empire d'Asie, le plus considérable qui ait jamais existé. Ce n'est pas seulement par ses conquêtes, mais encore par lui-même, que l'histoire d'Alexandre se lie avec celle du

Digitized by Google

cheval. Comme tous les grands hommes, Alexandre était cavalier, et sa vie est si intimement associée à celle de Bucéphale, qu'il semble qu'ils n'eussent été rien l'un sans l'autre.

Philippe, son père, se reposait sur les lauriers de Méthone, lorsqu'il apprit trois heureuses nouvelles : il était proclamé vainqueur aux jeux olympiques; sa femme Olympias venait de lui donner pour fils Alexandre; enfin Parménion venait de remporter une grande victoire. O Jupiter ! dit-il, ne m'accable pas de tant de bonheurs. Cet homme, qui était né le jour où la cavalerie de son père battait l'ennemi, le jour où les chevaux de son père lui gagnaient les palmes d'Elide, devait être un guerrier et un homme de cheval. Aristote ne se borna pas à développer chez son royal élève les connaissances nécessaires à un souverain : tantôt assis sur des siéges de pierre, dans la solitude de Myèza, il lui dictait ce traité des rois qui malheureusement est perdu; tantôt monté sur un ardent coursier, guidé par des maîtres habiles, il le faisait voler sur les bords du Strymon, gravir les collines escarpées, franchir les rochers entassés et les ravins profonds. Aussi, à peine sortait-il de l'enfance, qu'il dompta ce cheval fameux dont le nom est devenu proverbial. Quel âge avait Alexandre lorsqu'on lui présenta Bucéphale ? L'histoire ne le dit pas; cependant, on doit penser qu'il était fort jeune. En effet, Bucéphale mourut à trente ans, dans la bataille que livra Alexandre à Porus sur les bords de l'Hydaspe; Alexandre avait à cette époque vingt-huit ans; il était donc plus jeune que son cheval. Bucéphale avait été nourri dans les plaines de Pharsale, par un certain Philonicus, renommé en Thessalie pour l'élève des coursiers :

Digitized by Google

c'était un cheval magnifique et plein d'ardeur; son nom de Bucéphale lui venait, dit l'histoire, de ce qu'il avait *une tête de bœuf*. Philonicus, trouvant cet animal digne d'un roi, le mena à Philippe, et en demanda 16 talens, environ 72,000 francs de notre monnaie. Le roi fit essayer le coursier en sa présence; mais, parmi ses écuyers, il ne s'en trouva pas un qui ne déclarât Bucéphale vicieux et indomptable. Alors, Alexandre, encore enfant, s'écria : « S'ils rebutent ce cheval, c'est qu'ils sont incapables de le monter, faute de hardiesse et d'expérience. — Jeune homme, lui dit Philippe, prétendrais-tu surpasser tes anciens? — Oui, sans doute, seigneur; je gage de dompter ce coursier. — Et que paieras-tu pour ta folle présomption? — Le prix du cheval, répondit Alexandre. » Cela dit, il s'approche du fougueux animal, saisit la bride, et lui tourne la tête vers le soleil, parce qu'il avait remarqué qu'il s'effarouchait à la vue de son ombre; il le caresse de la main et de la voix, et, profitant d'un moment de calme, il laisse tomber son manteau et s'élance sur le dos du coursier; usant de ménagemens et d'adresse, il l'occupe sans le tourmenter; puis, sentant son impatience calmée, il le pousse à toute vitesse et lui fait parcourir une longue distance, en le pressant sans relâche de ses jambes nerveuses. Philippe et ses courtisans le suivaient de l'œil avec anxiété; ils gardaient un profond silence et craignaient qu'une chute ne terminât cette course fougueuse. Mais, quand, après avoir fourni sa carrière, ils le virent revenir la tête haute, et fier d'avoir réduit le superbe animal, tous les courtisans applaudirent avec transport. Philippe pleura de joie, et, quand le jeune prince fut descendu de cheval, il lui dit, en pressant sa

Digitized by Google

tête contre son sein : « O mon fils ! cherche un royaume plus digne de toi ; car la Macédoine est trop petite. » Voilà comment un cheval donna lieu à la conquête du monde.

Nous avons cité le récit historique ; nous le ferons suivre de quelques observations. Le nom de ce cheval ne vient pas de ce qu'il avait *une tête de bœuf,* mais bien de ce qu'il appartenait à cette race de chevaux qui étaient marqués à la cuisse d'une tête de bœuf, et qui, pour cette raison, étaient appelés chez les Grecs *bucéphales.* Nous ajouterons qu'il est à croire que cette coutume de marquer ainsi les chevaux était un souvenir des centaures : les Thessaliens, qui se conformaient fidèlement à cette coutume, prétendaient sans doute, par ce moyen, faire remonter leur race à celles de ces anciens piqueurs de bœufs tellement célèbres par leurs coursiers, qu'on les avait identifiés avec eux.

Nous ne savons trop ce qu'il faut croire du récit des vieux auteurs, relativement à l'inhabilité des écuyers de la cour de Philippe, et au succès du jeune Alexandre, dû à l'observation qu'il avait faite que le cheval *avait peur de son ombre.* Peut-être les courtisans employèrent-ils, en cette circonstance, la politique ou la politesse en usage dans tous les temps envers les fils des rois, et peut-être l'imagination des auteurs a-t-elle eu quelque part à cette première victoire d'un grand conquérant; quoi qu'il en soit, il reste certain, après le récit qu'on vient de lire, qu'un cheval difficile fut monté, avec adresse et courage, par un enfant, et que cet enfant le mena franchement : or ceci, les écuyers le comprendront, est déjà un grand et beau succès. Combien d'hommes faits sont capables

Digitized by Google

de l'obtenir aujourd'hui, quoique nous devions voir plus tard Turenne débuter comme Alexandre dans sa carrière de gloire?

Alexandre prit en grande affection sa conquête : il montait lui-même Bucéphale et le réserva pour les périls des batailles. Aussi Bucéphale connaissait-il son maître et lui portait-il l'attachement le plus dévoué. Lorsque ce noble animal n'était point couvert de son harnais, il consentait à porter les hommes qui le soignaient; mais aussitôt que la housse de guerre retentissait sur son dos, Alexandre seul pouvait en approcher. A sa vue, il se mettait à genoux, selon la coutume des chevaux dressés pour les cavaliers à une époque où l'usage des étriers était inconnu. Plus d'une fois, Alexandre dut la vie à la vigueur et à la rapidité de son coursier : ce fut surtout à l'attaque de Thèbes que Bucéphale déploya cette intelligence et ce grand cœur, si dignes du héros, son ami. Blessé, sanglant, il ne cessa de courir à l'ennemi, et, lorsque son maître voulut le quitter pour en prendre un autre, il témoigna par son impatience et ses hennissemens qu'il voulait encore combattre. Alexandre, enchanté de ce courage, qui s'alliait si bien au sien, ne s'en sépara point de la journée.

Les auteurs ne s'accordent pas au sujet de la mort de Bucéphale. Les uns veulent qu'il ait succombé à ses blessures, dans la bataille qu'Alexandre livra à Porus sur les bords de l'Hydaspe. Enveloppé par la cavalerie ennemie, accablé par le nombre, le vainqueur du monde, malgré des prodiges de valeur, allait succomber, quand Bucéphale, quoique blessé à mort, redoublant d'ardeur et de vitesse, l'arracha au plus grand péril qu'il eût jamais

Digitized by Google

couru, le ramena dans sa tente, et satisfait, rendit le dernier soupir.

D'autres disent qu'il mourut plein de jours et de gloire, âgé de 30 ans. Quoi qu'il en soit, Alexandre pleura son coursier; sa perte lui fut aussi sensible, dit-il, que celle d'un ami sincère et dévoué : triste aveu dans la bouche du meurtrier de Clytus et de Callystène; mais les cœurs des grands hommes ont de mystérieux replis, et ne se pèsent pas aux balances communes.

Alexandre fit faire à son coursier chéri de magnifiques funérailles, auxquelles il assista lui-même. Il lui fit en outre élever un tombeau sur les bords de l'Hydaspe, au lieu même où il avait été frappé. Autour de ce tombeau, il jeta les fondemens de la ville de Bucéphalie, *Alexandria Bucephalus*. Quelques savans pensent que cette ville est aujourd'hui celle de Lahore, capitale du royaume de ce nom.

Alexandre solennisa le passage du Granique, qui lui ouvrait l'Asie, en se faisant représenter sur Bucéphale au milieu des cavaliers de son armée qui perdirent la vie en cette occasion.

Les conquêtes d'Alexandre ont étendu les connaissances humaines; elles ont porté la civilisation grecque dans toute une partie du monde; elles réveillèrent sur leurs trônes les rois d'Ecbatane et de Memphis, et ceux des rives inconnues de l'Indus et de l'Oxus. Les jeux guerriers qui avaient pris naissance en Asie, mais que la Grèce avait singulièrement modifiés et améliorés, furent reportés par Alexandre à leurs antiques berceaux. Après avoir fait célébrer des solennités équestres sur le tombeau d'Achille, aux sables d'Ammon, près du mau-

Digitized by Google

solée d'Ephestion, dans les champs Babyloniens, et partout où s'étendit son éphémère et magnifique empire, il laissa son trône à des successeurs inhabiles, qui se déchirèrent les uns les autres. Mais les habitudes hippiques gagnèrent au moins quelque chose à tout ce mouvement, et, pendant de longs siècles, les Hippodromes des cent Alexandries conservèrent un brillant reflet des souvenirs d'Homère et des jeux d'Olympie.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Migrations du cheval. — Monde connu des anciens. — Les Scythes. — Les Sarmates.— Les Germains.— Les Gaulois.— Les Ibériens. —Les Numides. — Les Indiens.

En dehors des grandes civilisations dont nous avons parlé, grandissaient dans l'ombre diverses peuplades errantes, qui se fixaient peu à peu au sol et jetaient les fondemens des nations futures. Se dévorant les unes les autres, comme les soldats de Cadmus ; frappant tour à tour aux portes des peuples rois, qu'ils finirent par abattre et briser de leurs haches sauvages, quelques-unes se firent un nom qui traversa les âges. Or, il est à remarquer que celles-ci furent les plus cavalières : le reste n'a laissé qu'une page dans l'histoire, et sur la terre, que quelques débris. Nous allons jeter un coup d'œil sur les familles humaines égarées dans les froides régions du Nord, et sur celles qui, peu à peu, affrontant les feux du soleil, allèrent peupler les confins de l'Asie et se répandre sur les côtes européennes de l'Afrique, familles que

Digitized by Google

la Grèce et Rome avaient, dans leur orgueil égoïste, insolemment stigmatisées du nom d'étrangers ou barbares (Βάρβαροι).

Pères des Russes et des Tartares modernes, les Scythes occupaient cette vaste contrée comprise entre la mer Caspienne, la mer Noire et l'intérieur de l'Asie orientale. C'était un peuple guerrier. La chasse et la garde des troupeaux étaient ses occupations. La Fable lui donne une origine où le cheval se trouve mêlé, comme à celle de tous les peuples fameux. Voici ce qu'elle raconte à ce sujet : Echidna, princesse hyperboréenne, enleva un jour les cavales d'Hercule. Le héros la poursuivit, et, l'ayant retrouvée, il fit alliance avec elle. Il en eut trois enfans : Agathèse, Gélon et Scythe. Celui-ci donna son nom à la Scythie et fut le père des rois de cette contrée.

La mythologie de ce peuple n'avait eu garde d'oublier le cheval dans ses mystères. Les Scythes adoraient le soleil sous la figure d'un cheval. Chaque année, au bruit des instrumens, sur une colline élevée, ils plantaient un pieu en terre, y suspendaient une vieille épée, image du dieu de la guerre, à laquelle ils donnaient le nom d'Acinax, et ils sacrifiaient des chevaux à cette divinité.

Les Scolotes passent, parmi les peuplades scythiques, pour avoir introduit la science de l'équitation dans les humides contrées du Nord. Par un usage aussi ancien que leur monarchie, leur roi se rendait tous les ans dans un lieu où l'on conservait une charrue, un joug, une hache, le tout d'or massif, et que l'on disait être tombé du ciel. Il se faisait en ce lieu de grands sacrifices. Le scolote à qui, pour ce jour, la garde du trésor était confiée, ne voyait jamais, disait-on, la fin de l'année. En récompense, on as-

Digitized by Google

surait à sa famille autant de terre qu'il en pouvait parcourir dans un jour, monté sur un cheval. Quoi qu'il en soit, les Scythes étaient renommés, parmi les peuples anciens, par l'attachement qu'ils portaient à leurs chevaux. Ils possédaient d'excellentes races, qu'ils élevaient avec le plus grand soin. Aussi avaient-ils de vigoureux et magnifiques coursiers. Ils préféraient les jumens aux chevaux : ils pensaient qu'elles étaient d'un caractère plus doux et surtout moins bruyantes dans les combats.

Achias, roi des Scythes, pansait lui-même son cheval.

Les Scythes racontent aussi mille traits à la gloire de leurs chevaux. Un de leurs rois ayant été tué dans un combat, son cheval écrasa, dit-on, avec ses pieds et déchira avec ses dents le vainqueur, qui s'était approché pour s'emparer des dépouilles du vaincu.

Les Sarmates étaient des peuplades errantes qui donnèrent naissance, plus tard, aux nations de Pologne, de Livonie et d'une partie de la Prusse. Ils étaient fiers et valeureux, et leurs fils n'ont pas dégénéré. Leurs femmes mêmes avaient un caractère belliqueux, dont plus d'une moderne Sarmate a donné de nos jours de glorieux exemples.

Ces peuples élevaient des chevaux de grande taille et pleins d'énergie ; ils les montaient avec adresse à la chasse et dans les combats, et les mêlaient jusqu'aux mystères de leur religion. Les Slavons avaient un Centaure appelé Polkan, auquel ils attribuaient une force et une vitesse prodigieuses. Voici, en outre, une de leurs superstitions concernant le cheval et qui se retrouve, d'ailleurs, chez presque tous les peuples du Nord : Le dieu du soleil et

Digitized by Google

de la terre s'appelait *Swetowd;* ses principaux autels étaient dans l'île de Pugen et dans la ville Slavonne d'Acron. On lui consacrait un cheval blanc. Il n'était permis qu'au prêtre du dieu de monter ce cheval et de lui couper les crins de la crinière et de la queue. On pensait que le dieu le montait souvent, pour combattre l'ennemi. En effet, après l'avoir laissé la veille au soir bien pansé et attaché au râtelier, on le trouvait le matin couvert de sueur et de boue, comme s'il eût fait une grande course. C'était encore ce cheval qui pronostiquait le bon ou le mauvais succès de la guerre. On plantait, devant le temple, six lances, deux à deux et, à chaque paire, on en attachait une troisième en travers, assez bas pour que le cheval pût enjamber par dessus sans être contraint de sauter. Après de longues prières, le prêtre prenait le cheval par la bride, lui faisait franchir les lances en marchant : si le cheval les franchissait en passant toujours le pied droit le premier, l'augure était favorable ; mais si c'était le pied gauche qu'il passait avant le droit, le présage était funeste. On immolait quelquefois à cette idole des chrétiens prisonniers. On les amenait armés de toutes pièces, montés sur leurs chevaux ; on attachait les jambes de chaque cheval à quatre pieux ; puis on mettait le feu à deux bûchers dressés des deux côtés, et on brûlait tout vifs le cheval et le cavalier.

Les Danois, avant d'être chrétiens, faisaient tous les neuf ans au solstice d'hiver, un sacrifice monstre de 99 hommes et d'un nombre égal de chevaux, de chiens, de faucons et de poulets.

Voici venir maintenant un peuple fameux entre les

Digitized by Google

plus fameux ; car toutes les nations de l'Europe moderne vont rechercher dans les palais de nuages de ses dieux, dans les profondeurs de ses sombres forêts, dans les mystères de ses fastes, leurs plus beaux titres de noblesse. Les Germains, partis primitivement, comme tous les peuples, des plateaux de l'Asie, s'organisèrent de bonne heure en société, sous la conduite du grand Odin, à la fois législateur et guerrier. C'étaient d'abord des peuplades nomades, qui vivaient du produit de leurs troupeaux et de celui de leur chasse. Mais, à la différence des peuples d'Orient, au lieu d'un climat doux et facile, n'imposant à l'homme ni travaux ni privations, et endormant ceux qu'il nourrit dans les langueurs d'une éternelle indolence, les Germains trouvèrent un ciel sombre et pluvieux, des marais fertiles, mais exigeant d'immenses et incessans travaux ; des forêts impénétrables, où mugissaient l'Urus, le Bison, l'Auroch, nobles ennemis qui vendaient chèrement leur vie et savaient attaquer et se défendre ; d'énormes sangliers qu'il fallait attaquer corps à corps avec l'épieu ; des loups féroces, dont les bandes nombreuses se jetaient sur les troupeaux et les bergers. Aux prises avec toute la nature, le Germain grandit par le corps et l'esprit. Il devint assez robuste pour résister aux plus rudes travaux, braver tous périls, et affronter les plus terribles combats ; il devint assez ingénieux pour comprendre qu'il y avait un parti à tirer des travaux, des dangers et des combats. Tous les historiens s'accordent à vanter la beauté, la force de corps, la vaillance et l'intelligence de ces premiers Germains. Leurs yeux bleus lançaient des flammes ; leur chevelure ondoyait dans les batailles comme une crinière de lion.

Digitized by Google

Il est à croire néanmoins que tant de qualités n'eussent fait d'eux qu'un peuple isolé dans le monde, qu'ils fussent restés cachés dans leurs forêts, sans l'amour du cheval, qui leur donna le goût des voyages et des migrations. De là à la conquête, il n'y avait plus qu'un seul pas. Les Germains portaient pour enseigne un cheval blanc, lancé au galop, symbole de leurs courses vagabondes, quand, sous le nom de Cimbres et de Teutons, de Francs et de Normands, ils vinrent rajeunir le sang de l'Europe usée, tombée, brisée sous le faix des vieilles civilisations. Nous trouvons le cheval divinisé dans la mythologie germaine. Odin, le roi des palais aériens du Wahalla, monte un cheval nommé Sleipnir, dont il se sert pour parcourir les vastes cieux et pour aller, devant le front des batailles, encourager les combattans. Sleipnir a huit pieds et la rapidité de l'aigle; les laboureurs, en faisant leurs moissons, ont coutume de laisser pour lui quelques épis, les plus beaux de leur champ. Les héros, admis dans le paradis des nuages, sont éveillés chaque matin par le chant du coq; ils se revêtent de la dépouille des ours et des sangliers; ils prennent leurs armes redoutables et se préparent au combat; la lutte s'engage furieuse; le sang coule; les têtes se fendent sous les haches pesantes; les épieux et les lances d'airain déchirent les chairs palpitantes. Mais bientôt l'heure du repas arrive, un baume divin coule sur les blessures et les cicatrise à l'instant; les guerriers remontent sur ces mêmes coursiers qui firent jadis leur gloire et furent pendant leur vie l'objet de leur soin et de leur amour; ils vont boire l'hydromel dans le crâne des vaincus et manger le lard du sanglier *Scrimner*.

Digitized by Google

Pour communiquer avec le monde, les dieux ont bâti en forme de pont l'arc du ciel. Au milieu est un sillon de feu pour empêcher les géans d'y passer ; chaque jour, la troupe divine monte et descend à cheval par cette route aérienne. Thor, lui seul, est obligé de la suivre à pied, car il est si gros et si lourd, qu'aucun cheval ne pourrait le porter.

Nor fut père de la Nuit, laquelle est noire comme toute sa famille. Celle-ci eut de Daglinger, de la race des dieux, un fils nommé le Jour, brillant et beau comme toute la famille de son père. Alors le père universel prit la Nuit et son fils le Jour, les plaça dans le ciel, et leur donna deux chevaux et deux chars, pour qu'ils fissent, l'un après l'autre, le tour du monde. La Nuit va la première sur son cheval, appelé *Rinfaxe* (crinière gelée), qui, tous les matins, en commençant sa course, arrose la terre de l'écume de son frein ; le cheval du Jour s'appelle *Sinfaxe* (crinière lumineuse), et de sa crinière brillante, il éclaire le ciel et la terre.

Quelquefois on donnait deux chevaux à la Nuit et deux au Jour. *Sool* (le soleil) était le conducteur des chevaux de *Dagur* (le jour). Ces chevaux s'appelaient *Alsvidr* (qui brûle tout), et *Arvkr* (matinal). *Maan* (la lune) conduisait à son tour les chevaux noirs de la Nuit. Gondula, une des déesses qui présidaient aux combats, était toujours à cheval. Les Walkyries, ces trois sœurs funèbres, qui vont choisir dans les batailles ceux qui doivent mourir, montaient chacune un ardent coursier. Brinkild montait *Wings Kormir* (qui fend l'air avec ses ailes). L'Edda célèbre un grand nombre de coursiers : *Blodughofi* (sabot sanglant), cheval de Freyd ; *Gulfaxi* (cri-

Digitized by Google

nière dorée), coursier du géant Hringuid; *Hofvarpnir* (frappant du pied), cheval de Gna, messagère de Freya, et plusieurs autres.

C'était une noble occupation chez les Germains de fabriquer soi-même les ustensiles de chasse et d'équitation. Le dieu *Soki*, allant à la recherche du marteau de Thor, qui lui avait été volé par le géant Thrym, trouva celui-ci assis sur une montagne, chantant la chanson du matin et façonnant des colliers pour ses chiens et des harnais pour ses chevaux.

Les Germains nourrissaient à frais communs, dans les bois sacrés, des chevaux blancs, dont ils tiraient des présages. Personne n'y pouvait toucher en aucune manière. Le prêtre seul, avec le prince de la nation, les attachaient à un chariot sacré, les accompagnaient et observaient leurs frémissemens et leurs hennissemens. Il n'était aucun présage auquel non seulement le peuple, mais encore les principaux de la nation, ajoutassent plus de foi.

Les Scandinaves et les Germains immolaient aux dieux les hommes condamnés à mort pour quelque crime, des sangliers et surtout des chevaux blancs. S'ils avaient une injure à venger, ils prenaient la tête d'un cheval mort, la posaient sur un pieu et la tournaient comme un signe de malédiction du côté de leur ennemi.

Antyre, héros d'un des poèmes du Nord, a un cheval appelé Bukranos; c'était un animal monstrueux, aussi dur que la pierre; il avait une tête de taureau, et, du bout de ses pieds, il faisait jaillir des étincelles de feu snr la route.

Bukranos (tête de bœuf) : c'est un souvenir des Centaures, le Bucéphale d'un Alexandre hyperboréen.

Digitized by Google

Les héros de Sagas se vantaient de leurs bons destriers. Dans l'épopée de Sigurd, Gunnard et Hogni ne veulent pas écouter les sages avertissemens de leur sœur Gudrun. « Nous avons, disent-ils, un bon cheval et une bonne » épée, que craignons-nous ? »

On trouve dans le même poème, un touchant exemple de cet instinct si généreux du cheval, qui lui défend de fouler à ses pieds le corps de l'homme, à moins d'y être forcé ou entraîné malgré lui, fait dont tout le monde est témoin, soit sur le champ de bataille, soit dans les chutes de cheval qui ont lieu journellement. Swanilde, fille de Sigurd, ayant épousé Zarmerik, celui-ci la crut infidèle et la condamna à être foulée aux pieds des chevaux. Elle était si belle, dit le poète, que les coursiers ardens qui s'élançaient contre elle, s'arrêtèrent à son aspect et n'osèrent la toucher ; on la couvrit d'un sac, et alors seulement ils l'écrasèrent.

Nous retrouvons encore dans la Germanie cet antique nom du cheval, *march*, qui se rencontre dans le langage primitif d'un grand nombre de peuples. Les *Marcomans* étaient une peuplade germaine. *Marck* est le nom d'une rivière d'Allemagne ; plusieurs noms d'hommes, tels que *Marcomir*, *Marculf*, ont pour racine le nom du cheval. Enfin le titre de *marc-selalck* était porté, chez les anciens peuples du Nord, par les officiers qui avaient le soin des chevaux dans les maisons des chefs. Ce nom, d'où est venu plus tard le titre de maréchal, a été donné par suite aux hommes employés à ferrer les chevaux. Le maréchal de France et le maréchal-ferrant ont tous deux pour patron le gardien des écuries des anciens Germains.

Digitized by Google

D'après Tacite et César, les chevaux des Germains étaient d'une petite taille et d'une conformation peu gracieuse. On lit dans *Les Commentaires :* « Quoique les » chevaux qui naissent en Germanie soient petits et dif- » formes, on sait cependant, par un exercice journalier, » les rendre très bons pour le travail. Dans les combats » équestres, les Germains descendent souvent de cheval » et combattent à pied ; ils accoutument leurs chevaux à » rester à la même place, et, lorsqu'ils veulent s'en ser- » vir, ils retournent en courant vers eux. Rien n'est » plus contraire à leurs habitudes et ne passe même pour » plus honteux et plus affreux que de se servir d'*ephip-* » *pia.* C'est pourquoi ils ne craignent jamais, quoiqu'en » petit nombre, d'affronter quelque nombre que ce soit » de cavaliers faisant usage d'*ephippia.* »

César estimait fort la cavalerie germaine, et, dans ses guerres des Gaules, il se faisait toujours accompagner d'un corps de quatre cents chevaux gaulois. Nous reviendrons sur les habitudes équestres des peuples du Nord, en parlant de leurs conquêtes du moyen-âge.

Les Gaulois, nos pères, occupèrent jadis de vastes contrées vers l'Italie, l'Espagne et les bords du Rhin ; mais nous ne parlons ici que de la Gaule proprement dite, ou la France actuelle, et des îles britanniques, comprenant les peuplades soumises à la loi des druides et au culte de Teutatès.

La mythologie de ce pays fut une des plus pures de l'antiquité ; elle ne reconnaissait qu'un seul dieu, dieu inconnu, créateur du ciel et de la terre, rémunérateur du bien et du mal. Le nom de ce dieu varia selon les temps

Digitized by Google

et les contrées : ici, c'étaient Belenus, Teutatès ou Teut ; là, Hésus, Dès, Taranis, Hu, Gadam.

Quoi qu'il en soit de ces noms divers, il paraît certain que le culte druidique était dérivé du culte mithratique, qui se répandit de la Perse chez presque tous les peuples. Mithra, ou le soleil, fut symbolisé par le cheval, emblème de la course incessante de l'astre du jour dans la voûte des cieux. Le nom de Dieu, Θεος chez les Grecs, Tot, Teutatès chez les Gaulois, vient de Θεῖν *courir*. Le cheval devint donc le symbole du Dieu suprême, depuis les champs de la Chaldée jusqu'aux marais de Germanie, où sa course et ses hennissemens furent pris pour des oracles. Nous avons vu déjà le culte de Mithra passer de la Perse jusque chez les Hébreux, et partout nous avons observé l'immolation du cheval dans les détails du culte rendu au soleil.

Nous retrouvons dans la Gaule le cheval symbolique, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux derniers jours. Les médailles gauloises ne laissent aucun doute à cet égard : elles ne furent d'abord qu'une imitation grossière des médailles grecques ; mais cette imitation fut ramenée insensiblement aux idées mystiques de la nation.

Voici les principaux types de chevaux de la numismatique gauloise :

Cheval libre, sans selle ni bride, — grossières ébauches d'imitation grecque ; — chevaux attelés à un char, chevaux montés ; — bige macédonien, retour à la symbolisation ;—le cheval et le sanglier, ce type éminemment gaulois, ce *sus Gallicus* qui remplissait les forêts de la Gaule ; — Pégase, ou cheval ailé ; — cheval monté par

Digitized by Google

un guerrier, par un animal fantastique; — conduit en bride par un aigle; — Centaure, ou cheval à tête humaine, appelé cheval Androcéphale par le savant M. Lambert, qui pense que son apparition sur les médailles date de l'an 200 avant notre ère : quelquefois l'Androcéphale tire un char ou seulement une roue; il est souvent accompagné du sanglier, ou il foule aux pieds un personnage renversé, probablement Arrhiman, l'auteur du mal, l'ennemi d'Ormuzd et de Mithra;—enfin, second retour à l'imitation étrangère, médailles consulaires, chevaux montés, type des Dioscures, chevaux attelés, biges et quadriges.

Généralement, les chevaux des médailles gauloises sont grossièrement dessinés et ne peuvent donner aucun indice sur la conformation du cheval gaulois; cependant, on en trouve quelques-uns d'un remarquable dessin, et qui n'ont aucun rapport, pour la conformation, avec ceux des médailles grecques ou romaines. Ces types ont plus d'ampleur, leurs formes sont plus arrondies, leur encolure est plus haute et leur tête est bien ramenée : c'est bien le cheval majestueux d'Armorique, que nous retrouverons, sous différens noms, dans la suite des siècles.

Non seulement le cheval se montre comme symbole sur les monnaies gauloises; mais encore plusieurs statuettes de chevaux, trouvées en divers lieux, ne permettent pas de douter qu'une importance mystérieuse ne fût attachée, chez nos pères, à ce noble animal.

La cérémonie du cheval *Mallet*, qui avait lieu naguère dans l'ancien pays de Retz, tient évidemment au culte du cheval et aux mystères mithratiques : nous en parlerons au chapitre des chevaux français.

Digitized by Google

Nous ajouterons encore ici que, dans les fêtes d'Hirmensul, haute pierre du soleil (Hir-men-sul), toute la noblesse montait à cheval et faisait des évolutions autour de l'emblème du dieu.

Il y avait chez les Gaulois trois classes d'hommes : le peuple, les chevaliers et les druides. Les druides étaient la classe savante et religieuse ; les chevaliers, la classe guerrière ; le peuple travaillait à la terre et se livrait au commerce et à l'industrie. Le chevalier était appelé *marc'hec ;* la cavalerie, *marc'h kesec* (mot à mot, *cheval, chevaux*), pluriel de *marc'h.* Les Grecs et les Romains appelaient la cavalerie gauloise *markisia* et *trimarkisia : Galli equestris pugnæ institutionem trimarkisiam nominant patria voce.*

Le nom du cheval, en celtique, est *marc'h :* ἵππου ὄνομα μάρκα ὕπο τοῦ Κέλτοῦ. Nous avons déjà rencontré ce nom chez plusieurs nations celtiques, pures ou mélangées, comme racine de noms de lieu, de peuples, de fleuves, d'hommes et de dignité. Il n'est pas étonnant que nous le trouvions fréquemment dans les Gaules, où la race celtique a subsisté jusqu'à nos jours, chez les peuplades bretonnes, galloises, écossaises et irlandaises. Ce mot est d'une haute importance comme radical : il entre dans la composition d'une foule de noms et de mots, dont plusieurs ont été détournés de leur signification primitive. Nous rappellerons ici brièvement ceux que nous avons cités, et donnerons la signification des principaux d'entre les autres.

On se souvient que, chez un grand nombre de nations tant anciennes que modernes, le nom *marc'h,* ou ses analogues *marc, marach, mare,* a conservé la signification du nom masculin ou féminin du cheval. Voici mainte-

Digitized by Google

nant la plupart de ses dérivés : *Mars*, nom du dieu de la guerre; *Marc*, et *Marcus*, *Marsyas*, *Marcé*, *Marsus*, *Marcomir*, *Marculf*, *Maroboduus*, *Guiomarch*, *Guimard*, noms d'hommes; *Marses*, peuples de l'Italie près le lac Fusin; *Marcomans*, peuples de la Bohême; *Danemarck*, royaume encore existant; *Marck*, rivière d'Allemagne; *Penmarck*, *Marignan*, *Marigny*, *Mariembourg*, *Marcigny*, noms de lieux; parmi les maisons nobles, en Europe, les *Marck*, en Bourgogne; *Markhausen*, en Allemagne; *Marsh*, en Hollande; *Konigsmarck*, en Suède; *Penmarck*, *Marc'hec*, *Marc'halla*, en Bretagne; Parmi les noms de dignité, *polemarque*, chef militaire, chez les Grecs πολέμαρχος, *(apud Græcos dux equitum in bello)*; *maréchal (qui equorum gerit curam, qui præest stabulo)*, par suite, chef de la cavalerie; *marquis*, de *marc'hec*, prononcez *marec*, écuyer, cavalier; en grec μάρχισια cavalerie; en latin *marchio*, homme de guerre; d'où *marquess*, en anglais; *marquese*, en italien; *marques*, en espagnol; *baron*, de *marc'h*, par le changement fort usité de *m* en *b*; enfin, *margraff (præfectus equitum)*, chef des cavaliers, dignité propre aux états d'Allemagne. *Marc'h* a encore donné naissance aux mots suivans : *marchand*, *mercator*, qui vend des chevaux; *marché*, lieu où l'on vend des chevaux; *marcher (ambulare)*, répondant à l'ancienne expression française *chevaucher*; *marches*, frontières, là où s'arrêtait l'étendard des peuples du Nord, représentant uncheval; *marc*, division de la livre, ainsi appelée de la figure d'un cheval, empreinte sur les médailles grecques, gauloises, romaines (consulaires) et sur celles de la plupart des nations anciennes, etc.

Digitized by Google

Les Gaulois avaient emprunté plusieurs mots d'équitation aux Grecs, entre autres ῥίδη, *rheda*, char de course léger; *éphorèdes*, cochers qui inspectaient les chars, du grec ἐπί, ὁράω, ῥίδη. Ils faisaient usage d'un char à quatre roues, que les latins appelaient *petoritum*, du celtique *petoar*, quatre, et *rot*, roue.

Les Gaulois, comme la plupart des peuples du Nord, croyaient retrouver après leur mort dans les palais aériens, les occupations, les soins, les habitudes, les plaisirs de leur vie. Aussi se faisaient-ils suivre dans la tombe par leurs armes, leurs chiens et surtout leur cheval de bataille. C'était lui qu'ils devaient monter au jour du solennel réveil, dans le cercle de félicité. Depuis deux mille ans, aux grands ossuaires dont nos campagnes sont semées, dorment des héros inconnus. En remuant leur poussière, en soulevant curieusement la lourde pierre de la tombe, l'antiquaire retrouve un à un ces secrets de la vie, ensevelis sous vingt siècles de révolutions et d'oubli. Quelques cendres rougeâtres, des ossemens blanchis, des ornemens incompris et des armes brisées, voilà ce qu'il explore d'un œil avide et sec; tandis que, sur la rouge bruyère, les jeunes Gaulois, apercevant de loin le *kern* ou le *menhé*, dernière demeure de l'ancien chef du clan, croyaient le voir dans les nuits sombres, assis sur son coursier, excitant ses chiens à la poursuite du cerf ou de l'urus, ou se ruant tête baissée dans la mêlée des batailles.

Les Gaulois poussèrent fort loin la science de l'équitation. En contact avec la Grèce par la colonie des Massiliens, avec l'Espagne par les guerres d'Annibal, avec l'Italie par les invasions de Brennus et celles qui suivirent, ils acquirent une habileté si grande dans toutes

Digitized by Google

les pratiques équestres, que leur cavalerie, à l'époque de César, était la plus renommée du monde et qu'elle fit plus tard la principale force des armées romaines. Une remarque curieuse, c'est que tous les termes du manége employés à Rome étaient d'origine gauloise.

Ce fait est cité par Arrien, qui vivait sous les règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle.

D'après Pausanias, la cavalerie gauloise, qu'il appelait Τριμαχισια, était entièrement composée de chevaliers. Chacun d'eux avait sous ses ordres deux écuyers. Ceux-ci se tenaient derrière leur maître dans la bataille, soit pour lui présenter un de leurs chevaux, s'il était démonté ; soit pour l'emporter de la mêlée, s'il était blessé ; soit pour parer les coups qui lui étaient portés, soit enfin pour lui donner des armes de rechange. En cas de mort, le chevalier était remplacé par un de ses écuyers, et celui-ci à son tour par son compagnon. N'est-ce pas là l'origine de la chevalerie, et ces lignes ne semblent-elles pas un anacronisme de mille ans?

Au rapport de Strabon, les Gaulois étaient de très bons cavaliers et se battaient mieux à cheval qu'à pied. Durant les guerres d'Afrique, trente cavaliers gaulois, sous les ordres de César, mettent en fuite deux mille cavaliers numides et les poursuivent jusque sous les murs d'Andrumèle.

Parmi les contrées les plus renommées pour leur cavalerie, l'histoire cite le pays *de Trèves* (*quorum inter Gallos virtutis opinio est singularis*), et celui des *Soutiates.* On ne sait pas précisément à quelle contrée répond ce pays : on a pensé que ce pouvait être la vallée de Lavédan, en Bigorre, célèbre dans tous les temps par

Digitized by Google

l'excellence des chevaux qu'elle produit et qui sont un des types de la race navarine.

Le goût des Gaulois pour les chevaux était si prononcé, qu'Annibal fit battre entre eux des prisonniers de cette nation, en promettant un cheval à celui qui tuerait son adversaire.

Les Gaulois connaissaient l'usage du char de guerre; quelquefois il le garnissaient de faulx. Lorsque César aborda chez les Bretons insulaires, des chars qu'il appelle *essèdes*, attelés de petits chevaux intrépides, échevelés, sauvages comme leurs conducteurs, effrayèrent les phalanges romaines et jetèrent le désordre dans leurs rangs.

Il paraît que les chars étaient en nombre immense dans les armées des Celto-Bretons; car César remarque que Cassivelanus, ayant perdu tout espoir de résister aux Romains, congédia la plus grande partie de son armée et ne garda que *quatre mille* Essédaires. Le général historien admira, chez ces guerriers, dignes pères des Anglais de nos jours, la manière dont ils savaient conduire un char, manier un cheval, le pousser dans les flots, jusque contre les navires. Il les représente s'élançant au combat, circulant et voltigeant de tous côtés, portant l'épouvante parmi les Romains, avec le choc de leurs terribles coursiers et le bruit de leurs chars; descendant à toute vitesse les côtes les plus rapides, arrêtant court leurs chevaux, les faisant tourner dans l'espace le plus étroit, et, joignant l'habileté à l'adresse, sautant eux-mêmes sur le timon des chars, s'y tenant d'un pied ferme et sûr, y combattant, puis soudain se réfugiant dans l'intérieur, comme dans une mouvante forteresse.

« Le char, le rapide char de bataille de Cuchullin,

Digitized by Google

» noble fils de Semo, vient comme la flamme de la mort ;
» il roule comme un flot qui approche du rocher, ou
» comme un nuage d'or qui approche de la terre. »

Quelques auteurs ont prétendu que les chevaux des Gaulois, comme ceux des Germains, ne brillaient ni par l'élégance, ni par la rapidité, ni même par la taille. On convient néanmoins qu'ils étaient robustes, sobres et pleins d'énergie. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas prendre à la lettre ce que disent, des peuples vaincus, les auteurs latins, qui, la plupart, ne parlaient que par ouï-dire. On doit concevoir d'ailleurs que ces chevaux, aux formes athlétiques, aux vastes crinières, à la queue large et flottante, devaient paraître informes aux yeux de ces républicains dégénérés qui ne voyaient autour d'eux que le léger, luisant et sémillant cheval italien, type effacé du beau sang oriental et grec, quoique gracieux encore, rapide encore et portant encore dans son œil superbe un fier rayon du soleil d'Orient.

Mais César a rendu justice aux chevaux gaulois. Il les oppose aux chevaux germains : Les Germains, dit-il, n'importent pas pour leur service ces chevaux dont les Gaulois sont si amateurs et auxquels ils mettent de si grands prix. *Quin etiam jumentis, quibus Galli maxime delectantur, quæque impenso parant pretio, Germani importatis non utuntur.*

Outre les remontes que l'armée romaine faisait dans les Gaules, elle achetait aussi des chevaux en grand nombre en Italie et en Espagne, pays si longtemps renommés pour le mérite de leurs coursiers. Mais, si l'on en excepte les troupes auxiliaires, la cavalerie romaine ne pouvait tenir contre celle des Gaulois. César lui-même nous

Digitized by Google

laisse un éclatant monument de ce fait, en nous donnant le discours de Vercingétorix à ses soldats : « Quant aux » cavaliers romains, dit celui-ci, ne pensez pas qu'un » seul d'entre eux ose vous attaquer. » César ne trouve rien à répondre à ce mot audacieux ; jamais aucune parole ne valut cet éloge muet.

Le cheval servait aussi aux mystères du druidisme. « Lorsque l'Eubage allait s'emparer de l'œuf de serpent, il montait un coursier rapide. Arrivé près du lieu où les hideux reptiles préparaient le talisman, il descendait à terre et attendait l'instant où l'œuf, imprégné de bave, se soutenait dans l'air au souffle infecté des serpens. L'Eubage s'élançait aussitôt ; avant qu'il touchât la terre, il le recevait dans un lin précieux, saisissait son coursier et s'enfuyait à toute vitesse, poursuivi par les serpens, qui ne cessaient de s'attacher à ses pas qu'après qu'il avait mis une rivière entre eux et lui. »

Le souvenir de deux célèbres coursiers se mêle aussi, dans l'histoire, au dernier jour de la nationalité gauloise : Le cheval de César, cheval aux pieds humains, avait fait prédire à son maître qu'il aurait l'empire du monde ; Vercingétorix, couvert d'une armure éclatante et monté sur un brillant coursier, vint en caracolant devant la tente de César, lui porter lui-même cette épée qui, si longtemps, avait retardé la chute de sa patrie.

L'Ibérie a fourni de poétiques inspirations aux premières nations civilisées : là, s'élevaient les colonnes d'Hercule, qui sont demeurées les forteresses de l'Espagne ; là, roulaient, sur un sable d'or, le bétis et le mundégo ; là, des dragons gardaient les pommes mystérieuses

Digitized by Google

du jardin des Hespérides; là, des cavales sauvages, fécondées par les vents, donnaient le jour à des coursiers rapides comme leurs pères. Cette dernière allégorie a été prise à la lettre par tous les peuples de l'antiquité, et, au grand étonnement de notre siècle positif, les plus beaux génies de Rome, Pline, Warron, Columelle, Elien, en ont sérieusement parlé. C'est que tout devient merveilleux sur une terre de merveilles : la douceur de son climat, la fertilité de son sol, l'urbanité de ses fils, la beauté sans égale de ses filles, suivaient les audacieux navigateurs qui s'aventuraient jusqu'au célèbre détroit, les accompagnaient au foyer domestique pour y dorer leurs souvenirs et les bercer dans d'agréables rêves. Virgile a consacré cette allégorie dans des vers que Delille traduit ainsi :

Des cavales surtout rien n'égale les feux;
Vénus même alluma leurs transports furieux,
Quand, pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.
L'impérieux amour conduit leurs pas errans
Sur le sommet des monts, à travers les torrens;
Surtout lorsqu'aux beaux jours leur fureur se ranime,
D'un rocher solitaire elles gagnent la cime.
Là, leur bouche brûlante, ouverte aux doux zéphyrs,
Reçoit avidement leurs amoureux soupirs.
O prodige inouï! le zéphyr les féconde.
Soudain du haut des monts, leur troupe vagabonde
Bondit, se précipite et fuit dans les vallons.

Les chevaux d'Espagne venaient directement de l'Afrique. De tout temps, le voisinage de l'Afrique et de l'Espagne a donné lieu aux communications les plus suivies entre les peuples de ces deux pays, quoique ces commu-

Digitized by Google

nications aient souvent fait verser des flots de sang. Le cheval espagnol primitif était le cheval africain, ou plutôt le cheval arabe lui-même, qui, comme nous l'avons vu, avait peu dégénéré, en descendant à chaque siècle le long *du fleuve du milieu*, ce *lac intérieur* autour duquel a rayonné, pendant cinq mille ans, la civilisation du monde.

Durant les siècles qui s'écoulèrent depuis la découverte de l'Ibérie, par les Phéniciens, jusqu'à l'arrivée des barbares du Nord, cette contrée s'éleva rapidement vers l'apogée de tout progrès. Les arts y florissaient, l'abondance y régnait; aussi le cheval n'y tarda-t-il pas à devenir un précieux objet d'estime et à mériter une renommée qu'il a conservée pendant des siècles. Selon Strabon, les chevaux des Celtibères égalaient en vitesse ceux des Parthes. Ils étaient généralement, dit-il, d'un poil gris ou tigré. Les historiens et les poètes s'accordent à vanter les qualités de ces fameux coursiers, dont il se faisait alors un grand commerce par le monde. On recherchait surtout leur souplesse, la légèreté de leurs mouvemens et la cadence de leurs allures. Leur vitesse était également célèbre, comme nous l'avons vu, et c'était principalement parmi eux que Rome choisissait les chevaux destinés aux jeux du cirque.

Les plus renommés étaient ceux de *Calpe*, près la rive africaine et vis-à-vis d'Abyla. Rapides, énergiques, majestueux, ils rappelaient ces célèbres coursiers Numides, leurs pères, dont un bras de mer seulement les séparait.

Cette espèce précieuse se retrouvait dans toute la Bétique, qui comprenait l'Asturie, la Gallicie et l'Andalousie. C'est d'elle que descend la race des genêts, si fameuse

Digitized by Google

dans le moyen-âge, et dont nous parlerons en son lieu.

L'Espagne était représentée sur les médailles par un cheval bondissant.

L'Afrique des anciens comprenait, outre l'Egypte, dont nous avons parlé, l'Ethiopie, la Lybie, la Numidie et la Mauritanie. L'Ethiopie s'étendait au-dessus de la Haute-Egypte, sur les bords de la mer Rouge; les autres contrées bordaient la mer Méditerranée.

L'Ethiopie, appelée aussi Abyssinie ou Nubie, touchant à l'Arabie et à l'Egypte, et peuplée sans doute primitivement par les colonies sorties de l'Arabie et de l'Egypte, vit tout d'abord arriver vers elle l'homme et le cheval, docile esclave de l'homme. L'histoire cite de grands conquérans parmi les rois d'Ethiopie, principalement le Cearçon de Strabon. La cavalerie des armées de ces rois se distingua, dès l'origine, par cette admirable habileté qui caractérisa de tout temps le cavalier africain. Lors de l'expédition de Xerxès en Grèce, l'Ethiopie fournit à la gigantesque armée de ce prince un contingent considérable de chevaux et de cavaliers. Les guerriers abyssiniens avaient alors depuis longtemps acquis toute la renommée que leur ont valu leurs coursiers rapides et leurs flèches aiguës.

La Lybie est bornée, d'après les géographes, par cette partie de l'Afrique que les anciens divisaient en intérieure et en extérieure; mais les Grecs et plusieurs historiens ont compris sous ce nom tout le littoral de la Méditerranée, depuis l'Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule: c'est dans le sens de cette remarque que l'antiquité

Digitized by Google

rendit hommage au cheval africain en employant proverbialement cette comparaison citée par Plutarque :

Juxtà Lybium currum currere : courir contre un char de Lybie.

De tous les peuples d'Afrique, ce sont les Numides et les Maures qui se sont fait la plus haute réputation par leurs habitudes équestres. Leurs chevaux, dont ils avaient soigné l'espèce avec un amour et une intelligence infinis, ont passé pendant de longs siècles pour les meilleurs du monde, après ceux de la famille arabe. Ce sont les Numides et les Maures qui ont eu la gloire de former d'abord la race espagnole et plus tard la race anglaise, qui ont, l'une après l'autre, chacune dans leur genre, éclipsé tous les chevaux de l'Europe. Les Numides montaient leurs coursiers sans selles ni brides ; ils les conduisaient avec le seul son de la voix, et ne se servaient pour les maintenir dans le respect que de la baguette ou houssine, dont se contentaient la plupart des peuples antiques et dont se contentent encore aujourd'hui quelques peuplades à demi-sauvage répandues vers les confins de la Barbarie et de l'Arabie. Sur ce point, la Numidie conserva ses vieilles habitudes longtemps encore après la dernière guerre punique. Elle eut même en cela la gloire d'être imitée par les Romains, et l'empereur Gratien fut renommé par l'adresse avec laquelle il conduisait un cheval *à la mode des Numides* (*Numidi infreni*, comme les appelle Virgile).

Du reste, la réputation hippique de ces peuples était si bien établie, que leur numismatique l'avait consacrée. La Mauritanie était représentée par un cheval sans frein,

Digitized by Google

ou par une houssine, symbole du mode national d'équitation. Dans les médailles puniques, le cheval est encore le symbole de Carthage, bâtie dans le lieu où l'on avait trouvé une tête de cheval, selon la parole des oracles.

> Là, la bêche en fouillant découvrit à leurs yeux
> La tête d'un coursier, symbole belliqueux.
> Ce signe fut pour eux le signe de la gloire,
> Et Junon à ce gage attacha la victoire.

Enfin, toute la côte africaine, voisine de Carthage, était symbolisée dans le cheval et le palmier.

Parmi les nations chez lesquelles, à l'aide d'une théocratie puissante, se développa très anciennement une haute civilisation, on doit compter aussi l'Inde, reculée, dans l'ancien monde, entre les déserts de la Bactriane, le golfe Gangétique et la mer Erythrée. Nous verrons par la suite que les chevaux indiens, comme les chevaux chinois de notre époque, ont fort peu de mérite, sous quelque rapport qu'on les envisage ; mais, soit qu'il en fût autrement dans les temps anciens, soit, ce qui est plus probable, que les Indiens eussent apporté des bords de l'Euphrate sur les rives du Gange le souvenir du poétique et merveilleux animal, il est certain que l'ancienne mythologie de l'Inde consacra dans ses rites religieux le symbole équestre, comme l'eût pu faire la nation la plus cavalière. C'est d'abord le premier homme-dieu qui apparaît sous la forme d'un taureau, d'une vache ou d'un cheval. Avec le taureau-cheval d'Herma, commence une ère nouvelle; sa vie se poursuit jusque dans les quatre âges du monde, et à la fin de chacun il perd un de ses membres.

Digitized by Google

Wishnou, lors de sa dixième incarnation, prend la forme du cheval blanc, *Kallenkui*. Ce cheval habite les cieux ; il a des ailes et ne se tient que sur trois pieds : le quatrième est toujours en l'air ; lorsqu'il le posera sur la terre, il la fera disparaître dans l'abîme ; c'est ainsi que le monde sera détruit. Les Indiens adorent *Ariaroupoutren*, fils de Wishnou. Ses temples solitaires sont construits au fond des bois ; on lui voue des chevaux de terre cuite, que l'on place en dehors de ces temples, mais sous l'abri d'une toiture.

Dans le Ségal, le char du soleil est appuyé sur le mont Méra, et n'est d'ailleurs soutenu que par l'air. A ce char il n'y a qu'une roue. Il est attelé de sept chevaux verts, qui représentent les sept jours de la semaine.

Rhuvani a pour monture le cheval infernal *Pispasha*. Le sacrifice par excellence est l'aswahamedha ou sacrifice du cheval. C'était probablement dans l'origine l'immolation d'un cheval. Maintenant, pour les Védentins, l'aswahamedha réunit six cent neuf animaux, choisis parmi ceux qui volent, parmi ceux qui nagent et parmi ceux qui rampent.

Les Indiens fournirent à l'expédition de Xerxès des chars et des cavaliers.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Rome. — Le Latium. — Les Chevaliers. — Les Courses. — Les Jeux troyens. — L'équitation. — Les épitaphes. — Le harnachement des chevaux. — Virgile. — Chevaux fameux. — Attila.

Les peuples du Latium, avant la fondation de Rome, étaient un mélange de Celtes et de Pélasges. C'étaient en général des nations peu belliqueuses, qui se contentaient de la vie douce et facile à laquelle invite leur beau ciel. Peuples pasteurs et agricoles, ils gardaient nonchalemment leurs troupeaux, assis au pied d'un hêtre, *sub tegmine fagi*, comme nous les représentent les dessins des anciens vases d'Etrurie.

Malheureusement, il nous est parvenu si peu de traditions sur leurs habitudes et leurs mœurs, qu'il est difficile de savoir jusqu'à quel point ils portèrent le goût du cheval. Cependant une remarque curieuse à faire, c'est que le mot *marc'h*, nom celtique du cheval, se retrouve

Digitized by Google

dans les noms de lieux et d'hommes de l'époque pélasgique, circonstance que nous avons déjà notée en étudiant les origines grecques. Ce mot est, en effet, entre autres, dans celui des Marses, peuples de l'Italie, près du lac Fusin, qui élevaient un grand nombre de chevaux ; dans ceux de Marcus, nom d'homme ; Marsus, fils de Circé, roi des Toscans, etc., etc.

Virgile nous représente la jeunesse du Latium livrée aux occupations équestres, à l'arrivée d'Enée :

..... Là de jeunes guerriers
Guident des chars poudreux, domptent de fiers coursiers.

Picus, aïeul des Latins, était un célèbre écuyer : *Picus equum domitor.* Le poète appelle aussi Lausus, fils de Mézence : *Lausus equum domitor*; c'était, nous l'avons déjà dit, la plus belle épithète qui pût s'ajouter au nom d'un héros.

Latinus renvoie les ambassadeurs d'Enée chargés de présens :

Il dit et fait choisir ses coursiers les plus beaux :
L'orgueil de ses haras, trois cents jeunes chevaux
Ornaient d'un double rang leur superbe demeure.
A chacun des Troyens on amène sur l'heure
Un coursier dont les vents n'égalaient pas l'essor :
Sur leur large poitrail descend un collier d'or ;
L'or couvre leurs harnais, et leur fierté farouche
Obéit au frein d'or qui gourmande leur bouche.
Pour le monarque absent part un couple pareil
De coursiers, nobles fils des coursiers du soleil.
Ils traîneront son char dans les champs de la guerre ;
La fille du Soleil les créa pour la terre :
Elle-même soumit, par un heureux larcin,
Une mère mortelle à l'étalon divin,

Digitized by Google

Et les fougueux enfans de ce noble adultère
Soufflent encor le feu des chevaux de leur père.
Sur leurs fiers palefrois les Troyens satisfaits,
Partent, et vont porter des paroles de paix.

Mézence, près d'aller au combat, où il doit trouver la mort, fait venir son fidèle Rhœbus, ce cheval qui faisait tout son bonheur et toute sa gloire, et qui semblait partager la douleur de son maître.

Enfin, à la fête funèbre de Pallas, paraît son cheval de bataille :

Après lui s'avançait, dans la pompe guerrière,
Du malheureux Pallas le char ensanglanté ;
Puis le fidèle OEthon, son coursier indompté,
Oubliant son orgueil, sa parure et ses armes,
Marchait les crins pendans et l'œil gonflé de larmes.

Cependant, au sein de cette riante Italie, s'élevaient sur les bords du Tibre quelques collines âpres et arides. Là, des exilés, aux prises avec une nature avare, grandirent par le cœur et l'esprit, au milieu des nations indolentes qui les entouraient. Ils manquaient de tout ; mais, assis fièrement sur leur rocher, ces aventuriers du mont Aventin purent bientôt dire : Nous commandons à ceux qui ont de l'or. De même, quoique la nation romaine ne puisse compter parmi les nations essentiellement cavalières, il vint un jour où elle put dire : Je commande à tous les cavaliers du monde.

L'infanterie a fait de tout temps la force des armées romaines ; néanmoins sous Romulus, on comptait à Rome mille cavaliers, outre les *célères*, au nombre de trois cents, qui formaient la garde particulière du prince. Les célères étaient choisis au scrutin dans les premières fa-

Digitized by Google

milles de Rome. Leurs chefs ou tribuns avaient la première dignité de l'Etat après le roi. Brutus était tribun des célères quand les Tarquins furent chassés. Les chevaliers succédèrent aux célères ; ils avaient un cheval entretenu aux frais de la république ; ils portaient l'anneau d'or et la robe de pourpre ; des places particulières leur étaient réservées dans les spectacles et les jeux publics. Chaque année, au 15 juillet, les chevaliers se rendaient à cheval du temple de Mars au Capitole, couronnés d'olivier, vêtus de pourpre et portant les ornemens guerriers, trophées de leur valeur. Tous les cinq ans après cette solennité, ils étaient passés en revue par le censeur, devant lequel ils paraissaient conduisant leurs chevaux par la bride. Alors, si quelque chevalier avait forfait à l'honneur, s'il avait dissipé sa fortune, s'il n'avait pas soin de son coursier, ou s'il était devenu *trop gras*, il était dégradé de l'ordre équestre ; il perdait son cheval, ignominie semblable à la dégradation des chevaliers du moyen âge.

Les chevaliers romains étaient le second ordre de la république. Ils donnèrent en général l'exemple des vertus guerrières et des vertus civiques. Un gouffre s'était ouvert au milieu de la ville ; il ne devait se refermer que quand Rome y aurait jeté ce qu'elle avait de plus précieux : Curtius se précipite avec son cheval dans l'abîme, pensant que la valeur, dont le cheval est l'emblême, était le vrai trésor du peuple romain.

Le soin que les chevaliers avaient de leurs chevaux développait chez ces généreux animaux un sentiment extraordinaire d'attachement. Clætius, percé de coups à la bataille de Cannes, est laissé parmi les morts. Le lende-

Digitized by Google

main, comme Annibal visitait le champ de bataille, Clætius, qui vivait encore, entend du bruit, fait un effort pour se lever et parler ; mais sa voix expire sur ses lèvres, il meurt en poussant un profond gémissement. Son cheval, qui avait été pris la veille et que montait un Numide de la suite d'Annibal, reconnaît la voix de son maître, dresse les oreilles, hennit de toutes ses forces, jette à terre son cavalier, s'élance à travers les mourans et les morts, arrive auprès de Clætius : ne le voyant pas remuer, plein d'inquiétude et de tristesse, il se courbe, comme à l'ordinaire, sur les genoux et semble l'inviter à monter. Annibal donna une larme aux deux amis.

Septime-Sévère chassa les prétoriens qui avaient massacré Pertinax. Le cheval de l'un d'eux, voyant son maître l'abandonner, le suivit en hennissant. Le prétorien ne put l'obliger à le quitter ; ce que voyant, il le perça de son épée et se tua ensuite sur son corps.

Les courses de chevaux à Rome remontent au berceau de la ville éternelle. Romulus institua des jeux en l'honneur de Consus, dieu des *conseils*. On appela ces jeux *Consualia*. Ils furent nommés par la suite Jeux du Cirque, à cause de la forme de l'hippodrome, que Tarquin l'ancien fit construire. Il paraît que, dans l'origine, ces jeux se bornaient à des courses de chars et de chevaux montés.

Le Cirque était destiné aux courses de chevaux, aux courses de chars et à différens exercices gymnastiques. Ce fut une imitation de l'hippodrome grec, imitation dont les Romains développèrent dans la suite largement l'idée. Toutefois, les courses de Rome ne furent jamais qu'un reflet de celles d'Olympie. Néanmoins, si nous

Digitized by Google

avons trouvé Homère à Olympie ; à Rome, nous rencontrons Virgile :

Le signal est donné : déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière ;
Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes combattans,
Tressaillant d'espérance et d'effroi palpitans,
A leurs bouillans transports abandonnent leur âme.
Ils pressent leurs coursiers ; l'essieu crie et s'enflamme ;
On les voit se baisser, se dresser tour à tour ;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour ;
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite ;
Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite,
Et blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur.

Le goût des spectacles équestres était si prononcé chez la jeunesse romaine, vers les derniers siècles de l'empire, qu'on n'a jamais vu rien de comparable chez les peuples modernes, si ce n'est la passion des Anglais pour les courses de chevaux. « Voyez-les, dit saint Jean-» Chrysostôme, se précipiter au spectacle de la course » des chevaux, détailler avec la dernière exactitude leurs » noms, leur naissance, leur patrie, le haras d'où ils » sortent, la manière dont ils ont été dressés, leur âge, » le temps depuis lequel ils courent. » Lucien présente le même tableau dans son *Nigrinus :* « Du théâtre, dit-» il, passant à l'hippodrome, il voit les statues des co-» chers, il entend prononcer les noms des chevaux ; dans » les passages, des groupes s'en entretiennent ; car, en » vérité, l'hippomanie est bien répandue ; elle s'empare » même de maint grave personnage. » Saint Augustin, au livre des Confessions, avoue qu'il était passionné dans sa jeunesse pour les jeux du Cirque et de l'hippodrome.

Digitized by Google

Le talent des cochers du Cirque était apprécié, à Rome, à l'égal de celui des plus grands hommes : on élevait des statues à ces cochers, et une foule d'inscriptions célébraient leurs victoires ainsi que celles de leurs chevaux. L'histoire et les monumens nous ont, entr'autres, laissé le nom du cocher *Scorpus*. Un bas-relief le représente sur son char attelé de quatre chevaux, dont il consacre le souvenir en ces termes :

« SCORPUS. INGENUO. ADMETO. PASSERINO. ATMETO. »

Les inscriptions nous ont conservé la mémoire d'un autre monument consacré par Scorpus à un autre de ses attelages, formé des chevaux Pégases, Elatès, Andragenus et Cotynus.

La renommée de cet automédon était telle, que Martial le cite en divers endroits de ses épigrammes : « Ne » payez-vous un cheval si cher, dit-il, que pour faire » briller partout en bronze le nez du cocher Scorpus? »

Les jeux équestres s'appelaient, chez les Romains, *certamina equestraria*. Les courses de chars n'étaient qu'une représentation et un spectacle ; car les Romains ne faisaient point usage de chariots dans leurs guerres. Quant aux courses de chevaux montés, c'étaient plutôt des exercices gymnastiques et militaires que de véritables courses, dans le sens actuel du mot. Les Romains avaient emprunté aux barbares l'usage des diverses évolutions des désulteurs. Les désulteurs étaient des cavaliers qui, chez les Scytes, les Indiens et les Numides, allaient au combat avec deux chevaux et sautaient tour à tour de l'un sur l'autre avec une grande agilité. Il n'y avait point de désulteurs dans les armées romaines ; mais

Digitized by Google

on en voyait dans les pompes funèbres et les jeux équestres de Rome. Quelquefois ces désulteurs conduisaient non pas deux, mais quatre, six, douze et jusqu'à vingt chevaux. Ils les lançaient à toute bride et s'élançaient de l'un sur l'autre. Leur adresse à cet exercice était si prodigieuse, qu'ils sautaient du premier sur le quatrième cheval et même sur le sixième. Cela peut nous donner une idée de ce qu'était alors l'équitation : nous pensons qu'on n'a jamais rien fait de plus fort dans les temps modernes.

Les principaux exercices militaires des Romains étaient le *palus* ou *pilier*, la *quintena*, ainsi appelée de Quintus, son inventeur ; le *ludus trojanus*, ou jeu troyen, qui donna naissance aux joûtes, aux carrousels, aux jeux à la barrière, et aux tournois du moyen âge. Le *palus* était un pilier planté en terre, que les jeunes cavaliers attaquaient d'après les méthodes et attitudes prescrites par les usages militaires, en évitant avec tant de soin de se mettre hors de garde, que, tandis qu'ils frappaient leurs coups, aucune partie de leur corps ne pouvait rester à découvert. Ils couraient aussi sur le pilier avec des lances et lui jetaient des javelots et des dards de divers côtés, afin d'acquérir un coup d'œil facile et sûr.

La *quintena* était aussi un tronc d'arbre ou un poteau, contre lequel les jeunes soldats poussaient leurs lances. Ce jeu subsista encore dans nos temps modernes, jusqu'à ce que l'usage des armes à feu vînt le faire oublier. On l'appelait, dans les académies françaises, *quintaine*.

Le *ludus trojanus*, ou jeu troyen, paraît avoir été l'image d'un combat. Virgile en reporte l'origine à Enée :

Digitized by Google

Cependant au Troyen de qui l'expérience
Soigne le tendre Ascagne et conduit son enfance,
Enée, en se baissant, donne un ordre secret :
« Va, des jeunes Troyens si l'escadron est prêt,
» Lui dit-il, qu'au tombeau de son aïeul Anchise,
» Dans leur pompe guerrière Ascagne les conduise. »
Il dit, et, faisant place à ces aimables jeux,
Il écarte les flots de ce peuple nombreux.
Sur des coursiers vêtus avec magnificence
Dans un ordre pompeux la jeunesse s'avance :
Des regards de la foule avidement suivis,
Ils défilent aux yeux de leurs parens ravis.
Des festons d'olivier pressent leur chevelure ;
Deux traits d'un fer poli composent leur armure ;
Plusieurs ont un carquois, et sur chaque guerrier
L'or flexible se joue en mobile collier.
Trois escadrons divers couvrent la même plaine ;
Chaque corps séparé suit le chef qui le mène :
Douze jeunes Troyens composent chacun d'eux.
Le premier de ces chefs est l'enfant généreux
De Polyte, un des fils du vieux roi de Pergame,
C'est le jeune Priam : son beau nom, sa grande âme
Un jour doit aux Latins rappeler à la fois
Et le plus malheureux et le plus grand des rois.
Un poil taché de blanc peint son coursier de Thrace,
Dont le pied blanchissant marque à peine sa trace ;
Un blanc pur de son front relève la beauté,
Et la vigueur en lui s'unit à sa fierté.
Le second est Atys, qui d'une colonie
Fier encor de son nom enrichit l'Ausonie ;
Le bel Atys, qu'Iule admet à tous ses jeux :
Même âge, mêmes goûts les unissent tous deux.
Iule enfin, l'espoir et l'honneur de sa race,
S'avance, et devant lui tout autre éclat s'efface :
Son beau coursier, nourri dans les prés de Sidon,
Lui fut donné des mains de la tendre Didon.
Sur des chevaux d'Aceste, enfans de la Sicile,
Les escadrons divers suivent d'un pas docile :
Ils avancent : le cirque à leur marche applaudit.
Leur timide pudeur par degrés s'enhardit ;

Digitized by Google

Et des héros troyens, sur leurs jeunes visages,
Les yeux avec transport retrouvent les images.
Le cirque est traversé : des spectateurs joyeux
Longtemps leurs traits chéris ont enivré les yeux.
Tout à coup un cri part, un fouet bruyant résonne :
Les guerriers, attentifs au signal qu'on leur donne,
Partent en nombre égal et se rangent par trois ;
Rappelés par leur chef, reviennent à sa voix,
Réunissent encore leurs bandes divisées,
Et, baissant en avant leurs lances opposées,
D'un escadron serré présentent le rempart :
Tour à tour on s'éloigne, on revient, on repart,
On s'aligne, on se mêle, on s'atteint, on s'évite ;
C'est tantôt un combat, et tantôt une fuite ;
Tantôt la paix suspend leur choc tumultueux.
Tel, dans ce labyrinthe oblique et tortueux,
Mille feintes erreurs, mille fausses issues,
En un piége invisible adroitement tissues,
De sentier en sentier, de détour en détour,
Embarrassaient les pas égarés sans retour ;
Tel on voit des dauphins les troupes vagabondes
Se chercher, s'éviter, se jouer sur les ondes :
Tels jouaient ces guerriers ; ainsi dans ces combats,
Ils enlaçaient leur course, et confondaient leurs pas.
Ces courses, ces tournois, et ces feintes batailles,
Ascagne, lorsque d'Albe il fonda les murailles,
Les transmit à son peuple ; et des premiers Albains
Leur pompe héréditaire est passée aux Romains.
A ce dépôt sacré, Rome est encor fidèle ;
Rome, renouvelant leur pompe solennelle,
Rassemble pour les jeux ses jeunes citoyens :
Ce sont les fils de Troye et les combats troyens :
Leurs usages, leurs lois, leurs noms vivent encore.

Virgile a peint, dit-on, dans l'apothéose d'Anchise, celle de César, qui prétendait remonter au héros troyen. Quoi qu'il en soit, Auguste aimait avec passion les spectacles équestres. Après la bataille d'Actium, il célébra la

Digitized by Google

dédicace du temple de César et fit exécuter un jeu troyen semblable à celui qui est décrit dans les vers qui précèdent. Les enfans de la haute noblesse de Rome figurèrent dans ces jeux : le jeune Tibère y guidait le premier escadron.

L'art de l'équitation était porté à Rome à un haut degré ; Plutarque dit expressément « qu'il serait aussi » absurde de monter à cheval sans connaître l'équita- » tion, que de vouloir jouer de la flûte sans savoir la mu- » sique. » Au temps de César, qui lui-même était très habile cavalier, il était si honteux d'ignorer l'équitation, que cela avait donné naissance au proverbe : *neque equitare, nec litteras scire*, ne savoir ni monter à cheval ni lire ; nous disons maintenant « ne savoir ni lire ni écrire. » L'art de l'équitation était professé à Rome par les *equisones*, qui se chargeaient tout à la fois du dressage des chevaux et d'apprendre à la jeunesse de Rome l'art de monter à cheval.

Si toutes les allures de haute école n'étaient pas connues des écuyers romains, il y en avait cependant un grand nombre de pratiquées dans les manéges. Les Romains donnaient le nom de *tripudium* à cette allure brillante et prétentieuse que nous désignons par le mot *piaffer*. Le mot français trépigner vient, sans doute, du mot latin *tripudium* ; mais il est alors détourné de sa signification, puisqu'il exprime un mouvement confus et incorrect des jambes du cheval et non l'allure mesurée et gracieuse exprimée par le mot *piaffer*.

Les allures les plus habituelles pour le service étaient :

L'AMBLE, *ambulatoria*, allure la plus commune aux voyageurs romains, comme à tous les peuples de l'anti-

Digitized by Google

quité et du moyen âge, et à laquelle ils dressaient leurs chevaux avec un soin tout particulier.

Le PETIT GALOP, *cantherius*, d'où vient le *canter* des Anglais.

Enfin le GRAND GALOP OU GALOP DE COURSE.

Quant à l'allure du TROT, elle était fort peu dans les habitudes des anciens Romains : ils l'avaient généralement en aversion et désignaient un cheval de trot par les termes de *succussator*, *cruciator*, *tormentor*. On conçoit, en effet, qu'avant l'invention des étriers, cette allure devait être fort désagréable pour le cavalier. Chez aucun des peuples anciens, d'ailleurs, elle n'était plus en usage qu'à Rome, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'immense quantité de statues, de bas-reliefs et de médailles qui sont parvenus jusqu'à nous. Cela tient d'abord, comme nous l'avons dit, à l'absence des étriers, qui laissait sans support les jambes du cavalier, et ensuite à ce que le trot n'est pas l'allure naturelle du cheval méridional ; sa conformation se prête bien mieux aux allures vives et légères. Ce ne fut donc que chez les peuples occidentaux que le trot fut usité, et encore l'usage n'en fut généralement établi chez ces peuples que très tard et presque de nos jours. Nous avons fait la même remarque en parlant du cheval grec.

Le cavalier romain qui avait à faire à quelqu'un un salut de politesse ou de déférence, s'en acquittait en suivant les règles qui s'observent encore aujourd'hui chez les nations civilisées. L'usage voulait qu'en abordant les personnages auxquels il devait considération, il mît pied à terre, s'arrêtât en tenant son cheval de la main gauche et se découvrît de la droite. Lorsqu'on marchait vite, on

Digitized by Google

devait modérer la course de son cheval et même s'arrêter, passer la houssine ou le fouet dans la main gauche et saluer de la droite.

Les chevaux étaient classés à Rome d'après leur destination, leur allure et leur genre de service. On appelait *equus avertarius*, le cheval de route; *equus publicus*, le cheval entretenu aux dépens du trésor public, que les censeurs donnaient aux chevaliers; *equi agmimales*, les chevaux de renvoi que l'on fournissait aux officiers des empereurs, pour voyager dans les routes où les postes n'étaient pas établis; *equi solutarii* et *gradarii*, les chevaux de manége et de bataille; *equi celeres*, les chevaux de course; *equi vencoli*, les chevaux de chasse; *equi canterii*, les chevaux de promenade, les chevaux de petit galop; *equi itinerarii*, les chevaux de voyage; *equi sarcinarii*, les chevaux de somme; *equi massi*, les bidets avec des crinières droites; *ambulaturarii*, les chevaux d'amble; *equi cursuales*, les chevaux de poste; *equi lignei*, les chevaux de bois du champ de Mars, sur lesquels la jeunesse romaine s'habituait chaque jour aux exercices de voltige; *equi pares*, les deux chevaux des désulteurs; *equi triomphales*, les chevaux qui traînaient les chars des triomphateurs. On appelait *singularis equus* le cheval sur lequel était un cavalier qui accompagnait chaque char, encourageait les chevaux et le cocher du geste et de la voix, veillait à ce que les conditions de la course fussent rigoureusement observées.

Enfin les chevaux portaient différens noms, suivant la position qu'ils occupaient dans les quadriges: on appelait *equi funales* les chevaux premiers et quatrièmes ou extérieurs, et *equi jugales*, les chevaux seconds et troi-

Digitized by Google

sièmes, à cause du joug auquel ils étaient attelés. On distinguait encore les *funales* en *funalis dexter* et *funalis sinister*, cheval de droite et cheval de gauche. Il paraît que c'était à celui-ci que les coureurs attachaient le plus de prix et qu'ils accordaient tout l'honneur de la victoire. On lit même à ce sujet, dans les remarques de Saumaise, une curieuse observation : c'est que, dans les inscriptions latines où un cheval est nommé seul comme ayant remporté un grand nombre de prix, il ne s'agit pas d'un cheval monté, mais bien du *funalis sinister*, qui seul illustrait tout l'attelage. Ainsi, *Passerinus* et *Tigris*, les deux plus célèbres chevaux de Rome au temps de Martial, étaient chacun le cheval de gauche d'un quadrige. On conçoit, en effet, que ce cheval, qui devait raser la borne avec tant d'adresse et de précision, dût être tout à la fois doué de moyens naturels très puissans et dressé avec la plus grande habileté. Aussi ces sortes de chevaux étaient-ils payés de grands prix : dans une inscription, un cocher s'applaudit d'avoir dressé des chevaux dont plusieurs furent ensuite payés 100,000 sesterces, environ 20,000 francs de notre monnaie, et dont un fut vendu jusqu'à 200,000 sesterces. Martial parle, dans une épigramme, d'un cheval qui coûta le double de ce dernier prix, environ 80,000 francs. Voici deux inscriptions qui célèbrent la mémoire de deux de ces fameux coursiers.

A AQUILON, LE NOIR MAL TEINT,
FILS D'AQUILON.
IL A VAINCU CENT TRENTE FOIS,
A REMPORTÉ LE SECOND PRIX QUATRE-VINGT-HUIT FOIS,
ET LE TROISIÈME, TRENTE-SEPT FOIS.

Digitized by Google

A HIRPIN, LE NOIR, PETIT-FILS D'AQUILON.
IL A VAINCU CENT QUARANTE FOIS,
A REMPORTÉ LE SECOND PRIX CINQUANTE-SIX FOIS,
ET LE TROISIÈME, TRENTE-SIX FOIS.

Quelquefois les épitaphes contenaient la généalogie du coursier; en voici un exemple :

AUX DIEUX MANES!
FILLE DE LA GÉTULE HARÉNA,
FILLE DU GÉTULE EQUINUS;
RAPIDE A LA COURSE COMME LES VENTS,
AYANT TOUJOURS VÉCU VIERGE,
SPENDURA, TU HABITES LES RIVES DU LÉTHÉ.

Les chevaux des Romains, comme ceux des autres peuples anciens ou modernes, avaient des noms tirés généralement de leur couleur, de leurs qualités, de leur pays natal. On les appelait Victor, Corvus, Egyptus, Volucer, Niger, Superbus, Candidus, Advola, Rapax, Aquila, Sagitta, Romulus, Ajax, Melissa, Gœtulus, Paratus, Hilarus, Memnon, Balista, Œther, Pégasus, Elatès, Androgenus, Cotynus, Passerinus, Tigris, etc.

Les Sibarites avaient poussé fort loin la science de l'équitation. C'est ce peuple, si connu par ses habitudes voluptueuses, qui inventa le premier l'art de faire danser les chevaux au son de la musique. Les Italiens ont encore des livres de musique destinés à la danse des chevaux, et l'école de Franconni a ressuscité, chez nous, ce gracieux spectacle.

Le harnachement des chevaux n'a guère varié dans les temps anciens. Jusqu'à l'époque du moyen âge, c'était toujours ce petit siége posé sur une couverture de

Digitized by Google

laine ou une peau d'animal, retenu sur le dos du cheval par une croupière et un poitrail. Ce petit siége était appelé *ephippium* chez les Romains. Il était souvent d'une richesse extrême, garni d'or et d'argent, de perles et de joyaux. Ainsi que nous l'avons vu, il y manquait les étriers, cet utile complément de la selle moderne, inconnu à toute l'antiquité. On les suppléait de différentes façons. D'abord, pour monter à cheval, on employait la manière la plus simple, la plus naturelle, qui consiste à sauter sur son coursier en s'élevant sur les poignets ; les soldats s'aidaient généralement du bois de leur lance, ainsi qu'on le voit dans certains bas-reliefs ; quelquefois on faisait agenouiller les chevaux pour les enfourcher. Les personnages riches, soit pour monter à cheval, soit pour en descendre, se faisaient aider par leurs esclaves ou leurs domestiques. On se servait aussi de billots, de marche-pieds et d'échelles. Enfin des bornes étaient placées de distance en distance, sur la voie publique, pour la commodité des voyageurs. La confection de ces bornes et le soin qu'il en fallait prendre, formaient une des attributions des fonctionnaires chargés de la grande voirie. Elles étaient soit en bois, soit en pierre, et très rapprochées les unes des autres.

On cite une inscription burlesque trouvée sur l'un de ces montoirs, consacré à la mémoire d'une mule :

DIS PEDIB. SAXUM
CINCLÆ DORSIFERÆ ET CLUNIFERÆ,
UT INSULTARE AC DESULTARE COMMODETUR,
PUB. CRASSUS MULÆ SUÆ CRASSÆ BENE FERENTI,
SUPPEDANEUM HOC CUM RISU POS.
VIXIT ANNOS XI.

Digitized by Google

Le mérite de cette épitaphe, qui consiste dans des jeux de mots, serait assez difficile à faire sentir en français. On y trouve la formule usitée *dis manibus*, aux dieux mânes, changée en *dis pedibus*, dieux des pieds. *Saxum* y remplace *sacrum*, et *bene ferenti*, *bene merenti*. Mais, dit très judicieusement John Lawrence, en substituant ouvertement *cum risu* à *res ludicra*, dont le sens est plus caché, l'auteur va trop loin; il diminue l'effet qu'il veut produire et fait mal augurer de son goût.

L'usage des étriers remonte au temps de saint Jérôme, à l'an 420 environ. Cet auteur les nomme *stupia*, *bistupia*, *strepa*. Avec les étriers, les arçons furent ajoutés à l'*ephippia*, et la selle, depuis cette époque, subit toutes les modifications qui l'ont rendue telle que nous la voyons aujourd'hui.

La bride avait le mors brisé. Les ornemens qu'on y ajouta varièrent à l'infini : quelquefois c'étaient de riches colliers garnis de clochettes, dont l'Europe moderne a longtemps conservé le souvenir. Naguères encore, en Angleterre, une clochette était le prix de certaines courses que l'on appelait *race fore the bels*. Maintenant encore, en France, en Bretagne surtout, les habitans des campagnes ne croiraient pas pouvoir présenter leurs chevaux dans les occasions solennelles, telles que les assemblées de village, les distributions de primes ou même les foires, si ces chevaux n'étaient ornés de clochettes pendues à leurs brides, nouées dans leur crinière ou suspendues au sommet de la tête.

Les Romains, comme les Grecs, avaient plusieurs manières d'arranger la crinière de leurs chevaux. Souvent

Digitized by Google

elle était taillée en brosse ; souvent on la laissait flotter naturellement ; quelquefois on la coupait très court du côté gauche, pour la laisser tomber à droite, bien peignée et lissée. On laissait à la queue toute sa longueur et on la peignait avec soin.

Les Romains surveillaient avec le plus grand soin l'entretien de l'ordre et de la propreté dans les écuries, la qualité de la nourriture, et tous les détails de l'hygiène des chevaux, principalement de ceux qu'ils destinaient aux courses. Ils employaient, dans le pansement, un gant fait de la rude écorce du palmier. Ils avaient aussi l'habitude de se servir de couteaux de chaleur, pour enlever la sueur.

On donnait, d'ailleurs, toujours une attention particulière au toupet, à la crinière et à la queue, qu'on lavait et nettoyait très fréquemment, qu'on huilait, que l'on parfumait pour en rendre les crins doux et luisans.

Après le travail, les chevaux étaient lavés à grande eau. On prenait les soins les plus particuliers de leurs jambes et de leurs pieds, et, en général, la toilette du cheval était regardée comme chose si importante, que cet axiome était proverbial à l'époque de Columelle, à savoir : Qu'il était plus avantageux aux chevaux d'être pansés avec soin, que d'être amplement nourris. Nos modernes hippiatres n'ont pas un moment hésité à le reconnaître.

Varon et Virgile donnent à leur type équestre des yeux vifs et brillans, des naseaux ouverts et larges, des oreilles plantées l'une près de l'autre, une crinière longue et ondoyante, une poitrine large et profonde, des épaules plates et renversées en arrière, un corps arrondi, court

Digitized by Google

et pas trop gros ; des paturons courts et forts, une queue longue et touffue, des *cuisses* fortes, des *jambes* nettes, des genoux plats, des sabots durs et non cassans, des veines grosses et saillantes. En outre, les anciens jugeaient qu'il était d'un heureux augure pour les jeunes poulains, courant dans les pâturages, de montrer de l'ardeur à dépasser leurs compagnons, à franchir les premiers un ruisseau ou une rivière ; de plonger, en buvant, leurs naseaux très avant dans l'eau. Ces idées ont conservé du crédit jusqu'à nos jours ; la dernière surtout paraît très rationnelle : la faculté de retenir son haleine, faculté qui s'exerce nécessairement quand les narines sont plongées dans l'eau, est, en effet, une preuve de la force et de la santé des poumons.

Nous avons déjà pu remarquer que le goût du cheval s'alliait merveilleusement avec la poésie. Il est peu de poètes qui n'aient le sentiment du cheval, et peu d'hommes de cheval qui n'aient à un haut degré le sentiment de la poésie. Nous avons vu Job, un des premiers poètes connus, nous donner la plus belle description du cheval qui ait été faite ; Moïse, chanter le cheval et le cavalier ; Homère, consacrer ses chants aux héros et à leurs coursiers. Virgile aussi enfin est tout à la fois un des plus grands poètes et un des premiers hippologues du monde. Son magnifique poème de l'Enéide est rempli de peintures ayant le cheval pour objet et auxquelles on voit que se complaisait le poète. Quand il parle du cheval, toutes les expressions dont il se sert sont d'une justesse et d'une vérité rigoureuses. Rien ne saurait être ajouté à sa pensée, rien n'en pourrait être retranché. Partout, dans chaque mot, on sent l'écuyer et l'hippolo-

Digitized by Google

gue. C'est dans le texte original de ses magnifiques poésies qu'il faut étudier et apprécier cette finesse d'observation, cette exactitude scientifique qu'il porte jusqu'au milieu des plus chaudes inspirations. Citons cependant ici ce nouveau passage des traductions de Delille :

Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout à coup rompt la chaîne, et loin de la prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes ;
Tantôt par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit et se plonge au fleuve accoutumé ;
Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de la tête et les champs de ses pas,
Levant ses crins mouvans que le zéphyr déploie,
Vole, frémit d'amour et d'orgueil et de joie.

Mais le plus bel ouvrage de Virgile, comme poète, comme penseur et comme savant praticien, c'est d'ailleurs le poème des Géorgiques. Il y fait preuve des connaissances hippiques les plus avancées, et jamais aucun auteur, ni dans les temps passés, ni dans les temps modernes, n'a surpassé les magnifiques préceptes qu'il y donne et qui n'ont jamais été assez étudiés. On a interrogé les naturalistes pour savoir où en était la science équestre dans les beaux jours de Rome ; c'était aux poètes qu'il fallait le demander.

Virgile nous enseigne le moyen d'avoir de bons chevaux. Il veut d'abord qu'on choisisse de bonnes mères... *corpora precipue matrum legat ;* c'est là le précepte éter-

Digitized by Google

nel et le vrai secret de l'élève du cheval : sans un bon choix de poulinières, point d'amélioration, point de chevaux. En vain vous entasserez des volumes, en vain vous prodiguerez les trésors, en vain vous dépenserez sueurs et génie, sans bonnes mères, vous n'aurez jamais de bons chevaux... *corpora precipue matrum legat.* C'est pourtant ce qu'aucun peuple moderne ne sait assez et ce que nous, Français, nous ne savons pas du tout.

Le second précepte virgilien est le choix des étalons. C'est dès l'enfance qu'il faut soigner le père du troupeau; c'est parmi les plus agiles, les plus courageux qu'il faut le choisir. La question de conformation ne vient qu'après celle des qualités intrinsèques, quoique, sans doute, elle ne doive pas être négligée. Choisissez un cheval bon et beau; qu'il égale ceux de Castor, de Mars, d'Achille, et celui sous la forme duquel Saturne remplissait le mont Elis de ses hennissemens. Mais ce n'est pas tout d'avoir un bel et bon étalon, il faut savoir encore à quel exercice il a été formé : s'il a été dressé pour la course, le tirage des chars, ou l'art du manége ; s'il sent le prix de la victoire olympique ; car les qualités acquises se transmettent, comme les qualités natives. Il faut connaître le sang qui l'a fait naître; car, beauté, bonté sont inutiles, si le sang n'est pas là pour assurer à la descendance une durable perfection ! *prolem que parentum !* Et il y a encore, après 2000 ans, des gens qui vous demandent ce que c'est que le sang ! Mais lisez donc Virgile !

En outre, vous voulez élever des chevaux et vous ne commencez pas par choisir avec soin les localités qui leur sont propres ; vous pensez que partout on peut faire naître un brillant et rapide coursier, que l'air, le sol, les

Digitized by Google

eaux, n'y sont pour rien; c'est que vous n'avez pas lu Virgile!

« Ne voit-on pas que le safran vient du Tmolus; que » l'Inde nous envoye l'ivoire, et la molle Sabeïe, l'en- » cens; que les Chalybes nous fournissent l'acier; le » Pont, le musc odorant, et l'Epire, les chevaux couverts » des palmes d'Elis. Depuis que Deucalion jeta sur la » terre dépeuplée les pierres d'où naquirent les hommes, » — dure espèce, — la nature attribua des propriétés » diverses à chaque pays, et ses lois n'ont pas changé. »

Si l'on savait lire Virgile, on ne dirait pas non plus que la dégénération est un vain mot; on saurait qu'il faut sans cesse renouveler tous les germes, tous les élémens de reproduction, jusqu'aux graines elles-mêmes, non seulement pour améliorer, mais encore pour ne pas reculer dans la voie du progrès.

Vidi lecta diu et multo spectata labore
Degenerare tamen, 'ni vis humana quotannis
Optima quæque manu legeret : sic omnia fatis
In pejus ruere ac retro sublapsa referri.

« J'ai vu les espèces, objet d'un choix longtemps attentif et de soins aussi efficaces que multipliés, finir encore par dégénérer, si, chaque année, la main de l'homme ne revenait mettre en réserve les meilleures types. C'est ainsi que la destinée de toute chose est d'aller de mal en pire et de se laisser entraîner sur la pente du néant. »

Le poète ajoute :

Non aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit, si brachia forte remisit
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

Digitized by Google

« C'est ainsi que celui qui rame dans sa frêle barque contre le courant, s'il laisse un instant retomber ses bras fatigués, est entraîné par la pente des eaux, et recule. »

La civilisation est toute entière dans cette simple et magnifique comparaison, et la science du cheval est toute entière dans dix vers de Virgile.

Le cheval fut en honneur sous la république romaine, comme le prouvent les documens que nous avons produits ; mais ce fut sous les empereurs qu'il acquit toute la considération dont il était digne, et préluda aux nobles destinées qui lui étaient réservées pendant le moyen âge. César, comme tous les grands hommes, aimait avec passion les exercices équestres, dans lesquels il excellait. Il avait, comme nous l'avons vu, un cheval fameux, qui, dit-on, avait *les pieds de devant d'un homme*. Cette fable a, sans doute, une origine pareille à celle de la *tête de bœuf* du cheval d'Alexandre ; mais le cheval de César n'en joua pas moins un rôle dans l'histoire du monde. Il était né dans le palais du héros et ne fut jamais monté que par lui. D'après l'oracle, il présageait l'empire à son maître. Aussi son maître lui donna-t-il tous les soins possibles. César le montait dans les occasions solennelles, fit avec lui la conquête des Gaules, franchit avec lui les rives fatales du Rubicon, au delà duquel il n'y avait plus que le sceptre du monde ou le poignard de Brutus. Enfin, il lui fit élever une statue devant le temple de Vénus Genitrix.

Le cheval de Séjan est fameux dans l'histoire romaine et a donné lieu à un proverbe encore usité maintenant : *il monte le cheval de Séjan*. Ce cheval était *Arzell*, c'est-

Digitized by Google

à-dire qu'il avait une balezane au pied postérieur droit. Après la mort de son maître, favori de Tibère, il passa à Dolabella, à Caïus et à Caniguus, qui tous eurent une fin tragique ; Marc Antoine le montait lorsqu'il fut vaincu par Octave ; enfin, son dernier possesseur, Néjidus, fut par lui culbuté et noyé dans un fleuve.

Spartacus, avant la bataille où il devait être défait par Crassus, avait été assez mal inspiré pour tourner son épée contre le cheval qui l'avait porté. « Si je remporte » la victoire, s'écria-t-il imprudemment, j'aurai assez » des chevaux des ennemis, et si je suis défait, je n'en » aurai pas besoin. » César est aussi coupable d'avoir dit un jour, au moment de livrer une bataille, comme on lui amenait un cheval : « Je ne m'en servirai qu'après la » victoire, pour la poursuite de l'ennemi. »

Caligula aimait passionnément les chevaux. On sait qu'il voulut élever l'un des siens à la dignité de consul : personné n'a oublié l'illustre nom d'*Incitatus*. L'empereur, son maître, lui fit construire une écurie de marbre, lui donna une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre et un collier garni de perles d'Orient. Incitatus avait un palais richement meublé ; une foule d'officiers et d'esclaves formaient sa cour, et les convives invités en son nom étaient reçus avec magnificence. La veille des courses du cirque, l'empereur envoyait des soldats pour faire observer le silence dans les environs de sa demeure, et empêcher que son sommeil ne fût troublé. Quelquefois il l'invitait à sa propre table, lui servait lui-même l'orge dorée, lui présentait lui-même le vin d'une coupe d'or où il avait bu le premier. Il le nomma pontife, conjointement avec lui, et il l'eût élevé à la dignité de consul, si la mort

Digitized by Google

lui en eût laissé le temps. Il en était, en effet, déjà venu à faire porter devant Incitatus les faisceaux du consulat. Ce curieux amour de Caligula pour un coursier favori ne peut être, à la vérité, regardé comme une preuve que la dignité impériale exclut toujours toute idée de folie chez ceux qui en sont revêtus. Cependant Voltaire fait ici cette réserve, dans le quatrain suivant :

> Si dans Rome avilie un empereur brutal
> Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
> Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
> En d'indignes mortels a mis sa confiance.

Vérus se distingua aussi par son attachement pour les chevaux, et en particulier pour son cheval Volucris. Il le nourrissait de raisins secs et de pistaches. Il fit faire sa statuette en or et la portait partout avec lui. Il lui fit, après sa mort, élever un tombeau au Vatican.

Auguste avait aussi fait construire un monument en l'honneur de son cheval, que Germanicus avait chanté dans ses poésies.

Caracalla ne nourrissait ses coursiers qu'avec des raisins d'Apamène.

Nous avons déjà parlé de la passion de Néron pour les courses et les jeux du cirque ; nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

Adrien donna des sépultures monumentales à plusieurs chevaux, à son cheval *Borystène,* entre autres, en mémoire duquel il composa, en outre, lui-même, une épitaphe.

A Rome, la possession d'un cheval était un droit uniquement réservé aux sénateurs, aux chevaliers, aux

Digitized by Google

membres des corps municipaux et aux gouverneurs des provinces. Ce droit cependant, par une exception bizarre, s'étendait aussi à la corporation des marchands de porcs, mais seulement dans le cercle de la banlieue de la ville.

Les Romains, à l'exemple des Perses, avaient établi des postes sur les routes ouvertes dans toutes les directions de l'empire. Il n'y en avait pas moins de cinq par journée, sur chaque route, dit Properce, et quelquefois il y en avait jusqu'à huit. Il n'y en avait pas qui ne fût pourvue de quarante chevaux, avec autant de postillons et de palefreniers qu'il était nécessaire.

Au temps de la république, les médailles consulaires portaient toutes des images équestres au revers : tantôt c'étaient les Dioscures, en l'honneur desquels un temple s'élevait près du cirque Flaminius ; tantôt c'était un cavalier lancé au galop, de toute la vitesse de son cheval ; le plus souvent c'était un char attelé de deux chevaux et quelquefois un quadrige.

Sous les empereurs, le revers des médailles présenta les mêmes images, dans un cercle plus varié de sujets. Le char attelé de deux ou quatre chevaux y est ordinairement le signe du triomphe ; le cheval qu'on tient par la bride y exprime une victoire remportée, soit dans les combats, soit dans les jeux du cirque.

Le cheval était, comme l'aigle, représenté sur les enseignes guerrières de Rome.

On a fait une observation curieuse en parcourant les catacombes. On a remarqué que les tombeaux des premiers chrétiens sont, en grand nombre, ornés de gravures et de dessins représentant des chevaux ou d'inscriptions

Digitized by Google

indiquant la profession du mort, quand cette profession se rattache aux chevaux, de quelque côté que ce soit. On lit, par exemple, dans plusieurs épitaphes : *Collegii jumentariorum...* ou *sacro stabulo...* ou *cursui publico...* ou même *circo...* ou enfin *agitores.* Les inscriptions d'une autre espèce, ainsi que les gravures et les dessins, ne sont d'ailleurs, d'ordinaire, que des allégories mystiques, faisant allusion soit à la brièveté de la vie symbolisée par la vitesse du cheval, soit à cette lutte, à cette course terrestres, dans lesquelles l'apôtre saint Paul excite le fidèle à déployer tout courage et toute persévérance, quand il dit : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi... Qui perseveraverit usque ad finem, hic coronabitur.*

Cependant le dernier jour de Rome approchait ; le cheval n'était plus qu'un vain ornement de ces fêtes dont le peuple était aussi avide que de pain (*panem et circenses*) ; la forte cavale gauloise, à la vaste poitrine, le Roussin du Franck, balayant la terre de son épaisse crinière, le coursier sans frein du Numide n'étaient plus là pour garder les portes brisées de la ville superbe : l'empire s'affaissait comme ces vieux chênes minés par le temps, qui couvrent encore de leurs vastes branches le pâtre et ses brebis, mais qui, n'ayant plus de racines, vont désormais succomber au premier souffle de l'aquilon.

« Attila, cet homme qui du fond de sa ville de bois, dans les herbages de la Pannonie, ne savait lequel de ses deux bras il devait étendre pour saisir l'empire d'Orient ou l'empire d'Occident, et s'il arracherait Rome ou Constantinople de la terre, » Attila vint faire boire ses coursiers Kalmouks aux eaux de la Seine et du Tibre. Ar-

Digitized by Google

rêté devant Paris par la vierge de Nanterre, devant Rome par saint Léon, il ravage l'Italie, détruit Aquilée, en s'écriant : « Là où mon cheval a passé, l'herbe ne repousse » plus. » Mais il se trompait dans son orgueil : l'herbe a repoussé sous les pas du coursier *du fléau de Dieu*. L'orage qui porte dans ses flancs la grêle et le tonnerre fait aussi mûrir les moissons et ambrer les fruits de la vigne.

Pour effacer des coursiers du barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois les champs couronnés.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Invasions dans les Gaules. — Les Francs. — Mérovée. — Clovis. — Les Bretons du continent et les Bretons insulaires. — Rollon et les Normands.

Le vieux monde finissait; la civilisation orientale, descendue jusqu'aux limites de l'occident, était allée éveiller dans leurs forêts des peuples neufs et terribles, qui vinrent à leur tour maîtriser la terre et servir de guides aux nations. Jusqu'ici nous n'avons contemplé que le cheval du midi, aux allures légères et à l'œil de feu; nous avons à peine entrevu le cheval du nord, couvert sous son harnais sauvage, à moitié caché sous son épaisse crinière, attelé aux lourds chariots de la Germanie ou aux chars armés de faulx des Celtes-Bretons. Bientôt ce coursier dégénéré va sortir de son barbare esclavage, se retremper au noble sang dont il est descendu et reconquérir ses titres de gloire. Joignant la vigueur et la

Digitized by Google

grâce de ses pères aux formes athlétiques qu'il a trouvées dans les humides pacages et sous le ciel brumeux du nord, le Destrier, cheval inconnu dans les temps antiques, va fonder les royaumes de l'Europe moderne, et lutter contre le cheval arabe lui-même, dans les champs de Thessalonique et de la Massoure.

Les Francs étaient une confédération de peuples Germains parmi lesquels se trouvaient les *Marses*, de la race des Isterons, dont le nom, ainsi que celui des *Marcommans*, indique les habitudes équestres. C'étaient, comme nous l'avons vu, d'intrépides cavaliers que ces rudes Germains à l'œil bleu, à la chevelure blonde, couverts de la peau de l'ours et du bison et armés de l'angon d'acier. Leurs enseignes portaient un cheval blanc aux fougueuses allures. Leurs bardes chantaient les Walkyries, chevauchant sur d'ardentes haquenées: « Les déesses » qui président aux combats, ces belles Walkyries étaient » à cheval, couvertes de leur casque et de leur bouclier. » Allons, disent-elles, poussons nos chevaux au travers » de ces mondes tapissés de verdure qui sont la demeure » des dieux. »

Voici comment M. de Châteaubriant a peint le cheval de Clodion:

« La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les » barbares; Clodion se précipite à sa rencontre: le roi » chevelu pressait une cavale stérile, moitié blanche, » moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et » de chevreuils, dans les haras de Pharamond. Les bar- » bares prétendaient qu'elle était de la race de *Rinfax*, » cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de *Skinfax*, » cheval du Jour, à la crinière lumineuse. Lorsque pen-

Digitized by Google

» dant l'hiver, elle emportait son maître sur un char d'é-
» corce, sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne
» s'enfonçaient dans les frimas, et plus légère que la
» feuille du bouleau roulée par le vent, elle effleurait à
» peine la cime des neiges nouvellement tombées. »

Le Franck chantait dans ses chansons d'amour : « Je
» sais faire huit exercices ; je me tiens ferme à cheval ; je
» nage, je glisse sur des patins, je lance le javelot, je manie
» la lance ; cependant une fille de Russie me méprise. »

En prenant pied sur le sol gaulois, les Francs, en gardant leur propre expérience, s'approprièrent tout d'abord, comme par instinct, toutes les habitudes des Gaulois et des Romains. Ils puisèrent ainsi dans une triple source la science hippique, telle à peu près que nous la retrouvons de nos jours.

Le Sicambre, devenu citoyen, posa sur un monticule, près des eaux, la tour de bois qui formait le centre de son aleu. Une épée et un cheval, voilà sa richesse ; et cette richesse le rendait l'égal des rois. Le don d'un cheval, chez les Germains, était la plus haute récompense du courage et de la valeur : « Ils attendent, dit Tacite,
» de la libéralité de leur chef, ce cheval de bataille et
» cette framée sanglante et victorieuse. »

Les catégories sociales que nous avons vues établies dans les Gaules disparurent ; la chevalerie romaine, la trimarchie gauloise, la cavalerie franque se fusionnèrent en une vaste confrérie, la chevalerie, qui pendant huit siècles gouverna le monde et fonda tous les empires modernes. Nous réservons une place spéciale à sa magnifique histoire, dont le cheval est le héros de fait, comme il l'est par la gloire de son nom.

Digitized by Google

Dans la France naissante, les habitudes germaniques ne firent qu'ajouter encore à la sollicitude que les Romains et les Gaulois avaient portée aux chevaux et à ceux qui les soignaient.

D'après les lois allemandes, le maréchal qui gouvernait habituellement douze chevaux, dans la maison du chef de famille, était assez considéré pour que, s'il venait à être tué méchamment, son meurtrier payât le *wehrgeld*, ou prix du sang, de 40 sous (solidi).

Le cheval était aussi lui-même particulièrement protégé par les lois franques. Celui qui avait seulement monté un cheval ou une jument sans la permission de son maître, était mis à l'amende de 15 sous d'or ; et le vol du cheval de guerre d'un Franc, d'un cheval hongre, d'un cheval entier ou de ses cavales, était puni des plus fortes peines.

Voici un fait qui prouve le prix qu'on attachait à un bon cheval, en ce temps de combats journaliers et de courses rapides : Clovis, ayant défait les Visigoths, va au tombeau de saint Martin remercier Dieu de la victoire. Il offre en présent au monastère le cheval sur lequel il était monté le jour de la bataille de Vouglé. Mais bientôt, tant un bon coursier est chose rare, Clovis regrette son offrande ; il redemande son cheval au prix de 50 marcs d'argent. Les moines lui répondirent que saint Martin tenait aussi beaucoup au présent qui lui avait été fait. Clovis fut obligé de doubler la somme pour faire taire les scrupules du monastère. Ce fut alors que le rude Sicambre murmura, dit-on, dans sa barbe : « Saint Martin » sert bien ses amis ; mais il leur vend ses services un » peu cher. »

Digitized by Google

Le soin des chevaux était, vers les cinquième et sixième siècles, en France, l'occupation spéciale des principaux possesseurs du sol. Malheureusement les moines, seuls chroniqueurs de ces temps ténébreux, n'étaient pas ordinairement des hommes de cheval et ne nous ont laissé que peu de documens sur les habitudes équestres de cette époque. Cependant nous retrouvons çà et là les preuves de grands établissemens hippiques, entretenus par les barons romains, gaulois et francs, qui habitaient alors la France naissante. Nous voyons entr'autres, dans la vie de saint Sever, que, pendant sa jeunesse, il fut employé parmi les gardiens des cavales d'un certain Corbécénus, puissant feudataire du pays du bocage Neustrien. On ne sait quelle était l'origine de Corbécénus; mais il faisait sa demeure dans un château placé sur le flanc d'une montagne, près du cours de la Beuvronne, qui prend sa source dans la forêt actuelle de Saint-Sever et va se confondre avec la rivière de Vire, au-dessous de la ville de ce nom. Ce pays de Vire possède, en effet, d'excellens pâturages et des eaux limpides : Corbécénus pouvait y nourrir une grande quantité de cavales et de poulains.

Les Francs avaient pris d'un peuple de la Gaule, appelé les Bastern, une sorte de chariot, qui fut appelé *basterne,* de leur nom. On y attelait des bœufs, et les femmes s'en servaient habituellement pour les voyages et les promenades. Clotilde avait quitté, dans une basterne, le palais de son oncle, pour venir épouser Clovis, quand, sur un avis qui lui vint, elle sort du chariot, s'élance sur un cheval et atteint la terre de délivrance, où elle devait avoir une mission si glorieuse à remplir. Le souvenir de Clotilde se lie aux premiers jours de la na-

Digitized by Google

tionalité française ; c'est une de ces femmes qui, comme sainte Geneviève et Jeanne-d'Arc, donnent à l'histoire de France un cachet de grâce et de poésie qui manque à toutes les autres.

Nous voyons encore la basterne dans l'aventure de la fille de Deuthéric, précipitée au fond de la Meuse par un attelage de jeunes bœufs indomptés.

Si, du reste, l'ambition des premiers chefs de notre nation était d'avoir un grand nombre de chevaux pour subvenir aux besoins sans cesse renaissans de la guerre et de la dévastation, nous ne voyons pas qu'on prît pour cela, dans les armées, grand soin de la nourriture, de la santé, de l'entretien et de l'hygiène du cheval. C'est que le barbare se faisait encore trop sentir dans le guerrier franc. L'ouvrage intitulé *Gesta francorum* nous apprend que c'était l'usage des Francs, à la guerre, d'abandonner leurs chevaux à eux-mêmes, de les laisser paître au hasard. Ils se contentaient, en les mettant ainsi en liberté, de leur attacher au cou une clochette dont le bruit les guidait au moment où il s'agissait d'aller à la recherche de leurs montures. On raconte que Frédégonde profita de cette coutume pour tromper l'armée de Brunehault à la bataille de Croucy. Quelque peu de crédit que méritent les détails dont cette histoire est ornée, le fait en lui-même n'en demeure pas moins certain. On a, d'ailleurs, supposé que c'était cet usage, très ancien, il faut en convenir, et remontant même jusqu'aux peuples nomades, qui avait fait de la clochette, pendant tout le moyen âge et jusqu'à nos jours, l'ornement obligé du cheval, et même quelquefois un titre d'honneur pour le coursier qui s'en trouvait décoré. Mais nous pensons tou-

Digitized by Google

jours qu'il faut reporter aux Romains, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'idée de faire entrer la clochette dans la toilette du cheval.

Pourquoi faut-il qu'il y ait eu dans notre histoire un siècle assez féroce pour inventer ce supplice affreux, où le cheval a été forcé de jouer un si épouvantable rôle! Passons sans nous arrêter sur cet horrible récit où figure la cavale indomptée qui dispersa les membres palpitans de la vieille reine Brunehault.

L'époque mérovingienne est empreinte au plus haut degré du sentiment hippique. Ces luttes de peuples barbares, ces invasions, ces courses lointaines, les chocs terribles des Huns, des Germains, des Vandales, des Maures, au nord et au midi, en orient et en occident, tout cela était impossible, sans le dos vigoureux et la jambe nerveuse du cheval. Attila, Clovis, Mahomet, portés sur de rapides coursiers, comme la mort sur son cheval pâle, courbaient les peuples sous la loi de leur épée, loi suprême, et la seule ici bas que l'homme n'ose blasphémer.

Aussi l'homme qui n'était pas toujours à cheval n'était qu'un *vassal*. La clergie seule a pu se permettre de négliger l'équitation, symbole de la puissance.

Savez-vous pourquoi la race de Clovis a fait place à celle de Pépin? pourquoi les fils des rois chevelus ont subi la tonsure du moine? pourquoi la France a perdu Childéric et gagné Charlemagne? Eginhard va vous l'apprendre: « *Quocumque eundum erat carpento ibat, quod* » *bobus junctis, bobus rustico more actis trahebatur;* » *sic ad palatium, sic ad publicum populi sui conven-* » *tum, qui annatim ob regni utilitatem celebrabantur,*

Digitized by Google

» *ire, in domum redire solebat.* » S'il fallait qu'il allât quelque part, il voyageait monté sur un chariot traîné par des bœufs, qu'un bouvier conduisait à la manière des paysans ; c'est ainsi qu'il avait coutume de se rendre au palais et à l'assemblée générale de la nation qui se réunissait une fois chaque année pour les besoins de l'État.

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Oui, les rois fainéans avaient laissé dormir les coursiers de bataille de leurs pères ; ils se faisaient traîner dans un char, *carpento* ; avec des bœufs, *bobus junctis ;* comme des paysans, *rustico more.* Ah ! ils méritaient vraiment de perdre l'empire du monde ! C'était sur un bon et vigoureux coursier que Charles Martel, dans les champs de Poitiers, conquit la couronne que son fils Pépin légua à la brillante dynastie des Carlovingiens.

Le besoin d'être toujours à cheval fit modifier les anciens usages. L'*ephippium* des Romains se modifia peu à peu ; la selle commença à paraître avec ses étriers, ses battes de bois et ses sangles, la croupière et le poitrail. Ce fut vers l'an 340 que l'histoire fait pour la première fois mention de la selle équipée. Saint Jérôme est le plus ancien auteur qui en ait parlé. Les étriers étaient appelés *stupia, bistupia* et *strepa.* A l'époque de la conquête de l'Angleterre, les Normands se servaient de selles e d'étriers, comme le prouve le harnachement des chevaux de la tapisserie de la reine Mathilde, monument contemporain. Cependant une curieuse remarque, c'est que quelques unes des selles qui figurent dans cette tapisserie n'ont

Digitized by Google

pas d'étriers. Faudrait-il en conclure, avec plusieurs auteurs, que l'usage n'en était pas général à cette époque? C'est une opinion que viendrait confirmer le fait suivant, dont on pourrait même inférer que les étriers s'attachaient et se détachaient à volonté de la selle.

D'après G. de Malmesbury, Guillaume-le-Roux, ayant eu un cheval tué sous lui, au siége du Mont-Saint-Michel, s'en fit amener un autre et sauta dessus sans attendre qu'on lui mit des étriers : *non expectato ascensorio sonipedem insiliens.*

C'est aussi à l'invasion des peuples du Nord que remonte une autre invention importante dans les fastes hippiques, l'invention de la ferrure. Le cheval méridional, à la corne dure, au sabot cylindrique, marchant la plupart du temps sur un sol sec et sablonneux, n'avait pas exigé ce perfectionnement qu'on a justement appelé un mal *nécessaire;* mais le cheval du Nord, à la corne spongieuse, au sabot aplati, foulant alternativement des terres humides qui amolissaient la corne de ses pieds, et des terrains pierreux qui la brisaient et la comprimaient, devait être l'objet d'une précaution sans laquelle il fût bientôt devenu inutile. L'on attacha même dès lors une telle importance à la ferrure, que, chez tous les peuples modernes, le nom de l'artiste ou de l'ouvrier chargé de ferrer les chevaux devint non seulement un nom très répandu, mais encore un titre de noblesse, une marque de dignité. Ainsi les noms de *Maréchal,* dans la France; de le *Goff,* en Bretagne; de *Smith,* en Angleterre; de *Ferrières,* en Normandie, et de *Ferrers,* en Angleterre, ont pour origine principale la ferrure des chevaux. Les de *Ferrières* portaient de gueulles à l'écusson d'hermines

Digitized by Google

et à l'orle de huit fers à cheval. On retrouve dans beaucoup d'armoiries des fers à cheval en plus ou moins grand nombre. Il n'y a aucun doute que l'origine des maisons qui les portent ne soit celle que nous indiquons. Enfin le *Domesday Book* contient plusieurs donations faites par Le Conquérant à des ouvriers ferrans : tant on attachait d'importance à leur art et aux progrès qu'on lui faisait faire !

L'invasion romaine avait été, pour les Gaules, comme une vaste inondation débordant avec impétuosité sur le sol, le couvrant de toute part pendant un temps plus ou moins long, et se retirant ensuite peu à peu, non sans laisser des traces durables de son violent passage. L'invasion franque fut semblable à un de ces empiètemens de la mer venant s'emparer d'un rivage, s'y creuser un nouveau lit pour le garder à jamais. Les eaux alors laissent quelquefois surnager à leur surface de petites îles, témoins irréfragables de leur irrésistible et éternelle conquête.

C'est ainsi que, sous la dénomination des Francs, quelques débris des Gaules, protégés par des bois épais, des marais inaccessibles, des montagnes escarpées, prétendirent conserver, au milieu de l'Europe, une nationalité particulière et réussirent au moins à garder jusqu'à nos jours le cachet de leur origine. La race bretonne surtout, issue des Gaulois, Celtes et Kymris, repoussée par les Francs dans l'Armorique, par les Angles et les Saxons dans les montagnes galloises et calédoniennes, vécut encore pendant plus de dix siècles de sa première vie, inculte, active et batailleuse.

Comme tous les peuples doués d'une imagination vive

Digitized by Google

et poétique, le peuple Breton eut ses temps fabuleux et son épopée mystérieuse. Ce fut lui qui créa cette mythologie du moyen âge, si habilement exploitée par les poètes modernes : l'Arioste, Le Tasse, Skakespeare, Cervantes, génies étrangers qui savaient mieux profiter que nous des merveilles écloses à notre soleil.

Souvenirs de la Table-Ronde, d'Arthur et de Tristan, de la blonde Iseult et d'Oriane ; enchantemens de Brocéliande, veillées du château de Joyeuse-Garde, récits de la Roche-Périon, patrie d'Amadis, ce type merveilleux du héros chrétien, vous naquites au bruit des vagues de la mer, sur le sein des fées de la Gaule, dans les antres mystérieux du pays d'Arvor.

Et le cheval vient se mêler à toute votre poésie. Il y est l'ami et le compagnon des héros ; il y porte les dames de leurs pensées ; il y fournit le don le plus précieux que l'on puisse faire à l'amitié ou à l'amour ; les amusemens qu'il y procure sont les plus nobles, les plus agréables et les plus estimés de tous.

Il y avait trois choses qu'on ne pouvait saisir pour dettes chez un homme libre du pays de Galles : son *cheval* d'abord, puis son *épée* et sa *harpe*.

Gradlon reçoit d'une fée un superbe coursier appelé Gadifer, qui le menait de victoire en victoire. Lors de la destruction de la ville d'Is, Gradlon se sauva à cheval, emportant en croupe sa fille Dahut, ce démon aux yeux d'ange, qu'il précipita dans la mer par l'ordre de Dieu. Son cheval devint sauvage, dit le chant populaire.

« Forestier, forestier, dis-moi, le cheval sauvage de » Gradlon, l'as-tu vu passer dans cette vallée? Je n'ai » pas vu passer dans cette vallée le cheval de Gradlon ;

Digitized by Google

» je l'ai seulement entendu la nuit : trip-trep, trip-trep,
» trip-trep, rapide comme le feu. »

Le cheval, chez tous les peuples orientaux et chez tous les peuples du Nord, était, comme nous l'avons vu, considéré comme le symbole de la guerre. Dans tous les anciens chants bretons, les chefs belliqueux sont comparés à des chevaux marins et à des chevaux de guerre :

« Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre et faire
» trembler le rivage.....

» Tiens bon ! tiens bon ! cheval de mer ! frappe-le à la
» tête ! frappe fort, frappe ! »

Les femmes montaient à cheval comme les hommes :

« Tréfinne, fuyant de chez l'infâme Comore, pour re-
oindre son père, le comte de Vannes, fit équiper sa
» haquenée et tira le grand galop vers Vannes. »

Les guerriers soignaient et pansaient eux-mêmes leurs chevaux, comme les héros d'Homère. Ils avaient même soin de la ferrure.

On lit dans les chants populaires de Bretagne, recueillis par M. de la Villemarqué :

« ..... Et toutes les maisons qu'il voyait étaient rem-
» plies d'hommes d'armes et de chevaux, et chacun four-
» bissait son casque, et frottait son épée, et lavait son
» armure, et *ferrait son cheval.* »

Nous avons vu, dans la Grèce, les femmes des héros et les filles des rois soigner et panser elles-mêmes les chevaux de leurs maris, de leurs pères et des étrangers qu'elles voulaient honorer. Nous retrouvons cet usage dans les habitudes bretonnes des quatrième et cinquième siècles. L'ouvrage que nous venons de citer nous en fournit encore la preuve dans les lignes suivantes :

Digitized by Google

« La salle du château de Kénou était occupée par » vingt-quatre jeunes filles qui brodaient du satin dans » l'embrasure de la fenêtre..... et la moins gracieuse » était plus gracieuse que Givennivar, l'épouse d'Arthur, » quand elle paraît ornée de toutes ses grâces, à la » messe, le jour de Noël ou de Pâques. Et elles se levè- » rent à mon approche, et six d'entr'elles prirent mon » cheval et me désarmèrent..... Or, les six jeunes filles » qui avaient pris mon cheval le déharnachèrent aussi » lestement que si elles eussent été les meilleurs écuyers » de l'île de Bretagne.....

» Dès le point du jour, tout le monde était debout, » et Arthur appela les gardes qui veillaient à la porte de » sa chambre, et ils entrèrent tous quatre, et ils le sa- » luèrent, et ils l'habillèrent; or, le prince s'étonnait de » ce que Givennivar ne se levait pas et ne quittait pas » son lit, et les gardes voulurent l'éveiller.

» Ne la réveillez pas, dit Arthur, elle aime mieux dor- » mir que venir à la chasse.

» Et Arthur sortit, et il entendit deux cors sonner, » l'un du côté de la demeure du grand veneur, l'autre » du côté de celle du chef des écuyers; et toute la troupe » des chasseurs se réunit à lui, et ils partirent pour la » forêt.

» Et après leur départ, Givennivar s'éveilla, et elle » appela ses femmes, et elle s'habilla.

» Femmes, dit-elle, on m'a permis hier au soir d'as- » sister à la chasse; allez donc, une de vous, à l'écurie. » et faites-y préparer un cheval qu'une dame puisse » monter.

» Et une d'elles s'y rendit et n'y trouva que deux che-

Digitized by Google

» vaux, et Givennivar et une de ses femmes les montè-
» rent, et elles passèrent la rivière d'Osk, et elles sui-
» virent la trace des chevaux des chasseurs.

» Et comme elles chevauchaient ainsi, elles entendi-
» rent un grand bruit, et elles détournèrent la tête et
» virent un chevalier monté sur un jeune coursier de
» chasse d'une haute taille, et c'était un jeune homme à
» l'air noble, aux cheveux longs, aux jambes nues, por-
» tant au flanc une épée à garde d'or, vêtu d'une robe
» et d'un manteau de satin, chaussé de fins souliers de
» cuir et ceint d'une écharpe de pourpre bleue, aux deux
» bouts de laquelle pendaient deux pommes d'or, et son
» coursier marchait d'un pas relevé, vif et fier.....

. . . . . .

» La dame fit donc amener un beau coursier noir de
» Gascogne, portant une selle de hêtre, et apporter une
» armure complète d'homme et de cheval.

» Un jour qu'Owenn était assis à table, à Kerléon-
» sur-Osk, voici venir une demoiselle vêtue d'une robe
» de satin jaune, et montée sur un cheval bai à crinière
» flottante et couvert d'écume, et la bride et la partie
» découverte de la selle étaient d'or, et elle s'avança vers
» Owenn, et elle lui arracha du doigt son anneau nuptial.

. . . . . .

» Il faudra que tu aies soin toi-même du cheval de
» ce jeune homme, car nous n'avons pas de valets. J'au-
» rai, répondit-elle, tout le soin de sa personne et de
» son cheval.

» Et la jeune fille désarma le jeune homme, puis elle
» porta au cheval du grain et de la paille, et revint dans
» la salle et rentra dans la chambre. »

Digitized by Google

Parmi les curieux détails que nous offrent les anciennes légendes, on ne lira pas sans étonnement la description suivante d'une course de chevaux au cinquième siècle; elle est extraite d'un chant populaire de Bretagne, intitulé *le Barde Merlin.*

« Ma pauvre grand'mère, écoutez-moi, j'ai envie d'al-
» ler à la fête.

» A la fête et aux courses nouvelles que donne le roi.

. . . . . .

. . . . . .

» Il a équipé son poulain rouge; il l'a ferré d'acier
» poli; il l'a bridé et lui a jeté sur le dos une housse lé-
» gère, et lui a attaché un anneau au col, et un ruban à la
» queue, et il l'a monté, et il est arrivé à la fête nouvelle.

» Comme il arrivait au champ de fête, les cornes son-
» naient; la foule était pressée et tous les chevaux bon-
» dissaient : celui qui aura franchi la grande barrière du
» champ de fête au galop,

» En un bond vif, franc et parfait, aura pour épouse
» la fille du roi.

» A ces mots, son jeune poulain rouge hennit à tue-
» tête, bondit et s'emporta, et souffla du feu par les na-
» seaux, et jeta des éclairs par les yeux, et frappa du
» pied la terre; et tous les autres étaient dépassés, et la
» barrière franchie d'un bond.

» Sire, vous l'avez juré, votre fille Linor doit m'appar-
» tenir. »

On voit que le sol français peut revendiquer à bon droit l'origine de ces courses, que mille ans plus tard nous sommes allés redemander à une nation plus soigneuse que nous de ses intérêts les plus chers.

Digitized by Google

Le goût du cheval était inné chez les peuples bretons, et l'histoire nous fournit une foule d'autres documens qui démontrent combien ces peuples attachaient d'importance à la possession et à l'amélioration de leurs races de chevaux.

Les seigneurs et les abbayes possédaient des haras qu'ils entretenaient avec grand soin, et dans lesquels ils introduisaient, lorsqu'ils le pouvaient, des étalons orientaux, reconnus, dans tous les temps et par tous les peuples, comme la base de toute amélioration hippique. Parmi les abbayes qui possédaient les chevaux les plus renommés, on cite celle de Quenipily, à laquelle Allain Fergant, partant pour la Terre-Sainte, concéda une terre, moyennant mille sous et un *beau cheval.*

L'abbaye de Redon possédait aussi un beau haras. Son abbé vint, en 1108, faire une demande au même Allain Fergant, et lui offrit un cheval estimé 300 sous, somme énorme à cette époque. Un autre duc, vers 1260, acheta la ville de Brest, moyennant une haquenée blanche et 100 livres de rente.

Les croisés bretons, comme ceux de toutes les autres contrées, ramenèrent avec eux, dans leur pays, un grand nombre de chevaux arabes. On cite, parmi ces dignes enfans de l'ancienne Bretagne, les Goyon, sieurs de Matignon et Alain Fergant lui-même.

Une charte de 1212 témoigne qu'Olivier, vicomte de Rohan, ramena de la croisade neuf chevaux arabes, qu'il abandonna dans la forêt de Kénécan, où déjà se trouvait un certain nombre de coursiers à l'état demi-sauvage. Il obtint du mélange de ces familles équestres une race nombreuse et fort estimée, dont il concéda la moitié à

Digitized by Google

l'abbaye de Bon-Repos. Dans le dessein de propager cette race précieuse, il défendit l'exportation des étalons et prit de sévères mesures au sujet des jumens qui en provenaient. C'est, sans doute, à ce fait qu'il faut rapporter l'origine du droit exercé par les ducs de Rohan sur la foire à chevaux qui se tenait, le 6 juillet, à Noyal, près Pontivy. Cette foire réunissait chaque année plus de 3,000 coursiers. Les vendeurs étaient obligés de les faire passer tous en revue devant le vicomte ou son écuyer, qui pouvait en choisir le nombre qu'il voulait, en les payant un prix fixé selon le cours du jour. Le cheval vendu en violation de cette règle était confisqué.

Dans les *Chants populaires de Bretagne*, les bardes n'oublient jamais de faire mention de ce noble compagnon de l'homme dans les affaires de guerre, de plaisir ou d'amour ; en voici quelques exemples :

L'épouse du croisé : « Peu de temps après, elle était » belle à voir la cour du manoir du Faouët, toute pleine » de gentilshommes, chacun avec une croix rouge sur » l'épaule, chacun sur un grand cheval, chacun avec » une bannière, s'en allant chercher le seigneur pour » aller à la guerre. »

Les templiers : « Trois moines, sur leurs grands che- » vaux bardés de fer de la tête aux pieds, au milieu du » chemin ; trois moines rouges. »

Azenor-la-Pâle : « C'est à cheval qu'était messire » Iven, quand il aperçut la belle Azenor.

» Elle était assise près de la fontaine, lorsque passa » messire Iven ; messire Iven sur son cheval blanc, tout » à coup au grand galop, tout à coup au grand galop, » qui la regarde du coin de l'œil. »

Digitized by Google

Élégie de M. de Nevet : « Le jeudi matin, M. de Karné » demandait, en revenant de la fête de la nuit...

» En revenant chez lui sur son cheval, vêtu d'un ha- » bit galonné. »

La meunière de Pontaro : « C'est là qu'on voit les » jeunes gens sur de grands chevaux enharnachés, avec » des plumes à leurs chapeaux, pour séduire les jeunes » filles. »

On regarde généralement les lois d'Houël-d'Ha, prince de Galles, comme un recueil de préceptes gaulois, enrichis des trésors de la science et de la pratique des lois romaines. Le législateur des Bretons s'est beaucoup occupé du cheval. On trouve parmi ses prescriptions jusqu'à de curieuses particularités touchant la valeur et la vente des chevaux. Il avait, par exemple, fixé à 14 sols le prix d'un poulain de quatorze jours ; à 48 sols, celui d'un poulain d'un an et un jour. Il estimait 60 sols le jeune cheval de 3 ans, neuf et non dressé ; à 120 sols le coursier du même âge accoutumé à la bride et dressé pour la parade ou le service. Les fraudes des maquignons ne lui étaient pas inconnues et n'échappèrent pas à sa juste sévèrité. Il avait accordé à l'acheteur un certain temps pour s'assurer si le cheval était exempt de vices rédhibitoires : trois jours pour découvrir le vertigo, trois mois pour reconnaître les maladies de poitrine, et une année pour constater la morve. Chaque tare découverte après la vente donnait lieu à la restitution du tiers du prix de vente, les défauts des oreilles ou de la queue exceptés.

On sait que les Anglais ont des lois pour réprimer les mauvais traitemens exercés sur les animaux ; mais on

Digitized by Google

ignore généralement que l'origine de ces lois remonte aux anciens Bretons. Le code du prince Houël-d'Ha renferme cette disposition : « Lorsqu'un cheval de louage » aura été écorché sur le dos, il sera payé 4 sols ; si la » peau est tellement enlevée que la chair soit à nud, 8 » sols ; enfin, si la chair est enlevée et que la blessure » aille jusqu'à l'os, 16 sols. »

Lorsque les hommes du Nord, sous le nom de Saxons, de Danois et de Normands, vinrent rajeunir le sang de la vieille Europe, ils n'amenèrent pas de chevaux avec eux. Montés sur leurs barques rapides, ils avaient pour habitude de marcher sur les rames en mouvement, de braver les vents et la tempête, la tempête qui aidait les bras de leurs rameurs, les vents qui les menaient où ils voulaient aller. L'équitation leur était inutile, et Rollon, surnommé dans les chroniques *the walker*, le marcheur, allait presque toujours à pied. Cependant, comme ces hommes énergiques avaient l'instinct de toutes les gloires, ils devinrent cavaliers sitôt qu'ils eurent vu briller l'œil d'un coursier, sitôt qu'ils eurent entendu le pied d'un coursier sonner sur le granit du rivage : *et eodem ipso anno* (866) *pervenit magnus paganorum exercitus in Anglorum terram et hiberna cœperunt in orientalibus anglis, ibique equites facti sunt.* Cette même année (866), il arriva une grande armée de païens sur la terre d'Angleterre ; ils prirent leurs quartiers d'hiver sur la côte orientale, et là se firent cavaliers.

On lit dans Robert Wace :

N'estaient mie chevaliers,

Digitized by Google

N'il ne savaient chevalchier ;
Tot à pié portaient lor armes.

Cependant il ne serait pas juste de dire que tous ces hommes du Nord ignorassent complétement l'équitation avant de commencer leurs excursions guerrières. Le Danemarck, la Norvége, la Suède, étaient, au contraire, des pays où le cheval avait été très anciennement connu et utilisé ; seulement, l'habitude du cheval n'était pas encore entrée dans les mœurs des habitans de ces contrées. Dans Robert Wace, on trouve l'expression *chevaucher* employée à propos des combats livrés par Rollon, dans son pays, avant son départ pour ses conquêtes :

« En la terre as deux frères une nuit chevaucha.....
» Ron e sa gent ensemble verr li rei chevalchèrent.....»

Parmi les héros scandinaves, devanciers de Rollon, l'histoire cite les deux frères Hengist et Horsa. Ces noms, comme celui d'Hippolyte et une foule d'autres, portent avec eux la preuve que, chez les peuples où ils étaient en usage, le cheval était en honneur. L'un (*horsa*) est le nom générique du cheval dans plusieurs langues du Nord, et s'est conservé dans l'idiome anglais (*horse*) ; l'autre (*hengist*) signifie un cheval entier. *Hengist* et *horsa* déployèrent les premiers, sur les rivages d'Albion et de Neustrie, la bannière des peuples du Nord ; comme si le destin avait voulu marquer d'avance le brillant avenir réservé, dans ces contrées, à la race équestre, dont le nom des deux héros était le vivant emblème. Cet emblème s'est aussi retrouvé plus tard dans l'écusson des

Digitized by Google

ducs de Brunswick et des électeurs de Hanovre, descendans de ces héros du Nord. On y voit le cheval blanc des Germains lancé à toute vitesse, sans selle ni bride, avec la devise : *Nec aspera terrent.*

On dit que ces rois de la mer, pour consacrer les chevaux au dieu de la guerre, leur fendaient les naseaux, leur coupaient les oreilles et détruisaient en eux le sens de l'ouïe.

C'était sur le corps d'un cheval immolé au dieu du Nord, qu'ils faisaient abjurer la croix aux Gaulois réduits en esclavage et consentant à chanter avec eux la messe des lances.

Quoi qu'il en soit, jamais éducation hippique ne fut plus prompte que celle de ces hardis pirates ; jamais écoliers n'apprirent si bien leur leçon : du navire, ils s'élancèrent d'un bond sur les chevaux bretons et neustriens, qu'ils arrachaient aux peuples vaincus. Après avoir raconté la première bataille qui eut lieu entre l'armée de Rollon et les Français, Wace ajoute :

« Chevals quistrent et armes à la guise franchoise
» Qui lor semblont è plus riche è plus courtoise. »

Les chevaux étaient ainsi regardés par ces soldats normands comme un des butins les plus précieux de la victoire. Le même poète raconte que dans une bataille :

« Mult i ont lance fraite é perchié maint escu
» Maint cheval gaaingnié, e maint homme feru...
» ... Chevalz ont gaaingnez blancs et bancens (alezans) è sors (bai brun). »

Les vieux auteurs reviennent souvent à cette expres-

Digitized by Google

sion : *chevalz ont gaaingnez ;* c'est toujours la première qu'ils employent après avoir annoncé une victoire.

Rollon avait dans son armée des fantassins et des cavaliers. Il avait aussi des chevaux de somme, pour porter les bagages. Quand il donne ordre à ses barons de se préparer pour la bataille, il leur dit :

« Notre gelde et nos homs fêtes avant haster
» E la preic cachier et le sommiers mener
» Cels ki sont à cheval, fêtes avant monter. »

La perte d'un bon cheval était un malheur réel, surtout à cause du prix élevé des coursiers.

Gautier, le veneur, compagnon de chasse de Richard, ayant été renversé de son cheval, dans une escarmouche, fut secouru très à propos par le duc de Normandie, qui se jeta, l'épée au poing, dans la mêlée, et parvint à sauver son fidèle compagnon : mais celui-ci perdit son cheval :

« Son cheval e perdi ki est de grant valor,
» Mes li donna Richard un plus bel é meillor. »

Nous avons vu que les chefs germains donnaient à leurs *leudes*, ou fidèles, des armes et des chevaux ; nous retrouvons cette coutume au berceau de la nationalité normande. Wace nous fait part des dons faits par le duc Richard à ses compagnons :

« Li guens de Normandie fut mult proz è cortoiz.
» Bien maintint ses vilaîns, bien out chier ses borgoiz
» A ses barons dima terres, fiez è couroiz
» As fitz às vavassors duna droz e starnoiz
» Armes et Palefroiz é chevals espanoiz. »

Digitized by Google

Le cheval espagnol, descendant du cheval barbe ou numide, était, à cette époque, le premier cheval de l'Europe; c'est lui qui commença cette série de croisemens orientaux au moyen desquels l'Angleterre et la Normandie ont dû la gloire de compter parmi les contrées hippiques les plus renommées du monde.

C'était un cheval espagnol que montait Guillaume à la journée d'Hastings. Geoffroy Plantagenet parut aussi aux fêtes de Rouen sur un cheval espagnol. Richard-Cœur-de-Lion fit son entrée à Chypre sur un cheval de cette espèce, et un chevalier donna au monastère du Mont-Saint-Michel *son destrier d'Espagne.*

Du reste, il n'est pas étonnant que le cheval espagnol de cette époque fût arrivé à un haut degré de perfection. L'Espagne était alors à l'apogée de sa gloire. Les Maures élégans de Grenade et de Cordoue y avaient répandu les sciences, l'industrie et la richesse. On célébrait ses chevaux, ses armes; on imitait ses modes; on achetait ses étoffes de laine, de soie et d'or.

Cil portait gonfanon d'un drap vermeil d'Espagne.

On sait ce que fit pour la civilisation cette puissante dynastie des fils de Rollon. C'est à elle que l'on doit la formation de la langue française et les premiers poètes qui l'ont illustrée; c'est à la cour de ses princes que fut polie cette langue d'Oil que le génie normand conduisit de Wace à Marot, de Malherbe à Corneille, de Saint-Pierre à Lavigne. Au reste, ce qu'elle fit pour les arts, l'industrie, le commerce, la navigation, les arts de la paix et de la guerre, a été généralement apprécié; mais

Digitized by Google

on n'a pas assez dit tout ce qu'elle fit pour l'agriculture en général et en particulier pour l'élève du cheval.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des améliorations agricoles, entreprises par les Normands ; nous donnerons seulement un aperçu des progrès qu'ils firent faire à la race chevaline.

Voici d'abord les fondateurs de haras ou d'établissemens de chevaux : les ducs de Normandie avaient des haras dans leurs principales possessions, spécialement dans les environs de Rouen et de Caen. Ces princes, conformément à l'ancienne coutume des peuples du Nord, avaient, dans leurs domaines, un *marc'h' shall*, pour présider au soin des chevaux. Cet office de maréchal devint quelquefois héréditaire et souvent fournit un titre de noblesse à diverses familles, parmi lesquelles on pourrait citer, par exemple, celle de *le maréchal de Venoix*. Au fief de Venoix, près Caen, était attaché l'emploi de surveiller les écuries du duc de Normandie, et, par suite, tout ce qui tenait à la récolte des foins que devaient fournir au suzerain les grandes prairies de Caen, de Venoix, de Louvigny, etc. En raison de cet office, le possesseur du fief était qualifié *maréchal de Venoix* ou *maréchal de la prairie*.

Les Tesson, ces grands propriétaires normands, dont on avait coutume de dire que, sur trois pieds de terre, deux étaient à eux, avaient établi plusieurs haras dans leurs vastes possessions, situées principalement dans le Bessin, le Cotentin et le Cinglais. Ces haras étaient considérables, renommés en Normandie et en Angleterre. Les Tesson donnaient à l'abbaye de Fontenay, dont ils étaient fondateurs, *la dîme de leur haras de Cerny*.

Digitized by Google

Les Marmion, si célèbres dans l'histoire normande, ces fiers champions des rois d'Angleterre, devenus, par la conquête, barons de Cramworth et de Scrivelsbye, avaient d'immenses haras dans les environs de Caen, de Fontenay, de Bayeux. C'étaient là que s'élevaient les coursiers de bataille qui décidaient le *bon droit*, dans les temps de chevalerie. Obligés, par leur charge, d'entretenir un grand nombre de combattans, ils donnèrent tous leurs soins à l'élève et au perfectionnement de la race chevaline. Leur nom a droit d'être compté parmi ceux des premiers hippiatres du monde.

Roger de Belesme, comte de Shrewsbury, possédait de vastes haras dans ses domaines de Normandie et d'Angleterre. Il passa pour être un des premiers qui introduisit en Angleterre le cheval espagnol, pour croiser les races du pays. Nous avons vu par un des passages de Wace ci-dessus cité, que, bien antérieurement, ces chevaux, et probablement l'habitude de leur croisement, étaient connus en Normandie.

Mais les ducs, les barons, n'étaient pas les seuls à posséder des haras. Les abbayes, quoique principalement occupées de travaux scientifiques et agricoles, avaient des établissemens hippiques bien organisés. Elles trafiquaient même de coursiers de bataille. Il leur en était donné soit par de vieux guerriers qui se faisaient moines, soit par des hommes du monde, *pour le salut de leur âme et de celle de leurs proches.* Nous allons citer, à ce sujet, quelques extraits de chartes fort curieux, où l'on verra, outre la preuve du fait que nous annonçons, de quel prix était un bon coursier :

« Dans ce temps, Roger, fils aîné d'Engenald de l'Ai-

Digitized by Google

» gle, fut tué. Engenald et sa femme Richvéride, vive-
» ment affligés de cette mort, allèrent à *Ouche*, deman-
» dèrent et obtinrent les prières et les bontés des moines,
» pour leur propre salut, ainsi que pour celui de Roger,
» leur fils, dont ils *offraient le cheval, qui était de grand*
» *prix*, à Dieu et aux religieux, pour le salut de l'âme
» de ce jeune homme. Comme le cheval était excellent,
» Esnauld en fit la demande et remit, à Beaudric, ses
» hommes et sa terre de Bauquencey sous l'ancien pou-
» voir du couvent. C'est ce qui fut accordé. Esnauld re-
» çut de l'abbé Robert le cheval de son cousin Roger, et
» remit au domaine de l'église Baudric et toute la terre
» de Bauquencey dont il est question. »

Goisfroy, fils de Baudry de Monfort, consent à la donation que fait son père aux religieux de Maule, de divers domaines et dîmes, etc., et reçoit d'eux, en échange, un cheval de 60 sols et une somme de 20 sols. A cette époque, une paire de souliers valait 6 deniers.

Ausold de Maule, en mourant, fit don aux moines d'un excellent *palefroi*, au lieu duquel Pierre, son fils, leur donna la terre de Marcenai et leur confirma les donations de ses pères.

Hugues, prieur de Saint-Evrout, donna à Goisley un cheval de 4 livres, pour la concession que fit ce seigneur des terres données à l'abbaye de Maule par Tesza, femme de Bernard-l'Aveugle.

Le même donne à Guasron, pour une concesssion pareille, 25 sous et une *coupe de corne*.

Guillaume, fils de Théobald du Moulin, donne et confirme toutes les donations faites par son père à l'abbaye

Digitized by Google

de Barberie, et, pour le dédommager de ces concessions, l'abbaye lui donne un cheval.

Voici l'extrait d'une autre charte du quatorzième siècle, qui prouve l'importance attachée à cette époque à la possession d'un cheval :

Louis d'Orbec reconnaît que lui et ses hoirs sont tenus de payer aux religieux de Friardel 10 sols de rente, et pour en assurer le paiement, il engage tous ses biens et tous ses meubles, excepté *la prinse de son corps et de son cheval.*

L'abbaye du Mont-Saint-Michel, une des plus fameuses de la chrétienté, avait un magnifique haras, et ses religieux donnaient un soin tout particulier à l'élève du cheval. Nous avons vu qu'un chevalier leur avait donné son *destrier d'Espagne;* une charte nous apprend que l'abbaye fit présent à Robert de Dully d'un superbe *palefroi. Palefredum tanto viro dignum.*

A côté de ces établissemens équestres, les Normands avaient des institutions propres à développer et à faire connaître le mérite des chevaux. La chasse à cheval, image de la guerre, était un des grands plaisirs de ces temps belliqueux. Les Normands s'y adonnaient avec passion; ils y conviaient les princes et les seigneurs des contrées voisines. Dès le temps de Guillaume-Longue-Epée, les seigneurs français venaient en Normandie jouir des fêtes militaires et des chasses de la cour.

Guillaume de Poitiers, Hugues-le-Grand, et Hébert de Vermandois y vinrent vers 935. On lit dans Wace :

Hue ert dus de Paris, mult out grant seignorie
Hébert fu de France prince de chevalerie;

Digitized by Google

Mult èrent gentiz homs et de grand manatie
Et duc Guillaume vindrent au dui par estoutie
Por joie et por desduit et por veir cachier.

Nous avons vu que les courses étaient d'origine celtique. Les Normands les adoptèrent et les perfectionnèrent. Dès avant la conquête, ils avaient des courses de bagues et ils exerçaient leurs chevaux à travers la campagne, comme le font encore les Anglais de nos jours, dans les chasses au clocher.

Une charte de 1238 nous fournit un précieux renseignement sur ces anciennes institutions : c'est la concession d'une lande accordée par le seigneur aux habitans de la paroisse de la Mauffe, près Saint-Lô, *pour y exercer leurs chevaux et courir la bague.*

Depuis quelques années, un hippodrome est établi dans cette même lande, et les descendans de ceux qui s'y illustraient autrefois viennent encore y disputer de paisibles et honorables lauriers.

Voici un fragment du *fabliau du jongleur d'Ely*, qui renferme plusieurs détails intéressans sur la conformation, les allures et la nourriture du cheval au douzième siècle.

Le roi interroge le jongleur, qui lui répond par des jeux de mots :

Encore plus te demandroy ;
Vendras-tu ton roncin à moi ? —
Sire, plus volonters que je le dorroy. —
Et pour combien le vendras-tu ? —
Pour tant comme il sera vendu. —
Et pour combien me le vendras ? —
Pour tant come tu me dorras. —

Digitized by Google

Et pour combien le averay? —
Pour tant come je recevray. —
Est-il jeune? — Oil assez,
Il n'eut uncques la barbe reez. —
Voit-il bien? dis, par amour. —
Oil, mais pis de nuit que de jour. —
Mange-t-il bien, ce savez dire? —
Oil et froment: mon bel doux sire,
Il mangerait plus en un jour d'avaine
Que vous ne frey pas tote la semaine. —
Beit-il bien? — Si Dieu vous gard
Oil, sire, par saint Léonard :
A une fois plus d'eau boira
Que vous tant come la semaine durra. —
Court-il bien et isnelement? —
Ce demandez tot pour nient
Je ne sais tant poindre en la rywe
Que sa teste ne soit deuant la cowe. —
Amy, dis-moi, set-il bien trere? —
Ne vous mentirez, a quei fere?
D'arbalestre ne d'arc il ne set rien
Uncques ne le vit trere, puisqu'il fut mien. —
Passe-t-il bien le pas? —
Oil il n'est mis gas
Vous ne troverez sur la route
Buef ne vache qu'il redoute. —
Emble-t-il bien? dis ton avis.
Ja de larcin ne fut repris;
Tant com ovec moi a esté,
Ne fut mes de larcin prové. —
Amys, si Dieu vous expleit,
Je demande s'il porte dreit. —
Fet le jogler, si Dieus me eyt,
Qui en son lit couché sereit,
Bien plus sue avereit repos,
Que s'il fust monté sur son dos. —
Teles paroles sunt molt vains,
Or me dites se il est sainz. —
Saints, il n'est pas, ce sachez bien,
Car s'il fust saints, ne fust pas mien,

Digitized by Google

Les noirs moines l'auraient tolleit
Pour mettre en sacre, il en sereit
Ainsi come autres saints corps sunt
Partot le universe mount,
Pour grâce avoir, penance fere,
A tote la gent de la terre. —
Sainte Marie, fit le roy,
Coment paroles tu à moy?
Je dis sains de gale et sorenz. —
Répond le jogler al roy:
Il ne se plaint unques à moy
De maux qu'il peut avoir en soy
Ne a autre myr par ma foy. —
Bel ami, a-t-il de bons pieds? —
Uncques n'en mangay, ce sachez,
Pur ce ne sais-je si bons sunt?
Ainsi le jongleur lui respount. —
Entendez donc mieux, Dam ribaut,
Sont-ils durs, si Dieu vous saut? —
Durs sont il verroiment
Come je quide à mon escient:
Il use plus de fers un mois
Que je n'en fisse mettre en trois. —
Dites s'il a la langue bone? —
Entre ceci et Lyon sur Rhône
N'a nule meilleur come je quit,
Car, uncques mensonge ne dit,
Ne sinon bien de son voisin,
Ne direit pour cent marcs d'or fin;
S'il voyait apertement fere
Mauvesté de quelqne manière
Ou de larcin par le païs,
Ou homicide qui valt pis,
Sire Roi, croire le devez,
Par lui ne serez
Respond le roi: etc...

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Bas-Empire. — Les peuples d'Orient. — Mahomet. — Les Arabes. — Le cheval normand et le cheval arabe.

A l'époque de l'empereur Constantin, les jeux équestres et les habitudes cavalières des Romains étaient à leur apogée. Tous les chevaux de la terre étaient venus s'atteler à leurs chars, ou fouler le sable de leurs cirques, sous la main des plus habiles cavaliers. Les écuyers de tous les pays du monde, depuis le Numide jusqu'au Germain, depuis le Grec jusqu'à l'Arabe, avaient paradé dans leurs cérémonies, dans leurs fêtes et dans leurs triomphes. Aussi, les premiers monumens que l'art romain consacra dans le nouvel empire d'Orient furent-ils des cirques et des hippodromes. Le *Circus maximus* ou l'Hippodrome, commencé par Sévère, fut achevé par Constantin. Il tenait tout à la fois du cirque

Digitized by Google

romain, par les proportions, et du stade d'Olympie, par les ornemens et les monumens qui le décoraient. Sa magnificence était extrême, ainsi qu'on peut en juger par les débris qui en restent encore aujourd'hui.

L'emplacement a cinq cents mètres de long sur cent vingt de large ; on y voit cinq colonnes, au milieu desquelles est l'obélisque de Thèbes. Les Turcs lui ont conservé son nom historique ; ils l'appellent : *at-méïdan*, lieu de la course des chevaux.

Jamais nation ancienne ou moderne n'eut autant de goût pour les courses de chevaux et les spectacles équestres ; mais ce qu'on y cherchait, c'était, avant tout, la pompe, le bruit, le mouvement, non le glorieux et l'utile. Au lieu d'élever eux-mêmes des coursiers, d'améliorer les races équestres de leur pays, ils se contentaient d'acheter chèrement aux autres peuples les plus beaux produits des races étrangères. C'est un signe constant de la décrépitude d'un peuple que cet appel à l'étranger, pour se procurer à prix d'or le noble coursier qu'une nation ne doit jamais complétement utiliser qu'à la condition de le faire naître et de l'élever elle-même.

Des envoyés de l'empereur parcouraient sans cesse les meilleurs pays de production hippique, pour y chercher et y recueillir les chevaux les plus distingués par leur origine, leurs qualités et leur conformation. Les contrées où ils trouvaient à remplir le plus heureusement leur mission étaient, en général, la Capadoce, la Phrygie et l'Espagne. Deux races ou variétés particulières de coursiers étaient surtout en si grande estime, du temps de Constantin, qu'elles étaient monopolisées par la cour impériale, et qu'on ne pouvait les obtenir du *grex domi-*

Digitized by Google

nicus, ou haras du prince, que par une permission toute spéciale. C'étaient les races *palmaciennes* et *hermogéniennes*. La première était ainsi appelée du nom de Palmatius, célèbre éleveur de Cappadoce, dont les talens hippiques ont immortalisé la mémoire. Les meilleurs coureurs provenaient, dit-on, du croisement de ces chevaux avec les jumens phrygiennes.

Déjà, les jeux du cirque, à Rome, avaient donné l'éveil aux sentimens d'une jalouse rivalité. Les couleurs portées par les conducteurs de chars patronnés par des citoyens, des grands, des empereurs, étaient devenues autant de drapeaux sous lesquels s'enrôlait une jeunesse voluptueuse et dissipée. Quatre couleurs étaient spécialement adoptées par les cochers du cirque : le blanc, le rouge, le bleu et le vert, emblèmes des saisons. Le blanc représentait l'hiver avec ses neiges; le rouge, les fleurs éclatantes du *printemps*; le bleu, les fruits de l'été; le vert, les pampres de l'automne. Chaque livrée avait ses chevaux, ses écuries, ses intérêts, ses partisans; ce qui lui fit donner le nom de faction. Dans les courses, quatre chars, appartenant chacun à une faction différente, couraient ensemble et disputaient le prix; chaque parti se passionnait pour sa couleur; les empereurs même se mêlaient à ces cabales, qu'ils souillaient trop souvent par de lâches et sanglantes cruautés. Caligula prenait fréquemment ses repas dans l'écurie de la faction verte, et Vitellius fit mourir des citoyens pour avoir mal parlé de la faction bleue. Mais ce fut surtout à Constantinople que les nobles rivalités de l'hippodrome se changèrent en querelles, en séditions, en massacres. Les victoires du cirque cessèrent d'être le but des plus nobles efforts,

Digitized by Google

pour devenir le prétexte des plus déplorables excès. Quand un peuple est en train de dégénérer, tout, jusqu'à ses plus glorieux instincts, se ressent de sa corruption. Les factions, d'abord au nombre de quatre, comme nous venons de le dire, se réunirent en deux partis, celui des bleus, *veneti*, et celui des verts, *phrasini*. Cette diminution du nombre des factions accrut l'activité et la force de leur rivalité. Il n'y eut bientôt plus de jalousies privées et de haines politiques, qui ne se couvrissent, pour se satisfaire, des deux couleurs opposées des combattans de l'hippodrome.

L'an 445, les factions se livrèrent, dans le cirque même, à des luttes acharnées et cruelles, dans lesquelles il périt un grand nombre de spectateurs et d'acteurs. Elles allèrent jusqu'à prendre les proportions d'une sédition qui faillit coûter à *Justinien* la couronne et la vie. La ville fut inondée de sang ; l'incendie mêla ses ravages à ceux du glaive ; la guerre civile, avec toutes ses horreurs, ses duels de frère à frère, de père à fils, ébranla jusqu'en ses fondemens le naissant empire d'Orient. On vit même la paix des ménages troublée par des intérêts frivoles mis en jeu ; car, si, d'après les coutumes grecques, les femmes n'avaient pas le droit de paraître dans les spectacles du cirque, elles n'en favorisaient pas moins de leur influence les factions qui s'y agitaient. L'empereur Justinien s'était prononcé pour la faction bleue ; l'impératrice Théodora s'était déclarée pour la faction verte. Il ne fallut rien moins que l'épée de Bélisaire pour rompre la trame de ces conspirations ourdies avec des rubans, et se compliquant de meurtres et de brigandages de toute sorte. Les jeux du cirque furent interdits pen-

Digitized by Google

dant quinze années. Ils furent rétablis ensuite et continuèrent, pendant la durée de l'empire d'Orient, à influer puissamment sur ses destinées. Les auteurs bizantins, en racontant l'avènement d'un nouvel empereur, ont toujours soin de constater pour quelle faction du cirque il s'était déclaré. C'était souvent au cirque même que se proclamaient les règnes plus ou moins éphémères qui marquent les fastes de cet empire de Constantinople. Le peuple assistait aux courses de chevaux, quand Justinien se présenta devant lui, la couronne au front, et, dans les troubles qui survinrent, ce fut encore au cirque que les factions portèrent, assis sur un bouclier, cet Anastase dont elles prétendaient faire un empereur. Après la fuite de Maurice, la faction bleue sortit de la ville pour aller saluer empereur le centenier Phocas. Lors de l'usurpation de Léonce, ce nouveau tyran fut proclamé au cirque, par les factions, qui delà se portèrent au palais où Justinien II fut déposé. On voit encore qu'après le massacre de Papias, son corps fut porté au cirque, et présenté à la foule assemblée. En un mot, fallait-il déposer ou élire un empereur, fêter un général victorieux, humilier des vaincus, combattre ou favoriser les hérésies, célébrer des triomphes, tout cela se faisait au cirque, pendant les jeux du cirque, en profitant de l'occasion des jeux du cirque.

Du reste, ceux qui remportaient les prix disputés dans ces jeux, avaient l'insigne honneur de s'asseoir, comme les sénateurs, à la table du souverain.

Tant une nation déshabituée de la gloire se rejetait avec ardeur vers le simulacre d'anciens triomphes ! Il lui semblait qu'elle pouvait encore remporter quelques sérieuses et nobles victoires de Salamines, si ses acclama-

Digitized by Google

tions excitaient toujours d'ardens rivaux à doubler une borne olympique, avec de généreux coursiers.

Quant aux discussions et aux luttes qui s'engageaient à Constantinople, sous les couleurs des factions, le goût du cirque et des spectacles équestres n'y était, bien entendu, pour rien. L'homme méchant ou insensé prend prétexte de tout pour assouvir de mauvaises ou de folles passions. N'avons-nous pas vu aussi un coin de l'Europe en feu, parce que les roses blanches de Windsor et les roses rouges de Lancastre ne pouvaient pas être de la même couleur.

Après avoir admiré les honneurs dont on entourait les écuyers et les conducteurs de chars, on ne peut plus s'étonner de les trouver ornés de la pourpre impériale et investis du pouvoir suprême. Basile, issu de bas lignage, au pays de Macédoine, beau de corps et de visage, adroit et brave, expert surtout en équitation, faisait office de maître d'écurie à la cour du César Théophilizes. Or, l'empereur avait un cheval aussi beau que vigoureux, mais farouche et indomptable; nul cavalier ne pouvait monter ce coursier terrible sans être aussitôt renversé. Ce que voyant, cet empereur disait et répétait avec tristesse : « Je n'ai donc pas un bon écuyer dans mon empire! » Un jour enfin, Théophilizes s'avise d'appeler Basile et de lui proposer de dompter l'indomptable cheval. Basile accepte hardiment la proposition. Il s'approche du sauvage coursier, le flatte de la main, le caresse, lui parle doucement; puis, s'enlevant peu à peu, il le monte. Une fois bien en selle, il lui lâche légèrement la bride, le fouette sans relâche, le laisse courir à volonté pour amortir sa fougue, et le ramène triomphalement devant

Digitized by Google

le monarque émerveillé. Basile devint bientôt grand écuyer d'abord et ensuite empereur des Romains. On peut remarquer que ce fut peut-être le meilleur et le plus grand des souverains bizantins.

Plusieurs auteurs rapportent que l'usage des tournois s'établit à Constantinople vers la fin du onzième siècle, à l'imitation de ceux de France. Cependant, il faut remarquer que, dès l'époque de Théophile, vers 850, les tournois faisaient partie des jeux du cirque. Voici une anecdote qui ne laisse aucun doute sur ce point. (Nous traiterons d'ailleurs plus amplement cette question à l'article de la chevalerie.)

On lit dans Zonare : « L'empereur Théophile ayant » fait plusieurs prisonniers sur les Sarrasins, il s'en » trouva un renommé par son habileté dans les armes et » l'équitation ; il combattait dans la mêlée armé de deux » lances. L'empereur le fit comparaître dans les jeux du » cirque et le combla d'honneurs et de présens. Cepen- » dant il fut vaincu par l'eunuque *Crétéré*, qui le ren- » versa de sa lance. »

L'empire bizantin subsista mille ans environ. Pendant cette longue période de temps, on ne voit pas que la race équestre ait joué d'autre rôle que celui de parader, sans fruit pour la patrie, dans des fêtes qui n'avaient d'autre but et d'autre résultat que la satisfaction d'une vaine curiosité. C'est à peine si ces solennités brillantes firent faire quelques progrès à la science de l'équitation ou à l'art du harnachement des chevaux. Et pourtant, depuis le premier jusqu'au dernier Constantin, que de peuples divers ont foulé ce sol trop envié, qui, comme l'ombrage de Mancenilier, semble destiné à endormir, dans une

Digitized by Google

mortelle indolence, quiconque prétend l'atteindre et en jouir. Le cheval n'aime que les peuples forts ; il est heureux et fier de l'énergie de son maître ; il grandit avec lui ; mais il s'énerve et s'étiole chez les peuples dégradés et paresseux.

Constantinople eut à subir toutes les dévastations, tous les déchiremens, toutes les divisions, toutes les conquêtes. Les Goths, les Huns, les Perses, les Arabes, les Bulgares, les Turcs, vinrent tour à tour camper sous ses murailles. Les Francs eux-mêmes donnèrent des lois à cette ville qui s'intitulait la capitale du monde, et qui souvent ne posséda en propre que le territoire compris dans l'enceinte de ses murs.

Enfin sonna le dernier jour de cette orgueilleuse cité. Mahomet II y entra, en passant sur le corps de Constantin Draconès. Sainte-Sophie devint une mosquée, et l'hippodrome fut remplacé par l'At-méïdan. Mais notre sujet nous ramènera plus tard à l'histoire de la moderne Stamboul. Revenons, en attendant, au cheval arabe, que nous avons laissé paissant près des tentes de Job.

C'est au centre de l'Asie, dans la zone torride, trône du soleil, que s'épanouissent les fleurs les plus brillantes, que s'exhalent les parfums les plus odorans, que mûrissent les fruits les plus savoureux, que naissent les chevaux les plus parfaits. Concitoyen du musc de Koten, de la perle d'Omus, de l'or et des diamans de Golconde, des brillantes couleurs qui scintillent sur les soieries et les laines orientales, des douces toisons des chèvres d'Angora, des aigrettes flottantes de l'autruche et de l'éclatant plumage du paon de Java, le cheval arabe est au milieu de ces merveilles la plus précieuse et la plus célèbre de toutes.

Digitized by Google

Le cheval était un besoin pour l'Arabe. Né sur un sol ingrat, sous un soleil brûlant, il prit de bonne heure le goût des migrations et des conquêtes. Le cheval et le chameau devinrent ses compagnons, ses richesses et sa gloire. Avec l'un, il traversait le désert qui conduit de l'Inde à l'Ethiopie et rattache le golfe Persique à la Méditerranée ; avec l'autre, il subjugua les peuples répandus depuis les bords du Nil jusqu'aux vallées de l'Atlas, depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à celles de l'Eurotas. De là, il menaça le monde entier.

Nous savons peu de choses du cheval arabe, pendant les siècles qui s'écoulèrent depuis l'époque de Job jusqu'à Mahomet. Pendant ce long intervalle de siècles, l'histoire du noble animal ne consiste que dans ce que nous en avons dit en l'étudiant chez les peuples syriaques et les peuples orientaux. Quant aux Arabes, les uns conservaient, suivant d'antiques traditions, le souvenir des haras fameux de Salomon, auxquels ils faisaient remonter l'origine de leurs races de chevaux les plus illustres ; d'autres donnaient pour père commun à ces nobles races un superbe cheval appelé *Mesroor*, fameux dans les légendes nationales et appartenant à un ancien chef de tribus.

On ne s'étonnera pas de voir, dans la patrie du cheval, les légendes consacrer ainsi les hauts faits et l'importance du coursier. L'histoire du cheval Dahis est des plus curieuses. Ce poétique héros, plus fameux encore que la belle Hélène, fut, pendant quarante ans, la cause de guerres que se livrèrent les tribus d'Abs et de Dhobyan. Kirwasch, Arabe de la tribu d'Iarbou, avait une belle cavale, nommée Djalwa. De son côté, Hant, Arabe de la

Digitized by Google

même tribu, avait un magnifique étalon, appelé D'hou'-lokkat. Un jour que les jeunes filles de Hant conduisaient ce cheval au pâturage, la cavale Djalwa vint à passer; D'hou'lokkat s'échappa des mains des jeunes filles et courut auprès de la belle cavale, qui, à quelque temps de là, mit bas un charmant poulain, que Kirwasch nomma Dahis. Dahis devint avec le temps le plus beau cheval et le meilleur de la contrée. Il faisait tout l'orgueil de son maître, lorsque Kaïs, chef des Absides, vint faire une irruption dans le camp des Benou-Jarbon et enleva les deux filles de Kirwasch, ainsi qu'une centaine de chameaux. Les guerriers étaient absens; mais il restait encore au camp deux jeunes garçons chargés de la garde de Dahis, aux pieds duquel étaient des entraves de fer. Surpris par l'attaque imprévue du chef des Absides, ces deux enfans n'avaient eu que le temps de sauter sur le dos du cheval, sans lui ôter les entraves, et Dahis, malgré cet obstacle, tournait autour du camp avec une rapidité telle que les cavaliers envoyés à sa poursuite, ne pouvaient l'atteindre. Cependant, les jeunes captives rappelèrent aux enfans que la clef des entraves se trouvait dans sa mangeoire. Alors, poussant Dahis de ce côté, ils le délivrèrent de ses chaînes, avant d'avoir été atteints par l'ennemi. C'est alors que, certains d'échapper à toute poursuite, ils ne craignirent pas de se rapprocher de Kaïs, qui, émerveillé de la vitesse de ce généreux coursier, consentit à laisser les jeunes filles et les chameaux pour avoir le seul Dahis, avec lequel il retourna dans sa tribu.

Mais si Kaïs fit avec joie cet échange, on dit qu'il n'en fut pas de même de Kirwasch, qui, à son retour, eut beaucoup de peine à consentir à un arangement qui lui

Digitized by Google

rendait ses filles et sa fortune et le privait de son bon cheval. Voici maintenant le récit de la guerre dont ce cheval devint l'objet et la cause.

Kaïs possédait depuis quelque temps Dahis, lorsqu'il fut engagé, à son insu, dans un défi contre Hod-Haïfah, chef des Benou-Dhobyan. Il s'agissait d'une course entre les chevaux de Kaïs et ceux de Hod-Haïfah, pour une distance de cinquante portées de flèche. Le prix de cette course consistait en quatre chameaux. Kaïs regretta que cet engagement eût été pris en son nom : — « Les défis ont rarement une heureuse issue, » disait le sage Arabe. — Il proposa même d'annuler le pari ; mais son rival ne voulut pas y consentir. — Eh bien ! dit-il, que les conditions d'une telle gageure soient dignes de nous : la distance sera doublée, et ce seront vingt chameaux qui seront le prix du vainqueur. La proposition acceptée, on marqua la distance entre Waridat et Dhat-el-Issad, ou territoire des Benou-Dhobyan. Le parcourt était coupé par un ravin, à l'extrémité duquel on avait creusé un bassin, où le cheval arrivé le premier devait boire et par là être déclaré vainqueur. Chaque chef devait choisir deux chevaux pour cette lutte. Dahis fut celui qui fut désigné tout d'abord par son maître pour soutenir, dans le double duel équestre, l'honneur des Absides. Le second de ce redoutable champion fut la jument nommée Ghabra. On convint d'un délai de quarante jours pour *entraîner* les coursiers ; car c'est aux Arabes que l'Angleterre a emprunté un usage sans lequel il n'est pas possible d'accoutumer un cheval à de rudes travaux. Le quarantième jour arrivé, on se rendit sur le terrain et le signal fut donné. Au départ, les chevaux de Hod-Haïfah

Digitized by Google

avaient les devans. Déjà, il criait à Kaïs : « Eh bien ! » Kaïs, tu es vaincu : ce ne sont pas des chevaux de » course que les tiens. — Patience, répondit celui-ci, la » vitesse des chevaux dans la force de l'âge va toujours » croissant ; et du sol ferme, ils vont passer sur un sol » mouvant. » Ces paroles, qui sont devenues proverbiales chez les Arabes, furent à l'instant justifiées : les chevaux quittèrent un terrain solide pour entrer dans une plaine de sable. Alors la vigueur des cousiers de Kaïs l'emporte sur la fougue de ceux de Hod-Haïfah, qui étaient plus jeunes et qui ne tardèrent pas à être dépassés. Mais une odieuse trahison avait été préparée par les Benou-Dhobyan : des hommes cachés dans le ravin s'élancèrent sur Dahis, lui barrèrent le passage et ne le lâchèrent que lorsqu'il eut été dépassé par ses rivaux. Cependant, tel était la vitesse de ce généreux coursier, qu'il ne tarda pas à regagner la distance qu'il avait perdue. Déjà, il dépassait de nouveau ses concurrens ; déjà, il atteignait le bord du bassin, quand d'autres Arabes, qui s'y trouvaient aussi postés, le retinrent pour ne lui rendre la liberté qu'après que le premier cheval d'Hod-Haïfah eut bu à la coupe désignée du vainqueur.

A cette infâme supercherie, Kaïs et les siens furent transportés d'indignation : ils se plaignirent amèrement ; mais toute réparation leur fut refusée. Que faire cependant ? ils étaient en petit nombre, et la course avait eu lieu sur le territoire de leurs rivaux. Ils furent forcés de dévorer leur outrage et s'en retournèrent la rage au cœur. Bientôt la vengeance suivit. Kaïs surprit Aouf, frère de Hod-Haïfah, le tua et s'empara de ses chameaux. Alors s'ouvrit une série de représailles, d'assassinats, de meur-

Digitized by Google

tres, de pillages, qui menacèrent d'entraîner la ruine des deux tribus. En vain, de courtes trèves vinrent de temps en temps leur donner quelque repos. Pendant quarante ans, la guerre la plus cruelle les divisa. Enfin, ce qu'un cheval avait commencé, une jeune fille le termina. Les légendes racontent d'une façon charmante comment la belle Haniça, la plus jeune des filles du chef Hus, fils d'Haretha, des Benou-Tay, mit fin à la guerre, en exigeant du vaillant Harith, son époux, la paix des deux tribus, pour prix de son amour.

Nous ne citerons pas, bien entendu, toutes les légendes dans lesquelles il est question du cheval, chez un peuple ami du merveilleux, doué des plus poétiques instincts : à ses yeux, tout prenait la couleur et la forme des plus brillantes images. Mais, si nous n'osons nous permettre de parcourir ces délicieux poèmes qui précédèrent l'Hégire, et qui nous peignent, dans de si gracieuses descriptions, les palmiers, les gazelles, les chameaux et surtout les chevaux, nous ne pouvons résister au plaisir de rappeler ici le passage suivant d'un livre d'Amaou'l-Kaïs, qui vivait près d'un siècle avant l'islamisme, et qui comprenait le cheval comme il est compris dans Job et dans Virgile :

« Avant même que les oiseaux sortent de leurs nids,
» je saute sur un haut et agile coursier, dont le poil est
» court et luisant, qui devance les animaux les plus lé-
» gers et les arrête dans leur fuite. Plein de vigueur et
» de force, il se détourne, il fuit, il avance, il recule, en
» un instant, avec la rapidité du caillou que le torrent
» détache et précipite du haut d'un rocher ; son poil est
» rougeâtre et luisant, ses flancs minces et allongés, il brûle

Digitized by Google

» d'une noble impatience, et dans l'ardeur qui l'anime, » sa voix entrecoupée imite le bruit de l'eau qui bout » dans un vase d'airain. Tandis que les coursiers les plus » généreux, réduits aux abois, impriment profondément » dans la poussière les traces de leurs pas, celui-ci pré- » cipite encore sa marche rapide. Le cavalier, jeune et » léger, est infailliblement renversé par la violence de sa » course, et il fait voltiger, au gré de ses mouvemens im- » pétueux, les vêtemens du vieillard que l'âge a rendu » plus pesant. Ses reins sont ceux d'une gazelle, ses jam- » bes celles d'une autruche. Il trotte comme le loup et » galope comme un jeune renard. Ses hanches sont » larges et robustes. Lorsqu'on le regarde par derrière, » sa queue touffue et qui traîne jusqu'à terre, remplit » tout l'espace qui est entre ses jambes, sans incliner » plus d'un côté que de l'autre. Quand il est debout près » de ma tente, le poli éclatant de son dos est semblable » à celui du marbre sur lequel on broie des parfums pour » une jeune épouse, au jour de ses noces. »

De ce passage d'Amaou'l-Kaïs, il est indispensable de rapprocher ce fragment du poète Lébie :

« ..... Je guide mon cheval vers la plaine : il marche » la tête levée, semblable à un palmier dont les branches » portées sur une haute tige dérobent leurs fruits à l'avi- » dité de celui qui voudrait les cueillir. Je hâte sa course » et bientôt elle dépasse celle de l'autruche. La selle s'a- » gite sur ses reins, l'eau coule sur son poitrail, les san- » gles sont baignées de la sueur écumante dont il est » couvert. C'est la rapidité de la colombe, qui, dévorée » par la soif, fend l'air et précipite son vol vers le ruis- » seau où elle va se désaltérer. »

Digitized by Google

Cependant une ère nouvelle va s'ouvrir pour le coursier du désert. Mahomet paraît ; la mission qu'il s'est donnée est toute guerrière ; il commence par monter sur la cavale de l'envoyé de Dieu, en lui promettant qu'elle aura part à son paradis, au jour du grand réveil.

« Une certaine nuit, je m'étais endormi entre les deux collines de *Safa* et de *Morva*. Cette nuit était très obscure, mais si tranquille qu'on n'entendait ni les chiens aboyer ni les coqs chanter. Tout à coup, l'ange Gabriel se présente devant moi. Il conduisait *El-Borak*, jument d'un gris argenté, dont la démarche est si vive qu'à chaque pas qu'elle fait, elle s'allonge autant que la meilleure vue peut s'étendre. Ses yeux brillaient comme des étoiles : elle déploya ses deux grandes ailes d'aigle ; mais quand je passai la main sur cette jument, pour la monter, elle se mit à ruer et à regimber. Gabriel lui cria : « Tiens-» toi en repos ; holà, ô Borak ! n'as-tu pas de respect » pour Mahomet ? jamais personne plus honorée de » Dieu ne t'a montée. » — « Quoi donc, Gabriel, » lui dit Borak (car Dieu lui accorda le don de la parole), « Ibra-» him, l'ami de Dieu, ne m'a-t-il pas montée, lorsqu'il » alla rendre visite à son fils Ismaël ? » — Gabriel lui répondit : « Tiens-toi en repos, ô Borak ! c'est ici Mahomet, » le fils d'Abdalab ; sa religion est l'ortodoxe ; il est le » prince des enfans d'Adam, le premier entre tous les » prophètes et les apôtres. » Borak, entendant cela, parla ainsi : « O Gabriel ! je t'en conjure, par l'alliance » qui est entre toi et lui, car je n'ose pas m'adresser à » Mahomet lui-même, demande-lui donc pour moi que » je puisse avoir part à son intercession. » Aussitôt que je lui eus entendu faire cette humble prière, je pris moi-

Digitized by Google

même la parole, sans attendre que Gabriel m'en fît la demande, et je lui dis : « Eh bien donc, tiens-toi en repos, ô » Borak ! tu auras part à mon intercession, et tu seras avec » moi dans le paradis. » Lorsque je lui eus fait cette promesse, elle s'approcha de moi pour me laisser monter, et dès que j'eus sauté sur son dos, elle m'enleva en l'air à perte de vue.

Sous les pas d'El-Borak, le sable se convertissait en or et devenait propre à donner la vie. L'ange Gabriel avait aussi un cheval, appelé Haïsoum.

Voici comment Mahomet fait naître le cheval : « Dieu appela à lui le vent du sud, et lui dit : « Je veux tirer de » toi un nouvel être. Condense-toi, dépose ta fluidité et » revêts une forme visible ! » Ayant été obéi, il prit quelque peu de cet élément devenu palpable, souffla dessus et le cheval fut produit. « Va, cours dans la plaine, dit » alors le Créateur à l'animal, tu deviendras pour l'homme » une source de bonheurs et de richesses ; la gloire de » te monter ajoutera à l'éclat des travaux qui lui sont » réservés. »

Les Arabes ont coutume de dire : « Le cheval est la » plus belle créature après l'homme ; la plus noble occu- » pation est de l'élever ; le plus délicieux amusement, de » le monter, et la meilleure action, de le soigner. » Ils ajoutent d'après le prophète : « Autant de grains d'orge » donnés au cheval, autant d'indulgences gagnées. »

L'estime que les Arabes portaient au cheval se montrait dans tous leurs écrits, dans toutes leurs légendes, dans tous leurs préceptes religieux ; le monstre apocalyptique du Coran nous en offre une preuve évidente. « Lorsque l'arrêt de leur perte sera prononcé, nous fe-

Digitized by Google

» rons sortir de la terre un monstre qui criera : Les hom-
» mes n'ont pas cru l'islamisme ; le monstre aura cent
» coudées de long ; il courra d'une vitesse extraordi-
» naire : il aura des crins, des plumes et des ailes. Il
» aura la tête d'un taureau, les yeux d'un porc, les
» oreilles d'un éléphant, les cornes d'un cerf, le cou
» d'une autruche, la poitrine d'un lion, la couleur d'un
» ours, le milieu du corps d'un chat, la queue d'un bé-
» lier et le pied d'un chameau ; il sortira de la grande
» mosquée de la Mecque ; il épouvantera la terre de sa
» voix. »

Aucune partie du corps du cheval n'est employée, comme on le voit, à la formation du monstre : cet animal est regardé comme trop noble pour entrer dans un tel assemblage.

Kederli, saint turc, est en grande vénération chez les croyans. C'était un admirable cavalier ; son cheval est placé dans le paradis de Mahomet, avec l'âne de Balaam, le chameau du prophète et le chien des sept Dormans.

Nous avons dit qu'à l'époque de Mahomet, la race la plus estimée était celle qui descendait des haras de Salomon. C'est de cette race que provenaient aussi les jumens favorites du prophète, qui, à leur tour, ont été regardées, chez les Arabes modernes, comme la souche de leurs principales races. Voici l'histoire de ces jumens fameuses.

La première bataille que livra le prophète ne donne pas une grande idée de sa cavalerie : il n'avait en tout que trois cent treize soldats et soixante chameaux ; plus, trois chevaux seulement, dont l'histoire a conservé les

Digitized by Google

noms et qui étaient : Baredjé, appartenant à Micdad, fils d'Amrou ; Yacoun, dont le maître fut Zobeir, fils d'Awwam, et Seïl, jument que montait Marthad, fils d'Abou Marthad. On conduisait ces trois coursiers à la main, afin de réserver leurs forces pour le moment du combat.

Mais bientôt on vit le prophète sortir des portes de Médine, à la tête de vingt mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Il avait compris que c'était dans le cheval que résidait la force de l'empire d'Arabie, et senti le besoin de se former une cavalerie puissante. C'est ainsi qu'après chaque victoire, il donnait un lot à chaque homme et deux lots à chaque cheval ; de sorte que chaque cavalier avait trois parts du butin : une pour lui et deux pour son cheval. Mais ce n'était pas tout : l'histoire de Mahomet nous fournit encore, dans le fait suivant, l'objet d'une plus importante remarque : Mahomet, chaque fois qu'il avait à partager les dépouilles de ses ennemis vaincus, ne manquait jamais de faire une très notable distinction entre ceux de ses cavaliers qui étaient montés sur des chevaux de *pur sang*, c'est-à-dire provenant des races dont la généalogie était suivie dans les familles du désert, depuis un temps immémorial, et ceux qui n'avaient pour monture que des chevaux de race commune ou mélangée.

« De vraies richesses, disait le prophète, sont une no-
» ble et courageuse race de chevaux. »

Après la journée de Monta, il eut à envoyer à la Mecque porter la nouvelle du triomphe. Il fit partir quatre-vingt-quinze jumens ; cinq seulement arrivèrent en fournissant la carrière sans s'arrêter. Mahomet les attacha spécialement à son service, et leur fit rendre les plus

Digitized by Google

grands honneurs. Cette circonstance est attestée par la tradition et par tous les historiens arabes. On ne varie que sur les noms de ces généreuses cavales : les uns les nomment : Taneïffé, Manekeié, Koheil, Saklaonié et Djalfé; d'autres, Nab-D'ha, Noâma, Wadza, Isabhha et Ilhezma.

La renommée du cheval arabe se répandit rapidement dans tout l'univers. En racontant les guerres que les premiers Kalifes soutinrent contre les Romains, les auteurs célèbrent « leurs petits chevaux, si ardens, si prompts, » si légers et surtout si maniables. » Les Arabes, par un traité de paix conclu avec Constantin, s'obligent à payer à l'empereur un tribut annuel de 3,000 écus, huit esclaves et *huit chevaux de leurs meilleures races.* Ceci vient encore à l'appui de l'opinion, si accréditée d'ailleurs, que les Arabes avaient, dès l'époque à laquelle nous faisons allusion, des races particulières, dont ils soignaient attentivement la descendance. Du reste, il est à propos de remarquer ici que l'appellation de *cheval arabe*, dans le sens qu'on lui a donné au moyen âge jusqu'à nos jours, ne s'applique pas aux chevaux d'une contrée particulière, mais bien à une race spéciale répandue dans tout l'Orient, et dont on suivait avec soin la généalogie. Au moyen âge, l'islamisme répandit le cheval arabe dans toutes les contrées du monde. Les peuples arabes, les Maures, les Numides, devinrent bientôt sectateurs de Mahomet; la religion du prophète résumait leurs mœurs, flattait leurs instincts et leurs passions. Quatre-vingts ans après la mort du Messie conquérant, son empire s'étendait depuis l'Egypte jusqu'aux Indes, depuis Lisbonne jusqu'à Samarkand. Sans cette émigration d'Occident

Digitized by Google

qui, à la voix de Pierre l'Hermite, inonda l'Orient ; sans les croisades des chevaliers français et normands, la terre entière subissait le joug du Croissant. Valeureux, savans, humains, brillans, pleins de grâce et de poésie, montés sur des chevaux aux yeux de feu et au cœur de bronze, les nouveaux croyans parcoururent en vainqueurs l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe. Les monumens qu'ils ont laissés, les ruines qu'ils ont faites, attestent leurs grandeurs passées. Ce fut non seulement par eux-mêmes, mais encore par les peuples qui les combattirent, que la race de leurs chevaux s'immortalisa. Les Romains d'abord, les Francs ensuite, apprirent bientôt à connaître et à utiliser le sang précieux de ces coursiers, que l'on apprécia surtout comme régénérateurs des races d'Occident ; car, par lui-même, le cheval oriental, ainsi que la science l'a démontré de nos jours, a moins de résistance et de durée que le cheval d'Occident. L'historien Zonare nous en donne la preuve dans un passage remarquable : « Si l'armée des Romains, dit-il, les eût chassés encore » plus loin (les Arabes), elle eût remporté une victoire » grande et mémorable ; car les chevaux des Arabes sont » merveilleusement vifs et légers au départ ; mais ils se » fatiguent facilement et n'ont pas la durée des che- » vaux du Nord. » Zonare était un historien du douzième siècle ; il écrivait à Constantinople ; il voyait lui-même, chaque jour, les races les plus belles et les plus précieuses de l'Orient, et son opinion mérite toute considération.

Les Croisés ramenèrent d'Orient une immense quantité de chevaux. Les haras d'Angleterre, d'Allemagne, de France, d'Italie, se peuplèrent de ces types précieux auxquels on reporte, peut-être d'ailleurs un peu trop gé-

Digitized by Google

néralement, l'origine de nos bonnes races occidentales. Les coursiers d'Orient apportèrent, sans doute, dans nos contrées hippiques, de grands changemens et de notables améliorations; mais le climat, la nourriture, les soins, eurent ici leur bonne part d'influence utile. Les Croisés qui amenèrent des chevaux orientaux dans les marais de la Flandre, améliorèrent sans doute leurs haras; mais les produits de leurs croisemens n'en restèrent pas moins lourds et lymphatiques; ceux qui introduisirent l'espèce arabe dans les champs pierreux du Limousin ne firent qu'ajouter à l'énergie, à la grâce et à la vigueur que le cheval indigène tenait déjà naturellement du sol et du climat.

Il paraît que les premiers Arabes montaient leurs chevaux nus, à la manière des Numides. Ils n'adoptèrent l'usage de la selle que par suite de leurs rapports avec les Romains et les Francs. Au milieu de ces ornemens superflus qui forment aujourd'hui l'équipement du cheval arabe, on reconnaît, effectivement à la première vue, la forme générale du harnais des anciens chevaliers.

Nous venons de voir que les coursiers arabes avaient pour eux la vitesse et l'énergie, mais non la vigueur et le fonds des destriers francs, dont la race croisée avec des chevaux orientaux, et soignée avec vigilance et sollicitude, réunissait toutes les qualités possibles. Les récits des auteurs byzantins ne laissent aucun doute à cet égard. On a cherché dans la ballade suivante à faire apprécier les divers caractères du cheval arabe du moyen âge et du coursier franck de la même époque.

Digitized by Google

LE CHEVAL NORMAND ET LE CHEVAL ARABE

« Ecoutez, vous tous qui vous plaisez aux récits de guerre et d'amour, aux rêves de poésie et aux mystères des fabliaux qui se chantent le soir autour du foyer, quand le feu pétille et que le vent gémit dans les vieux chênes. Voici un lai qui n'a été composé ni par l'Angevin, amateur des légendes, ni par le Breton, poète aux chants religieux, ni par le troubadour provençal à la harpe d'or, mais par un fils de la terre normande, où l'on aime les vaisseaux qui bondissent sur les mers et les chevaux qui bondissent sur la poussière, ces deux emblèmes de la vitesse et de la vie.

» — Que voyez-vous sur la colline de Montfiquet? — Je vois un vieux chevalier à barbe blanche, et autour de lui *trois* fils, comme trois branches sur un vieux tronc, et auprès de lui *trois* filles, comme trois roses sur un rosier ; son nom est Raoul, et ses fils s'appellent Onfroy, Roger et Guillaume !

» — Que voyez-vous dans la plaine, où le vent courbe onduleusement une herbe grasse et noire, tendre comme la rosée des nuits ? — Je vois un jeune poulain qui saute et bondit, qui s'élance et s'arrête, qui écoute le bruit des vents et y répond par ses hennissemens. Sa robe est d'un gris fauve , ses formes sont majestueuses et nobles , et cependant on voit l'énergie et la vigueur percer dans le dessin de ses muscles et dans son œil de feu. Sa mère était, dit-on, de la race de Rinfax, cheval de la nuit, et son père était l'étalon castillan que montait Guillaume-le-Bastard à la journée d'Hasting.

Digitized by Google

» Il a trois ans et il n'a jamais été soumis au travail, mais il sait néanmoins que l'homme est son maître et son ami. Onfroy, le fils aîné du baron, vient chaque jour lui donner l'avoine dans sa main, chaque jour il lui jette autour du cou un ruban de laine et le conduit à la crèche, où l'attend le foin odorant des collines ; chaque jour il frotte lui-même son corps de torsades de paille ; chaque jour il l'accoutume au bruit des trompettes de guerre, aux accens du fer contre le fer, aux coups retentissans des haches d'armes et à la vue des enseignes et des pennons flottans.

» Souvent le jeune poulain reçoit encore un autre apprentissage plus gracieux et plus doux : les filles du baron et leurs jeunes compagnes l'accoutument à venir prendre dans leurs mains les tendres épis de l'orge en fleurs, à se laisser tresser par leurs jolis doigts les mèches de sa chevelure noire, à écouter au loin leurs voix comme un signal d'amour et de jeux. Mais de toutes ces folles beautés, celle qui a le plus tendre soin du jeune coursier, c'est Blanche, fille du baron de Litteau ; il la reconnaît au son de sa voix, au bruit de ses pas ; il la suit de l'œil au sentier des prairies, comme le berger l'étoile du matin.

» Cependant le tombeau du Christ était retombé aux mains des infidèles, le duc Robert appelait à lui tous ses fidèles Normands. Les fils de Rollon, les compatriotes de Tancrède et d'Osmond quittèrent les vallées herbues qu'arrose la Vire, et les campagnes fertiles où l'Orne roule ses eaux argentées.

» Onfroy, fils de Raoul, fut chargé de représenter son père et sa famille sous l'étendard de la croix : il parti

Digitized by Google

pour l'Idumée et emmena son coursier chéri. — Bon voyage aux pieux pèlerins, aux nobles barons, aux fiers chevaliers. — Bon voyage aussi à leurs dignes compagnons, à leurs chevaux bardés, à leurs levriers jarretés, à leurs faucons chaperonnés. Puissent-ils tous revenir au toit paternel, au nid de leurs amours! Mais, hélas! plus d'un restera en pâture au vautour au front chauve, — les vautours sont les corbeaux de ce pays-là.

» — Sept ans un jour et je reviendrai, ma fiancée, avait dit Onfroy à la jeune Blanche. Aussi pleurait-elle, la jeune fille, pleurait-elle que c'était pitié à voir, — à voir ses fraîches couleurs fanées et ses yeux gonflés de larmes! Et quand ses compagnes lui demandaient le sujet de ses douleurs : — Je pleure, disait-elle, car le joli coursier qui venait manger des fleurs dans ma main est parti, et Dieu sait s'il reviendra.

» La Bithinie était tombée au pouvoir des Normands; ils s'apprêtaient à marcher vers Jérusalem la Sainte, dont Robert devait refuser la couronne. Lassés de combattre, une suspension d'armes avait été accordée des deux partis sans avoir été demandée par aucun. Pendant ce temps, le chrétien et l'infidèle fraternisèrent et se livrèrent aux mêmes fêtes. Spectacle magnifique, lutte de grandeur et de génie entre la molle civilisation d'Orient, qui jetait son dernier éclat, et la rude civilisation du Nord, qui s'allumait aux feux du soleil.

» Mais parmi les fêtes et les jeux, les joutes et les carrousels, les courses de chevaux et les luttes guerrières étaient les plus doux passe-temps. Les Arabes estiment l'homme qui a soin de son cheval; voilà pourquoi ils avaient en si haute estime les Normands, qui tous entre

Digitized by Google

les peuples francs se distinguaient par leurs beaux et vigoureux coursiers et par les soins dont ils les entouraient.

» Dans une de ces réunions, plusieurs jeunes Arabes s'approchèrent d'Onfroy, qui flattait de sa main l'encolure souple et nerveuse de son coursier, et l'un d'eux, fils du sultan de Bassorah, qui caracolait sur un magnifique cheval né dans les plaines de l'Irack, lui dit en riant : — Essayons l'un contre l'autre nos deux coursiers, pour donner à ces nobles seigneurs un spectacle digne d'eux : le cheval du vaincu sera le prix du vainqueur.

» Le sang monta au visage du Franc : il ne put penser sans frémir au danger de laisser son compagnon fidèle, celui qu'avaient nourri ses sœurs et sa fiancée, à la merci d'un fils de Mahomet ; cependant il ne pouvait refuser sans honte, car, d'après les lois de la chevalerie, tout défi était une chose sacrée, et ce qu'homme et cheval pouvaient faire, un chevalier le devait entreprendre. — Soit, dit-il, mais nous marquerons un espace de cinq cents portées de flèche ; ce n'est pas une course de noce que nous allons faire ; — dans mon pays, nous sommes souvent un jour entier à la poursuite du loup des montagnes.

» Douze chevaliers francs, parmi lesquels deux rois à couronnes fermées ; douze scheiks, parmi lesquels deux pachas à triples étendards, furent pris pour juges de la lutte. On décida que les concurrens partiraient de la porte orientale du camp, qu'ils suivraient la colline de Morpha et descendraient dans la plaine par le pont de Jacob, puis qu'ils se rendraient à la fontaine des Palmiers et reviendraient au camp par la même voie. Cet espace

Digitized by Google

marquait les cinq cents portées de flèche ; jamais une course de vitesse n'avait été engagée pour une aussi longue distance.

» Au signal donné par le duc Robert lui-même, les deux rivaux sont partis comme la pierre qui sort de la fronde : l'Arabe est assis sur sa haute selle, ses larges étriers sillonnent les flancs meurtris de son coursier, les housses de soie, les flottantes aigrettes se mêlent à la longue crinière que le vent soulève et qui de loin ressemble à des ailes agitées. Le roi de la vitesse lève dans l'air sa queue rougie par le henné ; il bondit, il joue avec l'espace comme la gazelle qui va paître au matin l'herbe de l'oasis. Tantôt la tête haute, les naseaux au vent, les jambes de derrière ramenées sous lui, il lance dans l'air ses jambes de devant comme s'il ne voulait faire qu'un saut du départ à l'arrivée. Tantôt baissant la tête au niveau du sol, tournant à droite et à gauche sa robuste encolure, jetant çà et là un regard fauve, humectant le sable chaud de son haleine, il courbe en voûte son dos, et soulevant avec énergie ses jarrets, qui se détendent comme des ressorts d'acier, il montre au loin ses fers, qui semblent au milieu de la poussière deux croissans d'argent scintillant à l'horizon.

» Bientôt la course prend une allure fougueuse ; le feu sort de sa prunelle, le sang jaillit de ses lèvres, ses veines se dessinent en rougeâtres arabesques, tandis que la sueur jette un reflet bleu sur sa robe d'argent. Il semble voler dans la plaine, et il n'a pas encore accompli le quart de sa tâche qu'il a dépassé son rival, aux applaudissemens des croyans qui reconnaissent en lui le sang de Mesroor et des jumens de Salomon.

Digitized by Google

» Le Franc n'avait pas eu un si brillant départ ; le coursier normand était arrivé la tête basse : sa crinière était retenue par de gracieux rubans, et d'autres enveloppaient sa queue touffue ; ses pieds semblaient ne pas se détacher du sol, et à chaque temps il semblait, en tombant sur ses puissantes épaules, s'enfoncer dans le sable comme s'il voulait s'y creuser un lit. Nuls bonds, nuls sauts, nulle gaieté, nulle énergie dépensée en perte, tout à profit. Ce n'était plus ce destrier superbe, qui portait si vaillamment sa lourde armure et celle de son maître : c'était une machine mue par un mécanisme régulier, qui s'abaissait et se relevait tour à tour comme le balancier du jongleur ; ses pieds de derrière chassaient ceux de devant comme la main du tisserand chasse la navette sur la trame soyeuse des chèvres d'Angora.

» Le Franc, debout sur ses étriers, vêtu d'un sayon flottant, portait sur sa tête une légère toque de velours ; penchant légèrement son corps en avant, il soutenait d'une main ferme la tête de son coursier, dont le cou tendu s'allongeait sur l'arène comme la langue aiguë d'un serpent.

» Cependant l'Arabe aux pieds légers avait pris les devans, et depuis longtemps l'armée attentive l'avait perdu de vue que l'on voyait encore la haute taille du cavalier normand se découper sur le ciel bleu. Ils courent, les nobles coursiers, ils volent plus rapides que les vents, plus gracieux que les gazelles, plus ardens que les tigres, plus fiers que les lions de Barca. L'aigle les suit des yeux comme il suit dans les airs la course des météores.

» A la fontaine des Palmiers, le premier qui y arriva ce

Digitized by Google

fut l'Arabe ; il arrêta son coursier, il descendit, il le flatta, il le baisa au front ; il prit de l'eau dans sa main et en rafraîchit ses naseaux brûlans. Il regarda à l'horizon et vit poindre la toque de velours du Normand; il saute à cheval et repart à toute vitesse : le fils de Mesroor semble avoir des ailes.

» Onfroy arrive à son tour : il descend, il baigne en entier les naseaux de son cheval dans la fontaine : il essuie la sueur qui inonde son visage, il rajuste la housse légère qui a remplacé les harnais de guerre, et remontant bientôt à cheval, il s'écrie en voyant disparaître derrière la colline le brillant Numide : « A moi ! à moi le cheval de l'Arabe! »

» Avez-vous vu dans l'air le faucon poursuivre la rapide hirondelle, le bec tendu, les ailes raidies et comme immobiles tant les ressorts qui les agitent sont tendus ? L'hirondelle fuit ; elle glisse dans l'azur comme ces étoiles mystérieuses qui naissent et meurent inconnues. Echappera-t-elle aux serres qui la menacent, gagnera-t-elle la première le toit d'où le ravisseur n'oserait approcher ? Nul ne le sait... Et la course continue toujours, ardente, échevelée ; l'une défend sa vie, l'autre cherche pâture : deux mobiles qui remuent les mondes.

» Telle était la course du cheval normand à la poursuite de l'Arabe, car ce n'était pas seulement la main, la voix, l'excitation du cavalier qui lui faisaient dévorer l'espace avec cette effrayante vitesse : c'était sa propre ardeur, sa propre ambition, son orgueil blessé ; lui jadis le premier du troupeau dans les jeux de l'enfance, il se voyait dépassé par cet audacieux et léger rival, qui franchissait devant lui collines et vallons ; aussi son cavalier avait-il moins à l'exciter qu'à retenir sa fougue ; ses élans étaient

Digitized by Google

prodigieux : il glissait plutôt qu'il ne marchait, et de loin son corps ressemblait à une roue fantastique poussée par un génie, comme il s'en voyait jadis sur les médailles de la Gaule.

» Ce fut en sortant du ravin des Sept-Ramiers que l'Arabe aperçut avec effroi son redoutable adversaire venir se placer à ses côtés ; il enfonça furieusement ses étriers aigus dans les flancs de son coursier : le noble animal y répondit par un élan prodigieux ; mais, de son côté, le cheval normand n'avait pas perdu de terrain et le suivait comme ces fantômes des nuits que le voyageur attardé voit se placer à ses côtés, soit qu'il retarde ou presse sa marche, l'ombre funeste est toujours là. Alors la crainte s'empara du cœur du Numide ; le camp ne se voyait pas encore ; il sentait à la respiration plus vive de son cheval, à son pas moins assuré, à cet instinct qui ne trompe aucun cavalier, qu'il était à bout de vitesse, tandis que la tête ramenée de son rival, l'assurance de sa marche, son galop ferme et sûr, témoignaient encore de son haleine et de sa vigueur.

» En vain l'infidèle essaya de tous les moyens : il parla à son cheval, il l'appela par son nom, il lui toucha les oreilles du bout de la baguette, il excita ses flancs par l'étrier et la bouche par le mors, il vit bientôt son rival le dépasser de plusieurs pas et arriver avant lui au but marqué par une lance, où flottaient les deux lions normands à côté du croissant du prophète.

» Des cris s'élevèrent dans le camp français, et les Syriens eux-mêmes applaudirent, car les hommes d'un grand cœur, les poètes et les braves se reconnaissent en cela, qu'ils aiment la gloire là où elle se trouve, même chez un

Digitized by Google

ennemi. Un Arabe applaudit au brave cheval qui le bat, comme un guerrier applaudit au beau coup d'épée qui lui perce le sein.

» Selon la loi de la course, le cheval arabe devint la possession du croisé et fut donné pour compagnon à son noble vainqueur, qui, loin de s'enorgueillir de sa gloire, partagea volontiers avec lui l'orge et la paille, qui bien des fois leur fit faute à tous deux dans les diverses chances de cette terrible guerre.

» Enfin le duc Robert revint en France chercher des fers après avoir refusé une couronne. Onfroy revint avec lui et ramena ses deux chevaux, seule récompense de son dur exil. Ils débarquèrent à Barfleur, et furent longtemps à se remettre des fatigues du voyage.

» Blanche donna encore des fleurs à son cheval aimé ; elle tressa encore sa crinière de ses belles mains, non plus comme rieuse jeune fille, mais comme châtelaine vénérée, femme d'Onfroy, fils de Raoul, preux renommé aux faits de chevalerie. Le cheval arabe partagea les caresses de la dame de Montfiquet avec le cheval normand.

» Les deux coursiers bondirent ensemble dans les vertes prairies du Boccage ; ils poursuivirent longtemps ensemble le chevreuil et le sanglier dans les forêts de la vieille Neustrie, et tous deux pleins de gloire et de jours moururent sur la même litière à quelques instans l'un de l'autre. »

Digitized by Google

CHAPITRE X

La Chevalerie. — Le Destrier. — Le Roussin. — Le Palefroy. — Les Combats. — Les Tournois. — Les Carrousels. — Chevaux des Romans. — Chevaux des Légendes.

Il est un mot qui retentit dans le cœur comme l'accent du fer contre le fer, comme la voix du bronze des batailles, un mot qui rappelle toutes les gloires, tous les honneurs, toutes les vertus, et dont l'éclat magique, après avoir éclairé l'univers pendant dix siècles, jette encore sur la société moderne un brillant et chaleureux reflet. Chevalerie, compagnonnage de la gloire, servage de la pitié envers le malheur, de la force au profit de la faiblesse, pacte de respect pour la beauté, union sainte et dévouée des hommes d'élite au milieu du heurt du monde, quelles que soient les souillures dont les terrestres passions ont taché votre bouclier, vous n'en fûtes pas moins la plus belle et la plus puissante institution poli-

Digitized by Google

tique que les hommes aient jamais organisée. Vous confondre avec les cabalistiques confréries de quelques brigands à châteaux qui avaient renié vos lois, c'est confondre le fleuve qui féconde ses rives avec le torrent qui les ravage. C'est vous qui fîtes sortir le monde de la barbarie civilisée et de la barbarie barbare. C'est vous qui fondâtes tous les royaumes de l'Europe moderne; c'est vous qui proclamâtes l'égalité des droits, la résistance à l'oppression; c'est vous qui inventâtes l'honneur, premier né de la civilisation moderne, sentiment inconnu aux peuples antiques, et qui, jusqu'à nos jours, est encore, en votre nom, salué sur la poitrine des braves.

Il appartenait au cheval d'être à la fois le symbole et l'instrument, le moyen unique, la condition nécessaire d'un si grand fait. Sans le cheval, la chevalerie n'existait pas. Parcourir des routes difficiles et rompues, porter de lourdes armes et de pesans harnais et surtout se transporter promptement d'un lieu dans un autre: tout cela n'était possible qu'avec le cheval. Aussi l'histoire de tous les âges héroïques nous montre-t-elle constamment le coursier comme un objet d'un prix inestimable; aussi les légendes comme les poèmes d'Homère célèbrent-elles en même temps la valeur des hommes et celle des coursiers.

Toute l'attention, tout le soin des chevaliers se portaient d'abord sur l'élève et l'éducation du cheval. Les chartes des rois, des ducs, des suzerains renferment toutes des prévisions et des prescriptions obligatoires sur cette importante affaire.

« Je concède à tous les chevaliers qui défendent leurs

Digitized by Google

» terres par le casque et par l'épée, la possession sans
» redevances ni charges, de toutes les terres cultivées par
» leurs charrues seigneuriales, afin qu'ils se munissent
» d'armes et de *chevaux* pour notre service et la défense
» du royaume. »

Telle était la teneure ou l'esprit de toutes les chartes de feudataires, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne, pendant toute la durée du moyen âge. Aussi cette époque peut-elle être appelée l'âge d'or de la race équestre. Des soins minutieux, des croisemens intelligens, un dressage complet, donnaient vraiment alors au cheval le droit de se nommer le noble compagnon de l'homme. Soigné par les mains des pages et des écuyers, caressé par les châtelaines, accoutumé à la vie de famille, il vivait dans les castels de la chevalerie comme sous les tentes de l'Arabe.

Un cheval, une lance, une tour faisaient toute la richesse des Francs. Supprimez le cheval de la création et vous serez forcé de supprimer huit siècles de l'histoire du monde. Le cheval, pendant cette longue période de temps, fut toute la vie de l'Europe. Un cavalier allait de pair avec les souverains. La coutume romaine, ne permettant l'usage du cheval qu'aux patriciens, avait passé dans les Gaules françaises, et la possession d'un cheval constituait un droit précieux et sacré. Aussi, a-t-on remarqué que les noms qui désignèrent les castes nobles dans l'Europe moderne sont tous empruntés du nom du cheval ou des fonctions qui lui étaient consacrées :

Chevalier, du français cheval ;

Ecuyer, du latin *equus* ;

Digitized by Google

Marquis, du celtique *marc'h*, ainsi que nous l'avons vu plus haut;

Maréchal, du même mot;

Margrave, id.;

Baron, id., par le changement de la lettre *m* en *b*;

Connétable, du latin *comes stabuli*, chef des écuries;

Sénéchal, de l'ancien français *chal* (chevalier) et de *senex*, —*quasi senex eques;*

Cavalcadour, de l'espagnol *cavallo;*

Bachelier, bas-chevalier, qui n'est pas encore chevalier;

Duc, *dux equitum*;

Prince, du latin *princeps;* premier nommé des chevaliers romains à la revue quintennale.

Le monde ancien n'avait pour ainsi dire connu qu'une seule espèce de chevaux, le cheval léger, dont le type était le cheval d'Orient : soit qu'il vînt de l'Egypte, de la Syrie, de l'Epire ou de l'Espagne, soit qu'il traînât les chars de guerre ou la charrue du laboureur, soit qu'il fût destiné aux courses et aux cérémonies publiques, l'histoire et les monumens nous le représentent toujours le même : c'est à peine si, dans la reproduction de formes constamment identiques, on retrouve la moindre indication des modifications résultant de l'influence variée des climats et de la nature des services ; mais du moment que les hommes du Nord vinrent jouer leur rôle dans le drame du monde, apparut une race de chevaux nouvelle que réclamaient les besoins d'une société nouvelle.

Quatre espèces différentes de chevaux furent surtout

Digitized by Google

en usage dans le moyen âge. Nous tâcherons de les faire bien exactement connaître. Le destrier était le cheval de bataille ; le palefroy, le cheval de parade ; le roussin, le cheval de service et de route ; le sommier, le cheval de bât, destiné au transport des fardeaux.

Le destrier, ainsi appelé parce qu'il était habituellement mené en laisse, à main droite, par les pages et les écuyers, était un coursier de haute taille, réunissant la force à l'énergie et à l'élégance ; on lui donnait aussi le nom d'*auferrant*, *cheval d'armes*, *grand cheval*. Ces chevaux n'étaient pas, comme quelques auteurs modernes l'ont prétendu, semblables à ceux qu'inventèrent pour leurs guerriers les peintres de l'école flamande. Ils n'étaient ni lourds, ni massifs, ni couverts de poil aux jambes ; ils n'avaient ni la tête grossière et pesante, ni l'œil mort ; ce n'était point ce type abâtardi du cheval de trait de notre époque. C'étaient au contraire des chevaux élégans et superbes, réunissant la plus gracieuse élégance et le cachet de sang le plus prononcé, à la haute taille et aux formes atlétiques nécessaires pour porter des hommes forts, chargés d'une armure de fer et d'armes pesantes : c'était le type du cheval normand du Cotentin et du Merlerault ; c'était le cheval du Cléveland, en Angleterre ; c'était aussi le cheval du Mecklembourg, le genêt d'Espagne, des contrées herbues de l'Andalousie ; c'était encore le cheval de chasse anglais moderne, et le carrossier demi-sang de la Normandie et du Mecklembourg. Voilà les chevaux que nous trouvons représentés sur les anciennes médailles des rois, sur les sceaux des chartes, depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle, et surtout sur la fameuse tapisserie de la reine Ma-

Digitized by Google

thilde, monument contemporain de la conquête, tradition dont la fidélité ne peut être révoquée en doute, quelles que soient les parties de dessin que l'on peut reprocher à l'artiste qui nous l'a transmise. Ces chevaux étaient rares, leur prix était énorme, et on voit à chaque page de l'histoire quelle importance les chevaliers attachaient à leur possession. L'un ne peut se rendre à la place d'armes, faute d'un bon cheval; — l'autre engage ses terres, pour se procurer un bon coursier; — le chevalier vaincu doit son cheval au vainqueur: — c'est le plus beau prix et presque le but de la victoire. Charlemagne ne croira Rolland invincible que quand il le verra muni d'un bon cheval. Et les rois ne pouvaient accorder à un chevalier un don plus précieux que celui d'un cheval de bataille!

On obtenait les meilleurs destriers par le croisement des palefrois arabes et andalous avec les fortes jumens de race indigène d'Allemagne, de France et d'Angleterre. Les haras des grands seigneurs et des riches abbayes étaient fournis de chevaux orientaux et de chevaux d'Espagne, nourris et conservés dans le but de la reproduction. Quant à l'usage des destriers, les auteurs ne varient pas: le destrier est le cheval spécial de la guerre et du tournois.

« *Antigonus hardy chevalier combattant et fut moult* » *armé sur son destrier.* »

Les chevaux des chevaliers étaient bardés, c'est-à-dire qu'ils étaient couverts d'une armure de cuir ou de fer qui les protégeait contre les coups de l'ennemi. En temps de paix et dans les cérémonies civiles ou militaires, les bardes guerrières étaient remplacées ou recouvertes par

Digitized by Google

des caparaçons de soie et d'étoffe, portant les armoiries du chevalier.

« Le cheval de chevalier est en cérémonie un cheval » caparaçonné de soie armoriée ; c'est en guerre un che- » val bardé de cuir ou de fer. »

Cet usage de barder les chevaux remonte d'ailleurs à la plus haute antiquité : l'on trouve des chevaux bardés sur les plus anciens monumens.

Les parties dont se composaient les bardes s'appelaient : *girel*, *housse*, *pissière*, *sambuc*, *selle d'arme* et *tétière*.

« Bien acesmé sur un grand destrier sist qui ol cou- » vert et tête et crope et pis. »

Bien arrangé sur un destrier qui a la tête, la croupe et les pieds couverts.

L'usage des bardes était une marque distinctive du chevalier ; c'était un droit uniquement réservé à la noblesse.

La selle des chevaliers était de bois de hêtre et semblable aux bâts encore actuellement en usage dans nos campagnes ; mais elle était rehaussée d'ornemens et couverte de housses et de fourrures précieuses ; la bride était fort ornée et annonçait, par sa richesse, l'état du chevalier. Beaucoup de chevaux étaient appelés *Brigliadore*, bride d'or. Des clochettes étaient attachées soit à un collier spécial, soit à la bride, et complétaient l'équipement du cheval. Nous avons vu que cet usage remontait aux Romains. Le troubadour Arnold de Marson dit que : « Rien n'est si propre à inspirer la confiance au chevalier » et la terreur à l'ennemi. »

Le palefroi est probablement ainsi nommé du mot teu-

Digitized by Google

tonique *pferd*, cheval, en bas latin *veredus*. De *palefroi* d'ailleurs vient *palefrenier*, nom donné à celui qui a soin des chevaux. Le grand écuyer s'appelait autrefois grand palefrenier du roi. On a dit que ce titre, comme beaucoup d'autres, était déchu de son ancienne splendeur : on a eu tort ; ce n'est pas le nom, c'est la chose qui est déchue. Autrefois, le soin des chevaux était réservé aux plus grands seigneurs, et dans un pays voisin, où le bon sens ne manque pas, on voit encore souvent des grands seigneurs panser eux-mêmes leurs chevaux. Mais la vanité et la paresse nous ont fait dédaigner les plus nobles coutumes et rabaisser au niveau des travaux purement manuels, des occupations qui exigent un très haut degré de science et d'intelligence.

Le palefroi était un cheval léger, brillant, gracieux, qui servait principalement de monture aux dames. C'était aussi un cheval de parade destiné aux entrées des rois et princes dans les villes et aux exercices équestres. Ces chevaux avaient beaucoup de sang ; tous les chevaux arabes et orientaux ramenés par les Croisés étaient des palefrois ; on en tirait aussi d'Espagne, du Limousin, de la Navarre ; la Lorraine en fournissait d'excellens, ainsi que la Bretagne et la Normandie.

« Le palefroi sor coi la dame seist, estait plus blanc » que nul flors de liz, *li lorains* vaut mile sols pari- » sis. »

La couleur la plus habituelle des palefrois était celle ordinaire des chevaux arabes, le gris. Ils devenaient blancs avec l'âge ; aussi cette épithète est-elle presque toujours accolée au palefroi.

« *Lors Lancelot regarde contremont la reine, et voit*

Digitized by Google

» *venir une damoiselle sur un palefroi blanc qui vient* » *vers elle.* »

Cependant il s'en trouvait de toutes couleurs ; ainsi nous lisons encore :

« *Tristan demande à un écuyer s'il avait rencontré* » *une damoiselle qui chevauchait sur un palefroi noir.* »

On accoutumait quelquefois les palefrois à marcher l'amble, allure plus douce, pour les dames surtout. Nous en verrons tout à l'heure un exemple dans le *Lai du trot.*

Le roussin ou roucin est ainsi appelé de l'allemand, *ross,* cheval, d'où plus tard est venu le terme de mépris *rosse*, mauvais cheval. Le roussin était un cheval trapu, fort et commun, dont le service habituel était de porter les hommes d'armes d'un lieu à un autre, le destrier ne servant qu'au moment de l'action. Les roussins portaient habituellement les chevaliers en voyage, les écuyers, les pages, les varlets. On s'en servait aussi pour le travail des champs et le tirage des basternes. En un mot, le roussin était, au moyen âge, le type de notre cheval de poste actuel, plus ou moins lourd, plus ou moins distingué, plus ou moins maniable, selon son origine, sa race et le service auquel il était destiné. Il tenait le milieu entre le destrier et le palefroi, d'un côté, et le vulgaire sommier, d'un autre côté. Les roussins avaient quelquefois un très haut prix. Il y en avait qui touchaient de bien près aux destriers et qui souvent en tenaient lieu. Cependant une différence marquée existait ordinairement entr'eux : en effet, le destrier, auquel il était nécessaire d'avoir une marche tride et relevée, n'allait qu'aux allures régulières du pas, du trot et du galop ; tandis que le roussin, des-

Digitized by Google

tiné principalement à la route, était façonné aux allures de l'amble et du pas relevé, seule manière de voyager à cheval vite et commodément, quand on est chargé d'une armure pesante. L'habitude des chevaux ambleurs était très répandue au moyen âge. Nous avons vu qu'il en fut de même aux temps de la Grèce et de Rome ; mais ici surtout c'était une impérieuse nécessité : le cheval du Nord ne peut aller habituellement longtemps au galop, et le trot est insoutenable avec la position militaire que devaient avoir les hommes d'arme du moyen âge. Ces allures, d'abord acquises et données au cheval à force de soins et au moyen de cordes et d'entraves, sont devenues, dans quelques contrées, héréditaires par la suite des générations. Longtemps l'Angleterre conserva précieusement ses chevaux ambleurs, que l'habitude du trot à l'anglaise lui fit abandonner. On connaît maintenant encore les bidets de train ou ambleurs de la Bretagne, et les chevaux d'allure ou de pas relevé de la Normandie, restes des anciens roussins si estimés des chevaliers.

Les roussins n'avaient pas la vitesse des destriers, cela se conçoit. « *Parcevaux monte sur le roucin du varlez* » *et il va si grante allure come il peut de roucin traire,* » *si a tant alé, qu'il voit devant lui le chevalier qui s'en* » *allait sur le destrier, le grand galop.* »

On tirait les roussins principalement d'Allemagne, d'Angleterre, de Bretagne, de Franche-Comté et du Boulonnais. Du reste, toutes les contrées fournissaient leurs roussins, et c'était même une chose observée dès cette époque, que le cheval indigène résiste mieux aux fatigues et aux intempéries des saisons que le cheval importé.

Digitized by Google

Le sommier était situé au plus bas de l'échelle des races du moyen âge, et pourtant encore que de services il était appelé à rendre : c'était lui qui transportait les bagages et les marchandises d'un bout à l'autre de l'Europe. Alors point de canaux, de routes faciles, de roulages, de moyens de transport, si ce n'est dans les contrées maritimes. Dans l'intérieur des terres, tous les transports se faisaient nécessairement à dos de cheval. Qui ne se rappelle ces messagers que l'habitude des voitures fait disparaître chaque jour? Qui ne voit encore leur panier majestueusement assis sur un bât relevé, et leur long fouet pendu sur leur épaule? — Il restera encore longtemps aux abords des forêts un petit cheval tout triste, tout frêle, tout maigre, c'est le cheval du charbonnier, dernier vestige du sommier d'autrefois. Le sommier portait le bagage des armées :

« *Nostre Gelde et nos hommes fetes avant haster*
» *E la preie cachier é li sommiers mener*
» *Cels ki sont à cheval fetes avant monter.* »

Nous trouvons dans la légende de saint Serni un trait qui a rapport à l'amour extrême que les chevaliers portaient à leurs chevaux. Un vassal ayant un jour, par mégarde, tué un beau cheval qui appartenait à son maître, fut, par le commandement de celui-ci, mis en prison, les fers aux pieds. Saint Serni alla trouver le seigneur et le pria d'élargir le pauvre prisonnier, mais il ne put rien obtenir, ce que voyant, il ressuscita le cheval et le rendit à son maître.

Les chevaliers donnaient des noms à leurs chevaux,

Digitized by Google

selon l'usage ancien et la coutume actuelle. La plupart de ces noms étaient tirés de la couleur du coursier, comme Moreau et Mélanie; le noir, la noire; Bayard ou Baillard, le bai. Voici les plus fameux de ceux que citent l'histoire et les romans. Abjer, cheval d'Antar; Babiéca, cheval du Cid; Broiford et Flori, chevaux d'Oger-le-Danois; Belche, coursier du héros allemand Dietleib; Benig, qui appartint à Ilsan; Viellantin, Mélanie et Bride-d'Or, dont chacun eut pour maître Roland, comme Entencendur, Charlemagne; Estorne, Perce-Forêt; Falke et Rispa, Dieterich von Berne; Glorifier, Seghelin de Jérusalem; Graminund, Valdabrun; Grane, Sigurd; Gringolette, Walewein; Grivet, Froissard; Loëve, Hildebrand; Miserion, Gilles de Chin; Passebreul et Passelande, Tristan; Rabican, Roger et Richardet; Rondel, Buèves d'Autone; Rusche, Eckehart; Salt-Perdut, Malquiant; Scheminc, Vidrik; Tachebrun et Gadifer, Gannelon, etc.

Nous ajouterons à ces noms fameux l'Hippogriffe, que l'Arioste fait voyager par les airs; *le cheval de fust* (de bois) de Croppart, roi de Hongrie, dans le roman de Cléomadès; le cheval de bois sur lequel Pierre de Provence enleva la belle Maguelonne, lequel se manœuvrait au moyen d'une cheville qu'il avait au front et qui lui servait de mors. Il s'appelait Clavilègne ou Chevillard-le-Véloce. Ce fut lui que Malambruno envoya au chevalier de la Manche, et du haut duquel le bon Sancho voyait la terre tout entière pas plus grosse qu'un grain de moutarde, et les hommes qui marchaient dessus guère plus gros que des noisettes.

Cambustan, roi de Tartarie, avait un cheval de bronze

Digitized by Google

construit sur le même modèle, et qu'il dirigeait aussi dans l'air au moyen d'une cheville placée dans l'oreille.

Pacolet, qui était aussi de bois, fut la monture de Valentin, neveu du roi Pépin. Le célèbre Rossinante servit de destrier à Don Quichotte, le *plus loyal des chevaliers*, et la jument Alfana n'avait d'autre défaut que celui d'être morte.

Mais le plus célèbre de tous ces chevaux fut le fameux Bayard, dont nous allons raconter l'histoire.

Bayard, ou plutôt Baillard, qui portait ainsi le même nom que *Balios*, l'un des chevaux d'Achille, comme nous l'avons vu, et que tous les Baillet, très communs encore aujourd'hui dans les campagnes, était de couleur bai foncé, marqué de blanc à la tête, comme son nom l'indique. Il avait été nourri dans l'île de Bruslau, qui nous semble devoir être l'ancienne Brislaw, dans le cercle de Souabe, pays anciennement renommé pour ses races précieuses de coursiers. Maugis, fils du duc d'Aigremont, l'avait élevé et dressé dans le palais de son père, en Champagne, et l'avait donné à son cousin Renaud.

Jamais un tel cheval ne sera ni ne fut oncques, si ce n'est Bucéphalus, le cheval au roi Alexandre-le-Grand.

Renaud, après avoir tué Regnier, neveu de l'empereur Charlemagne, quitte Paris sur son beau cheval Bayard, emmenant avec lui ses frères et son cousin Maugis. Ici, il est vrai, se présente une petit difficulté : la légende, la tradition, nous représentent les quatre frères montés sur Bayard, comme on peut le voir en maintes belles enseignes, portant en exergue : *Aux quatre fils Aymon.* Qui n'a vu, en effet, ces braves chevaliers, au

Digitized by Google

casque de dragon et aux souliers à la poulaine, montés fièrement sur le dos un peu prolixe de Bayard ? Tant que dureront les vieilles bonnes et les douces nourrices, on n'empêchera pas Bayard de prêter son rein complaisant à la fuite des quatre frères. Renaud, d'ailleurs, poursuivi par les chevaliers de Charlemagne, est forcé d'en tuer trois, pour donner leurs chevaux à ses frères et soulager un peu Bayard. Quant à Maugis, il monte derrière son cousin. *Dieu veuille les conduire et garder de mal.* Tant s'en va Renaud, par nuit et par journées, qu'il arrive dans la forêt des Ardennes. Là, ses frères et lui bâtissent un château et s'y retranchent. Charlemagne vient les assiéger ; mais ils se défendent vaillamment, et, dans de vigoureuses sorties, font reculer les preux de l'empereur. C'était dans ces combats qu'il fallait voir Renaud monté sur Bayard, et les armes qu'il faisait ! Celui qu'il rencontrait *pouvait se regarder comme malheureux !*

Renaud s'empara du cheval de Yon de Saint-Omer, qu'il trouva digne d'aller de pair avec Bayard : Dieu merci ! dit-il, nous avons maintenant deux chevaux auxquels nous pouvons nous fier.

Ne pouvant tenir plus longtemps à Montfort, les quatre frères s'échappent de la place, poursuivis par l'armée de Charlemagne. Après une longue course, ils arrivent près d'une belle fontaine, où ils font paître leurs chevaux. Pour eux, ils ne trouvent rien à manger. Réduits bientôt à la plus affreuse misère, il ne leur reste que quatre coursiers, Bayard et trois autres, auxquels ils n'avaient ni blé ni avoine à donner. Les quatre coursiers, réduits ainsi à vivre seulement de racines, devinrent si maigres, qu'à peine pouvaient-ils marcher,

Digitized by Google

excepté Bayard, qui se portait bien et gaillardement, vivant mieux avec des racines que les autres avec la meilleure avoine. Cependant les fils Aymon vont trouver leur mère, qui leur donne de l'argent et des soldats. Avec ce secours, ils ravagent les provinces de France et vont offrir leurs services au roi Yon, en Gascogne. Celui-ci les emploie dans sa guerre contre les Sarrasins.

Renaud attaque corps à corps leur roi, nommé Bourgons. Tandis que les deux adversaires sont descendus de cheval et marchent l'un sur l'autre, l'épée à la main, le cheval de Bourgons veut s'échapper; mais Bayard court aussitôt après lui, le prend par la crinière et le ramène sur le champ de bataille. Les quatre frères obtiennent du roi de bâtir une forteresse appelée Montauban. Renaud épouse la sœur du roi Yon. Charlemagne fait demander au roi Yon de lui livrer les fils Aymon. Celui-ci refuse. Sur ces entrefaites, arrive à la cour de Charlemagne, son neveu, Roland, qui, pour premier exploit, bat les Sarrasins qui désolaient le pays de Cologne, et fait prisonnier leur roi, nommé *Escoursaut.* Charlemagne, enchanté de la valeur de son neveu, voulait le rendre tout à fait invincible. Il ne s'agissait pour cela que de lui donner un bon cheval; mais il ne savait comment s'en procurer un. Alors, par le conseil du duc de Naismes, il fit publier une course pour trouver le meilleur cheval de l'armée. Le vainqueur devait avoir *une couronne d'or, cinq marcs d'argent et cent pièces de drap de soie.* Le roi ordonna que l'on fît des lices pour la course de chevaux et qu'on plaçât au haut, le prix de la course. Renaud entend parler de cette course que veut donner l'empereur, et l'envie lui prend d'aller jou-

Digitized by Google

ter avec Bayard. Maugis frotta son cousin avec un certain élexir, afin de le rendre méconnaissable ; il frotta également Bayard avec le jus d'une certaine herbe, de manière à le faire paraître tout blanc, comme un vieux cheval. Arrivés à Paris, Maugis lia le pied de Bayard avec de la soie cirée, pour qu'on le crut boiteux, de telle sorte que, quand ils arrivèrent aux lices, chacun de se moquer de Renaud et de son vieux cheval boiteux. L'un disait : « Vous avez bien fait, vaillant chevalier, d'ame-
» ner ici votre bon cheval ; ce sera lui sûrement qui ga-
» gnera le prix ! Voilà le vainqueur de la couronne ! » disaient les autres. Cependant les trompettes donnèrent le signal et la course commença. Maugis alors délia le pied de Bayard. Les autres coursiers étaient déjà loin. Renaud dit à Bayard : Nous sommes en arrière, et si vous n'êtes pas le premier, vous serez blâmé. Bayard, à ces paroles, fronça les narines, allongea le cou et partit comme un trait. En peu de temps, il eut dépassé tous ses rivaux. Chacun se disait : « Voyez comme ce cheval
» blanc court rapidement. Tout à l'heure, il boitait, et
» maintenant c'est le meilleur de tous. » L'empereur disait de son côté : « Grand Dieu ! qu'il ressemblerait bien
» à Bayard, s'il était de son poil ! » Quand Renaud fut au bout des lices, il prit la couronne et la passa à son bras. Quant à l'argent et aux étoffes, il les laissa, puis s'achemina vers l'empereur à petits pas. Celui-ci, le voyant venir, lui dit joyeusement : « Ami, je vous prie,
» arrêtez un peu. Si vous voulez ma couronne, vous l'au-
» rez, et je donnerai tant de votre cheval, qu'en votre
» vie vous ne serez pauvre. Parbleu ! dit Renaud, vous
» vous moquez : je m'appelle Renaud, et j'emporte votre

Digitized by Google

» couronne. Cherchez un autre cheval pour Roland ; car » vous n'aurez ni votre couronne ni Bayard ! » Alors il partit comme la foudre. Charlemagne ayant entendu ces paroles, en fut si irrité que de longtemps il ne put dire un mot. Renaud arriva sain et sauf à Montauban, et Charlemagne vint l'y assiéger à la tête d'une nombreuse armée. Cependant Renaud et ses frères se disposèrent à se défendre vigoureusement. Les trois frères disaient à Renaud : « Tant que nous vivrons et que nous vous ver- » rons monté sur Bayard, nous ne craindrons ni Char- » lemagne ni sa puissance. » En effet, dans chaque rencontre, l'empereur n'avait que du pire ; les quatre frères tuaient les meilleurs chevaliers et s'emparaient des chevaux et des enseignes de guerre. Alors Charlemagne résolut de les avoir par ruse. Il s'entendit avec le roi Yon, beau-frère de Renaud, qui consentit à les lui livrer. Il leur fit entendre qu'ils auraient la paix avec l'empereur, s'ils se rendaient dans la plaine de Vaucouleurs, montés sur des mules, revêtus de manteaux d'écarlate et portant chacun une rose à la main. Renaud y consentit volontiers ; mais ses frères s'y opposaient. Ils auraient seulement voulu être montés sur leurs chevaux, ou du moins que Renaud fût monté sur Bayard. Quand ils furent dans la plaine de Vaucouleurs, mille hommes de la cavalerie de l'empereur s'avancèrent sur eux pour les prendre ; mais Renaud tira son épée et trancha la tête au comte d'Aigon. Cependant ils allaient être accablés par le nombre. Renaud s'écria alors : « Oh ! Bayard, mon bon che- » val, que ne suis-je sur toi, bien armé ! je vengerais ma » mort avant de mourir ! » Tandis que les bons chevaliers vendaient chèrement leur vie, Maugis, qui était à

Digitized by Google

Montauban, apprend la fâcheuse position de ses cousins; il monte sur Bayard et prend, avec cinq mille hommes, la route de Vaucouleurs. Bayard courait comme un cerf pour aller au secours de son maître. Cependant Maugis avait rejoint les quatre frères qui combattaient au pied du rocher. Il donna Bayard à Renaud, qui le monta aussitôt, et ils tombèrent tous sur l'armée de l'empereur, qui prit la fuite.

Cependant Renaud ayant défié Oger, celui-ci s'arrêta et ils combattirent ensemble, d'abord à la lance, puis, ayant mis pied à terre, ils s'attaquèrent l'épée au poing. Les chevaux, voyant les maîtres qui se battaient, coururent l'un contre l'autre et commencèrent à se mordre et à ruer. Oger, qui savait que Bayard était le plus fort, courut pour secourir son coursier. Mais Renaud lui dit : « qu'allez-vous faire ? ce n'est point avec mon cheval que » vous allez combattre, mais contre moi. » Renaud retourna à Montauban et la guerre continua. Dans une rencontre avec Roland, ils mirent tous deux pied à terre, et Bayard, selon sa coutume, courut sur le cheval de Roland et se mit à le frapper rudement, il était d'autant plus vigoureux et dispos qu'il avait bien mangé toute la nuit. Cependant la guerre continuait, et dans une escarmouche, Richard, l'un des quatre frères, fut pris par Roland, amené devant Charlemagne et condamné à être pendu. Alors il dit à l'empereur : « Sire, vous me tenez » prisonnier; mais tant que mon frère Renaud pourra » monter sur Bayard, je ne serai point pendu. » Renaud ayant appris comme quoi son frère Richard avait été pris et comme quoi il allait être pendu, fait seller Bayard et se rend à la tête d'une troupe nombreuse dans un bois

Digitized by Google

de sapins proche du gibet de Montfaucon, ou Ripus allait pendre son frère. Là il s'endormit. Cependant Ripus arriva et se mit en devoir de pendre Richard. Voyant cela, le bon cheval Bayard frappa du pied l'écu de Renaud et le réveilla ainsi que les autres chevaliers, qui délivrèrent Richard et pendirent Ripus à sa place. « Qui » vous a réveillé? dit Maugis à Renaud ; c'est Bayard! » répondit celui-ci. L'excellent cheval! dit Maugis. » Cependant Charlemagne, qui croyait Richard pendu, s'en vint au devant de Ripus ; mais il fut bien étonné en apercevant Richard et ses frères ; il piqua son cheval et s'avança vers eux. Dans la mêlée, Renaud jouta contre Charlemagne sans le connaître; quand il vit que c'était lui, il en fut bien fâché et, se mettant à genoux, il lui demanda grâce pour lui et pour ses frères. « Je vous » donnerai, lui dit-il, Montauban avec mon cheval Bayard, » qui m'est bien nécessaire, et que j'aime le mieux après » mes frères et mon cher cousin Maugis : il n'y a au monde » un pareil cheval. » L'empereur n'en voulut rien faire, et il dit à Renaud de se défendre et l'attaqua vivement. Renaud voyant cela, s'empara de l'empereur, le prit par le milieu du corps et le mit en travers sur le cou de Bayard, mais sans vouloir lui faire aucun mal. Cependant Roland vint délivrer Charlemagne. Maugis, à son tour, fut pris par Olivier et conduit à Charlemagne qui le condamna à être pendu ; mais il s'échappa durant la nuit et rencontra Renaud qui le cherchait. Bayard le sentit et commença à hennir bien fort et à aller vers Maugis, malgré Renaud qui, ne le reconnaissant pas, lui cria : « Vassal, qui êtes-vous? » Le cheval avait mieux deviné que l'ami! Comme la guerre ne finissait pas,

Digitized by Google

Maugis entreprit de la terminer tout d'un coup, par sorcellerie. Il s'en alla dans l'écurie, détacha Bayard, monta dessus, sortit de Montauban, alla à la tente du roi, qu'il charma ainsi que tous ceux de l'armée; il se saisit ensuite de l'empereur, le mit sur Bayard, puis il l'amena dans Montauban et le coucha dans son lit; après quoi, il fut se rendre ermite pour sauver son âme. Cependant Renaud donna la liberté à Charlemagne et le fit reconduire honorablement sur Bayard. Charlemagne, ne voulant pas absolument accorder la paix aux quatre fils Aimon, fit presser le siége avec vigueur, si bien qu'ils furent réduits à une affreuse famine; après avoir consommé tous les vivres de la place, ils en vinrent à manger leurs chevaux, et ils les mangèrent tous, jusqu'au dernier, excepté toutefois Bayard. Cependant Renaud voyant sa femme et ses enfans prêts à expirer de besoin, consent à tuer Bayard. Ayant été à l'écurie, il le trouva qui poussait un grand soupir. Quand il vit cela, il dit qu'il aimerait mieux mourir que de tuer Bayard. Cependant, comme ses enfans allaient mourir, il se rendit près du duc Aymon, son père, et lui demanda des vivres : Aymon lui en accorde; il charge Bayard de pain et de viande fraîche. Bayard portait plus que n'eussent fait deux autres chevaux; mais le vieux Aymon ayant été repris par l'empereur de fournir des vivres à ses enfans, leur état devint bien pire qu'auparavant. Alors Renaud retourna à l'écurie, pour tuer Bayard; mais l'idée lui vint de le saigner seulement; ils prirent le sang, ce qui les soutint un peu. Cependant ils ne pouvaient plus résister davantage, quand ils découvrirent un souterrain qui conduisait dans la campagne. Renaud

Digitized by Google

sortit avec sa femme, ses fils et ses trois frères, emmenant Bayard avec eux ; de là, ils se réfugièrent en Dordogne, où ils furent de nouveau assiégés par Charlemagne. Cependant l'empereur, menacé par les barons d'être abandonné par eux, consent à faire la paix avec les quatre chevaliers, pourvu qu'on lui livre Bayard. Renaud acquiesça au désir de Charlemagne et livra Bayard au duc de Naismes. L'empereur ordonna que chacun décampât pour s'en aller au siége de Liége ; en passant sur le pont de *Meuse*, il fit amener Bayard, le bon cheval de Renaud, et quand il le vit, il lui dit : « Oh ! » Bayard, tu m'as irrité bien des fois, mais je suis venu » à bout de me venger ! » Alors il lui fit mettre une pierre au cou et le fit jeter par dessus le pont de la rivière de Meuse. Bayard alla au fond. Quand le roi vit cela, il en eut grande joie et dit : Voilà tout ce que j'ai demandé : enfin le voilà détruit ; mais Bayard frappa tant des quatre pieds, qu'il vint à bout de se débarrasser de la pierre et il revint sur le bord ; il se mit à hennir hautement, puis prit sa course avec tant de rapidité, qu'il semblait que la foudre le poussât. Il entra dans la forêt des Ardennes. Charlemagne, voyant que Bayard était échappé, en fut très irrité ; mais tous les barons en furent bien contens. Beaucoup de gens disent que Bayard est encore vivant dans le bois des Ardennes ; mais que, quand il voit homme ou femme, il fuit et on ne peut l'approcher.

Une forêt en Brabant porte le nom de Meerdael, *vallée du cheval,* à cause, dit-on, du fameux Bayard. On voit encore dans cette forêt la crèche du célèbre coursier, ainsi qu'une très grande pierre qu'il frappa, dit-on,

Digitized by Google

de ses pieds si rudement, qu'elle en a conservé l'empreinte. Près de la forêt, est le village Eygenhoven, *habitation du cheval.* Les armoiries de ce village représentaient Bayard portant les quatre fils Aymon. On trouve, près de Dinant, la roche à Bayard. Une foule de villes ont pour enseignes de leurs hôtels ou pour noms de rues : *les quatre fils Aymon.*

De même que les chevaux de Pallas et d'Hippolyte, les chevaux des chevaliers s'associaient à la douleur de leurs maîtres. Dans le poème breton de Lez-Breiz, le cheval du héros est resté à garder sa tombe.

Or, il y avait sept ans un mois que son
Ecuyer le cherchait partout.
.....
Alors il entendit à l'extrémité du bois
Les hennissemens plaintifs d'un cheval.
Et le sien mettant le nez au vent y
Répondit en caracolant.
Arrivé à l'extrémité du bois, il reconnut
Le cheval noir de Lez-Breiz.
Il était près de la fontaine, la tête penchée ;
Mais il ne paissait ni ne buvait.
Seulement il flairait le gazon vert
Et il grattait avec les pieds.
Puis il levait la tête et recommençait
A hennir lugubrement.
A hennir lugubrement, quelques-uns
Disent qu'il pleurait.

Marie de France a développé cette idée dans le lai de Gradlon-Meur.

Son destrier qui d'eau échappa,
Pour son seigneur grand deuil mena.

Digitized by Google

En ces forêts fit son retour,
Ne fut en paix ni nuit ni jour;
Des pieds gratta, fortment hennit,
Par la contrée fut ouï.
Prendre cuident (le veulent) et retenir;
Oncques nul d'eux ne l'put saisir.
Il ne voulait nu lui atendre,
Nul ne le put lacier ni prendre.
Moult longtemps après ouït-on,
Chacun an, en cette saison
Que son sire partit de lui,
Sa noise et la frente (hennissement) et le cri
Que le bon cheval demenait
Pour son sire que perdu avait.

La religion chrétienne n'a pas dédaigné de faire entrer le cheval dans ses mystérieuses légendes.

Les chevaliers de la milice céleste étaient saint Georges, patron de l'Angleterre; saint Martin, saint Jacques de Matamores, patron d'Espagne; saint Michel, patron de Normandie; saint Paul-le-Centenier et saint Maurice, le chef illustre de la légion Thébaine. Presque tous ont eu des ordres de chevalerie placés sous leur invocation. L'ordre de Saint-Michel fût longtemps un des plus nobles du noble royaume de France.

Jean, le solitaire de Pathmos, dans son apocalypse, fait monter à cheval l'ange de la mort :

« Après cela, je vis que l'agneau avait ouvert un des » sept sceaux, et j'entendis un des quatre animaux, qui » dit avec une voix comme un tonnerre: Venez et voyez, » et en même temps je vis paraître un cheval pâle, et ce- » lui qui était monté dessus s'appelait la mort. »

Plus loin, l'homme de Dieu dit encore: « Je vois aussi » des chevaux dans la vision, et ceux qui étaient montés

Digitized by Google

» dessus avaient des cuirasses comme de feu, d'hyacinthe
» et de soufre, et les têtes des chevaux étaient comme
» des têtes de lions, et il sortait de leur bouche du feu,
» de la fumée et du soufre. »

L'origine des tournois est inconnue. Ce sont de ces institutions sans date positive, qui se forment, à chaque période nouvelle de civilisation, des débris des institutions passées. La plupart des historiens en font honneur à la France. Pour nous, nous pensons que les tournois sont un souvenir de ces jeux équestres aussi anciens que le monde, passant d'Egypte en Grèce, de Grèce en Italie, que les Romains appelèrent plus tard jeux troyens, et qui occupent une si grande place dans l'histoire de l'empire d'Orient. Les historiens, en rapportant l'anecdote où l'Arabe, combattant avec deux lances, est vaincu par un eunuque de la cour de Théophile, ne paraissent voir dans ce fait d'autre circonstance remarquable que celle des deux lances de l'Arabe; quant au combat en lui-même, vraie passe de tournois, ils semblent le regarder comme un détail ordinaire des fêtes du cirque. Or, Théophile vivait vers l'an 830, 40 ans avant que Louis-le-Débonnaire établît les tournois en France, en 870. De leur côté, les Maures d'Espagne faisaient des tournois, bien avant cette époque, un de leurs spectacles favoris. Il est certain, toutefois, que ce fut en France que l'institution prit toute son importance, et qu'elle y jeta un immense éclat sur la chevalerie du moyen âge. Les Allemands, au reste, l'adoptèrent de bonne heure, et Henri Ier, dit l'Oiseleur, l'introduisit dans ses Etats, l'an 930. Guillaume-le-Conquérant la popularisa en Angleterre, où elle s'était déjà introduite pendant la période

Digitized by Google

saxonne. Geoffroi de Preuilly, mort en 1066, rédigea les réglemens des tournois. C'est ce qui l'en a fait regarder comme l'inventeur par quelques écrivains ignorans ou distraits.

Le nom de tournoi vient du latin *torneamentum* et rappelle les jeux troyens décrits par Virgile, où le jeune Jules imitait, en se jouant, les tours et les détours du labyrinthe de Crète.

Voici la description des tournois français, sur lesquels se modelèrent tous ceux de l'Europe. Lorsque le prince ou le haut baron avait projeté un tournoi, il le faisait annoncer par toute la province, par tout le royaume, et même quelquefois dans les pays étrangers. Des servans et des poursuivans d'armes couraient ainsi les villes et les châteaux en criant : « Or oiiez, or oiiez, or oiiez ! — On » fait savoir à tous puissans princes, ducs, barons, che- » valiers, à qui Dieu donne vie, que tel jour du mois, en » tel lieu, telle place, se fera grandissime pardon d'ar- » mes, et très noble tournois, frappé de masses de me- » sure, espées rabattues, etc., ainsi que de toute ancien- » neté est de se faire. Duquel tournois seront chefs très » hauts, etc., et audit tournois il y aura de nobles et » dignes prix donnés par les dames et damoiselles. Outre, » seigneurs, vous êtes tenus de vous rendre quatre jours » avant le combat, pour pendre vos blasons aux fenê- » tres ; voici les armes dont vous serez armés, etc. »

Les lices étaient un quart plus longues que larges, et palissadées de cœur de chêne ; la pallissade de dehors beaucoup plus haute que celle du dedans.

La veille du tournois, les hérauts revêtaient leurs cottes de mailles, et, tenant leurs verges à la main, se

Digitized by Google

rendaient dans les lieux publics en répétant leur cri : Or oiiez, or oiiez, or oiiez ! On fait savoir pour le jour de demain, etc. ; puis on suspendait les armures et les armoiries des prétendans ; ensuite les juges du camp conduisaient en cérémonie les dames et damoiselles, trois fois à l'entour, afin qu'elles connussent les chevaliers qui devaient entrer en lice. Si dans le nombre il s'en trouvait quelqu'un qui eût médit des *dames,* l'offensée n'avait seulement qu'à toucher son casque, le lendemain il était sévèrement puni, ainsi que ceux qui auraient encore commis *des crimes plus atroces.*

Le chevalier convaincu d'un crime était battu, jusqu'à ce qu'il eût dit : « *Je donne mon cheval.* » Alors on coupait les sangles de sa selle et on l'affourchait sur les barrières de la lice. Celui qui avait mal parlé des dames était battu jusqu'à ce qu'il criât : « *Merci aux dames* », et qu'il promît de n'en plus mal parler. Lorsque les dames craignaient que la chaleur du combat ne dût entraîner trop loin les tournoyans, ou que les coupables ne fussent trop châtiés, elles nommaient un chevalier d'honneur et lui donnaient une de leurs coiffures magnifiquement ornée, afin qu'il l'a plaçât au bout de sa lance. C'était sa marque distinctive, et tout combat devait cesser alors qu'il abaissait le couvrechef de merci, vers l'écu du chevalier frappant. Quand les dames étaient assises, les trompettes sonnaient au dehors pour appeler les tournoyans. Bientôt arrivait le seigneur appelant, qui défilait avec ses gens, sous les galeries. A son entrée dans la lice, il faisait demander aux juges quelle place on lui assignait. On lui donnait un des côtés. — Les défendans

arrivaient à leur tour; ils se rassemblaient et venaient se placer dans la lice vis-à-vis des tenans.

Les hérauts répétaient leur cri : Or oiiez, or oiiez, or oiiez! Largesses, preux chevaliers. Alors on coupait les cordes et le combat s'engageait. Les varlets avaient l'office, pendant le combat, de relever les blessés, ou de les protéger avec des fûts de lance de deux brasses qu'ils portaient à cet effet.

Lorsque le combat avait assez duré, les trompettes sonnaient la retraite, et les hérauts criaient : Or oiiez, or oiiez! Chevauchez bannières! départez vos rangs!

Le soir, le chevalier d'honneur rendait le couvrechef de merci, puis on donnait le prix au vainqueur, qui le recevait à genoux. Il embrassait les dames et les demoiselles, *si c'était son plaisir.*

Dans les tournois à plaisance, il était défendu de se servir de la pointe; on ne pouvait frapper que du plat ou du taillant, qui était rabattu et émoussé, et seulement de la ceinture en haut.

Les novices, bacheliers, varlets et damoiseaux combattaient avec des épées peintes et des lances de sapin. Les combats à outrance avaient lieu à fer émoulé, à épées tranchantes et poignantes, avec brasses d'acier aiguisées.

La haute utilité des tournois est incontestable pour l'époque où ils avaient lieu : c'était d'abord une école de guerre. Les chevaliers apprenaient, dans ces jeux terribles, à attaquer et à se défendre; à monter solidement à cheval; à doubler rapidement le croupe de l'adversaire; à supporter, sans plier, le choc des lances, des haches d'armes et des lourdes épées. Ce fut le principe du manége militaire, tel qu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours,

Digitized by Google

en passant par la filiation des brillans carrousels, jeux moins sanglans et plus appropriés aux changemens survenus dans les mœurs publiques.

C'était aussi un moyen de juger le mérite et la race des coursiers. Avoir paru avec distinction dans plusieurs passes d'armes était une haute recommandation pour un destrier. Il acquérait ainsi cette valeur idéale que donne aux chevaux du désert le voyage de la Mecque, et aux chevaux de notre époque les victoires de l'Hippodrome.

Déjà, les tournois proprement dits n'étaient plus qu'une de ces vieilles institutions qui ne se maintiennent que par la force de l'habitude, quand la mort de Henri II les fit irrévocablement abandonner.

L'invention de la poudre, les changemens survenus dans les habitudes militaires leur avaient ôté toute leur importance. La force et le courage d'un ou plusieurs chevaliers ne décidaient plus du sort des batailles. Les tournois enfin n'étaient plus qu'un usage et non un besoin ; et, nous l'avons déjà remarqué, à l'honneur de l'esprit humain, les institutions en apparence uniquement consacrées au plaisir disparaissent de chez un peuple à mesure qu'elles perdent le caractère d'utilité qui est toujours leur seule raison d'être. C'est ainsi qu'étaient tombées les courses de chars, chez les anciens, à mesure que l'on oublia l'usage de combattre sur des chars ; c'est ainsi pareillement que s'étaient évanouis les combats de gladiateurs, qui, tout affreux qu'ils étaient, eurent longtemps leur utilité, chez les Romains, auxquels il importait à un si haut degré de se servir habilement de cette courte épée que pendant mille ans, la victoire suivit d'un bout du monde à l'autre.

Digitized by Google

Cependant les tournois établis en France existèrent encore quelque temps dans les autres contrées de l'Europe. L'impératrice de Russie en fit célébrer un en 1766, et la comtesse Orloff un autre, à Moscou, en 1811 ; un excès d'excentricité britannique en fit essayer un dernier à Eclington, en 1840. Mais, en marchant à l'encontre des mœurs et des habitudes de son époque, en rebroussant trop rudement le cours des siècles, il est très difficile, sinon impossible, de ne pas être près du ridicule.

Si, comme nous l'avons dit, les tournois eussent conservé leur utilité, ce n'eût pas été la mort d'un roi qui les eût fait supprimer; les jeux équestres ne disparurent d'ailleurs pas avec eux. Le combat d'homme à homme, trop souvent funeste, fut remplacé par des passes savantes, des airs de manége étudiés, des courses de bague et autres exercices gracieux, qui, tout en continuant de donner à la jeunesse française l'occasion d'étudier à fond l'équitation et la science des armes, forma le plus attrayant et le plus pompeux des spectacles.

L'étymologie de *carrousel* se trouve dans le mot latin *currus*, char, en celtique *karr*. La dénomination de carrousel fut appliquée primitivement à ces cérémonies antiques où paradaient des chars et des cavaliers, où vinrent briller successivement les pompes de l'Orient, les richesses de l'empire romain, la galanterie des peuples maures. Nous avons parlé de ces fêtes lorsque l'occasion s'en est présentée; nous n'avons à prendre maintenant les carrousels qu'au moment où ils se renouvelèrent pour remplacer les tournois et jeter un vif éclat sur l'équitation moderne, qu'ils ont contribué, comme nous

Digitized by Google

le verrons, à porter au plus haut degré de perfection.

Voici, d'après les auteurs, la description d'un carrousel.

On y considérait :

1° Le mestre de camp et ses aides ;

2° Les cavaliers composant chaque quadrille ;

3° Leurs cartels, leurs noms, leurs habits, leurs devises, leurs armes, leurs machines, leurs pages, leurs esclaves, leurs valets de pied ; les estafiers, leurs chevaux et leurs ornemens ;

4° Les personnes qui font jouer les machines, celles qui figurent dans les récits et qui exécutent la musique ;

5° Les différentes courses que font les cavaliers et pour lesquelles on donne les prix.

Le nombre des quadrilles est de quatre au moins, et de douze au plus. Chaque quadrille est composé de quatre cavaliers, quelquefois de six, huit et douze, non compris le chef. Il y a deux sortes de quadrilles, le quadrille des tenans et celui des assaillans. Le quadrille des tenans est le plus considérable.

Les tenans sont ceux qui ouvrent le carrousel et qui font les premiers défis, par les cartels que les hérauts publient.

Les assaillans sont ceux qui répondent aux cartels.

Les cartels se font au nom du chef de quadrille. Ils contiennent ordinairement :

Le nom et l'adresse de ceux que les tenans envoient défier, — la cause du combat, — les propositions qu'ils veulent soutenir les armes à la main, — le lieu et le mode du combat, — le nom des tenans qui envoient le défi ou les cartels.

Digitized by Google

Les exercices et les jeux équestres usités dans les cartels sont les suivans :

Les courses contre la quintaine, — le combat à cheval, — la course des têtes, la course des bagues, et la foule.

La quintaine était autrefois un automate, formé d'un tronçon de bois taillé, représentant une figure d'homme armé de toutes pièces et monté sur un pivot. Cet automate devait être touché au front et au cœur; s'il l'était ailleurs, ses ressorts étaient disposés de telle façon qu'il tournait rapidement sur lui-même et venait frapper l'assaillant d'un coup de plat de sabre ou d'un sac de terre.

Ce jeu remonte à une haute antiquité. Nous avons vu qu'il était en usage chez les Romains; on l'appelait aussi jeu du pal, poteau, ou jaquemard. Dans plusieurs contrées de France, on appelait encore naguères *le jaquemard* un poteau de bois orné d'un bouclier fiché en terre sur lequel on s'exerçait à tirer au blanc.

Quoique la quintaine paraisse avoir été introduite dans les carrousels par les Italiens, elle existait néanmoins, très anciennement en France, comme coutume seigneuriale. Elle servait à exercer la jeunesse des campagnes au maniement de la lance et à l'équitation. On voit dans le roman des quatre fils Aymon, que Charlemagne, avant de recevoir Renaud chevalier, le fait exercer contre la quintaine. On cite Saint-Léonard, en Limousin, où, de temps immémorial, le jour de la fête de saint Léonard, patron de la ville, on plante en terre un poteau surmonté d'un coffret tournant sur un pivot. Les jeunes gens du pays montent à cheval, et, armés de lances de bois, courent contre le coffret jus qu'à ce qu'il soit rom-

Digitized by Google

pu. Cet exercice s'appelle, par corruption, *Tin quan* ou *Tin can*.

La course des têtes est, dit-on, d'origine allemande. Elle consiste à abattre de la lance, à frapper du pistolet, à percer de l'épée des têtes de bois placées à terre ou sur des poteaux.

Les combats à cheval se faisaient à la lance et à l'épée. On a vu qu'après la mort de Henri II, les combats à la lance furent généralement abolis en France; les autres se sont maintenus dans les carrousels et exercices militaires.

La course des bagues est un des exercices les plus brillans et les plus utiles des carrousels. Il consiste, comme tout le monde le sait, à prendre, avec la lance, une bague suspendue à un poteau. Cet exercice exige une grande habitude du cheval et une main exercée.

La foule, en italien *la fola*, est le résumé du carrousel et la pierre de touche du parfait écuyer. Dans *la fola*, les cavaliers, au son de la musique, mènent leurs chevaux en leur faisant suivre les cadences des airs les plus variés. Ils exécutent des danses comme celles des anciens Sybarites, des Maures et des Italiens. Pour cet exercice, il n'est rien de trop parfait dans le dressage des chevaux, la justesse et la précision de leurs allures; rien de trop exact dans les plus habiles calculs de la science du cavalier. Une *foule* bien exécutée est un de ces spectacles rares et magiques, auxquels il fallait ou les pompes de l'antiquité ou l'enthousiasme nourri dans l'oisive et riche activité de nos pères. Les modernes doivent renoncer à ces splendeurs, dont on ne pourra désormais concevoir l'idée qu'à la vue des représentations offertes

Digitized by Google

par les entrepreneurs de spectacles, qui apprennent à spéculer sur les glorieux et brillans souvenirs de la nation.

Les carrousels ont existé jusqu'à l'époque de Louis XIV. Nous donnerons plus tard la description de celui qui eut lieu en 1662 et qui fut probablement le plus magnifique que l'on ait jamais célébré.

L'école de cavalerie de Saumur a tenté de ressusciter ce noble spectacle, si bien approprié au but des études militaires; mais, malheureusement, ces essais n'ont point été continués. Nous y reviendrons plus loin.

Les chevaux jouent un grand rôle dans les mystères de la démonologie. On connaît le cheval noir de Lénore et son infernal galop. C'est aussi un cheval noir que monte l'amant d'Areté, dans la ballade grecque. Les chevaux noirs ont été, de tout temps, suspectés de connivance avec l'esprit des ténèbres. Un cheval noir, sans aucune marque blanche, était autrefois regardé comme un animal funeste et qui devait porter malheur à lui ou à son maître. On n'en finirait pas, si l'on énumérait toutes les histoires de chevaux noirs, qui sont la monture des diables, des possédés, des damnés, et quelquefois Belzébuth lui-même. Nous citerons seulement l'histoire d'un maquignon, rapportée par Walter-Scott.

Un hardi maquignon avait vendu un cheval noir à un vieillard à l'air vénérable, qui lui donna rendez-vous à minuit, pour la livraison, sur les montagnes sauvages d'Eldon. Le maquignon y alla; l'argent lui fut compté en vieille monnaie, et l'acheteur l'invita à voir sa demeure. Le maquignon le suivit dans une immense écurie remplie de chevaux, qui tous étaient dans la plus par-

Digitized by Google

faite immobilité. Auprès de chaque coursier, était un guerrier également immobile. Tous ces hommes, lui dit le vieillard, s'éveilleront à la bataille de Sheriffmoor.

Orderic Vital raconte une histoire de revenans qui offre des détails curieux. La scène se passe au dixième siècle. Un prêtre nommé Gauchelin, allant, dit-il, voir un malade pendant la nuit, rencontra une troupe de démons et de damnés qui chevauchaient sur des chevaux noirs. Les hommes étaient armés de toutes pièces et montés sur *des coursiers gigantesques;* les femmes étaient montées sur des *selles à femmes dans lesquelles étaient enfoncées des clous enflammés.* Gauchelin, pour prouver la vérité de la vision, voulut s'emparer d'un des chevaux libres qui suivaient ce convoi.

Il se tint prêt au milieu du chemin, et, se présentant devant un cheval qui venait à lui, il étendit la main. Le cheval s'arrêta pour attendre le prêtre, et, soufflant par les naseaux, il jeta en avant un nuage grand comme un chêne élevé. Alors le prêtre mit le pied gauche à l'étrier, saisit les rênes, porta la main sur la selle, puis aussitôt sentit sous le pied une chaleur excessive, comme un feu ardent, tandis que par la main qui tenait la bride, un froid incroyable pénétra jusqu'à ses entrailles.

Pendant que ces choses se passent, quatre horribles chevaliers surviennent, et, jetant de terribles cris, proférèrent ces paroles : « Pourquoi vous emparez-vous de » nos chevaux? »

Mais si les chevaux noirs étaient la proie du démon, les chevaux blancs étaient la monture des anges. Chaque fois que Gabriel ou Michel paraissent dans les légendes, c'est toujours sur un cheval blanc. Aussi cette nuance

Digitized by Google

fut-elle toujours regardée comme un signe d'honneur et de noblesse. Nous avons vu que, dans l'antiquité, chez tous les peuples, le cheval blanc était préféré pour les rites religieux, les cadeaux ou les tributs. Il en fut de même au moyen âge. Les papes et les empereurs paraissaient toujours en public montés sur des chevaux blancs. On sait que, lors de l'entrée du roi Jean à Londres, le prince noir le fit monter sur un superbe cheval blanc, tandis que lui-même montait à ses côtés un palefroi noir.

C'étaient sur des chevaux blancs que galopaient les fatales filles d'Odin ; c'est le coursier blanc que les Arabes célèbrent dans leurs chants, et c'était sur un coursier blanc que Napoléon gagna les batailles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

Parmi les gracieuses superstitions où se mêle le souvenir du cheval, nous n'oublierons pas nos gentilles fées des montagnes de l'Ecosse et des vallons de la Bretagne. Si le matin les chevaux du pâturage ont le poil humide et l'haleine brûlante, soyez-en sûrs, ils auront servi de monture aux fées ! Voyez leur crinière tressée, ces nœuds gordiens si finement enlacés ! La main des fées a passé par là. Ces nœuds sont leurs étriers, et, toute la nuit, elles ont couru, folles et légères, suspendues à ces crinières volantes, dans les clairières des grands bois.

Nous ne pouvons, en parlant de la chevalerie, passer sous silence le lai du trot, ce vieux récit breton où l'on voit, entre autres, deux choses fort intéressantes : premièrement, que l'amble était, au moyen âge, beaucoup plus estimé que le trot, par les dames; secondement, que les dames pouvaient, à l'aide de certain moyen, peut-être

Digitized by Google

encore aujourd'hui praticable, se garder dans l'autre vie de cette fatigante et pénible allure.

LE LAI DU TROT

« Il y avait jadis en Bretagne un chevalier très riche, hardi, courageux et fier. Il faisait partie de ceux de la table ronde, que présidait le roi Arthur, qui savait si bien honorer les bons chevaliers et les récompenser généreusement.

» Ce chevalier s'appelait Lorois : parmi toutes ses richesses, il avait un fort beau château, clos de murs et de fossés. A l'entour, s'étendaient des rivières et des forêts où le chevalier allait souvent pêcher et chasser. Un jour (au mois d'avril), au temps où la verdure renaît et où les oiseaux reparaissent avec leurs chansons, le chevalier s'était levé matin. Après avoir revêtu un surcot d'écarlate bordé d'hermine, puis des chausses élégantes, une ceinture argentée, il lui prit fantaisie d'aller dans la forêt, pour entendre le rossignol.

» Il commanda à son valet de lui amener son cheval. Quand il eut chaussé ses éperons d'or, ceint son épée à poignée dorée et mis son cheval à l'amble, il s'avança vers la forêt, au milieu des prairies couvertes de fleurs bleues, blanches, vermeilles. Déjà il croyait entendre de loin les accens harmonieux du roi du printemps, quand un spectacle singulier vint le distraire et attira toute son attention. Quatre vingts jeunes filles, toutes belles, courtoises, bien parées, sortaient de la forêt. Pour couvre-chefs, au lieu de molequins en toile, comme ceux que portent aujourd'hui les dames, elles portaient des cou-

Digitized by Google

ronnes de roses et d'églantines, qui répandaient les plus doux parfums. Elles avaient des blians dorés (sortes de blouses) dont les ceintures pendaient à leurs côtés ; car il faisait très chaud. Tous leurs palefrois étaient blancs, et leur allure était très douce, bien que rapide ; car ils allaient pour ainsi dire au galop, et nul cheval, fût-il de Castille ou d'Allemagne, n'eût pu les rejoindre. Chacune de ces quatre-vingts demoiselles avait son ami près d'elle, sur un destrier. Le costume de ces jeunes seigneurs n'était pas moins riche que celui des dames : chacun d'eux avait une cotte et un manteau fourrés, des éperons d'or, des harnais pareils à ceux qu'on voit aux princes, et, tout en courant, ils disaient de douces paroles et jetaient de tendres regards à leurs aimables compagnes. A la vue de cette bizarre apparition, le chevalier se signa ; mais que devint-il, quand il vit tout à coup quatre-vingts autres dames sortir de la forêt? Seulement le costume et l'accoutrement de celles-ci ne ressemblaient pas à ceux des premières. Elles étaient montées sur de mauvais roucins noirs, maigres, rompus de fatigue et couraient, en suant, au trot, après les destriers que Lorois avait vus passer dabord. Ce trot était si dur, si horrible, que l'homme le plus sage du monde, ou le plus fol, ne l'aurait pu supporter une lieue, lui eût-on promis pour cela 15 mille marcs d'argent. Pour frein, ces mauvais coursiers avaient des branches de tilleul non rabotées ; leurs selles étaient rapetassées en mille endroits, et les dames qui les occupaient n'avaient ni souliers, ni chausses. Leurs robes se composaient d'un froc noir décousu et déchiré en mille endroits, et sur elles fondaient avec impétuosité une pluie et une neige éter-

Digitized by Google

nelles. Près d'elles, se tenaient quatre-vingts cavaliers à la figure sinistre, au regard courroucé, qui, à chaque instant, heurtaient ces malheureuses et leur arrachaient des cris de douleur.

» Le chevalier, après son premier étonnement, piqua des deux, s'approcha des dames qui souffraient ainsi et demanda à l'une d'elles ce que signifiait le triste spectacle dont il était témoin. La dame fut d'abord quelque temps sans lui répondre ; car elle était fort essoufflée ; elle ne pouvait d'ailleurs arrêter son cheval ni s'en laisser choir, bien que le meilleur écuyer ne l'eût pu monter un moment. Enfin, au milieu de soupirs entrecoupés, elle répondit : Chevalier, nous vous remercions de votre pitié ; mais nous avons bien mérité ce que nous souffrons; car nous fûmes impitoyables. Les dames qui nous précèdent furent des épouses fidèles et tendres ; nous, nous sommes des dames qui sommes restées sans affection pour nos maris. Ils nous le rendent, comme vous voyez, à leur tour, et ne laissent à notre supplice ni repos, ni trève. En vain essayeriez-vous de délivrer quelques-unes d'entre nous : vous n'y réussiriez pas. C'est Dieu lui-même qui nous punit de la sorte.

» A ces paroles, la vitesse de toute la troupe redoubla, et le chevalier, ébahi, perdit bientôt de vue cette apparition. De retour à son château, il fit assembler toutes les jeunes dames du canton, leur raconta l'aventure, et les pria de se garder du trot dans l'autre vie, disant que l'amble valait mieux. Elles lui promirent, sous serment, d'avoir égard à sa prière, et les chroniques racontent que chacune d'elles tint parole.

» Et maintenant, châtelaines qui m'écoutez, vous pou-

Digitized by Google

vez promettre et tenir, car j'ai fini le très véridique récit que les Bretons ont appelé le *lai du trot*.»

FIN DU TOME PREMIER

Typographie de J. Frey, rue Croix-des-Petits-Champs, 33

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DU CHEVAL.

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie Schneider, 4, rue d'Erfurth.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU CHEVAL

CHEZ TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS.

PAR

EPHREM HOUËL.

—

TOME DEUXIÈME.

—

PARIS,
AU BUREAU DU JOURNAL DES HARAS ET DES CHASSES.
8, PLACE DE LA MADELEINE.

—

1852

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DU CHEVAL.

CHAPITRE PREMIER.

Le cheval arabe moderne. — Division équestre de l'Arabie. — Généalogies. — Anecdotes — MM. de Lamartine et de Chateaubriand. — Millevoie et Mickiewiez.

De toutes les questions qui ont divisé et qui divisent encore les écrivains hippiques il n'en est point de plus controversée que celle du cheval arabe.

Pour les uns, la dénomination de cheval arabe doit s'étendre à tous les chevaux orientaux; pour d'autres, au cheval né seulement dans les limites de la péninsule arabique.

On a dit aussi que le cheval arabe n'existait pas; que c'était un mythe, une fiction; qu'ignoré des peuples anciens, c'était une création nouvelle, sans importance hors le sable du désert.

Enfin, contrairement à cette dernière opinion, quelques personnes ont avancé qu'en effet le cheval arabe exista jadis;

Digitized by Google

mais que le type en est effacé : que ce n'est plus qu'un souvenir, une ruine, comme celle de Palmyre.

Or, il nous semble résulter des recherches auxquelles nous nous sommes livré, que la race des chevaux arabes, originaire d'Arabie, est aussi ancienne que le monde ; que cette race, mentionnée depuis Job par tous les historiens, répandue par tout l'univers à la suite de migrations infinies, s'est conservée dans son pays natal avec son cachet primitif ; et qu'on peut ajouter foi au double fait de son existence et de sa conservation, attesté par les preuves concordantes tirées de la notoriété, des qualités et de la conformation comparées.

La notoriété a sa base dans la bonne foi instinctive, sauvegardée par l'intérêt, depuis la hutte du sauvage jusqu'au palais du civilisé. Or, l'Arabe, dont le cheval est l'ami, le compagnon, le gagne-pain, le sauveur, a intérêt à conserver pure la race de ses chevaux, comme le berger a intérêt à conserver pure la race des brebis dont la laine fait la fortune. Les Arabes tracent régulièrement les généalogies de leurs chevaux ; dans certaines tribus, des témoins attestent la naissance des poulains et les diverses phases de leur vie. On s'est demandé si l'on pouvait accorder une entière confiance à ces généalogies. Le savant Lawrence, dont nous aimons à citer l'opinion, avoue que les Tom N... ou les John S..., des bords de l'Euphrate, sont tout aussi capables de tromperies que s'ils étaient nés sur les bords de la Tamise ; nous pourrions ajouter sur ceux de quelque fleuve chrétien que ce soit. Cependant il pense que l'on peut généralement se fier à des certificats authentiques, et il ajoute, en parlant d'une généalogie que nous citerons plus loin : « Par *Rabbamy* et *Lahahdadah*. Cela suffit. Le père et la

Digitized by Google

« mère sont connus et réputés de race pure ; c'est comme si « nous disions par exemple : Par *Sorcerer* et *Éléonore*. Il est « clair que, si le cheval mis en vente est porteur de ce pe- « digree, cela peut être vérifié dans le pays où le cheval est « né, où l'élève du cheval est l'occupation principale de la « nation, où l'authenticité des généalogies de la race natio- « nale est un objet de la plus haute importance. »

Les qualités sont la plus admirable vérification de la généalogie. Qu'est-ce, en effet, qu'une généalogie sans épreuves? Combien d'erreurs peuvent se glisser dans la filiation la mieux attestée, et d'ailleurs combien de fils indignes de leurs pères ! Que de causes, en modifiant le tempérament ou la conformation de l'individu, le font dégénérer de sa race et le rendent impropre à perpétuer des qualités dont le germe s'est éteint chez lui !

Aussi les Arabes, et les Anglais à l'imitation des Arabes, ont-ils admis des épreuves de vitesse et de fond pour dernière attestation du sang. Les Arabes n'estiment les poulinières que par leur vitesse, leur énergie et les services qu'elles leur rendent. Les étalons sont également choisis parmi les chevaux qui ont brillé dans la poursuite ou la conduite des caravanes, dans la chasse de l'autruche ou les grands pèlerinages.

La conformation enfin doit être une des bases du jugement à porter sur le cheval arabe, parce que la beauté n'est pas une chose idéale et chimérique, mais un sceau divin réellement imprimé par le Créateur à toute œuvre de sa main, une perfection à laquelle se lient toutes les autres perfections. Les Arabes cependant y tiennent peu ; ils ne considèrent généralement que ces deux caractères : le *sang* et les *qualités* ; mais c'est que, par une propriété merveil-

Digitized by Google

leuse du sol et du climat, l'Arabie donne ou restitue au cheval un type nécessaire que les circonstances ne peuvent que passagèrement altérer. Semblable à l'homme créé parfait dans l'Éden, le cheval arabe semble n'avoir pas mangé le fruit fatal qui, dans les autres contrées du globe, soumet la race équestre à la loi de la dégénération progressive de tous les êtres. La conformation, point secondairement intéressant pour les Arabes, est essentiellement importante pour les autres peuples.

Les Arabes distinguent trois sortes de chevaux : ceux de la race pure et ancienne, remontant, par les juments du prophète et les haras de Salomon, aux temps reculés au delà des limites du souvenir humain ; celle de la race mélangée, et celle des chevaux communs. Cette classification est rationnelle et évidemment raisonnable dans tout pays où le cheval est l'objet de soins attentifs. Elle correspond à notre distinction entre le *pur sang*, le *demi-sang*, et le *sang indigène*. Mais ce qui prête un vaste sujet à la controverse, c'est la filiation de cette race sublime de coursiers, si souvent célébrée par les poëtes et les historiens. Chaque tribu s'enorgueillit de la posséder, chaque voyageur de l'avoir découverte, et chaque acheteur d'en ramener chez lui le type précieux. Cette race est d'ailleurs diversement nommée par les auteurs. Voici les appellations qu'elle reçoit le plus communément : *kahel*, *kahejle*, *kailhan*, *koheilan*, et enfin *kochlani*. Quoi qu'il en soit du nom, il est certain qu'il existe en Arabie une race supérieure, subdivisée en une foule de familles, mais particulièrement en cinq grandes sous-races, qui remontent, dit-on, aux juments de l'Égyre. Nous dirons donc, avec divers auteurs qui ont traité ce sujet, qu'il y a en Arabie une race pure, conservée sans

Digitized by Google

mélange par tous les principes qui gouvernent le pays, par l'amour du cheval, par le besoin de conserver des espèces énergiques, par la religion, par le fanatisme si l'on veut; nous dirons que, malgré les fraudes, le charlatanisme et le maquignonnage qui existent aussi bien sous la tente de l'Arabe que sous le toit du marchand d'Europe, l'Arabie possède encore la fleur des coursiers du désert, la race de chevaux des kalifs et de Job.

Ainsi, pour nous, un cheval ne sera pas de pure race arabe, parce que nous l'aurons trouvé sous la tente d'un scheik de l'Oman, de l'Yémen ou du Nedjd; car *ceux qui viennent d'Israël ne sont pas tous Israélites*. Mais nous donnerons le noble titre de cheval arabe au généreux coursier qui réunira les conditions de généalogie, de conformation et de performances que nous avons décrites, soit qu'il vienne de l'Irack, de l'Yémen ou de Mascat. Qu'a-t-on, au reste, besoin de tant de formalités pour reconnaître le pur sang d'Orient? Est-il bien certain que les Arabes fassent enregistrer authentiquement la naissance de leurs poulains? Ont-ils un *stud-book*, un *hudjé* en règle? Le cheval dont le sang est le plus pur n'a-t-il pas, à la dixième génération, une tache dans sa filiation? Eh! que nous importent les livres, les parchemins, les sachets pendus au cou du coursier? Que nous importent tous les témoignages plus ou moins sûrs des acheteurs et des vendeurs? Qui ne reconnaîtrait pas le vrai cheval arabe à la première vue, au frémissement de ses ardentes narines, à la soie ondoyante de sa crinière, à l'ongle aristocratique de son pied d'enfant? Vous êtes peintre, poëte, écuyer, et vous ne verriez pas tout d'abord, entre cent, entre mille, le descendant de Mesroor et d'Elborack? Ce pied si délicatement façonné, cette jambe large et

Digitized by Google

nerveuse, ce corps gracieusement arrondi, cette croupe puissante et terminée carrément par un mouvant panache, cette encolure sortant avec noblesse d'un garrot haut et tranchant, cette tête où semblent rayonner l'intelligence et la pensée, cet œil de lion, si calme et si profond, cette chevelure déliée qui se joue dans l'air comme un ondoyant éventail, cette peau si fine qui semble laisser apercevoir le jeu des muscles et les voyages réguliers du sang : tout cela n'est que l'esquisse du cheval arabe; mais ces caractères lui sont si particuliers, que quand, après l'avoir aperçu et aspiré dans nos rêves, nous venons enfin à le rencontrer une seule fois, nous le reconnaissons aussitôt, et nous nous écrions : Le voilà!

Celui qui a vu un cheval arabe une seule fois en sa vie ne l'oublie plus; celui qui a monté un cheval arabe une seule fois en sa vie croit toujours sentir les molles ondulations de son rein si souple et si liant; il semble que l'on soit assis sur le dos de quelques-uns de ces dragons mystérieux qui tantôt marchaient sur la terre et tantôt s'élevaient par bonds dans les airs.

Nous avons dit que toutes les contrées de l'Arabie ne donnaient pas le même cachet aux chevaux qu'elles produisaient. Il en est de même de tous les pays et sous toutes les latitudes : la moindre différence dans l'air, dans la nourriture, dans les soins, se fait sentir chez l'individu, et à la longue chez l'espèce même, parmi les races les plus anciennes et les plus pures.

Il faut ainsi distinguer en Arabie, principalement, les diverses familles dont nous allons parler.

Nous y trouvons en première ligne les chevaux de l'Irack. L'Irack est cette contrée située entre Bagdad et Bas-

Digitized by Google

sora, sur les rives de l'Euphrate. Elle est abondante en pâturages exquis, riche par la fécondité de son sol et les habitudes commerciales de ses habitants. L'Irack, dès les temps les plus anciens, comme nous l'avons vu, était regardé comme la patrie des plus beaux chevaux de l'Arabie. C'est là surtout que l'on retrouve la race des kochlani dans son berceau primitif. Ce qui distingue principalement les chevaux pur sang de l'Irack, c'est la belle expression de leur tête, leurs yeux grands et saillants, leur chanfrein légèrement enfoncé qui donne à leurs narines une expression fière et superbe, leur front large et ouvert, signe de cette intelligence si merveilleusement développée chez tous les membres de cette admirable famille.

Le cheval de l'Irack est plus grand et plus fort que le cheval du Nedjd; il est aussi plus robuste et plus dur que lui à la fatigue. S'il n'a pas tout à fait sa suprême élégance, il le surpasse comme producteur, chez les peuples du Nord, en ce qu'il a plus d'ampleur et plus de propension à se plier à l'allure du trot. On trouve cette race principalement dans les environs de Bagdad, d'Orfa et de Bassora; mais il faut en acheter les descendants à l'état de jeunes poulains : car ils sont si estimés, qu'ils sont enlevés de bonne heure par toutes les tribus arabes, par la Perse, par la Turquie et par les Anglais de l'Inde.

Les chevaux du Nedjd sont ceux de ce pays qui représente à peu près l'ancienne Arabie déserte et forme le centre de l'Arabie, contrée montagneuse et coupée de déserts de sable. Là, sur un sol sec et pierreux, le cheval s'accoutume aux privations, aux courses longues et rapides. Les chevaux du Nedjd sont ainsi très-renommés pour leur vitesse et leur énergie. Comme tous les chevaux des montagnes, ils sont

Digitized by Google

d'un tempérament sec et nerveux, et d'une grande élégance. Ils sont, en général, de petite taille; mais leurs muscles sont bien sortis; ils ont le front haut, et le chanfrein légèrement busqué. Comme dans un pays stérile et dépourvu de ressources, ils ne rencontrent pas toujours leur nourriture naturelle, la nécessité leur a fait prendre des habitudes omnivores : le lait de chamelle, les dattes et le jus qui en découle, la viande séchée, réduite en poudre, et même, dit-on, la viande cuite, aussi bien que les bouillons de viande, viennent remplacer pour eux l'orge et les herbes substantielles des vallées desséchées par les vents du Midi.

On donne quelquefois abusivement le nom de nedjdi à une race de chevaux répandue dans toute l'Arabie, et que l'on suppose venir originairement du Nedjd; car ce pays serait, d'après quelques légendes arabes, la patrie primitive du cheval. Cette prétendue race du Nedjd n'est qu'une variété de la race kochlani. On ne doit accepter, comme cheval du Nedjd, que celui qui provient de ce pays et qui peut appartenir à des familles plus ou moins pures.

Les chevaux de l'Yémen sont ceux qui naissent dans ce divin pays, l'une des plus belles contrées de l'ancienne Arabie heureuse, empire de cette reine de Saba, qui envoyait à Salomon les beaux chevaux de ses haras. Ce pays est encore aujourd'hui renommé par les belles races qu'il possède. Tous les chevaux de l'Yémen sont bons et courageux, ils ont de la taille et du genre; mais c'est surtout aux environs de Djof que se trouvent les plus beaux et les meilleurs. Ceux-ci ont beaucoup de rapport avec les chevaux de l'Irack, dont il est même difficile de les distinguer. Ils ne le cèdent d'ailleurs ni en vitesse ni en élégance aux chevaux du Nedjd. Ces chevaux sont d'un grand prix et recherchés,

Digitized by Google

comme monture, par tous les scheiks et pachas d'une grande partie de l'Arabie.

Les chevaux de l'Oman sont ceux de cette contrée riche et fertile, située à l'extrémité est, de l'Arabie, qui a pour capitale la ville de Mascat. Ces chevaux sont généralement grands et forts pour des chevaux arabes. Ils ressemblent à des petits chevaux de pur sang occidental, bien doublés. Ils possèdent des qualités précieuses; mais ils n'ont pas le cachet prononcé qui distingue les autres races de l'Arabie.

Les bords de la mer Rouge, depuis Suez jusqu'à la Mecque, vers le Hedjaz, nourrissent d'excellentes races de chevaux dont plusieurs remontent au sang le plus précieux. Ces chevaux ont plus de taille que ceux de l'intérieur de l'Arabie; il s'en fait un grand commerce avec l'Égypte, et leur prix est fort élevé.

Le pays de Barheim, célèbre par les perles qu'il pêche dans le golfe Persique, possède aussi d'excellents chevaux; mais c'est surtout l'île de ce nom qui est fameuse sous ce rapport. Des voyageurs rapportent avoir trouvé dans cette île une famille de juments de la plus grande beauté, et tellement recherchée dans le pays, qu'elle a été cause d'une guerre acharnée entre deux tribus de cette contrée qui dure depuis un demi-siècle.

Les Arabes sont encore nomades comme au temps des patriarches; ils vivent sous des tentes qu'ils transportent çà et là, suivant les saisons, les ordres des scheiks et les nécessités de la guerre. Chaque Arabe, même les plus pauvres, possède au moins un cheval, quelquefois plusieurs. Mais aussi souvent un cheval d'un haut prix, et surtout une jument de race précieuse, appartiennent à plusieurs propriétaires. M. le prince Puckler-Muscau cite une cavale qui

Digitized by Google

appartenait à six maîtres; quatre d'entre eux possédaient chacun une jambe; le cinquième était propriétaire de la queue, et la tête appartenait au sixième.

Les Arabes montent presque toujours des juments; ils pensent qu'elles résistent mieux aux fatigues et aux privations; qu'elles sont plus douces et hennissent moins fréquemment. D'un autre côté, ils en tirent plus de profit à cause du grand commerce de chevaux qu'ils font avec toutes les nations.

Lorsqu'un poulain naît à un Arabe, il fait constater avec soin sa naissance et sa descendance. Des témoins sont appelés; le poulain est inscrit sur le Hudjé, ou tables généalogiques. Le certificat constatant la filiation du poulain est placé dans un petit sac de cuir recouvert d'une toile cirée et suspendu au cou du cheval. Malgré l'exagération propre au caractère arabe qui se montre dans ces certificats, ils sont en général véridiques, et les Arabes prennent entre eux des précautions extraordinaires pour prévenir les fraudes qui pourraient s'y introduire.

Voici diverses formules de certificats :

« Au nom de Dieu très-miséricordieux, seigneur de toutes les créatures, que la paix et les prières soient avec notre seigneur Mahomet, et sa famille, et ses disciples, jusqu'au jour du jugement, et la paix soit avec tous ceux qui liront cet écrit et en comprendront l'objet :

« Le présent acte est relatif au poulain *Obeoïan* de la vraie race *saklawi*, brun grisâtre, avec les quatre pieds blancs et une marque blanche sur le front, dont la peau est aussi brillante et aussi pure que le miel, et ressemblant à ces

Digitized by Google

chevaux dont le prophète a dit : *De vraies richesses sont une noble et courageuse race de chevaux*; et dont Dieu a dit : *Les chevaux de guerre, ceux qui se précipitent sur l'ennemi avec des naseaux soufflant fortement, ceux qui de grand matin se plongent dans les combats*. Et Dieu a dit la vérité dans son livre incomparable. Ce poulain saklawi a été acheté par *Cosrein*, fils d'*Emeit*, de la tribu de *Zebara*, arabe anezé. Le père de ce poulain est l'excellent cheval bai nommé *Merdja*, de la race koheilan; sa mère, la fameuse jument saklawi, connue sous le nom de *Djeroua*. D'après ce que nous avons vu, nous attestons ici sur notre espérance de la félicité et sur nos ceintures, ô scheiks de sagesse et possesseurs de chevaux, que ce poulain gris, désigné précédemment, est plus noble que son père et sa mère, et c'est ce que nous attestons, d'après notre connaissance la plus exacte, par cet acte valide et complet.

« Que des actions de grâces soient rendues à Dieu, seigneur de toutes les créatures!

« Écrit le 16 de safar de l'an 1223. »

« Au nom de Dieu miséricordieux, c'est de lui que nous attendons assistance et protection. Le prophète a dit : Que mon peuple ne s'assemble jamais pour commettre des actions illégitimes!

« Voici l'objet de ce document authentique : Nous soussignés déclarons devant l'Etre suprême, attestons, affirmons et jurons, par la destinée et par nos ceintures, que la jument M. N..., âgée de..... ans et marquée de....., descend, au troisième degré et en ligne directe, d'ancêtres nobles et illustres, attendu que sa mère est de la race N. N.

Digitized by Google

et le père de la race N. M., et qu'elle-même réunit en elle toutes les qualités de ces nobles créatures dont le prophète a dit : *Leur sein est un coffre d'or et leurs cuisses sont un trône d'honneur*. En vertu du témoignage de nos prédécesseurs, nous assurons encore une fois que la jument en question est aussi pure d'origine et sans mélange que le lait ; et nous attestons par serment qu'elle est célèbre par la rapidité de sa course, et son habitude à supporter les fatigues, la faim et la soif. C'est d'après ce que nous savons et avons appris que nous avons délivré le présent témoignage : Dieu, d'ailleurs, est le meilleur de tous les témoins. »

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux du seigneur Mahomet, prophète de Dieu et des compagnons de Mahomet, hommage à Dieu le créateur tout-puissant. Ce cheval est de pure race ; sa dent de lait est dans un sac suspendu à son cou, avec sa généalogie, comme témoignage irrécusable auquel aucun fidèle ne peut refuser de croire. Son père est Rabbamy et sa mère Lahahdadah, égaux tous deux en mérite, et appartenant à la tribu de Zazahalah. Sa conformation est des plus gracieuses ; il court comme l'Autruche, et sa robe est douce à caresser. Parmi ses honorables ancêtres, il compte Zalicah, père de Mahat, père de Kellac, et le célèbre Alket, père de Manasseh, père de Alsheh, souche de la race dont est sorti le fameux cheval père de Lahalala. Il eut toujours en abondance l'herbe, l'avoine et l'eau limpide qui donnent la vie, comme récompense de la tribu de Zazahalah pour l'éclat de sa robe. Et puissent mille branches défendre son corps contre les attaques de la hyène amie des tombes, contre le loup hurlant

Digitized by Google

dans les déserts! Que la tribu de Zazahalah le présente en un jour de fête dans son enceinte de murailles, et que là, assemblés par milliers, au lever du soleil, en troupes légères, la tribu le place sous une tente ornée de signes célestes, et lui mette sur le dos une selle où brillera le nom de famille de son possesseur; qu'alors ils frappent des mains à grand bruit et sans relâche, et qu'ils prient Dieu d'accorder ses faveurs à la tribu de Zoab, la tribu inspirée. »

La naissance d'un poulain est un jour de fête pour l'Arabe. Les Arabes, dit un auteur, ont coutume de se livrer à de grandes réjouissances dans trois occasions solennelles : quand la jument poulinière donne un poulain de grande espérance; quand il leur naît un fils, et quand il paraît un poëte. Quoi de plus complet et de plus juste que cette trilogie qui bat au fond du cœur de tous les hommes : la gloire, le bonheur, le plaisir! Le Bédouin, que n'a pas encore corrompu le souffle aride des civilisations, met sa gloire à posséder un rapide coursier, son bonheur à posséder un fils en qui il se voit renaître, sa joie à écouter les rêves de poésie, cet avant-goût des cieux.

Le cheval de l'Arabe fait partie de la famille : la jument et le poulain vivent dans la tente avec la femme et les enfants, caressés par leurs mains, soignés comme des amis, heureux des mêmes fêtes, souffrant des mêmes douleurs. Quand l'orge ou les dattes abondent, quand la saison permet l'entrée des gras pâturages, tout est en joie, tout bondit d'aise; le lait de chamelle coule à longs flots, et le poulain s'abreuve de ce doux aliment, qu'il dispute, en se jouant, aux jeunes fils de l'Arabe, et tous, bien repus, s'endorment

Digitized by Google

pêle-mêle, les jambes dans les jambes et les chevelures mêlées aux douces crinières; mais, quand la campagne est mauvaise, quand la guerre a ravagé les tribus, quand mugit le simoun, quand le désert est sans eau, quand la fontaine de l'oasis est sèche, alors les mêmes besoins se font comprendre aux mêmes cœurs, se font sentir aux mêmes lèvres : la tente est sans hennissements et sans jeux ; le cheval, qui a mangé le dernier aliment et bu la dernière goutte d'eau, n'a rien à demander; il se résigne et jette un triste regard sur la triste famille dont il est encore la consolation et l'orgueil.

Le poulain est devenu cheval; il compte deux ans passés; c'est à cet âge qu'il va commencer sa dure et sobre vie. Nul embarras pour le monter : son dos, sa croupe, son encolure, ne sont-ils pas accoutumés à la main de l'homme? N'a-t-il pas prêté son flanc docile à tous les enfants de son maître? On lui met un pesant harnais, on lui passe dans la bouche un mors d'une effrayante dureté : l'Arabe le monte, et, si ses pieds ne sont pas pourvus des éperons de l'Européen, il se sert, pour animer son coursier, du coin de son étrier de fer, arme cent fois plus dure et cent fois plus cruelle. Oh! par quelle fatalité faut-il, pauvre gazelle, toi si douce, si sage, si rapide, si aimante et même si aimée, pourquoi faut-il que ces instruments de torture soient ton partage, tandis que le ruban du front des sultanes suffirait pour te conduire, que la toison des chèvres d'Angora ferait ta selle, et qu'un mot suffirait pour te faire voler dans les batailles, sans qu'il soit besoin de cet étrier meurtrissant qui déchire tes flancs? Mais, nous l'avons déjà dit, tout cet attirail est venu du Nord : c'est nous qui t'avons porté ces tortures; on reconnaît l'Europe à ses dons.

Digitized by Google

Cependant les Arabes des montagnes ont encore conservé le simple harnais de leurs pères : un bridon léger, un licou garni de fer, une simple sangle, des cordes pour étrier, voilà l'équipage de plus d'une belle cavale à l'œil de diamant. Les chefs seuls, qui, pour la plupart, sont tous d'origine turque, emploient ces instruments barbares qui font gémir le cœur des vieux Arabes; car ce mors terrible à la gourmette ovalaire, que nous avons coutume d'appeler *mors arabe*, ils l'appellent *mors turc*, et en rejettent l'invention à leurs dominateurs.

Voici venir le jour de l'épreuve; car nous l'avons dit : en vain le jeune cheval descend d'une noble race; il faut, comme les anciens chevaliers, qu'il gagne ses éperons. Après un entraînement de quelques jours, l'Arabe monte son coursier; il le pousse à travers les rochers et les plaines de sable; il presse ses flancs de son large étrier; sans repos, sans trêve, il lui fait franchir un espace de cinquante à soixante kilomètres; puis, ruisselant de sueur, fumant, palpitant, il le précipite dans une eau assez profonde pour le forcer à se mettre à la nage; alors il descend, lui présente le sac d'orge, et, si le brave cheval mange bien et avidement, il est reconnu comme digne de sa race, et sa réputation est faite dans la tribu.

Le jour, le cheval est attaché à la porte de la tente, tout sellé et bridé; il attend son maître et le garde; souvent son hennissement annonce l'arrivée de l'ennemi; son regard épie le shakal et la hyène; son oreille écoute le moindre bruit venant de la montagne; sentinelle attentive il annonce l'ami par un joyeux appel et l'ennemi par un cri belliqueux. Les Arabes attachent ordinairement leurs chevaux par un pied; les trois autres restent libres. L'en-

Digitized by Google

trave est fixée à un piquet planté en terre. Ceux qui ont vu en Europe de vrais chevaux arabes du désert savent comment ces gracieux animaux viennent courber leur tête sous les caresses en avançant le plus possible vers la main qui les flatte, mais en laissant toujours un pied comme attaché au sol; souvenir touchant de leur enfance, ils se croient encore près de la tente prêts à bondir sur l'océan de sable.

Les Arabes sont peu empressés de montrer leurs chevaux aux étrangers, de crainte du mauvais œil; ils invoquent le grand Macha-Akah pour les en préserver. Ils pensent aussi que certaines marques portent malheur aux chevaux ou aux cavaliers qui les montent; que d'autres, au contraire, sont heureuses, et ils ne se défont pour aucun prix de ceux qui portent celles-ci.

Les Arabes donnent toutes sortes de nourriture à leurs chevaux, mais les principales sont l'herbe partout où il s'en trouve, la paille d'orge et surtout l'orge en grain, qui forme dans toutes les contrées méridionales le premier et le meilleur aliment du cheval. Le lait de chamelle est donné aux poulains en supplément du lait de leur mère, et même aux chevaux faits; ce breuvage, dont ils sont très-friands, forme une nourriture substantielle et restaurante. Enfin ils leur donnent aussi des dattes, et même quelquefois, comme nous l'avons dit, des viandes séchées et réduites en poudre; on dit même que, vers l'Hadramant, les pauvres Bédouins de la montagne donnent aux leurs du poisson séché, pêché dans la mer d'Oman.

Un auteur anglais a donné le récit suivant de la chasse de l'autruche, amusement favori des Arabes :

La chasse de l'autruche est un amusement privilégié

Digitized by Google

dans un quart du globe. Les Arabes de l'Afrique entraînent leurs chevaux pour chasser cet oiseau, comme nos sportsmen pour chasser le lièvre. Ces divertissements ont lieu dans leurs vastes déserts. Aussitôt que l'on voit l'autruche, la course commence : le cheval n'est d'abord qu'au petit galop seulement, pour ne pas perdre l'autruche de vue, et ne pas la forcer, en l'effrayant, à quitter la plaine pour la montagne. De tous les animaux connus qui se servent de leurs pattes pour courir, on dit que l'autruche est le plus rapide. Dans cette chasse, cependant, lorsque cet oiseau se voit poursuivi à quelque distance, il ne court pas d'abord très-vite, soit ignorance du danger ou confiance dans sa vitesse. Dans cette situation, il ressemble à peu près à un homme courant à toute vitesse. Ses ailes, semblables à deux bras, s'agitent par un mouvement correspondant à celui de ses jambes. Bientôt sa vitesse s'accroît et le dérobe à la vue des chasseurs ; mais, comme le lièvre, au lieu de courir en ligne droite, il prend sa course en cercle, tandis que les chasseurs abrégent la distance, et, se relayant l'un l'autre, trouvent des détours inattendus. Bientôt brisée de fatigue, et voyant qu'il lui est désormais impossible d'échapper, l'autruche s'efforce de se dérober aux ennemis qu'elle ne peut éviter en cachant sa tête dans le sable ou dans le premier buisson qu'elle rencontre. Quelquefois, cependant, elle attend en face les chasseurs, et, quoiqu'en général ce soit l'animal le plus doux de la nature, lorsqu'elle est poussée au désespoir, elle se défend avec le bec, les ailes et les pieds. Telle est l'énergie de ses mouvements, qu'un homme serait tout à fait incapable de lui résister dans le combat. Des voyageurs ont dit que les autruches

Digitized by Google

étaient beaucoup plus vites que le cheval, et que, lorsque les Arabes chassent cet oiseau, ils ne pouvaient s'en rendre maîtres qu'en se relevant l'un l'autre, comme nous l'avons dit; mais la chose est loin d'être prouvée. Quoi qu'il en soit, la poursuite de l'autruche est une des épreuves qui donnent le plus de prix à un cheval du désert.

On sait que les Arabes aiment le merveilleux en toutes choses, aussi les glorieux faits d'armes de nos ancêtres sont-ils restés dans leur mémoire, comme ces épopées mystérieuses que toutes les nations attribuent à leur berceau. Parmi les noms des héros francs restés populaires en Syrie, on rapporte que celui de Richard Cœur-de-Lion est encore un des plus vivants ; aussi, quand un cheval, sans cause connue, frémit ou s'arrête, quand une de ces peurs étranges que tous les cavaliers ont pu remarquer chez les chevaux les plus dociles s'empare de lui : Marche, lui dit l'Arabe, crois-tu donc que ce soit le roi Richard? On dit aussi que les fellah d'Égypte ont accoutumé leurs chevaux à hennir au nom de Bonaparte, le sultan du feu.

Nous avons déjà eu l'occasion plusieurs fois de montrer l'alliance intime qui se trouve entre la poésie et la science du cheval, nous en trouvons une nouvelle preuve dans les belles peintures du cheval oriental que M. de Lamartine nous a données dans son *Voyage en Palestine*. Nous ne pouvons donner une plus haute idée du cheval arabe qu'en empruntant quelques pages au grand poëte dont la France s'honore et qui est pour nous le dernier historien du cheval arabe comme Job en fut le premier.

« Les Bédouins aiment beaucoup à entendre des histoires « après souper. En voici une que l'émir nous raconta, elle « peint bien l'attachement extrême qu'ils ont pour leurs

Digitized by Google

« chevaux et l'amour-propre qu'ils montrent pour leurs « qualités.

« Un homme de sa tribu, nommé Giabal, avait une ju- « ment très-renommée. Hassad-Pacha, alors vizir de Damas, « lui en fit faire à plusieurs reprises toutes les offres ima- « ginables, mais inutilement, car un Bédouin aime autant « son cheval que sa femme. Le pacha fit des menaces qui « n'eurent pas plus de succès. Alors un autre Bédouin, « nommé Giafar, étant venu le trouver, lui demanda ce « qu'il lui donnerait s'il lui amenait la jument de Giabal. « — « Je remplirai d'or ton sac à orge, » répondit Hassad « qui regardait comme un affront de n'avoir pas réussi ; la « chose ayant fait du bruit, Giabal attachait sa jument la « nuit par le pied avec un anneau de fer dont la chaîne pas- « sait dans sa tente, étant arrêtée par un piquet fiché en « terre, sous le feutre qui servait de lit à lui et à sa femme. « A minuit, Giafar pénètre dans la tente en rampant, et, se « glissant entre Giabal et sa femme, il pousse doucement, « tantôt l'un, tantôt l'autre ; le mari se croyait poussé par « sa femme, la femme par le mari, et chacun faisait place. « — Alors Giafar, avec un couteau bien affilé, fait un trou « au feutre, retire le piquet, détache la jument, monte des- « sus, et, prenant la lance de Giabal, l'en pique légèrement « en disant : — « C'est moi, Giafar, qui ai pris ta belle « jument, je t'avertis à temps. » Et il part. — Giabal s'é- « lance hors de sa tente, appelle des cavaliers, prend la ju- « ment de son frère, et ils poursuivent Giafar pendant quatre « heures. La jument du frère de Giabal était du même sang « que la sienne, quoique moins bonne. — Devançant tous « les autres cavaliers, il était au moment d'atteindre Giafar, « lorsqu'il lui crie : — « Pince-lui l'oreille droite et donne

Digitized by Google

« un coup d'étrier. » Giafar obéit et part comme la foudre. « La poursuite devient alors inutile ; trop de distance les « sépare. Les autres Bédouins reprochent à Giabal d'être lui-« même la cause de la perte de sa jument. — « J'aime mieux, « répondit-il, la perdre que de ternir sa réputation. Voulez-« vous que je laisse dire dans la tribu de Would-Ali qu'une « autre jument a pu dépasser la mienne ? Il me reste du « moins la satisfaction de dire qu'aucune autre n'a pu l'at-« teindre. »

« Il revint chez lui avec cette consolation, et Giafar re-« çut le prix de son adresse. Un autre nous raconta que, « dans la tribu de Neggde, il y avait une jument aussi ré-« putée que celle de Giabal, et qu'un Bédouin d'une autre « tribu, nommé Daher, était devenu comme fou du désir « de l'avoir. Ayant offert en vain pour elle ses chameaux et « toutes ses richesses, il s'imagine de se teindre la figure avec « du jus d'herbe, de se vêtir de haillons, de se lier le cou « et les jambes comme un mendiant estropié, et d'aller ainsi « atteindre Nabee, le maître de la jument, dans un chemin « où il sait qu'il doit passer. Quand il est proche, il lui dit « d'une voix éteinte : — « Je suis un pauvre étranger ; de-« puis trois jours je n'ai pu bouger d'ici pour aller chercher « de la nourriture. Je vais mourir, secourez-moi. Dieu vous « récompensera. »

« Le Bédouin lui propose de le prendre sur son cheval « et de le conduire chez lui ; mais le fourbe répond : — « Je « ne puis me lever, je n'en ai pas la force. » L'autre, plein « de compassion, descend, approche sa jument et le place « dessus à grand' peine. Sitôt qu'il se sent en selle, Daher « donne un coup d'étrier et part en disant : — « C'est moi, « Daher, qui l'ai prise et qui l'emmène. »

Digitized by Google

« Le maître de la jument lui crie d'écouter ; sûr de ne « pouvoir être poursuivi, il se retourne et s'arrête un peu « au loin, car Nabee était armé de sa lance. Celui-ci lui dit : « — « Tu as pris ma jument. Puisqu'il plaît à Dieu, je te « souhaite prospérité ; mais je te conjure de ne dire à per- « sonne comment tu l'as obtenue. — Eh ! pourquoi ? ré- « pondit Daher. — Parce qu'un autre pourrait être réelle- « ment malade et rester sans secours. Tu serais cause que « personne ne ferait plus un seul acte de charité, dans la « crainte d'être dupé comme moi. »

« Frappé de ces mots, Daher réfléchit un moment, des- « cend du cheval et le rend à son propriétaire en l'embras- « sant. Celui-ci le conduisit chez lui. Ils restèrent ensemble « trois jours et se jurèrent fraternité. »

Voici maintenant le récit de la visite de M. de Lamartine chez l'émir Beschir.

« Nous allâmes, avec un des écuyers de l'émir, visiter « les cours et les écuries où ses magnifiques étalons arabes « étaient enchaînés. Il faut avoir visité les écuries de Da- « mas ou celles de l'émir Beschir pour avoir une idée du « cheval arabe. Ce superbe et gracieux animal perd de sa « beauté et de sa forme pittoresque quand on le transplante « de son pays natal et de ses habitudes familières dans nos « climats froids et dans l'ombre et la solitude de nos écu- « ries. Il faut le voir à la porte de la tente des Arabes du « désert, la tête entre les jambes, secouant sa longue cri- « nière noire, comme un parasol mobile, balayant ses « flancs, polis comme du cuivre ou comme de l'argent, « avec le fouet tournant de sa queue dont l'extrémité est « toujours teinte en pourpre avec le henné ; il faut le voir « vêtu de ses housses éclatantes, relevées d'or et de brode-

Digitized by Google

« ries de perles, la tête couverte d'un réseau de soie bleue ou « rouge, tissé d'or ou d'argent avec des aiguillettes sonores « et flottantes qui tombent de son front sur ses naseaux « et dont il voile ou dévoile tour à tour, à chaque ondulation « de son cou, le globe enflammé immense, intelligent, doux « et fier de son œil à fleur de tête ; il faut le voir surtout en « masse, comme il était là, de deux à trois cents chevaux ; « les uns couchés dans la poussière de la cour, les autres « entravés par des anneaux de fer et attachés à de longues « cordes qui traversaient ces cours ; d'autres, échappés sur « le sable et franchissant d'un bond les files de chameaux « qui s'opposaient à leur course ; ceux-ci, tenus à la main « par de jeunes esclaves noirs, vêtus de vestes écarlates, et « reposant leurs têtes caressantes sur l'épaule de ces en- « fants ; ceux-là jouant ensemble, libres et sans laisses, « comme des poulains dans une prairie, se dressant l'un « contre l'autre, ou se frottant le front contre le front, ou « se léchant mutuellement leur beau poil luisant et argenté ; « tous nous regardant avec une attention inquiète et cu- « rieuse à cause de nos costumes européens et de notre « langue étrangère, mais se familiarisant bientôt, en venant « gracieusement tendre leur cou aux caresses et au bruit « flatteur de notre main. C'est une chose incroyable que la « mobilité et la transparence de la physionomie de ces che- « vaux quand on n'en a pas été témoin.

« Toutes leurs pensées se peignent dans leurs yeux et « dans le mouvement convulsif de leurs joues, de leurs « lèvres et de leurs naseaux, avec autant d'évidence, « avec autant de caractère et de mobilité que les im- « pressions de l'âme sur le visage d'un enfant. Quand « nous approchions d'eux pour la première fois, ils fai-

Digitized by Google

« saient des moues et des grimaces de répugnance et de « curiosité tout à fait semblables à celle qu'un homme im- « pressionnable aurait pu faire à l'aspect d'un objet im- « prévu et inquiétant. Notre langue surtout les frappait et « les étonnait vivement, et le mouvement de leurs oreilles, « dressées et renversées en arrière ou tendues en avant, té- « moignait de leur surprise et de leur inquiétude.

« J'admirais surtout plusieurs juments sans prix réser- « vées pour l'émir lui-même. Je fis proposer par mon drog- « man à l'écuyer jusqu'à 10,000 piastres d'une des plus « jolies, mais à aucun prix on ne décide un Arabe à se dé- « faire d'une jument de premier sang; et je ne pus rien « acheter cette fois. »

Dans une autre circonstance, M. de Lamartine raconte un marché qu'il fit avec deux agas auxquels il faisait une visite pendant son séjour à Damas.

« Les deux agas chez lesquels je suis entré m'ont reçu « avec la politesse la plus exquise. J'ai témoigné à l'un « d'eux le désir de voir ses plus beaux chevaux et d'en « acheter, s'il consentait à m'en vendre. Aussitôt il m'a fait « conduire, par son fils et par son écuyer, dans une vaste « écurie où il nourrit trente ou quarante des plus admira- « bles animaux du désert de Palmyre. Rien de si beau ne « s'était jamais offert à mes yeux : c'étaient en général des « chevaux de très-haute taille, de poil gris sombre ou gris- « blanc, à crinière comme de la soie noire, avec des yeux « à fleur de tête, les jambes couleur marron foncé, d'une « force et d'une sécheresse admirables, des épaules larges « et plates, des encolures de cygne. Aussitôt que ces che- « vaux m'ont vu entrer et parler une langue étrangère, ils « ont tourné la tête de mon côté, ils ont frémi, ils ont henni.

Digitized by Google

« ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les re-
« gards obliques et effrayés de leurs yeux et par un plisse-
« ment de leurs naseaux qui donnaient à leurs belles têtes
« la physionomie la plus intelligente et la plus extraordi-
« naire.

« J'avais déjà eu l'occasion de remarquer combien l'es-
« prit des animaux en Syrie est plus prompt et plus déve-
« loppé qu'en Europe. Une assemblée de croyants, surpris
« dans la mosquée par un chrétien, n'aurait pas mieux
« exprimé, dans ses attitudes et dans son visage, l'indigna-
« tion et l'effroi que ces chevaux ne le firent en voyant un
« visage étranger, en entendant parler une langue incon-
« nue. J'en caressai quelques-uns, je les étudiai tous. Je
« les fis sortir dans la cour : je ne savais sur lequel arrêter
« mon choix, tant ils étaient presque tous remarquables par
« leur perfection. Enfin je me décidai pour un jeune étalon
« blanc de trois ans qui me parut la perle de tous les che-
« vaux du désert. Le prix fut débattu entre M. Baudin et
« l'aga et fixé à 6,000 piastres et un magnifique manteau
« de soie et d'or. L'animal, comme tous les chevaux arabes,
« portait au cou sa généalogie suspendue dans un sachet en
« poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais
« œil. »

Plus tard, M. de Lamartine achète encore d'autres che-
vaux arabes et s'exprime ainsi sur l'un d'eux : « J'achète
« un second étalon arabe ; il est de plus petite taille que
« celui que j'ai acheté de l'aga, mais plus fort et d'un poil
« plus rare ; sa robe est fleur de pêcher. Cet animal est
« d'une race dont le nom signifie roi du jarret. On me le
« cède pour 4,000 piastres ; je le monte pour l'essayer. Il
« est moins doux que mes autres chevaux arabes. Il a un

Digitized by Google

« caractère sauvage et indompté, mais paraît infatigable.
« Je ferai conduire Tedmor, c'est le nom arabe de Palmyre
« que j'ai donné au cheval acheté à l'aga, par un de mes
« saïs à pied ; je monterai Scham pendant la route, Scham
« est le nom arabe de Damas, je l'ai donné au dernier che-
« val que je viens d'acheter. »

M. de Lamartine assistait au départ de Scherif-Bey, pendant son séjour à Damas. « Les cours, dit-il, sont remplies
« d'esclaves tenant en main les plus beaux chevaux de la
« ville richement caparaçonnés.

« Les chevaux de Scherif-Bey étaient là ; ce sont les plus
« beaux animaux que j'aie encore vus à Damas ; ils sont
« turcomans, d'une race infiniment plus grande et plus
« forte que les chevaux arabes ; ils ressemblent à de grands
« chevaux normands, avec les membres plus fins et plus
« musclés, la tête plus légère et l'œil large, ardent, fier et
« doux du cheval d'Orient ; ils sont tous bais-bruns et à
« longue crinière, véritables chevaux homériques. »

Voici encore une histoire touchante que raconte M. de Lamartine avec le charme qu'il sait mettre en toutes choses.

« Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la
« caravane de Damas, la victoire avait été complète et les
« Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin,
« quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la
« rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur
« les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent
« les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cor-
« des, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pa-
« cha. Abou-el-Masch, c'est le nom de l'Arabe dont il nous
« parlait, avait reçu une balle dans le bras pendant le com-
« bat ; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs

Digitized by Google

« l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du « cheval, emmenaient le cheval et son cavalier. Le soir du « jour où ils devaient entrer à Acre ils campèrent avec leurs « prisonniers dans les montagnes de Saphadt; l'Arabe blessé « avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir « et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. « Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa bles- « sure, il entendit hennir son cheval parmi les autres che- « vaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orien- « taux; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir « d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, « il se traîna péniblement sur la terre à l'aide de ses mains « et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier : « Pau- « vre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? Tu seras « emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux « d'un aga ou d'un pacha; les femmes et les enfants ne « t'apporteront plus le lait de chameau, l'orge ou le doura « dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans « le désert comme le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du « poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi « blanc que ton écume. Qu'au moins, si je suis esclave, tu « restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, « va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, « et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher « la main de mes petits enfants.

« En parlant ainsi l'Arabe avait rongé, avec ses dents, la « corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux « arabes, et l'animal était libre; mais, voyant son maître « blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent cour- « sier comprit avec son instinct ce qu'aucune langue ne « pouvait lui expliquer; il baissa la tête, flaira son maître,

Digitized by Google

« et, le saisissant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il « avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta vers « les tentes. En y arrivant, et jetant son maître sur le sable « aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira « de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré : les poëtes l'ont chanté, « et son nom est constamment dans la bouche des Arabes « de Jéricho. »

« Nous n'avons nous-mêmes, ajoute M. de Lamartine, « aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement aux- « quels l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé « par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou « encouragé par la voix du maître, peuvent élever l'instinct « du cheval arabe. L'animal est, par sa nature même, plus « intelligent et plus apprivoisé que les races de nos cli- « mats ; il en est de même de tous les animaux en Arabie. « La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus « de fraternité pour l'homme que chez nous ; ils se sou- « viennent mieux des jours d'Éden où ils s'étaient encore « soumis volontairement à la domination du roi de la na- « ture. Chez les Arabes, le cheval du maître est toujours « là, couvert de son harnais magnifique, et prêt à être « monté ; il fait complétement partie de la famille et semble « prendre intérêt à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit « autour de lui : sa physionomie s'anime comme celle d'un « visage humain. Quand un étranger survient et lui parle, « il dresse ses oreilles, il relève ses lèvres, ride ses naseaux, « tend la tête au vent, flaire l'inconnu qui le flatte, ses yeux « doux, mais profonds et pensifs, brillent comme deux char- « bons sous la belle et longue crinière de son front. Le che- « val du scheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, « me connaissait au bout de peu de jours pour son maître ;

Digitized by Google

« il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et fran-
« chissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que
« ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et cares-
« sant pour moi et accoutumé aux soins de mes Arabes, il
« marchait paisible et sage à son rang dans la caravane tant
« que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes vê-
« tus à la turque ou des Syriens; mais s'il venait, même
« un an après, à apercevoir un Bédouin monté sur un che-
« val du désert, il devenait tout à coup un autre animal; son
« œil s'allumait, son cou se gonflait. sa queue s'élevait et
« battait ses flancs comme un fouet; il se dressait sur ses
« jarrets et marchait ainsi longtemps sous le poids de sa
« selle et de son cavalier; il ne hennissait pas, mais il jet-
« tait un cri belliqueux comme celui d'une trompette d'ai-
« rain, un cri tel que tous les chevaux en étaient effrayés
« et s'arrêtaient en dressant les oreilles pour l'écouter. »

M. de Lamartine raconte encore un marché conclu avec un Arabe. « L'Arabe, qui montait un beau cheval, que j'au-
« rais désiré emmener, avait paru admirer lui-même le
« cheval turcoman que je montais. La conversation amenée
« habilement sur nos chevaux mutuels, il fait l'éloge de
« plusieurs des miens. Je lui propose de changer le sien
« contre le cheval turcoman. Nous débattons toute la soi-
« rée sur le surplus à donner par moi; rien ne se décida
« encore. A chaque fois que j'arrive à son prix, il témoi-
« gne une si grande douleur de se détacher de son cheval,
« que nous allons nous coucher sans rien conclure. Le
« lendemain, au moment du départ, tous les chevaux déjà
« bridés et montés, je lui fis encore quelques avances. Il se
« détermine enfin à monter lui-même mon cheval turco-
« man : il le galope à travers la plaine; séduit par les belles

Digitized by Google

« qualités de l'animal, il m'envoie le sien par son fils. Je « lui remets 900 piastres, je monte le cheval et je pars. « Toute la tribu semblait le voir partir à regret : les en- « fants lui parlaient, les femmes le montraient du doigt : « leur scheik revenait sans cesse le regarder et lui faisait « certains signes cabalistiques que les Arabes ont tou- « jours la précaution de faire au cheval qu'ils vendent « et qu'ils achètent. L'animal lui-même semblait com- « prendre la séparation, il baissait tristement sa tête om- « bragée d'une superbe crinière, en regardant à droite et « à gauche le désert d'un œil inquiet. L'œil des chevaux « arabes est une langue tout entière ; par leur bel œil, dont « la prunelle de feu se détache du blanc large et marbré de « sang de l'orbite, ils disent et comprennent tout. J'avais « cessé, depuis quelques jours, de monter celui de mes « chevaux que je préférais à tous les autres. Par suite des « innombrables superstitions arabes, il y a soixante-dix si- « gnes, bons ou mauvais, pour l'horoscope d'un cheval, et « c'est une science que possèdent presque tous les hommes « du désert. Le cheval dont je parle, et que j'avais appelé « Liban, parce que je l'avais acheté dans ces campagnes, « était un jeune et superbe étalon, grand, fort, courageux, « infatigable et sage, et à qui je n'ai jamais reconnu l'om- « bre d'un vice, pendant quinze mois que je l'ai monté, « mais il avait sur le poitrail, dans la position accidentelle « de son beau poil gris-cendré, un de ces épis que les Ara- « bes ont mis au nombre des signes funestes. J'en avais été « prévenu en l'achetant, mais je l'avais acquis par ce rai- « sonnement bien simple et à leur portée, qu'un signe fu- « neste pour un mahométan était un signe favorable pour « un chrétien ; ils n'avaient trouvé rien à répondre, et je

Digitized by Google

« montais Liban toutes les fois que j'avais à faire des jour-
« nées de route plus longues ou plus mauvaises que les au-
« tres. Lorsque nous approchions d'une ville ou d'une
« tribu, et que l'on venait au-devant de la caravane, les
« Arabes ou les Turcs, frappés de la beauté et de la vigueur
« de Liban, commençaient par me faire compliment et par
« l'admirer avec l'œil de l'envie ; mais, après quelques mo-
« ments d'admiration, le signe fatal, qui était cependant un
« peu couvert par le collier de soie et la musette suspendue
« au cou que tout cheval portait toujours, venant à se dé-
« couvrir, les Arabes, s'approchant de moi, changeaient
« de figure, prenaient l'air grave et affligés et me faisaient
« signe de ne plus monter ce cheval. Cela était peu impor-
« tant en Syrie, mais, dans la Judée et dans les tribus du
« désert, je craignis que cela ne portât atteinte à ma consi-
« dération, et ne détruisît le respect et le prestige d'obéis-
« sance qui nous entouraient. Je cessai donc de monter
« Liban et le menai en main à ma suite. Je ne doute pas
« que nous n'ayons dû une grande partie de la déférence
« et de la crainte dont nous étions environnés à la beauté
« de douze ou quinze chevaux qui nous suivaient. Un che-
« val, en Arabie, c'est la fortune d'un homme. Cela sup-
« pose tout, cela tient lieu de tout. Ils prenaient une haute
« idée d'un Franc qui possédait tant de chevaux aussi beaux
« que ceux de leur scheik et que les chevaux du pacha. »

L'*Itinéraire de Jérusalem* nous permet aussi d'embellir notre ouvrage de quelques lignes de M. de Chateaubriand. La gloire du cheval serait incomplète si ce nom, qui est mêlé à toutes les gloires, ne se trouvait pas pour quelque chose dans l'histoire qui lui est consacrée.

« Les juments, selon la noblesse de leur race, sont trai-

Digitized by Google

« técs avec plus ou moins d'honneurs, mais toujours avec « une extrême rigueur. On ne met point les chevaux à « l'ombre, on les laisse exposés à toute l'ardeur du soleil, « attachés en terre à des piquets par les quatre pieds, de « manière à les rendre immobiles ; on ne leur ôte jamais « la selle ; souvent ils ne boivent qu'une seule fois et ne « mangent qu'un peu d'orge en vingt-quatre heures. Un « traitement si rude, loin de les faire dépérir, leur donne « la sobriété, la patience et la vitesse. J'ai souvent admiré « un cheval arabe ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les « crins épais descendant épars, la tête baissée entre les « jambes pour trouver un peu d'ombre et laissant tomber « de son œil sauvage un regard oblique sur son maître. « Avez-vous dégagé les pieds des entraves, vous êtes-vous « élancé sur son dos, *il écume, il frémit, il dévore la « terre ; la trompette sonne, il dit : allons !* et vous recon- « naissez le cheval de Job. »

Plus loin il raconte l'anecdote suivante : « L'histoire « d'une jument fait souvent l'entretien du pays. On racon- « tait, pendant que j'étais à Jérusalem, les prouesses d'une « de ces cavales merveilleuses. Le Bédouin qui la montait, « poursuivi par les sbires du gouverneur, s'était précipité « avec elle du sommet des montagnes qui dominent Jéri- « cho. La jument était descendue au grand galop, presque « perpendiculairement, sans broncher, laissant les soldats « dans l'admiration et l'épouvante de cette fuite. Mais la « pauvre gazelle creva en entrant à Jéricho, et le Bédouin, « qui ne voulut point l'abandonner, fut pris pleurant sur le « corps de sa compagne. Cette jument a un frère dans le dé- « sert. Il est si fameux, que les Arabes savent toujours où « il passé, où il est, ce qu'il fait, comment il se porte.

Digitized by Google

« Ali Aga m'a religieusement montré, dans les montagnes, « près de Jéricho, la marque des pas de la jument morte en « voulant sauver son maître ; un Macédonien n'aurait pas re- « gardé avec plus de respect la trace des pas de Bucéphale. »

Voici maintenant quelques anecdotes sur l'amour des Arabes envers leurs chevaux, citées par divers auteurs. Quoique fort connues, elles ne seront pas déplacées ici, tant à cause de l'opportunité, qu'à cause de l'intérêt qu'elles offrent.

Tout l'avoir d'un Arabe du désert consistait en une jument, le consul de France lui offrit de l'acheter, dans le dessein de l'envoyer à son souverain Louis XIV. L'Arabe eût voulu pouvoir rejeter avec mépris cette proposition, mais il était si pauvre qu'il ne pouvait se procurer les premières nécessités de la vie. Il hésitait cependant encore. Il n'avait que de méchants haillons pour se couvrir, et sa femme et ses enfants n'avaient rien à manger. La somme qu'on lui offrait était considérable, il pouvait se procurer, à lui et à sa famille, du pain pour leur vie entière. Enfin, après avoir bien hésité, il conduit sa jument chez le consul. Il met pied à terre, il se penche vers elle, il regarde tantôt l'or et tantôt sa pauvre cavale, il soupire, il pleure : « Quoi donc ? s'écria-t-il, je vais t'abandonner à jamais, te céder aux Francs qui te chargeront de liens, qui te rendront misérable ; non reviens avec moi, mon amour, mon trésor, viens faire renaître la joie au cœur de mes enfants. » Cela dit, il s'élance sur son dos et disparaît comme l'éclair.

L'anecdote suivante n'est pas moins touchante et n'est pas aussi connue. Un Arabe nommé Ibrahim, pauvre, mais distingué par sa naissance, ne pouvant pas payer une somme d'argent qu'il devait, fut forcé d'emprunter ce qu'il

Digitized by Google

lui fallait à un marchand de Rama, en laissant pour gage une jument d'un grand prix. Lorsque le terme fut arrivé, il ne put pas rendre l'argent et la jument fut vendue. Sa généalogie remontait, du côté du père et de la mère, à plus de cinq cents ans: le prix était de 300 livres, somme énorme pour ce pays. Ibrahim allait souvent à Bonne pour s'informer de sa jument. Il l'embrassait, il lui essuyait les yeux avec son mouchoir, il la frottait avec la manche de sa chemise et lui donnait mille bénédictions, durant tout le temps qu'il restait avec elle. « Mes yeux, lui disait-il, mon âme, mon cœur, suis-je donc assez infortuné pour t'avoir vendue à un autre maître et n'avoir pu te garder! Je suis pauvre, ma gazelle, je t'ai élevée dans une tente comme mon enfant! je ne t'ai jamais battue ni grondée! je t'ai toujours caressée de la façon la plus affectueuse; Dieu te conserve, ma bien-aimée, tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te défende contre l'œil de l'envieux. »

Sir John Malcolm rapporte deux anecdotes sur le même sujet, d'une nature plus amusante.

Lorsque l'ambassadeur, retournant de sa première mission, était campé près Bagdad, un Arabe monté sur une jument bai clair, d'une taille et d'une beauté remarquable, vint rôder autour de sa tente, jusqu'à ce qu'il eût attiré son attention. On lui demanda s'il voulait la vendre. « Combien m'en offrez-vous? lui répondit-il. — Cela dépend de son âge; je suppose qu'elle a plus de cinq ans. — Supposez de nouveau. — Quatre. — Regardez la bouche », dit l'Arabe en souriant. En effet, après l'avoir examinée, il fut reconnu qu'elle arrivait à trois ans, ce qui, à cause de sa taille et de sa conformation, rehaussait beaucoup sa valeur. « Eh bien! dit l'ambassadeur, je donnerai 50 tomans (le toman est à

Digitized by Google

peu près d'une livre sterling). — Un peu plus, s'il vous plaît, répondit le malicieux Arabe. — Quatre-vingts, cent. » Il secoua la tête en riant. Enfin l'offre s'éleva à deux cents tomans ! « C'est assez, dit l'Arabe, n'essayez pas davantage de me tenter, vous n'y réussiriez pas. Vous êtes un riche seigneur, vous avez de beaux chevaux et des mules. On m'a dit que vous aviez des monceaux d'argent et d'or. Mais, ajouta-t-il, il vous manquera toujours ma jument, vous ne l'auriez pas pour tout ce que vous possédez. » Cela dit, il partit au galop.

Un sheick, ou chef arabe, qui demeurait à cinquante milles de Bassora avait une race de chevaux du sang le plus précieux. Il perdit une de ses meilleures cavales et fut longtemps sans découvrir si on la lui avait volée ou si elle s'était égarée. Quelque temps après un jeune homme d'une tribu différente, qui, depuis longtemps, désirait épouser sa fille, mais qui avait toujours été refusé par le sheick, obtint le consentement de la jeune fille et s'enfuit avec elle. Le sheick et ses gens se mirent à leur poursuite, mais l'amant et la maîtresse, montés sur le même cheval, firent un chemin incroyable et leur échappèrent.

Le vieux chef jura qu'ils étaient montés sur le diable ou sur la jument favorite qu'il avait perdue. A son retour, il trouva que la dernière supposition était la véritable, que l'amant était le voleur de sa jument aussi bien que de sa fille, et qu'il s'était emparé de l'une pour pouvoir enlever l'autre. Le vieil Arabe fut enchanté de voir qu'il n'avait pas été battu par une cavale d'une autre race, et se réconcilia très-facilement avec le jeune homme afin de pouvoir rentrer en possession de sa jument, qui paraissait être d'un bien plus grand prix, à ses yeux, que sa propre fille.

Digitized by Google

Un vieil Arabe avait une cavale sans pareille qui l'avait porté pendant quinze ans dans maint sanglant combat, dans maints voyages longs et périlleux. Enfin, chargé lui-même du poids des ans et des fatigues, il la donna à son fils aîné avec un cimeterre qu'il tenait de son père. « Mon fils, lui dit-il, je te donne les deux objets qui me sont les plus précieux sur la terre; mais je t'adjure, au nom du Dieu clément et miséricordieux, de ne jamais te livrer au repos de la nuit, quelle qu'ait été la fatigue du jour, qu'après les avoir rendus l'un et l'autre polis et luisants comme la surface d'un miroir. » Le jeune Arabe fit le serment qu'exigeait son père; mais il fut tué dans la première affaire où il fut engagé, et l'ennemi s'empara de la belle cavale. A cette nouvelle, le vieillard s'écria : « La vie m'est odieuse désormais, car j'ai perdu à la fois mon fils et ma cavale, et la perte de l'un me navre comme celle de l'autre. » Cela dit, il pencha la tête et mourut.

Nous terminons par une anecdote d'une date peu éloignée :

« En 1815, une troupe de Druses bien montés attaqua « une troupe de Bédouins dans le Hauran, et les repoussa « jusque dans leur camp; là, entourés de toutes parts, as- « saillis par des forces supérieures, ils furent tous tués, à « l'exception d'un seul, qui, rassemblant sa jument et pas- « sant à travers les lignes ennemies, prit la fuite poursuivi « par les cavaliers les mieux montés de la troupe victo- « rieuse. Rochers, plaines, collines, tout était franchi avec « la rapidité du tourbillon, et la poursuite continuait tou- « jours. Car les Druses étaient implacables et avaient juré « la mort du dernier de leurs ennemis. Enfin, après plu- « sieurs heures d'une course infernale, vaincus dans leur « colère par leur admiration pour la jument qui entraînait

Digitized by Google

« son maître loin d'eux, ils lui promirent la vie et le con-
« jurèrent de s'arrêter, afin qu'ils pussent seulement baiser
« le front de cet excellent coursier. L'Arabe y consentit, et
« les Druses en le quittant lui répétèrent cette phrase pro-
« verbiale chez eux : Va laver les pieds de ta monture et
« bois l'eau ensuite. »

Voici maintenant trois chants dont le cheval arabe est le sujet : le premier est une traduction d'un chant arabe qui se ressent de la fougueuse imagination de l'Orient; le deuxième est la charmante ballade de Millevoie, intitulée le *Tombeau du Coursier*, qui inspira le beau tableau de Mosès ; le troisième est traduit de la magnifique ballade du noble exilé Mickiewicz, intitulée le *Faris*.

CHANT DE L'ARABE OMAGA A SON CHEVAL.

Noble coursier préparé pour la guerre,
Ta blanche robe est un rayon des cieux;
Les flots pressés de ta molle crinière
De la houri sont les mouvants cheveux;
Tes crins soyeux, ondulés par la brise,
Sont le nuage envolé dans les airs;
Ton dos luisant est la roche qu'aiguise
L'eau du torrent qui va se perdre aux mers;
Ta queue agile est la robe légère
Qui flotte aux pieds de l'épouse du roi;
Tes flancs brûlants sont ceux de la panthère
Qui vit rampant dans le sentier étroit;
Ton encolure est le palmier qui laisse
Sur le passant tomber un voile ami;
Ton front mobile est la cuirasse épaisse
Que l'ouvrier de sa main a poli;
Tes naseaux sont les antres des hyènes,
Tes yeux de feu sont des astres mouvants,
Ton pas rapide est, aux vertes fontaines,
Le pas léger des chevreuils bondissants;

Digitized by Google

Ton fier galop est la voix des orages
Dans le vallon plongeant ses roulements,
Et ton port est celui qu'aux marécages
La sauterelle élève au gré des vents.
Viens, cher coursier, délices de ma vie,
Boire avec moi le doux lait du chameau;
Viens paître, ami, l'herbe de la prairie,
Viens, si je meurs, partager mon tombeau;
Ton âme, au loin d'un monde périssable,
Avec la mienne aux espaces du ciel
Ira, jouant, sur les plaines de sable,
Le sable d'or des chemins du soleil.

LE TOMBEAU DU COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sur les sables mouvants!

O voyageur! partage ma tristesse,
Mêle tes cris à mes cris superflus :
Il est tombé, le roi de la vitesse,
L'air des combats ne le réveille plus;
Il est tombé dans l'éclat de sa course,
Le trait fatal a tremblé sur son flanc,
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence,
Sa tête horrible aussitôt a roulé;
J'ai dans son sang désaltéré ma lance,
Et sous mes pieds je l'ai longtemps foulé;
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
Hélas! en vain : il fut sourd à ma voix,
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Digitized by Google

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, si triste en ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui;
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un morne et grand tombeau.
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Sous l'œil du jour quand la soif nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le Maure,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide,
Fier et debout dès le réveil du jour,
Aux tendres vœux et de guerre et d'amour,
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azeïde,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide,
Ton cou nerveux de sa main fut flatté;
Moins douce était la timide gazelle,
Le haut palmier brillait de moins d'appas;
D'un beau Persan elle suivit les pas
Toi seul, ami, tu me restas fidèle.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il est tombé sous les sables mouvants.

Entends du moins ton maître qui te pleure;

Digitized by Google

Il te suivra : réunis dans la mort,
Nous dormirons dans la même demeure ;
Glisse sur nous, fraîche haleine du nord.
Tu sortiras de la tombe poudreuse,
Et, sous ton maître, au jour du grand réveil,
Tranquille et fier, dans les champs du soleil,
Tu poursuivras ta route lumineuse.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors encor dans les sables mouvants.

LE CAVALIER ARABE.

Tel l'esquif fuit joyeux la rive sinueuse,
Tel, virant et rasant le vert cristal des eaux,
De sa rame il étreint la mer voluptueuse,
Se courbe en cou de cygne au-dessus de ses flots,
Tel l'Arabe, élançant sa cavale indomptable,
La voit, précipitée au désert qui s'étend,
Noyer son blanc sabot dans les vagues du sable
Qui bruit comme en l'eau bruit un fer ardent !

Quel poitrail de dauphin à ce coursier qui nage,
Aux flots, coulant par grains, du sable qu'il partage
Vite, plus vite, à grand saut ;
Et balayant gravier, bruyère,
Il s'élève toujours plus haut
Sur des nuages de poussière !

Un nuage est moins noir, et sur son front serein
Une étoile d'argent brille comme une aurore.
En plumage d'autruche au vent flotte son crin,
L'éclair sous ses pieds blancs luit au sol qu'il dévore.
Vole, ô ma cavale aux pieds blancs !
Arrière et monts et bois tremblants !

Avec son fruit et son ombrage,
Le palmier vert m'attire en vain ;
Moi, je m'arrache de son sein.
L'arbre fuit honteux de l'outrage,
Se cache au fond d'une oasis,

Digitized by Google

Et raille mon orgueil du bruit de son feuillage.
Aux confins du désert le granit, garde assis,
Fixe sur le Bédouin un œil morne et sauvage,
Des pas de mon coursier contrefait les échos
Et murmure après moi la menace en ces mots :

« Où court l'enragé ? Mais arrête !
Là, du soleil aux traits ailés
Ne sauraient préserver ta tête
Ni les palmiers échevelés,
Ni la tente au sein blanc de toile.
Là, point de tente que les cieux,
Là, ne voyage que l'étoile,
Là, le roc seul dort sourcilleux ! »
Vaine clameur ! menace vaine !
Je cours en redoublant mes coups ;
Et les fiers granits dans la plaine
Derrière moi sont restés tous :
Honteux d'un impuissant courroux
Tout en fuyant forment la chaîne !

De saisir le Bédouin par un essor plus prompt
Le vautour, à leurs cris, sentit l'aveugle joie :
De l'aile, en sa poursuite, il vint frapper sa proie,
Et d'un triple contour il couronna mon front.

« Des morts je sens la pourriture,
Croassait-il. Sots, sots enfin,
Coursier qui cherche la pâture,
Cavalier cherchant le chemin.
Cavalier, coursier, vaine chasse !
Qui vient ici n'en revient pas,
Le vent seul y porte ses pas,
Emportant avec lui sa trace !
Ici ne couche que le mort ;
Pour le coursier point de pacage,
Seul, le reptile y paît, s'y tord,
Et le seul vautour y voyage ! »

Alors, en croassant, de sa serre qui luit
Il me raille et trois fois son œil au mien demande.

Digitized by Google

« Qui s'effraie ? » — Il s'effraie, et dans les cieux s'enfuit.
Et quand pour le punir mon arc déjà se bande,
Quand déjà du regard je vise l'insolent,
Lui, déjà dans les airs comme un point gris il pend,
De grandeur de moineau, de papillon, de mouche,
Puis se fond dans l'azur de l'horizon qu'il touche !

Cours, ma cavale aux pieds blancs, cours !
Arrière et rochers et vautours !

Du soleil au couchant un nuage s'arrache,
Blanche, aux voûtes d'azur, son aile à moi s'attache,
Je franchis le désert ; il veut, courrier ardent,
Sur moi l'emporter, mais s'arrête
Et siffle au-dessus de ma tête
Cette menace, au bruit du vent :

« Où court l'enragé ? Téméraire !
Là, de soif ton sein se fondra.
Nul nuage n'y lavera
Ton front tout couvert de poussière.
Nul ruisseau n'abreuve le sol
De flots argentins. Quand l'aurore
Y répand ses larmes, d'un vol
Le vent alfamé les dévore ! »

Vains cris ! doublant mes coups, je cours d'un vol plus prompt,
Le nuage lassé, chancelant et débile,
Toujours plus bas baisse son front,
Puis aux rochers reste immobile.
Et quand avec dédain je retourne les yeux,
Le voilà dépassé de la longueur des cieux !
Mais il médite un crime et son front le dénonce :
De fureur je le vois rougir,
La bile à flots sur lui surgir...
Enfin, noir comme un mort, dans les monts il s'enfonce.

Cours, ma cavale aux pieds blancs, cours !
Arrière et nuage et vautours !

D'un circuit solaire, à la rive
Je tourne autour de moi les yeux ;

Digitized by Google

Et sur la terre et dans les cieux
Plus de courrier qui me poursuive !

De la nature, au pas humain
Là jamais les yeux ne s'éveillent ;
Muets, les éléments sommeillent ;
Tel animal voyant soudain
L'homme passer, sans le connaître,
Ne s'enfuit pas devant son maître !

Quoi, je ne suis pas seul ! Quels remparts et quels rangs
Brillent dans ces îlots où je me noie ?
Coursiers d'un blanc horrible, et vous, cavaliers blancs,
Errez-vous ? Guettez-vous, embusqués, votre proie ?
J'accours.— Fixes ! J'appelle, — et tous muets ! Des os
De quelque ancienne caravane,
Déterrés par un vent profane,
Des squelettes humains sur des os de chameaux.
Le sable en sa fureur sauvage
Coulant des mâchoires sans chair,
Des creux d'où l'œil lançait l'éclair,
Hurle vers moi ce noir présage :

« Où cours-tu, damné de Bédouin ?
Là-bas l'ouragan gronde au loin ! »

Je vole sans peur. Vers l'orage
Vole, ô ma cavale aux pieds blancs !
Morts, arrière ! arrière, ouragans !
Sur des bancs de gravier cheminant solitaire,
Le simoun, en Afrique, ouragan sans rival,
Me voit de loin, s'arrête, et, surpris, sur la terre
Tourbillonne, et murmure en son sein sépulcral :
« Quel vent, là, mon puîné parmi mes jeunes frères,
D'un aspect misérable et d'un essor si bas,
Ose fouler le sol que m'ont légué mes pères ? »
Il hurle, en pyramide à moi marche à longs pas,
Et voyant un mortel sans crainte, de colère,
Frappe au sol et, d'un coup troublant
L'Yémen, m'étreint dans sa serre,
Ainsi que l'aigle étreint le ramier tout sanglant !

Digitized by Google

Son haleine de feu m'embrase ;
De l'aile il m'abat dans son vol,
Sème du gravier, m'en écrase,
M'élève en l'air, me lance au sol.
Je me dégage, je l'accable ;
Secouant ses membres ardents
J'écartèle son corps de sable
Et je le broie entre les dents !

Vers les cieux de mes bras il veut s'enfuir en trombe,
Sans s'arracher s'élance à mi-corps, mais retombe,
En sable noir pleut sur mon front
Et me fait un rempart d'un cadavre qui rompt !

Je respire et, tout fier, contemple les étoiles.
Toutes de leurs yeux d'or ont soulevé les voiles,
Toutes sur moi fixent ces yeux,
Car personne que moi sur terre ne chemine.
Qu'il est doux d'aspirer l'air à toute poitrine !
Souffle plein, large ! Tes cieux,
Tous tes cieux, Arabie, à peine
Peuvent suffire à mon haleine.
Qu'il est doux de plonger de tous yeux dans la plaine !
J'y plonge mon regard serein,
Vue et si large et si profonde
Que mon œil embrasse du monde
Plus que l'horizon n'en étreint !

Qu'il est doux de s'étendre à tous bras ! De ma place
J'ouvre au monde mes bras, plein d'amour et joyeux.
Il semble que de l'est au couchant je l'embrasse,
Plus haut, toujours plus haut, jusqu'au faite des cieux !
Mon penser vole en traits dans l'azur de l'espace,
Et mon âme s'y noie ainsi qu'en sa fureur,
L'abeille noie, enterre et sa trompe et son cœur !

(*Traduction de* M. J. Julvicourt.)

Le privilége de la haute poésie, comme celui des divinations antiques, est de prêter un thème à toutes les bril-

Digitized by Google

lantes allusions ; nous ne chercherons pas à découvrir ici quels mystérieux rapports peuvent se trouver dans le Faris entre la course de l'ardente cavale et les destins du grand peuple qui plie sans périr sous tant d'affreux cauchemars ; mais, au point de vue de notre sujet, nous voulons y voir la régénération des races équestres par le cheval arabe. Le brillant numide que veut arrêter en vain le stupide rocher des préjugés, que poursuit le vautour cherchant pâture, que le simoun va engloutir, qui passe à travers les ossements de mille générations, est le cheval du désert d'Arabie, qui seul a gardé le secret de la perfection divine.

Et dont l'œil embrasse du monde
Plus que l'horizon n'en étreint.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Chevaux turcs, persans, circassiens, géorgiens, zaporaviens, turcomans, kalmouks, mongols, chinois, cochinchinois et indiens.

Après le cheval arabe, il nous reste à étudier les autres chevaux de l'Asie dont quelques-uns semblent garder un brillant reflet de leur illustre voisinage, tandis que d'autres rampent au niveau des races les plus dégénérées et les plus débiles.

Le premier qui fixe nos regards est le cheval turc. Mais, d'abord, y a-t-il un cheval turc? N'est-il pas, comme son maître, un étranger campé depuis dix siècles au sein de la civilisation? D'où viendrait-il? De l'antique Épire, où dorment les divins coursiers d'Achille; d'Olympie, où le vent seul soulève cette glorieuse poussière dont s'honorerait la pourpre des rois; des vallons de Thessalie, où se sont effacées les traces du galop des Centaures? Hélas! depuis que les échos du Parnasse ont oublié les chants d'Homère, depuis que les marbres vivants de Phidias et de Praxitèle

Digitized by Google

sont tombés sous les haches brutales des barbares et sous celles plus brutales encore des civilisés, depuis que les farouches Osmanlis ont remplacé la vie intelligente à laquelle ils durent leurs succès, par l'immobilité du fatalisme, les chevaux byzantins ont disparu sans qu'il en reste même le plus léger souvenir. Le cheval a quelque chose de la sensitive et de la prévoyance de l'abeille qui s'attache à la famille active et heureuse, et fuit le toit du paresseux et du turbulent.

Il est d'observation que la civilisation musulmane a atteint son apogée dans les premiers siècles de son existence. Arts, industrie, commerce, elle a tout cultivé; mais, comme le souffle qui la poussait ne résidait que dans l'élément despotique et en dehors de tout esprit de famille et de nationalité, il s'est éteint promptement et n'a plus produit que des ruines.

Les Turcs de Stamboul ont remplacé dans leur sommeil les Romains du Bas-Empire; les sultans se sont endormis sur les lits enivrants des Césars; ils ont, comme eux, demandé aux nations voisines les coursiers de leurs fêtes et de leurs armées. L'Atmeïdan, comme l'hippodrome, voit accourir chaque jour les chevaux de la Valachie, de l'Anatolie, de l'Égypte, de la Syrie, du Kurdistan, de la Perse, de l'Arabie, ceux même du nord de l'empire et des contrées occidentales du Caucase.

Cependant les auteurs ont coutume de parler de la race turque, à laquelle ils donnent certaine conformation, certaines qualités, certains défauts. La race turque proprement dite est ramassée et trapue; elle a le cou court, la tête forte et l'œil bien sorti. Du reste, les vastes États de la Turquie possèdent quelques bonnes races de chevaux indigènes; on

Digitized by Google

y rencontre principalement une race de petits chevaux noirs d'un mérite incontestable. Les chevaux de Cappadoce ont aussi conservé leur antique renom, grâce aux soins héréditaires des habitants du pays. Ceux-ci se souviennent encore du temps où ils payaient aux Romains un tribut de quinze cents coursiers d'élite : honneur qui vaut à la Cappadoce de porter encore le nom glorieux de Rome, *Romanie*.

Voici la description qu'en donne le savant Barbequins, ambassadeur anglais à Constantinople : « J'ai vu, lorsque « j'étais dans le Pont, voyageant dans cette partie de la Bi- « thinie, appelée les Axiles, vers la Cappadoce, combien les « naturels du pays sont bons pour leurs jeunes poulains, « avec quelle douceur ils les élèvent depuis leur naissance. « Ils les caressent sans cesse, ils les admettent dans leurs « maisons et jusqu'à leurs tables, et leur donnent les mê- « mes soins qu'à leurs enfants; quelquefois ils suspendent « à leur cou un collier ou un sachet rempli d'amulettes « contre les sorts et le poison, choses qu'ils redoutent le « plus. Les sais qui les soignent sont aussi doux que leurs « maîtres : ils s'occupent continuellement à leur lisser le « poil avec la main ; ils ne les frappent jamais sans la plus « absolue nécessité. Ces bons traitements font que les che- « vaux ont un grand amour pour l'homme, et, loin de se « montrer méchants ou ramingues comme les chevaux de « nos climats, on peut dire qu'on en trouverait difficile- « ment un seul qui se montre d'un caractère difficile.

« Les Turcs, ajoute le même auteur, ont des chevaux « si dociles, si bien dressés, que, au moindre commande- « ment, ils se mettent à genoux pour prêter leur dos au ca- « valier qui va les monter. Si le cavalier laisse tomber à « terre son bâton ou son djérid, ils le ramassent avec leurs

Digitized by Google

« dents et le lui redonnent. Un usage assez bizarre, mais « assez général en Turquie, est de décorer les chevaux dont « l'instruction et le dressage sont arrivés au plus haut point « de perfection. Pour cet effet, on leur passe dans les narines « un anneau d'argent en signe d'honneur et de bonne édu- « cation. J'ai vu plusieurs chevaux qui, lorsque leur maître « tombait à terre, s'arrêtaient aussi, sans remuer le pied, « jusqu'à ce qu'il se fût relevé. Une autre fois, j'ai vu un « palefrenier s'éloigner à quelque distance d'une troupe de « chevaux qu'il faisait accourir ou s'arrêter à son comman- « dement. J'ai vu encore plusieurs chevaux dont le maître « était à dîner chez moi, dans un kiosque élevé, dresser « leurs oreilles en reconnaissant sa voix, et accourir en hen- « nissant de plaisir. »

Depuis l'époque où écrivait Barbequins, bien des révolutions se sont opérées à la Sublime Porte, et les voyageurs s'accordent à dire que l'élève du cheval n'y a point gagné; les chevaux commencent à être aussi durement traités en Turquie que dans les États chrétiens; ils sont logés dans des écuries incommodes et mal pavées, et attachés par les quatre pieds avec des entraves fixées en terre par un piquet de fer, ce qui les fatigue horriblement.

Le nom de cheval turc s'appliquait autrefois à tous les chevaux d'Orient; c'est ainsi qu'en Angleterre on cite les noms de Byerley-Turk, de Helmsley-Turk, d'Arrey-Yellow-Turk, etc., sans qu'il soit certain que ces chevaux fussent originaires de Turquie. On appelait de même, en France, *turcs d'Angleterre* des chevaux orientaux, barbes, persans, et même de pur sang anglais. Le mot turc exprimait seulement leur origine orientale. Aussi faut-il remarquer que souvent les anciens auteurs nous ont donné des des-

Digitized by Google

criptions du cheval turc qui s'appliquent beaucoup mieux au cheval persan et au cheval turcoman qu'au cheval turc proprement dit.

Toutefois il se trouve à Constantinople d'excellents et magnifiques chevaux provenant de tous les pachas de l'empire et des gouverneurs de province. Quand un scheik, ou même un sujet bédouin, a un bon cheval qui convient au pacha ou au gouverneur, celui-ci fait en sorte de l'obtenir par un moyen quelconque ; puis il l'envoie en présent aux ministres et aux grands de l'État : aussi est-ce peut-être à Constantinople que l'on trouve maintenant les plus beaux types des races orientales.

L'équitation turque est une des grandes variétés de l'école méridionale, qui consiste principalement à porter l'étrier très-court et à remonter les genoux. Cette équitation, d'où les Anglais ont pris leur tenue habituelle dans les courses rapides, a plusieurs avantages que l'on n'a pas toujours bien compris : d'abord, elle favorise la tenue quand il faut franchir de longues distances à toute vitesse et fait éviter de nombreux dangers ; puis, dans l'Orient, où le cheval est généralement de petite taille et a le ventre mince, il fallait bien raccourcir la jambe pour qu'elle pût embrasser convenablement le corps du cheval. Pour la tenue européenne, il faut que le cavalier soit proportionné au cheval ; sans cela, sa position sera gauche et forcée. Au reste, l'équitation orientale admet, comme la nôtre, le moelleux, l'assiette, l'aplomb parfait du corps, la fermeté et la douceur de la main ; mais elle ne connaît pas cette finesse d'exécution qui fera à jamais de l'ancienne école française la première école du monde. Les Turcs font usage de selles hautes et lourdes, de grands étriers triangulaires qui leur

Digitized by Google

servent d'éperons ; des garnitures de soie et d'or couvrent la selle et la bride, et s'étendent en brillants réseaux sur l'encolure et la croupe du cheval. Les Turcs étaient renommés autrefois par leur talent en équitation. Sous ce rapport, ils ont beaucoup déchu ; leurs cavaliers ont généralement maintenant la main dure et agissent par saccades ; ils demandent à la force ce qu'un habile cavalier ne doit demander qu'à l'adresse, et ils sont d'autant plus coupables en cela, que leurs intelligents et dociles coursiers ont une cadence et une souplesse naturelles qui vont au-devant du désir de l'écuyer. Espérons que les rapports journaliers qu'ils ont maintenant avec l'Occident, et auxquels ils doivent déjà de notables améliorations physiques, se feront sentir aussi dans l'équitation ; qu'ils aboliront l'usage de cette selle lourde et informe, de ce mors barbare, de cet étrier pesant et acéré, avec lesquels ils martyrisent leurs douces montures, et qu'ils reviendront un jour à être les premiers cavaliers du monde, puisque Dieu a voulu qu'ils en possédassent les meilleurs chevaux.

Parmi les exercices équestres les plus célèbres, on cite celui du djérid. Ce mot vient de l'arabe, et signifie palmier ou dattier. C'est en effet une branche de palmier sèche et sans feuilles, façonnée en sorte de bâton long d'environ un mètre, qui forme la pièce principale du jeu du djérid. La jeunesse de l'empire raffolait autrefois de cet amusement, qui ne laissait pas d'avoir ses dangers. Chaque vendredi, les cavaliers se rassemblaient sur l'Atmeïdan ; ils se partageaient en deux bandes, et, au signal donné, un cavalier partait de chaque côté. Arrivés l'un auprès de l'autre, ils se lançaient le djérid. L'habileté consistait à frapper son adversaire et à éviter soi-même les coups qu'il vous portait. Ils ramas-

Digitized by Google

saient le djérid en courant, et saisissaient le moment où, dans sa course rapide, le ventre du cheval touchait presque la terre.

Dans ces jeux, ils s'exerçaient à toutes les espèces de voltiges usitées en Orient; ils passaient sous le ventre de leurs chevaux, se remettaient en selle, descendaient et remontaient au galop, et ce qu'il y a de plus surprenant, dit Tormford, c'est de les voir renversés sur la croupe de leurs chevaux, courant bride abattue, tirer une flèche en l'air avec tant d'adresse, qu'elle venait toucher le pied de derrière du cheval sur lequel ils étaient montés. Maintenant la plupart de ces usages sont tombés en désuétude. Lorsque les jeunes Turcs se réunissent, ils se bornent à se lancer mutuellement le djérid et à le ramasser en courant. Pour faciliter cet exercice, ils attachent l'étrier à la sangle du cheval, au plus bas de l'étrivière. Quand le cavalier se baisse, son pied s'accroche à l'étrier renversé qui lui sert de point d'appui pour se relever. Au reste, on court encore le djérid en Orient : c'est un moyen d'exercer les chevaux qui répond aux fantasias algériennes, aux courses et aux chasses occidentales. L'exercice journalier et même violent est le seul moyen d'entretenir et de développer le mérite des chevaux. Partout où la jeunesse se livrera à ces jeux équestres, la nation aura de bons chevaux ; partout où les jeux cesseront, les chevaux ne seront plus que des automates dont on estimera la chair au poids et les formes à la rectitude des lignes.

Un des plus gracieux ornements du cheval oriental est cette queue soyeuse et touffue qu'il secoue dans l'air ou balance en éventail autour de ses flancs. Les Levantins en ont un soin extrême, ils tiennent à ce qu'elle soit touffue et

Digitized by Google

luisante, et, comme nous l'avons déjà vu, ils en rougissent le bout, quand elle est blanche, avec le suc du henné.

Cette parure a tant d'attrait pour les Orientaux, qu'ils en ont fait un signe d'honneur. Dès les temps les plus reculés, les crins des coursiers flottaient sur les épaules des chefs de guerre ; les Turcs les transportèrent sur leurs enseignes. On sait que les pachas se distinguent entre eux pour l'importance de leurs provinces par le nombre de queues de cheval qu'ils font porter devant eux. C'est du reste un bel et gracieux étendard que celui-là ! il rappelle toutes les idées nobles et glorieuses, il est léger à porter, le vent ne peut pas s'engouffrer dans ses plis, et les balles peuvent y passer sans y laisser de traces. Certes le peuple qui portait devant lui une crinière ondoyante, surmontée d'un croissant, devait être grand par sa vaillance et ses conquêtes. Pourquoi faut-il qu'un principe *incivilisateur* se soit attaché à ses nobles instincts ?

Le cheval persan a un peu dégénéré de son antique gloire, c'est encore le digne héritier de cette race formée par Cyrus et qui passa dans l'antiquité pour la première du monde ; mais il s'est ressenti de l'état précaire et de l'affaiblissement du puissant empire à la splendeur duquel il était associé. Le cheval persan est plus grand que le cheval arabe, ses membres sont forts et nerveux, sa poitrine est haute, et son garrot, pour parler le style de l'Orient, s'élève sur son dos uni comme une montagne sur un désert de sable ; actifs, courageux, légers, pleins de douceur et de liant, nuls chevaux ne sont plus propres aux voyages, à la chasse, à la guerre ; leur seul défaut marquant est de porter au vent, ce qui fait que les anciens écrivains anglais les avaient surnommés *astronomes*. Cela tient probablement au

Digitized by Google

genre d'équitation des Persans et à leur habitude de se servir du mors brisé sans avoir soin de porter les mains assez basses. Peut-être aussi cette disposition, qui se remarque chez un grand nombre de chevaux orientaux, est-elle un don de la nature pour faire éviter au cheval les chaudes exhalaisons d'un sable brûlant et la réverbération monotone qui pourrait à la longue blesser leurs regards. Le chameau, l'autruche, la gazelle, qui habitent les vastes déserts de sable, ont tous les narines élevées et les yeux en l'air.

La haute réputation des chevaux persans les faisait rechercher autrefois de tous les peuples de l'Asie; mais depuis un demi-siècle ils ont déchu dans l'opinion, et leur usage est moins répandu. Les principaux pays d'élève sont les plaines de Persépolis, de Médie, d'Ardebil, où les Persans vont adorer le tombeau de leur prophète, de Derbent et d'Erivan, célèbre par le Mont-Arrarat et la muraille qui unissait la mer Caspienne au Pont-Euxin. Ceux du Kurdistan sont renommés pour leur énergie. « *Les chevaux des « montagnes sont plus beaux que les autres*, disent les Per- « sans, *parce qu'ils respirent un air qui n'a jamais passé par « d'autres poumons !* » On distingue principalement en Perse deux races de chevaux : l'une grande et forte, portant le type marqué de son pays, que nous avons décrite sous le nom générique de cheval persan ; l'autre plus petite et plus commune, aux formes arrondies, à la forte encolure. Cette espèce a beaucoup de rapports avec les chevaux des montagnes de plusieurs contrées de la France et particulièrement avec le cheval de la Cornouaille bretonne, dont, par une bizarre analogie, elle rappelle le poil alezan clair et la marche amblée. Tels sont les chevaux du Karabak au nord de l'Arax, remarquables par leur ensemble et

Digitized by Google

leur vigueur. Ces chevaux viennent, dit-on, des cavales de la Russie méridionale, enlevées par les kans persans ; leurs pères sont des meilleures races d'Arabie ; ils sont souvent donnés en cadeau par les schahs de Perse aux gouverneurs de la province d'Érivan. Ces robustes chevaux ont beaucoup d'ensemble et de gros ; ils sont ordinairement alezans. Les princes du pays en ont grand soin et en possèdent un grand nombre, dont ils font commerce avec les Russes de Tiflis ; c'est avec ces chevaux que se fait la guerre du Caucase contre le fameux Schamil, l'Abd-el-Kader de cette autre Algérie.

Nous donnons ici la description des chevaux de la Perse et des habitudes hippiques de ce pays d'après un célèbre voyageur anglais, sir Porter. Les chevaux persans, dit-il, n'excèdent pas quatorze ou quinze paumes ; cependant ils sont, tout compris, plus grands que les arabes. Les chevaux du Bezen et ceux des environs d'Hissah sont petits, mais fortement charpentés et d'une grande vitesse ; la coutume générale est de ne leur donner à boire que deux fois, au lever et au coucher du soleil, après un bon pansement. Leur nourriture est l'orge et la paille hachée que l'on met dans une musette pendue à leur tête, si l'animal est dehors, et, s'il est dans l'écurie, dans un trou en forme de losange pratiqué à cette intention dans l'intérieur de la muraille, mais beaucoup plus haut que nous ne mettons nos mangeoires. Le foin est inconnu en Perse. Les chevaux persans sont toujours couverts dans l'écurie ; dans la froide saison ils sont enveloppés dans le large *nummud*, vaste couverture de feutre qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds, et qui est solidement fixée autour d'eux par un long surfaix, qui fait jusqu'à dix fois le tour de leur corps. Dans les temps

Digitized by Google

chauds, ils ne sont couverts que la nuit d'une couverture d'étoffe légère.

Quelquefois on renferme la nuit un assez grand nombre de chevaux dans la cour de l'habitation du chef; les têtes des chevaux sont alors attachées à leur place par les doubles cordes de leurs licous, et leurs pieds sont enlacés par des cordes de crin fixées à des anneaux de fer fortement fichés en terre. La même coutume existait du temps de Xénophon, et par la même raison, pour qu'il fût plus facile le maintenir chaque animal séparément, les écuries n'étant nontées généralement qu'en chevaux mâles. Les palefreniers cependant dorment toujours sur leurs couvertures parmi eux, afin de prévenir tout accident, car ces animaux si doux à l'homme sont très-méchants entre eux; quelquefois, en effet, malgré ces soins, ils parviennent à se délivrer de leurs liens, et alors un grand combat s'ensuit. Un hennissement général, des cris, des coups de pied, des reniflements de rage ont bientôt réveillé les gardiens, et la scène devient terrible. On ne peut se faire idée, quand on n'en a pas été témoin, de ce que ce spectacle a d'effrayant; ces chevaux se saisissent, se mordent, se frappent l'un l'autre avec fureur; on ne peut les séparer avant que leurs flancs ne ruissellent de sang. Dans les combats des peuples de ce pays entre eux, les chevaux prennent part à la querelle de leurs maîtres; ils se déchirent à coups de dents, tandis que les cavaliers combattent sur leurs dos.

On racontait des choses merveilleuses de l'équitation des Perses : tantôt, disait-on, montés sur leurs chevaux et armés de bâtons ferrés, ils jouent au mail et se renvoient la balle avec autant d'adresse et d'assurance que s'ils étaient à pied; tantôt ils placent sur un pilier une pomme ou une balle,

Digitized by Google

courent dessus à toute vitesse, et, lorsqu'ils l'ont dépassée, ils se retournent sur leurs chevaux, saisissent leur arc et manquent rarement de l'abattre. C'est un souvenir de l'ancienne manière de combattre des Parthes encore en usage chez les Tartares. On citait encore le jeu du turban, qui consiste à tirer un certain nombre de flèches dans un turban, tandis que le cheval court à toute vitesse, ou bien à prendre un turban, à le jeter en l'air ou devant soi en ayant soin de ne jamais le laisser tomber à terre. Enfin, les exercices de voltige qui sont chez nous la spécialité des acteurs de théâtre. Sauter d'un cheval sur l'autre ou sur plusieurs, se laisser glisser sous le ventre, tourner autour du cou d'un cheval lancé au galop et se mettre en selle, se tenir debout, en avant, de côté, en arrière, avec autant d'aisance que si l'on était à pied, et tout cela à une allure fougueuse ! Voilà ce qu'avaient produit les leçons de Cyrus ; mais on nous assure que toutes ces vieilles coutumes disparaissent peu à peu, et que les Persans ont beaucoup perdu de leurs habitudes cavalières. A mesure que les peuples se dénationalisent l'équitation s'en va ; c'est un des signes les plus marqués de la décrépitude des nations, comme au contraire les mœurs cavalières en sont un de vie et de durée.

Les Persans ont aussi leurs courses de chevaux. Voici ce qu'en rapporte un voyageur anglais : « J'étais fort curieux de voir les chevaux de course qui, je ne pouvais en douter, avaient été choisis parmi les meilleurs du pays, afin de montrer toute la beauté de cette race aux yeux du souverain. Les concurrents furent divisés en trois séries pour prolonger le divertissement ; ils avaient été entraînés depuis plusieurs semaines, durant lesquelles on les avait plusieurs fois conduits sur le champ de course ; mais on s'était donné tant

Digitized by Google

de peine pour les faire suer et réduire leur poids, que leurs os perçaient la peau. La distance marquée pour la course était de vingt-quatre milles, environ trente-huit kilomètres, et, afin que Sa Majesté n'eût pas à attendre, les chevaux avaient été envoyés longtemps d'avance par trois divisions au point de départ, de manière à ce qu'ils eussent à passer devant le roi peu de minutes après son arrivée. Un court intervalle séparait chaque peloton ; ils arrivèrent au but dans leur ordre de départ, mais tellement fatigués, tellement épuisés, que leur vitesse si vantée ne surpassait pas le train d'un petit galop de chasse lorsqu'ils passèrent sous les yeux du roi. »

Voici à quoi se fait connaître un bon cheval, suivant un poëte persan : « Je viens et je te dis, écoute ô prince ! et apprends à quoi se fait connaître un bon cheval, actif et alerte. Vois si ses naseaux s'enflent et se dilatent alternativement, si ses jambes sèches et déliées sont comme les jambes de la gazelle, prête à commencer sa course ; ses hanches doivent ressembler à celles des chamois ; sa bouche délicate cède à la plus légère pression de la bride, comme la bouche du jeune chameau. Quand il mange, ses dents broient le grain comme la meule d'un moulin en mouvement, et il l'avale comme un loup affamé ; son cou est élevé et majestueux comme celui du faon ; le meilleur temps pour le monter est entre sa quatrième et sa cinquième année ; sa tête est fine et petite comme celle du grand serpent chahmaur ; ses yeux sont saillants comme deux pommes ; ses dents semblent autant de diamants ; la forme de sa bouche doit approcher de celle du chameau mâle ; ses membres sont finement dessinés et plutôt arrondis qu'allongés ; quand on le sort de l'écurie, il est joyeux et il se cabre ; ses

Digitized by Google

yeux ressemblent à ceux de l'aigle, et il marche avec l'inquiète impatience d'un loup affamé ; son ventre et ses côtes remplissent exactement la sangle. Un jeune homme de bonne famille prête une oreille obéissante aux leçons de ses parents ; il aime son cheval et en prend le plus grand soin ; il sait par cœur la généalogie et la pureté de son sang ; il essaye souvent la vigueur des articulations de son genou ; en un mot, il doit être ce qu'était Mirza-Serraf dans sa jeunesse. »

Mirza-Serraf était le père de Kourouglou, l'ancien chef des haras du sultan ; le poëte avait donc été élevé à bonne école pour apprécier un bon cheval et les soins dont il doit être entouré.

Les Circassiens sont très-amateurs de chevaux, et chaque prince ou même chaque noble se vante de posséder une race particulière de chevaux à laquelle ils attribuent un mérite spécial. Pour éviter toute fraude à cet égard, ils marquent à la cuisse les rejetons de chaque famille. Cette cérémonie a une telle importance à leurs yeux, que celui qui s'aviserait d'imprimer ce signe de noblesse à un cheval de race commune payerait de la vie cette infraction aux vieilles coutumes nationales.

La race la plus vantée naguère en Circassie portait le nom de *spalock ;* elle appartenait exclusivement au kan et à sa famille. Le principal mérite de cette race était la force et la douceur ; sa marque distinctive était un fer à cheval vu de côté. Maintenant la race principale du pays appartient au prince régnant, au chef Abachidezé, sa marque est un N russe.

Les chevaux circassiens sont très-renommés en Turquie où les marchands les conduisent en grand nombre. On sait

Digitized by Google

que ce pays fournit aussi son brillant contingent aux trésors des harems d'Orient. Il est de remarque constante que les pays privilégiés pour la beauté des femmes le soient aussi pour la grâce et l'élégance particulière des chevaux ; nous aurons occasion d'en offrir plus d'une preuve en Europe comme en Asie.

Les peuples du Caucase sont considérés comme les meilleurs cavaliers de ces contrées. Les chrétiens surtout, qui se distinguent par l'élégance de leurs mœurs, leur intelligence et leur activité, sont peut-être maintenant les plus habiles écuyers de l'Orient. Leur équipement est léger : il consiste dans un feutre ployé en quatre sous l'arçon de la selle. Cet arçon, aussi gracieux que commode, est recouvert par un coussin rond, attaché par un long surfaix ; le tout est parsemé de boutons à tête ronde, argent émaillé de noir ; ils ont pour bride un simple bridon à mors brisé et arrêté, comme nos bridons, par deux larges anneaux. Ils se servent de ce bridon avec une adresse merveilleuse, et en obtiennent, par la pose et la légèreté de la main, tous les effets de la bride.

Le jour de la fête de saint Georges, patron de la Géorgie à laquelle il a donné son nom, des courses de chevaux s'établissent de toutes parts. C'est ordinairement autour des églises qu'elles ont lieu. Les uns luttent de vitesse, les autres lancent le djérid, d'autres jettent à terre leur bonnet et le ramassent en courant, ou, tandis qu'il est en l'air, l'ajustent de leurs longs pistolets et le percent de leurs balles. Cependant des danses s'enlacent sur les pelouses, les belles Géorgiennes, qui gardent pour ce jour-là leurs plus brillants atours, encouragent les cavaliers de leurs bravos et de leurs regards d'autant plus enviés que c'est la seule

Digitized by Google

circonstance de l'année où il leur soit permis de paraître sans voiles. Le beau idéal de l'écuyer est le Circassien des provinces de la Kabardie et de l'Abcasie.

Parmi les peuplades nomades de la grande famille des Tartares, on distingue, en Asie, les Turkomans, qui se sont fixés, depuis des siècles, au nord-est de la mer Caspienne, dans les plaines du Turkistan. Campés comme leurs pères les Kalmouks sous des tentes de feutre, ils vivent ordinairement de rapines et de brigandages, ou des tributs qu'ils imposent souvent à des peuples plus puissants qu'eux pour le salaire de leurs armes vénales. Les chevaux turkomans sont en grand renom parmi les races hippiques ; on les met au rang des plus fameuses d'Orient pour le service et les qualités. Leur taille est élevée, leur constitution forte et énergique, leur caractère est patient et leur vigueur est telle, qu'ils supportent habituellement les plus grandes fatigues sans montrer le moindre signe de faiblesse ou de lassitude. On en voit souvent parcourir, pendant des mois entiers, des distances de cent trente à cent quarante kilomètres par jour, sans autre nourriture qu'une poignée d'orge au coucher du soleil. Toutefois les voyageurs n'accordent pas à cette race précieuse une beauté comparable à ses qualités. Voici ce que dit le capitaine Fraser dans son *Voyage en Korassan*.

« Les chevaux turkomans, dit-il, manquent d'ensemble et de muscles, ils sont longs de corps et enlevés, ils ont la côte courte, la poitrine étroite et le tendon failli, le cou long, la tête forte, commune et rarement bien attachée. Telle est l'impression qu'ils ont produite sur moi à la première vue, et je fus longtemps à reconnaître les qualités remarquables et vraiment supérieures qui les distinguent. »

Digitized by Google

Les chevaux turkomans proviennent du croisement d'étalons arabes avec des juments du nord de la Perse, Tartarie, Scythie, ou l'Ergris ; ils ressemblent au cheval anglais de demi-sang, mais ils sont un peu moins corsés. Ces chevaux sont recherchés dans tout l'Orient par les nobles et les guerriers, et s'achètent à grand prix. Les meilleurs chevaux turkomans sont élevés sur les bords de la rivière *Ledjen*.

Les Kurdes, qui secondèrent si bien les armes de Saladin, montaient des chevaux venus du Turkistan.

Les Kalmouks sont, pour le pays qu'ils habitent, pour les mœurs, pour les habitudes, pour la figure même, le type du Tartare d'Europe et d'Asie. Fils aînés de la race mongolique, les Kalmouks montent un cheval aussi laid, aussi dur, aussi sobre, aussi sauvage qu'eux. Il semble que ces deux êtres à l'œil hagard, à la charpente osseuse, au rude tempérament, aient entre eux de mystérieuses affinités. Le cheval, en effet, est tout pour le Tartare ; s'il est des peuples cavaliers pour lesquels le cheval soit le plus grand agrément de la vie, le plus suprême besoin dans ses habitudes guerrières, agricoles ou commerciales, le Tartare lui demande encore autre chose : sa vie ! Le cheval porte, défend, habille et nourrit le Tartare ; celui-ci vit du lait de la jument, mange la chair du poulain, fait des habits de sa peau et ses étendards de sa queue. Il paît des troupeaux de chevaux comme d'autres des troupeaux de bœufs. Descendant des Scythes hippomologues, ou buveurs de lait de cheval, ces peuplades ont conservé toutes les habitudes, toute la vie nomade et guerrière de leurs ancêtres. Le lait de jument, fermenté et préparé par les femmes, sous le nom de *koumüss aschba*, fait la principale boisson des Kalmouks.

Digitized by Google

Les enfants des Kalmouks sont élevés dans les habitudes équestres dès leurs plus jeunes ans. Autrefois comme maintenant encore, à peine peuvent-ils se tenir sur leurs jambes qu'on les enfourche sur des moutons, et qu'armés de petits arcs on les fait chasser des oiseaux, des rats, des souris. Tels sont les jeux de l'enfance. Plus tard, on leur donne de petits chevaux et on les envoie à la chasse des lièvres qui abondent en ce pays; enfin ils s'élancent sur de bondissants et rapides coursiers à la poursuite des rois des forêts, et deviennent propres aux fatigues et à toutes les subtilités que demandent leurs terribles expéditions et leur vie de brigands audacieux.

Le cheval kalmouk est de petite taille, il est la caricature du cheval persan. Rapide, souple et liant comme lui, il en a le port superbe et altier; son jarret est haut et tranchant, sa queue est bien portée, et ses tendons sont forts et bien attachés ; mais sa tête est lourde et disgracieuse, sa côte mal faite, ses hanches saillantes; il semble que la nature lui a retranché tout ce qui peut donner la grâce et la beauté, et qu'elle ne lui a laissé que des os, des tendons, des muscles, tout cela attaché au hasard, mais animé par une haute et vigoureuse poitrine.

On trouve encore des contrées païennes dans ces vastes déserts, et les habitants, suivant la coutume des vieux Scythes, immolent un cheval à leurs divinités. Un voyageur dit à ce sujet que, pour être admis à manger de cette viande sacrée, il faut préalablement tremper une *chemise blanche* dans le sang de l'animal ; mais un auteur fait observer avec raison que cet objet doit être assez difficile à trouver dans la garde-robe d'un Tartare.

Les voyageurs ont raconté des merveilles sur la force et

Digitized by Google

la vigueur des chevaux tartares ; on a dit qu'ils marchaient deux ou trois jours sans s'arrêter, qu'ils passaient quatre ou cinq jours sans autre nourriture qu'une poignée d'herbes, de huit heures en huit heures, et qu'ils pouvaient marcher vingt-quatre heures sans boire.

Pour tout cela nous sommes parfaitement de l'avis de l'excellent auteur anglais, Lawrence, qui pense qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces récits. Cependant il est reconnu qu'ils sont sobres, robustes et durs à la fatigue, comme tous les chevaux d'une race ancienne, nés dans un pays favorable et élevés énergiquement.

Du vaste empire des Mongols, qui tant de fois menaça de subjuguer le monde, il ne reste plus que quelques peuplades errantes, vivant de rapines et de guerres comme les Kalmouks leurs frères. Le cheval mongolique est fin et sauvage, sa longue crinière ondoie sur le désert comme la cime des vagues sur la mer écumeuse. C'est lui qui fit rayonner dans l'histoire les noms de Gengiskhan et de Tamerlan ; leur audace fut son ouvrage.

Ce furent les Mongols qui firent la conquête de la Chine. L'historien Palafox nous représente les sauvages vainqueurs attachant les rênes de leurs brides à leur ceinture, et guidant leurs chevaux par les jambes et les mouvements du corps ; ayant par ce moyen l'usage complet de leurs bras et de leurs mains pour manier leurs armes, ils avaient un avantage marqué dans ces combats. D'autres, tenant dans la même main leur bride et leur arc et se levant debout sur leurs courts étriers, se donnaient une force double. Enfin, comme les Scythes, les Parthes et les Huns, leurs ancêtres, ils savaient encore combattre en fuyant, et ils n'étaient jamais plus redoutables que lorsque, tournant le dos

Digitized by Google

à leurs ennemis, ils faisaient voler le trait aigu de leurs arcs, avec ce coup d'œil exercé qui ne les trompe jamais.

Nous allons maintenant demander à l'antique et mystérieux empire de la Chine de nous ouvrir ses portes et de laisser tomber un coin de sa haute muraille pour nous montrer ses races chevalines; mais, malgré sa bonne volonté, elle a peu de chose à nous offrir. Le cheval chinois n'a jamais été considéré, sous quelque rapport que ce soit, et ces deux mots même hurlent de se trouver ensemble. Qu'irait faire, en effet, le cheval, symbole de la vitesse et du mouvement, dans cet immobile empire, momifié, ou plutôt stéréotypé depuis trois mille ans? Un cheval chinois doit être un petit animal rond comme une boule, doux et bénin comme une levrette, et capable tout au plus de porter au pas un mandarin orné de *pandeloques en crin rouge, suspendues au poitrail et à la tête et couvert de harnais dorés et brillants de mille couleurs.*

Une remarque curieuse à constater et qui peut même donner lieu à des études sur la physiologie du cheval, mais qui s'écarte du but que nous nous proposons dans cet ouvrage, est la différence qu'opère, sur l'organisation du cheval, le plus faible changement de latitude et de climat. Ainsi, à côté de la Tartarie au cheval indomptable, la Chine au petit cheval chétif et sans force ; à côté de la Perse et de l'Arabie, les deux principales contrées hippiques du monde, les Indes, où le cheval originel n'est rien, et où tout l'or, tout le soin, tout le zèle de la nation la plus écuyère de l'univers n'a pu créer une race. Nous parlerons plus longuement de ce phénomène à l'article des Indes. Nous nous bornerons ici à établir que, en tirant une ligne

Digitized by Google

droite depuis le golfe de l'Inde, en suivant le cours du Baddor et remontant aux sources du Gange vers Agra ; de là, entrant dans la Tartarie en suivant les limites du grand Thibet ; enfin se dirigeant dans la Tartarie chinoise, vers le lac Hoho, et suivant le tracé de la grande muraille jusqu'au golfe de Petchelli, on sépare de l'Asie, patrie du cheval, les contrées qui lui sont le plus antipathiques.

D'après les annales de la Chine, *Fohi* apprit au peuple à élever six animaux domestiques propres au service de l'homme, à sa nourriture et aux sacrifices religieux. Ces animaux sont : le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien et le mouton.

Ce fut lors du règne de Hoang-ti, troisième successeur de Fohi, que l'on inventa les chariots et que l'on dressa les bœufs et les chevaux à les tirer. Hoang-ti vivait vers l'an du monde 2298, ou 1702 ans avant Jésus-Christ. Une ancienne tradition chinoise fait remonter l'équitation en Chine à l'an 2155 avant Jésus-Christ, époque de l'éclipse dont semble parler le Chang-King : « Le premier jour de la dernière lune d'automne le soleil et la lune, dans leur conjonction, ne furent point d'accord dans le Fauy, l'aveugle frappa le tambour, les mandarins montèrent à cheval et le peuple accourut. »

On n'admet généralement l'ère historique des Chinois qu'au règne d'Yao, mais l'histoire constate que sous son règne l'usage des chevaux et des chars était usité en Chine. Le règne d'Yao remonte, selon la chronologie des septantes, à l'an 2359 avant l'ère chrétienne; selon de modernes commentateurs, il ne remonte qu'à l'an 2479, ou seulement 1521 ans avant Jésus-Christ.

Digitized by Google

Du reste, si les chevaux de Chine ne sont pas beaux, ils ont au moins en partage les qualités du cœur, la reconnaissance et la fidélité. Un grave historien a recueilli l'anecdote suivante :

L'an 704, le rebelle Nyro-lo-Chan pilla le palais du souverain de la Chine. Il trouva dans les écuries cent chevaux dressés à danser devant l'empereur. L'usurpateur voulut les contraindre à montrer devant lui leur habileté, mais les nobles animaux, ne le reconnaissant pas comme empereur, refusèrent de danser à ses yeux, et préférèrent la mort.

Malgré l'ancienneté de leurs habitudes hippiques, les Chinois, comme nous l'avons dit, ont peu l'usage du cheval. Aussi furent-ils, malgré leur civilisation bien supérieure en tout, vaincus par ce cheval tartare, qui s'élança comme un torrent de ses steppes sauvages et brisa la grande muraille. La dynastie tartare ne renonça pas facilement à ses habitudes cavalières ; cependant, avec le temps elle s'endormit dans la molle indolence des successeurs de Fohi. C'est la vengeance des vaincus de rabaisser plus tard les vainqueurs à leur niveau.

Du reste, on ne peut rien dire de positif sur les ressources chevalines de cet immense empire; il est encore trop peu connu pour cela ; il serait même étonnant que, parmi les climats divers qui s'y trouvent, les zones qui le partagent, il ne s'y rencontrât pas quelques contrées où, avec des soins et de bons types, on ne pût créer et développer des races de chevaux utiles aux divers services du commerce ou du luxe, et spécialement aux besoins de la guerre. Est-ce que les prairies qu'arrosent le fleuve Jaune et le fleuve Bleu ne pourraient pas nourrir de bons et valeureux coursiers? Nous engageons les lettrés chinois à se préoccuper de cette

Digitized by Google

idée; s'ils refusent un laissez-passer à la civilisation religieuse et morale, qu'ils l'accordent au cheval civilisateur! A cela les lettrés chinois, pensant au cheval de Troie, nous diront peut-être :

Timeo Danaos, et dona ferentes.

Comme nous n'avons pas ici à faire le métier de Sinon, nous ne leur répondrons pas.

Le royaume de Tong-King possède une race de chevaux remarquables par leur gentillesse, leur légèreté et leur vigueur, mais ils sont de petite taille et impropres aux travaux des terres, aussi se sert-on habituellement d'éléphants pour le service du pays. L'empereur en nourrit à lui seul et en possède ordinairement plus de cinq cents; les habitants se servent de buffles pour les transports et les labours; ils les attellent comme nous attelons nos chevaux.

La Cochinchine est semblable à la Chine pour ses races chevalines. Les chevaux y sont petits, faibles et de chétive apparence. On trouve dans les montagnes de ce pays de petits chevaux sauvages que les habitants chassent comme nous chassons les cerfs et les chevreuils, et dont ils regardent la chair comme un manger délicieux.

Nous avons vu l'importance que les anciens Indiens attachaient au cheval, mais ce souvenir venait sans doute des anciennes traditions répandues chez les peuples qui, tour à tour, firent la conquête de ce pays. En effet, les Indes n'ont pas de race chevaline; on ne peut pas tout avoir! Et quand on a les teintures et la rose du Bengale, les diamants

Digitized by Google

de Golconde, l'or et les rubis du Gange, on peut bien aller demander au pauvre Arabe un noble coursier pour promener son indolence sur les rives fleuries du Malhabar et du Coromandel.

Les chevaux qui naissent dans l'Inde sont petits et faibles, aussi coûtent-ils très-bon marché. Ceux qui servent aux princes, aux nababs et aux besoins des armées, viennent des pays étrangers; mais il faut les entourer de soins minutieux et leur préparer une nourriture particulière, sans cela on ne pourrait les conserver; on les nourrit, dans certains lieux, de pois cuits avec du beurre et du sucre; on se sert aussi et plus habituellement de mâches d'avoine.

Les Anglais qui ont exploré les Indes en connaisseurs et qui ont fait les plus grands efforts pour améliorer les races de ce pays et en implanter de nouvelles, nous ont donné quelques renseignements sur les races indigènes les moins infimes; les voici, d'après un de leurs ouvrages les plus estimés : Nous avons d'abord le cheval toarhy, provenant du croisement des chevaux turkomans et des chevaux perses; ses formes sont belles, ses mouvements gracieux et son caractère doux. On dit que, lorsque les chevaux de cette race sont ménagés avec soin, leur taille, leur force, leur corpulence, égalent tout ce qu'on peut demander à un cheval. Pleins d'ardeur et de feu dans le travail, le spectateur les prend pour des démons déchaînés, tandis que le cavalier n'éprouve que leur gentillesse.

Vient ensuite la race d'Yrany, remarquable par la beauté de ses membres, la force de ses articulations et de ses jarrets; mais elle manque de vigueur, et ses oreilles sont larges et pendantes.

Digitized by Google

Le cheval cosaque, patient et docile, a la poitrine profonde; il a de forts avant-bras, mais une tête trop forte et de mauvais jarrets; du reste, assez courageux et propre à faire de longs voyages et un service pénible.

Les mojanis ont la vigueur, la beauté, la vitesse et le fond.

Le tarsce est mince et a les reins bas : c'est pour cela peut-être que, quoique d'un caractère irritable, manquant de force et n'ayant pas de suite dans l'arrière-main, il est cependant recherché pour la douceur particulière de ses allures.

On cite encore, parmi les meilleurs chevaux de l'Inde, le tator, petit cheval fort laid, mais d'une vitesse et d'un fond prodigieux.

Un connaisseur décrit ainsi les chevaux d'une vente provenant des haras de la compagnie des Indes à Heissac.

« Il y avait au moins mille chevaux en vente; ils étaient « tous de la taille d'environ quatorze paumes et demie. « Leur encolure était haute et leur regard superbe. Leur « grand défaut semblait être de manquer de force sous le « genou, ce qui est général parmi les chevaux indigènes « de l'Inde, et surtout une trop grande tendance à l'empâ- « tement des jarrets, ce qui ferait qu'en Angleterre la moitié « passerait pour avoir des vessigons. »

Comme on le voit, la Compagnie des Indes fait d'immenses sacrifices pour l'amélioration des races équestres; mais, jusqu'à présent, elle n'a pas eu le succès qu'elle devait attendre. On a formé dans le Bengale quelques haras publics; ils sont montés presque en totalité d'étalons arabes, sauf quelques anglais, destinés à produire des chevaux de

Digitized by Google

cavalerie. On importe peu de chevaux européens dans les Indes; le climat leur est défavorable. Cependant, comme les Anglais ne peuvent se passer de courses de chevaux, ils ont établi à Calcutta des courses destinées aux chevaux de leur nation; les autres courses se font entre les chevaux orientaux.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Le cheval en Italie. — L'équitation. — Les courses. — Madame de Staël. — La Sicile. — La Sardaigne. — La Corse. — Le cheval espagnol. — Le genet. — L'andalous. — La chartreuse. — Aranjuez.

Quand un joug trop lourd est brisé, quand les tyrans ont fui leurs palais, bâtis de larmes et de sang, les esclaves lèvent la tête sur ce seuil où ils ne passaient qu'à genoux ; ils salissent de leurs pieds poudreux les mosaïques de marbre et les tapis soyeux ; ils se partagent les joyaux, et s'en parent comme d'oripeaux. Puis ils se font des chaumières de porphyre, des gamelles d'or, des carmagnoles de pourpre, et jouent aux boules avec les têtes de marbre des dieux et des héros. Tel fut le sort de l'Italie à l'avénement des barbares, après le renversement de l'empire du monde. Institutions, lois, coutumes, jeux, palais, divinités, tout fut livré au pillage de vingt peuples, qui s'en approprièrent les lambeaux sans en connaître le prix. En général, les hommes du Nord prirent les institutions solides, les lois, les sciences militaires, ils empruntèrent les durs ciments, les vastes ba-

Digitized by Google

siliques ; tandis que les hommes du Midi en continuèrent les folles joies, les arts légers et les jeux sans but. C'est ainsi que les amusements équestres et le goût d'une équitation frivole survécurent en Italie aux besoins qui les avaient créés ; tandis que nul éleveur ne songeait à perfectionner les haras détruits, tandis que nul cavalier ne songeait à reporter le nom du Latium aux confins de la terre. Bientôt ce fut un mélange confus de mœurs, de soins et de besoins divers : avec Théodoric, le Dietrich des légendes, apparaissent les coutumes d'Orient. Alboin, chef des Lombards, fait gravir les degrés du Capitole au coursier germain. Enfin, Charlemagne fonde cette souveraineté temporelle des papes, à l'abri de laquelle s'élèva bientôt la puissance commerciale et maritime de l'Italie du moyen âge.

Vers le onzième siècle, les pêcheurs des côtes italiennes s'emparèrent du commerce de la Méditerranée, leurs barques se changèrent en galères marchandes et leurs cabanes en palais. Le cheval ne fut pour rien dans cette régénérescence sociale : de petites cités s'élevant péniblement par un petit commerce, des rivalités de municipe à municipe, de familles à familles, la guerre des Guelfes et des Gibelins, des blancs et des noirs, tempêtes dans un verre d'eau pour le reste du monde, tout cela ne pouvait prêter à l'organisation cavalière. Cependant la richesse maritime amène la richesse territoriale, la valeur du marin celle du chevalier, comme si la mer faisait encore naître le cheval sous le trident de Neptune. Les habitudes équestres refleurirent en Italie quand les Buondelmonti, les Donati, les Ubati, les Amédéi, les Médicis, ces marchands devenus rois, eurent fait venir de Syrie les plus beaux types de la

Digitized by Google

race arabe pour régénérer les races chevalines de la vieille Italie.

Laurent de Médicis passait pour un des plus habiles écuyers de son temps ; la jeunesse de Florence et de l'Italie entière se pressait à ses carrousels et à ses fêtes, où il déployait une pompe royale.

Pendant la durée de la puissance italienne, le cheval fut en honneur, les habitudes équestres brillèrent d'un vif éclat, et des haras nombreux s'établirent de toutes parts. La Pouille et la Calabre, principalement, avaient des établissements considérables, dont les chevaux étaient distingués par une marque particulière. De tout temps, en Italie, on attacha une haute importance aux marques des haras, ce qui, du reste, est fort rationnel : c'est le principe de la conservation du sang ; nous avons vu cette sorte d'iconographie équestre, observée en Grèce, dès les temps les plus anciens ; nous la retrouvons en Italie, en Allemagne, en Espagne et chez plusieurs autres peuples anciens ou modernes. Les Arabes ont remplacé cet usage par celui des généalogies écrites, ainsi que l'ont fait plus tard les Anglais et les Français, à leur imitation. On voit que, partout et en tout temps, le même principe a présidé à la conservation et à l'amélioration des races.

Les principaux auteurs qui ont traité des marques des haras italiens sont : Il signor Aloïse Morosini, da Pietro-Franc, et plus récemment Dufourni.

Parmi les races de chevaux longtemps célèbres en Italie, on vante principalement les chevaux napolitains : joignant la taille à l'élégance, la douceur au liant, ils étaient estimés pour le manége et l'attelage. Avant que les Anglais eussent

Digitized by Google

acquis le monopole de l'industrie chevaline, les hommes riches de la Grande-Bretagne faisaient venir à grands frais des chevaux napolitains pour leur service.

On connaît l'histoire de ce cheval de bronze, symbole de la liberté des Napolitains, singulière liberté qui, comme les éruptions de leur volcan, ne se répand en laves brûlantes que pour se refroidir aussitôt et s'endormir sous le doux sourire de son beau ciel.

On dit que Conrad IV fit mettre un frein à ce cheval, pour lequel, du reste, le peuple avait une vénération si profonde, qu'il attribuait à son ombre le pouvoir de guérir les chevaux malades. Ces pratiques superstitieuses furent cause qu'on brisa le cheval de bronze ; peut-être aussi voulait-on, comme Conrad, briser le palladium de la liberté de Naples. La tête seule en est restée ; elle sert maintenant d'ornement à quelque musée napolitain.

Le roi de Naples a établi un haras à Persano, qui donne de grandes espérances. Plusieurs personnes, parmi lesquelles nous citerons le prince Pignatelli, Strangoli et le duc de Miranda, s'occupent avec succès de l'élève des chevaux. Ce dernier se livre spécialement à l'introduction dans son pays du cheval de pur sang anglais.

Les chevaux destinés à la cavalerie sont payés un prix élevé ; ils sont achetés aux principales foires du royaume, et, après un certain temps, répartis dans les régiments. Le roi lui-même préside souvent à cette répartition ; honneur au souverain qui comprend si bien l'importance de la question équestre. Le bon exemple vient de haut.

La république de Venise possédait une race précieuse de chevaux, mais plus spécialement destinés à la guerre et au

Digitized by Google

manége. Le berceau de cette race était la Polinésie, située entre l'Adige, le Pô et la mer Adriatique.

C'est encore dans les riches vallées de ces contrées qu'on trouve les meilleurs chevaux d'Italie.

La réputation des chevaux des rives de l'Adige s'est répandue jusqu'à Padoue, soit parce que la contrée où l'on élève cette race fameuse s'étend jusqu'à cette ville, soit parce qu'il s'y tient une foire célèbre de chevaux où se rendaient autrefois les marchands de tous les coins de l'Europe. On entretient dans les environs de Padoue une race de célèbres trotteurs, qui peuvent rivaliser avec les trotteurs américains ou russes ; attelés aux légers *sédioli*, imitation du char antique, ils sont journellement exercés dans le *Corso*, et vendus à de très-hauts prix. La ville de Padoue est sous l'invocation de saint Antoine, qui partage avec saint Éloi le patronage du cheval et de ceux qui en prennent soin. On connaît le mot de ce postillon qui, voyant mourir son fidèle compagnon, s'écriait avec ferveur : *O san Antonio, Abbiate pïeta dell anima sua.*

La campagne de Rome et quelques contrées de la Calabre possèdent une espèce de chevaux qu'on élève dans un état demi-sauvage. Ces chevaux sont gardés comme ceux des steppes, par des *piccadors* à cheval armés de lances, qui les suivent dans les vastes terrains qu'on leur abandonne. Ils sont énergiques et pleins de feu, et la dépense de leur entretien est presque nulle ; mais ils sont difficiles à dresser, et n'ont jamais l'élégance et les qualités des chevaux élevés avec les soins de la domesticité. C'est ce que comprenaient les anciens, qui, comme nous l'avons vu, entouraient les chevaux de soins infinis. Semblable au sauvageon, qui ne donne que des fruits amers, le cheval aban-

Digitized by Google

donné à la nature perd la moitié des qualités dont il est doué.

Ce qui distingue particulièrement la nation italienne, ce qui lui fait un titre immortel de gloire, c'est le perfectionnement qu'elle apporta à l'équitation. Alborayque, Frédéric Grison, Fiaschi César, Alexandre Malœtesta, Pistofilo et plusieurs autres auteurs, nous ont laissé des traités qui prouvent jusqu'à quel point l'art du manége fut porté en Italie ; aussi la plupart des termes de manége viennent-ils de ce pays. Nous citerons principalement : *Amble* de Ambio, *capriole* de Capra, *foule* de Fola, *escapade* de Scappare, *mezair* de Mezza aria, *piste* de Pista, *liste* de Lista, etc.

La première académie fut établie à Naples par Frédéric Grison, qui peut être regardé comme le restaurateur de l'équitation. Deux élèves formés par ses soins portèrent en Angleterre l'art du manége, qui s'y répandit rapidement. Après lui vint Pignatelli, sous lequel étudièrent Labroue et Pluvinel, les deux maîtres de l'équitation française. Les académies de Padoue et de Rome furent aussi longtemps fameuses ; toute l'Europe y envoyait des élèves, et on peut dire que le siècle et le pays qui virent renaître la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, tous les arts enfin, furent aussi ceux à qui le monde doit la renaissance de l'équitation. Les auteurs ont cherché une foule de causes à la dégénération des chevaux italiens ; on a dit que les croisements avaient été mal faits ; qu'au lieu de recourir au sang arabe, on avait eu recours au sang du Nord, qui avait abâtardi les races ; on a attribué cette décadence aux guerres et aux révolutions, mais toutes ces causes ne sont vraies qu'en partie. Le véritable motif de toute dégénération équestre est dans l'abâtardissement et l'anéantissement des

Digitized by Google

peuples. La richesse et la puissance appellent la corruption, et la corruption appelle la dissolution ; on se souvient de cette voix qui fit trembler le vieux monde : Les dieux s'en vont ! Eh bien, les nations n'ont qu'à trembler quand on peut dire : Les chevaux s'en vont !

Depuis quelques années on s'occupe sérieusement en Italie de l'amélioration des races équestres. Dans le royaume de Naples surtout, des efforts, couronnés de succès, ont eu lieu. Puisse cet élan se continuer ; puissent les projets agricoles, qui fermentent dans la patrie de Virgile, de Pline, de Columelle, lui rendre sa fécondité première. Espérons que nous verrons refleurir encore les roses de Pœstum et d'Ischia et renaître ces coursiers à la large hanche, *qui font résonner la terre sous leurs pas, et y impriment fortement leurs traces.*

> At duplex agitur per lumbos spina : cavatque
> Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.

Les Anglais, ces Romains de nos jours, qui promènent par tout l'univers leurs goûts et leurs usages, ont porté leurs courses de chevaux et leurs chasses au renard dans toutes les villes d'Italie. Il peut certainement en résulter un grand bien pour l'avenir équestre ; mais nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de tristesse en lisant le récit d'une chasse aux environs de Rome :

Le renard était sorti des *Catacombes*, il s'était fait battre sur la *voie Appienne*, et était allé se faire prendre sur le tombeau de *Cicéron*. Ce que c'est que la gloire ?

Nous avons dit que les courses de chevaux et les jeux chevaleresques avaient continué en Italie après l'invasion de

Digitized by Google

ce pays par les autres peuples de l'Europe ; mais ces courses et ces jeux n'ayant d'autre but que le plaisir des yeux, ne servaient en rien l'amélioration, et les débris qui en existent encore, tels que les courses de char et les courses de chevaux libres, en sont une preuve. Les seules courses utiles qui existent en Italie sont les courses au trot dont nous avons parlé, et qui ont lieu à Padoue et dans quelques autres villes d'Italie.

Ces courses prirent naissance à l'époque où les courses de char au galop tombèrent en désuétude. On fit subir au véhicule des changements qui le rendirent plus commode et plus doux. On l'attela d'un seul cheval au moyen d'un brancard au lieu du timon, mais on conserva la forme du joug en faisant porter les deux bouts du brancard sur la sellette, au moyen d'un surdos fixé solidement aux deux extrémités. Le siége du conducteur devint le siége principal, et la place du guerrier fut supprimée ou remplacée par une simple banquette propre à mettre les paquets, et dont souvent, en Italie, les conducteurs se servent pour diriger le cheval par derrière. Tel est l'origine des gracieux cabriolets qui couvrent maintenant l'Europe et le monde, et que l'on trouve encore à l'état primitif dans toute l'Italie, sous les noms de *sedia*, *sediolo*, *corricolo*, *calesse di Napoli*, etc. A mesure que le char se transformait en voiture, on y attelait des chevaux trotteurs, dont l'allure était plus vive que le pas, moins dangereuse et moins fatigante que le galop, et n'avait pas dans ce cas cet inconvénient de dureté qui la faisait rejeter du service de la selle. Le trot est, comme on sait, l'allure spéciale et prédestinée du cheval attelé. Cette allure, du reste, comme toutes les autres, est susceptible de modification ; elle peut surtout acquérir

Digitized by Google

une grande vitesse par la conformation du cheval et par l'habitude. Bientôt donc on ne se contenta plus d'une vitesse ordinaire, on en vint à attacher du prix au cheval qui pût, sans fatigue, accomplir une longue tâche dans le plus court espace de temps ; on forma des espèces de chevaux qui réunissaient au plus haut degré la conformation nécessaire au trotteur ; enfin, on établit des luttes dans lesquelles les chevaux qui annonçaient le plus de dispositions vinrent montrer aux yeux des acheteurs leur mérite et leur agilité. Ces courses, comme nous l'avons dit, ont lieu, spécialement à Padoue, sur une place hors de la ville, appelée *Il Corso* ; car toutes les villes de l'Italie ont leur *corso*, comme les villes grecques avaient leur hippodrome, les villes romaines leur cirque, comme maintenant les villes d'Angleterre ont le turf.

Cette place est de forme circulaire, et le centre est occupé par un grand nombre de petites bornes, autour desquelles il faut tourner une ou deux fois, selon les conventions. Les prix sont peu élevés et seulement honorifiques ; le principal but est de donner de la réputation au cheval vainqueur, qui acquiert par la victoire une valeur triple ou quatruple de celle qu'il avait antérieurement ; sa gloire se répand dans tout le pays, et les plus riches amateurs se disputent à qui en deviendra l'heureux possesseur. Les concurrents courent deux à deux seulement ; il y aurait de graves inconvénients à en faire courir un plus grand nombre. Les chevaux sont attelés à de légers chars et conduits avec un caveçon, dont les rênes très-épaisses, cordées de fil et de laine, servent de correction au cheval s'il veut s'emporter au galop. Ces courses offrent un spectacle charmant : les chevaux, pleins de feu et d'ardeur, sont retenus

Digitized by Google

au départ par trois ou quatre hommes. Le *sediolo* auquel ils sont attelés est peint de brillantes couleurs ; un léger harnais laisse presque tout le corps à découvert ; les brancards même, suspendus au haut de la sellette, ne les gênent en rien. Leur énergie, leurs brillantes allures, l'expression orientale de leurs têtes, la vigueur de tout leur ensemble, expliquent suffisamment le nom de *cavallo d'un sentimento terribile*, que les Italiens donnent au cheval qui se distingue à cet exercice.

Mais les courses les plus fameuses de l'Italie sont les courses de chevaux libres qui ont lieu à Rome à l'époque du carnaval. Nous en donnerons ici deux descriptions : l'une de madame de Staël ; l'autre, plus récente, extraite des notes d'un jeune voyageur. On doit à M. Carle Vernet un bon tableau des courses de Rome ; le peintre s'est représenté lui-même, dans ce tableau, sous l'habit d'un spectateur français.

Les chevaux qui paraissent dans ce divertissement appartiennent en grande partie à cette espèce inculte et demi-sauvage qui bondit dans les marais pontins et la campagne de Rome.

« La course de chevaux, dit madame de Staël, attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où le spectacle commence, toute la foule se range des deux côtés de la rue qui aboutit à la place du Peuple ; chacun monte sur les amples amphithéâtres qui entourent l'obélisque, et tous les yeux sont tournés vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élancer. Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, bordée de petites clochettes, et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On

Digitized by Google

passe les chevaux derrière la barrière, et l'impatience que montrent ces animaux pour la franchir, dès que les trompettes ont donné le signal, est inexprimable ; ils offrent un spectacle difficile à décrire, tandis que les palefreniers crient : Place, place, en traversant la foule du peuple et sans blesser personne. Les coursiers sont jaloux l'un de l'autre, comme les hommes animés de jalousie et d'un égal amour de la gloire. Le pavé étincelle sous leurs pas ; et leur désir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'en arrivant au but il en est qui sont morts de la rapidité de leur course. La foule rompt les rangs quand les chevaux sont passés et les suit en tumulte, et les cris ont bientôt annoncé le vainqueur. Souvent le palefrenier qui gagne le prix se jette à genoux devant le vainqueur, et le recommande à saint Antoine, patron de ces nobles et généreux amis de l'homme, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui-même que comique pour les spectateurs.

Voici un fragment d'une lettre écrite par un voyageur sur les courses de chevaux à Rome :

« ..... Je vais te parler du spectacle qui intéresse le plus toi et les Romains; ce sont les courses de chevaux. En les voyant, je me suis demandé à quelle époque elles remontaient et si leur origine était antique. Ces courses ne ressemblent ni aux courses du cirque, ni à la voltige des Franconi des anciens temps, et l'on pourrait encore moins y reconnaître ces exercices du bataillon troyen dont Virgile a été lui-même chercher l'origine dans les jeux enfantins du *Parvus Iulus*. On a rattaché l'usage des courses modernes aux humiliations que subirent les juifs captifs à Rome, du temps des empereurs, forcés à courir eux-mêmes renfermés dans des sacs pour le divertissement des maîtres

Digitized by Google

du monde. Ils ont obtenu depuis d'être remplacés par des chevaux dans ces courses, dont ils font encore les frais aujourd'hui. Il est certain qu'elles avaient lieu au quinzième siècle, sous le pape Paul II; mais je ne pense pas que la seule tradition ait donné des jeux aux Romains de nos jours, ils ont été trop longtemps interrompus dans la ville aux sept collines pour qu'on puisse voir dans ceux-ci la continuation de ceux-là. Les barbares qui ont enlevé les bronzes du Colysée pour en faire des armes, n'étaient pas gens à perpétuer les amusements des vaincus; et puis, de l'humeur dont je sais les modernes Romains, ils sont bien gens à inventer des jeux et des spectacles sans les emprunter à personne; quoi qu'il soit, quelques-unes des dispositions sont les mêmes qu'autrefois; comme aux beaux jours du cirque, c'est au moyen d'une corde que les chevaux *equantur frontibus*, avant de s'élancer; et, transportée des enseignes des bataillons romains sur un champ de gueules, la fameuse légende S. P. Q. R. qui se voit en tête du programme des courses, apprend à tous que le sénat et le peuple romain prennent part aux affaires publiques *si peu que rien*. On pourrait dire, cependant, que les courses d'aujourd'hui doivent moins au caractère qui constitua les exercices équestres des premiers Romains qu'à celui qui, poursuivant les extrêmes, imagina de faire combattre ensemble des animaux, puis des hommes. Là, c'était l'usage de la force aidée de l'adresse; ici l'abus le plus outré. Si, devenue plus humaine, Rome n'exige plus dans ses jeux la vie des animaux et des hommes, si elle veut bien se contenter de voir courir quelques chevaux, il faudra du moins que rien ne soit ménagé pour exciter leur fougue et qu'ils soient forcés de faire, la vie sauve, les plus grands efforts dont leur na-

Digitized by Google

ture soit capable. Peu importe au Romain que les chevaux destinés à courir ensemble diffèrent d'âge et de taille, que leur poil soit court et lisse comme un velours ou long comme celui d'une chèvre; il s'embarrasse encore moins de savoir quelle distance ils parcourent dans un temps donné; ce qu'il lui faut, c est que, entraînés de la place du Peuple au palais de Venise par une ardeur convulsive, ils arrivent si promptement qu'ils ne puissent davantage.

« C'est beaucoup que l'administration ait exigé que tous les chevaux soient italiens et âgés de trois ans au moins. Il y a du reste entre les courses de Rome et les courses de New-Market ou de Paris toute la différence qui existe entre le caractère d'une nation frivole et insouciante qui ne songe à semer qu'au moment de recueillir, et cet esprit de constance qui sait préparer les résultats et les poursuivre à travers les générations. Ici, point de race améliorée et préparée de longue main à la course; si, dans les plaines d'Albano ou de Poli, il se rencontre un cheval d'un tempérament de feu, qui souffre impatiemment l'approche de l'homme, dont l'œil intrépide atteste qu'il aimerait mieux laisser sa vie dans la course que de s'arrêter avant le but; qu'on l'arrête, et dans huit jours il prendra rang parmi les coureurs. Tel était *Fuochetto*, dont j'ai vu faire la toilette le samedi 16 février. *Fuochetto* a cinq ans; il est à tous crins, sa taille est au-dessous de la moyenne du pays. Il est fier comme un ancien Romain, vif et turbulent comme un Romain d'aujourd'hui; pour rien son œil s'enflamme, ses naseaux se gonflent, sa petite tête carrée, et ses jambes surtout, prennent une attitude menaçante. Du reste, dans ses moments de calme, rien n'annoncerait en lui un prétendant à la noble palme décernée par le sénat et le peuple romain;

Digitized by Google

son flanc retroussé et un peu ému atteste que depuis quelques jours une nourriture échauffante a augmenté son ardeur naturelle, et l'unique soin qu'on ait pris de son extérieur, c'est de raser le poil qui flottait à ses jambes, moins encore pour leur donner de la grâce que pour rendre plus efficaces les frictions de liquides spiritueux. Tel est Fuochetto lorsqu'il est amené dans la cour des écuries voisines de la place du Peuple, point de départ des coureurs; c'est là qu'on le ferre à neuf. Ah! *Fuochetto*, que tu te prépares de mauvaise grâce à la gloire qui t'attend! N'étaient ces quatre hommes qui te contiennent, je ne sais si tu serais prêt à temps pour la course, et pourtant l'on te ferre à froid! J'ai entendu reprocher à je ne sais quel artiste de n'avoir mis que six clous à chacun des fers de son cheval de bronze, c'est que l'artiste habillait ses héros à la romaine; les fers des chevaux romains n'ont que six clous, mais ceux des coureurs ont bien d'autres accessoires : ceux de devant sont crénelés en pince de huit ou dix coups de lime: ceux de derrière ont chacun sept à huit crampons très-longs et très-forts, deux à l'extrémité des branches, le reste en pince, car la longue rue qui sert d'hippodrome, *Il Corso*, est pavée, et malgré les précautions il arrive que des coureurs tombent en partant. Ainsi ferré, on fait entrer Fuochetto dans l'une des petites écuries destinées aux chevaux de course. Là se voient un râtelier très-ordinaire, une mangeoire en pierre établie dans un coin; et, ce qu'il y a de mieux, c'est une aire bien faite qui incline vers une large pierre percée de plusieurs trous, placée près de la porte sur un conduit souterrain. Arrivé là, voici ce qui est réservé à ce cheval qui souffre à peine une main caressante : des plaques de cuir de différentes grandeurs ayant des anneaux

Digitized by Google

à l'une de leur surface, enduites de poix sur l'autre, ont été préparées à l'avance ; on les chauffe et on les applique sur les hanches, sur la croupe, sur les flancs, sur les reins ; en tout dix-sept, si j'ai bonne mémoire ; la plupart sont destinées à recevoir une ou deux balles de plomb armées circulairement de plusieurs pointes de fer aiguisées ; quelques-unes doivent supporter d'autres engins dont je vais parler tout à l'heure ; d'autres servent seulement à fixer l'extrémité des cordons qui réunissent et consolident tout ce harnais. Mais la maître pièce, c'est cette balle armée aussi d'une auréole d'aiguillons, et qui, fixée au haut d'une spirale élastique en fil de fer, doit voltiger çà et là tout autour de la pièce de cuir où elle est attachée, elle se place sur le sommet de la croupe au point où elle commence à s'incliner et à se confondre avec le rein. Il y a certainement beaucoup d'art dans la disposition de ces diverses pièces ; on voit le groom romain mesurer une ou deux palmes entre chacune d'elles, puis s'assurer avec le doigt s'il a bien rencontré le muscle auquel elle doit correspondre. Alors s'attachent les brillants *orpelli* qui doivent, comme les ailes des oiseaux, mais en agissant tout différemment, hâter le vol des coursiers ; ce sont des feuilles très-minces d'oripeaux qui, roulées au commencement de la course, se déploient bientôt et redoublent par leur sifflement la fureur et les craintes des pauvres animaux. Deux sont fixées à des tresses formées des crins les plus voisins du garrot, une autre sur le dos à la place de la selle. Une bande rouge entoure et presse les vertèbres de la queue. On attache des étuis de fer-blanc ouverts au milieu pour laisser passer les mèches d'amadou qu'ils renferment. La bride a deux mors, tous deux en demi-cercle ; l'un est brisé, l'autre entier ; ils

Digitized by Google

sont attachés au même montant. La têtière est ornée d'un panache de plumes de diverses couleurs. Outre les rênes en cuir, une tresse de rubans également bigarrée offre une nouvelle garantie contre l'indocilité du coureur. Il n'est pas encore temps de le brider: le premier coup de canon n'a pas encore averti la foule joyeuse qui remplit *le cours* de faire place à ce spectacle si envié et pourtant si oublié depuis deux heures, car, à voir *Il Corso* à quatre heures de l'après-midi, on ne se douterait pas que bientôt huit chevaux furieux vont le parcourir d'un bout à l'autre sans renverser quelques milliers de personnes. A cette heure, deux files de voitures, l'une descendante l'autre ascendante, occupent toute cette rue longue de deux kilomètres. L'intervalle qu'elles laissent entre elles et les hauts trottoirs est couvert de gens à pied, les fenêtres sont encombrées de regardants appuyés sur des draperies, le luxe de la maison.

« Cependant, le troisième coup de canon a invité les voitures à se retirer; les tentes préparées pour les privilégiés près des modernes *carceres* se remplissent déjà, ainsi que les estrades élevées pour l'aristocratie *à deux paoli*, près de l'obélisque de la place du Peuple, et près du palais de Venise. Au delà de ce palais, au point où finit le cours, on tend, d'un côté de la rue à l'autre, une large toile plus faite pour avertir les chevaux que leur course est finie que capable de les arrêter, et aux ordres d'un officier supérieur, qui, comme autrefois Enée en semblable occasion:

Omnem longo decedere circo
Infusum populum et campos jubet esse patentes.

« Un bataillon de soldats romains se forme en croix et refoule sur les trottoirs le peuple qui encombre l'hippo-

Digitized by Google

drome. Un piquet de cavalerie le suit, et ces gens-là montent si bien à cheval que sans les deux clefs en sautoir qui décorent leur casque, on ne devinerait jamais à quelle milice ils appartiennent. Il revient bientôt sur la place du Peuple annoncer que tout est disposé; alors la trompette appelle les chevaux, ils paraissent..... Heureusement qu'il n'y a pas loin de leur écurie au point de départ, l'amadou les chauffe déjà, et sept ou huit palefreniers les tenant, qui par la tête, qui par la queue, suffisent à peine à les maîtriser. Ils sont arrivés près de la ligne *linea*, et c'est alors que leur rage redouble, car on enlève les aiguillettes qui jusque-là maintenaient les éperons dans l'inaction, et il ne faut rien moins que l'énorme câble placé devant eux pour les empêcher de s'élancer avant le signal. Plusieurs déjà se sont débarrassés de ces grands coquins à bonnet rouge qui les retiennent; ils allaient franchir le câble, au moment où il tombe; ils s'élancent alors au milieu des applaudissements et des acclamations, et disparaissent bientôt entre les deux files de spectateurs qui descendent des trottoirs et se pressent derrière eux. Ils sont partis huit, ils n'arrivent que sept, trois devant, les autres bien loin; les juges sont placés sur un haut balcon près du but de la course. Allons voir délivrer maintenant aux vainqueurs le pallio de satin bleu et les écus promis..... »

La Sicile fut longtemps un caravansérail ouvert à toutes les nations; les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Sarrasins, les Normands, les Espagnols vinrent tour à tour se réchauffer aux feux de l'Etna, et apporter à ce pays leurs lois et leurs coutumes. Nous avons vu que la Sicile antique était un pays renommé pour ses races de chevaux et que les rois de Syracuse s'étaient fait

Digitized by Google

remarquer par les pompes de leurs équipages et leurs victoires olympiques. L'apogée de la prospérité nationale de la Sicile fut aussi celle de ses races chevalines; les monuments de Palerme, d'Agrigente, de Syracuse, étaient contemporains des rapides coursiers de Denis.

On raconte que ce roi, qui fut depuis maître d'école à Corinthe, promenait un jour Platon dans un char qu'il conduisait lui-même, aux applaudissements du peuple de Syracuse, qui rappelait ces vers d'Homère :

> L'essieu plie et frémit portant l'énorme poids
> De la science du sage et du pouvoir des rois.

Hieron avait un haras dans l'île d'Ortygie où s'élevaient les chevaux destinés à ses chars.

La supériorité des chevaux siciliens subsista jusqu'à la fin de l'empire romain, qui amena dans sa chute la ruine de la Sicile. Vers le neuvième siècle, les Arabes s'établirent en Sicile; ils eurent pendant trois siècles des émirs à Palerme et les jeux chevaleresques des Maures remplacèrent les courses de chars et les exercices de la jeunesse romaine.

Le onzième siècle apporta de nouveaux maîtres à la Sicile. C'était le temps où les pèlerins du bocage normand allaient conquérant des royaumes, et, comme le héros de la Manche, donnaient des îles à leurs écuyers; car l'homme n'invente rien, et, quelque fantastique que soit le drame, il est toujours au-dessous de l'histoire. Les fils du châtelain d'Hauteville-le-Guichard fondèrent l'empire de Sicile après mille fortunes diverses, mais il n'est pas présumable que la race chevaline ait reçu à cette époque quelque modification par suite de son croisement avec celles du Nord ; les che-

Digitized by Google

vaux amenés par les Normands furent peu nombreux, et la plupart même, étant principalement des chevaux de route et non des chevaux de guerre, étaient de petite taille. On lit dans la chronique d'Aimé que, quand Richard Tancrède arriva en Sicile, *cestui par industrie chevauchait un petit cheval si que petit s'en fallait que li pié ne seraient à terre*. Du reste, comme tous les hommes qui possèdent le génie de la conquête, s'ils n'avaient pas amené de chevaux, il leur suffisait de savoir où ils en pourraient prendre? A la bataille de Castro Giovanni, les Normands étaient au nombre de 700 cavaliers, et autant de fantassins ; ils avaient à combattre 15,000 Arabes; ils furent vainqueurs et chaque cavalier eut dix chevaux pour sa part de butin.

Un fait assez curieux c'est que le fameux Roger, le plus glorieux de cette race de géants, s'étant brouillé avec ses frères, et réduit à la misère, se fit voleur de chevaux pour vivre.

Les Normands apportèrent à la Sicile les mœurs féodales et les coutumes du Nord. La plus grande punition que pouvait subir un chevalier était la perte de ses armes et de ses chevaux.

Le duc enleva à li chevalier de Pierre le cheval et armes qu'il trova dedans sa terre.

Depuis l'époque normande, la Sicile a vu sa gloire déchoir à chaque siècle ; commerce, agriculture, beaux-arts, tout a disparu ; le mulet et l'âne ont remplacé le noble coursier dans les habitudes de la vie sicilienne, et cependant les vertes vallées de Catannes, de Villa-Nova et de Syracuse pourraient encore nourrir de rapides cavales et de belliqueux coursiers. On dit que le haras fondé par le prince de Butera offre des chances de succès ; il est composé de chevaux anglais. Nous aimerions à voir essayer

Digitized by Google

dans le pays les grandes races orientales qui nous semblent mieux appropriées au climat et à la nature du sol.

La Sardaigne est encore un de ces temples poétiques que la nature a créés pour le repos de toutes les gloires; tour à tour grecque, romaine, arabe, normande et toujours italienne, elle est célèbre par la douceur de son climat, l'égalité de sa température, la beauté de ses femmes, la vigueur et l'élégance de ses coursiers, choses qui vont toujours ensemble, sous toutes les latitudes et dans tous les climats. Le cheval sarde était estimé à Rome pour la guerre et le tirage des chars, et maintenant encore, si l'on s'occupait de régénérer sa race par des croisements orientaux, on y renouvellerait les merveilles des vieux âges. Mais l'indolence des habitants leur a fait préférer à l'usage du cheval celui plus paisible de l'âne et du mulet. Rien n'est curieux comme de voir les princes et les gens riches voyageant au petit trot de leur âne; ils ressemblent assez dans cet équipage à l'écolier en vacance des allées de Montmorency. Aussi le roi de Sardaigne fait-il acheter ses chevaux en Angleterre, tandis qu'il possède l'île fameuse qui jadis en fournissait aux maîtres du monde.

La Corse entretenait autrefois une très-petite race de chevaux, fameuse par sa rusticité et son énergie. Cette race avait beaucoup d'analogie avec celle de certaines îles et de certains littoraux des mers ou même de certaines vastes chaînes de montagne, qui sans doute se trouvaient soumises aux mêmes influences. On trouve spécialement en France des espèces analogues dans les Pyrénées, et les îles d'Ouessant et de Noirmoutier.

L'habitant de la Corse aime le cheval et en fait un usage habituel ; c'est avec lui qu'il parcourt les sombres maquis,

Digitized by Google

les forêts centenaires et les humides vallées qui donnent un cachet si particulier à cette île célèbre. Des courses de chevaux sont établies depuis un temps immémorial dans la Corse ; elles ont lieu principalement aux époques des foires de Bastia et d'Ajaccio, le jour de la Saint-Pancrasse. Jadis elles avaient lieu à Saint-Pancrasse même dans la plaine de Marana.

Du reste, ces chevaux, qui atteignent à peine la taille de un mètre quarante centimètres, ressentent les effets de l'incurie avec laquelle on les traite et de l'état si reculé de l'agriculture.

Fier et vindicatif, le Corse n'a pas encore perdu les caractères de sa nationalité. Il croirait déroger à son honneur s'il cultivait lui-même son champ, et il regarde comme des esclaves les paysans de la côte d'Italie, qui à chaque printemps viennent lui prêter le secours de leurs bras.

Aussi insouciants envers leurs chevaux, ils les laissent errer dans les maquis où ils trouvent pour toute nourriture pendant l'hiver des écorces et des feuilles d'arbrisseaux. Quand ils veulent s'en servir, ils leur distribuent avant de partir quelques poignées d'orge, mais jamais d'avoine, inconnue en Corse, et, pendant le voyage, rarement on leur fait prendre quelque nourriture.

Les chevaux de l'île de Corse se composent maintenant des restes de l'ancienne race, qui sont devenus fort rares, des chevaux mélangés provenant des divers croisements qui ont eu lieu dans les races du pays et dans les races importées, et des chevaux étrangers qu'y exportent les contrées voisines et principalement la Sardaigne.

Divers essais d'amélioration ont été tentés avec succès dans ce pays, et, bien qu'on ne doive jamais en attendre un

Digitized by Google

grand résultat pour l'importation et l'amélioration générale des races, on peut espérer d'y propager une espèce utile aux besoins du pays et d'arriver à se passer, pour le service intérieur, de l'importation des chevaux étrangers. Un dépôt d'étalons doit y être prochainement créé dans ce but.

Nous avons vu, dans un autre chapitre, quelle fut dans l'ancien monde la haute réputation des chevaux des Celtibères ; cette réputation ne fit que s'accroître encore par suite de l'invasion des Arabes dans la Péninsule ; nous ne pouvons mieux faire que de citer textuellement à cet égard les judicieuses et savantes observations de M. de Morris :

« Lorsque les Maures firent la conquête de l'Espagne, en « 711, ils y trouvèrent d'une part la fameuse race ibérienne, qui « depuis des siècles avait les honneurs des courses de Rome « et de la Grèce, et de l'autre cette cavalerie qui avait éprouvé « tant de fois la valeur des Romains. Celle des Goths qui ré- « gnaient en Espagne depuis deux cent quarante-quatre ans, « les races espagnoles apportées d'Arabie, selon quelques « historiens phéniciens les premiers vainqueurs du monde, « ou venues d'Afrique à la suite de nombreuses migrations « comme le prétendent d'autres auteurs, avaient subi de- « puis l'arrivée des Goths de grandes modifications. Il se « trouvait donc alors en Espagne, d'abord les chevaux du « pays, ceux du Nord, et enfin les produits du croisement « de ces deux espèces. Les Maures occupèrent l'Espagne « sept cents ans ; pendant cette longue suite de siècles passés « en guerre active contre les chrétiens ou en traité de paix « ou de commerce avec eux, il s'opère encore des croise-

Digitized by Google

« ments nécessités par la manière de combattre des uns et « des autres. Les Maures durent faire des efforts pour don- « ner à leurs chevaux la force de résistance dont ils avaient « besoin pour soutenir le choc des puissants destriers des « chevaliers chrétiens ; ces derniers durent s'attacher à ac- « quérir pour les leurs la grande vélocité qui distinguait « ceux de leurs ennemis. Ces croisements, suivis avec le « goût éclairé des princes de ce temps chrétiens ou maures, « dont le plus grand luxe consistait dans la beauté de leurs « coursiers, furent les souches de la race andalouse, dont la « réputation et le mérite sont incontestables, et aussi de « quelques-unes de nos meilleures races. »

Un phénomène politique et religieux fort curieux est la haute civilisation qui se développa chez les peuples arabes, peu de siècles après la promulgation de l'hégire, soit que cette loi, copie matérialisée de l'Évangile, reflétât encore assez de rayons divins pour fondre les dernières glaces païennes, et que d'un autre côté la puissance du glaive lui prêtât un appui qui manquait à l'Église, soit que l'habitude de monter d'impétueux et magnifiques coursiers ait donné à ces hardis missionnaires la soif de toutes les grandeurs. Toujours est-il que les Arabes de Syrie et d'Afrique, principalement ceux qui s'établirent en Espagne, furent pendant quatre cents ans à la tête de la civilisation du monde entier; le souvenir des Maures de Grenade et de Cordoue, de leurs brillants tournois, de leurs splendides carrousels, est resté vivant dans la mémoire des peuples. Ce fut du mélange de ces fêtes guerrières et des jeux plus barbares, mais non moins valeureux, des hommes du Nord que se formèrent les coutumes de la chevalerie dont l'histoire et les romans ont conservé jusqu'à nous les poétiques traditions. On ne sau-

Digitized by Google

rait croire à quel point la passion du cheval était portée dans cette brillante période où ce noble animal prêtait toutes ses facultés à la gloire, aux plaisirs, aux amours; aussi l'histoire a-t-elle conservé une foule de traits qui prouvent toute l'importance que les Maures attachaient à leur noble compagnon. L'un d'eux vendit la ville de *Botam* au monastère de Lorvan pour *une jument pleine*. Les califs les plus renommés dans les légendes pour le mérite de leurs chevaux furent Abderam III et Almansor; ils entretenaient de superbes haras et faisaient venir de Barbarie et de Syrie les plus beaux types de chevaux orientaux. On cite entre autres le présent de quinze chevaux arabes que fit dans le dixième siècle le grand vizir Abd-el-Maleck-ben-Scheid au calif Abd-el-Rabman III. Depuis la bataille de Guadalèti, qui commença la domination des Maures en Espagne, il s'écoula sept siècles jusqu'au jour où Boabdil, dernier roi de Grenade, se prit à verser des larmes en voyant, du sommet du mont Padul, cet empire détruit que sa race perdait sans retour. Pendant ce long espace de temps, rois, émirs, califs, sultans, perfectionnèrent à l'envi le cheval et établirent en divers lieux des haras dont les traces sont restées imprimées dans le sang des coursiers, dans les mœurs populaires, les monuments du sol et les récits de l'histoire.

Nous avons dit ailleurs que pendant tout le moyen âge le plus beau présent qui pût se faire entre rois et héros était un ou plusieurs chevaux espagnols; il est aussi prouvé que c'est par eux que le sang oriental commença à pénétrer dans l'Occident, ou du moins y entra en plus grande abondance. La France et l'Angleterre principalement opérèrent leurs premiers croisements avec des chevaux espagnols. Honorius et Théodose signalent parmi les délices de la cité Constan-

Digitized by Google

tine d'Arles l'avantage d'y rencontrer ces nobles animaux que l'Espagne élevait avec tant de soin. S'il faut en croire les historiens, jamais cheval ancien ni moderne n'a surpassé le cheval de bataille espagnol, le magnifique genet andalous : taille élevée, encolure majestueuse et rouée, tête large et altière, membres forts et nerveux, allures trides et brillantes, fond inépuisable, il possédait tout à la fois la vitesse et le liant du cheval du Midi, et la force, la douceur et la patience du cheval du Nord. On peut dire que, semblable à ces grandes renommées qui vivent de leurs souvenirs, le genet espagnol a survécu à lui-même.

Bien que l'Espagne reconnaisse elle-même que ses races chevalines sont depuis longtemps dégénérées, nous avons encore vu de nos jours les chevaux de ce pays vantés comme les régénérateurs des nôtres.

Plusieurs causes ont contribué à faire déchoir la race espagnole : d'abord les rois chrétiens qui succédèrent aux Zegris et aux Abencerages n'avaient pas au même degré le goût des fêtes et des jeux équestres; ceux-ci même furent proscrits comme entachés de mahométisme, et le goût du cheval se perdit peu à peu dans la nation ; puis l'agriculture, sans laquelle il n'y a point de chevaux, s'en allait dégénérant à mesure que les Arabes quittaient l'Espagne où ils s'en occupaient spécialement, à mesure aussi que l'or du Nouveau-Monde venait encourager la paresse du peuple qui s'accoutumait à vivre sans rien faire, symptôme effrayant de la décadence des nations. On vit aussi, à la honte de la noble Espagne, les rois, et principalement Charles III, y introduire les chevaux étrangers; les haras furent encombrés de chevaux napolitains qui, tout en donnant de la taille au cheval espagnol, lui firent perdre son cachet primitif; l'habitude

Digitized by Google

de l'âne et du mulet, dont le service plus commode et plus patient est si favorable à la nonchalance à laquelle invite un climat trop doux; enfin, et par-dessus tout, l'habitude où entraînait l'équitation de manége de rechercher uniquement dans les producteurs les allures cadencées et raccourcies et non plus la vigueur des muscles, la puissance des poumons, la longueur et la force des articulations. Le cheval est né pour l'action, c'est par l'action que nous devons le juger; les courses antiques, les tournois du moyen âge, les fantasia mauresques, les chasses et les courses modernes, voilà le moyen d'apprécier le mérite d'un cheval. L'art du manége fera des chevaux agréables à monter, les exercices violents feront seuls d'énergiques chevaux. Ce fut pour remédier en partie à cet état de choses que le roi Alphonse défendit à toute la noblesse de monter des mulets; mais ce sage règlement fut bientôt éludé.

Parmi les principaux haras d'Espagne on compte celui de la Chartreuse de Xérès. Ce couvent possédait un établissement magnifique où l'on élevait les chevaux les plus renommés de l'Andalousie. Longtemps sa réputation fut européenne, et maintenant on ne voit plus que des ruines là où s'élevaient les immenses écuries, là où bondissaient les innombrables cavales qui portèrent si haut la renommée de la Cartouga. Les environs de Xérès possèdent encore des restes précieux de cette race célèbre.

Le haras d'Aranjuez, appartenant aux rois d'Espagne, et qui a pour succursale le haras de Cordoue, s'est acquis une haute célébrité : on y entretenait une race de chevaux connus sous la dénomination de *Hacas de la Regna*, haquenées de la reine, remarquables par leur souplesse, la délicatesse de leurs membres, la beauté de leurs formes, leur tête

Digitized by Google

ronde et la singularité de leur robe qui n'avait pas varié depuis un grand nombre de générations, c'était un isabelle foncé ou un bai doré excessivement clair.

Ce haras avait beaucoup souffert des dernières guerres qui ont déchiré l'Espagne, mais, depuis quelques années, il a repris sa splendeur première, et c'est maintenant le plus remarquable de l'Espagne. Il contient plusieurs centaines de belles juments et de nombreux étalons, dont quelques-uns sont de pur sang anglais. Ce haras, habilement dirigé par M. le duc de San Carlos, peut être appellé un jour à jouer un grand rôle dans la régénération des races espagnoles.

On ne peut nier toutefois que la nation espagnole ne fasse beaucoup pour sa race équestre ; il ne manque pas de lois et de prescriptions pour encourager l'industrie chevaline, quelques-unes même sont par trop minutieuses et par conséquent inexécutables ; mais on ne peut trop en louer le but et l'esprit. Ainsi plusieurs provinces sont consacrées spécialement à l'élevage des chevaux : ce sont les royaumes de Cordoue, de Jean, de Séville, de Grenade et de Murcie, et la province d'Estramadure ; et en cela les Espagnols se montrent fort judicieux, car la nature a accordé à certaines localités les conditions nécessaires pour faire prospérer la race équestre, et ces conditions ne se trouvent pas partout. C'est là une des grandes causes des déceptions qu'éprouvent les éleveurs français. Les Espagnols ont parfaitement compris cette loi de la nature, et les prescriptions qui favorisent dans les provinces que nous venons de citer l'élevage du cheval y défendent en même temps celui de l'âne et du mulet. D'un autre côté, de grands avantages et des honneurs sont réservés à ceux qui se livrent à cette noble oc-

Digitized by Google

cupation ; le possesseur de douze juments poulinières et de trois étalons ne peut être arrêté pour dettes, il est exempt de logement, d'impôts en nature, de réquisitions, de tutelles, de curatelles, enfin de tirage ou de levées quelconques pour le service des armées. Celui qui possède six juments, n'a qu'une partie de ces avantages, et ainsi de suite. Voilà certes de magnifiques prérogatives, et une nation si soigneuse de ses intérêts méritait vraiment de porter le sceptre équestre pendant une longue suite de siècles.

Les courses de vitesse ont été récemment organisées dans plusieurs localités, mais il leur manque la sanction du temps, l'acclimatation, la généralisation. Quand l'Espagne comprendra bien que c'était par les courses anciennes et les ieux équestres qu'elle était arrivée à l'apogée de sa gloire, et que c'est à leur chute qu'elle l'a perdue, elle adoptera les courses de vitesse. L'Espagne n'a qu'à suivre, à cet égard, les idées de M. le duc de San Carlos. C'est à lui qu'est attaché le sort de la régénération de la race chevaline d'Espagne : il sauvera Troie, si Troie peut être sauvée. Espérons que ce beau pays, se reposant enfin de ses luttes intestines, tournera sa brillante intelligence et l'activité de son bras vers les soins agricoles, et qu'un jour le cheval espagnol reparaîtra avec sa nation au premier rang des grandeurs humaines.

Nous ne parlerons ici que pour mémoire des courses de taureaux, reste des anciens spectacles du cirque, qui ont résisté en Espagne à toutes les révolutions; là le cheval n'est pas le héros, c'est la victime dévouée du sacrifice; quand, orné de riches banderoles, il vient piaffer avec grâce et relever sa noble tête aux yeux de la foule, c'est l'ancien gladiateur disant à César : *morituri te salutant.*

Digitized by Google

Les Espagnols ont conservé dans leurs habitudes le goût du cheval, qui se lie à toutes leurs traditions ; en Andalousie particulièrement il existe des sociétés appelées Maestranza, qui ont pour but l'art du manége et l'éducation des chevaux. A certains jours, les membres de l'association, vêtus d'habits rouges brodés d'or et montés sur des chevaux aux sabots dorés, exécutent des exercices équestres qui rappellent les jeux mauresques ; ils courent la bague, la quintaine et la tête de l'épée, puis, parés des couleurs de leur belle, ils essayent d'enlever un ruban dont l'extrémité passe d'un travers de main l'orbe agité d'une roue.

Les sociétés hippiques d'Espagne ont adopté une noble devise, qui devrait être celle du sport de toutes les nations :

Pro republica est, dum ludere videmur.
(Nos jeux, à nous, sont le bien du pays.)

L'équitation espagnole a rivalisé longtemps avec celle des écoles italiennes et françaises, et l'amour du cheval est fortement empreint dans le cœur des enfants de la vieille Ibérie. Aussi, tandis que des Pyrénées aux colonnes d'Hercule le muletier répète son vieux refrain :

Viva, viva mi caballo
Caballo mio caretto,

les fils des vieux chrétiens savent encore manier leurs ardents coursiers comme au temps du Cid et d'Isabelle. Voici une anecdote qui résume à la fois le mérite du cheval et celui du cavalier :

Digitized by Google

« Parmi les belles ruines qui couvrent l'Espagne, on remarque un ancien aqueduc destiné à conduire à Tarragone des eaux provenant du pont d'Armantera. Cet acqueduc, composé d'un double rang d'arcades et un des mieux conservés que l'on connaisse, est d'un aspect très-élégant à cause des bossages dont il est orné et des reliefs de ses archivoltes ; il importait pour la solidité de ces constructions de leur donner peu d'épaisseur : dans le haut elles se terminent ordinairement par une simple rigole plus ou moins profonde, selon le volume d'eau qu'elle avait à porter, mais toujours fort étroite. Sur un défi, un cavalier s'était engagé à parcourir cette rigole dans toute sa longueur sans avoir remarqué qu'elle est interrompue par une large brèche, précisément à l'endroit où le vallon au-dessous est le plus profond ; arrivé à ce point, le cheval ne pouvait plus retourner, et il eût été fâcheux pour le cavalier de descendre et de revenir à pied. Il donna des éperons, le cheval s'élança, franchit l'espace, acheva le trajet, et gagna le pari. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Le Cheval africain. — L'Égypte. — L'Abyssinie. — La Barbarie. — L'Algérie. Les Courses. — La Fantasia.

Autant l'Égypte des Busiris et des Pharaon brilla par ses chevaux nombreux et rapides, autant la pauvre nation qui vint courber tour à tour son front sous le joug des Perses, des Macédoniens, des Romains, et plus tard des Arabes fut inhabile à produire le cheval, symbole de vaillance et de liberté. L'Égypte, décimée par les guerres, courbée sous les tyrans, épuisée par les exactions, abandonna les soins agricoles et les habitudes cavalières. Aussi, les auteurs qui ont écrit touchant les Ptolémées et leurs successeurs n'ont point fait mention des chevaux d'Égypte. Toutefois il ne faut pas croire qu'ils y dégénérèrent complétement ; mais ils furent moins nombreux, moins soignés, moins appréciés. Déjà, sous les Romains, quoiqu'il s'en fit une assez forte exportation pour l'Italie, ils étaient moins estimés que ceux des autres contrées tributaires ; et cependant, parmi les gigan-

Digitized by Google

tesques monuments dont les ruines couvrent ce pays, se trouve partout le souvenir du cheval. Sur les bas-reliefs, comme nous l'avons vu, il traine les chars et porte les cavaliers ; de magnifiques hippodromes se dessinent parmi les ruines de ses palais détruits, et de vastes écuries abandonnées sont quelquefois le seul indice qui fasse reconnaître aux voyageurs le passage de l'homme, effacé depuis mille ans par le vent du désert. C'est ainsi qu'au voisinage de l'ancienne Médine, près de la butte de Gorbet-Logar, on aperçoit une ancienne écurie voûtée en grosses briques ; cette construction a plus de soixante mètres de long sur sept de large, elle représente un vaste corridor, où l'on pénètre du côté de l'orient par quatre grandes portes ; près de là est un cimetière couvert de débris ensevelis dans le sable. Sous les califes, l'éducation du cheval revint en honneur ; ils se faisaient gloire de posséder de vastes haras et d'entretenir pour leur service un grand nombre de chevaux. L'histoire nous apprend que, lors de la disette qui eut lieu en Égypte, sous le calife El-Mostanser, les chevaux de ses écuries étaient au nombre de dix mille ; mais que trois chevaux seulement résistèrent au fléau qui ravagea ce pays.

Lorsque l'Égypte passa sous la domination des Mamelouks, cette milice célèbre, qui peut être comparée jusqu'à un certain point à la chevalerie d'Occident, dut comme elle toute sa puissance au cheval. C'étaient d'admirables cavaliers que ces Mamelouks, terribles au combat, redoutables à leurs maîtres, dont ils se délivraient d'un coup de yatagan quand ils les gênaient, tyrans du pauvre fellah, qu'ils dépouillaient chaque jour de l'or qu'il demandait à la fange du Nil ; ils n'avaient qu'un seul amour au monde, leur che-

Digitized by Google

val! Ils le soignaient de leurs mains, le nourrissaient des fourrages les plus exquis, lui parlaient comme à leur ami le plus cher; aussi le cheval du Mamelouk connaissait-il son maître à la voix; au moindre appel il accourait près de lui, et recevait avec joie, de ses mains, la lourde selle et la bride cruelle des Turcs. Aussi, en face de l'ennemi, rien n'était terrible, rien n'était beau comme ces chevaux et ces cavaliers, couverts de fer et de soie, d'or et de cachemire, bondissant dans la plaine comme les béliers de l'Écriture. Lors de la campagne d'Égypte, nos pères ont pu juger eux-mêmes ces braves cavaliers, dont l'audace surprit les vainqueurs de Lodi.

On dit qu'au premier choc de ces fiers circoncis
Les vieux républicains pâlirent indécis!
Jamais dans l'Italie, aux glorieuses rives,
Ni les Germains couverts de cuirasses massives,
Ni des légers Hongrois les poudreux tourbillons
N'avaient d'un pareil choc heurté nos bataillons.

Les dragons d'Aboukir, si connaisseurs en fait de gloire, ne pouvaient se lasser de raconter les hauts faits de ces fils du désert, qui, affrontant la mitraille et le fer, ne se laissaient étonner que par la mort. On en cite qui, ne pouvant pénétrer dans les carrés hérissés de baïonnettes, y faisaient entrer leurs chevaux à reculons. Le poëte que nous avons cité n'a pas oublié ce brillant fait d'armes.

A ces mots, entraînant un escadron d'élite,
Vers le front de Desaix Sélim se précipite,
Et le premier de tous, sur le rempart d'acier,

Digitized by Google

Fait voler par élans son rapide coursier.
Tel un obus vomi par le bronze qui tonne
Laboure dans ses bonds l'immense polygone.
Tous arrivent de front, devant les fantassins ;
Ils fixent brusquement leurs coursiers abyssins ;
Le mors impérieux qui les pousse en arrière
Les force à se cabrer sur la triple barrière,
Et dans le bataillon ébranlé sous leur poids
Les quarante chevaux retombent à la fois.

On sait que cette milice disparut comme corps constitué, lorsque, au commencement de ce siècle, l'homme énergique qui restaura le trône de l'Égypte entreprit la régénération sociale de ce beau pays.

Méhémet-Hali n'a pas oublié d'associer la destinée du cheval à l'ère nouvelle de l'Égypte ; une école vétérinaire, placée d'abord près de l'école de médecine d'Abouzabel, a été définitivement établie près du haras de Choubrah. Ce haras existait d'abord à Nayé, village de la Basse-Égypte ; plus tard, il le fit transférer à peu de distance du Caire, près de sa maison de campagne de Choubrah. Il se compose de vastes bâtiments et de domaines étendus livrés à l'agriculture, et contient environ mille chevaux, dont près de cinq cents juments, le reste étalons et poulains ; quatre cents hommes sont employés au travail des écuries et aux soins agricoles.

Quelques voyageurs pensent que le climat de la Basse-Égypte est peu favorable au cheval, en raison de l'humidité qu'y apportent les débordements du Nil, et que celui de la Haute-Égypte, du côté de l'Abyssinie, leur convient mieux. Quoi qu'il en soit, l'histoire et la tradition sont là pour

Digitized by Google

prouver qu'on peut faire en Égypte de bons et magnifiques chevaux. Avec des institutions solides, un avenir assuré, une civilisation vraie et adaptée au milieu politique et religieux de ce pays, le cheval égyptien, digne frère de l'arabe, peut encore briller parmi les plus parfaits du monde.

Le luxe des voitures n'a pas encore pénétré en Égypte ; le pacha, quelques grands, et les étrangers, en font seuls usage. Les cheiks et les hommes riches ne sortent qu'à cheval ; comme dans tout l'Orient, le cheval est un signe d'honneur et de distinction. On se sert pour les voyages, les courses dans les campagnes et dans les villes, du mulet, de l'âne et du chameau. Une coutume, fort curieuse et fort rationnelle d'ailleurs, a lieu dans la Turquie, en Syrie, et particulièrement en Égypte, c'est de mettre pendant quarante jours, chaque année, les chevaux au vert ; ce temps écoulé, ceux qui appartiennent aux habitants des bords de la mer reçoivent un bain complet d'eau salée, après lequel on les lave soigneusement à l'eau de savon. Pendant ce carême végétal, les chevaux sont dans le repos le plus absolu, et ce n'est qu'après le bain qui le termine qu'ils reprennent, avec la nourriture sèche et tonique, le travail du jour et les entraves de la nuit.

Les chevaux d'Abyssinie ont une haute réputation parmi les Orientaux ; quelques auteurs même avaient été jusqu'à penser que le berceau primitif du cheval était l'Abyssinie, et que c'était de ce pays que l'espèce s'était répandue dans l'univers. Cette prétention n'a pas besoin, ce nous semble, d'être réfutée ; mais elle sert à prouver l'ancienne renommée du cheval d'Abyssinie.

Les chevaux abyssins sont d'une taille relativement éle-

Digitized by Google

vée, gris pour la plupart, et presque entièrement blancs de très-bonne heure ; ils ont beaucoup de rapport avec ceux du royaume de Dongola et des contrées voisines qui s'étendent entre l'Égypte et l'Abyssinie. Le voyageur Bosenal fait de ceux-ci le plus séduisant portrait : « Les chevaux de Don-« gola, dit-il, sont les plus parfaits du monde entier ; ils « sont beaux à l'œil, symétriques dans leurs formes, ner-« veux et souples dans leurs mouvements, dociles et atta-« chés à leurs maîtres ; l'un d'eux fut vendu au Caire, en « 1816, pour une somme équivalant à 25,000 fr. » Ce portrait est fort embelli ; la plupart des auteurs s'accordent à dire que les chevaux de Dongola ont la tête busquée, l'encolure longue, la croupe avalée, et qu'ils sont généralement enlevés comme la plupart des orientaux. Les habitants de cette partie de l'Afrique racontent aussi que leurs chevaux descendent d'une des juments favorites du prophète. Il faut que cette question du sang et de la race soit enracinée bien profondément dans le cœur de tous les hommes qui ont fait usage d'un coursier généreux et rapide, pour qu'ils recherchent si avidement les titres de noblesse qui peuvent rehausser leur gloire. Du reste, l'usage de l'âne et du mulet a remplacé chez les Abyssiniens en général celui du cheval, surtout dans les contrées les plus montagneuses et les plus escarpées. Les contrées chevalines sont principalement celles de Godjean, de Damot et de Schoa ; cette dernière surtout produit d'excellents chevaux, mais qui malheureusement sont mal élevés et mal soignés. L'état politique du pays s'oppose à toute amélioration sensible de la race équestre.

Bruce nous apprend que si les Arabes montent de préfé-

Digitized by Google

rence les juments, les Africains, au contraire, ne montent jamais que des chevaux. La raison en est claire, dit-il, les Arabes étant constamment en guerre avec leurs voisins, tâchent de prendre leurs ennemis par surprise, dans le crépuscule du soir ou l'aurore du matin. Les juments sont plus sages, moins bruyantes, et hennissent moins fréquemment, c'est ce qui fait qu'ils leur donnent la préférence. L'Africain, au contraire, attaque à force ouverte, il s'avance sans crainte dans la plaine sans horizon ; les surprises et les stratagèmes lui sont inutiles.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les races chevalines et les habitudes équestres de cette partie de l'Afrique ; les nations de ces contrées sont trop peu connues, et leurs usages sont d'ailleurs enveloppés de tant de barbarie, qu'il est difficile d'en faire ressortir quelque fait utile et intéressant pour la science ou l'agrément.

D'après le récit des voyageurs, plusieurs contrées du centre de l'Afrique, et principalement le royaume de Bornou, possèdent d'excellentes races de chevaux. M. Tully, dans son *Histoire de Tripoli*, dit que ceux de cette dernière contrée sont supérieurs à ceux de la Barbarie et même de l'Arabie ; ils possèdent, selon lui, les qualités de ces deux races : ils sont vigoureux comme l'arabe et beaux comme l'africain ; mais il faut, en général, se méfier des voyageurs, qui souvent n'ont pas de grandes connaissances en chevaux, et qui se laissent séduire facilement par quelques qualités spéciales, sans pour cela que l'ensemble réponde aux brillants récits dont leur imagination a fait les frais.

Dans les contrées méridionales et occidentales de l'Afrique, et particulièrement dans le voisinage des côtes de

Digitized by Google

Guinée, les chevaux sont médiocres, petits, faibles, ramingues et méchants ; mais, outre qu'un climat trop chaud et des sables arides sont des conditions peu favorables au développement de la perfection chevaline, quel secours peut-on attendre des soins de l'homme, dans un pays où l'abrutissement et la dégradation humaine sont poussés à leurs derniers degrés ? Là où l'homme est vendu comme un vil troupeau, le cheval, qui participe des instincts et des sentiments de l'homme, ne pouvait être qu'un être dégradé et sans valeur.

Dans l'histoire du cheval africain, nous avons gardé pour le dernier le plus remarquable et le plus illustre de tous, le cheval barbe. La Barbarie, proprement dite, comprend les régences de Tunis, les royaumes de Maroc et de Fez, et cette terre d'Alger, si fameuse dans les histoires anciennes et modernes, et qui méritait par sa gloire et ses malheurs de devenir une terre française. Bornée au nord par la Méditerranée, au midi par une chaîne de montagnes, qui la sépare du grand désert, cette contrée jouit d'une température douce et régulière, d'un ciel d'azur et d'un sol d'une fécondité si merveilleuse, que Rome en avait fait le grenier de l'univers. Des cours d'eau nombreux entretiennent dans ses vallons une éternelle fraîcheur ; une herbe substantielle et appétissante croît dans ses prairies, et les vents balancent dans ses plaines la vague dorée de ses céréales. Le cheval barbe est le descendant du numide, le rival de l'arabe, le père du cheval espagnol, et la source la plus féconde de ce sang fameux que les Anglais ont amené à une perfection idéale. Toutes les causes qui peuvent contribuer à l'amélioration, au perfectionnement d'une race, se sont réunies

Digitized by Google

pour faire du cheval barbe un modèle de vigueur et d'élégance : magnificence du climat, fécondité du sol, fréquence de communications avec l'Arabie par les pèlerinages et les caravanes, goût prononcé de tous les peuples qui ont habité ce pays, Arabes, Carthaginois, Romains, Turcs, Maures, pour le cheval et les habitudes cavalières, haute civilisation et mœurs élégantes des habitants de ces contrées, pendant plus de dix siècles ; tout a conspiré, l'homme et la nature, pour faire du cheval barbe un magnifique monument, dont malheureusement maintenant il ne reste plus que les débris.

Nous avons vu les Numides sans frein de Jugurtha combattre tour à tour les armées romaines ou participer à leurs victoires. Nous voyons plus tard les Arabes et les Turcs créer dans ce pays une race particulière aussi gracieuse que la race arabe, et plus appropriée aux mœurs et aux habitudes des habitants. Tant que la fièvre de conquête, qui poussait il y a mille ans le Midi sur le Nord, fit au besoin aux Maures d'Afrique et d'Espagne de bons et énergiques coursiers, les races de chevaux s'améliorèrent rapidement. Le cheval barbe devint le premier cheval du monde, plus grand que l'arabe, plus gracieux que l'égyptien, plus énergique que tous les chevaux du Nord, en y comprenant même l'Italie et la Sardaigne, le cheval barbe est ordinairement le plus beau modèle que l'on puisse donner ; il est calme au combat, sobre sous la tente, et terrible à l'ennemi. Mais l'heure du déclin s'entendit à la bouche du Muezzin, sur les hauts minarets. L'esclavage abrutit bientôt les fils des Abencerrages et des Zégris ; la noble guerre, qui est la mère du noble coursier, ne fut plus qu'un pillage organisé

Digitized by Google

et une suite de brigandages. Bien plus, le gracieux cavalier de Grenade abandonna le cheval, et se fit pirate de la mer. Alors, adieu les beaux coursiers, adieu les souvenirs des haras du prophète. De ce moment, date la dégénération effrayante dans laquelle nous avons trouvé la race barbe lors de la conquête d'Algérie.

Le cheval barbe a plus de taille que le cheval arabe; il a la tête un peu plus longue et légèrement busquée, sa poitrine est magnifique, ses membres forts et nerveux. Son arrière-main laisse quelquefois à désirer, mais son ensemble est merveilleux de grâce et d'élégance ; il a le pied sûr, la course rapide, et se plie néanmoins facilement aux travaux les plus compliqués du manége ; sa docilité est extrême, et la plupart du temps son maître le conduit sans bride, par la voix seulement et la fameuse baguette traditionnelle des peuples numides : *Numidi infreni.*

Les chevaux barbes ont été renommés dans tout le moyen âge à cause de leur douceur, de leur mérite et de l'âge avancé auquel ils parviennent, et qui a donné lieu à ce proverbe : *Les barbes meurent, mais ils ne vieillissent pas.* Les mœurs de cette partie de l'Afrique pendant plusieurs siècles ont eu beaucoup de rapports avec celles de l'Espagne ; les rapports fréquents des Maures entre eux, les invasions et le contact des chrétiens, les rapports du sol, de la température, des usages, tout concourait à opérer cette fusion ; aussi, jusqu'au siècle dernier, la race barbe, comme nous l'avons dit, fut-elle estimée au moins à l'égal de la race arabe.

L'intérêt qui s'attache au cheval algérien depuis la conquête nous permet d'entrer ici dans quelques détails cir-

Digitized by Google

constanciés que nous prendrons dans l'intéressant ouvrage publié sur l'Algérie par M. Moll.

« Les divergences encore fort récentes d'opinion à l'égard des chevaux de l'Algérie ne rendront peut-être pas inutiles quelques développements sur cette importante question.

« On est tellement habitué à juger les chevaux sur l'extérieur, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait pris une mauvaise opinion de la race barbe, telle qu'elle existe aujourd'hui dans notre colonie. En effet, pour les gens non connaisseurs ou habitués aux formes développées du Nord, l'espect de ces animaux justifie cette assertion que les chevaux actuels de l'Afrique valent tout au plus nos rosses de fiacre. On ne voit pas chez eux cette conformation que le vulgaire confond avec la *beauté*, parce qu'elle plaît aux regards, et on leur attribue des défectuosités, parce que sous certains rapports ils sont disgracieux. D'ailleurs, l'exiguïté de leur taille, plus apparente encore par suite de la taille ordinairement grande des cavaliers qui les montent, suffirait pour les déprécier aux yeux d'une foule de personnes.

« C'est à l'œuvre qu'il faut les voir pour les bien juger, et c'est chez eux qu'on peut apprécier l'influence de ce mystérieux principe d'action, qu'en physiologie on appelle l'*influx nerveux*, et que le vulgaire reconnaît et désigne, chez certains animaux, en disant qu'ils ont de l'âme. Sobres, dociles, patients, ils sont cependant, en général, pleins de courage et de fonds, et d'une sûreté de jambes à toute épreuve. On voit ces soi-disant *rosses* galoper dans des terrains où un cheval du Nord passerait difficilement au pas, contourner ou franchir les obstacles avec une mer-

Digitized by Google

veilleuse agilité, et, sous un soleil brûlant, montés par de lourds cavaliers, souvent mal nourris, n'ayant pas toujours de l'eau à discrétion, traités comme le cavalier français traite en général son cheval, c'est-à-dire sans soins, sans amour, faire malgré cela, pendant une série de quinze, vingt et même trente jours, des marches journalières de trente à quarante kilomètres, dans un pays accidenté et privé de routes, au travers des torrents et des broussailles, sur des pentes rocheuses et ravinées, marches qui se compliquent encore souvent de courses rapides nécessitées par les alertes ou la poursuite des ennemis. Et cependant, loin d'avoir ce qu'il y a de mieux dans le pays, c'est à peine si, jusqu'à présent, nous avons eu le choix dans le rebut.

« Le cheval africain, tel qu'il existe aujourd'hui dans la colonie, et malgré les causes nombreuses qui ont contribué à sa dégénération, est encore, à mon avis, le cheval de guerre par excellence. On pourrait désirer un peu plus de taille, mais peut-être n'y arriverait-on qu'au détriment de cette légèreté, de cette force, de cette constitution robuste, de cette âme, de ce qui fait, en un mot, le mérite de ces chevaux. Dans tous les cas, rien ne sera plus facile à obtenir que cette augmentation de taille, lorsque la production des chevaux ne sera plus uniquement entre les mains des Arabes.

« Je n'entrerai que dans peu de détails sur l'extérieur et la conformation de ces animaux, sujet qui a déjà dû être traité avec étendue par des hommes spéciaux. Je dirai seulement que la taille varie entre un mètre quarante-cinq centimètres et un mètre cinquante-cinq centimètres ; que les formes sont

Digitized by Google

sèches, anguleuses, et, généralement, flattent peu l'œil; que, néanmoins, lorsqu'on examine ces animaux de près, on trouve que tout est combiné de manière à réunir les conditions de force, de vigueur et de légèreté. Ainsi, capacité thoracique très-développée; épaules musculeuses, fortement inclinées; avant-bras longs et recouverts de fortes saillies musculaires; genoux larges, canons courts, tendons forts et détachés; sabots durs et bien contournés; reins droits et courts; jarrets étirés, larges et plats.

« J'ai vu, en outre, dans la province de Constantine et à Oran, plusieurs chevaux ayant des formes plus arrondies, plus développées, et se rapportant tout à fait à celles sous lesquelles on représente habituellement les chevaux turcs, et même quelquefois, quoiqu'à tort, les chevaux arabes. Le poitrail et la tête sont plus larges, l'encolure plus épaisse et rouée, le corps plus cylindrique et la croupe plus chargée. J'ai même vu, chez plusieurs d'entre eux, des cous de cochon.

« Ces chevaux, m'a t-on dit, proviennent de chevaux turcs et turcomans importés, à diverses époques, de la régence.

« Dans la province de Constantine, il existe également une race plus grande, plus développée, plus haute sur jambes, mais moins bien faite que la race ordinaire, et que l'on connaît sous le nom de *Trass-Berdee* (jument de bât). Cette race, peu estimée, et qu'on dit provenir de Tunis, sert, en effet, principalement à porter des fardeaux. On l'emploie également, et de préférence, à la production des mulets.

« Dans la province de Constantine, et surtout dans celle d'Oran, les chevaux sont plus nombreux et meilleurs que dans les provinces d'Alger et de Titterie. Peut-être notre

Digitized by Google

occupation a-t-elle contribué à cette différence, mais il paraîtrait qu'elle existait avant notre arrivée. A part les circonstances physiques, plus favorables dans les deux premières provinces, par suite du grand nombre de plaines et de riches vallées qui s'y rencontrent, on expliquerait très-bien cette différence par le fait seul de l'action plus immédiate de l'ancien gouvernement sur les provinces d'Alger et de Titterie. Les Turcs avaient, en effet, le triste privilége de tarir toutes les sources de richesse dont ils s'occupaient, et c'est notamment dans la production des chevaux que leur influence nuisible se faisait sentir. Les beaux chevaux étaient l'objet de la convoitise des officiers turcs qui, méprisant les formes légales, habitués d'ailleurs à traiter les Arabes en peuple conquis, s'en emparaient purement et simplement toutes les fois qu'ils le pouvaient. Bien des razzias ont été exécutées dans le seul but d'acquérir un beau cheval. Renchérissant sur leurs chefs, les soldats turcs, dans beaucoup de garnisons, ne se gênaient pas pour arrêter aux portes les Arabes qui arrivaient montés sur de bons chevaux, pour les en faire descendre à coups de bâton et s'en emparer. Aussi les Arabes avaient-ils fini par ne plus venir dans ces villes que montés sur des ânes, des mulets ou ce qu'ils avaient de plus mauvais en chevaux. Des Arabes des environs de Bone m'avouaient qu'une des causes qui leur faisait accepter la domination française avec plaisir, c'était de n'avoir plus à cacher leurs montures de choix. De là vient que les grandes et fortes tribus possèdent seules de bons chevaux, et que la province d'Oran, où ces tribus sont plus multipliées qu'ailleurs, en a le plus grand nombre. Ainsi, les Ouled-Sidi-el-Aribi, riche tribu des marabouts de

Digitized by Google

la plaine du Chélif, les Oulassas, les Hachems-Gharabas, les Ouled-Sidi-Seleïman, les Ouled-Giaffar, riches et puissantes tribus, s'adonnaient et s'adonnent encore, avec succès, à l'élève des chevaux, et en ont un grand nombre de fort beaux dans leurs vastes plaines.

« Il en est de même, dans la province de Constantine, chez les puissantes et populeuses tribus des Abd-el-Nour, de Hanenchas, des Haractas, de Ouled-Soltani, des Ouled-Ammer-Ben-Seba, de Ouled-Righas, etc.

« Les tribus du désert, malgré les obstacles que leur opposait la nature de leur pays, élevaient et élèvent encore un grand nombre de bons chevaux, grâce à la liberté dont elles jouissaient, tandis qu'aux environs des villes, et partout où le pouvoir turc était fort, les tribus, même les mieux placées, à l'exception de celles du Makhzen, s'adonnaient peu à l'élève des chevaux, et beaucoup plus à celui des mulets et des ânes.

« Les tribus kabyles sont dans le même cas, non pas à cause des Turcs, mais à cause de la nature montagneuse des contrées qu'elles habitent.

« Disons cependant que les chevaux des plaines basses et fertiles qui avoisinent la côte passent, parmi les Arabes, pour inférieurs à ceux des montagnes et des plaines arides du Midi, quoiqu'ils aient plus de taille et d'étoffe.

« On sait qu'en général les Arabes estiment plus les juments que les chevaux. Ils ne s'en défont que difficilement, et comptent la généalogie de leurs chevaux plutôt d'après les mères que d'après les pères.

« Autrefois, ils vendaient leurs plus beaux chevaux aux Turcs, qui les préféraient aux juments. Ils en vendaient éga-

Digitized by Google

lement dans le Maroc, et les tribus des confins du désert ne conservaient même généralement que quelques chevaux d'élite pour la reproduction.

« Les diverses tribus en relation avec nous nous ont vendu un assez grand nombre de chevaux à diverses époques; mais il a toujours été très-difficile d'en obtenir des juments. D'ailleurs, la plupart de ces tribus, étant précisément autrefois exposées aux spoliations des Turcs, se trouvent dans le cas déjà signalé, c'est-à-dire ont peu de chevaux. De là, en partie, la difficulté que nous avons eue pour la remonte de notre cavalerie. Du moment où nous dominerons au loin, nos besoins en chevaux seront, je pense, facilement satisfaits; car tout ce que j'ai entendu dire des grandes tribus du Midi me porte à croire, même en faisant la part de l'exagération habituelle des Arabes, que, malgré l'état de guerre, état qui, du reste, comme on le sait, n'est point anormal chez les Arabes, il s'y trouve encore d'importantes ressources en chevaux.

« On serait porté à croire que l'Arabe, peuple pasteur et guerrier, tenant avant tout à ses chevaux, qu'il estime bien au-dessus de ses femmes, devrait avoir acquis une expérience consommée dans la connaissance du cheval, de meilleurs modes d'élève, d'entretien et d'emploi de cet animal. Il n'en est rien cependant; et, comme si ces hommes, passés maîtres en ruses et en commerce, étaient frappés d'incapacité en présence des faits naturels, on retrouve chez eux la stupidité du sauvage, même en ce qui concerne leur animal de prédilection. On en jugera par ce qui va suivre. Mais disons tout de suite que ce qu'on a conté de l'amour de l'Arabe pour son cheval, et des soins qu'il lui

Digitized by Google

prodigue, est digne d'être rangé à côté de l'énumération des autres vertus qu'on lui a si étrangement prodiguées. L'Arabe aime son cheval plus que sa femme, mais cela ne prouve nullement qu'il l'aime beaucoup. Il passe souvent de longues heures à le contempler, et refuse parfois de le vendre à des prix très-élevés ; mais il n'y a là rien de ce sentiment qui porterait, par exemple, beaucoup de personnes à conserver leurs chiens, même au prix de grands sacrifices, et quoiqu'ils ne leur soient d'aucune utilité. C'est tout simplement l'avare qui se complaît dans la vue d'un objet d'une haute valeur à ses yeux. C'est le guerrier qui tient à ses armes, parce qu'elles lui sont utiles, ou l'homme vaniteux qui contemple avec orgueil les richesses qu'il possède.

« L'Arabe abuse de son cheval comme il abuse de tout. « Mettez un cheval, dit M. Baude, entre les mains d'un enfant qui ne le craigne pas, l'enfant abusera de tous les moyens de l'animal ; ainsi font les vieux Arabes. Élevés dès l'enfance à manier des chevaux, les Arabes sont incontestablement des cavaliers plus exercés que nous, mais leur équitation ne vaut pas la nôtre. L'art patient de beaucoup obtenir de l'animal en le fatiguant peu leur est inconnu : ils l'attaquent du mors et de l'éperon par brusques saccades, et c'est malgré la manière dont il est conduit que le cheval barbe conserve tant de grâce, de vigueur et de solidité. »

« On sèvre les poulains à sept ou huit mois ; à un an on lui coupe les crins, et, à partir de ce moment, il devient le compagnon des jeux des enfants, qui commencent son éducation en le montant, les plus jeunes d'abord, les plus âgés ensuite, à mesure que les forces de l'animal augmentent.

Digitized by Google

A l'âge de trente mois, on lui met la selle et la bride, et on le tient entravé auprès de la tente, pendant un temps graduellement plus long, afin de l'habituer à la soumission. Alors les hommes le montent ; mais, au lieu d'user de ménagements à son égard, ils le soumettent presque immédiatement aux plus rudes épreuves, lui font faire des fantasias, le lancent à fond de train et l'arrêtent court, lui font parcourir rapidement des terrains accidentés, lui apprennent à s'enlever par-dessus les obstacles ou à les contourner, l'habituent à la détonation des armes à feu, et enfin s'attachent à lui donner un bon pas, qui, avec le galop, est la seule allure que les Arabes laissent prendre à leurs chevaux.

« A quatre ans, l'animal, lorsqu'il a supporté ces épreuves, ce qui n'arrive pas toujours, est regardé comme dressé ; mais souvent il est déjà presque ruiné. A partir de ce moment, et pour le refaire, on le soumet à un traitement plus doux, et on lui donne une bonne nourriture. A cinq ans, on lui coupe de nouveau les crins, et les Arabes, qui ignorent le moyen de reconnaître l'âge du cheval par l'usure des dents, l'estiment approximativement par la longueur de la crinière.

« A sept ans, l'animal est censé avoir acquis toutes ses facultés, ou être complétement ruiné. Aussi les Arabes disent-ils : « Sept ans pour mon père, sept ans pour moi, sept ans pour mon ennemi. » Ce proverbe constitue, avec le suivant, la base du système et des connaissances hippiques des Arabes : « Fais manger le poulain d'un an pour le conduire à bien ; monte-le à trois ans, jusqu'à ce qu'il en plie ; soigne-le parfaitement de quatre à cinq ans, et alors, s'il ne te convient pas, vends-le. »

Digitized by Google

Les jeux équestres des peuples ont ordinairement un rapport direct avec leur manière de combattre. Les fantasias algériennes sont un composé des anciens carrousels des Maures et des évolutions militaires en usage dans leurs combats ; mais, au lieu des exercices savants, des méthodes gracieuses des anciens Maures, on ne trouve ici que la fougue, l'impétuosité et le désordre du sauvage : lancer son cheval à toute bride, l'arrêter court, le mener tantôt à droite, tantôt à gauche, sans but déterminé, tirer son coup de fusil et charger en courant, tel est le fond des fantasias, spectacles si cher aux peuplades de l'ancienne barbarie. Quoi qu'il en soit de la bizarrerie, il y a quelque chose qui émeut fortement l'âme à voir s'élancer ces nombreux cavaliers, partant tous à la fois, poussant des cris, agitant leurs armes, faisant feu de toutes parts; à voir les chevaux s'animer à l'imitation de leurs maîtres, bondir et se cabrer, suer le sang et l'eau, franchir les ravins, descendre les collines, voler comme des flèches, et s'arrêter court tandis que leurs naseaux fument et que le feu semble sortir de leurs ardentes prunelles. C'est vraiment un thème militaire, et il ne faudrait que le régulariser pour y donner peut-être un but d'utilité pratique, utile dans les évolutions de la cavalerie légère.

Depuis la conquête, des courses de chevaux ont été établies à Alger, à Oran, à Bone, par nos braves officiers; c'est une institution à encourager, et qui portera un jour ses fruits. Des tentatives ont été aussi faites par l'administration de la guerre pour l'amélioration des races chevalines ; mais les types du pays ne sont pas assez purs pour servir de fondement à une régénération complète de l'espèce.

Digitized by Google

C'est à nous qui possédons maintenant le sol fécond qui vit naître les chevaux de Jugurtha et d'Abderame, et auquel le monde est redevable de *Godolphin-Arabian* et des *Barb-Mare*, qui formèrent la race pure ; c'est à nous qu'il appartient de faire renaître la race barbe, avec son énergie, sa grâce et ses facultés régénératrices. Il ne faut, pour cela, qu'aller chercher sur les bords de l'Euphrate quelques-uns de ces types que l'Orient conserve encore, et les semer avec intelligence et patience sur cette terre promise qui attend de nous son réveil à la civilisation et au partage de nos gloires.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Chevaux russes et cosaques. — Chevaux sauvages. — Mazeppa. — Chevaux polonais.

Depuis la fondation de l'empire de Russie par le vieux chef scandinave Ruric, jusqu'au règne de Pierre le Grand, les peuples à demi sauvages de la Moscovie s'occupèrent fort peu de la science du cheval. Semblables aux Sycthes, leurs pères, ils buvaient le lait de leurs juments, se nourrissaient de la chair de leurs poulains, et parcouraient les steppes en troupes vagabondes, comme le font encore les Tartares et les Cosaques des bords de la mer Caspienne. La Moscovie devait au voisinage de la Perse et de la Turquie une race excellente de chevaux. Passant sans transition de la patrie du soleil dans celle des frimas, le cheval russe était sobre comme tous les fils du désert, dur à

Digitized by Google

la fatigue, robuste et plein de feu. Il conservait, de son illustre origine, l'œil de la gazelle et la démarche altière ; mais il avait pris la robe fourrée du Nord, la longue crinière et l'aspect misérable du riche déshérité.

Longtemps la civilisation sommeilla comme engourdie sur cette terre glacée ; un jour enfin, un coursier de l'Ukraine conduisit à Sardam le civilisateur du Nord ; sa main apprit à construire des navires, son grand cœur en savait la marche. Plus tard, le même coursier le porta dans Paris, où trônait alors le roi du monde. Pierre vit et comprit toutes les grandeurs de la terre, et les légua à son peuple, en le conviant à son tour au mystérieux banquet du progrès.

C'est au cheval que la Russie dut l'honneur de sortir de sa longue léthargie ; c'est à lui qu'elle dut la formation de ce vaste empire qui s'étend sur deux mondes, et qui du pôle glacé des bords du Kamtchatka touche aux contrées heureuses de l'antique Éden.

Parmi les mille transformations que les climats divers, les habitudes variées de ces peuplades, l'inégalité des conditions et des fortunes, viennent apporter à la race chevaline en Russie, on distingue cependant deux grands types spéciaux : le cheval du Cosaque et le cheval destiné au tirage des traîneaux. Qu'importe que la race arabe presque pure s'élève dans les riches haras par les soins d'intelligents boyards ? Qu'importe que des familles de pur sang anglais, transportées à grands frais et s'alliant toujours entre elles, maintiennent, sous un climat analogue, la pureté aristocratique de leur nom et adoucissent les chagrins de l'exil, en retrouvant sur les bords de la Neva et du Dneiper

Digitized by Google

les jeux du turf et les souvenirs de la patrie? Qu'importe, enfin, que de judicieux croisements, des soins constants et éclairés, un amour instinctif de la science hippique, améliorent et modifient chaque jour les espèces chevalines en Russie? Pour l'étranger, pour le poëte, il n'y en a que deux :

Le cheval du Cosaque,

Le cheval du traîneau.

Qui ne connaît le cheval du Cosaque, qui n'a vu sa longue crinière, cette tête osseuse et énergique, cette maigreur apocalyptique et cet air d'indépendance et de sauvagerie qui rappelle le souvenir des coursiers d'Attila ! M. de Béranger l'a peint pour l'éternité dans ses belles odes :

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord;
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle,
Mais attend tout du prix de mes exploits,
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Nous reviendrons à ce type, d'ailleurs si connu, quand nous parlerons des chevaux à demi sauvages de la Russie d'Europe.

Le cheval russe, proprement dit, est de corpulence moyenne, peu distingué, mais vigoureux, sobre et infatigable, plus propre pour le tirage que pour la selle. C'est là que l'on trouve la souche de ces chevaux qui font voler les rapides traîneaux sur les routes glacées, à travers les dé-

Digitized by Google

serts. Le traîneau remonte en Russie à la plus haute antiquité, c'est la voiture de l'hiver sous les pôles arctiques; l'été, on le remplace par le léger *drosky*, qui n'est, à vrai dire, qu'un traîneau porté sur quatre roues. On attelle ordinairement trois ou quatre chevaux de front; le postillon les dirige du siége. il les anime, les ralentit, les arrête au son de sa voix; les côtes les plus rapides sont descendues et montées du même train, et la vitesse avec laquelle disparaît la distance semble réaliser les poétiques fictions de l'Orient, ou les miracles que notre siècle a vus naître à l'aide des chemins de fer et de la vapeur. Le fonds que possèdent ces chevaux est inépuisable; souvent, en arrivant au relais, le postillon demande au voyageur la permission de continuer, quoiqu'il ait déjà parcouru trente et quelques werstes, environ trente-deux kilomètres et qu'une distance pareille reste encore à parcourir. Les courriers vont ordinairement de St-Pétersbourg à Moscou en quarante-deux heures. On compte, de l'une à l'autre de ces deux villes, sept cent vingt-neuf werstes, c'est donc environ dix-huit werstes ou dix-huit kilomètres à l'heure, vitesse prodigieuse, si l'on compte le temps de relayer et les repas des voyageurs. L'empereur Alexandre et son père Constantin voyageaient avec une rapidité qui tenait du prodige. L'empereur allait de Saint-Pétersbourg à Moscou en trente-six heures, cependant il ne mangeait pas dans sa voiture et prenait ses repas à l'aise. Le grand-duc Constantin franchissait la distance de Varsovie à Pétersbourg d'une manière encore plus rapide; cette distance est de seize cents kilomètres; il mettait quatre-vingts heures à la parcourir, c'est vingt kilomètres à l'heure. S. M. l'empereur Nicolas a encore reculé ces extrêmes limites; le

Digitized by Google

grand empereur, qui tient d'une main si ferme le sceptre de Pierre Ier, veut tout voir par lui-même, et souvent, tandis qu'on le croit paisible au fond de son palais, il vient tomber à l'improviste chez l'un de ses puissants sujets, penètre sous la hutte du Kalmoulk, dans les tentes des soldats qui gardent les frontières de l'empire, ou se fait annoncer à la porte des rois ses voisins.

Un voyageur nous a transmis le récit de la vigueur et des misères du cheval russe employé aux travaux des grandes villes.

« On est dans l'habitude, dit-il, de plaindre les chevaux de fiacre, à Paris; les travaux, les peines, les privations, les mauvais traitements auxquels ces malheureux animaux sont soumis et exposés, ont donné lieu à un proverbe que tout le monde connaît: *Paris est l'enfer des chevaux.* Eh bien! un tel enfer peut être considéré comme le paradis pour les chevaux de place à Pétersbourg, car leur sort est bien autrement rigoureux.

« Les paysans, qu'un sol glacé empêche pendant l'hiver de se livrer aux travaux de l'agriculture, et qui n'en doivent pas moins payer la redevance, sollicitent un permis de leur seigneur, et, l'ayant obtenu, partent sur un traîneau façonné de leurs mains, attelé d'un maigre cheval, pour l'une des principales villes de l'empire, dans l'espoir d'y gagner quelqu'argent au service public.

« Le paysan qui s'absente ainsi de son village n'a, jusqu'au moment de son retour dans sa chaumière, pour abri que le ciel, et pour lit que le banc de son frêle équipage; il fait ses repas en plein air, et rien n'égale sa frugalité. Le désir d'amasser un petit pécule lui fait supporter avec courage

Digitized by Google

toutes les privations. N'accordant aucun relâche au pauvre animal sur le travail duquel sont fondées toutes ses espérances, il le flatte par de douces paroles, l'appelle *son père, son oncle, son petit pigeon*, et mille autres expressions semblables; il lui promet mille félicités dans une autre vie, en récompense des peines qu'il éprouve dans celle-ci. On ne saurait dire si ces hommes incultes croient à la réalité de pareils dédommagements pour tous les êtres; mais, dans ce cas particulier, ce serait en vérité un vœu bien légitime, car ces malheureux chevaux passent quelquefois une partie de l'hiver sans être dételés et sans pouvoir se coucher un seul instant. On ne conçoit pas comment ils peuvent résister à de pareilles fatigues. Lorsque le froid est vif, dans la crainte qu'ils ne périssent d'engourdissement, on les force à marcher sans cesse et le jour et la nuit. Dans toutes les rues sont disposées des mangeoires pour leur donner l'avoine; ils ne s'arrêtent que là, par intervalle, quand ils sont exténués. Du reste, ferrés à trois crampons et naturellement ayant le pied très-sûr, ils galopent sur la glace, sans que presque jamais il leur arrive d'accidents.

« On pourrait croire qu'il y a exagération dans le récit des souffrances et du service des chevaux russes, dans les grandes villes, pendant l'hiver; eh bien! ce n'est que l'exacte vérité. Un grand nombre de chevaux passent six mois d'hiver dans les rues de Pétersbourg, faisant un exercice continuel, traînant la nuit leur maître endormi, qui se réveille aussitôt qu'ils s'arrêtent pour leur crier: « En avant! » et leur appliquer un vigoureux coup de knout.

« Un cheval de fiacre est vieux, à Paris, quand il compte douze à quinze années; en Russie, il est souvent encore

Digitized by Google

plein de force et de légèreté à vingt-cinq ans, malgré la négligence ou les mauvais traitements qu'il supporte, ce qui prouve l'excellence de sa constitution. Les maladies sont rares chez lui, surtout celles qui attaquent les membres et la vue. Il est sobre, patient, et très-sensible aux caresses; il a, pour la reconnaissance, des facultés presque aussi développées que le chien; enfin, dans les chevaux russes les plus communs, on trouve une intelligence et des moyens physiques approchant beaucoup de ce qui distingue les chevaux arabes. »

La Russie est maintenant une des contrées du monde où l'on s'occupe le plus de l'amélioration du cheval; le nombre des haras est considérable. Les chevaux élevés chez les seigneurs et les riches boyards se distinguent du cheval indigène par les croisements orientaux et anglais qui ont modifié leur conformation, par les soins qui leur sont donnés et la nourriture plus substantielle et plus succulente qu'ils reçoivent. Leur taille est généralement élevée, leur port élégant, leur peau fine et leur œil ardent. Parmi les chevaux russes on cite particulièrement les *rissah* ou trotteurs, de la race d'*Orlow*. Ces chevaux ont, dit-on, pour origine un cheval arabe donné en 1780 au comte d'Orlow par le Grand Turc. Ce cheval fut placé dans le haras du comte, situé près d'Aroul; il se composait principalement de juments danoises. Quoi qu'il en soit de cette origine, c'est actuellement encore de ce haras, entretenu avec le plus grand soin par la comtesse Orlow-Tschemansky, que sortent les meilleurs trotteurs. Ce sont eux qui traînent les voitures légères qui sillonnent les rues de Saint-Pétersbourg et ces traîneaux qui glissent sur les flots glacés de la Neva. Les

Digitized by Google

rissah sont, avec les trotteurs américains, les hardraves et les padouans, les premiers trotteurs du monde ; leur conformation n'est pas toujours régulière, mais ils ont la force, la vitesse, l'énergie : c'est là tout le cheval. On rapporte que les chevaux attelés au drosky, et donnés par le czar à notre grand peintre Horace Vernet, sont issus de cette espèce fameuse. Les trotteurs russes trottent à la vitesse d'environ sept minutes pour quatre kilomètres, ce qui est la plus grande vitesse connue. Les *petits trotteurs d'Estonie*, ceux de Viatka et de Kolywan, égalent presque en vitesse ceux du haras d'Orlow, mais ils ont moins d'élégance et de taille.

La cavalerie régulière de l'armée russe, en y comprenant les soixante-douze escadrons de la garde, s'élève environ à 90,000 hommes. La cavalerie irrégulière est innombrable ; elle se compose des Cosaques du Don, de l'Oural et de la mer Noire, des Kirghises, Tartares, Baskirs, et autres peuples tributaires. Leur effectif militaire habituel est d'environ 150,000 hommes. Voilà, à proprement parler, la véritable cavalerie russe ; car, autant le Cosaque, fils des Scythes, est cavalier de sa nature, autant le paysan moscovite l'est peu ; aussi, la cavalerie de ligne, recrutée particulièrement dans les provinces impériales, est-elle d'une notable infériorité sur toute la cavalerie de l'Europe. Mais, en revanche, rien de magnifique, rien d'imposant, comme l'aspect de la garde impériale : les soldats de la garde sont choisis dans l'élite de l'armée ; ils sont tous de la même taille, de la même tournure, du même aspect, et semblent, comme on l'a dit, *taillés sur le même patron par un ukase ;* malheureusement, par une coutume singulière, adoptée généralement par tous les peuples, ces cavaliers sont d'une taille disproportionnée

Digitized by Google

avec leurs chevaux ; il en résulte que ces corps sont peu aptes à supporter de grandes fatigues et qu'ils semblent plutôt organisés pour la parade que pour le combat. Rien n'est beau comme le défilé de la garde à la suite d'une revue : après les innombrables bataillons de l'infanterie, on voit s'avancer les cavaliers des gardes avec leur uniforme blanc couvert de broderies d'or, et leurs cuirasses noires et polies ; les cuirassiers de Gatchina, avec leurs casques et leurs cuirasses luisantes ; la pesante cavalerie des dragons de la garde ; les lanciers et les hussards aux rouges uniformes ; les cosaques rouges et bleus dont les longues lances s'élèvent comme une forêt mouvante. Chaque régiment a ses chevaux d'une même couleur, les uns noirs, les autres bais, gris ou alezans ; la marche est fermée par un régiment mahométan, avec ses quatre escadrons composés de Circassiens, de Kurdes, de Turcomans, et d'autres tribus du Caucase. Chaque escadron a son uniforme particulier : ici, le bonnet pointu des Persans en agneau noir ; là, le haut turban des provinces du Caucase. Le plus singulier de tous, c'est celui que composent les jeunes nobles du Caucase. Ils portent le costume national, un casque surmonté d'une pointe d'acier, une brillante cotte de mailles sur un justaucorps écarlate, une riche et coûteuse armure ; c'est le faste militaire de l'Orient dans ce qu'il a de plus éclatant, de plus pittoresque et de plus splendide. Ils montent de petits chevaux à l'œil de feu et au pied de fer ; ardents, vifs et légers, ils ont toute la vigueur et le brillant du cheval arabe, s'ils n'en ont pas la grâce et la perfection ; ces chevaux sont gris pour la plupart et le bout de leur queue blanche est teint en rouge par le henné.

Nous l'avons déjà dit, le défaut de la garde russe est de

Digitized by Google

chercher des hommes de trop grande taille, il faut, par suite, recourir aux fortes espèces chevalines ; aussi, négligeant la race indigène des chevaux cosaques et des autres provinces méridionales où ils trouveraient les éléments d'une formidable cavalerie, le gouvernement fait tout au contraire pour obtenir cette espèce de chevaux épais, lourds et charnus, qui plaisent tant aux cavaliers de l'école allemande : aussi sont-ils peu capables de résister à de grandes fatigues. La tenue des cavaliers à cheval est celle adoptée depuis quelques années en Prusse et en Hollande ; elle consiste à porter la jambe en arrière de manière à rompre la ligne perpendiculaire à laquelle s'attache, au contraire, l'école allemande.

Les régiments cosaques, hommes et chevaux, diffèrent essentiellement de la cavalerie moscovite ; il y a, chez le Cosaque, une liberté d'allures, un air d'indépendance que n'ont pu détruire ni la servitude ni la discipline. Les Cosaques de la garde sont l'élite d'une belle race ; leur bonnet sans visière, leur regard libre et décidé, leur pantalon a plis et leur justaucorps sur lequel vient flotter une large veste sans boutons, leur donnent un aspect particulier. Ils suspendent un pistolet à leur ceinture ; un sabre et une longue lance complètent leur équipement. Les Cosaques portent l'étrier court, et leurs chevaux n'ont point de mors ; aussi, dans le premier moment de la charge, le désordre semble régner dans leurs rangs ; mais peu à peu les lignes se rétablissent et bientôt elles égalent, si elles ne la surpassent pas, la merveilleuse régularité des troupes d'élite.

Chaque contrée fournit son genre de cheval ; la Livonie et l'Estonie ont leurs doubles bidets robustes et corsés ; le pays d'Archangel, les petits chevaux appelés *messenshi*, à

Digitized by Google

la puissante encolure, et les *oneschki*, aux crinières pendantes et aux yeux effrontés. Les environs de *Viatka* s'enorgueillissent de leur famille de trotteurs. Dans la Sibérie, l'espèce est chétive en général, et cependant les Tartares d'*Altaï* ont amélioré une race particulière dont ils font grand commerce. Les *Tougousses* et les *Tartares-Bratzky* nourrissent de jolis chevaux, mais d'une taille peu élevée et peu aptes à aucun service. La plupart de ces chevaux ont la robe tigrée de bai et d'alezan, leurs crinières et leurs queues sont épaisses et légèrement frisées. Enfin, en continuant vers le nord, les *Jukultes* et les *Kamtschadales* n'ont presque plus de chevaux, et se servent plus habituellement du renne et du chien, qu'ils attellent à leurs traîneaux.

En remontant vers le sud, on trouve les Kirghises, dont le cheval est en général petit et disgracieux ; cependant, quoique peu apprécié hors de son pays, il est vigoureux et hardi. Les Kirghises aiment le cheval, et en font l'inséparable compagnon de leur vie. Les femmes même, plus libres qu'elles ne le sont habituellement chez les peuples de ces contrées, montent à cheval comme les hommes ; elles prennent part aux courses et aux chasses. L'Amour même se fait écuyer, l'amant défie à la course la jeune beauté qui l'a séduit ; s'il atteint le coursier de l'hippodamie hyperboréenne, elle n'a, pour s'avouer vaincue, qu'à se laisser toucher de la main ; dans le cas contraire, c'est à coups de knout qu'elle éconduit le poursuivant.

Les Kalmouks nourrissent, dans les excellents pâturages de leurs immenses steppes, un grand nombre de chevaux renommés ; on sait que ces peuples sont comptés parmi les plus belliqueux de la Tartarie et qu'ils forment

Digitized by Google

une partie notable des troupes irrégulières de l'empire.

Mais les chevaux les plus fameux de la famille cosaque sont ceux de l'Ukraine, des Cosaques du Don et des Cosaques zaporoges. Le cheval de l'Ukraine est spécialement destiné à la cavalerie légère ; il est vigoureux, léger, plein de souplesse et d'élégance : c'est le coursier des légendes scandinaves à la crinière lumineuse.

Le cheval du Don ressemble au cheval circassien ; comme lui, il porte encore le reflet pâli de la race d'Orient : il est sobre, dur à la fatigue, plein de grâce et d'énergie; malheureusement la chétivité de la nourriture et un travail excessif lui ôtent son aspect brillant et ses formes majestueuses, fruits des climats plus doux et de soins mieux entendus.

Les Cosaques zaporoges élèvent, sur les bords du Dneiper et du Bug, les meilleures races de chevaux, non-seulement de la Russie, mais encore peut-être du monde entier, pour les besoins de la cavalerie. C'est le cheval oriental, grandi par le climat et la nourriture ; sa tête est légère et intelligente, son encolure souple et gracieuse ; ses muscles se dessinent fièrement sous une peau fine et rosée, et ses membres, robustes et d'un aplomb parfait, ont l'air de défier le travail et la fatigue.

Comme les habitudes équestres des Tartares sont presque partout les mêmes, nous allons décrire ce qui se passe ordinairement dans la tabune ou troupeau de chevaux d'un grand propriétaire cosaque :

Chaque tabune est sous le commandement d'un chef nommé Attaman, qui a sous ses ordres un certain nombre de gardiens nommés Tabunzecks.

Durant les beaux jours, si rares en ce pays, la tabune erre en liberté jour et nuit à travers les steppes ; pendant

Digitized by Google

les six autres mois de l'année elle passe la nuit à couvert, le jour venu, on la laisse sortir dans la plaine, et là les pauvres chevaux écartent avec leur sabot la couche de neige répandue sur le sol, afin d'y chercher un peu d'herbe. Quant à l'abri de la nuit, c'est peu de chose ; c'est un enclos fermé par un mur en limon desséché et sur lequel on a construit du côté du nord une espèce de toiture grossière, afin de le garantir de la bise. Les étalons s'emparent d'abord des meilleures places de ce hangar, les jeunes poulains forment des groupes le long du mur et se serrent les uns contre les autres pour entretenir parmi eux un reste de chaleur. Ce n'est pas du froid qu'ils ont le plus à souffrir ; le tabunzeck leur délivre une certaine provision de fourrage, mais cette provision est rarement suffisante. A mesure que l'hiver avance, le foin devient de plus en plus rare, et l'on est forcé d'y substituer de la paille et des roseaux desséchés. Si l'hiver se prolonge au delà du terme ordinaire, les malheureux chevaux sont réduits à manger la terre dont le mur de l'appentis est formé ; quelquefois même ils s'arrachent les uns aux autres les crins de la queue, et ils les dévorent ; tandis que dans ce pays fertile un seul été produit plus d'herbe qu'il n'en faudrait pour approvisionner toutes les tabunes pendant cent hivers.

Aussi la saison d'hiver enlève-t-elle un nombre considérable de chevaux. Près de la moitié des produits périssent ainsi chaque année de faim et de misère, et ceux qui survivent sont tellement amaigris, tellement épuisés, que six mois suffisent à peine pour les rétablir.

Dans une tabune de mille chevaux, il y a généralement quinze à vingt étalons et quatre ou cinq cents cavales. Les étalons, surtout les vieux, se considèrent comme les sei-

Digitized by Google

gneurs et maîtres de la communauté ; ils exercent leur autorité avec fort peu de modération, et se livrent entre eux des combats désespérés. Il existe toujours dans chaque tabune un étalon qui, plus méchant ou plus fort que ses camarades, s'est acquis une sorte de suprématie. Les factions, les cabales, les intrigues s'agitent parmi cette foule ; souvent une coalition générale se forme contre un seul individu : on se jette sur lui, on l'accable de ruades et de morsures, on le contraint de vivre à l'écart.

C'est lorsque deux tabunes se rencontrent que des combats terribles s'engagent. Ordinairement les tabunzecks ont soin de laisser, entre leurs troupeaux respectifs, une distance convenable ; mais cette rencontre peut avoir lieu par suite de quelque négligence des gardiens. Souvent aussi ils la provoquent quand, par exemple, il s'agit d'occuper un pâturage contesté. Dans ces occasions, les cavales et les jeunes poulains ne prennent point part à l'action. Des deux côtés, les étalons s'élancent avec une furie et une impétuosité dont ne peuvent se faire une idée ceux qui n'ont vu le cheval que dans l'état domestique. La rage éclate dans leurs yeux, ils hérissent leur crinière comme des lions ; ils se déchirent avec leurs dents ; le bruit de leurs sabots qui s'entre-choquent retentit au loin, et pendant cette lutte acharnée, dont le tumulte et l'agitation ne sauraient se décrire, ils rugissent, ils beuglent, ils poussent des cris si perçants et si étranges, que le souvenir ne s'en perd plus quand on l'a entendu une fois. La troupe victorieuse emmène toujours en triomphe un certain nombre de cavales prisonnières.

Les tabunzecks s'occupent alors de l'échange des captives. Il est bien rare qu'à propos de cet échange ils n'en

Digitized by Google

viennent pas aux mains, eux aussi, si toutefois ils ont pu rester neutres jusque-là.

Le printemps venu, les chevaux s'indemnisent des privations de l'hiver. Les loups, de leur côté, ne sont pas moins pressés de réparer les jeûnes qu'ils ont endurés. C'est l'époque où la chair des poulains est la plus délicate, et les loups la préfèrent à toute autre. Nuit et jour ils errent dans le voisinage des tabunes, comme le lion de l'Écriture, cherchant quelque chose à dévorer. Comme ils sont les plus faibles, ils ont recours à la ruse : ils n'oseraient s'exposer à attaquer une tabune en plein jour ; et, quelque pressés qu'ils soient par la faim, ils ne se hasardent jamais à commettre un pareil acte de témérité. C'est pendant la nuit, lorsque le troupeau est dispersé dans la plaine, et qu'ils se trouvent assez nombreux, qu'ils attaquent leur proie. Alors un admirable esprit d'ensemble et d'union se déploie parmi les chevaux ; les étalons et les cavales se portent rapidement vers le point menacé, et fondent sur les assaillants avec une impétuosité qui met souvent ceux-ci en déroute. Les loups reviennent à la charge ; ils s'emparent de quelque pauvre poulain qui s'est écarté de quelques pas du gros de la troupe, et s'apprêtent à l'entraîner ; sa mère se précipite pour le délivrer, au risque de partager son sort. C'est ici que le combat s'engage véritablement ; les cavales s'avancent sur leurs ennemis en phalange serrée ; elles les poursuivent des pieds et des dents, tandis que les étalons se tiennent en dehors de la ligne ; les crins hérissés et les naseaux ouverts par la colère, ils galopent sur les flancs de leur armée et remplissent à la fois les fonctions de généraux, de trompettes et de porte-étendard. Si un loup ose les effronter, ils s'élancent sur lui, et souvent ils l'assomment

Digitized by Google

d'un seul coup de leur puissant sabot. Alors, ils traînent le cadavre avec leurs dents jusqu'au milieu des cavales, qui le broient sous leurs pieds. Si, au contraire, l'étalon échoue dans son premier élan, c'en est fait de lui ; huit ou dix loups affamés lui sautent à la gorge, et ne lâchent point prise qu'il ne tombe mort sur le sol. Crime inutile, hélas ! ils ne profiteront point de leur victoire : les compagnons du mort se précipitent sur les assaillants et le vengent avec usure. Les loups finissent toujours par être complétement défaits ; ils fuient en désordre, laissent sur le corps des vainqueurs plus d'une marque sanglante, plus d'une entaille profonde qui atteste l'acharnement de la lutte.

Ces grandes batailles, sont rares en général, le loup les évite. Sa tactique consiste en surprises : il se glisse sournoisement à travers les herbes de la steppe, il s'approche de la tabune en prenant le vent, et reste en embuscade pendant des heures entières, jusqu'à ce qu'une cavale vienne à s'écarter avec son poulain du reste du troupeau. Même alors il tente rarement une attaque à force ouverte ; il s'approche encore davantage en rampant, il imite le chien par les mouvements de sa queue. Si la cavale, trompée par ces démonstrations amicales, le laisse s'approche d'assez près, il lui saute à la gorge, et en un moment il la saigne et la tue ; puis, s'emparant du poulain, il l'entraîne, il l'emporte, et il disparaît avec son butin avant que le tabunzeck ait soupçonné sa présence. Ses tentatives de maraude n'obtiennent pas toujours un succès aussi complet ; souvent la cavale évente sa ruse et donne l'alarme ; le tabunzeck accourt, et le dénoûment de l'affaire est qu'il augmente son bagage d'une belle fourrure. La seule chance qui reste au loup pour s'échapper, c'est de rouler la tête la première au fond

Digitized by Google

de quelque ravin, exercice gymnastique que le cavalier s'abstient prudemment d'imiter.

Voici venir l'été; les loups ne sont plus à craindre, mais les malheureux chevaux vont avoir à souffrir de la soif plus qu'ils n'ont souffert de la faim pendant l'hiver. La chaleur est extrême : de l'ombre nulle part, si ce n'est celle que les animaux produisent en formant de petits groupes. Ils se rassemblent donc çà et là, chacun d'eux cherchant à placer le corps de son voisin entre lui et les rayons du soleil brûlant. Souvent le tabunzeck cherche un abri au centre d'un de ces groupes; il s'étend sur la terre, tandis que le chevaux se tiennent immobiles, la tête baissée et leur prunelle ardente fixée sur le sol.

L'automne ramène les plaisirs et la joie. La plaine se couvre d'une herbe verdoyante; les sources fournissent de l'eau en abondance. Les chevaux prennent des forces, afin de se préparer aux privations de l'hiver.

Le cheval sauvage obéit au chef du troupeau; il semble que cet animal soit né pour la soumission. Au hennissement du maître comme au son de la trompette, il se répand dans la plaine, s'arrête, tourne, se masse en escadrons, s'allonge en file, ou s'avance en corps sur l'ennemi; soit qu'il conserve dans la vie sauvage le souvenir de son ancienne domestication, soit que l'instinct que Dieu lui a donné le porte à cette noble obéissance qui le rapproche de l'homme, dont la destinée est d'obéir.

Lorsqu'on veut s'emparer d'un ou deux chevaux de la tabune, voici ordinairement comme on s'y prend : l'attaman monte un cheval dressé pour cet usage et s'avance vers le gros de la troupe, suivi de plusieurs tabunzecks à cheval. Les captifs sont désignés d'avance; on les pousse, à force

Digitized by Google

de cris, vers quelque préau moelleusement gazonné, et l'attaman s'avance, armé de son arkan. L'arkan est une corde de chanvre ou de crin, longue d'environ vingt mètres, munie, à l'une des extrémités, d'un anneau de fer, formant un nœud coulant, que l'attaman tient de la main droite, roulée autour du poignet; c'est le lasso des gauchos, arme redoutable dans la main habile des peuples pasteurs. Quelquefois l'attaman n'atteint pas son but du premier coup, mais le cheval, frappé par l'arkan, s'écarte du troupeau et fuit à toute vitesse, suivi de près par le cheval dompté qui, ménageant mieux ses forces et son courage, finit bientôt par rejoindre le fuyard. L'arkan est lancé de nouveau, et cette fois l'animal est pris; il se débat en vain, plus il résiste et plus il accroît sa souffrance; le nœud coulant presse son cou, et la secousse est telle, qu'il en est souvent renversé; mais bientôt il se relève, il bondit de nouveau, le sang sort de sa bouche écumante, mais l'attaman l'attire vers lui à l'aide de l'arkan qu'il raccourcit peu à peu. Alors arrivent les tabunzecks, ils s'emparent de la victime, la saisissent par les oreilles, et lui bouchent la vue. Dès qu'un instant de calme se fait apercevoir, on lui met aux jambes une entrave à triple branche, on place dans sa bouche un simple bridon, et on lui retire l'arkan. Une fois en cet état, le pauvre animal se croit libre, il veut se lever, ou fuir s'il est debout; mais il reçoit à l'instant une grêle de coups de *kantschu*. Les souffrances qu'il éprouve, les efforts qu'il vient de faire, la course longue et rapide qui a précédé sa défaite, ont épuisé ses forces; une écume rougeâtre suinte de tout son corps, et un tremblement nerveux fait palpiter toutes les fibres de son être. C'est alors qu'un tabunzeck reçoit l'ordre de le monter; on lui place une selle sur le dos; s'il résiste, on a re-

Digitized by Google

cours au kantschu jusqu'à ce qu'il ne fasse plus aucune résistance. La selle est garnie d'un poitrail, d'une croupière et de deux sangles ; le tout est encore assujetti au moyen d'une corde qui passe plusieurs fois autour de son corps. Bientôt l'intrépide tabunzeck s'asseoit sur le dos du coursier sauvage, qui part ventre à terre, en cherchant surtout à se débarrasser de son bridon.

La défense principale de ces chevaux consiste dans le saut de mouton ; ils se cabrent rarement, et cherchent en général à se dérober à la gêne qui leur est imposée par une fuite précipitée ; bientôt, cependant, succombant à tant de tortures, le cheval, déjà à demi dompté, finit par se ralentir ; son souffle ardent se précipite, son flanc bat convulsivement, il respire à peine, il va s'arrêter ; c'est alors que le cavalier le presse à son tour ; il l'excite de la voix, s'empare vigoureusement des rênes, et lui fait accomplir, autour de la tabune, des cercles de plus en plus rétrécis. Enfin, il jette à ses compagnons le bout de la longe du bridon ; ceux-ci s'approchent de l'animal, le saisissent par les oreilles, et lui attachent la bride sur le sommet de la tête. Le cavalier descend, et le cheval est abandonné tout sellé et bridé jusqu'au lendemain.

Pendant trois jours on renouvelle ces tortures sans le laisser ni manger ni boire ; ce n'est que le quatrième jour qu'on lui permet de prendre quelque nourriture, mais aussi la transformation s'est opérée ; le sauvage est apprivoisé, le cheval indompté des steppes est propre à rendre presque immédiatement tous les services qu'on voudra lui imposer. Tel est le sort du cheval à demi sauvage dans l'ancien et le nouveau monde ; nous retrouverons les mêmes usages quand nous parlerons des chevaux des pampas d'Amérique. Rien,

Digitized by Google

du reste, n'est plus à déplorer que ces barbares usages; le cheval doit être élevé, dès sa plus tendre enfance, sous l'œil et sous la main de l'homme; les victoires obtenues plus tard sur un instinct incivilisé ne s'acquièrent jamais qu'aux dépens de sa force et de son tempérament.

On rapporte que les chevaux sauvages prennent l'habitude, pendant l'hiver, de courir contre le vent, ce qui cause quelquefois de grandes pertes dans les tabunes. Ainsi, quand la neige vole en tourbillons, on a vu des troupeaux entiers se jeter dans la mer d'Azof; les chevaux courent d'abord sur les glaces qui garnissent les rives, mais, ébranlée bientôt par la masse de chevaux qui s'y précipitent, la surface de ces glaces ne tarde pas à se rompre, et ils périssent engloutis dans les flots.

Les Tartares *Shelut* ont dans leur village une place qu'ils nomment Taulga ; c'est un carré où sont quatre poteaux; c'est là qu'ils célèbrent tous les ans, une ou plusieurs fois, la cérémonie suivante:

Ils tuent un cheval, lui ôtent la peau, et mangent sa chair près du Taulga. Ils empaillent ensuite la peau et mettent le cheval empaillé sur des bâtons qui traversent les quatre poteaux. A côté du Taulga sont d'autres pièces où sont attachés des peaux de lièvre et d'hermine. Le Taulga est pour eux un lieu sacré, et les peaux qu'ils y exposent sont une offrande qu'ils font à leurs dieux.

La marque distinctive des chevaux tartares est une longue raie, faite à l'aide d'un fer chaud, et qui descend en biais le long de la cuisse. Quelquefois on les marque à l'épaule; les Kalmouks leur font une entaille à l'extrémité supérieure des oreilles, et souvent leur fendent les naseaux, sous prétexte de leur donner plus de facilité à respirer.

Digitized by Google

Dans les haras des bords du *Dniéper* et dans ceux de l'Ukraine on marque les chevaux par une lettre, mais souvent il se commet des fraudes à cet égard ; c'est ce qui explique le grand nombre de chevaux marqués d'un sabre que l'on rencontre dans les foires de ces contrées. Cette marque est celle d'un riche boyard, nommé Tomanow, grand éleveur tartare, célèbre par ses connaissances et la supériorité de ses chevaux.

Terminons l'histoire du cheval des steppes par la peinture qu'en fait lord Byron dans l'épisode de Mazeppa. Je me sers ici de la traduction de M. Bonnefin :

MAZEPPA.

IX.

« Le cheval, cria-t-il, le cheval!... » On l'amène.
C'était un vrai coursier des steppes de l'Ukraine,
Prompt comme la pensée, aux vigoureux jarrets,
Mais sauvage, indompté comme un daim des forêts.
Il n'avait été pris, je crois, que de la veille.
Epouvanté du bruit qui frappait son oreille,
On conduit devant moi cet enfant du désert,
La crinière hérissée et d'écume couvert,
Résistant fièrement par des bonds redoutables.
Soudain, à triples nœuds des valets misérables
M'attachent sur le dos du fougueux animal,
Excitent du fouet et lâchent le cheval.
En avant! en avant!... Comme un torrent rapide
Il s'élance à ces cris et l'effroi seul le guide.

. . . . . .

. . . . . .

Vers nous avec fierté galopent les coursiers;
Voilà mille chevaux... où sont les cavaliers?

Digitized by Google

Quelle main dirigea cette course rapide?
Mon regard inquiet cherche en vain qui les guide.
Leur queue haute et légère ondoie au gré du vent.
Les crins, qui sur leur col se dressent fièrement,
D'aucune main jamais n'éprouvèrent l'atteinte;
Jamais l'acier du mors de sa cruelle empreinte
N'ensanglanta leur bouche. A leurs pieds, point de fers.
L'éperon, le fouet, tous ces tourments divers,
N'excitèrent jamais leur ardeur généreuse,
Et leurs larges naseaux, de la bride odieuse,
Même pour la sentir, n'approchèrent jamais;
C'est de libres coursiers un escadron épais,
Fier, sauvage, et semblable aux vagues vagabondes
Que roule l'Océan sur ses plaines profondes.
La terre sous leurs pas a retenti soudain
Comme le sourd écho d'un tonnerre lointain.
Ils arrivent à nous: leur approche bruyante
Ranime du cheval la marche chancelante;
Il semble retrouver sa vigueur un moment;
Prêt à bondir de joie, hennit, mais faiblement,
Puis... tombe tout à coup. — Quelque temps il palpite,
Sous ses membres fumants vainement je m'agite:
Son corps sans mouvement ne sent plus mon effort;
Son œil terne et glacé reste fixe..... Il est mort!

XXI.

Cependant, près de lui, sur les sombres bruyères,
S'étend à flots pressés la foule de ses frères;
Pour son dernier moment ils semblent arriver:
Mais sur leur compagnon étonnés de trouver
Un homme qu'y retient une corde sanglante,
Ils s'arrêtent d'abord, reculent d'épouvante,
Respirent inquiets, tournent rapidement,
Hennissent..., puis autour galopent vaguement.

Digitized by Google

Tout à coup, un coursier sur ses pas les entraîne ;
C'est le roi du troupeau... Sombre comme l'ébène,
Sa robe sans mélange a tout l'éclat du jais.
De ses larges naseaux en tourbillons épais
Il jette au loin l'écume et vers le bois s'élance ;
Au seul aspect de l'homme une même démence
Saisit ses compagnons, et, prompts comme le vent,
Tous sur leur frère mort m'abandonnent mourant !...

Les peuples vaincus n'ont pas d'histoire, mais leurs chevaux ne disparaissent pas comme eux de la scène du monde ; ils ne se laissent pas aller à ces folles illusions, à ces accès de fanatisme, d'orgueil ou de rébellion qui sont l'écueil des nations. S'ils ne progressent pas, si la main de l'homme manque au développement de leur organisation, la nature ne les abandonne pas ; ils retrouvent toujours, dans leurs antiques berceaux, l'herbe des mêmes prairies et les eaux des mêmes fontaines. Vieille terre de Pologne, vous avez ployé un genou sanglant sous le joug de votre superbe voisine, mais vous avez conservé le noble coursier de *Sobiesky*, et les chevaux des lanciers de la grande armée n'avaient rien à envier à ceux des fiers palatins vainqueurs de Vienne.

Le cheval polonais appartient à la famille équestre des coursiers d'Odin ; il joint à la taille développée des chevaux du Nord le feu et l'énergie du cheval du Midi.

La nation polonaise fut célèbre, au moyen âge, par ses races chevalines, et la première page de son histoire, comme celle de la Perse, est une chronique équestre.

Nous lisons dans l'ouvrage de M. de Marmier :

« Parmi les traditions des âges merveilleux de la Pologne, on trouve le récit d'une course de chevaux qui devait donner au vainqueur la couronne de son pays. Le roi For-

Digitized by Google

geron Prezemislas venait de mourir ; on convint d'assigner une course de chevaux, et l'on déclara que celui qui arriverait le premier au but proposé aurait la couronne.

« Un des concurrents, nommé Leszek, pour mieux assurer ses succès, eut recours à l'artifice. Il s'agissait d'une couronne, et tous les moyens lui étaient bons pour l'obtenir. La lice était marquée dans une vaste plaine sur les bords du Prondnik, qui se jette dans la Vistule, à l'est de Krakovie : il la sema de fers pointus qu'il couvrit de sable, et se traça lui-même une route où il pouvait courir sans danger. Il ferra même son cheval contre l'usage ordinaire, et y employa des fers entiers et épais, en cas que, par mégarde, il donnât lui-même dans les piéges qu'il avait tendus. Deux jeunes gens inconnus les aperçurent : cherchant à s'amuser, ils s'exercèrent à pied dans la carrière, en attendant que le peuple fût assemblé.

« Surpris de ce qu'ils voyaient, et fouillant plus avant, ils reconnurent le sentier que s'était réservé l'auteur de ce stratagème et les marques mêmes qui l'indiquaient. La crainte empêcha l'un de découvrir ce mystère; l'autre conçut d'abord le dessein d'en profiter.

« Les candidats arrivent. Toute la nation, dans le silence, attend le moment qui va lui donner un souverain. Leszek court avec force; personne ne peut le devancer. Le jeune homme, courant à pied, cherche à lutter avec lui. On rit de ses efforts. Il poursuit sa route, jusqu'à ce qu'arrivé à la borne, et voyant le cavalier prêt à recevoir la couronne, il découvre sa trahison. Ceux qui étaient restés en chemin l'avaient déjà reconnue. Ils s'élevèrent eux-mêmes contre Leszek et demandèrent sa mort. Le peuple indigné le mit en pièces; et, par un caprice qui se ressent de la simplicité

Digitized by Google

de ces vieux temps, mais qui marquait aussi un grand fonds de droiture et de bonne foi, il déféra le trône au jeune homme qui l'avait gagné en effet, admirant sa noble audace ; les palatins eux-mêmes approuvèrent ce choix, et il monta sur le trône sous le nom de Leszek VI. »

Lorsque Henri de France s'assit sur le trône des Jagellons, les nobles polonais vinrent au-devant de lui, montés sur de magnifiques chevaux qui firent l'admiration des seigneurs français de l'escorte du jeune roi.

Le cheval polonais a été chanté par les poëtes, il vit dans les légendes et partage la gloire des vieux guerriers vainqueurs des Turcs, dans les souvenirs traditionnels de la nation.

Voici une de ces ballades :

LA MORT DU GUERRIER.

« Le brouillard est tombé sur la mer bleue et la douleur sur le cœur ardent ; le brouillard ne se dispersera pas sur la mer, la douleur ne s'éloignera pas du cœur.

« Ce n'est pas un astre qui brille sur la plaine lointaine, c'est un petit bûcher qui fume. Auprès du bûcher est un tapis de soie, et sur ce tapis de soie est couché le jeune homme audacieux.

« Il presse son mouchoir sur sa blessure mortelle et tente d'arrêter son sang brûlant et impétueux. Auprès de lui est un fier coursier qui frappe du pied le sol humide comme s'il voulait parler à son maître.

« Lève-toi, dit-il, beau jeune homme, mets-toi sur ma croupe, et je t'emporterai sur la terre natale, vers ton père,

Digitized by Google

vers ta mère, vers tes parents et tes petits enfants, et vers ta jeune épouse.

« Le jeune homme audacieux soupire ; sa forte poitrine palpite ; ses blanches mains retombent fatiguées ; sa blessure mortelle s'est rouverte, son sang coule comme une rivière, et il dit à son cheval :

« Ah ! mon bon coursier, mon coursier fidèle, mon fidèle camarade de bataille au service du tsar, dis à ma jeune épouse que je suis marié avec une autre femme, que j'ai pris pour dot la plaine déserte, que l'épée aiguë nous a fiancés, et que la flèche acérée nous a réunis sur la couche nuptiale. »

A certaines fêtes de l'année, les jeunes filles se font donner un cheval et un chariot, et s'en vont dans le village en chantant :

« Dans les prairies, dans les prairies vertes, sur une herbe tendre, le bon paysan faisait paître ses forts chevaux. Leurs pieds sont liés avec de la soie, leurs crinières sont ornées de perles fines. Pourquoi ne boivent-ils pas l'eau de la source ? Pourquoi ne mangent-ils pas l'herbe tendre ? Pourquoi restent-ils immobiles ? Ils ont pressenti quelques malheurs ; ils ont prévu qu'ils allaient faire un long voyage. »

Les courses de chevaux sont fort anciennes en Pologne ; elles font encore l'amusement favori des jeunes Polonais. Les plus fameuses se célèbrent ordinairement dans les allées d'Uiardow, magnifiques avenues bordées d'arbres et de verdure.

La Pologne, réunie à la Lithuanie, fut un jour la nation la plus puissante du monde ; mais la division se mit parmi les grands, et chacun vendit sa part de royauté pour satisfaire sa rancune ou son dédain. Depuis deux cents ans, dix

Digitized by Google

partages ont eu lieu, et celui qui lui fut le plus funeste eut lieu tandis que sa sœur, la pauvre France, ne pouvait la secourir, subissant alors le joug honteux que d'odieux tyrans lui imposaient sous couleur de liberté.

On conçoit que la race équestre eut peu à gagner parmi tous ces désastres, aussi n'avons-nous rien à dire du cheval polonais moderne ; mais ce beau pays n'est pas voué à une éternelle misère; un jour il réparera ses ruines, il respirera, tranquille et fier, à l'ombre d'institutions fortes et fécondes ; un jour on verra le cheval polonais le disputer aux plus dignes coursiers de l'avenir. Les destins réaliseront pour lui la prédiction du poëte :

« Les champs que l'on traverse ne sont plus soumis à la verge du despotisme ; un peuple libre et fort les féconde par son travail, les défend par son courage ; les châteaux élevés sur les collines ne sont plus déserts et silencieux ; sur les remparts j'entends sonner le cor du gardien qui annonce l'arrivée d'une troupe d'hommes d'armes; sur le pont-levis, les chevaliers passent fièrement avec leur armure de fer, leur casque empanaché et leur glaive étincelant. Dans les villes, les cloches résonnent, les églises sont parées comme pour un jour de fête, les fifres et les cymbales retentissent avec les chants nationaux ; une foule joyeuse, bruyante, exaltée, inonde les rues et les places et se précipite vers les portes couvertes de guirlandes de fleurs, et les arcs de triomphe ornés de signes symboliques. Sur le chemin, on voit de loin flotter un nuage de poussière, et à travers ce nuage on distingue les hetmann avec leurs chevaux fougueux et leurs larges cimeterres revêtus de pierres précieuses, les palatins avec leur ceinture d'or et leur aigrette de diamants, et des cohortes de grands seigneurs, plus riches que des

Digitized by Google

rois, et des légions de gentilshommes rapportant en triomphe les dépouilles de leurs ennemis, traînant captifs après eux les chefs des tribus tartares. Salut à vous, jours heureux de la Pologne, jours de magnificence et de batailles, de triomphe et de galanterie, où l'amour de la gloire palpitait dans tous les cœurs, où le sourire de la beauté se mêlait à toutes les victoires! Salut à vous, nobles enfants de cette contrée, Sobieski, Kosciusko, vous tous qui avez vaillamment combattu pour l'honneur de votre patrie, vous qui l'avez soutenue sur le penchant de sa ruine, et qui l'auriez sauvée, si elle eût pu être sauvée! »

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Chevaux armoricains : Le Danemark, le Holstein, le Vurtemberg, la Belgique, la Bavière, la Hollande, le Hanovre et le Mecklembourg. — Chevaux du Nord : la Suède, la Norwége, la Finlande, l'Islande et la Laponie.

La grande et forte race de chevaux si ancienne et si renommée du carrossier armoricain occupe sur la carte du monde un espace de huit degrés environ. Nous la retrouvons en France depuis la Bretagne jusqu'aux vertes vallées du Calaisis, et, en Angleterre, depuis la pointe de Falmouth jusqu'à la Tweed, qui sépare ce royaume de l'Écosse. Nous allons nous occuper ici de quelques contrées spéciales que l'on a considérées comme le berceau de la forte espèce de tirage, en opposition avec la race légère, dont le berceau est attribué à l'Orient. Ces deux types, comme tous ceux qui existent sur la surface de la terre, sont le produit du sol et du climat. Comme tous les autres, ils peuvent se modifier en changeant de latitude, ou par les soins et l'in-

Digitized by Google

telligence de l'homme. Il est prouvé maintenant qu'on peut faire descendre la plus pure race de l'Orient au dernier degré de la dégénération ou à l'ampleur la plus exagérée; et, si l'on ne peut pas également ramener le grossier cheval de trait au type gracieux du cheval d'Orient, c'est qu'il est en toutes choses plus facile de descendre que de monter.

Facilis descensus Averno est,
Sed revocare gradum superasque adire ad auras,
Hoc opus, hic labor.

Le cheval qui mérite à tous égards d'être placé en tête de cette famille est le cheval danois, formant le dernier anneau de cette chaîne magnifique qui, depuis la pointe du Conquet, dans la petite Bretagne, longe l'Europe maritime jusqu'à la pointe Skogen, au diocèse d'*Alborg*, et qui, sous le nom de destrier au moyen âge et de carrossier au nôtre, est et fut le cheval de tous les services, soit en paix, soit en guerre. Le Danemark est, comme nous l'avons vu, un pays très-anciennement renommé pour sa race chevaline, nous avons dit ailleurs que son nom signifie : *Province des hommes de cheval*. Les Romains faisaient grand cas des chevaux danois, qu'ils attelaient à leurs chars et qui formaient en grande partie la monture des chevaliers. Pendant tout le moyen âge, le cheval danois fut recherché par les hommes d'armes, principalement comme cheval de tournoi ou cheval de bataille, c'était *le grand cheval* des légendes, d'où est venu le proverbe : *Monter sur ses grands chevaux*. Le cheval danois, en effet, était remarquable par sa haute taille, sa tête fière ornée de petites oreilles, son chanfrein busqué, et ses lèvres fines *qui auraient bu dans un verre*, comme

Digitized by Google

disaient les anciens écuyers. Son encolure était rouée et majestueuse, ses épaules étaient un peu rondes, ses membres forts, nets et bien dessinés, sa crinière et sa queue épaisses et ondoyantes, ses pieds un peu trop larges, ce qu'il devait à l'humidité du sol et des prairies.

Mais ce qui le faisait remarquer surtout, c'était son beau poil pie, tigré ou blanc comme le lait, qui lui donnait un cachet tout particulier et tout différent des autres races. Le cheval danois provenait du croisement des chevaux orientaux avec les juments indigènes; il est probable que c'étaient des chevaux venant d'Espagne et de Barbarie, chez lesquels dominait la forme de tête que l'on appelle *busquée*, ce qui, joint à la consanguinité et à la mode qui exagère tout, fit arriver cette particularité à un degré tel, qu'elle devint une véritable difformité. Les contrées les plus favorables pour l'élève du cheval sont l'Oldembourg et le Jutland. Ces chevaux à la vaste poitrine, à la démarche altière, et doués en général de la plus grande docilité, se trouvèrent tout formés quand l'usage des carrosses et des voitures s'introduisit dans les mœurs publiques, vers le seizième siècle. Aussi, non-seulement les rois et les grands seigneurs en faisaient venir pour traîner leurs équipages, mais, quand l'Europe s'occupa systématiquement de l'élevage du cheval, elle prit pour modèle du carrossier le cheval danois. Le vieil auteur *Winter* le cite parmi les principaux types d'amélioration pour la formation d'un haras. Quel que soit, en effet, le jugement favorable ou défavorable que l'on puisse porter sur l'effet que ce croisement produisit dans les races européennes, et principalement dans les races françaises, on doit reconnaître que pendant deux siècles environ, ainsi que nous le verrons plus loin, le cheval dont nous avons

Digitized by Google

fait le portrait convenait merveilleusement au service auquel il était destiné. Le beau cheval danois, par ses qualités, et même par ses défauts, est le carrossier parfait. Cette tête superbement et fièrement portée, cette ganache mince qui permet à l'encolure le plus beau ramener, ces allures trides et cadencées, cette crinière ondoyante, cette queue attachée haut, ce rein un peu bas qui fait paraître l'encolure plus relevée, enfin ce poil si brillant sous l'équipage, tel était, tel est encore le carrossier, mais les carrosses ne sont plus!

Les rois de Danemark possédaient depuis de longs siècles près de Copenhague un haras magnifique, ou naguère encore on entretenait près de deux mille chevaux; ces chevaux étaient marqués par une lettre initiale à une cuisse, et à l'autre par la date de leur naissance. Cette coutume, empruntée à l'Espagne, vient encore corroborer l'opinion que nous avons émise que les premiers producteurs employés en Danemark étaient des chevaux espagnols.

Le duché de Schleswig-Holstein, qui touche au Danemark, peut lui être comparé pour le genre de son espèce chevaline; cependant la nature des prairies de cette province donne au cheval des formes plus massives, et plus d'empâtement dans les extrémités; mais des soins habiles, et d'heureuses introductions de types étrangers, ont modifié ces dispositions naturelles. Aussi les chevaux du Holstein se sont-ils fait une haute réputation parmi les espèces carrossières. L'agriculture, l'élève des bestiaux, et l'éducation du cheval particulièrement, ont fait de remarquables progrès dans cette contrée. L'importation des chevaux est une des principales branches du commerce; et, grâce aux infatigables et patriotiques efforts du duc de Schleswig-Holstein.

Digitized by Google

Augustenburg, qui a introduit le cheval de pur sang dans ses États, le cheval du Holstein s'est placé en première ligne parmi les espèces dites du Nord. Nous devons ici rendre un double hommage au duc hippiatre, auteur d'excellents ouvrages sur la question chevaline, il a encore formé lui-même, dans l'île d'Alben, le haras d'Augustenburg. Bien que cet établissement date seulement de quelques années, il compte déjà parmi les plus importants de l'Europe. Le système d'amélioration suivi dans le Holstein est celui de l'Angleterre; pour un esprit judicieux, il n'y avait pas d'autre marche à suivre : les mêmes causes produisent les mêmes résultats dans des circonstances pareilles. Les phénomènes identiques de sol et de climat se retrouvent dans ces deux pays sous des latitudes égales; il n'y avait donc qu'à transporter la race anglaise sur les bords de l'Elbe, en la soumettant aux lois qui président à sa conservation, pour la voir se continuer aussi parfaite.

Maintenant, non-seulement le Holstein suffit à sa consommation, mais encore, ainsi que nous l'avons dit, il fournit à l'exportation, concurremment avec le Mecklembourg et le Hanovre, une grande partie des chevaux que les États inhabiles vont mendier honteusement à leur porte.

Le *Wurtemberg* n'était pas spécialement renommé pour ses races chevalines, et encore maintenant l'amélioration qui s'y est développée tient-elle plus aux soins intelligents et à la volonté ferme des souverains de ce pays qu'à ces causes naturelles qui indiquent à l'homme la voie industrielle dans laquelle il doit marcher. Déjà, vers la fin du dix-septième siècle, des haras avaient été créés sur les mêmes bases que ceux d'aujourd'hui. Ces haras arrivèrent à un haut degré de prospérité sous le règne du duc Charles-

Digitized by Google

Alexandre, et l'exportation des chevaux, signe éclatant de la prospérité hippique d'un pays, rapporte au Wurtemberg des sommes considérables.

Les guerres et les invasions vinrent modifier cet état de choses. Ce pays eut beaucoup à souffrir des troubles qui signalèrent la fin du siècle dernier et le commencement de celui-ci; et, malgré la sollicitude éclairée de Frédéric II, et les sages règlements qu'il fit à ce sujet, la campagne désastreuse de 1812 ruina pour plusieurs années l'industrie chevaline du Wurtemberg. Cependant le gouvernement ne se découragea pas; dès les premiers jours de paix, les haras furent rétablis et sagement administrés; on comprit que la prospérité hippique tenait à l'écoulement facile et avantageux des produits; le roi ordonna que ses écuries ne fussent montées qu'en chevaux indigènes, l'exemple de la cour fit loi, comme il est d'usage, et en peu d'années le Wurtemberg fut en état non-seulement de remonter sa cavalerie et de faire face à tous les besoins du luxe et du commerce intérieur, mais encore de fournir un nombre considérable de chevaux à l'exportation étrangère. L'importation, au contraire, se borna exclusivement aux étalons et aux juments de races distinguées destinées à l'amélioration.

Le principal haras est celui de Marbach, situé à peu de distance de Stuttgard, au bailliage de Musingen, dans un paisible et silencieux vallon, sur la gauche de la rivière de l'Alp; il se compose de juments des races orientale, anglaise, française, hongroise, mecklembourgeoise, et trotteuse de l'Ostfriesland. Les étalons, qui font l'hiver le service des écuries de la cour, appartiennent aux races arabes et anglaises.

Digitized by Google

L'amélioration est basée principalement, comme dans plusieurs haras d'Autriche, sur le sang arabe, et les résultats qui en sont la suite prouvent que la réussite dans les choses de la nature ne tient pas autant à l'absolutisme dans la forme qu'à la persévérance et surtout à l'intelligence dans le fond des idées ; qu'importe, en effet, que la lumière soit prise à tel ou tel flambeau pourvu que ce soit la lumière?

Le cheval de la Belgique moderne est l'ancien cheval flamand, dont le nom a, dit-on, servi à faire donner le sobriquet de *flandrin* à un homme grand et efflanqué. Cette dénomination peint du reste assez bien le cheval de cette contrée, qui n'a jamais eu d'autre réputation que celle du poids et de la taille. C'est principalement le type du cheval flamand qui domine dans les tableaux de bataille du dix-huitième siècle; l'école flamande, en effet, fut en vogue à cette époque, et recherchée pour la vérité et le naturel de son faire. Les peintres de ce pays copièrent le cheval qu'ils avaient sous les yeux, il s'y joignit un certain mélange du type antique, que l'on baptisa du nom de cheval héroïque, et l'usage s'introduisit de monter les combattants, héros et rois, sur un monstre fabuleux qui n'a jamais existé que sur la toile.

Un grand nombre de personnes et même d'artistes pensent encore que les hommes d'armes du moyen âge étaient montés sur des chevaux de cette espèce, représentés aujourd'hui par notre cheval de trait : une forte tête, une encolure épaisse, une crinière abondante, une croupe arrondie, des membres chargés de crins, et des pieds larges et plats; tandis que les anciens bas-reliefs, les vitraux et les vignettes des missels, les tapisseries antiques et les sceaux des chartres les peignent sous l'aspect qui leur appartient,

Digitized by Google

celui du plus beau et du plus vigoureux demi-sang de notre époque. Souvent même on se servait des chevaux de pur sang, témoins les chevaux ramenés par Richard, le cheval espagnol de Guillaume le Conquérant, et une foule d'autres. Nous traiterons ailleurs la question du cheval artistique. Revenons au cheval belge.

Depuis plusieurs années que la Belgique forme un État séparé, la sagesse de ses habitants, l'habileté de son roi, lui ont fait des loisirs de paix et de confiance qui ont élevé au premier rang sa situation agricole, déjà si favorisée par la nature. La question chevaline y a été étudiée avec une conscience et une hauteur de vues qui méritent tous les éloges. Le système anglais y est adopté avec tous ses développements, des courses ont lieu sur plusieurs hippodromes, et des éleveurs intelligents et zélés s'efforcent de placer la Belgique au nombre des contrées hippiques de l'ancien continent.

La Bavière, séparée par le Rhin, nous offre une partie presque française, qui a conservé nos institutions et nos lois; c'est de celle-ci dont nous parlerons d'abord

La Bavière rhénane est l'ancien pays de Deux-Ponts, dont les races chevalines avaient acquis une haute réputation. Le haras de Deux-Ponts avait été fondé par le duc Christian, il était formé de chevaux et de juments d'origine orientale. Le mérite des reproducteurs était éprouvé par des chasses à courre, qui remplaçaient à cette époque les courses encore inusitées, comme institution, sur le continent. On sait qu'après la conquête de la Bavière, faite par la France, le haras de Deux-Ponts fut conservé, que d'excellents étalons arabes y furent placés, et qu'il acquit, sous l'habile direction de M. Strubberg, une grande prospérité.

Digitized by Google

Lors de l'invasion de 1814, tous les étalons furent amenés en France et placés la plupart au haras de Rosières.

Redevenu bavarois en 1815, le vieux haras répara ses pertes, des chevaux supérieurs de race orientale y furent conduits, ainsi que quelques belles juments anglaises ; on y remarque enfin plusieurs étalons des diverses races allemandes, et même de race française. Quoi qu'il en soit de ces éléments variés, le système qui domine est celui de l'amélioration par les races orientales, et peut-être nulle part les croisements du sang oriental pur avec la jument du Nord n'a produit des résultats plus brillants par leur forme et leurs qualités que dans la Bavière. L'existence du cheval deux-pontois était un de ces phénomènes physiologiques qui donnent un si puissant intérêt à la science chevaline. Procédant comme le cheval anglais du cheval d'Orient, il en avait la grâce et la fierté, le liant et la souplesse, mais il n'avait pas, comme son illustre rival, subi la terrible épreuve des courses, baptême indispensable sans lequel le noble sang perd, dans nos froids climats, la chaleur qu'il a puisée aux rayons du soleil. Cependant, il faut le dire, les chasses, l'attelage, le service du manége ou de la guerre, servaient aussi à développer chez le cheval de Deux-Ponts ses qualités natives, et à désigner les types d'amélioration ; aussi les hommes de guerre principalement avaient-ils en haute estime cette variété célèbre dont la France a possédé longtemps une branche importante, mais qu'elle n'a su ni conserver, ni transformer utilement, comme nous le dirons plus loin.

La vieille Bavière possède le haras de Rohrenfeld, qui appartient en propre au roi ; les étalons font en hiver le service des écuries de la cour, et reviennent au printemps

Digitized by Google

au haras. Ainsi qu'à Deux-Ponts, le type oriental domine comme reproducteur; cependant, depuis quelques années, le nombre des étalons anglais tend à s'accroître.

L'amélioration qui se développe dans le pays est due principalement, comme dans les autres États d'Allemagne, au soin qu'ont eu les gouvernements d'encourager la vente des produits chez les éleveurs en proscrivant le cheval étranger, et en favorisant au contraire l'exportation.

Le système des primes y est bien entendu, elles sont distribuées avec un grand éclat. Le montant de la prime, payée à l'éleveur *en écus neufs*, est contenu dans une bourse en soie aux couleurs nationales, blanc et bleu clair. On y ajoute un étendard en soie blanche, sur lequel est brodée la lettre initiale du nom du prince régnant, avec cette inscription :

Der Landes Vater dem thatigen Burger.

(Le père du pays au citoyen intelligent.)

Les courses de chevaux ont été introduites en Bavière depuis quelques années, mais elles ont peu progressé; les principales ont lieu à Munich lors de la grande fête agricole du mois d'octobre : *October Fest.*

La Hollande n'est point un pays hippique. Ce sol artificiel, conquis sur la mer par un peuple industrieux, ne fournit que des plantes aqueuses et sans saveur; l'air, constamment imprégné d'humidité, pousse au développement anormal de la masse lymphatique; et, quelques soins que l'homme puisse prendre, il ne peut vaincre la nature au point de la forcer à produire un noble et vigoureux coursier là où ses lois éternelles s'y opposent. Le cheval hollandais offre le type des plus fortes races de trait, il est de haute taille, son corps est long, sa croupe avalée, ses han-

Digitized by Google

ches sont saillantes, ses membres épais et chargés de longs poils, enfin ses pieds sont larges et plats. On voit les plus beaux types de cette espèce traîner dans les rues de Londres le fourgon du marchand de bière, couverts de brillants harnais et ornés de pompons rouges.

Le meilleur cheval de la Hollande est le cheval frison, renommé autrefois parmi les fortes races de l'Europe; son poil était noir, c'était encore le cheval d'Armorique, mais arrivé à son plus haut degré de force corporelle. Cependant, à côté de cette race indigène, le patient et judicieux Batave avait trouvé moyen de créer une espèce spéciale dont il avait développé la vitesse et l'énergie. Le cheval *hartdrave*, ou fort trotteur, fut célèbre particulièrement à la fin du siècle dernier; le hartdrave était ordinairement de couleur sombre, noir ou bai brun; sa poitrine était profonde, sa tête lourde, ses membres secs et cependant communs vers les extrémités; sa taille était élevée, et son arrière-main offrait, vers les hanches surtout, une grande puissance d'organisation. L'allure de ces chevaux était une espèce de trot désuni, tenant le milieu entre le traquenard, le pas relevé et le trot de course des Anglais et des Américains.

A l'époque encore peu éloignée où le continent n'avait point de routes voiturables, et où par conséquent le cheval de selle était le seul moyen de transport rapide pour le plaisir ou pour les affaires, le cheval hartdrave eut, comme nous l'avons dit, son ère de célébrité; mais, maintenant que d'incroyables améliorations ont modifié par toute l'Europe l'ancien système de voirie, ce genre de cheval a été remplacé chez les gens de luxe par le cheval anglais et allemand. Il s'en va comme s'en vont toutes choses, comme s'en vont

Digitized by Google

les institutions qui n'ont plus de bases, les dieux qui n'ont plus d'autels.

La race du Hanovre était peu estimée autrefois, quoique ce pays fournît depuis longtemps un très-grand nombre de chevaux au commerce extérieur. C'était plutôt par leur bon marché que par leurs qualités qu'ils trouvaient facilement acquéreur. Mais depuis plusieurs années de grands changements ont eu lieu, les méthodes anglaises ont été adoptées dans ce royaume, des chevaux supérieurs, et même de nombreuses poulinières, y ont été introduits; maintenant le cheval hanovrien se fait remarquer non-seulement par la régularité de sa conformation et sa docilité de caractère, mais encore par les qualités physiques qu'on lui avait refusées jusqu'ici. On n'admet dans les haras du Hanovre que des chevaux éprouvés par les courses; aussi, après l'Angleterre, le Hanovre est-il la nation d'Europe qui possède relativement le plus d'hippodromes. On a compris aussi que le plus puissant mobile de l'amélioration était la vente facile et assurée des produits, et par conséquent l'exclusion du cheval étranger; tous les efforts du gouvernement se sont portés dans ce sens.

L'établissement des haras date, en Hanovre, de l'année 1736; les deux principaux furent celui de *Celle* et celui de Hanovre. Les étalons de ce dernier étaient les chevaux des écuries du roi; plus tard, deux autres furent créés: Neuhaus, dans la forêt de Solingen, et Mensen, dans le cercle Hoya. Un demi-siècle avait suffi pour développer en Hanovre une haute prospérité chevaline. Vers 1800, cette industrie était la principale richesse du pays, l'exportation montait annuellement à près de six mille têtes.

Le Hanovre eut beaucoup à souffrir, comme tous les pays

Digitized by Google

voisins du Rhin, des guerres et des invasions qui signalèrent l'avénement du quatorzième siècle. L'industrie chevaline spécialement fut anéantie, mais elle se releva vers la fin de 1813, et depuis ce temps sa prospérité va toujours en croissant, par suite de la facilité avec laquelle se fait le commerce du cheval hanovrien, qui, comme nous l'avons dit, joint au mérite de la conformation celui de la douceur et d'un dressage parfait. Il faut le dire aussi, l'intelligence des gouvernants a répondu à celle des éleveurs : les uns et les autres ont compris qu'ils devaient s'unir dans une même pensée et marcher d'accord au même but. Aussi, tandis que l'administration introduisait les types améliorateurs les plus perfectionnés, et favorisait chez les éleveurs l'écoulement des produits, ceux-ci répudiaient les anciens chevaux, les bannissaient de tous leurs services, même de celui du labourage, et consacraient tous leurs soins à cette espèce de chevaux à deux fins, propre à la guerre, à la chasse, au tirage de toute nature, espèce caractéristique des besoins de la civilisation du dix-neuvième siècle, qui semble naître et s'élever presque spontanément dans certaines contrées privilégiées.

Le cheval du duché de Brunswick a beaucoup de rapports avec le cheval du Hanovre; il a progressé par les mêmes moyens. Un haras important existe à Hatzburg, et les courses de Brunswick, fondées en 1838, sont rangées depuis longtemps parmi les plus importantes de l'Allemagne du Nord.

Le Mecklembourg est, de toutes les contrées transrhénanes, la plus fameuse pour sa race chevaline; aussi, en France surtout, donne-t-on le nom de mecklembourgeois à tous les chevaux du Nord. Le mérite du cheval de cette race

Digitized by Google

consiste principalement dans l'ensemble, la force de la charpente réunie à l'élégance, la noblesse des allures, la douceur du caractère et la vigueur de la constitution. Depuis longtemps les auteurs, qui se sont répétés les uns les autres, ont consacré la ressemblance du cheval cotentin avec le cheval du Mecklembourg ; tous deux, en effet, ont été célébrés comme destriers parmi les hommes d'armes du moyen âge, tous deux aussi ont conservé cette célébrité pour les attelages de luxe de l'époque moderne.

Naguère encore l'étalon oriental régnait seul dans les haras du Mecklembourg; aujourd'hui le cheval anglais, les courses, les steeple-chases, ont passé sans altération des bords de la Tamise sur les rives de l'Elbe. Les hommes intelligents et riches se sont mis à la tête du mouvement, et, bien que ces modifications datent seulement de 1822, et n'aient été adoptées par le gouvernement que depuis quelques années, l'élève du cheval dans le Mecklembourg a atteint son apogée. Les principaux haras du Mecklembourg sont : celui du grand-duc; celui du comte de Plessen, à Ivenack; celui du baron de Biel, à Lierow ; celui du comte de Hahn, à Basedow ; et celui du comte de Basservetz, à Prebberede.

Les hippodromes sont situés à Gastron, à Doberan, à Neubrandenbourg; les courses durent plusieurs jours et sont divisées en courses de vitesse, en courses au trot, modelées sur celles qui ont lieu en France, et en steeple-chases, dans lesquels se distinguent les jeunes amateurs du pays.

Créé pour le service de l'homme, le cheval, comme le chien, est, de tous les animaux, celui qui affronte le plus aisément la diversité des climats; s'il atteint, dans les régions tempérées, l'apogée de sa puissance, de son énergie et de

Digitized by Google

sa beauté, il accompagne son maître sous la zone torride et le suit encore près des glaces du pôle.

Les autres animaux ont leurs zones habitables spéciales, leurs limites, au delà desquelles ils ne vivent plus que d'une vie de misère et de chétiveté. Mais le cheval et le chien, quoique subissant de grands changements, semblent se revêtir d'une vie nouvelle et se transformer au gré des climats et des besoins qu'ils imposent à l'homme. Le cheval du Nord n'est plus, il est vrai, le coursier oriental, à la peau fine, aux crins soyeux, ni le puissant destrier des vallées herbues des plages armoricaines; mais c'est encore le serviteur utile et patient, l'ami de la famille; c'est le roussin laineux du Batave, ou le poney des Orcades, à la crinière frisée et ondoyante. Longtemps, les nations du Nord sommeillèrent dans leur sauvage enfance; elles s'éveillèrent à la vie, lors du brisement de l'ancien monde. Nous les avons vues suivre la trace sanglante d'Attila, ou monter sur les barques normandes à la suite de Rollon; nous avons alors répété ce que l'histoire nous avait appris de leurs chevaux et de leurs habitudes cavalières. Nous n'aurons à nous occuper ici que des nations modernes, qui habitent maintenant le nord de l'Europe.

Nous commencerons par la Suède : Les chevaux de ce pays ont peu de réputation; ceux qui appartiennent à l'aristocratie ont beaucoup d'analogie avec les chevaux danois dont ils descendent, quoique des mélanges judicieux aient été faits avec le cheval oriental et le cheval anglais. En général, la race du pays est petite, d'une conformation régulière et arrondie; ils sont vigoureux et rapides comme tous les chevaux montagnards. Dans plusieurs provinces, on les abandonne durant l'hiver dans de vastes landes,

Digitized by Google

et on les reprend à l'entrée du printemps pour les travaux des campagnes, le service du commerce et des voitures publiques. En général, les Suédois sont moins compatissants envers leurs chevaux que leurs voisins les Danois; souvent, après une longue course ou des travaux épuisants, on voit sur le bord du chemin un pauvre animal, debout et haletant, broutant les chardons et les ronces du chemin; quelquefois le conducteur y ajoute des croûtes de pain dur, mais c'est un luxe qui ne s'accorde que rarement. Heureusement, la nature bienveillante, qui ménage le vent à la brebis privée de sa toison, accorda au cheval suédois un cuir épais, un caractère patient, et lui apprit à faire sa nourriture des moindres miettes tombées de la table providentielle.

La Norwége n'est point une contrée hippique. Depuis les temps les plus reculés, l'habitant de ses contrées apprit à voler sur mer, à courir sur les rames en mouvement, comme disent les anciens fabliaux normands; mais, quoiqu'il y rende encore d'utiles services, l'aspect du cheval, dans ces froides régions, n'a plus cette grâce et cette poésie qui fait naître, dans des pays plus privilégiés, une affection profonde entre l'homme et son magnifique esclave. Le cheval norwégien est de taille médiocre : sa tête est forte, son encolure courte, son poil long et terne, sa queue touffue et frisée; en général, son aspect est misérable; et, bien que ses qualités le fassent encore rechercher pour le tirage des traîneaux et le service intérieur, il faut malheureusement admettre que là, plus qu'en aucun lieu du monde, le cheval est réduit à l'état de bête de somme.

Cependant, une espèce se distingue au milieu de cette variété dégénérée, c'est le cheval trotteur, appelé trauvère,

Digitized by Google

depuis un temps immémorial. Le cheval trauvère a acquis une haute célébrité parmi les races du Nord pour sa vitesse et sa résistance au travail. On voit des chevaux de cette espèce franchir d'énormes distances, attelés, l'été, aux voitures légères, l'hiver, aux traîneaux qui les remplacent. Souvent aussi ces chevaux sont employés à la selle. Plusieurs contrées de la Norwége sont encore privées de routes, et les habitants ont conservé l'usage du cheval, mais plutôt, ainsi que nous l'avons dit, comme machine animée servant à transporter le voyageur d'un point à un autre, que comme compagnon de plaisir et de gloire.

Dans plusieurs pays du Nord. l'usage du cheval est presque aussi connu que chez les peuples orientaux; mais là c'est un instrument, ici c'est un ami.

Le cheval islandais est arrivé au dernier degré de l'échelle animale; il baigne sa longue crinière dans les eaux de la mer glaciale, et, cependant, il conserve encore un cachet particulier, qui le distingue de tous les autres animaux de la création.

Le cheval islandais est ordinairement de couleur baie terne; son poil est long, sa queue touffue, sa croupe courte et avalée, sa poitrine large, son encolure courte, son œil petit, son chanfrein long sans être busqué, sa ganache forte et épaisse; ses jambes sont sèches et peu garnies de poil, mais les tendons sont entièrement noyés dans les tissus; le sabot est bien fait, le corps et le rein sont bien conformés, enfin, la taille ne s'élève pas au-dessus d'un mètre à un mètre vingt centimètres au plus.

Pauvre ou riche, l'habitant d'Islande ne voyage jamais qu'à cheval, et les traditions du pays conservent le souvenir des services rendus à chaque famille par ce précieux

Digitized by Google

serviteur ; aussi, dans la hutte enfumée du paysan, le siége d'honneur est formé par ces têtes de chevaux, blanchies par le temps, qu'on trouve dans les grands bois et les pâles bruyères.

Nous ne pouvons mieux terminer le portrait du cheval d'Islande que par le récit suivant que nous empruntons à M. Marmier :

« Tous les voyages se font avec des chevaux d'une race particulière, des chevaux petits comme ceux de la Corse, forts et adroits comme ceux des Pyrénées, agiles comme les poneys de l'Irlande. La nature les a donnés, comme une compensation, à cette pauvre terre d'Islande, car ils sont doués d'une patience, d'une douceur, d'une sobriété admirables. Le voyageur peut se fier à eux quand il gravit les montagnes, quand il traverse les marais. L'instinct les guide à travers les sinuosités les plus tortueuses et le sol le plus fangeux. Là où ils posent le pied, le terrain est sûr ; s'ils tâtonnent, c'est qu'ils cherchent leur route ; s'ils résistent à la bride, c'est que le cavalier se trompe. Quand ils ont voyagé tout le jour, l'Islandais les lâche au milieu des champs ; ils s'en vont ronger la mousse des rochers et reparaissent le lendemain, frais et dispos comme la veille. Quand vient l'hiver, le sort de ces pauvres bêtes est bien triste. Le paysan, qui n'a jamais assez de foin pour nourrir tout son troupeau, garde seulement un ou deux chevaux et chasse les autres dans la campagne. C'est grande pitié que de les voir alors errer au hasard pour chercher un peu de nourriture et un abri. Ils grattent le sol avec leurs pieds pour trouver sous la neige quelques touffes de gazon. Ils s'en vont au bord de la mer mâcher les racines flottantes des jucus ; quelquefois on les a vus ronger les planches hu-

Digitized by Google

mides des bateaux. Lorsque le printemps arrive, beaucoup d'entre eux ont péri, et ceux qui résistent à la disette et à la rigueur de l'hiver sont tellement maigres et exténués, qu'à peine peuvent-ils se soutenir; mais, dès que la neige est fondue et que l'herbe pousse, ils reprennent leur vigueur.... Aussi, dit encore M. Marmier, celui qui étudie la nature sous ces divers aspects doit-il une belle page à ces pauvres et chétifs animaux qui, sur une terre ingrate comme celle d'Islande, partagent toutes les privations, toutes les misères de l'homme. Pour moi, dit-il, dussé-je faire rire ceux qui n'ont jamais compati aux misères des animaux, j'avouerai que, dans mes excursions en Islande, j'ai souvent pressé avec attendrissement la tête de mon cheval qui me portait si patiemment à travers les sentiers rocailleux, qui n'abusait ni de mon ignorance des chemins ni de ma maladresse de cavalier, et, lorsqu'il m'arrivait de le frapper, à le voir pencher humblement le cou et reprendre une nouvelle allure, je me sentais saisi d'une sorte de remords, comme lorsqu'on commet une injustice.

« Au commencement de juin, il est toujours assez difficile de se procurer de bons chevaux. Pendant l'hiver, on ne leur donne qu'une chétive ration; ils dépérissent jusqu'à ce qu'au printemps on les reconduise dans les pâturages, et il faut qu'ils y restent quelques semaines pour reprendre leurs forces. »

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des chevaux allemands, la Prusse, l'Autriche, la Hongrie, la Servie.

Parmi les nations de l'Europe centrale, la Prusse est essentiellement la plus cavalière. Sa position géographique la force à tenir le balancier politique entre les civilisations jeunes et vieilles du continent. Cet état de choses nécessita, dès longtemps, l'organisation toute guerrière de ce peuple, dont on a pu dire justement : « On ne sait où com-« mence son état militaire, où finit son état bourgeois ! » La Prusse a sans cesse sur pied une armée considérable, et surtout forte en cavalerie, afin de pouvoir lutter avec les nations voisines, dont la plupart entretiennent, à peu de frais, dans leurs vastes steppes, d'immenses troupeaux de chevaux. Le caractère prussien est un mélange de bon

Digitized by Google

sens, de grandeur et de ténacité, qui convient merveilleusement aux destinées de ce peuple : c'est un honneur pour lui d'avoir compris que la question chevaline intéressait sa puissance et sa nationalité.

Ce fut au moment où la France, après la prodigieuse apogée de sa gloire, se laissait retomber dans cette stupide barbarie qui suit les civilisations et détruisait les institutions qui avaient élevé si haut sa puissance; au moment où, avec tant d'autres fondations utiles, les haras français étaient tranchés par la sape des Vandales, que la Prusse adoptait, non le système mixte qui avait été établi en France par Louis XIV, mais une organisation régulière, qui subsiste encore avec d'utiles modifications, et qui avait la plus grande analogie avec l'administration des haras restaurée, en 1806, par Napoléon. Vers 1786, le gouvernement prussien avait posé les bases de l'organisation de ses haras.

Des établissements furent formés dans de vastes domaines, achetés ou concédés par la couronne. Le roi Frédéric-Guillaume illustra son règne par l'appui qu'il donna à l'institution naissante, et, pour preuve de sa sollicitude, il permit que le haras de Neustadt portât son nom. Comme tout était à faire, on chercha les éléments partout : l'Europe, l'Afrique et l'Asie furent mises à contribution; l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne, le Maroc, l'Arabie, fournirent leur contingent; les savants dirent qu'il n'y avait point là de principes, mais la Prusse avait besoin de chevaux et non point de principes; elle réussit.

Quatre grands haras, *Haupt-Gestut*, furent établis en Prusse, comme quatre sources fécondes d'où le cheval national devait jaillir.

Trakhenen, dans la vieille Prusse: *Neustadt*, sur la ri-

Digitized by Google

vière de *Dosse*; *Gradita*, dans les provinces saxonnes, et *Vesra*, près d'Erfurth.

En outre, dix dépôts d'étalons, *Land-Gestut*, furent établis dans les contrées les plus favorables à la production.

Jusqu'à la guerre de 1806, l'amélioration marcha à pas de géant, et la Prusse se vit en état de ne plus rien demander à l'étranger; mais la guerre de France vint sécher dans son germe cette prospérité naissante; les haras et les dépôts furent dépouillés de leurs principaux reproducteurs, et l'espèce améliorée fut complétement détruite. Il serait difficile, dit M. de Montendre, d'énumérer la quantité de chevaux enlevés de certaines contrées, situées sur les bords des fleuves; par exemple, le riche et fertile pays, entouré par les deux bras de la Vistule, connu sous le nom de l'*île de Nogat*, a nourri, habillé, équipé et monté, pendant deux ans, la plus grande partie de nos régiments, contenus dans ces opulents villages : les bords de l'Oder, ceux de l'Elbe, ont fourni des milliers de bons et beaux chevaux.

Voici un fait, raconté par le même auteur, qui prouve tout le soin que les pauvres Prussiens mettaient à dérober leurs richesses hippiques à l'exploitation des vainqueurs :

Un régiment de dragons était disséminé dans plusieurs villages, au milieu des belles prairies qu'arrose la Vistule; depuis plus de trois mois, une compagnie occupait une ferme isolée, mais très-considérable. Un grand nombre de chevaux, de bœufs, de moutons avaient été fournis par le fermier, soit pour le régiment en particulier, soit pour l'armée en général. Tous étaient remarquables par leur beauté, et la ferme avait la réputation de posséder les plus belles races du pays. Cependant, un magnifique étalon avait pu, selon le dire du fermier, être emmené au loin avant notre

Digitized by Google

arrivée, ainsi que des poulinières et des poulains précieux. Un jour, un paysan, qui croyait avoir à se plaindre du fermier, vint trouver l'officier qui commandait ce détachement et l'avertit que le magnifique étalon, qu'on croyait parti, était caché dans la ferme; le lieu, il ne put l'indiquer, mais il jura que le cheval ne pouvait être ailleurs.

D'après cette assertion, on fit, plusieurs jours de suite, toutes les recherches possibles, mais sans rien découvrir; on pensa que le paysan en avait imposé, ou était dans l'erreur, car on ne cache pas un cheval, et un étalon surtout, comme on cache une poule ou un lapin.

On avait donc renoncé à rien découvrir concernant l'étalon si vanté, lorsqu'un soir l'officier lui-même, s'étant relevé par hasard, et ayant regardé par une petite fenêtre qui donnait dans une des cours de la ferme, aperçut du mouvement. Curieux de savoir ce qui pouvait se passer à une heure aussi avancée de la nuit, il chercha à découvrir ce qu'on faisait dans la cour, au milieu de laquelle se trouvait une énorme meule de paille entourée de fagots. Deux ou trois personnes, dont l'une portait une lanterne, étaient occupées à déranger les fagots; après en avoir enlevé deux ou trois, elles disparurent dans le flanc de la meule et furent très-longtemps sans reparaître; enfin, elles sortirent de leur cachette, remirent les fagots en place et se retirèrent.

L'officier ne pouvait deviner ce que ces hommes avaient été faire dans l'intérieur de la meule; il soupçonnait cependant qu'on pouvait y avoir caché des provisions ou des armes; il résolut de s'en assurer : dès le lendemain, préoccupé de cette idée, il fit venir, à la pointe du jour, quelques cuirassiers, et, en présence du fermier et de ses gens, il fit déranger les fagots. On ne vit rien d'abord, le tour de la

Digitized by Google

meule paraissait intact; cependant, à force de sonder, on découvrit un endroit où la paille était moins tassée. Bientôt on trouva un passage étroit, dans lequel un homme à peine pouvait se glisser. Au bout de ce passage, un grand espace vide, occupé par quoi? par qui? par un cheval. Évidemment, la meule avait été faite au-dessus de lui, car on fut obligé de la défaire pour le faire sortir de sa cachette. C'était le superbe étalon en question. On peut juger du désappointement, de la stupeur et de la douleur du fermier.

Le pays tout entier partageait son chagrin; mais, en revanche, la joie des Français était grande, la capture était importante, et bientôt, conduit au quartier général de Finkenstein, l'animal fut admiré du maître et de son brillant état-major, avant d'être dirigé sur la France, où, sous le nom de *Néron*, il a fait, pendant plusieurs années, l'orgueil d'un de nos principaux haras.

Aux malheurs de la guerre succéda le calme de la paix. On se mit à l'ouvrage, on recueillit les précieux débris échappés au pillage, et, quatre ou cinq ans après, une prospérité relative brillait déjà sur la Prusse; tant est grande et efficace la volonté d'un peuple énergique, soutenu par un gouvernement fort et respecté!

Mais un nouvel échec attendait encore la régénération de l'espèce chevaline en Prusse; les événements de 1812 approchaient, l'expédition de Russie, qui rappelait, par ses gigantesques proportions, ces torrents humains qu'entraînait au moyen âge, vers l'Orient, la voix de Pierre l'ermite, vint briser une seconde fois l'espoir de l'avenir. Le passage des armées, la mobilisation intérieure, les batailles et la misère, dévorèrent en peu de temps plus de cent mille chevaux, pris parmi les plus vigoureux et les plus nobles. Le

Digitized by Google

paysan, comme en France à cette époque, en était venu à envier le mauvais cheval, sans taille et sans figure, persuadé qu'au moins il pourrait garder celui-là.

Enfin l'Europe respira ; 1815 ouvrit une ère de paix qui, depuis, n'a été troublée que par des chocs intérieurs. La Prusse s'occupa de nouveau de l'amélioration de ses races chevalines; non-seulement les établissements furent restaurés et rétablis dans leur prospérité première, mais encore la consommation intérieure fut assurée. Le producteur, certain d'un débouché facile, se livra avec ardeur à l'élève du cheval, et la Prusse doit maintenant compter parmi les nations les plus avancées sous ce rapport; elle seule suffit à la remonte de sa cavalerie, aux exigences du commerce et du luxe, et livre encore à l'exportation un nombre considérable de chevaux supérieurs.

L'exportation étrangère est le sceau de la prospérité, comme l'importation est celui de la ruine des nations. L'amélioration primitive en Prusse eut lieu par le sang arabe; maintenant le sang anglais y est employé avec faveur. Nous n'entrerons pas dans les détails de la polémique qui s'est élevée à ce sujet, nous l'indiquerons seulement.

Le vieux défenseur du cheval arabe, M. de Burgsdorf, appelle au secours de son protégé les plus nobles souvenirs.

« J'ai vu, dit-il, en 1773, les superbes chevaux limou-
« sins et normands, fils d'étalons arabes, amenés sur le
« Rhin par les princes émigrés français ; j'en ai monté plu-
« sieurs, entre autres ceux du brave et malheureux Som-
« breuil; en d'autres temps, j'ai vu les chevaux les plus
« distingués de Deux-Ponts et d'Anspach, chez lesquels le
« sang arabe prédominait.

Digitized by Google

« Ceux tout à fait orientaux du comte autrichien War-
« tensleben.

« J'ai franchi, avec un cheval du haras de Czartorwiski,
« une palissade en planches de six pieds de haut, en pré-
« sence du vénérable comte Lindenau, auquel je dois mes
« faibles connaissances en science hippique.

« J'ai monté le superbe *Uniyau;* j'ai chassé le cerf à
« Delsarr, le renard à Rvenach; chasses si importantes et
« célèbres pour tout noble sportsman. J'ai monté les in-
« comparables chevaux de pur sang du prince Louis-Fer-
« dinand, du comte de Lindenau, du comte Arnin Boile-
« zemburg, de M. Marschal et de beaucoup d'autres ama-
« teurs, et je dois dire qu'ils ressemblaient beaucoup plus
« aux orientaux pour la forme, le sang, les allures, la
« sûreté et la durée, que les chevaux d'aujourd'hui. J'ai
« monté aussi plusieurs chevaux de selle distingués de
« S. M., élèves du haras de Frédéric-Guillaume ou de
« celui de Trakchnen, tels que *Rodric, Festin, Bellarine,*
« *Narine* et *Marie*, descendant tous de *Turc-Main-Atty.* »

M. de Burgsdorf se compare au vieux lion, qui ne cède pas, même après la blessure; il tombe de la colline sur laquelle il combattait, mais, reprenant ses forces, il s'efforce de regagner la position qu'il ne veut perdre qu'avec la vie.

On répondait à cela :

« Toutes les qualités qui forment le meilleur cheva de
« guerre se trouvent dans le cheval anglais, pour lequel au-
« cun fossé n'est trop large, aucune haie trop haute, et qui,
« pendant des jours entiers, se tient aux côtés des chiens,
« sur un terrain mou et difficile, se tire du marais le plus
« profond, et dont les courses dans la plaine ne sont pas

Digitized by Google

« surpassées par les voitures à vapeur, mais seulement par « les aérostats et les pigeons courriers. »

Ces qualités précieuses se trouvent réunies, non-seulement dans les chevaux du régiment *Melton-Mowbray*, presque tout *Thorough-bred*, ou à peu près, dans ceux des *Oxford-bleus* et des *Scotch-greys*, dont chacun présente l'idéal du cheval militaire; mais aussi, dans les chevaux de la cavalerie légère et surtout « dans les chevaux du Yorks- « hire, de l'artillerie et des batteries de fusées. Dans la « même catégorie, il faut placer presque tous les chevaux « de carrosse, qu'on voit à Londres en si grand nombre « dans la fashionable saison. »

Pour nous, nous l'avons déjà dit, qu'importe la main qui tient le flambeau, pourvu que ce soit la lumière?

Or, l'état de la question chevaline en Prusse peut se résumer ainsi, d'après l'un de ses auteurs :

« Le luxe, qui se remontait autrefois à l'étranger, se remonte maintenant dans le pays!

« L'étranger même se fournit, chaque année, d'un grand nombre de chevaux prussiens!

« Donc la Prusse est dans la bonne voie! »

On retrouve encore en Prusse l'ancienne race noire du Nord, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Le haras de Trakchnen, en particulier, en possède des types remarquables.

En Prusse, comme dans le Mecklembourg, et généralement dans toute l'Allemagne, le soin des chevaux est porté à un si haut point, que le premier domestique de la maison, auquel obéissent tous les autres, est celui qui a la charge des chevaux. Il remplace, dit M. Marmier, dans la demeure du paysan, cet important fonctionnaire des anciennes mai-

Digitized by Google

sons princières du Nord, ce *mare-schalck*, d'où nous est venu notre grand titre de maréchal.

La Prusse a tout ce qu'il faut pour compter dans les premiers rangs des nations cavalières du monde : sol fécond et climat tempéré, patriotisme éclairé, gouvernement progressif et ferme à la fois. Les hommes de cheval de ce pays sont célèbres par leurs lumières et leur pratique savante. Les rois, à l'exemple de Frédéric-Guillaume, accordent toute leur prédilection au noble animal qui fait une des principales forces de leur empire. La direction des haras, confiée au grand écuyer du roi, forme une administration indépendante, et n'a pas à craindre les brusques changements de systèmes, ou les capricieux errements d'imbéciles théoriciens. Enfin, les brillants officiers de la landwehr, toute cette jeunesse ardente, riche et intelligente, soit qu'elle se montre en habits somptueux sur la promenade de Berlin, soit qu'elle se livre au plaisir belliqueux de la chasse, dans les vieilles forêts où leurs pères chassaient l'urus et le bison, met son orgueil à faire briller le cheval national, comme, en d'autres pays, on se met à parader sur un cheval étranger.

L'Autriche, proprement dite, n'a qu'une réputation secondaire comme nation équestre ; c'est aux nations unies et surtout à la Hongrie, sa compagne chevalière, qu'elle doit ses coursiers les plus estimés, et ces établissements gigantesques, soit publics, soit particuliers, qui font l'admiration de l'Europe. Le cheval autrichien n'était autre, au moyen âge, que le roussin allemand, cheval de bagage et de suite. Cependant, dès cette époque, de fréquents croisements avec l'étalon oriental avaient modifié, dans les écuries des nobles et des grands, cette race grossière, et sou-

Digitized by Google

vent ces destriers indigènes rivalisèrent, dans les batailles et les passes-d'armes, avec ceux, plus célèbres alors, de France, d'Espagne et d'Italie.

Toutefois, ce fut vers la fin du siècle dernier, comme dans tout le nord de l'Europe, que des encouragements publics furent donnés à l'élève du cheval, et que des établissements furent fondés par le gouvernement. L'administration des haras se divise, en Autriche, en deux branches principales : les haras et les dépôts d'étalons. Les premiers, régis militairement, se trouvent sous les ordres directs du conseil aulique, et appartiennent spécialement aux contrées peu populeuses de l'empire. Les seconds se divisent en plusieurs circonscriptions et sont destinés à seconder l'administration dans les pays les plus privilégiés par la fécondité du sol et l'aisance de leurs habitants.

Les principaux haras de l'Autriche sont : Mezochegyès et Babolna, en Hongrie; Radautz, dans la Bukowine; Nemoschitz, en Bohème; Ossiak, en Carinthie, et Biber, en Styrie. Ces établissements contiennent environ deux mille juments. C'est là que s'élèvent les étalons destinés à la régénération des races et à la remonte des écuries particulières de l'empereur. Le haras de Mezochegyès est le plus important de tous. Son existence remonte au moyen âge. Il fut destiné primitivement à fournir l'armée d'un certain nombre de chevaux d'élite.

Vers la fin du dernier siècle, l'empereur Joseph lui donna le titre de haras impérial pour la cavalerie légère. Il était alors composé exclusivement de juments et étalons hongrois; plus tard, on leur adjoignit des chevaux de Siebenbourg et de Circassie; des juments du Mecklembourg, et des étalons de races et d'espèces diverses, pris dans diffé-

Digitized by Google

rentes contrées de l'Europe ; maintenant, enfin, le sang arabe domine dans les reproducteurs de ce haras.

L'établissement contient quinze mille hectares ; il possède environ trois mille chevaux, dont mille poulinières.

Les officiers des haras sont tirés des différents régiments de cavalerie ; les hommes de service sont ordinairement d'anciens cavaliers ; on choisit de préférence, pour soigner les chevaux, les habitants de la Bohème ; pour gardiens de troupeaux, les Hongrois, et pour conducteurs de bœufs, les Esclavons.

Ce haras est situé sur le flanc d'une vaste colline, dans un pays agréable et doué d'une merveilleuse fertilité. L'agriculture y est bien entendue, aucune entrave administrative et tracassière ne vient déranger les plans d'amélioration et de perfectionnement que l'expérience et la marche des idées viennent y apporter.

Le haras de Babolna est regardé comme le second de l'empire ; il est situé sur la rive droite du Danube, dans une vaste plaine qui s'étend près de Komorsa ; il contient dix mille arpents et renferme environ mille têtes d'animaux.

C'est à Babolna que sont placés les étalons arabes les plus précieux. Cet établissement possède encore des étalons de race kladiup, remarquables par leur taille et leur conformation. Les poulinières sont de race hongroise et lipstzane. Il y a aussi plusieurs juments arabes.

Le haras de Radautz date de 1792 : il est situé dans le cercle de Bukowine ; il comprend une contrée tout entière, qui touche à la fois au Siebenbaryen, à la Hongrie, à la Gallicie, à la Moldavie et à la Valachie. Son territoire occupe dix-sept villages : il est arrosé par la Stuschawa, qui prend sa source dans les montagnes de Seletin. Le nombre

Digitized by Google

des chevaux entretenus dans ce vaste haras ne fut, d'abord, que de quatre cent cinquante, mais bientôt il fut porté à quinze cents. Ce nombre serait, d'ailleurs, beaucoup plus considérable, si l'on y comprenait le dépôt de remontes qui y est joint et qui est sans cesse alimenté par des chevaux de l'Ukraine, de la Bessarabie, de la Moldavie et de la Valachie.

Le sang arabe est encore la base de l'amélioration du haras de Radautz, comme de tous les autres établissements publics de l'Autriche.

Les chevaux des haras impériaux sont marqués de la lettre initiale de l'établissement où ils sont nés; nous avons vu cet usage ancien répandu partout, et tenir lieu des généalogies écrites qui sont d'invention moderne.

Les dépôts d'étalons desservent sept contrées principales; ils sont situés dans les localités suivantes :

Vienne, pour la partie de l'Autriche située au delà et en deçà de Lems; *Hatschem*, pour la Moravie et la Silésie; *Nimbourg*, pour la Bohème; *Gratz*, pour l'Illyrie et l'Autriche inférieure; *Drahowize*, pour la Gallicie; *Medschen*, pour le Suebenbourg; *Crems*, pour la Lombardie et Venise.

Les établissements hippiques particuliers sont en très-grand nombre et fort considérables; dans l'empire d'Autriche, le plus remarquable est celui du comte Hunyady. Ce haras est situé à Keffet, dans le district de Neutra. Le type améliorateur et propagateur du haras de Keffet est le cheval arabe, et plusieurs chevaux de cette race, aussi précieux par leurs qualités que par leur conformation, y sont employés; mais, il faut le dire, là ne se borne pas la marche suivie dans ce haras. Si le type est arabe, les soins et l'intelligence sont anglais : les chevaux sont élevés avec dou-

Digitized by Google

ceur, maniés chaque jour, fortement nourris, dressés à tous les services et exercés de manière à développer chez eux les qualités qui doivent assigner leur mérite comme reproducteurs ou comme travailleurs.

Les courses, la chasse, les voyages longs et pénibles, sont les épreuves par où passent les élèves du haras. On les voit parcourir d'énormes distances avec une vitesse prodigieuse. Ils franchissent ordinairement les cent soixante kilomètres qui séparent Urmany de Pesth en treize heures, et, en onze heures, les cent quarante kilomètres qui séparent Urmany de Vienne.

Un des étalons les plus remarquables du haras de Hunyady a été le célèbre *Tajar*. L'histoire de ce cheval est assez remarquable pour prendre place dans ces pages.

Tajar était né sur les bords du Nil, dans le haras du pacha; Mourad-Bey le montait à l'époque où le *sultan* Bonaparte conduisait les chrétiens à la conquête de l'Égypte. Ce fut ce noble coursier qu'il lança contre les escadrons français à la bataille des Pyramides. *Tajar* assista à plus de vingt combats, et les cicatrices nombreuses qui brillaient sur sa robe d'argent attestaient la part qu'y avaient prise le cheval et le cavalier. Plus tard, *Tajar* devint la propriété du scheik Émir-bey, un des restes de ces brillants mamelucks, qui n'avaient échappé aux balles des vainqueurs de Lodi que pour tomber sous les balles albanaises. Quand le farouche Méhémet fit massacrer sous ses yeux cette célèbre milice, *Tajar* devint le prix du sang; il fut donné à l'un des sbires du sultan, comme ces dépouilles des morts, d'où l'œil se détourne avec frayeur. Ce fut cette circonstance qui facilita l'acquisition qu'en fit le baron Fechtig. *Tajar* fut embarqué au Caire pour le compte du baron,

Digitized by Google

mais sa traversée fut rude et périlleuse, il eut à supporter une violente tempête ; embarqué avec d'autres chevaux, la place qui lui était destinée se trouva trop étroite ; forcé de rester couché sur le tillac, le tangage et le roulis ajoutèrent de cruelles meurtrissures aux cicatrices des batailles.

En arrivant à Trieste, *Tajar* n'offrait qu'un hideux et sanglant squelette. Cependant les hommes de cheval reconnurent en lui le noble descendant du pur sang d'Orient. MM. Heiss et de Veltheim le regardèrent comme un des types les plus parfaits de la création. Acheté par M. Appel, sa descendance a confirmé le jugement qu'ils en avaient porté. Son nom est inscrit parmi les plus précieux régénérateurs des haras de l'Europe. L'intelligence et la douceur accompagnent ordinairement, chez le cheval, les grandes qualités de race et d'organisation ; *Tajar* en était une preuve : son palefrenier couchait souvent près de lui sous les mêmes couvertures. Pendant la nuit, un cheval se détachait-il dans les écuries voisines, *Tajar* réveillait le dormeur en le poussant doucement, comme *Bayard* frappait l'écu de Renaud pour annoncer l'ennemi. Lorsqu'il se levait le matin, c'était avec si peu de bruit et tant de précautions, que le sommeil de son camarade de lit n'en était pas interrompu.

Le haras de Zinkendorff appartient au comte Szechengi ; il est situé dans le district d'Œdenbourg, à quatre-vingts kilomètres de Vienne. Cet établissement date de 1815 seulement ; il est monté en chevaux et juments de pur sang anglais. L'art et la nature se réunissent à Zinkendorff pour en faire un des plus remarquables établissements de l'Europe. C'est là que s'élèvent la plupart des jeunes athlètes

Digitized by Google

qui prennent part aux courses militaires en Hongrie depuis quelques années.

Le haras du prince Esterhazy est un des plus célèbres de la Hongrie; il est situé à Ozora, sur la rive gauche de la Sio, dans le district de Tolna. Sa fondation remonte au commencement du siècle dernier. Des bâtiments considérables et bien disposés, des coteaux couverts d'une herbe fine et succulente, de magnifiques prairies arrosées par des sources d'eau vive, en font un berceau privilégié pour l'élève du cheval. Le type arabe se mêle au type anglais dans le haras d'Ozora; on y élève toutes sortes de chevaux, depuis le fort carrossier jusqu'au cheval de guerre, de chasse et de course.

Non loin du haras principal existe un autre haras demi-sauvage, où s'élève encore le cheval hongrois, fils dégénéré du cheval d'Orient.

Le haras de Déregigyhaza appartient au comte Coraly; son territoire occupe un espace de quarante milles. Il s'élève en pente douce depuis Féléyghola jusqu'à Mezo-è-Hegyès, et renferme plusieurs bourgs et villages, peuplés de plus de vingt mille habitants.

Ce vaste domaine est presque uniquement consacré à l'élève du cheval. On peut se faire une idée du nombre de ces animaux, en pensant que la seule commune de Vasathely entretient, non-seulement un haras sauvage de juments d'ancienne race hongroise, mais encore seize autres établissements, de deux cents têtes chacun, dont les produits passent généralement à la remonte des dragons et des hussards de l'armée.

Le haras de Biber est situé en Styrie, dans une magnifique position, et possède de beaux pâturages dans un pays

Digitized by Google

à la fois montagneux et fécond. Le nombre des juments s'élève environ à quatre-vingts; le type arabe y domine.

Le haras d'Ossiak était autrefois un couvent de Bénédictins, supprimé par l'empereur Joseph II. La nature avait refusé ses trésors à cette localité; il a fallu de grands efforts et des défrichements considérables pour l'amener à sa nouvelle destination. Ce haras est principalement destiné à fournir de types reproducteurs les dépôts d'étalons et les contrées voisines.

L'ancien haras de Kollnitz a été fondu dans celui d'Ossiak.

Le haras de Nemoschitz est situé en Bohème sur les bords de l'Elbe et fait partie de la seigneurie de Pardubitz. Il s'est formé des débris du haras de Hawranska : le nombre des poulinières est de cent environ ; les étalons proviennent des grands haras de la Hongrie et de la Bukowine.

Le haras de Lengyeltothy a été fondé par un des hommes de cheval les plus intelligents de l'Europe, M. le baron de Fechtig. Il est situé dans le district de Somoyz, près du lac Balaton, à une journée de Vienne. Cet établissement est consacré presque uniquement à l'élève du cheval arabe et à son croisement avec les fortes races du Nord. Le mode d'éducation suivi chez M. le baron de Fechtig répond à tous les besoins du service actuel; ses chevaux sont employés de jeune âge au travail des fermes, et une nourriture succulente et appropriée développe leur organisation et les prépare aux labeurs qui leur seront imposés. Aussi, les chevaux élevés par M. le baron de Fechtig sont-ils en grande réputation en Autriche. L'archiduc Étienne, l'un des princes les plus renommés par ses connaissances hippiques, les choisissait de préférence pour la remonte de ses

Digitized by Google

écuries. Ces chevaux sont, en général, de grande taille; ils ont du fond, de belles allures, beaucoup de liant et de bon vouloir; très-bons pour la chasse et le manége, ils n'ont pas leurs pareils pour l'attelage des voitures légères. Le haras de Lipitza, dans le Frival, possède une excellente espèce de chevaux; leur origine est espagnole; ce sont eux qui alimentent le manége de Vienne, de l'École espagnole, qui porte encore ce nom, à cause du travail qui s'y exécute et de l'origine des chevaux qui y sont employés : *die spanische Schule.*

Les chevaux de Lipitza ont conservé le tride et l'élégance des anciens genets d'Espagne, mais ils ont plus d'énergie que les chevaux espagnols actuels, un fond inépuisable et une grande longévité.

Ils se font remarquer par la force de leurs hanches et la puissance de leurs jarrets; les carrossiers de cette espèce s'élèvent à la taille des plus forts carrossiers anglais. Ils sont réservés spécialement pour la remonte des écuries de l'empereur, tant à l'attelage qu'à la selle, et pour celle des manéges de haute école et de campagne.

On sait que la Hongrie fut, dès les temps les plus reculés, fameuse par ses races chevalines, et par le goût de ses habitants pour les exercices équestres. Le proverbe dit: *Lora termell a escogyar.* Le Hongrois est né à cheval. La Hongrie tient plus aux habitudes de l'Orient qu'à celles du Nord, quoiqu'un reflet de chevalerie brillât sous l'aigrette orientale des vieux Magyares.

Le cheval était un besoin pour ce peuple belliqueux, qui, conservant les traditions des Huns et d'Attila, ne combattait jamais qu'à cheval; aussi, les seigneurs hongrois avaient-ils soin d'entretenir un grand nombre de chevaux

Digitized by Google

dans leurs vastes domaines, et l'histoire nous apprend que, lorsque les magnats s'écrièrent à la face du ciel : « Mourons pour notre *roi*, Marie-Thérèse!.. » quarante mille chevaux de guerre sortirent des haras à demi sauvages de cette héroïque nation.

Les courses anglaises ont été introduites depuis peu d'années en Hongrie. Cette institution a trouvé un peuple tout préparé à la recevoir.

Le Hongrois comprend que les épreuves de force et de vitesse sont les bases de toute amélioration raisonnée. Les courses, fondées d'abord par des souscriptions particulières, reçoivent maintenant une allocation spéciale de 10,000 ducats.

Elles progressent chaque jour, et il faut espérer que la Hongrie, obéissant à l'impérieuse loi de la marche des temps, ne laissera pas déchoir la gloire chevaline, qui élève si haut son nom parmi les nations.

On lira avec intérêt la description suivante des chevaux hongrois et des habitudes équestres de ce peuple, due à la plume d'un voyageur français :

« La population de la Hongrie offre un mélange singulier de Slaves, de Valaques, de Transylvaniens, d'Allemands, de Juifs et de Français même ; car, par une de ces bizarreries que la guerre explique cependant, il existe au centre de la Hongrie un village, un seul, peuplé de Français ; son nom est allemand : il s'appelle Fünf-Kirchen, c'est-à-dire cinq églises. Ses habitants ont gardé notre costume et notre langage, le fait est authentique ; quant aux chevaux, nous ne voulons pas affirmer qu'un sang français coule encore dans leurs veines.

« Le Juif, comme partout, n'est qu'un vil paria rejeté

Digitized by Google

d'une contrée dans l'autre, et n'emportant des pays qu'il traverse que son or et sa haine pour les chrétiens qu'il attrape de son mieux. Tous ces usurpateurs du sol hongrois, plus ou moins soumis à ses lois, n'ayant eu dans leurs différentes migrations aucune influence sur la race chevaline, nous ne nous en occuperons pas. Les invasions turques sont les seules qui aient pu amener quelques changements; mais nos connaissances à cet égard sont trop bornées pour que nous puissions en parler, quoique nous soyons en droit de supposer que ces invasions aient laissé du sang oriental dans le pays. La nation hongroise, proprement dite, est divisée en trois classes : celle des magnats ou seigneurs, grands propriétaires, souverains de leurs domaines, rois de leurs vassaux; celle des *edelleute* ou nobles, et celle des paysans.

« Voyons maintenant quelle place occupe le cheval au milieu de ces trois grandes castes :

« Il y a en Hongrie quatre espèces de chevaux bien distinctes : la race primitive dégénérée; la race conservée et améliorée dans les haras du pays par d'heureux croisements avec des chevaux venus des provinces septentrionales, et la plupart régénérés par les étalons royaux des haras de Mezochegyès et de Babolna; les *Youkers*, et les chevaux de demi-sang; enfin, les chevaux de pur sang.

« La race primitive dégénérée appartient exclusivement à la classe pauvre du pays. Ses chevaux sont faciles à reconnaître. D'une taille excessivement petite, ils rappellent un peu nos poneys bretons; ils ont, en général, la tête forte, les yeux beaux, les oreilles mal attachées, la queue peu fournie, la crinière longue, les reins bons, les pieds bien faits, la croupe avalée, les jarrets larges et puissants, le poil

Digitized by Google

presque toujours bai-brun, quelquefois alezan, rarement gris; beaucoup plus de soutien dans les allures que de vitesse.

« Leurs yeux vifs et intelligents, leurs extrémités sèches et nerveuses, et leur incomparable énergie qui résiste à une fatigue constante, au manque absolu des soins, à l'intempérie des saisons qu'ils bravent en tout temps, jour et nuit. tels sont les caractères qui trahissent encore chez cette race une noble origine. Le véritable connaisseur ne peut s'y méprendre. A l'examen seul des membres exempts de tares, à l'âge même de vingt ans, il faut bien reconnaître un sang généreux.

« Quant au voyageur ignorant et indifférent qui traverse la Hongrie, il vous dira, comme cet auteur anglais dont j'ai oublié le nom : « Il existe dans la terre des magnats un « petit animal qui ressemble un peu au cheval, mais qui « n'est pas plus gros qu'un chien; on l'appelle *vorspann*, et « les paysans s'en servent pour les travaux de l'agriculture.» Ces petits animaux, qu'on désigne en Hongrie sous le nom de chevaux, n'en déplaise à l'auteur anglais, font le service de vorspann, et nous allons expliquer la véritable signification de ce mot :

« La poste, en Hongrie, n'est autre chose qu'une espèce de service organisé par les paysans ou par les edelleute, propriétaires de chevaux; il y en a deux sortes : la poste réservée aux gens riches ou pressés, établie sur les grandes lignes seulement, est servie par des chevaux de choix de la race améliorée, mais commune, généralement petits de taille; ils se rapprochent aussi de nos chevaux bretons : ce n'est d'ailleurs pas la seule analogie que nous trouvions entre ces deux pays. Cette poste est fort chère, mais d'une

Digitized by Google

grande vitesse; nous avons vu faire en vingt heures le trajet de Pesth à Vienne, c'est-à-dire soixante lieues allemandes, et par un temps de neige. Malheureusement, nous le disons, c'est seulement pour les grandes communications qu'on peut recourir à ce service. Les diligences, et il y en a peu, ont des relais particuliers qui vont assez mal. Dans l'intérieur du pays, il n'existe véritablement que le *vorspann*. Ce mot, formé de deux mots allemands, *spannen* atteler, et *vor* devant, signifie attelage proprement dit; il désigne une paire de chevaux, quelquefois deux, et même la voiture par extension. Dans chaque village, on trouve un homme préposé à la distribution des chevaux aux voyageurs; il cumule avec cette fonction celle de rendre la justice, en distribuant à propos des coups de bâton; aussi l'appelle-t-on juge. Lorsqu'on voyage, pour être sûr de ne pas coucher sur la route, il faut faire prévenir de village en village; car ce service, comme tous ceux qui sont imposés, se fait avec une grande négligence. Les chevaux de paysan n'entrent jamais dans une écurie : ils sont passablement nourris, mais d'une sobriété remarquable; ils sont réunis en troupeaux très-nombreux, nuit et jour, dans des pâturages, à la garde d'un seul homme. C'est là qu'on vient les prendre pour s'en servir au champ et sur les routes. Cette race s'élève à la grâce de Dieu. Les juments travaillent jusqu'au dernier moment; aussitôt que le poulain peut se tenir sur ses jambes, il suit sa mère dans des courses souvent fort longues; aussi son dressage est facile, et, lorsqu'on veut le soumettre au joug, la lutte entre l'homme et le cheval ne laisse pas longtemps la victoire indécise. C'est dans le pâturage même que le jeune Hongrois s'essaye à une équitation improvisée qui manque rarement son but.

Digitized by Google

« Le petit cheval du paysan sert aux travaux de l'agriculture dans une grande partie de la Hongrie ; les terres sont légères, et deux petits chevaux suffisent à traîner la charrue ; ailleurs, on se sert de bœufs et de buffles. Rien de plus curieux qu'un *vorspann* hongrois : nous convenons de désigner ainsi cheval et voiture, si tant est qu'un long panier d'osier fait en forme de V posé sur deux fourches de bois, adaptées à quatre roues, mérite le nom de voiture. C'est cependant là le véhicule de tous les paysans ; c'est celui de la bonne ménagère qui se transporte au marché, de l'officier que le devoir ou le plaisir appelle d'une station à une autre ; et nous avons entendu dire à plus d'un que, couché sur une épaisse botte de paille, la pipe à la bouche, bercé par l'entretien monotone du cocher avec ses chevaux, sous un ciel étoilé, et pourvu que le thermomètre ne marque pas dix-huit degrés de froid, on peut encore faire de beaux rêves. Le service des troupes se fait entièrement par *vorspann* : les régiments n'ont pas de fourgons comme en France ; à chaque changement de garnison, on impose aux villages qu'il faut traverser le nombre voulu de *vorspann* pour les bagages des officiers et des soldats. Dans les stations, ce sont encore les *vorspann* qui amènent les fourrages, les munitions et transportent les malades : tout cela à la charge du paysan. Les paysans montent presque toujours un de leurs quatre chevaux, indifféremment celui de devant ou celui de derrière ; ils ont une selle en bois, recouverte d'une peau de mouton ; le harnais se compose de bouts de corde et de cuir ; les chevaux n'ont, à vrai dire, que des traits et une têtière de bridon. Quand le charretier mène sa voiture, ce qui arrive assez fréquemment, c'est au moyen d'une seule corde qu'il dirige les chevaux à droite, à gauche, ou les ex-

Digitized by Google

cite suivant l'impulsion donnée; nous n'avons jamais pu comprendre ce genre de manége. Malgré le peu de soin qu'il donne à son cheval, le Hongrois l'affectionne singulièrement; s'il néglige de lui donner une couverture quand il a chaud, de le panser quand il est sale, et même de lui donner de l'avoine, c'est qu'il est parfaitement convaincu qu'il n'en a nul besoin; en revanche, il lui prodigue les termes les plus tendres; il ne le rudoie jamais : un léger coup de fouet donné à regret vient à l'appui des sollicitations les plus douces. C'est toujours en l'appelant par son nom que le Hongrois sollicite son cheval d'aller plus vite, et ces noms sont tous d'une poésie qui ferait bien rire nos charretiers, si on les engageait à suivre un si bon exemple. Après avoir monté une côte, le Hongrois descend gravement de son cheval, lui tire le toupet, passe sa main sur le rein, et finit en tirant la queue. Jamais vous ne lui feriez négliger cette opération, qu'il renouvelle souvent pour tout son attelage; il prétend ainsi rétablir une circulation plus énergique. Nous laissons à d'autres le soin d'expliquer l'origine d'une coutume dont nous n'avons jamais bien compris l'efficacité.

« En voilà bien long sur ces petits chevaux, pour lesquels vous auriez un profond mépris, si nous pouvions vous les montrer, à vous surtout, mesdames, habituées à voir la poussière des Champs-Élysées se soulever sous les fers de vos superbes purs sang, qui, tout fiers qu'ils sont, semblent encore emprunter un nouvel orgueil à la conscience de leur noble fardeau. Vous ne voudriez pas nous croire, si, vous désignant un petit animal maigre, sale, abattu, nous vous disions : Voilà un descendant de cette race arabe, dont le sang coule dans les veines de ces chevaux, si beaux et si ardents, qui vous font voler au gré de vos désirs. Hé-

Digitized by Google

las ! n'en est-il pas ainsi de nous, mesdames? et pourrions-nous reconnaître dans ces hommes d'aujourd'hui, si chétifs d'apparence, si petits même dans leurs excès, si faibles dans leurs élans, ces géants d'autrefois, qui portaient en se jouant les pesantes armures et les lourdes épées que nous pouvons à peine soulever? Je ne sais si, entre ces deux contrastes, l'avantage ne resterait pas encore au cheval; mais nous ne voulons pas pousser plus loin une comparaison qui deviendrait trop philosophique à propos du quadrupède qui nous occupe. Consolons-nous de toutes ces grandes décadences humaines, en vous parlant du cheval hongrois, que de sages croisements ont su en préserver.

« La race conservée et améliorée s'élève, partie dans les haras particuliers, partie chez les edelleute aisés. Presque dans tous les haras et chez les éleveurs les chevaux restent toujours dehors et ne sont nourris à l'avoine qu'à l'âge de deux ans. Les chevaux élevés chez les particuliers sont aussi bons, mais offrent beaucoup moins de distinction, tout en étant assez beaux cependant pour faire honte à plus d'un attelage des Champs-Élysées. Les cultivateurs, les propriétaires les attellent par quatre. On croirait, à les voir traîner les légers chariots hongrois, que c'est pour eux un plaisir et non un travail; ils ont l'air aussi fiers que leur maître, sous un harnais dont la simplicité fait encore ressortir la beauté de leurs formes, leur bonne condition et le brillant de leur poil; car le harnais hongrois, même le mieux conditionné et le plus élégant, ne couvre jamais le corps du cheval; il n'y a ni reculement, ni croupières, ni sellette; mais un collier et deux traits en cuir double, et, pour rêner le cheval, une simple sangle aussi de cuir, quelquefois en tresse rouge, avec un crochet. Tout le luxe du harnache-

Digitized by Google

ment se concentre sur la tête, où de longues lanières de cuir, plus larges à leur extrémité, et fixées à la têtière de la bride, pendent sur le nez du cheval et descendent quelquefois plus bas que le poitrail. Ces ornements sont d'un effet assez gracieux, et nous les préférons de beaucoup à ces petits lambeaux de drap rouge et aux clochettes des attelages polonais. C'est l'hiver, attelés à des traîneaux rapides, qu'il faut voir les chevaux hongrois dans leur plus belle parure ; mais l'on sait assez que les chevaux de traîneaux portent pompons et grelots, pour qu'il ne soit pas nécessaire de le redire ici. Les chevaux hongrois sont, je crois, habitués à fouler aux pieds la neige et la glace sans danger ; peut-être le doivent-ils aux crampons vissés que, par parenthèse, nous ferions bien d'emprunter à ces peuples qu'on regarde presque comme demi-barbares; il est certain que les chevaux hongrois affrontent neige et glace sans se ralentir, et que leurs pieds sont aussi fermes sur le sol glissant que sur l'hippodrome le mieux sablé.

« Rien de plus joli à voir que le cheval hongrois aux courses du pays, courses sans apparat et dont le costume et la bonne tenue du cavalier font tous les frais; un ducat, une timbale, souvent un objet de moindre valeur, sont les prix que se disputent vingt ou trente jeunes Hongrois, tous fils d'éleveurs. A peine âgés de quatorze à quinze ans, ils commencent à lutter sur le champ de bataille, où les obstacles ne manquent pas ; un terrain presque toujours raboteux ne ralentit pas leur ardeur. Sans autre ornement qu'une bride avec ses longues lanières flottantes, que le vent et la rapidité de la course font voler autour de lui, le cheval, fier et impatient comme s'il pressentait le triomphe, laisse à peine modérer ses élans vigoureux par son cavalier;

Digitized by Google

celui-ci, fixé sur le poil luisant de son coursier, n'a pour appui que la force des genoux et conserve presque toujours une pose académique; les chutes sont assez rares et la victoire est chaudement disputée. Ces courses ont lieu au trot et au galop, deux fois par an, dans toutes les provinces où on élève des chevaux. Le costume hongrois contribue beaucoup à donner de la grâce et de l'originalité à ces réunions d'hommes et de chevaux. Ce costume se rapproche un peu de celui de nos paysans bretons : le chapeau, rond comme le leur, est cependant relevé tout autour en forme de gouttière; au lieu de guêtres, ils ont la botte ou le brodequin, la culotte de toile ou de drap excessivement étroite, serrée au corps par une étroite ceinture de cuir, la pelisse jetée sur l'épaule à la manière des hussards; leur veste longue, presque toujours ornée de brandebourgs, est ouverte sur la poitrine ou boutonnée à volonté. C'est seulement les jours de fête et de cérémonie qu'ils portent la pelisse; ces jours-là, ils ornent leurs chapeaux d'une plume de coq ou d'aigle, lorsqu'ils peuvent s'en procurer; à défaut de l'une et de l'autre, ils se contentent d'une branche verte. Les cochers hongrois portent le même costume, de plus un immense tablier de toile blanche.

« Si le Hongrois est habile cavalier, il n'est pas moins excellent cocher; rien n'égale la hardiesse de ces automédons à peine sortis de l'enfance; ils conduisent avec une rare adresse quatre chevaux vigoureux dans des chemins bordés de précipices, sur un terrain accidenté et souvent dangereux; ils ont un sang-froid dont on s'étonne, et se servent d'une manière merveilleuse de leurs immenses fouets à longues mèches tout en cuir; ils ont une manière de retourner cette mèche autour du manche qui ne la laisse

Digitized by Google

jamais exposée à se mêler; le coup de fouet est rare, mais toujours à propos et bien dirigé. L'amour du cheval est inné chez le Hongrois; il en est de même, du reste, chez presque tous les peuples voisins : nous avons parcouru la Pologne, la Prusse, l'Autriche, la Styrie, la Bavière; partout, non-seulement on s'occupe sérieusement de l'amélioration ou de la conservation des races chevalines, on attache un grand prix à l'art de l'écuyer, mais encore on aime véritablement le cheval pour lui-même. En Hongrie, les hommes de toutes classes se font une gloire d'exceller dans l'exercice du cheval, soit en guidant eux-mêmes leurs quatre *youkers*, soit en montant leurs *pur sang*. La hardiesse à cheval est portée chez eux à un degré où nous ne l'avons vu dans nul autre pays, même en Angleterre. Un Anglais s'expose dans des courses ou des chasses périlleuses; il risque sa vie dans un *steeple-chase*, mais il n'est pas seul, il lutte devant un public qui l'anime et l'encourage. Le Hongrois fait seller son cheval favori, c'est ordinairement le plus difficile, il sort seul et dans l'endroit le plus écarté de son parc; il va lutter contre les troncs d'arbre, les haies et les fossés qu'il a fait placer à dessein. S'exposer ainsi pour l'amour du danger en lui-même est, à notre avis, le sublime du genre. Les jockeys hongrois peuvent rivaliser avec les jockeys anglais, et, quant aux cochers, nous donnerions la préférence aux premiers. Nous avons vu des jeunes gens conduire quatre *youkers* dans un parc à allées tortueuses, tourner les massifs et les troncs d'arbre, toujours au grand galop, avec un succès et une audace qui nous rappelaient l'habileté des anciens Grecs tournant les fameuses bornes de leurs hippodromes. Tout le monde connaît en Autriche ce Hongrois intrépide, dont le nom se mêle à tous les paris,

Digitized by Google

à tous les carrousels ; nul n'a pu encore m disputer le prix en fait d'audace et de courage ; à cheval, il n'est pas d'obstacle qui puisse l'effrayer ; on l'a vu traverser, au grand galop de son cheval, le Danube glacé, et on l'a vu atteler quatre chevaux, à peine dressés, sans autre harnais que leurs traits attachés sur le mors. On comprend que le Hongrois ne peut arriver à tant de puissance qu'en s'en occupant beaucoup.

« Le luxe des chevaux est poussé très-loin en Hongrie dans toutes les maisons considérables ; il y a un grand nombre d'attelages et de chevaux de selle. Les femmes montent peu à cheval en général ; cependant le goût de l'équitation commence à se répandre parmi elles, et nous serions étonnés qu'il ne devînt pas bientôt une passion, car elles ont l'énergie et la grâce qui font les brillantes amazones. Le sol de la Hongrie est tellement favorable à l'élève du cheval, et la nation est si naturellement portée à s'occuper de chevaux, qu'il n'est pas étonnant de voir élever de magnifiques pur sang ; on n'est pas exclusif comme nous pour le cheval anglais ; mais le Hongrois comprend trop l'amélioration des races, pour ne pas aller chercher à sa source ce sang fameux qui fait les vainqueurs de presque tous les hippodromes. Les *youkers* et chevaux de demi-sang, dont nous avons à peine parlé, sont des chevaux de fatigue ; on les attelle pour deux excursions lointaines : à Pest et à Vienne, tous les fiacres sont traînés par des *youkers ;* ceci, nous espérons, ne vous donnera pas une trop mauvaise idée d'eux, car Vienne est trop près de nous, maintenant, pour que tout le monde ne sache pas que ses fiacres sont d'élégants coupés bien menés, qui brûlent le pavé. Les *youkers* sont infatigables et montrent beaucoup de sang oriental ; ils ont

Digitized by Google

l'encolure renversée, les protubérances osseuses saillantes; leur œil est morne au repos, mais ils retrouvent leur ardeur à l'action; on dirait, à les voir pensifs et mélancoliques, qu'ils se souviennent des triomphes de leurs ancêtres, de leur liberté perdue, de leurs pâturages sans limites, de leurs courses à la poursuite des cavales hennissantes, qu'ils portent à regret le joug de l'homme, et que c'est seulement à la vue de l'espace que revient leur énergie; bien différents en cela du cheval anglais qui porte ses fers avec orgueil, et dont la soumission semble être volontaire et libre.

« Cheval hongrois, *youker*, demi-sang ou pur sang. Tout cheval né en Hongrie est en quelque sorte naturalisé; on le croirait, du moins, à le voir figurer dans les brillantes cérémonies dont il fait l'ornement : rien n'égale sa fierté lorsqu'il porte son maître au milieu d'un cortége. Nous avons assisté à quelques-unes de ces fêtes qui excitent encore l'admiration de tous les étrangers dans un siècle où l'on n'admire plus guère, tant on est blasé, même sur le beau. Nous voudrions pouvoir vous donner une idée du coup d'œil offert par ces magnats dans leurs magnifiques costumes, avec leurs sabres, leurs ceintures émaillées de pierres précieuses, leurs toques de fourrures, où une aigrette de diamant fixe une plume d'aigle, leurs longues *chéropées*, espèce de pelisses en velours et fourrure jetées sur leurs épaules; ces fiers et nobles coursiers dont la selle, la bride et la chabraque étincellent d'or et de rubis; ces évêques, chargés de leurs lourds ornements, sous le poids desquels leurs chevaux se relèvent avec orgueil, confiants qu'ils sont dans la solidité de l'écuyer à soutane, qui se souvient encore du temps où le prêtre quittait l'autel pour revêtir l'armure et combattre l'infidèle! Mais il faudrait vous dire aussi

Digitized by Google

les costumes des dames, dont les robes à queue, brodées d'or, sont gracieusement portées par quatre jeunes pages. La réunion de tous les corps de l'Etat, chacun dans son costume, et, au milieu de tout cela, cette milice admirablement montée, caracolant sous d'élégants uniformes, etc.; et quand nous nous serions épuisés à chercher des mots pour vous peindre cet ensemble, vous n'en auriez encore qu'une idée bien imparfaite : toute description est semblable à une traduction; quelque exacte qu'elle soit, elle ne rend jamais l'original; car, *toute traduction est une trahison.* »

Parmi les peuplades mixtes, fleurons détachés du vaste empire d'Orient, que refoulèrent les principes du Coran, et que la croix rattacha au faisceau des peuples du Nord, on distingua longtemps une nation puissante, maintenant comprise dans d'autres États : ce fut la nation servienne. Les Serviens étaient d'intrépides cavaliers; ils vivaient, pour ainsi dire, à cheval, et les bardes de ce pays nous ont laissé, dans de nombreuses poésies, les nobles souvenirs de leur gloire hippique.

A défaut d'histoire contemporaine, nous citerons les fragments épars de leurs chants populaires, échos lointains d'un passé belliqueux. Ce sont, en général, des histoires d'amour ou de guerre, empreintes de ce cachet mystérieux qui caractérise les légendes du moyen âge. On retrouve dans ces fragments des détails curieux sur les mœurs, les habitudes de ce peuple et ses rapports avec les autres nations.

Le héros fabuleux Marko rappelle le Renaud des légendes françaises. Son cheval *Scharatz* est calqué sur *Bayard*. La tradition raconte que nul autre que Marko ne pouvait le monter. Ce guerrier l'avait acheté d'un marchand

Digitized by Google

ambulant. C'était alors un poulain faible et malade, mais, à des signes certains, le héros reconnut sa force et son intelligence. Il le prit avec lui, le soigna, le guérit, le dressa à tous les exercices, et lui apprit, entre autres choses, à *boire du vin*.

« Quand Marko, disent-ils, eut vu le premier mousquet « et qu'il se fut assuré de son effet, il se retira dans une « grotte profonde : c'est là qu'est suspendue son épée, qu'il « s'est endormi, et que son coursier se nourrit de mousse ; « qu'il se réveillera pour revenir lorsque l'épée tombera à « terre, et que le cheval ne trouvera plus de quoi se nourrir. »

. . . . . .

... Aussitôt, Marko s'arracha au sommeil ;
Il sauta à bas de son cheval tacheté,
Resserra les sangles du brave Scharatz,
Et, caressant et flattant le coursier :
Scharatz, dit-il, mon aile rapide !
Si tu m'attrapes la wila Rawjolita
Je te ferrerai de pur argent,
De pur argent et d'or bruni ;
Je te couvrirai de soie jusqu'aux genoux,
Et de franges depuis les genoux jusqu'aux pieds ;
J'entremêlerai ta crinière de fils d'or,
Et je l'ornerai de perles fines.
Mais, si tu n'atteints pas la wila,
Je t'arracherai les deux yeux du front,
Je briserai tes quatre pieds,
Et je t'abandonnerai seul ici,
Mourant et chancelant d'arbre en arbre,
Parce que Marko n'aura plus de frère.

. . . . . .

Marko était assis, et se délectait à boire son vin noir ;
Mais le Scharatz remarqua l'approche des cavaliers,
Et, frappant du pied la terre,

Digitized by Google

Le beau coursier se rapprocha de son maître.

. . . . . .

Voyez comme il écume de rage, le More !
Il tourne la bride de son cheval arabe,
Il lui déchire les flancs à coups d'éperons.
Il veut écraser sous ses pieds le héros;
Mais c'est ce que ne souffre point le destrier Scharatz :
Il se dresse sur ses deux pieds de derrière,
Et, avec ceux de devant, il attaque la cavale,
Et, la saisissant violemment avec les dents,
Il lui arrache de la tête l'oreille droite,
De telle sorte qu'elle nage bientôt dans son sang.

. . . . . .

Des Turcs aucun n'échappa au massacre,
Excepté le seul Méhémed, le gouverneur.
Monté sur son coursier, prompt comme les wilas,
Tschupitsch le poursuit, monté sur son coursier noir;
Ils se poursuivent à travers la plaine, tous deux;
Ils se poursuivent pendant deux pleines heures.
Méhémed ne peut plus fuir son ennemi,
Et Tschupitsch ne peut encore le saisir;
Car le coursier du Servien est fatigué.
Il a reçu des blessures, le noble coursier!
Sept cruelles blessures, le brave animal,
Et pourtant il ne veut pas se laisser vaincre !

. . . . . .

Le premier des cavaliers qui entend cet ordre est Milosch ;
Il attache à son côté le sabre étincelant;
Il court à son beau coursier blanc,
Son coursier blanc aux yeux ardents ;
Il lui resserre ses quatre sangles,
Ainsi que la cinquième, une ceinture de soie.
Quand il passe la bride au bon coursier,
Il hennit de joie, le brave coursier de bataille ;
Il creuse la terre du pied de devant;
Il creuse la terre, il redresse l'oreille,
Que le cœur de Milosch s'en réjouit !
Il semble annoncer à Milosch, le fidèle animal,
Qu'aujourd'hui la bataille
Lui laissera de glorieux souvenirs.

Digitized by Google

Le second cavalier qui entend l'ordre,
C'est Tschupitsch Stojan, du village de Notjai :
Lestement Stojan s'élance de sa tente ;
Il ceint son sabre d'acier étincelant ;
Il court vers son cheval, le bai-cerise,
Qui vaut un plein caisson d'or ;
Et pourtant il n'a pas coûté au héros un dinar,
Car Tschupitsch l'a gagné sur le champ de bataille;
Il l'a pris au Turc Peiso, aga de Méhémed,
Et il le monte, à la honte des Turcs.
Il lui resserre solidement les quatre sangles,
Ainsi que la cinquième, une ceinture de soie.
Le troisième, enfin, c'est Bogitjewitz Antoine,
Le chef de Lonitza, la blanche forteresse ;
Il entend l'ordre, et s'élance de sa tente,
Ceint à ses flancs l'acier éblouissant,
Court à son coursier noir,
Lui resserre fortement les quatre sangles,
Et la cinquième, une ceinture de soie.
Les coursiers sont sellés et les cavaliers rassemblés·
Car le More s'arma un jour en guerre,
Il se vêtit de riches habits,
Ceignit son cimeterre damasquiné,
Et sella lui-même sa grise jument arabe;
Il la sangla de sept courroies;
Il la brida d'une bride tressée d'or;
Il attacha sur ses flancs une blanche tente,
Et, de l'autre côté, sa forte massue.
Il monta sur le dos de la cavale,
Et, tenant en main sa lance de bataille,
Il prit le chemin de la blanche Stamboul!
Quand il arrive devant les portes,
Il plante en terre sa forte lance,
Attache à la hampe la jument arabe,
Dresse devant les murs sa blanche tente,
Et impose un tribut à la ville.

« Angélina, ma fidèle épouse,
Mon brave alezan vit-il encore? »
Et l'épouse Angélina lui répondit:

Digitized by Google

« Cher époux et maître, malade, Dojtschin
Il est encore en vie, ton bel alezan;
Je l'ai nourri et soigné moi-même. »
Et le héros reprenant :
« Angélina, ma fidèle épouse,
Va, et amène dehors mon bon coursier
Conduis-le à mon frère d'adoption,
A mon Probatim le forgeron Péro.
Dis-lui de me ferrer mon alezan,
Car je veux moi-même aller au combat :
Qu'il me le ferre de confiance et d'amitié;
A mon retour, je lui payerai ce service. »

L'un des frères offre en don
Un coursier sans la moindre tache :
Il se courbe jusqu'à terre, le fougueux étalon,
Tant il est chargé d'or et d'argent!.....
Ferrés d'or sont les pieds du coursier;
Des tresses d'or et de soie battent ses flancs,
Et une agrafe étincelante décore son poitrail;
Il porte la Vénitienne, la belle vierge,
Qui, silencieuse, assise, tient sur le poing un faucon.
Et le frère s'adresse ainsi au fiancé :
« Reçois pour présent le coursier et la vierge,
Et la parure du coursier, soit d'or, soit d'argent;
Reçois aussi pour présent ce noble faucon,
Car tu es le plus beau parmi tes frères..... »
Milosch s'incline profondément sur son coursier,
Et accepte avec politesse les présents.

Mais ce que je ne pourrai jamais te pardonner,
C'est ton penchant et ta prédilection
Pour le waiwode servien Milosch,
Parce qu'il est vigoureux et de bonne mine!
N'as-tu pas entendu raconter
Qu'une cavale l'a enfanté;
Une cavale arabe de couleur pâle.
Et qui est également la mère de son Kranich?
Un jour, on le trouva sur la litière,
Suçant les mamelles de la cavale;

Digitized by Google

De là vient qu'il est si grand et si fort.
Mais, quand je pourrais te pardonner ceci,
Ce que je ne puis, ô frère ! te passer,
C'est ce que tu dis du jovial Relja !
Avec chaque chef boivent deux cents Serviens.
Nul des Serviens n'est sans coursier ;
De braves Serviens, de braves coursiers,
Et ceux-ci de vraie race arabe.
Millo s'occupe à ferrer son coursier.
Il ne le ferre point comme on ferre un cheval ;
Non, il le ferre de plomb et d'argent.
Le coursier frappe du pied et se cabre,
Et Millo dit tout bas au coursier :
« Demeure, ami, oh ! demeure, mon brave coursier !
Si nous ramenons quelque chose de bon,
Le bien sera pour toi comme pour moi.
Je te tresserai une crèche d'aubépine ;
J'y mettrai des lis et des immortelles,
Afin que tour à tour tu manges, tu t'amuses.
Mais, si nous amenons quelque chose de mauvais,
La mort sera pour toi comme pour moi.
Je te tresserai une crèche de saules pleureurs ;
Je n'y mettrai que d'amères ellébores,
Qui, loin de te nourrir, te feront mourir. »

LE COURSIER.

« O jeune fille, ma douce âme !
N'as-tu pas vu mon coursier ?
— Je ne l'ai ni vu ni aperçu ;
Mais, hier, je l'ai entendu,
Comme attaché au tronc de l'érable ;
Il agitait son mors bruyant,
Et frappait du pied le pavé de marbre.
Même ton coursier est irrité
De ce que tu aimes deux belles à la fois,
Aliwera et Tadora :
Celle-ci vient de donner le jour à un enfant ;
Celle-là pleure, abimée de douleur ! »

Digitized by Google

LA JEUNE FILLE AMOUREUSE.

Hier au soir, dans l'hôtellerie,
Nous fîmes un somptueux repas,
Et nous vîmes là une belle jeune fille,
Dont la tête portait une couronne de fleurs.
Je lui donnai mon coursier à conduire :
« Dis-moi, bel alezan à la crinière d'or,
Dis-moi, ton maître est-il marié?..... »
Et le coursier lui répondit en hennissant :
« Non, par le ciel, belle fille, pas encore.
Mon maître n'est point marié; mais à l'automne,
Au prochain automne, il pense à t'épouser..... »
Et la jeune fille, joyeuse, dit au coursier :
« Si je savais que cela fût vérité, bel alezan,
Je prendrais mes atours d'or et d'argent,
J'en garnirais ton poitrail;
Oui, de pur argent je l'ornerais,
Et j'entourerais ton front de mon collier d'or ! »

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Le cheval en Amérique et dans les colonies. — L'Amérique du Sud. — Les chevaux sauvages. — Les Gauchos. — L'Amérique du Nord. — Les Mexicains. — Les prairies. — Saint-Domingue et Cuba.

Lorsque Christophe Colomb aborda aux rives inconnues qui devaient devenir la jeune Amérique, il trouva un peuple sauvage, mais chez lequel avait brillé une certaine civilisation. Comment le premier homme avait-il pénétré dans cette immense péninsule? Quel peuple y avait apporté ces rudiments des arts que le voyageur, étonné, rencontra dans ses déserts et ses gigantesques forêts? Par qui furent bâtis ces palais détruits, ces obélisques renversés? et quels ossements renferment ces tombeaux muets, qui gardent le profond silence d'un passé mystérieux? Rien, jusqu'à présent, n'est venu éclaircir ces questions; seulement, tout prouve que l'homme et les animaux domestiques n'y sont point abori-

Digitized by Google

gènes, et que déjà la civilisation du vieux monde avait fait de grands progrès, lorsqu'un hasard, un naufrage ou quelque tentative inconnue, peupla l'Amérique pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, le vaisseau qui porta le premier homme sur cette terre féconde n'y porta point le cheval. C'est alors qu'il se passa un fait auquel nous avons déjà fait allusion, et qui était marqué dans l'histoire de la civilisation du monde, à savoir, la décadence de l'esprit humain, de l'intelligence, de la pensée et des arts, sur une terre neuve et fertile, et au milieu du plus beau et du plus riche climat. L'homme civilisé, l'homme capable de bâtir des palais, de polir la pierre, d'édifier des villes, redevint sauvage; il oublia sa patrie, ses dieux, sa langue et son génie, et se contenta de vivre de la vie facile que lui offrit un pays neuf et d'une fertilité merveilleuse.

Ce fait, unique dans l'histoire, ne vient-il pas de l'absence du noble animal, premier élément des rapports que l'homme est forcé d'établir avec ses semblables, pour entretenir le flambeau sacré des sciences et des arts? Nous avons vu le cheval présider à toutes les sociétés naissantes; nous le retrouvons au seuil de toutes les nationalités, près de la tente des premiers patriarches, autour des obélisques égyptiens, surgissant de terre, en Grèce, sous le trident de Neptune, accompagnant la fugitive Didon sur le sol où devait naître Carthage : une organisation nationale, sans le secours d'un cheval ni d'un vaisseau, est sans précédent dans les annales du monde. Quand les vieilles nationalités semblent périr, il y a seulement déplacement du foyer qui les vivifie, il y a usure des ressorts qui les font mouvoir; mais l'activité, le mouvement, la vie, qu'entretiennent les communications

Digitized by Google

faciles, ne sont point éteints; ils se rallument ailleurs, sous l'égide d'institutions appropriées à l'époque et au milieu qui leur est propre. Après l'Égypte, la Grèce; après celle-ci, Rome; après Rome, l'Europe moderne.

Si quelques parias déshérités ont mené la vie sauvage dans les déserts de l'Afrique, c'est que le cheval ne voyageait point avec eux dans les déserts de sable où ils s'égarèrent, semblables, en cela, au premier habitant d'Amérique, dont nous nous occupons en ce moment.

On peut dire que le cheval contribua puissamment à la conquête de l'Amérique. Les cavaliers espagnols, montés sur leurs belliqueux coursiers, parurent à ces peuples enfants, qu'ils allaient soumettre, autant de géants à quatre jambes, de monstres étranges, mi-partie homme et cheval. Ils résistèrent à l'épée terrible des soldats de Cortez; ils soutinrent avec intrépidité le feu du mousquet et l'éclat du canon : mais les armes tombèrent de leurs mains, à l'approche de ces nouveaux centaures; ils se jetèrent à genoux, et adorèrent cet être extraordinaire, qui confondait toutes les notions de leur intelligence.

Longtemps encore, après qu'ils furent désabusés sur ce point; longtemps après qu'ils eurent reconnu que le cheval n'était qu'un animal distinct du cavalier, ils pensaient qu'il se nourrissait des cadavres des vaincus tués dans les batailles, et que, quand un cheval hennissait, c'était *pour demander de la chair humaine*. « Cette impression, dit un voyageur, ne s'est pas encore entièrement effacée, car on voit très-rarement des Indiens de race tout à fait pure se servir volontairement du cheval; ils voyagent généralement à pied, courant au petit trot, comme au temps de Montézuma. Une aversion pareille, et quelquefois même un peu enfantine,

Digitized by Google

se manifeste encore chez eux à la vue d'un grand chien de race européenne; et, en retour, ceux-ci se montrent singulièrement hargneux à la vue d'un indigène : il semblerait que, de part et d'autre, et par un instinct respectif et traditionnel, ils ont conservé le souvenir de l'époque épouvantable où l'Espagnol faisait écraser sous les pieds de son cheval le malheureux Indien, et lançait contre lui des chiens furieux qui le déchiraient.»

Bientôt, cependant, les chevaux devinrent familiers aux peuples d'Amérique; non-seulement les vainqueurs les multiplièrent dans leurs possessions, mais encore ils établirent un grand nombre de haras demi-sauvages, et laissèrent, dans les forêts et les savanes, des étalons et des cavales. Fernand Cortez prit un soin particulier de propager le cheval dans ce nouveau monde. On le voit se plaindre, près de l'empereur, de ce qu'un gouverneur, jaloux et envieux, défendit l'exportation des juments poulinières des autres provinces de l'Amérique pour le Mexique; « car, disait-il, le voyage de la mère patrie est trop long, et le transport trop difficile et trop coûteux. » Plus tard, on fit venir directement des chevaux barbes et orientaux, particulièrement pour la Nouvelle-Gallicie, et on retrouve encore des traces d'un sang plus pur et plus généreux.

Un siècle après la conquête, l'Amérique possédait, relativement, autant de chevaux que l'Europe; et, depuis cette époque, d'innombrables troupeaux de chevaux parcoururent ces vastes déserts des deux Amériques.

Nous traiterons d'abord de l'Amérique méridionale. C'est principalement au sud du continent américain, sur les bords de la Plata, que les chevaux sauvages ont multiplié d'une manière remarquable. Il n'est pas rare d'en rencontrer des

Digitized by Google

troupes de plus de dix mille, habitant chacune un canton séparé. Ces chevaux ont beaucoup déchu de la race espagnole; ils sont, en général, de petite taille; ils ont la tête forte, le jarret bas, les hanches saillantes, et l'encolure épaisse; leur poil est ordinairement bai-brun. Le cheval sauvage obéit au chef du troupeau; il semble que cet animal soit né pour la soumission : au hennissement du maître, comme au son de la trompette, il se répand dans la plaine, s'arrête, tourne, se masse en escadrons, s'allonge en file, s'avance en corps sur l'ennemi, soit qu'il conserve, dans la vie sauvage, le souvenir de son ancienne domestication, soit que l'instinct que Dieu lui a donné le porte à cette noble obéissance qui le rapproche de l'homme, dont la destinée est d'obéir.

L'instinct qui porte ces chevaux à se réunir ainsi en immenses troupeaux rend leur voisinage très-dangereux pour les voyageurs, en exposant ceux-ci à perdre leur propre monture. Dès qu'une de ces hordes aperçoit des chevaux apprivoisés, elle les appelle avec empressement, s'en approche autant que la prudence le permet, et, si l'on ne prend pas toutes les précautions nécessaires pour les empêcher de s'échapper, ils auront bientôt rejoint la troupe indépendante, sans que rien puisse les engager à s'arrêter dans leur course vagabonde. Les Américains du Sud sont extrêmement adroits dans l'art de saisir et de dompter les chevaux sauvages; ils emploient, pour cela, une longue corde, nommée *lasso*, qu'ils jettent avec une étonnante précision sur l'animal qu'ils veulent s'approprier. Dans chaque district, il y a des hommes qui n'ont point d'autre occupation que celle de veiller à la marche des troupes de chevaux qui les habitent. Ces hommes, montés sur des chevaux autrefois sauvages eux-mêmes, s'en servent pour appeler ceux

Digitized by Google

qui s'éloignent des limites du district. Ce sont eux aussi qui sont chargés de saisir et d'apprivoiser les chevaux que l'on veut soumettre au service domestique. Pour arriver à ce but, ils attirent la troupe dans un lieu dont elle ne peut s'échapper, se mêlent parmi elle, choisissent l'animal qui leur convient, et lui jettent le *lasso* autour du cou. Le cheval, qui se sent retenu, cherche à se dégager, et ne fait, en se débattant, que rendre plus étroit le nœud dont il est entouré : la respiration lui manque, il tombe; deux hommes se jettent sur lui, et s'en rendent maîtres.

Chacune de ces familles sauvages a un chef, auquel appartiennent des priviléges particuliers. Il est le sultan de la troupe, et son harem est très-nombreux. Si quelqu'un ose empiéter sur ses droits, sa colère ne connaît point de bornes; il attaque à l'instant son malheureux rival, le force à fuir, et souvent même lui arrache la vie. Le harem, qui doit être le prix de la victoire, regarde le combat avec anxiété. Quelquefois le vainqueur, tel qu'un glorieux conquérant, daigne admettre le vaincu au spectacle de ses plaisirs, ce qu'il ne ferait pas, sans doute, s'il songeait à l'inconstance du sort, et s'il calculait que l'esclave aujourd'hui, devenu maître à son tour, retirera une ample vengeance des affronts qu'il a reçus.

L'amour du cheval, le besoin d'une locomotion rapide que lui seul peut procurer, sont tellement innés dans le cœur de l'homme, que les peuplades les plus arriérées apprirent promptement à user du cheval. Dès la fin du seizième siècle, les sauvages des environs de Buénos-Ayres avaient de nombreux troupeaux de chevaux. En 1680, les Indiens des Missions levèrent six mille chevaux pour combattre les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement.

Digitized by Google

Les plus célèbres cavaliers de l'Amérique sont les Gauchos, peuplades vagabondes qui habitent les savanes, entre Buénos-Ayres et la Patagonie : Espagnols d'origine, leur vie, presque sauvage, se passe pour ainsi dire à cheval ; ils voyagent et chassent à cheval ; ils dorment à cheval ; ils prennent leurs repas à cheval. Ils se servent de ces hautes selles du temps de la chevalerie, qu'ont adoptées les peuples d'Orient, et dont le modèle est connu, dans nos manéges, sous le nom de *selle à piquer*. L'étrier se compose d'une petite pièce de bois ou de corne triangulaire, étroite et creusée comme un sabot. Le mors est pesant et semblable à ceux dont on se servait dans les anciennes écoles. Les bottes des Gauchos sont faites avec la peau d'un poulain naissant, qu'on tue à cet effet. Ce tissu est ras et moelleux : la peau de la jambe forme le haut de la botte ; celle du jarret, le cou-de-pied ; et celle du pâturon est disposée de façon à ce que le gros orteil puisse s'y emboîter. C'est, en effet, la seule partie du pied que les Gauchos posent sur l'étrier, usage qui leur est commun avec la plupart des tribus nomades de l'Asie. Ils portent des éperons longs et pointus. Les Gauchos passent pour être les plus hardis cavaliers du monde ; ils montent, à la première vue, les chevaux sauvages qu'ils prennent au lasso, quand ceux qu'ils montent sont fatigués. Le lasso, semblable à l'arcan des Tartares, est, dans leurs mains, une arme redoutable ; ils s'en servent pour prendre les chevaux et les bœufs sauvages, dont les peaux sont pour eux l'objet d'un commerce considérable. Ils chassent aussi le chevreuil et le léopard, et même la perdrix, qu'ils forcent facilement à la course, et qu'ils prennent au moyen d'un nœud coulant placé au bout d'une baguette.

Digitized by Google

De toutes les contrées de l'Amérique du Nord, la plus célèbre, pour sa race chevaline et ses habitudes équestres, est le Mexique. C'est là que les coutumes espagnoles ont imprimé, sous ce rapport, un sceau puissant et ineffaçable qui même a survécu à celles de la mère patrie. Un voyageur a fait une comparaison très-ingénieuse des Arabes de l'Algérie et des Mexicains qui doit trouver place ici.

« Cavalier comme l'Arabe, le *Ranchero* met son bonheur, sa vie tout entière dans son cheval; c'est son premier bien et sa divine ressource, il ne s'en sépare qu'avec la vie.

« Comme l'Arabe au cercle du foyer domestique, la conversation qu'il affectionne est celle qui roule sur le compagnon de ses fatigues, sur le mobile de ses joies, sur son cheval; il s'anime en parlant de lui, ses yeux brillent, ses cheveux se dressent, il tressaille d'enthousiasme en énumérant les brillantes qualités de son alezan, ou les grâces infinies de son Tordillo aux crins noirs.

« Sa femme peut être malade à la maison, ses enfants courir tous nus à l'ardeur du soleil, pourvu que son cheval ait au râtelier une bonne provende de flèches de maïs et une mesure pleine de grain; quand vient le soir, il dort sans souci l'intrépide centaure, tout lui sourit dans ses songes.

« Les jours de fête, lorsque la criarde cornemuse déchire au loin les échos des montagnes pour annoncer la fête du village ou les enivrantes émotions de la place des taureaux, l'Arabe d'Amérique prend sa plus riche selle, il suspend au pommeau le sac de cuir brodé de soie, d'or ou d'argent qui rappelle le *djébira* des Arabes d'Afrique; il met à son cheval sa belle bride enrichie d'étoiles et de croissants d'argent, chausse son éperon à large molette, et part

Digitized by Google

au grand galop, en soulevant d'épais nuages de poussière. De même que l'Arabe, il ne marche jamais sans armes, mais son arme, à lui, c'est l'épée ; la carabine se fabrique trop loin et coûte trop cher, la poudre est rare ; aussi n'est-ce pas de la carabine que se sert le paysan du Mexique pour exécuter sa fantasia, mais de lance et de sabre.

« Du plus loin qu'il aperçoit un ami, il porte la main à la poignée de sa latte de fer qui ne l'abandonne jamais, tire cette lame quelque peu rouillée, la brandit fièrement au devant de lui, la fait tourner en cercle autour de sa tête; puis, poussant tout à coup ce cri de Saint-Jacques, auquel son cheval obéit comme le coursier de l'Arabe obéit au cri de guerre, il se lance au galop, les jambes tendues, le corps penché, l'épée flamboyante dans la main droite. Le voyageur qui vient au-devant de lui en fait tout autant, les deux chevaux s'entrechoquent en s'arrêtant court sur leurs jambes de derrière et labourent le sol de leurs sabots, les épées se croisent, les cris se mêlent. Après le simulacre de combat qui rappelle la rencontre de deux cheicks de l'Algérie, les deux cavaliers calment leurs dociles montures et, laissant pendre l'épée à la dragonne de cuir, échangent une cordiale poignée de main.

« Les compliments d'usage sont aussi longs, aussi exagérés, aussi emphatiques que ceux que se font en pareil cas les Arabes, etc.

« Dans les fêtes locales, pendant l'intervalle qu'on laisse entre les différents combats de taureaux, les paysans mexicains se plaisent à mesurer tantôt leurs forces, tantôt leur adresse de cavaliers, tantôt la rapidité de leurs chevaux.

« Un grand cercle se forme dans un champ ou sur la place d'un village ; chevaux et cavaliers, serrés côte à côte,

Digitized by Google

laissent au milieu un grand espace libre, où les jeunes gens, le haut du corps nu, la ceinture serrée par une étroite bande de soie, vont se livrer à la lutte.

« Les cavaliers qui arrivent trop tard au rendez-vous, plutôt que de former une seconde ligne derrière la première, lancent leurs chevaux sur le cercle et s'ouvrent de force une place entre deux compagnons, comme le lion s'ouvre un passage à travers les fils du chêne le plus compacte.

« La lutte commence, un silence profond règne dans l'assemblée. Tant que la force des champions se balance, tant que leurs efforts, détruits par des efforts égaux, restent sans résultats, chacun retient son haleine, chacun attend; mais, lorsque l'un des deux athlètes, fatigué, semble laisser l'avantage à son rival, mille cris divers partent des coins opposés, encouragent le vainqueur, réveillent l'énergie de celui qui fléchit, modèrent l'un autant que l'autre, etc.

« Au printemps de chaque année, les Arabes d'Afrique se livrent aussi à de semblables exercices. Que de fois n'avons-nous pas vu, dans les plaines qui s'étendent auprès des grandes villes du littoral, cinq à six cents cavaliers réunis en cercle assister, sous la présidence d'un vieux *cheick*, à des jeux athlétiques, où la jeunesse du pays déploie son adresse et exerce ses forces!

« Les courses des deux pays offrent les mêmes rapports : deux cavaliers partent au galop sur un terrain uni, prenant la bride de leurs chevaux entre leurs dents, ou la laissant flotter suivant le degré de confiance qu'ils ont dans les jambes de leurs montures; puis ils se saisissent l'un l'autre et cherchent à s'enlever mutuellement de la selle. Ils sont presque entièrement jetés hors de ligne verticale, leurs corps ne tiennent plus au cheval que par la pression éner-

Digitized by Google

gique des genoux ; cette pression suffit à la fois pour activer la course des deux quadrupèdes, les tenir presque collés l'un à l'autre, et donner aux rivaux un point d'appui solide, quoique mouvant.

« Les deux hommes, les deux chevaux, ne forment qu'un corps porté sur huit jambes, dont les mouvements échappent à l'œil tant ils sont violents et rapides; les bras se nouent autour des corps, les têtes se redressent et s'inclinent, chacun s'efforçant de dominer la tête rivale et l'obligeant à se courber sous la pression du menton. Les muscles sont tendus comme des cordes, ils dessinent leurs arêtes vigoureuses sous la chair ruisselante des bras; les chevaux se mêlent et jettent à chaque instant une rosée de sueur sur les brunes épaules des athlètes.

« Tout à coup, l'un des deux aventuriers roidit les jambes, écarte violemment son cheval en appuyant l'éperon pour le porter en avant; en même temps il imprime au corps de son adversaire une terrible secousse, l'ébranle, l'enlève, le soutient un instant dans l'air en témoignage de sa victoire, et le dépose mollement sur le sol en arrêtant sa monture. »

Le cheval mexicain est, en général, de taille peu élevée, il est bien proportionné, plein de feu et d'ardeur; ses membres sont admirablement dessinés et musculeux dans les régions supérieures; ses canons sont courts et tendineux; sa queue est haute et gracieusement portée; on ne la coupe jamais, mais, suivant la mode bizarre du pays, on l'abaisse autant que possible au moyen de caparaçons d'un cuir lourd et épais, garnis de franges et de morceaux de métal, qui couvrent jusqu'au tronçon. Ces caparaçons, reste de l'ancien harnais de bataille, se nomment encore : *boucliers à la*

Digitized by Google

Cortès. Les chevaux ne sont presque jamais ferrés au Mexique, excepté, seulement, pendant les courses, les chasses ou les voyages dans les pays montagneux. Les robes les plus communes aux chevaux de ce pays sont le soupe de lait et toutes les variétés de gris.

L'allure la plus habituelle, ou du moins celle qu'on peut donner aisément aux chevaux mexicains, est l'amble : *sobrepaso*. Cette allure, si douce et si commode pour les voyages, est connue, comme nous l'avons vu, dans le monde entier; usitée surtout au moyen âge, elle disparaît à mesure que l'usage des voitures se répand de plus en plus dans les nations civilisées.

Au Mexique, tous les chevaux naissent et sont élevés dans de vastes forêts ou pâturages, où ils vivent dans l'état sauvage jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. On les prend au *lasso* comme dans l'Amérique du Sud. La plupart des chevaux s'habituent promptement à leur maître; leur naturel est doux mais ardent; leur défaut est d'être souvent ombrageux.

Un établissement avait été formé par le comte de Regla, d'après les principes de l'Europe : il était composé d'étalons et de juments de pur sang anglais; mais on dit qu'il n'a pas eu de succès.

En général, le Mexicain ne se sert de ses chevaux que pour les monter, et n'emploie, à ce service, que les chevaux entiers et hongres. Quant aux juments, elles sont exclusivement destinées à la reproduction. On n'attelle que les mulets et les bœufs. Cet ancien usage a cependant éprouvé quelques exceptions, depuis que des étrangers et des entrepreneurs de diligence des États-Unis ont adopté

Digitized by Google

l'emploi des chevaux pour l'attelage, exemple qui sera promptement suivi.

Les chevaux sont durement traités au Mexique, ils n'ont pas de litière, et ne mangent que pendant la nuit; on les fait sortir de l'écurie à la pointe du jour, on les panse, on les baigne, et, lorsque la toilette est terminée, on les attache à des piquets placés sous les portiques qui entourent les cours; souvent on les selle dès le matin, comme chez les Arabes. Au coucher du soleil, on les ramène à l'écurie, où ils trouvent le râtelier et la mangeoire garnis, après avoir subi un jeûne absolu de douze heures. Leur nourriture consiste, dans les plaines élevées, en orge pur, et, dans les vallées, en maïs; point de foin; quelquefois, seulement, on les laisse brouter les extrémités des feuilles de maïs. Au printemps, on leur donne, pendant quelque temps, des herbes fraîches ou on les envoie au pâturage. En voyage, tant que dure la marche journalière, on ne leur donne pas la moindre chose à manger; à peine si on les laisse boire, quand, vers midi, on trouve de l'eau dans le voisinage. Arrivé à la couchée, on les promène au pas jusqu'à ce qu'ils soient refroidis; on leur ôte alors la selle et on les lâche dans la cour ouverte de l'auberge où, pendant la nuit, ils vont alternativement manger dans des crèches fixées sous des hangars ou se rouler par terre.

Aucun cheval européen n'égale en qualité, pour le voyage, le cheval mexicain, dont les allures agréables, le fonds, la sobriété, l'adresse et la sûreté sur les routes les plus dangereuses et au passage des torrents ou des précipices, ne peuvent être assez admirés.

Les courses de chevaux au Mexique sont, quant aux formes actuelles, exclusivement d'origine anglaise. Les An-

Digitized by Google

glais établis dans ce pays ont, comme partout ailleurs, introduit les usages, les modes et les distractions de leur patrie. Le mérite des chevaux mexicains, l'habileté des cavaliers, la passion des habitants pour les jeux de hasard, ont favorisé l'institution naissante. Les courses les plus brillantes sont dirigées par des Anglais. Cependant il s'est formé déjà des sociétés d'indigènes dans le même but, qui, chaque jour, tendent à s'accroître.

Nous donnons ici le récit d'une course, due à la plume d'un témoin oculaire, qui offre d'intéressants détails :

« Je commencerai par parler d'une fort belle course à laquelle j'assistai et qui eut lieu dans une plaine aux environs de Mexico. Neuf Anglais, quatre Mexicains et un Colombien, avaient amené sur l'hippodrome vingt-cinq chevaux, tous de races indigènes, et dont chacun avait un nom espagnol. Ces animaux étaient vigoureux, agiles, et la plupart d'une grande beauté. La longueur de l'arène variait, suivant le genre des courses, entre deux cents à quatre cents mètres, et je n'en vis jamais au delà de cinq cents. Cette distance paraîtra sans doute bien minime, comparativement à celles qui sont adoptées et parcourues en Europe. Mais bien peu de chevaux soutiendraient, par suite de la raréfaction de l'air sur le plateau si élevé du Mexique, une course plus longue en développant toute leur vitesse, tandis que les chevaux les plus ordinaires de ce pays parcourent, sans beaucoup d'efforts, une distance de cent à cent vingt kilomètres par jour, soit au trot, soit au petit galop.

« Les courses avaient lieu sur un hippodrome, préparé avec soin et entouré de barrières. Quelques chevaux étaient montés par les propriétaires, d'autres par des jockeys. Ceux-ci avaient d'élégants vêtements à la mode anglaise.

Digitized by Google

« Les poids étaient réglés comme dans les courses d'Europe ; le plus léger était de 63 kilos 1/2, le plus fort de 73 kilos 1/2. Des tribunes couvertes étaient préparées pour les dames et les spectateurs privilégiés ; un grand nombre restaient à cheval ou dans leurs voitures.

« Une foule considérable, tant à pied qu'à cheval, se pressait aux barrières ; parmi les cinq cents cavaliers, tous en costume national, qui entouraient la lice, plusieurs montaient des chevaux magnifiques et de la plus noble origine. L'un des vainqueurs était un beau cheval gris, appelé *Carabolo*, appartenant à un jeune Colombien. »

Le même auteur assiste encore à une réunion plus importante qui avait attiré un immense concours de spéculateurs. « Plus de deux cents équipages, dit-il, remplis de dames ; au delà de mille cavaliers et des milliers de piétons s'étaient donné rendez-vous autour de l'hippodrome ; des pavillons, des tentes élégantes, des tribunes réservées et ornées avec luxe et élégance, entouraient l'arène.

« Vingt-deux chevaux concoururent pour différents prix, dont la valeur s'élevait à 800 piastres chacun. La distance à parcourir avait été augmentée jusqu'à cinq cents mètres. »

L'Amérique du Sud et l'Amérique centrale ne sont pas les seules portions du nouveau continent où l'on trouve des chevaux sauvages. Transportés au Mexique par les Espagnols, les chevaux se sont eux-mêmes répandus dans les contrées qui sont au nord.

Les immenses prairies situées à l'ouest du Mississipi renferment encore quelques-unes des nombreuses troupes de chevaux sauvages qui couvraient jadis le territoire des Indiens Koutonnis, à l'ouest des montagnes rocheuses, près des sources de la Colombie ; mais elles deviennent

Digitized by Google

chaque jour plus rares, et ce n'est plus que vers le nord, entre le 42e et le 45e degré de latitude, qu'on en rencontre des bandes considérables. Les jeunes étalons marchent en troupes séparées, et l'on s'en empare facilement en se servant de juments, autrefois sauvages, pour les attirer. Les Koutonnis montrent une adresse et une précision étonnantes dans la manière dont ils leur jettent le lasso, dont l'usage s'est répandu sur les rives du Mississipi, comme sur celles de la Plata. Selon le major Long, les Osages attachent la plus haute importance à se procurer cette espèce de chevaux, qui est douée d'une légèreté sans égale. Pour s'en rendre maîtres, ils entreprennent des chasses, qui les conduisent quelquefois jusqu'aux bords de la rivière Rouge, dans le Canada. Lorsque les chasseurs ont découvert quelques-uns de ces animaux, ils se divisent en trois bandes, dont deux se placent sur la route que les chevaux doivent traverser, la troisième se met à leur poursuite, et les pousse vers le lieu où l'on a dressé l'embuscade.

Les chevaux ont un grand prix et sont, pour ainsi dire, un objet de première nécessité parmi les tribus nomades qui fréquentent les vastes plaines du Sarkatchwan et du Missouri; elles s'en servent pour transporter leurs tentes, leurs familles d'un endroit à un autre, et le plus vif désir, l'unique ambition d'un jeune Indien, se borne à posséder un beau cheval propre à la chasse, exercice qu'il aime avec passion.

Enlever les chevaux d'une tribu ennemie est considéré comme un exploit aussi glorieux que celui de tuer son adversaire sur le champ de bataille. La distance qu'un Indien parcourt, les privations qu'il supporte dans ses excursions, sont incroyables. L'homme qui a dérobé un cheval n'ose

Digitized by Google

se livrer au sommeil; il s'assied à la porte de sa cabane, la bride dans une main, son fusil dans l'autre, tandis que son cheval est placé derrière lui, les jambes liées avec de fortes courroies. Malgré toutes ces précautions, il arrive souvent que le chasseur, accablé de fatigue, s'endort malgré lui; au bout de quelques minutes, il est réveillé en sursaut par le galop de son cheval, qui vient de lui être enlevé. Les Spokans, dont le territoire est situé dans le voisinage de la Colombie, et plusieurs autres tribus d'Indiens, ont un goût prononcé pour la chair de cheval, qui forme une partie de leur nourriture.

M. de Châteaubriand n'a pas oublié la peinture du cheval à demi sauvage de l'Amérique; il y mêle le poétique souvenir de deux Floridiennes qu'il a rencontrées au désert.

« Les étalons de tous les âges et de tous les poils, les « poulains et les juments avec les taureaux, des vaches et « des génisses, commencèrent à fuir et à galoper autour de « nous; dans cette confusion, je fus séparé des Creeks; un « groupe épais de chevaux et d'hommes s'agglommèrent à « l'orée d'un bois. Tout à coup j'aperçois de loin mes deux « Floridiennes; des mains vigoureuses les asseyaient sur « les croupes de deux barbes, que montaient à cru un bois « brûlé et un Siminole. O Cid! que n'avais-je ta rapide « *Rabièra* pour les rejoindre? Les cavales prennent leur « course, l'immense escadron les suit, les chevaux ruent, « sautent, bondissent, hennissent au milieu des cornes de « buffles et des taureaux; leurs sabots se choquent en l'air, « leurs queues et leurs crinières volent sanglantes, un tour- « billon d'insectes dévorants enveloppe l'orbe de cette ca- « valerie sauvage; mes Floridiennes disparaissent comme « la fille de Cérès, enlevée par le dieu des enfers. »

Digitized by Google

Les prairies sont habitées par des colons d'origine espagnole et par des indigènes réduits à un petit nombre, tant à cause de la destruction qui en a été faite à diverses époques, qu'à cause de leur fusion avec les conquérants.

Les cavaliers (caballeros) ont conservé les anciens costumes et les anciennes habitudes espagnoles. Ils portent le sombrero aux larges ailes, orné d'une bande de clinquant, la jaquette couverte de nattes, parsemée de boutons brillants ; les calzoneros, singulier pantalon ouvert sur le côté, depuis la hanche jusqu'au talon, brodé, bariolé de toutes sortes de couleurs et chargé de boutons de métal. Une riche ceinture, de longues bottes en cuir, également couvertes de broderies, des étriers en bois ciselé, une selle garnie de plaques en argent, complètent le pittoresque effet de cet équipement.

Les Indiens indigènes, qui prétendent tous descendre de Montézuma et qu'on désigne sous le nom de *pueblos*, sont très-bons agriculteurs ; les meilleurs chevaux sortent de leurs écuries.

La principale des tribus indiennes est celle des Sommanches ; on lui a donné le nom de reine des prairies. Nulle autre tribu ne peut lui être comparée pour le mérite de ses chevaux, par les soins dont ils sont entourés et par l'habileté de ses habitants dans les exercices équestres.

Le cheval est en grande estime chez ce peuple ; son influence se manifeste même dans les relations de la famille, et les plus douces jouissances de la vie.

Lorsqu'un Sommanche a jeté les yeux sur une jeune fille et qu'il a cru voir qu'elle ne lui serait pas refusée, il tue un de ses chevaux, lui arrache le cœur et va clouer ce cœur sanglant à la porte de sa bien-aimée. La jeune fille le fait

Digitized by Google

rôtir, le coupe en deux parties, en donne une à son amant, mange l'autre, et le repas est la sanction du lien conjugal.

Nous devons à M. Duflot de Mofras une description pittoresque de la cérémonie funèbre d'un chef indien, emporté par son cheval dans un abîme.

« Pour se faire une idée du lieu de la scène, il faut se figurer, sur le dernier plan, des montagnes de quatre à cinq mille mètres de haut, couronnées de neige à leurs sommets, et chargées, sur leurs flancs, d'arbres magnifiques; au pied de ces montagnes, un torrent impétueux et d'une effrayante profondeur; en deçà, le plateau d'une prairie; derrière le plateau, de petits bois de chêne et de pins, entre lesquels s'élevaient les loges des Indiens, formées de pieux recouverts de peaux de buffles, représentant diverses figures d'animaux.

« Sous la plus belle de ces tentes, entouré des femmes de la tribu, reposait le cadavre du chef, peint de couleurs éclatantes, revêtu d'une robe de bison, et ses longs cheveux relevés en panache, indice de sa dignité. Après que le cacique, appelé à lui succéder, eut débité, en accompagnant ses paroles de gestes expressifs, une sorte d'oraison funèbre, où il appelait le défunt l'aigle de la tribu, et comparait sa valeur à celle de l'ours et sa prudence à celle du castor, le cadavre fut solidement attaché sur son plus beau cheval, à l'aide de lanières de peau de cerf. On plaça sa lance dans une main, son arc dans l'autre, les chevelures de ses ennemis à l'arçon de sa selle, à son cou et sur ses bras ses colliers de verre et ses ornements de cuivre; puis on le conduisit, au milieu des gémissements des femmes, sur le plateau où les guerriers à cheval formaient un demi-cercle, dont les deux extrémités aboutissaient au torrent.

Digitized by Google

Le cheval prit place au centre de ce demi-cercle, et les cavaliers, agitant leurs armes, entonnèrent leur chant de guerre, dont rien ne saurait rendre l'expression sauvage. Le cheval, épouvanté, bondit sur le plateau, emportant le cadavre auquel chacun de ses mouvements imprimait une oscillation en avant et en arrière.

« Arrivé au bord du précipice, il recula, les naseaux en feu; puis, revenant brusquement sur ses pas, il essaya de rompre le rempart vivant qui l'enfermait et qui toujours se rétrécissait derrière lui. Plusieurs fois l'animal renouvela le même trajet et les mêmes efforts; mais enfin, frappé de terreur, poursuivi par les hurlements des Indiens et percé par leurs armes, il se précipita avec son fardeau dans le gouffre. Les cavaliers, arrêtés sur le bord, le virent se briser sur les pointes des rochers, disparaître dans les flots d'écume du torrent; puis ils regagnèrent leurs loges en silence. »

Les États-Unis, colonie détachée de la vieille Angleterre, n'ont rien conservé des habitudes espagnoles qui caractérisent si puissamment les autres parties de l'Amérique. Là, le cheval est adapté aux besoins de ce peuple, né d'hier et vieux déjà par l'intelligence; ce n'est plus le poétique habitant des savanes, le père des barbes d'Abdérame, c'est une machine intelligente et docile, façonnée de main d'homme à même une matière divine. Le cheval anglais a été porté aux États-Unis, et chaque jour des convois des types les plus précieux viennent retremper et accroître les générations qui s'élèvent et se multiplient sous un climat favorable et entouré des mêmes soins.

L'espèce cultivée avec le plus de soin aux États-Unis est le cheval trotteur; le besoin d'une locomotive rapide, à

Digitized by Google

travers d'énormes distances, développe chez les habitants de cette contrée le goût de l'allure la plus favorable à une vitesse soutenue. De rapides trotteurs ont été importés à grands frais; un judicieux mélange du cheval de sang et de la jument indigène, et principalement l'exercice habilement dirigé de génération en génération, a donné au cheval trotteur américain un mérite particulier dans sa spécialité.

La vitesse de ces chevaux passe pour être maintenant supérieure à celle de tous les trotteurs connus. Les Américains mettent un soin infini à perpétuer et à améliorer cette race précieuse. Des courses au trot, organisées par des sociétés, des paris considérables, et, plus encore, la vente à un prix élevé des chevaux supérieurs, entretiennent, chez l'éleveur, une émulation constante. Une chose à remarquer, c'est que le gouvernement des États-Unis, sentant toute l'importance du trotteur, a favorisé, par tous les moyens possibles, les luttes faites à cette allure; mais en même temps il a prohibé les courses de vitesse, soit qu'il les regarde comme inutiles, soit qu'il veuille éviter les inconvénients qui se sont attachés dans la mère patrie à cette institution.

Tout en applaudissant à l'esprit national et judicieux qui a donné aux courses au trot un grand développement en Amérique, on doit regretter que les courses de vitesse aient subi cette injuste défaveur. Les unes et les autres sont utiles; l'une est le but, l'autre le moyen; le cheval de sang ne peut s'élever qu'au moyen de courses de vitesse, et, tant que les Américains n'adopteront pas les courses de vitesse, ils continueront à être tributaires de l'étranger, pour tous les types supérieurs de leurs chevaux de sang.

De même que sur le vaste continent américain, le cheval

Digitized by Google

était inconnu dans les îles qui l'avoisinent; Saint-Domingue spécialement ne dut cet utile serviteur qu'à la compagnie des jésuites qui l'y porta vers la fin du seizième siècle. Les chevaux se multiplièrent rapidement à Saint-Domingue, le sol et le climat leur furent favorables, et ils trouvèrent dans les savanes une abondante et succulente nourriture. On les prend avec des nœuds coulants, formés par des cordes de lianes; les vieux chevaux se brisent souvent en tombant ou se tuent en se débattant quand ils sont pris; les jeunes se laissent facilement dompter, ils finissent même par devenir fort doux, mais ils restent quelquefois ombrageux.

On dit que les chevaux de Saint-Domingue ne s'approchent des rivières qu'avec de grandes précautions; ils dressent les oreilles, hennissent, regardent autour d'eux avec une sorte d'effroi, avertis par un instinct merveilleux du danger que peut leur faire courir la rencontre des caïmans. L'intelligence du cheval à cet égard est si prodigieuse, qu'il préserve son cavalier des périls sans cesse renaissants dont le menacent ces redoutables amphibies, et les diverses espèces de reptiles malfaisants qui peuplent cette colonie. Non-seulement il sait fuir leur présence en emportant son maître, souvent malgré lui, à travers les rochers et les bois, en franchissant collines et vallons; mais encore il se refuse à continuer sa route, il bondit, il se cabre; averti par ces signes certains, le voyageur s'arrête et bénit son sauveur et son fidèle compagnon.

Le pauvre nègre surtout, plus exposé, par la nature de ses habitudes, à tous ces dangers, sait mieux qu'un autre apprécier l'utilité de cette heureuse prévoyance; aussi, lorsqu'il rentre à sa case après le péril évité, il accable son cheval de caresses, il l'embrasse, il partage avec lui son maïs

Digitized by Google

et ses douces patates : il élève, par la pensée, son cheval jusqu'à lui, et s'écrie, dans son enthousiasme : « Si le cheval ne parle pas, c'est qu'il ne le veut pas. (*Ça di monde-là n'a pas parlé, parce que li n'a pas voulé.*) Il ne dit pas, cet animal ! il dit, ce monde ! au besoin il dirait, cet homme !..

L'île de Cuba, la reine des Antilles, possède, depuis son occupation par les Espagnols en 1511, une race de chevaux indigènes, errante dans les forêts et les savanes, semblable à celle du continent américain ; mais, en outre, on y rencontre deux espèces principales, l'une ancienne, que l'on distingue, dans le pays, sous le nom de *marchador* ; l'autre, plus moderne, appelée race *trotteuse*.

Le *marchador* a pour allure le pas relevé, ses battues sont à quatre temps ; c'est l'ancien cheval du colon avec lequel il parcourait d'énormes distances sans fatigue ; aussi cette espèce, toute disgracieuse de forme qu'elle était, a-t-elle été longtemps en honneur dans ce pays ; encore maintenant, beaucoup de personnes y demeurent attachées, et, confondant ses qualités morales et l'énergie qu'elle doit à une hérédité laborieuse avec une conformation irrégulière, tiennent à conserver ces défauts et rejettent toute amélioration qui, sans altérer le fond, augmenterait les spécialités de cette race précieuse.

L'espèce des trotteurs s'est formée du besoin d'une locomotion rapide à l'attelage qu'a fait naître là, comme partout, les modifications vicinales et l'adoption des voitures légères.

Les planteurs, qui, généralement, sont tous éleveurs, perfectionnent cette espèce par des croisements arabes ou anglais, et cherchent à la faire rivaliser avec les trotteurs américains.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Histoire des perfectionnements de la race chevaline. — Races anglaises. — Les sportsmen. — Les jockeys. — Chevaux célèbres. — Histoire de Black-Bess. — Courses, chasses, steeple-chases. — Gloire hippique de l'Angleterre.

Arrivons maintenant à la grande nation équestre du monde, à la terre aux vertes collines et aux blanches falaises, à la poétique Albion, qui est devenue la positive Angleterre.

C'est vous, peuple anglais, tour à tour notre frère ou notre vaillant ennemi, qui, à l'aide d'un patriotisme éclairé, d'institutions fortes, d'une patience séculaire, d'une volonté au-dessus des obstacles, avez arraché le sceptre hippique aux nations indolentes du continent, plus généralement favorisées que vous cependant par le sol et par le climat. Quel pas vous avez fait depuis les petits chevaux aux ar-

Digitized by Google

dentes crinières qui repoussaient dans leurs navires les légionnaires de César, jusqu'à ces gracieux et rapides coursiers que vous faites voler sur les hippodromes tracés par vos mains, dans les turfs verdoyants du Nord, les steppes desséchés de l'Ukraine, les sables de l'Afrique, les pampas et les savanes du nouveau monde !

Les Anglais comprirent les premiers, entre tous les autres peuples, la possibilité de remanier pour ainsi dire l'œuvre du Créateur, de façonner à leur gré chez les animaux domestiques l'individu et même l'espèce, de modifier la charpente, de développer les muscles ou le système graisseux, de restreindre ou d'augmenter les facultés locomotives ! Il est facile de comprendre la nécessité où fut le peuple anglais d'en agir ainsi. Resserré dans son île peu fertile en général, pressé de toutes parts par les mers, regorgeant d'intelligence et d'or, ces deux grands leviers de toute chose humaine, accoutumé aux voyages qui lui faisaient connaître les merveilles que prodiguait la nature aux autres contrées, l'Anglais dut chercher les moyens de faire naître chez lui tout ce qui peut augmenter le bien-être et l'agrément de la vie. Sous un ciel lourd et dans un climat froid, il eut le cheval du désert sablonneux de l'Asie; dans ses montagnes arides, le bœuf cotentin et la vache suisse; il adapta à ses zones agricoles le cochon de la Chine et le mouton d'Espagne, tout cela à force de persévérance, de constance, et, il faut le dire aussi, à l'aide d'une organisation politique qui réunit à la fois l'ordre et la liberté. Cette idée n'est pas venue aux anciens, sous les pieds desquels s'ouvraient sans cesse des mondes nouveaux. Elle ne fût pas venue aux possesseurs des vastes déserts de Syrie ou des grandes steppes de Russie, ni aux peuples malheureusement

Digitized by Google

favorisés par un sol trop fertile et un climat trop doux. Il faut que le cerveau de l'homme soit frappé par le marteau du besoin, pour qu'il puisse en jaillir une pensée féconde. C'est ainsi que la fable a peint la reine des arts sortant un jour, sous les coups de Vulcain, du front du maître du monde.

En remontant aussi haut que possible dans les annales de la Grande-Bretagne, nous trouvons d'abord les Celtes, dont nous avons décrit ailleurs les habitudes équestres, puis l'époque saxonne, empreinte de cette mystérieuse influence que la chevalerie du Nord commençait à répandre sur l'Europe. Celle-ci nous a légué ses souvenirs de guerre et d'amour, où se confondent la gloire du cheval et celle du cavalier. Ici, c'est Alfred, élève de Charlemagne, portant une civilisation trop avancée à des peuples encore barbares, et se trouvant dépaysé parmi eux comme un cheval de sang parmi les épais roussins des campagnes. Plus loin, Athelstan, suivant les usages polis de la cour de France, exerçant à la grande chasse ses chevaux et ses chiens, visitant lui-même les coursiers de ses haras, et recevant en présent de Hugues-Capet quelques-uns de ces destriers français dont la renommée commençait alors.

On connaît les règlements que vit naître le dixième siècle en faveur des chevaux, les lois d'exportation et d'importation, les avantages offerts à l'introduction des étalons étrangers, destinés à l'amélioration, et les cas de rédhibition prévus par les lois d'Howel-Dhu, sur lesquels ont été calqués ceux des codes modernes.

On sait aussi que c'est à cette époque que l'on doit ces sages règlements qui défendent les animaux contre la brutalité de l'homme, et qui, quoique existant depuis mille

Digitized by Google

ans en Angleterre, n'ont été adoptés en France que de nos jours seulement.

Cependant l'histoire du cheval anglais, comme celle de l'Angleterre elle-même, ne commence véritablement qu'au règne de Guillaume Ier. Chaque nation a ainsi un héros civilisateur, dont le génie reste empreint dans ses lois, dans ses coutumes, dans ses préjugés même. Quand les derniers rayons en sont éteints, les nations s'écroulent pour l'ordinaire, comme ces bergers qui s'égaraient au désert quand l'étoile de Bethléem cessait de les guider.

Guillaume et ses soldats portèrent en Angleterre toutes les habitudes équestres qu'une civilisation plus avancée avait déjà développées dans le royaume de France. Chacun des héros d'Hastings y consacra un souvenir de son pays. Avec les Bretons d'Alain Fergent, les courses druidiques, décrites dans les vieux chants populaires que nous avons cités; avec les Français, les chasses et les fêtes équestres; avec les Normands, enfin, les chevaux espagnols et les croisements orientaux, qui devaient opérer plus tard une si prodigieuse métamorphose dans la race anglaise.

On sait que Guillaume montait un cheval espagnol à la bataille où il vainquit Harold. Déjà, du temps de Richard Ier, le cheval espagnol était un des plus beaux présents que pût faire un chef à ses hommes d'armes. Les barons normands introduisirent dans leurs nouvelles possessions les rejetons de leurs belles races équestres, depuis cette puissante famille d'Armorique à la haute encolure, dont nous avons déjà parlé, jusqu'aux chevaux améliorés de leurs haras.

Parmi les monuments les plus curieux qui nous restent de l'épopée normande, il en est un qui mérite toute l'attention de l'histoire, c'est cette suite de tableaux histo-

Digitized by Google

riques, appelée tapisserie de la reine Mathilde. Soit que ce travail ait été fait par les ordres de cette princesse, soit que, nouvelle Pénélope, sa main royale ait consacré les jours de l'absence à des ouvrages de laine, qui devaient à travers les âges rappeler la gloire de son époux, toujours est-il que cette légende brodée ne peut appartenir à une autre époque que la sienne, et que le soin minutieux donné aux plus simples détails accuse la fidélité de l'ensemble et la sincérité du caractère donné à chaque individualité. Les chevaux y jouent un grand rôle : c'est d'abord le voyage du duc Harold à la cour du duc normand, l'expédition de Bretagne, puis l'embarquement dans les vaisseaux ; enfin, l'arrivée sur la terre anglaise et la grande bataille qui décida du sort de ce royaume. Tous ces chevaux offrent le même aspect; ils sont de la même espèce et possèdent les caractères de la race carrossière normande : formes rondes et brillantes, encolure fort rouée, tête légèrement busquée, membres forts et distingués, crins abondants, croupe puissante, queue attachée généralement un peu bas; mais, comme la croupe est dans une belle direction, et que le rein est bon quoique un peu long, il est à croire que c'est une négligence de l'artiste. Ce qui frappe tout d'abord, c'est le tride et l'énergie des allures, le port de tête, ramené à la perpendiculaire, et la facilité avec laquelle semblent se manier ces fiers coursiers. La comparaison de la taille des hommes à celle des chevaux annonce chez ceux-ci la plus forte stature; il est impossible enfin à l'observateur attentif de ne pas reconnaître là le cachet de cette race normande qui, sous les noms divers de destrier ou de carrossier, a conservé, malgré les dégradations, les modifications ou les perfectionnements, dans les vallées du Cleveland comme dans

Digitized by Google

celles de la Normandie, le type inhérent au milieu dans lequel elle se propage.

Un détail caractéristique qui prouve jusqu'à quel point le dessinateur a mis de conscience et de vérité dans son travail, c'est ce petit bidet qu'un messager, vêtu à la légère, tient par la bride, et qui seul contraste de tout point avec les destriers des hommes d'armes qui l'environnent. Il est à croire qu'il représente le petit cheval de Calédonie ou le poney gallois, dont la vitesse et l'énergie devaient effectivement mieux convenir pour les courses rapides que ces puissants chevaux de bataille qui portaient des guerriers maillés de fer de la tête aux pieds.

Ce n'est qu'en 1121, sous le règne d'Henri Ier, que l'on a la certitude de l'introduction du cheval arabe proprement dit en Angleterre. Alexandre Ier, roi d'Écosse, joignit aux riches présents qu'il fit à l'église Saint-André un cheval *arabe* et des armes turques.

Avant le douzième siècle, les femmes montaient à cheval comme les hommes, usage qui s'est conservé dans plusieurs contrées de l'Europe jusqu'à nos jours; c'est à la reine d'Angleterre, fille du roi de Bohême, que l'on attribue l'introduction des selles à femme en Angleterre vers 1140.

Cependant les courses se perfectionnaient comme institution. L'historien Fitz-Stephen, qui écrivait au milieu du douzième siècle, rend compte de celles qui avaient lieu à Smithfield, déjà célèbre comme marché aux chevaux dès cette époque.

« Lorsqu'un essai de chevaux de prix devait avoir lieu, « dit-il, certains cris qu'on faisait entendre obligeaient tous « ceux qui ne possédaient que des chevaux communs à vi-

Digitized by Google

« der le terrain. D'habiles jockeys partaient au signal donné,
« dévoraient l'espace et fendaient l'air comme la foudre.
« L'espoir des applaudissements et des récompenses enflam-
« mait leur cœur, ils se disputaient avec acharnement la
« victoire, excitant leur monture du fouet et de l'éperon et
« l'encourageant de la voix. »

Les croisades, qui firent entrer l'Europe moderne dans la grande voie de la civilisation, donnèrent une immense impulsion à l'amélioration anglaise; les rois et les barons d'Angleterre ramenèrent dans leurs possessions continentales et insulaires un nombre considérable de chevaux d'Orient. Les chroniques nous ont laissé le souvenir de deux chevaux achetés dans l'île de Chypre par Richard Cœur-de-Lion.

In this worlde they hadde nopers
Dromedary nor destrere,
Stede, Babyte no cammele,
Goeth none so swifte without fayle.
For a thousand pown of golde
Ne should the one be solde.

Aucun ne peut les égaler,
Soit dromadaire ou destrier,
Chameaux courants, chevaux du More,
Sont loin d'aller si vite encore;
Aussi, pour mille bons ducats
On ne les aurait certes pas.

Le règne du roi Jean Sans-Terre est célèbre dans les annales d'Angleterre par deux faits éclatants : la concession de la *grande chartre* et l'encouragement qu'il donna à la race équestre. Les tyrans et les usurpateurs ont souvent une belle page au verso de leur histoire. Le génie du mal est

Digitized by Google

toujours un génie, voilà pourquoi les hommes s'y laissent prendre. Jean fit venir de Flandre cent étalons des plus fortes races, auxquels on attribue l'origine de ces chevaux de gros trait, une des spécialités hippiques de l'Angleterre.

On doit encore à ce prince la fondation d'un vaste haras, où ses soins empressés et vigilants avaient su réunir les plus précieux types de son royaume. Le présent le plus considérable qu'on put lui faire était un beau cheval, et le moyen le plus infaillible de lui plaire était d'élever et de propager les plus belles espèces de chevaux.

Cent ans plus tard nous voyons Édouard II acheter en Lombardie trente étalons de selle et douze de trait. Ce prince fut un de ces rois cavaliers qui favorisèrent si puissamment l'amélioration chevaline dans la Grande-Bretagne; il consacra mille marcs sterling à l'achat de cinquante étalons espagnols, et à cet effet il demanda un sauf-conduit aux rois de France et d'Espagne.

L'histoire parle des rapides chevaux de course qu'Édouard entretenait dans ses haras, et, quoiqu'il soit difficile de savoir à quel genre de cheval cette dénomination s'appliquait positivement, il est certain que ces chevaux avaient un degré de sang très-avancé, par suite des importations nombreuses qui avaient eu lieu à cette époque et antérieurement.

Une des preuves du soin que l'Angleterre mettait alors à former une espèce spéciale et à laquelle elle attachait le plus grand prix, c'est l'ordonnance promulguée par Édouard pour défendre l'exportation à l'étranger. On a blâmé cette mesure sans la comprendre, mais il est certain qu'autant il importe à un peuple de favoriser le débouché de ses produits améliorés, quand il y a abondance ou seulement suffisance

Digitized by Google

et que les peuples voisins peuvent rivaliser avec lui, autant il serait dangereux dans une industrie naissante de laisser se diffuser ces éléments de régénération à peine formés et peu nombreux que peuvent enlever, à prix d'or, des nations avides et moins avancées dans la voie du progrès.

Cependant, à mesure que l'amélioration se développait, le prix des chevaux augmentait à proportion. Il devint tel, qu'Édouard II, en 1386, crut devoir intervenir contre les exigences des marchands; il fixa le prix des chevaux et désigna, dans son ordonnance, les provinces qui s'occupaient alors le plus spécialement de l'élevage du cheval. Ces prescriptions nous semblent peu utiles, aussi furent-elles promptement abolies.

Jusqu'à la fin du quinzième siècle on ne cite rien de remarquable touchant le cheval anglais. A cette époque, la guerre des deux roses porta un coup funeste à l'industrie chevaline, et ce ne fut que sous Henri VIII que des mesures furent prises pour y remédier.

C'est alors que parurent des règlements qui fixèrent la taille et l'âge des étalons, et défendirent de les laisser vaguer dans les herbages et les forêts. On annonçait en même temps l'intention de prohiber d'une manière absolue l'emploi d'étalons défectueux et même celui des juments tarées.

Les auteurs anglais ne sont pas d'accord sur l'effet que produisirent les ordonnances despotiques d'Henri VIII. Quoi qu'il en soit, ce prince apostat mit dans la question du cheval la violence et l'emportement dont il fit preuve en toutes choses et qui placèrent son nom parmi ceux des plus fameux tyrans. Il fut défendu de posséder des chevaux au-dessous d'une taille déterminée; les archevêques et les ducs devaient avoir sept chevaux de selle d'au moins quatorze

Digitized by Google

paumes. Tout ecclésiastique dont le revenu s'élevait à cent livres sterling, tout particulier dont la femme portait un *capuchon à la française ou un mantelet de velours*, était tenu, sous peine de vingt livres d'amende, d'avoir au moins un bon *hack*.

Malgré ces règlements, il paraît que le règne d'Élisabeth ne fut pas favorable à l'amélioration chevaline, soit à cause des troubles de l'époque, soit par le peu d'encouragement que lui donna cette avare princesse; on va jusqu'à dire qu'elle ne put opposer que trois mille cavaliers à la descente dont la menaçait la gigantesque Armada. Henri IV fit présent à Élisabeth de plusieurs chevaux français, qui firent l'admiration de la cour; la France, à cette époque, n'avait rien à envier à l'Angleterre.

L'usage des carrosses fut introduit en Angleterre par le comte d'Arundel; jusqu'alors la reine ne voyageait qu'à cheval ou en litière, elle se rendait à l'église en trousse sur un cheval monté par son premier écuyer.

Jacques Ier organisa en Angleterre les courses, qui n'avaient pas eu encore d'hippodromes spéciaux.

On choisissait même de préférence des terrains accidentés et semés d'obstacles de tous genres, comme on le fait encore pour les *steeple-chases* d'aujourd'hui, reste barbare des vieilles courses saxonnes.

Avant cette époque, les vainqueurs se contentaient de prix honorifiques, qui consistaient ordinairement en une clochette de bois ou d'argent; de là l'expression qui survécut même à cette coutume : *Bear away the bell*, remporter la clochette, pour exprimer la victoire remportée par un cheval. Nous avons vu que, dès l'époque romaine, la clochette suspendue à la tête du cheval était un signe d'honneur et de

Digitized by Google

distinction, et que cet usage s'est encore conservé dans certains pays, où l'on voit les postillons entourer le cou de leurs chevaux de colliers garnis de clochettes, ou les suspendre au frontail de la bride.

Les premières courses régulières eurent lieu à Chester, à Stadform, à Enfield et à Croydon, près de Londres. Le roi se rendait souvent à Newmarket pour chasser à courre et au faucon dans les belles plaines de cette contrée, mais on ne voit pas qu'il y ait organisé de courses.

Jacques fit acheter, d'un marchand nommé Markham, un cheval arabe dont le prix fut fixé à 500 livres sterling, somme énorme pour le temps. Ce cheval a peu marqué dans les généalogies chevalines de l'Angleterre. On prétend que la défaveur dont il fut l'objet tenait à la mauvaise opinion qu'émit sur son compte le fameux duc de Newcastle dans ses ouvrages. Newcastle compte à bon droit parmi les hommes de cheval les plus célèbres du monde. Élève de l'école italienne, il sut néanmoins se dépouiller de cette roideur prétentieuse qui en fut l'écueil; il prépara la transition entre l'ancienne équitation des tournois et des carrousels et celle plus large de la chasse et de l'hippodrome. Son traité d'équitation, dont Solleysel a donné une excellente traduction, est un curieux monument de sciences et d'études sérieuses, mêlées à une vanité personnelle souvent puérile. Le frontispice représente *Guillaume Cavendish, lord Ogle, comte, marquis et duc de Newcastle*, sur un cheval bondissant, entouré d'un cercle de chevaux qui lui rendent hommage à genoux. On lit au bas :

Et le diable le plus robuste,
S'il le montait, à tous airs irait juste.

Digitized by Google

Un fait qui n'a pas été assez remarqué, c'est l'influence de l'équitation anglaise et des harnais légers employés dans les courses et les chasses, sur l'amélioration du cheval. L'équipage de manége prête peu aux mouvements rapides, et la tenue qu'il exige fatigue le cavalier dans les allures de vitesse. En débarrassant le cheval de cet attirail, en substituant à la lourde selle carrée ce petit siége ovale, à la bride à muserole une bride légère et même un simple filet, les Anglais ont donné au cheval et au cavalier toute facilité pour se livrer sans fatigue à ce laisser-aller instinctif qui leur permet, à l'un et à l'autre, d'accomplir la vie sauve les plus terribles épreuves. L'allure du trot surtout reçut, par suite de la modification du harnachement, une plus importante destination. Tout s'enchaîne ici-bas; l'habitude des courses obligea les coureurs à simplifier leur équipage, et ce simple équipage permit par suite au cavalier de sentir de plus près les mouvements du cheval, d'y obéir, de s'identifier pour ainsi dire avec lui, dans cette marche saccadée et incommode jusque-là que les Romains appelaient, comme nous l'avons vu, *supplice* et *tourment*, et qui est maintenant, grâce aux Anglais, dans le monde entier, l'allure la plus habituelle et la plus utile de toutes. L'expression : *trotter à l'anglaise*, doit rester dans le vocabulaire hippique, car ce sont les Anglais qui sont bien les inventeurs de ce mode d'équitation, qui ne pouvait naître que chez eux et qui n'a d'analogue nulle part.

Charles Ier établit les courses de Hyde-Park et de Newmarket; il fit acheter plusieurs chevaux et plusieurs juments de sang oriental, et accorda de magnifiques encouragements aux hommes qui se distinguèrent dans la noble industrie chevaline.

Digitized by Google

Les guerres civiles de cette époque arrêtèrent l'élan national vers l'élève du cheval qui se manifestait de toutes parts. Cependant, le protecteur Cromwell y donna les soins les plus assidus et les plus éclairés; il posséda lui-même plusieurs chevaux fameux, et, tandis que leur maître gagnait des batailles, ses coursiers remportaient des prix sur les hippodromes. Ce fut son écuyer Mr. Place qui introduisit en Angleterre le célèbre étalon *White-Turk*.

Charles II se livra avec zèle à l'amélioration du cheval, et, à son exemple, la noblesse des trois royaumes en fit son occupation favorite. Un palais fut élevé pour le roi, à Newmarket, et des prix considérables furent accordés par lui à cet hippodrome. Ce fut par l'ordre de ce prince que deux sportsmen célèbres, sir Christoph Wyvill et sir George Fenwick, parcoururent l'Arabie et en ramenèrent plusieurs étalons et un assez grand nombre de juments qui, connues dans le langage du turf sous le nom de *Royal-Mare*, se retrouvent dans les généalogies de toutes les familles de pur sang anglais. Charles II fut le premier roi d'Angleterre qui fit courir des chevaux en son nom.

Malgré les troubles qui signalèrent le règne de Jacques II, l'amélioration du cheval continua. Ce prince était excellent écuyer, mais son règne fut trop court pour lui permettre de réaliser ses projets. On dit que, dans sa retraite de Saint-Germain, il adoucissait les chagrins de l'exil en élevant lui-même les chevaux dont il se servait pour la chasse.

C'est à cette époque que le duc de Berwick ramena du siége de Bade, en Hongrie, l'étalon *Lister-Turk* et d'autres chevaux célèbres, tels que *Barb-Chillaby Taffolet-Barb*, etc.

Guillaume III fonda une école d'équitation que l'on ap-

Digitized by Google

pelait alors Académie, dont il donna la direction à un écuyer français de beaucoup de talent, le major Foubert.

Les courses furent augmentées, et un grand nombre de prix royaux, connus sous le nom de *King's plates*, furent accordés aux divers hippodromes.

Vers le même temps, *Selaby-Turk*, *Darley White-Turk* et *Yellow-Turk*, furent importés dans la Grande-Bretagne; *Darley-Arabian* et *Curven-Barb* appartenaient aux écuries royales.

Le règne de la reine Anne se distingua par les encouragements qu'elle accorda à l'élève du cheval et principalement aux courses; c'est de cette époque que date leur extension dans toutes les parties du royaume. La reine elle-même y prit part; elle eut son haras, ses entraîneurs, ses jockeys, et forma une précieuse réunion des élèves les plus remarquables que s'empressaient de lui offrir les nobles lords et les riches éleveurs.

La mort de cette princesse se fit remarquer par un incident qui rattache l'histoire du cheval, ainsi que nous l'avons vu tant de fois, à l'histoire de la destinée des nations.

C'était le 12 août 1714, on allait disputer sur l'hippodrome d'York la coupe d'or offerte par le comté. Toute la haute et petite noblesse du pays s'y était donné rendez-vous. L'histoire dit qu'il s'y trouvait *cinquante-six carrosses*, ce qui, pour l'époque, était très-considérable. Au moment où les courses excitaient au plus haut degré l'enthousiasme, le bruit se répand que la *bonne* reine vient de mourir. Aussitôt un frémissement électrique parcourt l'immense assemblée; la politique remplace dans les esprits l'intérêt qu'inspire les courses, et, semblable à cet hippodrome du bas-empire où se discutaient les plus grandes questions de

Digitized by Google

l'État, à l'aide des factions rouges et vertes, le turf devient un club improvisé. Il s'agissait alors de la restauration des Stuarts, ou de la continuation de la branche d'Orange. William Bedman et l'archevêque Daves saisissent l'occasion ; la noblesse du comté était dévouée à la maison de Hanovre ainsi que la majorité de la population, on se rend en foule à York et on proclame le roi George ; les chefs du parti tory sont arrêtés, Londres est investi, et les Stuarts sont pour jamais déchus du trône de la Grande-Bretagne.

Sous George Ier, le goût des courses s'étend et se matérialise, les prix royaux, bien éloignés déjà de la simple clochette des anciens temps, se changent en une somme d'argent, les *plates* sont remplacés par des prix fixes de 100 guinées.

George II s'occupa fort peu des choses chevalines, c'est peut-être le seul interrègne que le cheval puisse compter en Angleterre, car c'est vraiment lui qui est le chef suprême de ce gouvernement hippocratique. Cependant, c'est à ce prince que l'on doit divers règlements pour éviter les fraudes qui commençaient alors à s'introduire dans les affaires du turf. C'est sous le règne de George II que parut l'arabe *Godolphin-Arabian*.

George III, dans sa jeunesse surtout, s'occupa beaucoup de relever le goût du cheval ; il encouragea les courses et l'équitation. Un parc royal fut consacré spécialement par ses ordres aux divertissements équestres, auxquels il se livrait en compagnie des jeunes seigneurs de la cour. On doit à ce prince la fondation d'une école vétérinaire, dont il donna la direction à Wial de Saint-Bel. *Éclipse* naquit sous ce règne.

Mais le roi sportsman de l'Angleterre fut George IV.

Digitized by Google

Écuyer accompli par lui-même, connaisseur judicieux, éleveur distingué, chasseur infatigable, il réunissait tous les goûts qui pouvaient flatter la nation la plus hippique du monde. N'étant encore que prince de Galles, il avait fondé un haras florissant, et ses chevaux avaient gagné, dans l'espace de huit ans, *cent quatre-vingt-cinq* prix, montant à près d'un million. Ce fut alors qu'arriva l'aventure malheureuse qui força ce prince à vendre son haras et à s'abstenir pendant quelque temps de prendre part aux courses.

On sait qu'un de ses chevaux nommé *Escape*, engagé dans deux prix à Newmarket les 20 et 21 novembre 1791, battu honteusement la veille, fut vainqueur le lendemain : les propos les plus outrageants coururent à cette occasion sur le jockey de George et sur lui-même. Les pertes énormes essuyées par les parieurs, la jalousie des uns, peut-être un peu les passions politiques qui fermentaient à ce moment, firent donner une grande importance à cette affaire, que le temps a fait voir sous un tout autre jour. En 1805, George reçut la lettre suivante du club de Newmarket :

« Puisse ce qui suit être agréable à Votre Altesse Royale.
« Les membres du Jockey-Club, regrettant profondément son
« absence de Newmarket, la supplient instamment d'ou-
« blier le passé et d'honorer, à l'avenir, les différents
« meetings de sa présence. »

Cette noble et simple lettre fut reçue gracieusement. Le prince, qui avait déjà repris sur divers hippodromes son rang de sportsman, revint à Newmarket, et y envoya même plus tard courir ses chevaux.

C'est à lui qu'on doit la formation du beau haras d'Hampton-Court, dispersé sous le dernier roi.

Après le roi du turf vint le roi de la mer, à George IV

Digitized by Google

succéda Guillaume IV, le célèbre marin, dont la gloire hippique se borna aux faveurs qu'il accorda à l'hippodrome d'Ascot et au magnifique dîner qu'il donnait tous les ans aux membres du Jockey-Club.

Aujourd'hui, sous le gracieux sceptre de sa reine bien-aimée, la Grande-Bretagne jouit d'une prospérité chevaline sans rivale dans l'univers. La reine Victoria se plaît aux field-sports; charmante amazone, elle sait l'art de conduire un coursier rapide et plein de feu ; souvent sa main royale guida dans les allées de ses parcs un attelage de vigoureux poneys, sa présence embellit les meetings et les courses fameuses, et dans ses visites à ses nobles vassaux, aux descendants des vieux compagnons de Guillaume, elle assiste avec empressement à ces brillantes cavalcades, à ces chasses fougueuses, qui font les délices de la nation et dans lesquelles le prince Albert, son royal époux, s'est fait une véritable renommée. Ce règne, qui n'est encore qu'à son aurore, espérons-le, brillera dans les fastes d'Angleterre parmi les plus éclatants, et, au milieu de tous les glorieux fleurons qui formeront la couronne immortelle de Victoria, la palme d'Olympie ne sera point oubliée.

Nous venons de voir par quelles phases générales a passé l'amélioration chevaline dans la Grande-Bretagne ; mais il faudrait des volumes pour donner une idée des races et des espèces diverses que la nature et l'art ont créées dans ce pays ; des éleveurs distingués qui se sont fait un nom par leurs succès, leurs victoires, leurs revers ou leurs excentricités ; des jockeys fameux par leur adresse, leur loyauté ou leur friponnerie ; des chevaux célèbres qui ont brillé sur leurs hippodromes ; enfin des anecdotes curieuses que racontent les chroniques anglaises, sur l'élevage, les cour-

Digitized by Google

ses, les chasses, et dont le héros est toujours le cheval. Nous ne pouvons qu'effleurer ici ces intéressants sujets qui abondent dans les ouvrages spéciaux et les *sporting-reviews*.

Les races anglaises sont d'abord cette race pure, fruit exotique qui, à force de patience et d'or, semble avoir acquis le droit d'indigénat, bouture enlevée à la plante mère et destinée à briller presque son égale, autant toutefois que le permet la différence des climats, autant que la volonté et la puissance de l'homme peuvent égaler la création divine, lorsque, surtout, celle-ci n'a point été entourée de soins aussi assidus et aussi intelligents. C'est ensuite cette race du Cleveland à la haute et fière encolure qui paît les vertes vallées du Yorkshire, sœur de notre race normande. C'est le cheval trapu du Suffolk, si semblable au cheval de la Bretagne française, et qui, comme lui ne connaît pas de vainqueur au tirage; car c'est un dicton favori que le cheval du Suffolk meurt sur le trait. C'est l'ancien cheval noir d'Angleterre, frère de notre cheval boulonnais, et type ancien de ces races du Nord que nous avons retrouvées sur toutes les côtes de l'Europe centrale. Ce cheval, que des croisements et des soins judicieux ont amené à la plus haute taille et aux plus fortes proportions auxquelles la race chevaline puisse atteindre, tend à disparaître, par suite d'un état de civilisation qui rend moins nécessaire la force matérielle du cheval quand la vitesse n'y est pas jointe. Puis, c'est le petit poney du pays de Galles, connu sous le nom de *galloway*, qui n'a guère changé depuis le temps où il servait de monture aux damoiselles de la table ronde et aux bardes qui chantaient le retour d'Arthur. C'est le poney des montagnes d'Écosse, à l'œil hagard, à la crinière épaisse, qui semble encore porter, sur son flanc agité, la claymore des vieux

Digitized by Google

Highlanders. C'est, enfin, le bon *hunter* des pauvres habitants de la verte Erin, qui saute comme le daim en ramenant sous lui ses jambes de derrière, et pour lequel aucun fossé n'est trop large, aucune palissade trop haute.

Toutefois, la science et les progrès agricoles ont singulièrement modifié le cachet caractéristique de chaque contrée. Un mélange savant et approprié aux besoins de la civilisation règne maintenant parmi toutes ces variétés. Ce n'est plus par races créées par la nature, par le sol et le climat, mais bien par espèces façonnées de main d'hommes, que se divisent généralement maintenant les chevaux de la Grande-Bretagne.

Nous citerons les principales dénominations sous lesquelles sont connues, en Angleterre, les différentes espèces de chevaux. Le *Thoroughbred* ou *Blood-Horse*, cheval de pur sang; *Half-Bred*, cheval de demi-sang; *The Racer*, cheval de course; *The Hack*, cheval de promenade; *The Hunter*, cheval de chasse; *The Coach-Horse*, cheval de carrosse; *The Charger*, cheval de troupe; *The Cart-Horse*, cheval de gros trait; *The Cob*, petit cheval bien corsé et fortement établi; *The Poney*, très-petit cheval; etc.

Parlons maintenant des sportsmen célèbres de l'Angleterre. Si, comme nous l'avons vu, les rois qui se sont succédé sur le trône de cette nation ont compris l'utilité pratique de l'amélioration chevaline, il faut dire que le goût du cheval se trouvait aussi répandu parmi l'aristocratie et toutes les classes de la nation. Chacun y coopérait par sa fortune, par son intelligence, par ses soins. On voit des lords consacrer aux chevaux la plus grande partie de leurs immenses revenus. Lord Grosvenor dépensait, dit-on, pour sa seule écurie, trois millions par an. Si, par hasard, il se

Digitized by Google

trouvait un grand tenancier anglais indifférent par lui-même à la noble industrie chevaline, ou qui en soit détourné par son âge, ses infirmités ou ses fonctions, il n'en aurait pas moins son écurie montée, son haras et souvent sa meute, pour la jouissance de ses fermiers et du public ; c'est ainsi que l'aristocratie anglaise a conservé sa puissance : elle a compris que ses droits n'existaient qu'à la condition de se soumettre aux devoirs. Aussi, les exercices équestres sont-ils restés populaires en Angleterre et aussi chers au pauvre qui n'a pas un schelling dans sa poche, qu'au lord le plus riche du royaume.

Parmi les hommes éminents qui se sont fait un nom dans les annales du turf, nous citerons les suivants pour les temps anciens :

Le premier duc de Buckingham, auquel appartenait *Helmsley-Turk*; M. Fairfax, possesseur de *Marocco-Barb*; lord Harleigh, qui soutint vaillamment le cheval indigène contre les importations orientales; Christophe Wyvill et George Fenwick, qui, comme nous l'avons dit, ramenèrent d'Arabie les chevaux de Charles Ier; Lord Darcy, qui fut un des premiers à posséder des *Royal-Mare*; Robert Sulton, qui ramena de Constantinople l'étalon *Holdwess-Turk*; Thomas Oglethorpe, qui donna son nom à un cheval fameux venu de Géorgie; le duc de Berwick; le capitaine Byerley; M. Marshall, chef des écuries du roi Guillaume; M. Curven, qui acheta à Paris, au comte de Toulouse, deux étalons précieux, que la France négligea comme tant d'autres; M. Hulton, possesseur de *Bald-Galloway*; les ducs de Devonshire, de Sommerset et de Rutland, qui les premiers se lancèrent dans la voie des paris considérables; le comte Godolphin, qui donna son nom

Digitized by Google

au fameux cheval arabe dont nous parlerons plus loin; M. Frampton, dont la réputation est entachée de diverses fraudes et d'incroyables barbaries. C'est à lui que l'on rapporte l'anecdote si connue de la course de *Merlin*. On sait que ce cheval, engagé dans un pari entre les chevaux du Nord et ceux du Midi, fut essayé contre son adversaire portant secrètement sept livres de surcharge, tandis que, d'un autre côté, son concurrent les portait secrètement aussi. Le résultat fut la victoire de *Merlin* dans l'essai et dans la course qui suivit. Mais M. Frampton, qui, dans un but frauduleux, avait préparé dit-on, cette machination, en porta tout l'odieux. C'est encore à lui qu'on attribue la mutilation du célèbre *Dragon*; mais heureusement cette histoire est très-douteuse.

M. Childers qui éleva *Flying-Childers*; le duc de Cumberland, dans le haras duquel naquit *Éclipse*; et le colonel O'Kelly, qui fut son heureux possesseur.

Plus tard les turfmen furent si nombreux, qu'il est impossible de les citer. Nous distinguerons parmi eux : Dick-Vernon, propriétaire de *Wood-Pecker* et le parieur le plus heureux de son temps; son habileté pour échelonner les paris n'a point été surpassée. On cite une occasion où, pariant à la fois pour et contre plusieurs chevaux, il devait gagner 10,000 livres sterling ou ne rien perdre. Lord Castlereagh, qui dirigeait lui-même l'entraînement de ses chevaux; lord Clermont, qui éleva *Trompator*; Charles Bunbury, dont les écuries furent longtemps fameuses; le duc de Queembury, connu sous le nom de Old Q, dont les exploits hippiques ont un cachet si bizarre et si spirituel. C'est à lui que l'on rapporte l'aventure suivante :

Digitized by Google

Dick Goodison, jockey du duc, vint un jour trouver celui-ci et lui dit :

—Notre adversaire pour la grande course d'après-demain est venu m'offrir six cents guinées si je voulais vous faire perdre.

— Prenez les six cents guinées, répondit Queembury, et laissez-moi faire.

Quand les chevaux furent prêts à partir, le comte s'approcha du sien, comme pour l'examiner et le caresser.

—Ce cheval doit être agréable à monter, dit-il, j'ai envie de courir moi-même.

Puis, ôtant sa redingote, il parut sous le costume des jockeys de profession, s'élança sur le cheval, et gagna la course.

Une des figures les plus brillantes du turf anglais est celle du colonel Mellish, surnommé l'Etoile de Newmarket. Possesseur d'une immense fortune, et doué par la nature des plus heureuses dispositions physiques et morales, il semblait réunir à lui seul toutes les spécialités : peintre, sculpteur, homme du monde, savant éclairé, poëte, soldat intrépide, cultivateur intelligent, parfait écuyer, admirable automédon et surtout turfiste consommé. Il y avait foule quand l'Alcibiade moderne entrait à Newmarket dans sa barouche, attelée de quatre chevaux blancs. Le colonel Mellish avait trente-huit chevaux de pur sang dans son écurie, dix-sept chevaux de tirage, douze chevaux de chasse dans le comté de Leicester, quatre chevaux de cavalerie à Brighton et une vingtaine de chevaux ordinaires.

Ceux qui soutiennent de notre temps la gloire hippique de la Grande-Bretagne sont, parmi les principaux : les ducs de Portland, de Autland, de Dorset, de Richemond,

Digitized by Google

Cleveland, de Hamilton et de Grafton ; les lords Grosvenor, Exeter, Egremont, Oxford, Chesterfield, Sowther, Tavistok, Fitz William, Jersey, Bolingbroke, Cavendish, Londonderry, Durham, Sligo ; les comtes de Lichfield, de Verulam, de Warwick, de Clarendon, Egremont, Sefton, marquis de Westminster, comte de Milltown ; lord Suffield, comte de Eglinton, lord Stanley, marquis de Normanby, comte de Zetland ; lord George Bentinck, sir Gilbert Heathcote, sir Thomas Stanley, sir Joseph Hawley, colonel Crawford, major Jarburgh, colonel Peel, sir Frank Standish, Captain Rous, colonel Auson, sir Charles Monck, général Jates, sir Thomas Mostyn, sir Richard Bulkeley, sir John Gerard, sir Fatton Sykes, sir Robert Pigot ; MM. Vansittart, Christophe Wilson, Gratwieke, Thornhill, Briggs, Payne, Asbaldeston, Delmé Radcliffe, Greville, Fulwar Craven, Gully, F. R. Price, Ramsay, Orde, Théobald, Watt, Orde Porolett, Foljambe, Thompson, Batson, Combe, Sloane Stanley, Tempest, Bowes, Copeland, Meiklam, Johnstone, Crockford, Ridsdale.

Nous devons rendre ici un dernier tribut d'hommages à ce regrettable lord George Bentinck, qui, avant de devenir un des plus grands ministres de son pays, en avait été un des plus intelligents et un des plus heureux turfistes.

L'art du jockey est poussé en Angleterre aussi loin qu'il puisse l'être. Ces hommes sont d'une nature à part ; ils contrastent, par leur petite taille et leurs allures vives, avec la grande race normande, type général des familles anglaises ; élevés près des chevaux, et pour ainsi dire avec eux, ils les connaissent et les aiment, ils savent étudier leur caractère, leurs mœurs, leurs habitudes : l'un est froid et veut être excité, cet autre veut être retenu, tel a besoin qu'on soulage

Digitized by Google

ses membres antérieurs, tel les postérieurs ; ce jeune cheval doit être poussé dans ses épreuves jusqu'à telle limite, un pas de plus serait trop. Que dire maintenant de ces soins continuels, de ces attentions de toutes les heures, de toutes les minutes, de cette nourriture choisie, de cette hygiène appropriée à chaque circonstance, qui varie selon les temps, les saisons, les lieux, les besoins du moment? Il faut pour entraîner un cheval, pour le dresser à la course, pour le monter dans les épreuves, plus de combinaisons qu'il n'en faut pour gouverner une province ; il faut une tête froide, un cœur honnête et un courage à toute épreuve. « La vie du jockey, a dit un auteur anglais, est une vie de « dévouement, de périls, d'abstinence, de contrainte et « d'empire sur soi-même. Une diète forcée, rigoureuse et « plus sévère que celle du trappiste lui est imposée. Le si- « lence le plus absolu est une de ses qualités les plus né- « cessaires. Si la nature ne l'a point créé pour son état, il « est perdu. Qu'il soit petit et vigoureux, tissu de nerfs, « maigre et musculeux ; que ses genoux cagneux se dessi- « nent en relief sur ses jambes torses ; qu'il soit intrépide, « insensible à toutes les provocations, sourd à tous les ou- « trages, infatigable, maître de lui-même, rompu à la dou- « leur ; voilà l'homme qui risque sa vie mille fois par année, « qui, le corps brisé, l'estomac vide, supporte l'exercice le « plus pénible ; le tout pour la misérable somme de 5 « guinées, 125 francs, s'il remporte le prix, et de 3 gui- « nées, 75 francs, s'il perd. »

Aussi, semblables à ces jockeys des jeux olympiques, auxquels on élevait des statues et que les poëtes chantaient dans leurs vers, les jockeys anglais partagent-ils avec les coursiers et leurs maîtres la gloire du triomphe; les noms des

Digitized by Google

jockeys célèbres passent à la postérité environnés d'une auréole particulière qui les classe, aux yeux des turfmen, parmi les artistes et les hommes de science. Un des premiers jockeys dont se soient occupées les annales du turf, est *Stephen Jefferson*, inséparable de sa bonne jument *Miss Neesham;* on raconte de tous les deux l'aventure suivante :

Un paysan, lourd et grossier, se présente un jour aux courses d'*York* pour disputer un prix; son cheval semblait maigre et souffreteux, on eût dit, à son poil long et couvert de poussière, que le pansage lui était inconnu ; le cavalier en outre paraissait en état d'ivresse, aussi l'un et l'autre excitaient les rires de l'assistance. A la première épreuve, ils firent triste figure et peu s'en fallut qu'ils ne fussent distancés. A la seconde, le résultat fut à peu près le même ; mais, au moment de disputer la troisième, un grand changement avait eu lieu : à la place du paysan ivre parut un brillant jockey, leste et dispos, la rosse efflanquée et sale s'était métamorphosée en élégante coursière au poil luisant et poli et à cette démarche fière qui *révèle une déesse.* Cette épreuve et les suivantes furent gagnées facilement par le paysan et sa rosse, ou plutôt, car c'était lui, par Stephen et sa bonne jument.

Le même auteur déjà cité parle de François Buckle comme de l'une des célébrités du turf.

Buckle était fils d'un sellier de Newmarket. Grâce à l'exéguïté de sa nature, il pouvait se présenter aux courses sans s'astreindre à l'obligation pénible de ces transpirations forcées que ses confrères s'imposent pour diminuer leur poids. Garçon d'écurie chez Richard Vernon, il gagna, très-jeune encore, sept fois le derby, trois oaks et deux fois le

Digitized by Google

Saint-Léger. Souvent les chevaux qu'il montait n'étaient pas de bonne qualité et inspiraient peu de confiance. Son habileté suppléait à tout. Monté sur *The Tyran*, cheval du duc de Grafton, et l'un des plus mauvais qui eussent concouru pour le derby, Buckle vit *Orlando* et *Young-Eclipse*, cheval de sir Charles Bumbury, le dépasser de dix toises ; mais son admirable coup d'œil lui fit prévoir que les deux compétiteurs ralentiraient bientôt leur course. Il les suivit du regard, les vit faiblir, s'arrêter, piqua des deux, les devança et gagna le prix. L'année suivante, *The Tyran*, monté par un autre jockey, fut battu par le même *Young-Eclipse*, surchargé d'un poids de quatre livres.

A ce beau talent, Buckle joignait une admirable probité. A Lewes, M. Durand faisait courir un fort beau cheval ; Buckle paria pour lui une somme assez forte, puis il monta un autre coureur qui disputa le prix au cheval de M. Durand ; ce dernier l'emporta. Buckle gagna le prix et perdit son argent.

Samuel Chifney hérita de la gloire de Buckle, fils lui-même de jockeys célèbres, nul ne le surpassa en élégance et en habileté.

Parmi les noms honorés par le caractère et par le talent de ceux qui les portent, on aime à citer encore les Robinson, les Goadison, les Edouards, dont on a dit qu'il y avait plus d'Edouards jockeys à Newmarket, qu'il n'y avait eu de Césars à Rome. Les plus fameux de notre époque sont : William Cliff, William, Sam et Richard Arnull, John et Sam Day, Sam Wheatley, George Dackeray, Francis Boyce, Arthur Pavis, Sam Darling, Sam Mann, Macdonald, James Robinson, Sam Rogers, Frank Butler, Nat Flatman, Sim Templeman, George White-House, Job Marson, Wil-

Digitized by Google

liam Scott, Mangle. John Jackson, Charles Marlow, James Chapple, John Holmes, Patrik Counelly, etc., etc.

L'immense mouvement industriel et intellectuel que fait naître en Angleterre le goût du cheval, produit une foule d'individualités inconnues dans les autres pays. Outre les jockeys, les entraîneurs, les éleveurs de la grande et de la petite propriété, les marchands, les turfistes de tous les degrés, il y a des hommes qui se consacrent uniquement à la science du cheval, des courses, des paris, et qui acquièrent ainsi une position honorable et honorée. Nous citerons, parmi eux, M. Christophe Wilson, intendant perpétuel des courses de Newmarket dont toute l'Angleterre reconnaît la haute supériorité ; M. Batson, le doyen du club des jockeys; M. Tattersal, enfin, dont la spécialité hippique est si vaste qu'il manque une expression pour la dépeindre, M. Tattersal est l'homme essentiel des trois royaumes, en fait de chevaux, il en sait les noms et les généalogies, il en connaît les mérites et en fixe le prix, il est peu de chevaux remarquables qui ne lui passent au moins une fois par les mains. Il vend tout, il achète tout, toutes les ventes publiques se font par lui, le marché aux chevaux se tient chez lui, c'est lui qui délivre les pedegrés, sa maison de ville est un ministère des haras, sa maison de campagne est un ferme d'élevage. M. Tattersal est d'ailleurs un homme de mérite, d'une prodigieuse activité, d'une loyauté reconnue, d'une grande complaisance et d'une convenance parfaite de manières.

Les chevaux célèbres d'Angleterre sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs détails à leur égard, il suffira seulement de rappeler en peu de mots leur souvenir.

Il est généralement reconnu que les généalogies des che-

Digitized by Google

vaux de pur sang remontent aux types barbes et arabes importés en grand nombre à diverses époques dans la Grande-Bretagne. Mais deux étalons surtout se font remarquer dans cette brillante série, et leur nom passera à la postérité environné d'un éternel rayon de gloire ; ce sont *Darley-Arabian* et *Godolphin-Arabian*.

Le premier fut amené d'Alep en Angleterre en 1707, à la fin du règne de la reine Anne, et *Godolphin-Arabian* était, dit-on, barbe et non arabe; il fut d'abord conduit en France, où il ne fut pas apprécié. On connait la jolie historiette de M. Eugène Sue à ce sujet. Ce célèbre cheval, attelé à un ignoble tombereau, fut acheté par M. Coke qui le conduisit en Angleterre et en fit présent au café Saint-James, qui l'offrit au comte Godolphin. *Arabian*, d'abord méprisé, devint père de *Lath*, un des meilleurs chevaux de son époque ; sa renommée, comme producteur, ne tarda pas à s'accroître, et il mourut en 1753, à l'âge de trente ans, avec la réputation d'un des types les plus précieux qu'ait jamais possédé l'Angleterre. On connaît l'attachement singulier que *Godolphin-Arabian* avait pour un chat qui partageait sa boxe. Ce trait n'a point été oublié par le célèbre romancier, qui du reste a déployé sa brillante imagination dans une foule de détails ignorés de la sévère histoire.

Parmi les chevaux anglais premiers échappés du sang d'Orient, nous citerons ceux dont les noms sont devenus les plus populaires.

Flying-Childers, ou *Devonshire*, son père était *Darley-Arabian* et sa mère *Betty-Leedes*. Il fut élevé par M. Childers et vendu jeune au duc de Devonshire. Ce cheval ne fut livré aux courses qu'à l'âge de six ans, selon l'habitude de cette époque ; les opinions sont partagées sur son

Digitized by Google

poil alezan ou bai, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était fortement marqué en tête et qu'il avait quatre balzanes. *Childers* était d'une haute taille, d'une admirable conformation et d'une grande force de membres. Les courses de ce cheval furent si brillantes à ses débuts, que sa carrière fut bien vite bornée comme coureur, car personne n'osa plus se mesurer contre lui. Il résulte de documents certains que *Childers* pouvait parcourir 4 milles, 6,436 mètres, à raison de 1,000 yards, 910 mètres, à la minute, vitesse qui n'a été égalée par aucun cheval de son époque ni de la nôtre.

Partner, par *Jigg* et une sœur du poney *Minbury*. Quoique descendant, par sa mère, de petite race, *Partner* était grand, fort et d'une magnifique conformation ; son galop embrassait une étendue considérable. Après de nombreuses victoires, il laissa une postérité nombreuse et digne de lui, et mourut en 1747.

Crab, cheval gris, par *Alcook-Arabian* et une fille de *Basto*, naquit en 1731. Il était neveu de *Childers* et fut grand-père d'*Éclipse*. On dit qu'après ses courses, épuisé de fatigue, il fut condamné à la voirie. Un groom lui sauva la vie après de longues et vives sollicitations. Depuis, ce cheval dédaigné et méprisé devint un étalon célèbre, et eut entre autres pour fils *Marske*, père d'*Eclipse*.

Matchem naquit en 1748; il fut élevé par M Holmes, de Carlisle, et vendu à M. William Fenwick; il était fils de *Cade* et d'une fille de *Partner*. Le sang de ce cheval est considéré comme un des plus nobles d'Angleterre. Sa taille et sa conformation ne laissaient rien à désirer. Il fut vainqueur dans un grand nombre de courses. On cite principalement sa lutte contre *Trajan*, qui, seul de tous les chevaux qui partirent, ne fut pas distancé.

Digitized by Google

Eclipse, ce cheval célèbre entre tous, vit le jour en 1764, le 1er avril, jour d'une éclipse fameuse à laquelle il dut son nom. Il était fils de *Marske* et de *Spiletta*; il était alezan, marqué en tête avec de hautes balzanes. Élevé dans les haras du duc de Cumberland, il fut vendu à la mort de ce seigneur à MM. Wildeman et O'Kelly pour la modique somme de 75 guinées. *Eclipse* était d'une taille moyenne, mais très-fortement membré, et d'une robuste conformation. Il fit son apparition sur l'hippodrome, à l'âge de cinq ans, aux courses d'Epsom le 3 mai 1769, et gagna le prix des nobles et des gentlemen de 50 livres, quatre milles en partie liée, battant quatre chevaux. A la seconde manche, le capitaine O'Kelly fit le pari qu'il placerait les chevaux, c'est-à-dire qu'il indiquerait d'avance l'ordre de leur arrivée. Le pari fut tenu. « *Eclipse* premier, dit-il, tous les autres « distancés. » O'Kelly gagna son pari! Dès lors la réputation d'*Eclipse* fut établie et ne fit plus que s'accroître.

Eclipse gagna onze prix royaux; il ne reçut jamais un coup de cravache ni un coup d'éperon, et vainquit facilement tous les chevaux qui lui furent opposés. Il rapporta dit-on, à son maître, comme cheval de course et comme étalon, la somme 625,000 livres sterling, plus de 15 millions de francs. Cet illustre cheval produisit plus de quatre cents vainqueurs. Il mourut le 20 février 1789, à l'âge de vingt-six ans. Il fut reconnu à sa mort que son cœur pesait treize livres.

King-Herod naquit en 1758, chez le duc de Cumberland; il était fils de *Tartar* et de *Cyprian*. Ses courses eurent lieu de 1763 à 1767, temps pendant lequel il battit tous les meilleurs chevaux de son temps. Il se fit remarquer par sa vitesse, sa force, sa taille et sa belle conformation; ses

Digitized by Google

produits, au nombre de six cents, gagnèrent plus de 20,000 guinées, c'est-à-dire plus de 500,000 francs.

High-Flyer naquit en 1774 chez Charles Bumbury, qui le vendit à lord Bolingbroke; il était fils de *King-Herod* et de *Rachel* par *Blank*. Ce cheval ne fut jamais battu, et les hauts faits de ses descendants l'ont classé parmi les gloires des généalogies équestres. Un de ses fils, *Sir Peter-Teazle*, produisit deux cent quatre-vingt-sept coureurs qui remportèrent mille quatre-vingt-quatre prix.

Nous nous arrêterons ici dans nos citations. Nous renvoyons nos lecteurs aux ouvrages spéciaux qui ont traité l'histoire des héros du turf anglais. C'est une question fort débattue de savoir si ceux de nos jours sont inférieurs ou supérieurs à leurs pères. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cette affaire de science; nous dirons néanmoins que si, parmi les chevaux de notre époque, il se rencontre souvent de brillantes individualités capables des plus nobles hauts faits, on doit avouer que les *Childers* et les *Eclipse* sont fort rares.

Les personnes étrangères à la noble science chevaline s'imaginent quelquefois que le cheval d'hippodrome est une spécialité superflue; que le mérite d'un cheval ne consiste pas à faire quelques milles plus vite que le vent, mais bien à résister à de dures et longues fatigues. L'étude approfondie du cheval en Angleterre doit les tirer d'erreur; car ces mêmes chevaux, qui semblent élevés avec tant de mollesse et dont l'ongle aristocratique n'est capable, pense-t-on, que d'effleurer un gazon moelleux, accomplissent tous les jours dans la chasse et dans les voyages, dans toutes les occasions de plaisir ou d'affaires, les plus incroyables miracles de force et de résistance. Les ouvrages anglais abon-

Digitized by Google

dent en récits qui constatent le fonds, la puissance et l'énergie à tous les services de cette race merveilleuse. Nous en trouverons un exemple remarquable dans l'aventure de la fameuse jument *Black-Bess*. Nous ne pensons pas qu'aucun peuple, ancien ou moderne, ait jamais pu constater des hauts faits hippiques supérieurs à celui-ci.

Dick Turpin était un de ces voleurs émérites dont l'espèce se perd, depuis que les chemins de fer et les routes Mac-Adam permettent de voyager autrement qu'à franc étrier. Il était au zénith de sa gloire en 1737. Il possédait une jument nommée *Black-Bess*, noire comme l'aile du corbeau ; elle avait pour père un étalon arabe, et pour mère une jument de pur sang. *Black-Bess* joignait à une grande vitesse un fonds tellement extraordinaire, que plusieurs fois Turpin, poursuivi pour vol, prouvait un alibi à une époque si rapprochée, que l'on ne pouvait croire à la possibilité de sa présence sur le lieu du crime. Cependant la prise de Turpin fut mise à prix, une forte somme fut offerte pour cette importante capture. Un soir qu'il était à Londres, il fut trahi, et un officier de police accompagné de deux agents, tous montés sur d'excellents chevaux, arrivent au lieu indiqué. Turpin sort par une porte dérobée et saute sur sa jument, qui l'attendait dans la cour. On s'élança à sa poursuite croyant le prendre bientôt, car on savait qu'il avait fait faire la veille une longue course à sa monture. La chasse se fit pendant douze kilomètres sans que Turpin ait semblé prendre un parti. Tout à coup il s'arrête un instant et s'écrie : « Par Dieu ! oui, je le ferai..... » — Il avait résolu de se rendre à York, distant de cent soixante-huit kilomètres de Londres, quatre-vingt-deux lieues. Il était alors sept heures du soir. Turpin passait pour l'écuyer le plus

Digitized by Google

hardi de son temps ; le danger avait pour lui un si grand attrait, que souvent on l'avait vu se faire poursuivre exprès pour se singulariser. — « Maintenant, mes amis, dit l'agent, « du courage, notre homme n'est pas à deux portées de « pistolet de nous, il faut le saisir avant qu'il ait pu s'esqui- « ver par un chemin détourné ? » On approchait alors de la bruyère d'Hamps, grande et magnifique plaine où se perd l'horizon, aussi la course prit-elle un intérêt des plus dramatiques. Turpin, sans éperons, encourageait de la voix sa bonne jument, qui semblait avoir des ailes et apprécier le danger de son maître. Au bout de la plaine se trouve une barrière de péage qui traverse la grande route, elle était garnie de pointes de fer et haute de six pieds ; averti par les cris des agents, le portier voyant arriver des chevaux au galop, ferme la barrière, Turpin lance sa jument et la franchit sans la toucher. Plus loin, en passant par un village, tout le monde se mit aux fenêtres aux cris répétés des agents, mais Turpin continua tranquillement sa course sans s'émouvoir. Déjà une distance de trente-deux kilomètres était parcourue, les chevaux des agents étaient en nage, ils sentaient qu'ils ne pouvaient plus lutter contre *Black-Bess*, qui était dans un état d'entraînement parfait. Ils décidèrent de s'arrêter à la première poste et de demander des chevaux frais. On envoya un postillon en avant sur le meilleur cheval de l'écurie pour commander des relais sur toute la route. Turpin, pendant ce temps, faisait respirer sa bête ; huit heures sonnaient. Il rencontre un charretier : — « Si « vous voyez de mes amis qui me suivent — lui dit-il — et « qu'ils vous demandent si vous m'avez vu, dites-leur qu'ils « me trouveront à York. » — La commission fut faite, et les agents se regardant l'un l'autre ne savaient ce que cela

Digitized by Google

voulait dire. — « A York, à York! — répétaient-ils — « Dépêchons-nous, nous savons toujours qu'il n'est pas « loin. — Le voilà! le voilà! » s'écrient-ils tous à la fois, et ils poussèrent leurs montures. En effet, ils venaient d'entrevoir Turpin, qui continuait sa course et ne paraissait pas s'inquiéter de leur présence. La nuit commençait à tomber et l'on ne distinguait qu'à peine le cavalier et sa monture. — « Je crois, Dieu me pardonne, qu'il allume « sa pipe, s'écrie un des agents, je vois les étincelles « qui tombent de son briquet; il se moque de nous, mais « nous le tenons, la corde aura beau jeu, cela nous conso- « lera du train dont il nous mène. » Turpin passa la ville au grand galop. A une lieue de l'autre côté, les agents l'aperçurent à la porte d'une auberge qui buvait de la bière. On demanda à l'hôte pourquoi il ne l'avait pas arrêté. « — Je ne le connaissais pas, dit-il; il m'a demandé de la « bière, je lui en ai servi, il en a donné la plus grande par- « tie à sa jument et m'a jeté une guinée au lieu d'un schel- « ling. — Partons, mes amis, dit l'agent, je soupçonne cet « honnête homme-là d'être un compère, mais je le signalerai « à mon retour à Londres. » A l'entrée d'un village, au travers duquel il fallait passer, un âne conduisait un petit tombereau, les agents crièrent d'arrêter, et l'homme barra la route avec son équipage. Turpin, d'un bond, franchit la charrette et continua son chemin. Cent quarante kilomètres, trente-cinq lieues venaient d'être faites, et Turpin, qui avait l'intention de s'arrêter au dernier relais, avait pris les devants; il frappe à une petite auberge, on le reconnaît, on lui ouvre : — « Vite, deux bouteilles d'eau-de-vie et un « beafteek cru. — Diable! dit le garçon, s'il y a peu à « manger, il y aura beaucoup à boire! » Turpin bouchonne

Digitized by Google

sa jument, vide les deux bouteilles dans un seau d'eau, et lui lave le corps et les jambes. Cela fait, il enveloppe le mors de la bride avec le bœuf cru et se prépare à partir. Les agents se présentent, le groom rentre la jument dans l'écurie, et montrant à Turpin une autre issue. — « Par là ! » dit-il, et Turpin se trouve en face d'un ravin presque infranchissable. On enfonce la porte, l'écurie était vide, on ne voyait plus que les traces d'un cheval qui avait glissé sur les bords du ravin. Les agents n'osant affronter ce dangereux passage, revinrent sur la route et virent Turpin, au clair de lune, qui galopait dans les prairies, sautant barrières et haies. Ils ne doutèrent plus alors qu'il n'eût réellement l'intention de se rendre à York et résolurent de l'y suivre. Cependant *Black-Bess* trébuche et tombe, Turpin la croit morte, mais elle se relève et reprend son vol. Néanmoins ses flancs agités annonçaient sa prochaine détresse. Déjà les clochers d'York apparaissaient à peu de distance, *Black-Bess* depuis quelques instants soufflait horriblement, ses yeux étaient injectés de sang, sa respiration forte et inégale ; tout à coup elle s'arrête, tremble un instant et tombe morte. Turpin voit avec douleur le résultat de sa bravade ; frappé de stupeur, il restait penché sur sa jument ; quelqu'un de sa connaissance vint à passer : — « Turpin, « lui dit-il, qu'attendez-vous donc ? entrez dans la ville, ou « vous êtes pris ! — Ecoutez, dit Turpin, n'entendez-vous « pas la cloche ? J'attendais cela ! » En effet, six heures sonnaient. A ces mots, il bondit par-dessus la haie et disparut. Les agents arrivent, ils trouvent le corps de la pauvre *Black-Bess*, Turpin n'était plus là. Epuisés eux-mêmes de fatigue, ils entrent dans la première auberge qu'ils rencontrent, ils se plaignent de la fatigue, ils se plaignent surtout

Digitized by Google

d'avoir manqué Turpin. — « Turpin, dit un paysan en « blouse qui déjeunait tranquillement, est-il donc dans le « pays? c'est, assure-t-on, un redoutable bandit! » Les policemen racontent leur aventure. — « Vous avez dû changer sept ou huit fois de chevaux, dit le paysan, pour une « aussi longue route. — Sept ou huit fois! Nous avons « changé vingt fois nos chevaux! — Et moi je l'ai faite « avec un seul, » reprit Turpin, car c'était lui, mais il était si bien déguisé, qu'il leur échappa encore une fois.

Black-Bess morte, Turpin se procura un autre cheval; mais on ne trouve pas toujours des *Black-Bess*, aussi fut-il pris deux ans plus tard et pendu à York.

Voilà donc cent soixante-quatre kilomètres, quatre-vingt-deux lieues, faits en onze heures de temps, par un homme qui devait peser au moins soixante-quinze kilogrammes, car Turpin était d'une forte corpulence et d'une grande taille, et cela dans un temps où les routes étaient montueuses et défoncées, et bien loin de la perfection qu'elles ont atteint. *Black-Bess* n'avait rien mangé pendant le trajet, et, quoique cette bonne jument soit morte au bout de la tâche, ce fait est regardé en Angleterre comme le plus extraordinaire qui ait jamais été tenté. On jugera de la vitesse de cette course en la comparant au pari fait en 1823 par M. Osbaldeston. On sait que ce célèbre amateur paria de faire cette même distance, cent soixante-quatre kilomètres, en huit heures seulement, en changeant de chevaux à volonté. Il gagna de vingt minutes avec huit chevaux différents sur *Newmarket-Heath*.

Parmi les spectacles équestres, il en est deux qui se sont élevés en Angleterre à la hauteur d'institutions sociales, et qui tendent à remplacer chez les peuples modernes les

Digitized by Google

jeux à la barrière et les tournois du moyen âge. Je veux parler des courses et des chasses à cheval. Les courses de chevaux sont tout à la fois le but et la cause de l'amélioration du cheval en Angleterre. Nous ne traiterons pas ici la question de science, que nous renvoyons aux ouvrages spéciaux.

Les chasses se sont imprégnées du goût des courses, et ne ressemblent pas plus aux chasses des anciens barons que le cheval de pur sang, qui saute maintenant les *défenses* des champs en haute culture, ne ressemble aux anciens *hunters*, qui franchissaient les halliers touffus des landes incultes de la vieille Angleterre. Nous en parlerons plus loin, ainsi que des steeple-chases, qui semblent tenir tout à la fois des courses anciennes avant l'invention des hippodromes et des chasses modernes, dont elles sont maintenant comme le prélude et l'apprentissage pour les hommes et les chevaux. Nous donnerons ici, d'après l'auteur des Esquisses, la description d'une course qui résume les principales péripéties de ces drames émouvants.

« Qu'on s'imagine un hippodrome sur lequel se trouvent placés, sur la même ligne, une masse de vingt-quatre chevaux, tous âgés de trois ans, quoiqu'ils paraissent souvent en avoir cinq ou six, sveltes, dégagés de toute graisse, de toute chair superflue, ayant l'air très-maigres, et montrant un poil lisse et brillant, des yeux pleins de feu, et une ardeur qu'un trépignement d'impatience décèle constamment, autant qu'il annonce une santé parfaite. Ces coursiers vigoureux sont montés par des hommes petits, grêles et maigres, dont les vêtements sont de toutes les couleurs et d'une forme légère et gracieuse. Tout chétifs, tout faibles et blêmes que paraissent la plupart de ces jockeys, ils n'en sont pas moins actifs et intelligents; ils ont l'œil attentif,

Digitized by Google

leur contenance est calme et même quelquefois un peu sombre : ce sont des hommes importants. Quel sera le plus habile? Quel sera le plus heureux? Voilà la question que chacun se fait ; question qui intéresse des milliers de spectateurs, problème dont la résolution détermine souvent la possession de sommes immenses et décide de la fortune d'une foule de joueurs.

« *Go on!* crie la personne chargée du soin de lancer les coursiers. Tout s'ébranle, tout part. Cependant quelquefois le désordre se met parmi les chevaux au moment du signal : il y a de l'indécision parmi les uns, de la précipitation parmi les autres ; certains dérivent de la ligne droite, ils entravent la course des autres. Alors des cris s'élèvent de toutes parts : le départ est nul, disent les uns ; il est bon, répliquent les autres ; on ne s'entend plus. Enfin, au milieu d'un tumulte sans exemple, d'un orage effroyable, s'élève la voix puissante de celui qui commande. Il a jugé le départ faux et nul : il rappelle les cavaliers et les force, au grand regret de quelques-uns, à revenir au poteau et à recommencer. Obligés de respecter et d'exécuter cet ordre, les jockeys reviennent sur leurs pas avec lenteur ; plusieurs avaient déjà parcouru cent, deux cents et même trois cents toises. Regardez ce beau cheval bai, monté par un jockey en veste blanche et toque noire ; son cavalier fait des efforts inouïs pour l'arrêter, ce coursier si vite et si fougueux. Déjà il avait parcouru près de deux cents toises presque d'un seul bond, et il faut qu'il rebrousse chemin ! Quel chagrin ! quel désappointement pour ceux qui ont parié pour lui, qui, espérant en sa vitesse, en sa vigueur, ont risqué 1,000 livres sterling peut-être en sa faveur ! Mais aussi quelle joie pour ceux qui pariaient contre ! Ces incidents

Digitized by Google

fréquents sont bien faits pour exciter les passions, pour causer des émotions qui font le charme et l'attrait de ce genre de spectacle, si à la mode dans la Grande-Bretagne.

« Si souvent le hasard amène de pareilles circonstances, que de fois aussi elles ont pour motifs des calculs adroitement prémédités! Qui sait si le désordre, remarqué dans toute la troupe courante, n'a pas été causé par un jockey habile, qui aura cru pouvoir en profiter d'une manière avantageuse pour son cheval, pour augmenter ses chances de succès, ou diminuer celle de ses adversaires?

« Les chevaux replacés dans l'ordre indiqué, on repart au signal donné. Remarquez le prudent John Day, jockey du duc de Grafton : il cherche à placer son cheval au centre de la piste. Arthur Pâvis, le plus élégant de ses camarades, flatte son coursier en caressant sa crinière avec un air de satisfaction personnelle. Samuel Chifney, le plus habile, le plus expérimenté de tous les jockeys anglais, dit-on, mérite une mention toute particulière. Peut-être est-il intéressé dans les paris pour une somme considérable; il ne faut donc point s'étonner si sa physionomie est grave; il semble identifié à son coursier. Harry et Edward se suivent, ils sont botte à botte. Des sommes immenses se parient pour l'un et pour l'autre : tous deux sont également légers, également diaphanes. Samuel Day mérite cependant qu'on le remarque, et doit donner plus de chances au succès; car on croirait apercevoir ses os à travers sa peau transparente; il semblerait un squelette qui s'exerce dans l'équitation, et les morts vont vite, a dit Burger. Qu'on ne s'imagine pas que la nature l'a créé ainsi; c'est le régime auquel il a été soumis qui a fait qu'il est arrivé à ce point de perfection, à ce degré de maigreur. Il était autrefois gros et dodu; mais sa

Digitized by Google

graisse a disparu sans que pour cela sa force l'ait abandonné, ainsi qu'on le verra plus tard.

« Un seul jockey, qu'on aperçoit à quelque distance en veste rouge et toque jaune, pourrait peut-être rivaliser de maigreur avec Samuel Day, et cause autant d'épouvante ou d'admiration pour son parfait entraînement; car c'est la consomption personnifiée. Ses joues creuses et sèches comme un parchemin sont cependant d'un rouge vif. Engagé trop tard dans cette course, il a été forcé de réduire de quinze livres en vingt-quatre heures son poids primitif. Le pauvre malheureux! comment soutiendra-t-il cette lutte? comment pourra-t-il fournir sa carrière?

« Enfin la course recommence : c'est un beau coup d'œil, et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se fondent ensemble dans l'arène, spectacle brillant pour les spectateurs et les parieurs qui occupent toutes les éminences environnantes, et ne perdent pas de vue un seul instant les coursiers pour lesquels ils ont parié ou auxquels ils prennent intérêt. Le départ ne se fait pas cette fois avec une grande vélocité; les vingt-quatre chevaux se maintiennent plus ensemble, et chacun des combattants observe attentivement son concurrent. D'abord tous se meuvent en se pressant de près; mais bientôt les rangs s'éclaircissent, les plus faibles restent en arrière, et les plus vigoureux ont les coudées franches.

« Ah! ah! se dit en lui-même le vieux Robinson qui a pris les devants, si je conserve la vie jusqu'à la fin de la course, je pense, ma foi, que le prix ne m'échappera pas; j'ai l'avantage sur tous mes camarades. Descendons rapidement de cette colline dans la grande plaine de Newmarket : le cheval de Pâvis se maintient bien; celui de Chifney, d'abord ménagé, se développe et menace de dépasser celui de Harry.

Digitized by Google

— Allons, courage ! en avant ! s'écrie le jockey.—C'est une course terrible ! crient mille voix ensemble.

« Sept chevaux seulement se tiennent sur la même ligne, et ne laissent plus aucune chance aux autres. Voilà le moment décisif : les coursiers rasent presque la terre avec leur ventre ; les jockeys emploient la cravache et les éperons ; de tous les côtés s'élèvent des cris ; tous les cœurs battent ; les dames tombent presque en faiblesse, de crainte ou d'espérance, et les parieurs se penchent en avant, le cœur serré, vers le côté d'où viennent les coursiers. Enfin, un cri de joie frappe l'oreille, le cheval bai-cerise, monté par le jockey en veste blanche, touche au but. Robinson est vainqueur.

« Un nombre immense de cavaliers se précipite en bas de la colline : tous ces grands personnages, qui ont été témoins de la lutte, galopent ensemble vers le but de l'arène, et se pressent en groupe épais et compacte.

« — Qui a gagné ? qui a gagné ? —*Araxes !* fils de *Persepolis !*— Bravo ! je suis sauvé ! crie l'un. — Comment ? de par tous les diables, serait-il possible ? hurle un autre gentleman dont le cheval se cabre sous lui.—Oui, c'est bien lui, répond un troisième en manifestant sa joie.— Alors je suis perdu !... O ma femme ! mes enfants ! j'ai été joué, je n'en saurais douter ; comment ai-je pu être assez fou, assez insensé pour risquer une telle somme ? Que me reste-t-il maintenant ? Je n'ai plus qu'à mourir.

« On veut aussi savoir quel est le possesseur du cheval qui a remporté le prix. C'est un noble duc qui, là-bas, se carre sur le siége de sa berline.

« On lui crie : « *Araxes* a gagné ! »

« Il a peine à le croire : une bohémienne, au teint basané,

Digitized by Google

relève le chapeau que, dans l'excès de sa joie, le duc a jeté en l'air. De tous côtés on vient confirmer cette nouvelle, et pour la seconde fois la bohémienne rapporte le chapeau, qui a fait un saut plus élevé encore, et s'adressant à Sa Seigneurie : « J'avais bien prédit cela à Votre Excellence lorsqu'elle me consulta, j'espère qu'elle ne m'oubliera pas. » Quelques pièces d'or sont la récompense de la devineresse. »

Parmi les vieilles institutions que les Anglais ont su conserver, en les rattachant à l'époque moderne, par une suite de transitions appropriées au mouvement qui emporte le monde, la chasse vient briller en première ligne. Ce n'est plus la chasse à l'épieu des vieux Saxons, ni celle à l'arc normand, pour lequel Guillaume, refoulant d'une main la civilisation qu'il apportait de l'autre, brûlait des villes populeuses pour édifier *new-forest*, ni la grande chasse *à cor et à cri* des clans écossais, ni celle des lourds molosses aux voix retentissantes, que l'on suivait avec le puissant *hunter*, type perfectionné du destrier de nos pères. Maintenant la chasse en Angleterre est une course déguisée, l'animal n'est pas le but, mais le prétexte. La chasse par excellence est celle du renard, c'est là que se déploie tout le luxe, tout le merveilleux de la fashion anglaise. Tout y est combiné pour la vitesse; les chiens, sans voix, partent comme le vent, suivis d'une foule de chasseurs en habits rouges, montés sur des chevaux de pur sang. Le rendez-vous le plus fameux des chasses anglaises est *Melton-Mowbray*; l'aristocratie anglaise s'est bâtie une ville pour ses plaisirs, comme autrefois les rois se bâtissaient un pavillon de plaisance au coin des sombres forêts.

« Melton ! quel charme dans ce nom magique ; comme il « raisonne délicieusement à mon oreille, même en le dé-

Digitized by Google

« pouillant dans ma pensée du prestige des fleurs et de la « chasse ! ce mot puissant surgit dans ma mémoire comme « la rosée qui couvre la terre dans les matinées brûlantes « des journées d'été. Une fois dans ces lieux où retentissent « les mille voix harmonieuses des meutes ardentes et « disciplinées, et les bruyants hennissements des rapides « coursiers, tout souvenir du passé s'évanouit ! « Un cheval ! « Mon royaume pour un cheval ! s'écriait le roi lui-même, « et vivre au milieu de ces meutes rapides qui laissent sans « haleine l'animal des bois et l'oiseau dans les airs ! »

Nous citerons ici, d'après un auteur allemand, quelques souvenirs de Melton-Mowbray, qui feront connaître les chasses anglaises.

« Ce terrain si éminemment propre à la chasse au renard commence aux environs de Northampton. C'est un pays semé de collines, presque exclusivement couvert d'un gazon court et épais et coupé de nombreuses haies.

« Je dois avouer que la première vue de ce pays fit naître en moi des réflexions assez sombres. Ces fâcheuses impressions devinrent encore plus fortes lorsqu'en sortant de Northampton, où lord Chesterfield tient une meute extrêmement fashionable, je rencontrai une charrette à deux roues sur laquelle étaient couchés deux individus en *habits rouges*, dont la mine trahissait une grande souffrance. Peu après, je vis un grand nombre de chasseurs qui s'en retournaient chez eux dans toutes les directions. Je sus bientôt que le *run* du jour avait été un des *meilleurs* de toute la saison, et que, des deux messieurs que je venais de rencontrer, l'un s'était cassé la clavicule et l'autre avait failli se noyer dans le *brook*.

« Dans un rayon de trois milles autour de Melton, il y a trois

Digitized by Google

meutes ; celle de lord Suffield, à Billesden ; celle de lord Lonsdale, à Cottesmore ; et celle du duc de Rutland, à Belvoir-Castle.

« .....Depuis mon arrivée j'ai chassé tous les jours, à l'exception d'un seul, où un froid excessif ne pouvait permettre de songer un seul instant à la chasse. La meute de lord Suffield a été vendue au prix inouï de 3,000 livres sterling. Les chiens de lord Suffield sont extraordinairement petits et fins, tandis que ceux du duc de Rutland et de lord Lonsdale sont très-grands et très-forts. La meute du duc compte parmi les meilleures d'Angleterre. Son veneur, vieillard de soixante-dix ans, a depuis longtemps la réputation d'être un des plus habiles de son métier.

« Chacune des trois meutes dont je viens de parler chasse cinq fois par semaine ; on choisit celle qu'on préfère. Tous les samedis on désigne, dans les feuilles publiques, les rendez-vous de chasse pour la semaine suivante.

« Chaque meute forme deux divisions, qui alternent à la chasse, et dont chacune se compose d'environ quarante chiens.

« Le terrain est, comme je l'ai dit, le plus favorable qu'on puisse imaginer ; les enclos y sont d'une grande étendue, et il n'y a que fort peu de champs labourés.

« Les principaux obstacles qu'on rencontre souvent sont des haies flanquées d'un côté, et souvent même des deux côtés, d'un fossé de deux à trois mètres de large. Ces obstacles sont les plus nombreux, mais pas les plus difficiles pour celui qui en a l'habitude. D'ailleurs les premiers chasseurs font toujours des brèches dans les haies, et frayent ainsi le passage à ceux qui les suivent.

« Quand la chasse va trop vite pour qu'on puisse se dé-

Digitized by Google

tourner de la ligne suivie pour traverser les brèches, on peut s'en remettre à la vigueur et à la sagacité des chevaux, qui ne manquent jamais les haies les plus épaisses, les fossés les plus larges, et les franchissent avec intrépidité.

« Des obstacles beaucoup plus difficiles que ceux dont je viens de parler, sont les clôtures qu'on appelle *oxfenses*. Elles se composent d'un fossé de deux mètres de large, d'une estacade très-forte de un mètre vingt centimètres de hauteur, d'une petite digue en terre, d'une seconde estacade et d'un second fossé. On franchit ordinairement les clôtures de biais et en deux temps, en sautant d'abord sur la petite digue en terre, puis de l'autre côté du second fossé ; mais souvent on les franchit en une seule fois.

« Les obstacles les plus difficiles sont les petites rivières (brooks), qui, en général, ont les bords très-escarpés et une profondeur telle, qu'il n'est pas aisé d'en sortir une fois qu'on y est tombé. Du reste, il passe pour certain que, sur trente chevaux qui sautent les haies avec la plus grande facilité, il s'en trouve à peine un seul qui franchisse bien les brooks.

« Melton est une petite ville très-coquette, dans laquelle se réunissent, pendant la saison de chasse, environ quarante gentlemen, dont quelques-uns y ont des établissements des plus brillants. D'autres amateurs de chasse résident dans les villes voisines et dans les nombreuses maisons de campagne des environs.

« Ce ne sont pas, comme on pourrait le penser, des hommes oisifs et inoccupés ; il s'en faut, car il se trouve parmi eux des membres du parlement, des officiers, des artistes et même des savants. Mais, quelle que soit la position ou la profession des membres de cette réunion pendant leur

Digitized by Google

séjour dans ce pays, ils n'ont d'autre but que de chasser six fois par semaine. Les plus acharnés choisissent toujours, sans avoir égard aux distances, les rendez-vous dans le rayon duquel il y a le plus de pelouses. On envoie les chevaux de chasse au lieu désigné et on les suit monté sur un hack ; comme les rendez-vous sont souvent éloignés de douze à vingt-cinq milles, on peut juger à quelles fatigues les chevaux sont exposés. Et encore ne se contente-t-on pas d'un seul renard, on en cherche souvent un second, fût-ce à quatre heures de l'après-midi !

« La plupart des chasseurs se font accompagner d'un cheval de rechange, d'où il devient nécessaire, pour ceux qui veulent chasser tous les jours, d'avoir un grand nombre de chevaux, c'est-à-dire au moins dix chevaux de chasse et deux hacks ; il y a des amateurs qui en possèdent le double.

« .....Pour un amateur de chevaux, il n'y a pas au monde de coup d'œil plus agréable que celui offert par un rendez-vous de chasse, surtout par un beau temps. On y voit les grooms promenant les chevaux, tandis que les chasseurs, en habit rouge, arrivent au galop de tous côtés.

« Un rendez-vous bien situé attire souvent quelques centaines d'habits rouges, sans compter les autres chasseurs.

« Ce que les trois royaumes contiennent de plus distingué en chevaux de chasse est concentré dans ce pays.

« Le trop grand nombre de chasseurs a pourtant des inconvénients; notamment celui de vous faire fouler aux pieds des chevaux si vous avez le malheur de tomber, surtout dans les premiers rangs.

« Il va sans dire qu'il arrive de fréquents et graves accidents, et qu'il y a tous les jours quelques bras, jambes ou

Digitized by Google

clavicules fracturés, sans compter les têtes fêlées, les contusions, foulures, entorses, etc., etc. Heureux quand cela ne va pas jusqu'à la perte de la vie.

« Tout cheval de chasse, pour peu qu'il ne soit pas trop mauvais, soutient un galop de deux heures, bien qu'il ait à franchir de nombreux obstacles; mais il n'y a que très-peu de hunters qui soient capables de suivre les chiens pendant une course d'une demi-heure faite à travers champs.

« Les *farmers* se présentent toujours en grand nombre aux chasses, et, bien que montés souvent sur des chevaux jeunes, peu dressés ou de qualité inférieure, ils abordent avec une hardiesse incroyable tous les obstacles et prennent souvent la tête.

« L'intérêt que tout le monde prend aux chasses étonne l'étranger. Autour des *covers* toutes les hauteurs et tous les arbres sont couverts de spectateurs, et, dès que la chasse commence, la foule se précipite à sa suite et l'accompagne jusqu'à perdre haleine.

« Parmi les cavaliers on voit souvent des hommes appartenant aux basses classes, montés sur des chevaux misérables, quelquefois même sur des ânes, suivant la chasse avec la plus grande ardeur, autant que les forces de leur monture le leur permettent.

« Quand vous retournez chez vous, les gens du peuple vous saluent poliment et vous demandent avec empressement : « Good day, sir? good sport, sir? » Cela prouve que la chasse, comme tous les spectacles équestres, est un plaisir vraiment national en Angleterre, et qu'on en a une idée tout à fait différente de celle qu'on y attache sur le continent. »

Les *steeple-chases*, ou chasses au clocher, devraient être

Digitized by Google

un dérivé des chasses, le prélude, le portail qui mène à l'édifice, c'est là leur unique raison d'être; mais malheureusement il n'en est pas ainsi, pratiqués comme ils le sont et entourés des difficultés qui les rendent si périlleux pour les hommes et pour les chevaux. C'est un reste de barbarie sans but et sans utilité pratique, quelque chose comme les combats de taureaux ou les *jeux* des anciens cirques païens. Nous ne voyons pas que la cause chevaline ait rien à gagner à ces luttes terribles, auxquelles succombe souvent le meilleur coursier. Il y a des bornes à tout, la force animale a ses limites; autant il est beau, grand, utile d'user des dons de la Providence, autant il est regrettable d'en abuser, quand on porte devant soi l'un des premiers flambeaux de l'intelligence du monde. Aussi, tout admirateur passionné que nous sommes du sport anglais, nous n'approuverons jamais les courses de chevaux de deux ans et ces steeple-chases excentriques, où des obstacles factices et presque insurmontables viennent à chaque pas compromettre la vie du cheval et celle du cavalier.

Malgré cette réprobation, il faut avouer pourtant qu'au point de vue du spectacle et des émotions dramatiques un steeple-chase nombreux et bien couru est une de ces poétiques réalités qui réveillent dans l'homme l'orgueil de sa puissance. Que l'homme, en effet, entasse Ossa sur Pélion, que ses steamers fumants parcourent les océans inconnus, que ses lignes de fer aillent porter en Chine un wagon parisien, tout cela est affaire au temps, c'est l'empire de l'homme sur la matière, c'est le génie aux prises avec la nature inerte, avec un caillou, du bois ou de l'eau qui bout... Mais ici ce sont deux êtres vivants, unis ensemble pour accomplir, à force d'énergie, de courage, d'adresse et

Digitized by Google

de sang-froid, tout ce qu'il est donné à l'un de vouloir, à l'autre de pouvoir. C'est un noble animal qui vient courber sous l'homme son front soumis et qui lui dit : Je suis ta jambe! pense seulement et j'exécuterai; les fleurs de la montagne, nous irons les cueillir sans dévier de notre route. Nous franchirons le ravin, nous sauterons la haie, nous passerons sans imprimer nos pas sur la tourbière où nous attend un cercueil béant, notre ongle mordra le granit des collines et se posera sur les galets roulants des pentes, aussi calme que sur les verts tapis des prés... Et l'homme dit au cheval : Je serai ta pensée; là où le torrent sera trop large, je te détournerai; là où ta fougue est inutile, je la modérerai; là où il faut voler, je t'exciterai... Et tous deux, aiguillonnés par l'émulation, par la soif de l'inconnu, par ce feu intérieur qui brûle au cœur des braves, réalisent, dans toute leur poétique acception, la fable des centaures thessaliens.

Le plus fameux des steeple-chases anglais a lieu à Liverpool ; il réunit chaque année un nombre considérable de souscripteurs, et le vainqueur jette un reflet sur sa propre famille presque égal à celui qui brille au front de celle des vainqueurs du Derby.

Honni soit qui mal y pense! — Terminons maintenant par un résumé rapide ce que nous avons vu dans la vieille Angleterre, dans ce pays des chevaux, où voyagea Gulliver, où il vit l'homme esclave et le cheval commander en maître superbe. On s'est demandé par quelle bizarre idée ces hommes de mer, resserrés dans leur île comme sur un vaste radeau, s'étaient fait un Dieu du symbole de la vitesse et de l'espace? Qu'avait besoin de chevaux l'Angleterre? C'était bon pour les peuples antiques qui voyageaient d'un monde à

Digitized by Google

l'autre à travers les déserts; c'est bon pour les peuples continentaux, qui franchissent leurs barrières en un saut *vif et parfait*, comme disent les légendes. Mais l'Anglais, séparé du reste du monde par l'abîme des mers, ne devait mettre son âme que dans ses légers vaisseaux. — A lui les douces carènes, les blanches voiles, les poupes dorées! A lui les longs voyages et les courses périlleuses! — Aux peuples du continent les bons chevaux aux vastes poitrines et à l'œil de feu, aux pieds rapides comme la pensée, au cœur brave et généreux. — A lui les vaisseaux qui bondissent sur les mers! — A eux les chevaux qui bondissent sur la poussière! — Mais non, l'Anglais a tout pris à la fois, il a pris les vaisseaux, il a pris les chevaux, et cela sous prétexte d'un vieux conte mythologique, d'où il appert que Neptune, dieu de la mer, était aussi le patron du cheval.

On connaît le fameux vers de Lemierre, qui, selon lui, eût dû lui ouvrir les portes de l'Académie :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde !

Eh bien! il faudra y ajouter maintenant *le fouet du sportman*, quoique cette seconde attribution soit moins brillante que la première. Oui, voilà quelques siècles déjà, ainsi que nous l'avons vu, que l'Angleterre se vante avec raison d'être la nation écuyère par excellence. Depuis un siècle surtout le cheval est devenu, pour les Anglais, quelque chose comme le dieu Apis et l'éléphant blanc des Siamois, et vraiment ils ont raison de lui consacrer leur culte et leurs hommages; il y a pour eux, dans les exercices équestres, une question d'hygiène physique et morale : l'activité, le courage, l'action que le soin des chevaux

Digitized by Google

et l'équitation nécessitent, combattent les prédispositions lymphatiques que le peuple anglais eût puisées dans son climat brumeux. Sans le cheval, un Anglais serait un gros homme gonflé de *stout* et de *pudding*, propre tout au plus à jeter aux morues de paisibles filets; mais l'habitude du cheval et des exercices équestres a entretenu et développé chez lui l'amour des grandes choses et des entreprises aventureuses. Si l'Angleterre a les Indes et un pied sur tous les rivages du monde, c'est au cheval qu'elle le doit. Aussi n'est-elle pas ingrate, elle lui fait un ciel d'azur, un lit de duvet et une couronne d'or. Le cheval anglais est devenu un être à part, une création nouvelle, un genre particulier inconnu des naturalistes : un Cuvier futur lui trouvera un squelette différent de celui du solipède classé parmi les vertébrés pachydermes! Cherchez bien! il doit avoir quelque chose de plus, quelque os rudimentaire qui le rapproche d'un degré du mammifère bimane, vulgairement appelé *homme*.

Aussi, comme un homme poli doit parler à chacun la langue qu'il comprend, vous parlerez à un Américain de Washington et du Niagara, à un Chinois de sa muraille, à un Russe, de Pierre le Grand et de Pultava, à un Italien de musique, à un Autrichien de blason; aux oreilles d'un Français vous ferez rimer gloire et victoire, guerriers et lauriers ; à un Anglais vous parlerez du *cheval*, et ce mot vous ouvrira toutes les portes de ses hôtels, toutes les herses de ses manoirs, plus sûrement que le fameux *Sésame* des *Mille et une nuits*.

A horse! a horse! my kingdom for a horse! « Tout mon royaume pour un cheval! » disait un roi d'Angleterre poursuivi par un montagnard d'Écosse. Eh bien! il y a maintenant des chevaux qui payeraient des royaumes, des che-

Digitized by Google

vaux qui soulèvent sous leurs pas une poussière d'or, des chevaux dont un galop, que dis-je? une promenade au pas, fait crouler de vieilles baronnies et élever des châteaux nouveaux. Les courses! mot magique qui agite jusqu'en ses fondements cette vieille terre saxonne; les courses, qui remuent le cœur, l'esprit, la pensée de tout un peuple, bien plus qu'aux jours d'Olympie où une couronne d'*ache* faisait tous les frais de la victoire, alors que tout un peuple neuf et poétique, sous le plus beau ciel du monde, partageait ses plaisirs entre les nobles coursiers d'Elis et les chants d'Homère et d'Orphée. Les courses anglaises ont le privilége de faire palpiter jusque dans leurs plus secrets replis les fibres desséchées d'un vieux peuple boréal usé par quinze siècles de gloire. Aussi, voyez comme chaque année elles gagnent en importance! Cette soif de l'inconnu qui dévore le civilisé n'a jamais été mieux désaltérée que dans les chances éventuelles du turf; cette étude mathématique du destin n'a jamais été mieux analysée que dans un *stud-book* ou un *racing calendar*; les combinaisons de sang, de soins, de sols, d'aliments, sont autant d'observations qui plaisent à l'oisive activité de ces vieux adolescents de nos âges.

Grand peuple anglais, vous avez bien des gloires à léguer à l'avenir, mais votre gloire hippique comptera parmi les plus brillantes de celles qui illustreront à jamais votre nom.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Le cheval en France. — Légendes. — Chevaux fameux. — Races françaises, cheval boulonnais, normand, breton, poitevin, limousin et navarin. — Le cheval à Paris.

Reine des arts, ô France! ô ma patrie!
Relève enfin ton front cicatrisé;
Sans qu'à mes yeux ta gloire soit flétrie
De tes enfants le sceptre s'est brisé.

Oui, le sceptre hippique de la France est brisé, nous l'avouerons sans honte et sans faiblesse; mais, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, si nous trouvons que l'avantage n'est plus en notre faveur, à Dieu ne plaise que ce soit de notre part l'effet de ce dénigrement honteux qui met sa gloire à s'abaisser devant l'étranger; à Dieu ne plaise qu'on

Digitized by Google

veuille y voir l'effet de cette anglomanie qui a subjugué notre époque, qui adopte sans raisonnement et sans but les modes de nos voisins. Mais aussi arrière de nous ce patriotisme étroit qui consiste à ne voir de bien que ce qui se fait chez soi, à suivre pas à pas le sentier battu d'une routine aveugle ; arrière de nous cet esprit chinois qui circonscrit sa pensée aux limites d'un territoire et se refuse à cueillir une étincelle au foyer de son voisin pour allumer son propre feu. La science hippique est une grave affaire, elle influe sur la prospérité d'une nation, sur sa gloire, sur son avenir, et tient aux plus hautes questions de l'ordre social. Si l'Angleterre nous a dépassés, ce n'est pas que son climat fût plus favorable que le nôtre ; ce n'est pas que les races de chevaux que les Anglais ont importées chez eux l'emportassent sur celles que pouvaient se procurer les autres nations ; ce n'est pas qu'ils eussent plus que nous l'instinct belliqueux et plein de charmes qui porte tout homme de cœur à l'amour d'un noble coursier, mais c'est que l'élève du cheval, comme l'agriculture et le commerce, demande deux choses : une *patience séculaire* et des institutions solides ; voilà pourquoi l'Angleterre réussit en ces sortes d'affaires ; voilà pourquoi la France y est inhabile.

Nous avons vu naître le glorieux royaume de France du dernier soupir des civilisations de l'ancien monde. Les peuples nouveaux qui frappaient de leurs haches les portes ébranlées des *oppida* gaulois y conduisirent les chevaux de toutes les nations : la haquenée de Germanie à l'épaisse crinière, le coursier Numide des fils d'Abderam, le destrier des paladins de la Table ronde, et la cavale sauvage des fils d'Attila.

Après quelques siècles de laborieux enfantement, un

Digitized by Google

homme sort de la foule, il prend d'une main le globe surmonté d'une croix, de l'autre une épée. Type mystérieux des héros légendaires, il s'assied au seuil du monde moderne, et, de son souffle civilisateur, fait sortir du chaos dix nations puissantes, à la tête desquelles il plaça la France comme un phare. Ce dieu terrestre s'appela Charlemagne.

Nous ne ferons pas remonter au delà de cette époque les chroniques équestres de la France. Nous avons d'ailleurs esquissé, dans un autre chapitre, tout ce qui précéda l'ère carlovingienne.

Charlemagne, comme tous les hommes vraiment grands, savait que la nature est aussi bien dans les plus petites que dans les plus grandes choses : celui qui vendait les légumes de ses jardins composait les capitulaires, recueillait les poésies des vieux fabliaux, et passait de l'administration d'une ferme à celle de l'empire d'Occident. Le soin des chevaux fut une des principales occupations du grand empereur. On sait qu'il visitait lui-même chaque année tous les chevaux de ses domaines. On lit dans les capitulaires :

« Les intendants du domaine sont tenus d'amener au pa-
« lais où Charlemagne se trouvera, le jour de la Saint-Mar-
« tin d'hiver, tous les poulains, de quelque âge qu'ils soient,
« afin que l'empereur, après avoir entendu la messe, les
« passe en revue. »

L'histoire nous apprend que Charlemagne était parfait écuyer, et qu'il dressait lui-même ses chevaux de chasse et de bataille. Ce furent de ses haras que sortirent ces coursiers dont il fit présent au roi Alfred d'Angleterre, au pape Adrien et même au roi de Perse.

A l'époque dont nous parlons, les chevaux étaient élevés

Digitized by Google

à l'état demi-sauvage, on lâchait, dans les vastes forêts et les landes incultes, des étalons et des cavales, comme cela se fait encore aujourd'hui chez quelques peuples du continent. Chaque grand feudataire avait ainsi des haras considérables, dont il donnait le soin, suivant la coutume germaine, à un *mare-shall*. Nous en voyons l'exemple dans l'histoire de Corbécénus et dans celles des haras des premiers ducs de Normandie et des barons normands dont nous avons parlé.

Nous avons vu aussi, par l'*Histoire de Bayard* et par le fabliau breton de Merlin Barz, que les courses de chevaux étaient usitées à cette époque, soit qu'elles rappelassent la pensée des courses grecques et romaines, de celles des peuples du Nord ou des exercices équestres des Zégris et des Abencerages. C'est une curieuse étude que de rechercher les origines des courses de chevaux dans la France d'autrefois; il est probable qu'elles remontent à l'époque celtique, et que les Gaulois, dont on connaît les habitudes cavalières, en faisaient non-seulement un amusement, mais encore un but d'amélioration.

La Normandie avait ses courses de bague, si fameuses, que, dans plusieurs chartres, des terrains sont concédés par les seigneurs pour cet usage; elle avait aussi ses chasses à travers les halliers et les *buissons* touffus, qui, plus tard introduites dans la nouvelle conquête, ont donné naissance aux steeple-chases d'Angleterre. La Bourgogne avait des courses qui remontent aux temps les plus anciens, et dont il reste encore quelques vestiges dans les environs de la petite ville de Semur. Au moyen âge, les propriétaires de vignobles des environs de Montibaut devaient se rendre au château de Chevigny, à cheval, éperonnés et la lance au

Digitized by Google

poing ; là, après un déjeuner que faisait servir le seigneur, une course avait lieu. Le premier qui arrivait au but recevait une *paire de gants ;* le second, un *chapel de roses ;* les autres, des rubans. Ces courses ont reçu quelques modifications et subsistent encore aujourd'hui.

On trouve aussi, dans les Pyrénées et dans certaines contrées du Midi, des courses locales dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ces courses furent célébrées par les troubadours et les jongleurs :

Le bon cheval coureur
Nous verrons vers Tarzanne !

Mais nulle part les courses n'ont si profondément marqué dans les habitudes et les mœurs d'un pays et ne prouvent une origine plus ancienne que dans la petite Bretagne.

Voici comme, après mille ans, le pauvre Breton des montagnes, qui mange du pain noir et n'a pas de quoi payer du sel pour la soupe de ses enfants, a gardé cet usage, souvenir du temps où il balançait les destins de l'Europe aux applaudissements des Oriane et des Yseult de Cornouailles.

La fête du village, ou pardon, aura lieu dimanche ; les jeunes gens ont fait une collecte entre eux ; une partie sera employée à payer la musique champêtre qui fera danser les jeunes filles, l'autre à donner une course de chevaux. Noces, baptêmes, réjouissances, tout se célèbre, en Bretagne, avec des danses et des courses de chevaux. Une jeune génisse, un mouton, un chapeau et des rubans, voilà les prix réservés aux vainqueurs ; quelques francs en ont fait les frais, mais l'honneur n'est pas là : il est dans la branche de laurier que le vainqueur aura droit d'attacher à la tête de

Digitized by Google

son cheval, dans les applaudissements de la foule, dans l'honneur de la victoire achetée par des périls, il n'en est point de noble sans cela. La nouvelle se répand auprès et au loin, on la publie à l'issue de la messe. Les c'hemeners, ou tailleurs, la portent de chaumière en chaumière, et, le jour dit, les concurrents arrivent de toutes parts, quelquefois de trente à quarante kilomètres. Le coureur est un cheval des montagnes, plus laid que beau, plus petit que grand; sa tête est toujours belle et expressive, ses jambes sont nerveuses et sèches, ses sabots durs et parfaitement conformés, tout annonce la vigueur et l'énergie dans ce petit être dégénéré, orgueil et trésor de son pauvre maître. Sa selle est un sac garni de paille attaché avec une corde; le plus souvent, il n'en a pas. Sa bride est une longe nouée au-dessus de sa tête; quelquefois un mors y est attaché, quelquefois la corde seule en tient lieu. Le jockey est un petit homme de dix à quinze ans; sa chemise et sa culotte de toile composent tout son ajustement. Un mouchoir relève la longue chevelure noire qui flottait sur ses épaules; ses jambes sont nues; il porte un éperon, mais la boucle de cet éperon blesse ses pieds, et souvent son sang se mêle à celui qui jaillit de la veine de son coursier. Cependant la foule se presse autour des concurrents. Ils sont à cheval. Le départ s'apprête, un fouet léger siffle dans leurs mains; les parents, les amis les entourent; on leur fait les dernières recommandations, on leur donne les dernières instructions. Leur œil brille de joie et d'espérance, et rien n'est gracieux comme leurs poses nobles et assurées sur ces petits chevaux fringants et impatients qui se cabrent et mordillent leur frein rustique. Ils partent souvent au nombre de dix à douze, quelquefois plus. Mais quel terrain ont-ils choisi?

Digitized by Google

C'est tantôt des marais fangeux, tantôt des sentiers serpentant dans des rochers. Quand on n'a pas vu ces luttes périlleuses, on ne peut s'en faire l'idée. Là est un torrent à franchir, là une descente à pic suivie d'une montée aussi rude, là un bourbier épais. Rien ne les arrête! Ils volent à travers les bruyères, parmi les rocs et les ravins, comme un groupe de sylphes aériens suspendus aux crinières des chevaux errants dans les bois. Ils font ainsi des courses de quatre à cinq kilomètres. Les accidents sont rares; le pied sûr des chevaux, la main ferme et l'œil vigilant du cavalier sont leur sauvegarde. Ils arrivent! La foule se partage; des cris d'enthousiasme s'élèvent de toutes parts; chacun s'intéresse au victorieux; l'homme et le cheval sont l'objet des empressements de l'assistance; le laurier et les rubans brillent à leur tête. On veut savoir le nom du cheval, son âge, sa race; c'est le héros de la fête, on ne s'entretient que de lui. Il a quatre ans, et a déjà gagné deux moutons au pardon de Scaër, une génisse à celui de Rostrenen, L'année dernière, il avait gagné dix moutons en divers lieux; il a battu un fils de *Bijou* à la course de Langonnet. Pour lui, il est fils de *Bédouin*; sa mère n'avait jamais été battue. On dirait une scène de Newmarket; mais ce n'est pas pour 25,000 livres sterling que le Breton a couru, c'est pour un mouton de 3 francs.

Partout, dans la France ancienne, le goût du cheval et les habitudes équestres se trouvent liés aux usages de la vie. Pouvait-il en être autrement chez une nation batailleuse, sans cesse aux prises avec les invasions et les conquêtes? Aussi, tandis que, dans les campagnes, à l'abri des tours féodales, nous trouvons les jeux de bague, les grandes chasses, les courses à travers les champs, — dans les villes

Digitized by Google

s'organisaient les tournois de la chevalerie. Les champs clos s'ouvrent de toutes parts à l'ardente jeunesse, qui vient y chercher l'image des combats et préluder à ces grands coups de lance et d'épée, qui feront à jamais, à travers les âges, rayonner le nom de la France au premier rang des nations belliqueuses. La plupart de nos anciennes cités ont gardé jusqu'à nos jours le souvenir de ces jeux. Sous les murs de la ville, ordinairement au soleil levant, se dessine fièrement encore une avenue plantée de vieux arbres : ce sont les *lices*, nom mystérieux qu'entoure une auréole de gloire et d'amour. Là combattaient les héros des anciens jours, là, sous les yeux de la beauté, se déployaient les bannières des chevaliers ; là les ménestrels célébraient les hauts faits des guerriers, là s'échappa d'une lyre ce vers si français :

On en vaut mieux quand on est regardé.

Dès l'origine de la société française, société tout à la fois mystique et guerrière, les chevaux et ceux qui s'en occupaient furent placés sous l'invocation de deux illustres patrons, saint Éloi et saint Martin.

L'orfévre Éloi avait été chargé par Clotaire de lui faire une selle pour son cheval de bataille; le roi en avait lui-même dessiné le modèle; il avait fourni l'or et les bijoux qui devaient en faire l'ornement. Mais l'habile ouvrier trouva moyen, non-seulement de faire une selle, mais encore d'en faire une seconde. Le roi dès lors mit en lui sa confiance et plus tard en fit son ministre. Saint Éloi est resté le patron des forgerons et des maréchaux. Dans certaines contrées, on promène les chevaux malades autour

Digitized by Google

des chapelles dédiées à ce bienheureux saint, et sa fête était naguère célébrée avec pompe par les corporations cavalières. En Bourgogne, il y avait toujours sur la table des ducs un plat d'élite qui n'était présenté qu'au duc seulement. Le jour des grandes fêtes, il était ensuite remis à certains dignitaires de l'État; mais, le jour de la Saint-Éloi, le plat était remis au maréchal qui ferrait les chevaux du prince.

Saint Martin partageait avec saint Éloi la protection des cavaliers; on sait que Clovis avait donné son cheval de bataille à l'église de ce saint, honoré spécialement dans la ville de Tours; on avait soin de conduire un destrier bardé de fer aux processions qui avaient lieu en son honneur. Dans plusieurs lieux où s'élevaient des chapelles en l'honneur de saint Martin, les voyageurs et les hommes d'armes faisaient rougir la clef de la porte et en marquaient leur cheval à la cuisse afin de les préserver de tout malheur.

Nous l'avons vu dans un autre chapitre, les chevaux français se divisaient, au moyen âge, en plusieurs catégories; quelques espèces, comme les roussins destinés aux litières, aux basternes et à porter les gens de basse condition, et les sommiers qui transportaient les bagages du commerce et de l'armée, se trouvaient dans tous les pays, et s'élevaient sans soins et sans intelligence. D'autres, comme les palefrois et les destriers, étaient pris parmi les races les plus précieuses, on les entourait de tous les soins, et chacun rivalisait à qui aurait les plus beaux et les meilleurs.

On s'étonne de ne pas rencontrer dans l'histoire de France, comme dans celle de certains pays, et spécialement de l'Angleterre, la preuve des améliorations apportées

Digitized by Google

à la race équestre par des institutions publiques propres à développer le goût du cheval et à favoriser son élevage; mais on doit concevoir que la France était de tous les pays du monde celui qui pouvait le plus se passer de ces éléments artificiels et souvent factices de prospérité. En effet, la France possédait dans son vaste territoire tous les éléments favorables à la production : le Midi lui fournissait le cheval congénère de l'arabe, et le Nord possédait les magnifiques types de cette race armoricaine que quelques auteurs ont regardée comme une création particulière.

Aussi la grande cause de l'amélioration du cheval français, de sa constante supériorité sur tous les chevaux du monde pendant de longs siècles, vient, d'une part, de cette constante introduction des régénérateurs orientaux, qui date des premiers temps de son histoire et qui continua sans interruption jusqu'à nos jours, et, de l'autre, de la consommation qui se faisait du cheval français, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Nous avons vu que les Romains avaient placé dans leurs campements un grand nombre de légions africaines. La notice des dignités de l'empire renferme plusieurs indications ainsi conçues :

Præfectus Maurorum..... Præfectus militum maurorum,

auxquelles viennent se joindre le nom des localités où stationnaient ces troupes moresques.

Plus tard, les soldats d'Abderame inondèrent le midi de la France de leurs coursiers Numides; après la célèbre bataille de Poitiers, un nombre considérable de ces chevaux

Digitized by Google

restèrent sans maître et répandirent leur sang dans les races du centre de la France.

Bientôt vinrent les croisades, et, comme nous l'avons déjà vu, il faudrait des volumes pour énumérer les haras fondés par les croisés, où ils placèrent les chevaux ramenés par eux. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit au sujet des haras arabes de Normandie et de Bretagne, il n'est pas une province dont les archives ne contiennent la preuve que ces établissements pullulaient dans la France ancienne; le Limousin, la Navarre, la Franche-Comté, la Picardie, la Lorraine, l'Auvergne, le Poitou, ont tous dans leurs souvenirs mainte histoire d'outre-mer qui fixe à une époque déterminée l'origine de la race équestre. Il y a du vrai et du faux dans cette appréciation. C'est moins à une importation déterminée que nous reporterons l'amélioration des races françaises qu'à une suite non interrompue d'importations.

Ordéric Vital nous apprend que le roi de Tripoli, dont les chevaux étaient regardés comme appartenant aux races les plus pures de l'Orient, en fit largesse aux croisés français. Une fois, entre autres, il leur envoya *dix magnifiques coursiers, quatre mulets et une somme d'or*. Une autre fois *quinze mille besants et quinze chevaux d'un grand prix*.

Le cheval français conserva sa prééminence sur ceux de l'Europe pendant tout le moyen âge, l'usage du cheval était un besoin pour les hommes de cette époque; le don d'un cheval français était regardé comme un des plus beaux présents que l'on pût faire, nous avons vu ceux de Charlemagne aux souverains de son temps; cet exemple fut suivi par ses successeurs; Hugues le Grand envoya dix chevaux nor-

Digitized by Google

mands à Athelstane avec l'épée de Constantin et la lance de Charlemagne.

D'après les lois de la chevalerie, les chars, les basternes, les litières même étaient défendus aux chevaliers ; ils ne pouvaient voyager qu'à cheval, pour montrer qu'ils ne craignaient point les fatigues et qu'ils étaient toujours prêts à remplir leur glorieuse mission. Nous avons vu que les rois fainéants furent déchus du trône le jour où ils promenèrent leur indolence dans un char traîné par des bœufs; on sait que Lancelot, errant à la recherche de Genièze, eut le malheur de monter sur une charrette, conduite par un nain et traînée par des vaches; son amour lui fit oublier qu'il dérogeait ainsi aux règles de son ordre, mais il en fut puni par les combats que ce méfait lui attira, et par le mépris même de celle pour laquelle il avait tout bravé. D'ailleurs les chemins et les routes de cette époque étaient impraticables aux voitures, il n'existait que des routes laissées par les Romains, mais qui, faute d'entretien, se rompaient de toutes parts ; puis la nature montagneuse du pays, les torrents débordés et les vastes marais ne permettaient aucun perfectionnement aux véhicules connus jusqu'alors. Les nobles, non-seulement ne voyageaient qu'à cheval, mais encore c'était à cheval qu'ils se faisaient visite dans les villes ou se rendaient à leurs affaires; les dames voyageaient à cheval, soit assises, selon la mode romaine, soit affourchées, selon l'usage des femmes du Nord; dans les villes elles se faisaient porter dans les litières. La reine Berthe filait en chevauchant; on voit encore à Payerne, où se trouve son tombeau, la selle de cette belle filandière; on y remarque le trou où elle mettait sa quenouille. Les magistrats se rendaient au palais montés sur des mules; les marchands, as-

Digitized by Google

sis sur des ânes, ainsi que les frères Mathurins, qui, pour cette raison, étaient appelés frères aux ânes. Les bourgeoises se servaient quelquefois de chars découverts, c'est ce qui détermina l'ordonnance de Philippe le Bel, portant: Art. 1er. *Nulle bourgeoise n'aura char.*

Les femmes allaient encore en croupe derrière les cavaliers, même dans les cérémonies publiques; lorsque Charles VII vint de Montauban à Toulouse, la reine fit son entrée dans cette ville, portée en croupe par le dauphin, sur un cheval blanc. Les capitouls mirent la reine, le dauphin et le cheval blanc sous un dais aux armes de France, porté par chacun de ces magistrats en grand costume.

Dans les villes, et principalement à Paris, il y avait de place en place des *montoirs* ou *pierres équestres*, ainsi appelées parce que ces pierres, taillées en degrés, servaient à monter à cheval. Cet usage venait des Romains, ainsi que nous l'avons dit. On voit encore près d'antiques demeures, ou dans les rues isolées des vieilles villes, des imitations de ces anciens montoirs. Ces monuments, qui deviennent plus rares de jour en jour, sont du nombre de ces vieux débris dont l'usage est presque ignoré maintenant.

Nous avons donné ailleurs l'origine du nom de *baillet*, que portent un grand nombre de chevaux dans les campagnes; le nom de *Moreau* n'est pas moins usité : il sert à désigner un cheval noir; au moyen âge on disait Moreau ou Morel; on lit dans une vieille ballade :

J'atache Morel
A un rincel (branche d'arbre).

Lorsqu'un gentilhomme avait commis quelque crime,

Digitized by Google

forfait à ses devoirs ou encouru le déplaisir du souverain, un des plus rudes châtiments était la confiscation des chevaux. Nous en trouvons l'exemple dans plusieurs chartres et ordonnances; mais l'une des plus curieuses est une pièce signée de la main de Charles VI, portant « confiscation de « chevaux sur le sir N... par suite de la mort perpétrée en « la personne de Jean Raoul. »

Une coutume touchante, et qui prouve jusqu'à quel point le soin du cheval était poussé dans la vieille France, c'était l'usage de donner les invalides aux vieux chevaux, appelés chevaux *vétérans* ou chevaux *de quittance*. On nommait ainsi les coursiers, qui, par leur vigueur ou leur légèreté, avaient sauvé leur maître de quelque grand péril dans les batailles, ou qui leur servirent à gagner le prix des tournois ou des passes d'armes. En reconnaissance de ces nobles services, on faisait vœu de ne plus les monter et de les nourrir convenablement dans la retenue du manoir, portant au cou une *billette* où leurs services étaient mentionnés.

Le prix des chevaux a toujours été en proportion de leur mérite. Dans les pays et dans les temps où ce prix, non-seulement dédommage l'éleveur de ses avances, mais encore vient lui offrir un bénéfice assuré, l'espèce s'améliore et prospère, tandis qu'au contraire elle dégénère et s'épuise là où les prix ne sont point en proportion avec les déboursés. Ce serait un travail utile et curieux d'établir l'échelle des valeurs commerciales des chevaux dans la France d'autrefois et dans la France moderne, on trouverait en regard les phases diverses de ses progrès ou de sa décadence équestre. Parmi les documents épars qui se pressent sous notre plume, nous citerons le fait suivant, qui prouve l'importance que l'on attachait au moyen âge à la possession d'un

Digitized by Google

noble coursier. En 1155, l'évêque de Soissons cherchait un beau cheval pour faire son entrée solennelle dans sa ville épiscopale : on lui en présenta un superbe pour lequel il donna *cinq serfs de ses terres, deux femmes et trois hommes*.

Mais si le soin des chevaux était poussé fort loin, il n'en était pas de même de la science vétérinaire, cette science était plus instinctive et préventive que raisonnée.

La plupart des maladies étaient attribuées aux enchantements. « Si le cheval est enchanté, soit pour avoir passé « sous la croix de Fétu ou sur la bûchette charmée, il suf- « fira de lui faire aspirer du bitume judaïque, du soufre et « de la graine de laurier. » Tel était au quatorzième siècle l'état de la médecine équestre.

Le plan de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans des considérations étendues sur l'état de l'équitation militaire dans les diverses conditions politiques de la France, nous noterons seulement que le quatorzième siècle vit poindre les premières lueurs de l'infanterie régulière ou *chevalerie à pied*.

On lit dans les Mémoires de Philippe de Commines :

« Le dit comte de Saint-Paul, à toute diligence, signifia « cette venue au comte de Charoloys, lui requérant qu'il le « vînt secourir en toute diligence, car jà s'étaient mis à « pied hommes d'armes et archiers...

« Le dit comte de Charoloys trouve le comte de Saint- « Paul à pied, et tous les autres se mettaient à la file comme « ils venaient... De prime face, fut advisé que se mettrait à « pied sans nul excepter, et depuis meurent propos, car « presque tous les hommes d'armes montèrent à cheval. « Plusieurs bons chevaliers et écuyers furent ordonnés à de- « meurer à pied, car entre les Bourguignons, lors étaient le

Digitized by Google

« plus honorés ceux qui descendaient avec les archers, et « toujours s'y en mettait grande quantité de gens de bien, « afin que le peuple en fût plus asseuré et combattît mieux, « et tenaient cela des Anglais avec lesquels le duc Philippe « avait fait la guerre en sa jeunesse. »

Pendant de longs siècles, le nombre des domestiques, et surtout des chevaux, réglait pour ainsi dire la considération et le rang des individus. Princes et gentilshommes ne marchaient jamais qu'entourés d'une suite nombreuse, selon leur puissance et leur fortune. Les juges et les ecclésiastiques avaient aussi leur contingent déterminé par des règlements spéciaux. Il en était de même des avocats, qui, comme on le sait, formaient au quatorzième siècle une des principales corporations de l'État. Leur maison était *tenue noblement*, comme on disait alors; on lit dans le Traité de Beaumanoir : « qu'il n'est pas raison que ung ad- « vocat, qui va à un cheval, doit avoir aussi grant journée, « comme chil qui va à deux chevaux, ou à trois ou à « plus. »

Fournel ajoute que la coutume d'alors était qu'un avocat se fît suivre d'un ou de plusieurs domestiques à cheval, et qu'un avocat de quelque célébrité avait toujours une suite de quatre chevaux et plus.

La cérémonie du cheval *Mallet* a excité les savantes recherches des antiquaires; on a pensé qu'elle avait une origine très-ancienne qui même pouvait remonter à l'époque druidique. Nous ne savons jusqu'à quel point la singulière coutume dont il était l'objet peut se rattacher à l'histoire du cheval; quoi qu'il en soit, cette fête avait lieu tous les ans à la Pentecôte, à Saint-Lumine, ancien pays de Retz, près de Nantes : le principal personnage était un cheval de bois. Il

Digitized by Google

avait au milieu du corps une ouverture par laquelle s'introduisait l'acteur chargé de lui donner le mouvement. Huit jours avant la Pentecôte, les nouveaux marguilliers se rendaient chez les anciens, qui gardaient le cheval de bois et le portaient chez l'un d'eux. Neuf parents ou amis des nouveaux marguilliers formaient le cortége. Chacun d'eux avait pour costume des habits de toile peinte, en forme de dalmatique, semés d'hermines et de fleurs de lis, armes de Bretagne et de France.

Deux sergents de la juridiction précédaient le cheval et tenaient chacun à la main une baguette ornée de fleurs, comme la verge sacrée des druides.

Le cheval était suivi de deux autres personnages qui avaient chacun à la main une longue épée avec laquelle ils ferraillaient pendant toute la marche. La veille de la Pentecôte, les marguilliers, assistés de sergents en costume et accompagnés d'une foule de peuple se rendaient dans quelque bois voisin où l'on arrachait un chêne, qui était porté au son de la musique sur la place publique de l'église.

Le jour arrivé, les marguilliers, accompagnés de leur cortége, faisaient apporter le cheval dans l'église et le plaçaient dans le banc du seigneur. On procédait ensuite, au son de la musique, à la plantation du chêne. Aussitôt après la grand'messe, tous les personnages de la cérémonie apportaient le cheval sur la place, et faisaient en dansant et en caracolant, au son de la musique, trois fois le tour de l'arbre.

Après les vêpres, on reportait le cheval sur la place, et, comme le matin, on formait une danse autour du chêne. Cette danse était composée de neuf tours, après lesquels on

Digitized by Google

approchait le cheval de l'arbre, qu'on lui faisait baiser trois fois.

Cette dernière cérémonie achevée, les sergents criaient trois fois silence, et le *bâtonnier* entonnait une chanson de quatre-vingt-dix-neuf couplets. Cette chanson nouvelle, tous les ans, contenait toutes les anecdotes du pays, les événements remarquables arrivés pendant l'année dans la paroisse. Un double de cette chanson était déposé à la chambre des comptes de Nantes, et l'original restait aux archives du lieu, avec le procès-verbal de la cérémonie.

La chanson finie, on portait le cheval *Mallet* dans la maison d'un des marguilliers, qui en restait dépositaire jusqu'à l'année suivante.

Au milieu des brillantes dynasties de ces rois de France, ornement de l'histoire du monde, la race des Valois se distingua par son élégance, sa galanterie et son goût pour les beaux-arts. La France s'inspirait alors du génie italien, qui éclairait de ses feux la civilisation de cette époque, consacrée sous le nom de Renaissance. Tandis que la poésie se réveillait à la voix du Dante, la peinture à celle de Perugin et de son élève Raphaël, d'habiles écuyers formulaient en préceptes savants les méthodes d'équitation et en formaient un art spécial, que les écoles de Pignatelli devaient propager rapidement parmi les nations civilisées.

Ce fut Henri II, ce roi vaillant et cavalier, qui, défiant Charles-Quint à la journée de Renti, le chercha pendant deux heures au fort de la mêlée, où l'Espagnol ne se trouva pas; ce fut lui qui fonda les premières écoles d'équitation.

Les tournois avaient déjà passé de mode, chassés par l'invention de la poudre, comme nous l'avons dit, quand la mort de ce roi les fit enfin abandonner; mais ils furent

Digitized by Google

remplacés par les carrousels, où l'art du manége put déployer ses plus minutieuses délicatesses. La cour accueillit avec empressement ces perfectionnements, et bientôt, à côté des écoles italiennes, espagnoles et allemandes, qui s'imprégnèrent peu à peu du génie de chaque nation, s'éleva l'école française, destinée à briller la première entre toutes. Les princes se firent un devoir d'étudier profondément un art si bien fait pour la puissance. Tous s'y rendirent plus ou moins célèbres. « Car, dit Montaigne en citant le philo-« sophe Carnéades, les enfants des princes n'apprennent « rien à droict qu'à manier des chevaux, d'autant qu'en tout « autre exercice chascun fléchit soubs eux et leur donne « gaigner; mais un cheval, qui n'est ni flatteur ni cortisan, « verse le fils du roy par terre, comme il ferait le fils d'un « crocheteur. »

Le prince qui se distingua particulièrement à cette époque par ses talents en équitation fut le duc de Nemours, sous Charles IX. Parmi les faits merveilleux qu'on lui attribue, on prétend qu'il descendait et montait au galop les degrés de la Sainte-Chapelle sur un cheval dressé par lui, qui s'appelait *le Réal*.

Nous trouvons dans Montaigne de curieux détails sur les écuyers les plus fameux de son temps, sur le dressage des chevaux et l'art de la voltige. « Je n'estime point, dit-il, « qu'en suffisance et en grâce à cheval, nulle nation nous « emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre « parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. « Le plus scavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener « un cheval à raison que j'aie congnu, feut, à mon gré, le « sieur de Carnevalet, qui enservoit notre roy Henri second. « J'ai veu homme donner carrière à deux pieds sur sa

Digitized by Google

« selle, démonter sa selle, et, au retour, la relever, réaco-
« moder et s'y rasseoir; fuyant toujours à bride avalée;
« ayant passé par-dessus un bonnet, y tirer par derrière des
« bons coups de son arc; ramasser ce qu'il voulloit, se
« jettant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier, et
« autres pareils singeries, de quoi il vivoit. »

« On a vu de mon temps, à Constantinople, dit encore
« Montaigne, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa
« plus roide course, se rejetoient tour à tour à terre et puis
« sur la selle, et ung qui seulement des dents bridoit et
« harnachoit son cheval; ung autre qui entre deux chevaux,
« un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un se-
« cond sur ses bras, piquoit à toute bride, ce second, tout
« debout sur lui, tirant en sa course des coups bien certains
« de son arc. Plusieurs qui, les jambes contrement, don-
« noient carrière, la teste plantée sur leur selle, entre les
« pointes des cimetères attachés aux harnais.

« En mon enfance, le prince de *Sulmone*, à Naples, ma-
« nioit un rude cheval de toutes sortes de maniemens, te-
« noit sous ses genouils et sous ses orteils des réals, comme
« si elles y eussent esté clouées, pour montrer la fermeté de
« son assiète. »

Les chevaux les plus estimés à cette époque étaient les chevaux barbes, turcs et espagnols : on mettait un soin infini à les dresser et on les ménageait beaucoup en leur jeunesse; aussi servaient-ils dans un âge très-avancé. C'est ce que nous apprennent encore les auteurs du temps. « Le
« brave Avaret eut un coursier que M. le connétable avait
« donné au roi Henri, et l'appelait-on *le Compère*. Tout
« vieux qu'il étoit, n'en fut vu un meilleur, et son maître le
« fit trouver en de bons combats où il servit très-bien. Le

Digitized by Google

« capitaine *Bourdet* eut le turc, sur lequel le feu roi Henri « fut blessé et tué (Henri II), que feu M. de Savoie lui avoit « donné, et l'appeloit-on *le Malheureux*. On l'appeloit ainsi « quand il fut donné au roi Henri, ce qui fut un très-mau- « vais présage. Jamais il ne fut si bon en sa jeunesse, « comme il fut en sa vieillesse ; aussi son maître, qui étoit « un des vaillants, le faisoit bien valoir. J'ai vu un cheval « en l'écurie de nos rois, qu'on appeloit *le Quadragant*, « dressé du temps du roi Henri. Il avoit plus de vingt-deux « ans ; mais, tout vieux qu'il étoit, il faisoit très-bien et n'a- « voit rien oublié, si bien qu'il donnoit encore à son roi et « à tous ceux qui le voyoient manier un plaisir bien grand.

« J'en ai vu faire de même à un grand coursier qu'on ap- « peloit *le Gonzague*, du haras de Mantoue ; il étoit contem- « porain de *Quadragant*. J'ai vu *le Moreau-Superbe*, qui « avoit été mis pour étalon. Le seigneur Mantorino, chargé « du haras du roi, me le montra, un jour que je passois, « allant à deux pas et au saut et à volte, aussi bien que « lorsque M. de Carnavalet l'eut dressé ; car il étoit à lui, et « feu M. de Longueville lui en voulut donner trois mille livres « de rente ; mais le roi Charles ne voulut pas qu'il le prît pour « lui, et le récompensa d'ailleurs. Une infinité d'autres, en « nommerois-je ; mais je n'aurois jamais fait, m'en remet- « tant aux braves écuyers qui en ont usé. Le feu roi Henri, « au camp d'Amiens, avoit choisi pour son jour de bataille « *le Bay-de-la-Paix*, un très-beau et fort coureur et vieux, « exprès le choisissant au camp d'Amiens, ce qu'on trouva « étrange.

« Feu M. de Guise envoya à son haras d'Esclairon *le Bay-* « *Sanson*, qui servoit d'étalon, pour lui servir en la bataille « de Dreux, où il le servit très-bien. Aux premières guerres,

Digitized by Google

« feu M. le prince prit dans son haras vingt-deux chevaux, « qui servaient d'étalons, pour s'en servir en ses guerres. »

A l'époque dont nous parlons, chaque propriétaire avait son haras et entretenait un grand nombre de chevaux dans sa maison. Les guerres, les chasses, les cavalcades, les cérémonies publiques entraînaient l'obligation des habitudes équestres; la noblesse se servait de chevaux appartenant aux races les plus distinguées du midi de la France; les vassaux montaient de bons et puissants roussins, produits de juments indigènes et des étalons barbes et espagnols qui peuplaient les haras dans toutes les parties du royaume. Sully fut un des plus puissants moteurs de l'amélioration; excellent écuyer lui-même, il s'occupa spécialement de l'élevage du cheval. Son haras fournissait aux besoins de sa maison, une des plus brillantes du royaume. C'est à lui qu'on peut reporter l'idée première de la fondation des haras en France et surtout du choix qui fut fait plus tard, des environs d'Exmes au pays normand, pour y établir le haras du Pin. Dès cette époque, les belles prairies qui avoisinent la petite ville du Merlerault étaient reconnues comme très-favorables à la production chevaline, et ce fut à l'instigation de Sully que plusieurs étalons furent placés dans cette localité, qui a mérité de donner son nom à une des races les plus importantes de France.

Henri IV, élevé dans les forêts du Béarn, y prit le goût des plaisirs équestres, qu'il poussa au plus haut degré. Dès l'âge le plus tendre, il jetait son cheval navarin, à travers les précipices et les halliers touffus, à la poursuite du loup des montagnes. Il légua à la famille des Bourbons cet amour de la chasse qui la distingue encore, et qui s'est

Digitized by Google

perpétué chez elle jusqu'à nos jours avec celui des bons et vigoureux coursiers.

Le souvenir du roi populaire s'allie toujours aux idées glorieuses et nationales et aux joyeusetés de la vieille gaieté française. On raconte qu'il donna une récompense à l'auteur de ce quatrain sur un petit cheval qu'il montait d'ordinaire.

Joli, gentil, petit cheval,
Propre à monter, propre à descendre,
Tu n'es pas tant que Bucéphal,
Et tu portes plus qu'Alexandre.

Henri IV possédait un haras dans le Berry, dont les produits avaient alors une certaine renommée; ce fut là qu'il fit choisir les coursiers dont il fit hommage à la reine Élisabeth, et qui surpassaient tout ce que l'Angleterre possédait alors en chevaux indigènes. D'autres disent que ces chevaux provenaient de la Normandie, et qu'ils étaient au nombre de quarante. Quoi qu'il en soit, ce présent fut fait en retour d'une compagnie d'Écossais que la reine d'Angleterre offrait au roi de France.

Le commencement du règne de Louis XIII fut peut-être la belle époque du cheval en France; au moins on peut dire avec vérité qu'aucun peuple de l'Europe n'était sous ce rapport à la hauteur de la nation française. Un grand fait s'accomplissait alors : c'était l'épanouissement de la puissance féodale, que devait bientôt suivre sa chute. Jusqu'alors cette puissance, sans cesse en guerre, soit entre elle, soit avec l'étranger, n'avait pu faire éclater ce luxe intérieur que donne seule une opulence tranquille; mais, depuis que l'avénement de Henri de Bourbon avait réuni tous les partis, les seigneurs avaient tourné vers les arts de la

Digitized by Google

paix leurs facultés morales et matérielles. Chaque province, chaque baronnie, chaque fief même, était un petit centre d'activité et d'ambition, très-favorable aux améliorations positives. Aussi est-ce l'époque où l'agriculture a le plus gagné, où les exploitations se formaient de toutes parts, et où d'immenses travaux de desséchement et d'irrigation furent entrepris. La branche commerciale que cet état de choses devait le plus favoriser fut celle du cheval. Les races se fixèrent et se modifièrent dans le sens des nouveaux besoins de l'époque : le destrier devint cheval de carrosse; les races armoricaines du Poitou, de la Bretagne, de la Normandie et du Boulonnais, se spécialisèrent pour le tirage, soit au pas, soit au trot, et les races du Midi, particulièrement la race limousine, qui était alors dans toute sa gloire, firent concurrence au barbe et à l'espagnol pour le manége et les cavalcades.

Un des devoirs qui entretenaient au plus haut degré, chez la noblesse, le désir et le besoin de posséder de bons et brillants chevaux, était les *montres* des gentilshommes, qui se tenaient par ordre du roi dans chaque élection, et où les possesseurs de fiefs étaient tenus d'assister, eux et leurs hommes, avec armes et chevaux *bons* et *puissants*. La négligence, à l'endroit d'une de ces formalités, pouvait entraîner la privation du fief; car, à cette époque, le métier de gentilhomme n'était pas une sinécure, comme on le pense généralement. Les droits n'existaient qu'à la condition des devoirs : celui qui possédait un fief devait en échange être prêt, à toute heure, à verser son sang pour son pays, et, pour preuve, il devait à toute réquisition paraître à cheval et l'épée à la main.

En parcourant les campagnes des diverses provinces de

Digitized by Google

France, particulièrement de celles que l'on considère comme les berceaux principaux de la race chevaline, on peut se convaincre de l'importance qu'acquit le cheval à l'époque dont nous parlons. Ces vastes écuries, qui nous étonnent par leur dimension et le luxe dont elles étaient entourées, datent presque toutes de Louis XIII. Pas un château, pas un manoir, pas une villa isolée, qui ne soient accompagnés de quelque magnifique dépendance à l'usage de la famille équestre, souvent plus confortable que le château lui-même. Cette modeste ferme, jadis humble gentilhommière, est attachée à une écurie de cent chevaux; aussi, bizarre conséquence des retours de ce monde, on voit souvent ces somptueux bâtiments servir à notre époque de logement principal.

Il n'était pas rare de voir des éleveurs posséder des centaines de chevaux, et souvent des compagnies de gens d'armes se remontaient dans deux ou trois maisons.

Mais, si le cheval régnait en province, il trônait encore avec plus d'éclat à la ville, et surtout à la cour.

Alors les plus grands seigneurs du royaume tenaient à honneur d'avoir une place, si petite qu'elle fût, dans les écuries du roi. La charge de grand écuyer était la plus enviée de l'État, et Cinq-Mars était écuyer de la petite écurie.

Alors le duc de Chevreuse faisait faire quinze carrosses à la fois pour essayer le plus doux.

Alors les *dix-sept seigneurs* de France étaient prêts à soutenir, contre tout venant, qu'ils étaient les plus nobles, les plus riches et les meilleurs cavaliers du monde. Les plus parfaits écuyers s'appelaient La Broue, Beauvilliers, Coislin, Craon, Saint-Aignan, La Ferté, d'Harcourt, prince de Nassau de Saarbruck.

Digitized by Google

Alors les seigneurs anglais venaient apprendre en France, non-seulement les belles manières, mais encore l'exercice des armes et l'art de l'équitation. On sait que le brillant duc de Buckingham dut à son éducation française et aux leçons des *académies* de Paris, les succès qu'il obtint à la cour d'Angleterre et à la cour de France.

Alors Pluvinel, qui avait eu l'honneur de mettre Louis XIII à cheval, apportait de grands perfectionnements à l'équitation, et inventait l'usage du sauteur dans les piliers.

Alors le roi lui-même, aussi bon écuyer que hardi chasseur, retrouvait dans ces fougueux exercices une activité, une énergie et une adresse qui contrastaient avec la froideur de son caractère.

Alors enfin, les grands et les riches n'allaient pas se remonter à l'étranger : non-seulement tous les chevaux de la cour étaient achetés en France, mais d'intelligents encouragements venaient récompenser l'éleveur de ses soins. Nous lisons dans M. d'Aure :

« Sous Louis XIII, tout le monde devait savoir monter à « cheval. On faisait d'énormes achats pour les maisons « royales. Les achats se faisaient par un écuyer courtier en « permanence dans les pays d'élève. Lorsque ces chevaux « arrivaient aux écuries, on les classait selon leur mérite : « ceux chez lesquels le dressage développait d'heureuses « qualités étaient mis au rang des chevaux de tête, ou *bri-* « *des d'argent ;* s'ils répondaient dans la suite aux exigences « des écuyers, ils passaient au rang des chevaux du roi, ou « *brides d'or*. Une prime de 500 livres pour chaque cheval « bride d'argent, et une prime de 1,000 livres pour chaque « cheval bride d'or, était accordée à l'éleveur, à titre de « gratification.

Digitized by Google

« Après le service des écuries du roi, venaient la remonte « des écuries des princes, celle des gardes du corps, celle « des maisons rouges, enfin celle des régiments de l'armée. « Chaque service avait son manége, commandé par des « écuyers expérimentés, tous sortis de la même source. Le « manége du roi était le type sur lequel on devait se mo- « deler. »

Parvenu au sommet de la montagne, un pas de plus, et le voyageur descend. La mer n'a pas plutôt mouillé de son flot ascendant sa dernière limite sur la grève, que déjà elle retourne à ses abîmes.

Richelieu parut, il subjugua la puissance des grands tenanciers au profit de l'absolutisme du trône, et fonda sur l'échafaud des Chalais et des Montmorency la centralisation forte et sans bornes que devait plus tard imposer Louis XIV. Au lieu de diriger l'aristocratie et de faire tourner sa force à la grandeur de la nation, le cardinal aima mieux la décimer, la ruiner et l'avilir.

La noblesse, déshéritée de ses droits, s'affranchit de ses devoirs; les gentilshommes quittèrent les champs pour la ville, de laboureurs ils se firent courtisans et valets. Aussi le poëte favori de la cour put dire un jour à la face de tous :

> Qu'est-ce qu'un gentilhomme... un pilier d'antichambre :
> Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
> A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés.

Les chevaux tombèrent des écuries de marbre des châteaux dans les crèches humides des chaumières; la misère distribua les aliments, l'ignorance disposa des croisements. Ce fut alors que commencèrent, pour la France, des jours

Digitized by Google

de honte qui malheureusement ne sont pas finis. Alors, on divisa en deux la famille équestre : le *bon* cheval et le *beau* cheval. Le consommateur ne fut plus producteur, le producteur ne fut plus consommateur. De là deux ordres d'idées : l'un de faire un cheval brillant à l'œil, l'autre d'accepter ce cheval faute de mieux, et tel quel, en s'en rapportant à une conformation trompeuse. Le gouvernement même encouragea cet état de choses ; il recommanda dans les règlements « de ne se donner aucun mouvement pour engager les gen- « tilshommes à prendre des étalons du roi, de crainte que « ces chevaux ne soient employés à un service quelconque. » Il fallait une permission expresse pour leur faire faire même une promenade d'une ou deux lieues, sous peine de 300 livres d'amende. Bientôt la mode, qui se mêle de tout en France, corrompit le jugement ; on rechercha les chevaux busqués, les chevaux de tel ou tel poil, les chevaux travast ou transtavast. Les chevaux à liste ou à étoile, et, par-dessus tout, la graisse et la corpulence. La beauté, une beauté toujours idéale et variable, fut comptée comme seul diagnostic de l'achat, la fraude et le maquignonnage comme seul élément de la vente. La bonté fut réléguée dans le cheval de mince valeur ; elle fut réservée au roussin, au cheval d'amble ou d'allure, au bidet de route et au cheval de gros trait. Un mot cynique se forma dans la langue française, celui de *cheval gras*, comme si jamais ces deux mots pouvaient se trouver réunis ensemble chez une nation un peu civilisée. On eut des foires de chevaux *gras*, et un proverbe courut : « Que la graisse la plus chère était celle du cheval. » Tout cela se fit peu à peu, comme toutes choses. Il y eut bien de vieux seigneurs campagnards qui continuèrent à faire courir dans les forêts leurs vigoureux coursiers élevés

Digitized by Google

par eux à l'ombre de leurs vieilles tourelles; mais la paresse, la mollesse, l'abâtardissement des villes aidant, il se forma dans ces fausses idées une ligue si forte et si tenace, qu'elle a subsisté jusqu'à aujourd'hui, et qu'au milieu de notre France bourgeoise la perfection idéale du cheval est un gros mastoc gras et douillet, potelé et luisant, rond et charnu, exempt de toute tare, quelles qu'elles soient, du reste, sans énergie, sans vigueur, et surtout sans rapidité.

Molière nous apprend quels étaient les mérites que les petits marquis du dix-septième siècle recherchaient dans leurs chevaux :

Mon cheval alezan, l'as-tu vu ?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau.
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudrait me tromper, lui qui me considère ;
Aussi je m'en contente, et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette,
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite ;
Point d'épaules, non plus qu'un lièvre court jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité;
Des pieds, morbleu, des pieds, le rein double, à vrai dire ;
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire,
Et sur lui quoiqu'aux yeux il montrât beau semblant
Petit-Jean de Gaveau ne montait qu'en tremblant.
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait! bref, c'est une merveille,
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
En retour d'un cheval amené pour le roi.

C'est sous l'empire de cette décadence qu'advinrent les

Digitized by Google

remontes à l'étranger de 1688 et 1700. Premiers et funestes indices d'un mal qui devait, plus tard, mordre au cœur l'industrie chevaline.

Jusqu'alors, la France avait non-seulement fourni à ses propres besoins, mais encore elle peuplait de chevaux de parade et de luxe les manéges d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre et d'Italie. Or, toute industrie est en progrès quand elle exporte! Elle est en décadence tant qu'elle importe! Une fois la frontière ouverte aux chevaux étrangers, ils ne quittèrent plus nos marchés, et un cercle vicieux s'étendit autour du commerce du cheval.

L'introduction étrangère sera d'autant plus active, que l'amélioration fera moins de progrès, et l'amélioration fera d'autant moins de progrès que cette introduction sera plus active.

Ce fut pour remédier à ces importations que Louis XIV fit établir une administration des haras, qui eut charge et mission de former aux éleveurs un choix approprié d'étalons.

On recueillit avec soin les meilleures espèces et les meilleures races françaises, et on fit venir à grands frais de l'étranger une immense quantité de chevaux régénérateurs. La Barbarie, l'Espagne, furent mises à contribution pour le cheval de selle; la Flandre, la Frise et le Danemark pour le cheval de carrosse. On faisait venir aussi quelques chevaux anglais, que l'on appelait turcs d'Angleterre, dont la renommée commençait à poindre, et qui, connus maintenant sous le nom de chevaux de pur sang, ont conquis la première place parmi les chevaux du monde.

L'importation des chevaux orientaux, et principalement des barbes, était si considérable, qu'elle formait un com-

Digitized by Google

merce régulièrement établi ; c'était ordinairement les consuls qui étaient chargés de ce soin ; toutefois, la mission de ces agents se bornait aux chevaux de service ordinaire. « Rarement, dit un vieil auteur, s'en trouvait-il d'excellents dans les *voitures* qui arrivaient par leur entremise. Aussi les barbes, destinés aux haras ou aux écuries du roi, étaient-ils l'objet d'une mission spéciale donnée à quelque écuyer de la cour. » Le prix de ces chevaux était peu élevé : une importation de vingt-deux chevaux, faite en 1690, fit monter la valeur de chaque cheval à 226 livres.

Malgré les reproches qui ont été faits aux principes sur lesquels était basée l'administration des haras de cette époque ainsi qu'à la marche qu'elle suivit, on doit reconnaître qu'elle fit un bien immense, puisque le commerce étranger diminua sensiblement, et que, s'il continua, ce fut seulement pour le cheval de troupe ou de peu de valeur, et non pour le cheval de luxe, que la France produisait encore. En effet, d'énormes débouchés s'offraient de toutes parts aux nobles fils de nos provinces chevalines ; les maisons du roi, celles des princes et des seigneurs, les manéges, les corps militaires attachés aux personnes princières, ne se remontaient qu'en chevaux français. Il en était de même des parlements, des riches abbayes, des corporations. Les chasses employaient un nombre considérable de chevaux, tous choisis parmi les plus rapides et les plus énergiques. Enfin, le nombre des pages, écuyers, académistes, était immense, car chacun alors se vantait du titre de cavalier. Etre un beau cavalier ou un beau gendarme, était le *nec plus ultrà* de la fashion, et les plus grands seigneurs s'occupaient eux-mêmes du dressage de leurs chevaux. Nous lisons dans les Mémoires de Saint-Simon :

Digitized by Google

« Le duc de Lauzun, peu de mois avant sa dernière ma-
« ladie, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, dressait en-
« core des chevaux. Se trouvant au bois de Boulogne, il fit
« des passades devant le roi, qui allait à la meute, sur un
« poulain qu'il venait de dresser et qui à peine l'était en-
« core, où il surprit les spectateurs par son adresse, sa fer-
« meté et sa bonne grâce. »

Avant de devenir le premier général de son temps et un des plus grands hommes de guerre du monde, Turenne avait fait ses preuves comme écuyer. On connaît cette anecdote, que l'on s'est plu à rapprocher de l'histoire d'Alexandre domptant Bucéphale.

Turenne avait quinze ans. Le comte de Roussi, qui devint plus tard son beau-frère, conduisit un jour à Sedan, chez la princesse de Bouillon, un superbe cheval polonais à peine soumis au frein et d'un caractère intraitable et farouche. Le jeune prince entreprit de le monter, malgré les représentations qui lui furent faites. Il fit sortir le cheval, s'élança sur son dos, et le mena avec tant de justesse et de liant, que le cheval ne put se livrer à aucune défense. Bientôt il s'élança à toute vitesse et le ramena complétement vaincu.

Si un cheval se trouve pour quelque chose dans les débuts de la glorieuse carrière de Turenne, le souvenir touchant d'un cheval se trouve encore au seuil de son tombeau. Le maréchal montait de préférence une jument appelée *la Pie*, née dans les champs du Limousin ; elle soutenait dignement la réputation des chevaux de cette race fameuse ; elle avait porté son maître dans dix batailles, et c'était elle qu'il montait encore le jour de sa mort. L'histoire a conservé, en cette occasion, un mot échappé du cœur des sol-

Digitized by Google

dats, le plus bel éloge qu'on eût jamais prononcé sur un chef. Voyant, après la mort du maréchal, l'incertitude qui régnait dans le commandement sur la direction à suivre : « Qu'on mette *la Pie* à notre tête, s'écrièrent-ils, elle nous « conduira à la victoire. »

Le roi qui eut l'honneur de donner son nom au plus grand siècle du monde devait être aussi célèbre par l'amour du cheval, « ce piédestal des rois, » que par celui qu'il portait à toutes les choses fécondes et glorieuses. Aussi brillant et calme dans les manéges et les revues militaires, où il déployait cette bonne grâce et cette majesté qui lui étaient familiers, qu'énergique et bouillant dans ces chasses où vingt fois il risqua sa vie, Louis XIV doit compter parmi les plus savants écuyers de son époque.

Le siècle de Molière et de Condé, de Racine et de Bossuet, vit naître Robichon de la Guérinière, que la France peut opposer avec orgueil aux plus célèbres écuyers de tous les temps et de tous les pays. Faire connaître les écuyers de la cour de Louis XIV, serait nommer tous les princes, tous les seigneurs, tous les gentilshommes du temps; on pouvait ne pas savoir lire, mais on ne pouvait pas ignorer l'art de monter à cheval. Les femmes mêmes se faisaient honneur de ce talent, que plusieurs dames poussèrent au plus haut degré de perfection. Nous citerons parmi elles : Philis de la Tour-du-Pin, la Charce, qui fit armer, sous les ordres de Catinat, les communes de sa juridiction et les conduisit elle-même à la rencontre de l'ennemi; Marie-Anne de France, princesse de Conti; la duchesse d'Orléans, mademoiselle de Soubise, madame de Chabot, épouse de François de Rohan, prince de Soubise.

Un des spectacles équestres les plus fameux de l'ancienne

Digitized by Google

France, fut le célèbre carrousel de 1662, qui eut lieu sur la place auquel il donna son nom, entre le Louvre et les Tuileries.

Louis XIV était alors digne de sa superbe devise : *Nec pluribus impar*. Dans la fleur de l'âge, entouré d'une cour éclatante, déjà la terreur et l'admiration de l'Europe, il jeta, comme un défi aux vanités du monde, cette fête où s'alliaient les souvenirs de ses victoires au prestige enivrant des merveilles et des gloires de son règne.

La poésie, la musique, la peinture, s'unirent à l'équitation pour donner à cette fête un cachet qui la place au-dessus des fêtes de l'antiquité et des jeux équestres des Maures de Grenade et de Cordoue. Nous en devons la description à Charles Perrault, un des seigneurs de cette cour élégante et savante, aussi célèbre lui-même par sa bravoure que par ses talents. Son ouvrage est resté à tout jamais un des plus beaux spécimen de la typographie française.

Le mestre de camp (*præfectus castrorum*) était le duc de Grammont, celui qui, lors du passage du Rhin, s'était jeté le premier dans le fleuve. Les *tenants* et les *assaillants* furent divisés en cinq quadrilles, dont chacun figurait une nation. Chaque nation avait son chef (*imperator propositus*) : le roi commandait les Romains, Monsieur, frère du roi, les Persans; le prince de Condé, les Turcs; le duc d'Enghien, les Indiens; le duc de Guise, les Américains.

La reine de France, la reine veuve de Charles Ier, Madame Henriette, épouse de Monsieur, les princesses de la cour, prirent place sous un dais magnifique, sur des carreaux de velours.

Le roi, à la tête de son quadrille, brillait de tout l'éclat de sa propre majesté, rehaussé par un magnifique costume.

Digitized by Google

Après les maréchaux d'Estrées, du Plessis, de Villeroy, d'Aumont, venaient les ambassadeurs et les ministres des cours étrangères.

Chaque combattant portait un emblème avec sa devise, où brillait cet esprit galant et guerrier, dernier reflet de la chevalerie.

On sait que cette fête, dont les frais furent énormes, fut une source de fortune pour le commerce de Paris. Colbert, à qui le roi craignait d'en parler à cause de l'état des finances, feignit d'y consentir par obéissance, tandis que l'habile ministre avait déjà calculé tout le bien qui devait en résulter. Aussi quelques jours après, tandis que Louis XIV recevait timidement des mains de son ministre la feuille qui contenait les dépenses, celui-ci, aussi bon courtisan que grand financier, lui présentait celle des recettes qu'avait faites la ville de Paris, et qui constituaient pour elle un véritable événement.

La fin du règne de Louis XIV fut signalée par des essais de toute nature pour l'amélioration du cheval. Nous citerons principalement les efforts tentés au haras de Saint-Léger. Cet établissement fut d'abord formé de juments du plus haut mérite, provenant d'achats faits en Turquie, en Barbarie et en Espagne. Après un séjour convenable en Provence, pour s'acclimater, elles furent placées à Saint-Léger, près de Versailles. Plus tard, Garsault fut chargé d'aller acheter à Naples quelques-unes de ces fameuses cavales si renommées alors dans les manéges de l'Europe. Il en ramena quarante. Enfin, des juments de fortes races belges furent placées à Rambouillet, mais le succès ne répondit pas à tant de soins, de sollicitude et de sacrifices. La science de l'amélioration était alors entièrement renfermée dans la

Digitized by Google

question de la race, et les épreuves ne comptaient pour rien dans l'élevage, tandis que, sur cette donnée, réunie à celle du sang, l'Angleterre commençait sa glorieuse ascension vers l'idéal de la perfection. La conformation étant tout chez le cheval, on négligea les types les plus précieux : les étalons furent choisis non plus d'après leurs qualités, comme autrefois, mais d'après le caprice et la mode. C'est alors que, suivant la tradition, l'arabe, ou plutôt le barbe, qui plus tard rendit si fameux le nom de lord Godolphin, son maître, fut acheté à une ignoble charrette et passa en Angleterre. C'est alors que les barbes du comte de Toulouse suivirent le même chemin. Hélas! faut-il remonter si loin dans l'histoire pour voir méconnaître les trésors que nous possédons, et ne pourrait-on pas citer, de nos jours, des Godolphin et des Toulouse barbe destinés à périr sans laisser trace de leur passage :

> Ainsi, vain ornement d'une rive inconnue,
> La rose du désert rougit sans être vue.

Le règne de Louis XV fut l'époque la plus brillante de l'équitation française. On vit paraître la Guérinière, Nestier, Dupaty de Clam, Montfaucon de Rogles, enfin Bourgelat, tout à la fois savant hippiatre et habile écuyer, Bourgelat, le savant le plus homme de cheval, et l'homme de cheval le plus savant que le monde ait encore produit. Ce furent ces hommes célèbres qui fondèrent ces principes de manége qui ne seront jamais dépassés chez aucun peuple et dans aucun temps. Mais, comme il faut toujours que l'homme gâte ce qui est bien, en voulant le mieux, on ne fut pas plutôt arrivé à la perfection, que l'exagération s'en méla.

Digitized by Google

L'équitation, d'abord rationnelle, du temps des tournois et des combats d'homme à homme, devint par la suite maniérée et exagérée. « Ils arrivèrent, dit M. d'Aure, à ce « degré d'exagération qu'une réaction ne tarda pas à suivre. « Un écuyer de cette époque était désigné à l'admiration « des amateurs quand il était parvenu à mettre trois quarts « d'heure pour parcourir au galop la distance du manége « de Versailles à la cour de marbre ; cette distance est d'en- « viron cinq cents mètres. Il avait donc résolu ce singulier « problème : de faire une lieue en six heures au galop, c'est- « à-dire à l'allure où le cheval est sensé déployer la plus « grande vitesse.

« Maintenant il faut, au contraire, faire six lieues en une « heure, et c'est peu. Un pareil tour de force prouve cer- « tainement l'habileté de l'écuyer et l'énergie du cheval, « mais quelle utilité pratique peut-on tirer de semblables « exemples? »

Cette époque vit fleurir les académies de Paris et des principales villes de France. C'étaient des écoles où l'on enseignait l'escrime, la danse, la natation, et principalement l'équitation. Tout jeune homme, avant de paraître dans ce monde, devait avoir fait *son académie*. Cela équivalait à ce que l'on appelle maintenant faire *son droit*, et on peut dire qu'il s'est peut-être fait d'aussi grands hommes par l'une que par l'autre méthode. Jamais l'épée, a dit Chateaubriand, n'émoussa la plume, ni la plume l'épée. Nous disons, nous, jamais la science du cheval n'a éclipsé le génie, ni le génie la science du cheval. Une remarque qui ne manque pas d'originalité, c'est que deux des plus illustres ministres d'Angleterre, Pitt et Fox, sont venus faire *leur* académie en France : l'un étudiait à Caen, l'autre à Angers. Les aca-

Digitized by Google

démies de ces deux villes brillaient alors parmi les plus fameuses. Bougainville, Choiseul, Maupeou, Malherbes, Maurepas, d'Aiguillon, la Chalotais, Necker, Turgot, Calonne, Mirabeau..., avaient fait leur académie!

Bien que dès cette époque le goût du cheval étranger se fût éveillé en France, principalement pour la chasse, le cheval français conservait presque partout sa prééminence sur une partie des chevaux d'Europe.

Lord Pembrock écrivait à Bourgelat : « Je ne conçois pas « la fureur que les Français ont pour nos chevaux, quand « je vois vos belles races normandes et limousines. » Aussi les chevaux et les juments de ces contrées étaient-ils fréquemment envoyés à l'étranger, où on a surtout longtemps parlé en Normandie d'un convoi d'étalons de cette province que Bourgelat et Chabert furent chargés d'acheter pour le compte de l'Angleterre.

La plupart des grands seigneurs tenaient à honneur de n'avoir que des chevaux français dans leurs écuries. Le dauphin de France, qui aimait surtout la chasse du loup, dont les *fuites* et la *tenue* sont connues de tous les chasseurs, ce qui rend cette chasse très-fatigante et presque impossible, ne montait que des chevaux normands.

Au moment de la révolution, la France était le pays le plus riche du monde, eu égard à sa population, en belles et bonnes races et en éleveurs zélés et intelligents. Chaque province avait des haras entretenus, soit par l'État, soit par les états des provinces, soit par les seigneurs, les abbayes ou les particuliers.

Le nombre d'étalons que possédait ou subventionnait l'administration des haras était de plus de trois mille chevaux. Outre les haras principaux qui étaient établis au Pin

Digitized by Google

et à Pompadour, et à Asnières, près Paris, il y avait des établissements à Fontenay-le-Comte, à Tarbes, à Apath, à Rhodez, à Périgueux, à Rienfort, à Perpignan, à Rosières, à Jeben, à Besançon, à Dienay, à Annoncel, à Strasbourg, à Niort. Louis XV avait établi un haras dans l'île de la Camargue; c'est de là que vient la réputation des chevaux de ce pays. Mais le nombre de ceux entretenus par les particuliers était au moins aussi considérable.

Parmi ces derniers établissements, on remarquait ceux des Rohan, à Guéménée; du comte Esterhazy, près Rocroy; de MM. d'Escars, de Jumillac, de Caux, Mailhard, en Limousin; de Rouget, Boucher-Lagetière, en Poitou; de Matignon, prince de Monaco, à Thorigny. Le maréchal de Saxe avait fondé un haras à Chambord, qui fut vendu à la mort de ce prince; mais il fut rétabli par M. de Polignac. Les chevaux qui y furent placés venaient du haras de Thorigny. Mais ce n'est pas tout, l'emploi des chevaux anglais pour les chasses ayant fait reconnaître l'avantage des méthodes de ce pays pour le croisement et l'élevage des chevaux, on commençait à adopter les institutions qui réussissaient si bien chez nos émules.

Des courses anglaises eurent lieu pour la première fois, en France, en 1776. Le comte d'Artois, le duc de Chartres, le marquis de Conflans, le prince de Nassau, le prince de Rohan-Guéméné, et quelques Anglais distingués qui se trouvaient alors en France, firent courir dans la plaine des Sablons des chevaux venus d'Angleterre.

Le 6 septembre 1776, une course eut lieu entre *Barbary* et *Comus*, au comte d'Artois; *Partner*, au duc de Chartres; *Pilgrim*, au duc de Lauzun; *Nip*, au marquis de Conflans; *l'Abbé*, au prince de Guéméné. Ce dernier fut vainqueur

Digitized by Google

dans un des engagements : c'était un cheval français ; les autres étaient anglais. On ne dit pas à quelle race ce cheval appartenait.

En 1777, on retrouve encore *l'Abbé*, battant huit chevaux anglais. La même année, on organisa à Fontainebleau une poule où figurèrent et concoururent quarante chevaux. Cette course fut suivie d'une seconde, où parurent quarante ânes. Le vainqueur obtint un superbe chardon d'or et cent écus d'argent. On raconte que cette ridicule parodie eut un grand succès ; les journaux et les mémoires du temps en parlèrent comme d'un spectacle qui fit courir la cour et la ville, triste effet du caractère français, qui couvre trop souvent d'un vernis dérisoire les innovations les plus sérieuses.

Pendant les années qui suivirent, des courses eurent lieu, à Vincennes, à Fontainebleau et dans les plaines des Sablons, mais sans organisation ni époque déterminée. C'est dans ces courses que parut le fameux *King-Pepin* et divers autres chevaux de pur sang, qui plus tard furent livrés à la reproduction. Ces courses étaient seulement des spectacles ; mais l'avenir était au bout. La révolution les interrompit, comme tant d'autres institutions qu'elle sécha dans leurs germes.

Pendant l'ère républicaine, on n'osa pas continuer les courses anglaises, entachées d'aristocratie ; mais, par l'esprit d'imitation des républiques grecques et romaines qui régnait alors, on tenta de ressusciter les courses de chars. Les accidents qui en résultèrent, par suite de l'impéritie des cochers, firent bientôt renoncer à cette restauration stupide, peu récréative comme spectacle et inutile pour l'amélioration équestre.

Digitized by Google

Cependant les réquisitions portèrent un coup funeste à l'amélioration des races françaises. On enleva les étalons et les poulinières; on détela non-seulement le carrosse du seigneur, mais la charrue du laboureur. Les choses en vinrent au point que l'on craignait d'élever un bon cheval qui pût tenter l'avide réquisition, et qu'on recherchait de préférence les chevaux tarés et sans valeur.

Cependant un élément de vie restait encore à l'élève du cheval : c'était le débouché qui venait s'offrir de toutes parts. On avait conservé les plus beaux étalons de ceux qui existaient en si grand nombre dans les anciens haras; les pauvres éleveurs les dérobaient comme ils pouvaient à la fureur des Vandales. Les chevaux se vendaient bien, et il s'est fait à cette époque des fortunes en chevaux; car la frontière était fermée aux introductions étrangères. C'est là le secret d'un problème que quelques auteurs ne se sont pas expliqué. On s'est demandé comment il se faisait que la France, après la dispersion des haras, l'abaissement et le massacre de l'aristocratie, au milieu des guerres continuelles qui la pressaient d'incessantes réquisitions, pût encore fournir des chevaux aux remontes des soldats de l'Empire. C'est que, ainsi que nous l'avons dit, la plupart des précieux étalons des haras vivaient encore cachés dans les écuries des éleveurs, et qu'un prix d'autant plus grand y était attaché, qu'ils étaient *le reste du sang des dieux*. Et puis qu'en l'absence de la concurrence étrangère le commerce du cheval français avait pris un tel élan, que les éleveurs mettaient tout en œuvre pour produire de bons et beaux chevaux.

La nation française est, par sa position continentale, forcée de s'occuper du soin de sa cavalerie, en face des

Digitized by Google

nations voisines et principalement de celles du Nord, qui fournissent une immense quantité de chevaux propres à cette arme. La Russie en possède vingt-cinq millions, l'Autriche six millions et l'Allemagne de quatre à cinq millions. La cavalerie est essentielle à la France; une armée sans cavalerie ne peut protéger le pays autour d'elle et ne peut prévenir les entreprises de l'ennemi. Dans la campagne de 1814, les armées alliées gagnèrent deux marches sur l'armée française, ce qui causa sa perte.

La grande pensée qui avait fait établir des haras par Louis XIV, engagea Napoléon à les rétablir; il avait compris que, dans les pays de démocratie, le gouvernement devait prendre la place des grands propriétaires.

Les courses furent adoptées comme bases d'amélioration et organisées sur un certain pied; des prix, donnés par le gouvernement, furent disputés à époques fixes et réglementés par l'administration. Ce fut au camp de Boulogne, en 1805, que l'empereur décréta l'établissement des courses dans les départements les plus renommés par la bonté des chevaux qu'on y élève. Serait-ce qu'une inspiration lui fût venue de la patrie des institutions chevalines, sur l'aile de ces vents qui enchaînaient l'aigle sur le rivage? Les premières courses établies furent celles de Paris, de Saint-Brieuc et du haras du Pin. Il faut le dire, ces courses avaient peu d'importance et firent faire peu de progrès à l'amélioration; les chevaux qui les disputaient, mal entraînés et mal montés, ne pouvaient, ni par eux-mêmes, ni par leur descendance, rendre d'utiles services.

Les règlements d'alors, imprégnés de ce patriotisme qui signalait l'époque impériale, s'éloignaient tant qu'ils pouvaient des habitudes anglaises, qui cependant devaient

Digitized by Google

servir de base à la nouvelle institution. Quinze années de troubles intérieurs, et l'anéantissement de l'aristocratie, nous avaient abaissés aux pieds de notre superbe rivale, qui avait su profiter habilement de nos disputes et de notre imprévoyance.

Napoléon n'était pas un homme de cheval; sur le sol aride de la Corse, il n'avait vu que le poney dégénéré des montagnes, et l'école de Brienne n'avait pas développé en lui les instincts merveilleux du sentiment équestre que les Alexandre et les Charlemagne puisaient dans les habitudes cavalières de l'ancienne Grèce et dans les goûts chevaleresques des Francs. Le cheval était pour lui, comme toutes choses, un moyen! Cependant, comme tout ce qui était grand allait à son génie, il devina le secret hippique, et posa dans son vaste empire les deux bases de toute amélioration, la production et la consommation. Il rétablit, comme nous l'avons dit, l'administration des haras, qui seule a conjuré la ruine de nos races chevalines, et bannit de nos marchés le cheval étranger, sinon de droit, au moins de fait. Il reconstitua l'école des pages, et Paris eut son manége commandé par M. de Sourdis. Il décréta la réorganisation d'un grand nombre d'écoles d'équitation subventionnées par l'Etat. Enfin, comme le dit M. de Montendre : « Le rétablissement d'une cour brillante, la création d'une « nouvelle noblesse, fondée sur l'illustration militaire, l'in- « stitution de majorats portant titres et distinctions, le luxe « obligé des nouveaux enrichis, des hauts fonctionnaires, « étaient des moyens employés par le souverain pour faire « prospérer le commerce et l'industrie. » Aussi voyons-nous, sous le règne impérial, se reproduire le même fait que pendant l'ère républicaine : c'est que, malgré les guerres

Digitized by Google

et les réquisitions, le commerce du cheval offrait encore des chances favorables, et que le prix des chevaux à cette époque était de beaucoup supérieur à ce qu'il est maintenant.

Napoléon ne montait que des chevaux français ou des chevaux arabes, et les soldats connaissaient le cheval blanc comme la redingote grise, quand il les voyait rayonner parmi la poudre au sein de la victoire.

Un jour il demanda à David de le peindre *calme, sur un cheval fougueux;* c'était le mot de Xénophon, que nous avons cité à l'occasion des bas-reliefs de Phidias. Grandes pensées et grands hommes se retrouvent à travers les temps, comme ces aimants mystérieux qui joignent entre eux les infinis par des routes inconnues au vulgaire.

On peut se faire une idée des magnificences des écuries impériales par la description des équipages de campagne de Napoléon en 1812, au moment du départ pour la guerre de Russie.

Un équipage léger, fort de soixante-seize chevaux, et un équipage d'expédition, fort de cent soixante chevaux; deux cent quarante chevaux devaient transporter les gros bagages; il y avait en outre un dépôt de vingt-quatre chevaux, ce qui faisait un total de cinq cents chevaux et soixante-quatre voitures.

Une somme de 700,000 fr. fut mise à la disposition du grand écuyer pour l'entretien de ces équipages.

Le budget ordinaire de l'écurie s'élevait à trois millions. Les voitures de l'empereur se divisaient en trois classes : celles du service particulier, celles des gens de suite et celles du cabinet et des archives.

Six chevaux ou mulets, conduits par trois hommes, menaient chacune de ces voitures.

Digitized by Google

Il y avait encore dix brigades de douze chevaux de selle, deux chevaux de bataille, un d'allure pour l'empereur, et neuf pour le grand écuyer, l'écuyer de service, le page, le chirurgien, le piqueur, le mameluk et trois palefreniers.

Chacune de ces brigades était désignée par le nom d'un des chevaux de l'empereur. Jamais les portemanteaux n'étaient portés en croupe des chevaux ; ils restaient toujours déposés sur quatre petites charrettes en osier qui suivaient.

Le cheval de l'empereur était équipé d'une selle à la française en velours cramoisi, la housse en drap de même couleur avec un double galon d'or ; les jours de revue, la housse était garnie de franges d'or, à grains d'épinards, et le cheval était natté.

Le cheval que l'empereur montait à Waterloo s'appelait *l'Accacia;* c'était un charmant navarin gris moucheté, âgé de quatre ans, souple, rapide, énergique et gracieux. Vers la fin de la journée, Napoléon s'avança triste et découragé sous la mitraille pour y chercher le seul remède possible à sa grande infortune. Sous les pieds de son cheval, un soldat blessé se releva à demi : *Vive l'empereur !* s'écria-t-il, et il retomba parmi les mourants.

Trois mois après, *l'Accacia*, comme ces meubles d'auberge qui sont au service de tous, était aux Tuileries, au service d'un nouveau maître. Le blessé de Waterloo, Pierre R..., orné d'une jambe de bois, s'était fait ménétrier de village, près la petite ville de Vire. On sait ce qu'était devenu Napoléon.

Après 1830, *l'Accacia* fut vendu comme tant d'autres nobles débris, il quitta Paris et fut conduit en province. Un jour Pierre R..., cadençant les pas d'une noce de village, descendait un chemin creusé par les temps. Tout à coup

Digitized by Google

son archet s'arrêta sur une mesure inachevée, et un cri de *vive l'empereur* s'échappa de sa poitrine. Il avait cru reconnaître dans un cavalier, vieil officier à tenue impériale qui venait à lui, le type du héros populaire. Après quelques explications, nécessitées par cet incident, il reconnut que si le maître n'était pas son empereur, le cheval était celui sur lequel il l'avait vu dans son dernier jour. Pierre demanda et obtint la faveur de monter le noble coursier. Plus tard, le propriétaire ayant résolu de donner l'hospitalité à cette grandeur déchue et de ne l'employer à aucun service, Pierre en fit son compagnon, et s'en servait quelquefois pour escorter d'un village à l'autre les noces campagnardes. En 1832, le ménétrier descendait une côte rapide en jouant du violon, les rênes flottant sur le cou de *l'Accacia*, quand un caillou roulant se trouvant sous le pied du pauvre animal, celui-ci tomba, se cassa une jambe et du même coup tua l'infortuné ménétrier.

Ainsi, le premier maître de ce cheval devait en descendre pour perdre la plus belle couronne du monde ; le dernier pour mourir...

Les événements de 1814 et de 1815 apportèrent de grands changements dans la question chevaline.

Nous avons signalé un fait bizarre et presque inexplicable : c'est la richesse chevaline que possédait encore la France après l'effrayante consommation qui s'était opérée et le peu de ressources qu'avait la production ! Mais les chevaux se *vendaient cher*, et les éleveurs sortaient de sous terre à la voix puissante de l'or. Aussi voyons-nous les nations étrangères venir à cette époque chercher chez nous des types régénérateurs. Plusieurs étalons furent achetés des prix fabuleux dans le Merlerault, pour l'Allemagne et l'I-

Digitized by Google

talie. Un assez grand nombre de juments cotentines partirent pour l'Angleterre ; tandis que huit mille juments poulinières et dix mille chevaux passaient en Espagne. Cette terre de France est si féconde ! mais il faut lui demander poliment, l'argent ou le chapeau à la main. C'est ce qui cessa d'être compris plus tard.

La Restauration, en ramenant la paix, supprima ces réquisitions volontaires ou forcées qui venaient sécher dans leur germe toutes les espérances hippiques du pays. Si, en même temps, les frontières fussent restées fermées au cheval étranger, la France eût atteint rapidement une prospérité hors ligne. Malheureusement il n'en fut point ainsi ; à peine la liberté commerciale fut-elle déclarée, que l'on se jeta aveuglément sur les chevaux des nations voisines. L'Angleterre fut la première à nous inonder de ses chevaux de chasse. L'Allemagne fut plus longtemps à nous offrir ses ressources, et la raison en est simple : c'est que l'Allemagne était encore plus épuisée que nous, et qu'il fallut attendre son réveil à la prospérité hippique, réveil qui eut lieu promptement, grâce à nous ; car, ainsi que le disait un éleveur allemand : « Les achats faits par les Français ont « aidé puissamment, après les désastres des guerres de la « fin de l'Empire, à la régénération de nos races. »

En vain les princes achetaient-ils la plupart de leurs chevaux dans les écuries des éleveurs de Normandie et du Limousin ; en vain la remonte des compagnies des gardes était-elle affectée spécialement au Merlerault ; en vain les haras payaient-ils à des prix élevés la plupart de leurs étalons : le luxe de Paris, fort peu patriote, se plut à choisir de préférence le cheval anglais ou le cheval allemand. On s'aperçut bientôt, plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, des

Digitized by Google

différences qui existaient, pour l'espèce et le dressage, entre le cheval français, resté stationnaire depuis trente ans, et celui des nations voisines. On demanda à nos races indigènes plus de similitude avec les produits améliorés que nous faisait connaître l'Angleterre. Ce fut une des causes qui commencèrent à faire prendre aux courses les errements qui pouvaient les amener à rendre d'utiles services.

Quelques chevaux de pur sang furent introduits à cette époque dans les haras et chez les particuliers. Vers 1819, Louis XVIII fit régulariser les courses et augmenter le nombre des prix dans les départements. Un des premiers chevaux français qui eurent de la réputation fut *Latitat*, à M. le comte de Narbonne; on vit aussi paraître à cette époque les chevaux de M. de Royères, célèbre sportsman du Limousin. Plusieurs établissements se formèrent pour l'élevage du cheval de course. Parmi eux se distingua le haras de Meudon, qui, sous l'habile direction du duc de Guiche, se fit promptement une haute réputation, inaugurée en 1823 par les succès de la *Nell*. M. Rieussec fonda, vers 1820, le haras de Viroflay, où le célèbre *Rainbow* devait se faire une éternelle renommée.

M. d'Escars fit courir *Lucy* vers 1824; c'est un des hommes qui ont fait faire le plus grand pas à la question chevaline. Il fut nommé, en 1829, président de la commission chargée de présenter un rapport au roi sur l'administration. Ce travail, qui fut rédigé sous son inspiration par M. Didon, est un monument à jamais digne de toute l'attention des hommes sérieusement occupés de la science du cheval.

De son côté, l'administration des haras s'attacha à créer le cheval de pur sang. Les haras de Rosières, de Pompa-

Digitized by Google

dour, et spécialement celui du Pin, dirigé par M. de Bonneval, peuplèrent le pays des plus précieux types de cette race. *Snail*, *Tigris*, *Eastham*, laissèrent des produits qui marqueront à jamais dans l'amélioration des races françaises.

Outre les sportsmen que nous avons cités, les premiers qui patronnèrent les courses et l'élevage du pur sang anglais furent MM. de Kergariou, Seymour, de la Rocque, de la Bastide et de Vantaux.

A cette époque, tout faisait espérer un retour assuré vers une prospérité hippique éclatante : l'administration des haras, utilement et consciencieusement dirigée; la plupart des remontes du luxe et des maisons princières se faisant en France; la question du pur sang pour régénérateur s'élaborant à la fois dans les haras de l'État et chez les riches particuliers ; les manéges, subventionnés par les principales villes de France, répandant parmi la jeunesse le goût de l'équitation et des connaissances hippiques ; l'école des pages, commandée par les plus illustres écuyers et professant tout à la fois les doctrines nouvelles et les anciennes pour arriver à une équitation éclectique, appliquée aux besoins de l'époque, dont M. d'Aure devait être la plus brillante expression : tel était alors l'état de la cause chevaline !

Le prince de Lambesc avait conservé le titre de grand écuyer jusqu'à sa mort, arrivée en 1824; le commandement des écuries fut confié à M. de Vernon. M. d'Absac fut placé à la tête de l'école des pages ; à sa mort, il fut remplacé par M. de Boisfoucaud ; les écuyers sous ses ordres étaient MM. de Goursac, de Charrette, et, plus tard, MM. d'Aure, O'Hégerty, de Vendière, de Messange et de Vaugiraud.

Charles X, se rappelant les jeux hippiques de sa jeunesse,

Digitized by Google

encourageait les courses et l'élève du cheval de sang. Par son ordre, le haras de Meudon reçut une impulsion plus active. M. le duc de Guiche continua à le diriger, et, pour ajouter à sa couronne d'éleveur, il produisit, en 1827, *Vittoria*, par *Milton*, et *Sylvio*, par *Trance*, en 1829. M. de la Rocque fit courir, en 1828, son cheval *Zéphyr*, par *D. I. O.* En 1830 *Vesta*, à M. de la Bastide, eut les honneurs des courses de l'année.

Tandis que le pur sang anglais s'impatronisait en France, on comprenait aussi qu'il ne fallait pas abandonner le sang arabe, ce type universel de toute amélioration chevaline. Aussi, vers 1818, M. de Portes fut-il chargé d'explorer la Syrie, d'où il ramena une vingtaine d'étalons arabes. La plupart de ces chevaux étaient du plus incontestable mérite. Malheureusement, ils furent négligés ou mal employés, comme tous ceux que, depuis un siècle, l'Orient nous envoie. A peine quelques gouttes de ce sang précieux sont-elles restées dans les haras français comme spécimen d'un caractère effacé.

En 1815, après la destruction des manéges de Saint-Germain et de Saint-Cyr, eut lieu la fondation de l'école de Saumur; mais ce ne fut qu'en 1826, sous le commandement de M. Oudinot, qu'elle prit les proportions qui en font maintenant une des premières écoles militaires du monde. Tandis que l'illustre général dirigeait l'école de Saumur, il paria avec le major Goodmet de faire vingt-huit kilomètres en une heure, au trot, avec une jument de race anglaise. Cette distance fut mesurée sur la route de Saumur à la Flèche, et s'étendait du faubourg de la Croix-Verte à la côte de Longpré et retour. M. Oudinot mit soixante-trois minutes à franchir la distance. Il perdit de

Digitized by Google

trois minutes ; mais, en comptant les difficultés que lui offrait une route encombrée de voitures, il n'en a pas moins accompli une des tâches les plus merveilleuses qui puissent être consignées dans les annales hippiques de tous les pays.

Au moment où la question chevaline commençait à refleurir à l'ombre de la paix, une révolution nouvelle vint lui porter encore une rude atteinte. Les événements de 1830 enlevèrent aux éleveurs français le peu de débouchés qui leur restaient. Les maisons militaires, qui se remontaient dans le Merlerault, furent supprimées ; les princes, qui fournissaient leurs écuries en France, quittèrent le sol de la patrie. Il semble que deux forces contraires luttent sans relâche à qui compromettra le plus la question chevaline. Quand l'amélioration est dans l'enfance ou dans l'impuissance, la consommation la soutient ; quand l'amélioration progresse, la consommation disparaît et la laisse agir toute seule.

Cette époque fut encore signalée par une de ces erreurs inexplicables qui, malheureusement, se sont fréquemment renouvelées dans le commerce des chevaux français : celle d'acheter des chevaux à l'étranger quand un bourdonnement de guerre vient à gronder à l'horizon ; on pense ainsi atteindre deux buts : priver l'étranger des chevaux dont il peut avoir besoin, et ménager nos propres ressources. Mais, au lieu de cela, on tombe dans deux piéges : on encourage le commerce étranger en lui portant notre *or*, et on décourage le commerce intérieur en lui fermant les débouchés. L'éleveur, qui non-seulement perd la vente de son cheval, mais encore est obligé de le nourrir, égorge la poule aux œufs d'or : il vend ses poulinières, il néglige ses poulains ;

Digitized by Google

il perd en un jour le fruit de dix ans de labeurs. On ne ménage pas des chevaux comme autre chose, et le cheval que vous n'aurez pas acheté disparaît, malgré vous, dans le gouffre d'une consommation sans profit. Voulez-vous n'en jamais manquer? Achetez jusqu'à l'épuisement. Ne craignez pas, puisez, puisez toujours dans cette source féconde; elle rejaillira toujours plus limpide et plus vive.

C'est à ce moment qu'il faut encore reporter l'abandon de l'équitation en France. Jusqu'alors, comme nous l'avons dit, le gouvernement et les villes principales entretenaient des écoles d'équitation, qui répandaient l'habitude et l'amour du cheval parmi la jeunesse, et renouaient au présent la chaîne traditionnelle du passé. Mais, suivant cette déplorable manie des extrêmes qui ternit tout en France, on s'imagina que l'équitation des courses pouvait suppléer à tout, et que, puisque l'Angleterre n'avait pas de manéges, on devait s'en passer en France.

Le gouvernement montra la route. Les villes s'empressèrent de la suivre. On reprochait aux manéges des doctrines vieillies et routinières, et, au lieu de les modifier, en les obligeant à joindre à leur enseignement celui de l'équitation nouvelle et du manége plus convenable aux besoins de l'époque, on aima mieux les anéantir. Dès lors, la jeunesse des provinces, éloignée à jamais de tout enseignement rationnel, s'accoutuma à ne plus voir dans le cheval qu'un instrument de locomotion. Ce fut une des causes de la nouvelle recrudescence vers le cheval étranger, qui, mieux dressé que le cheval indigène, convenait mieux à l'ignorance équestre qui allait imprimer son sceau fatal sur la noble France.

Enfin les haras français, forte et puissante organisation

Digitized by Google

jusqu'alors, et qui seuls avaient conjuré, malgré tant d'obstacles, la ruine complète du cheval français, furent considérablement amoindris; le budget fut réduit d'un tiers, et le nombre des établissements diminué à proportion.

Cependant, tandis que ces choses s'accomplissaient, la science théorique du cheval s'élaborait dans les hautes classes sociales. Les efforts de l'administration des haras, les travaux de plusieurs de ses membres, parmi lesquels nous citerons MM. de Bonneval, de Bony, de Vaugiraud, de Lastic, de Montendre, de Moussy et plusieurs autres, portaient leurs fruits. Un écrit remarquable, de M. le duc de Guiche, aida puissamment aussi au mouvement qui s'opérait. Dès lors la question de l'amélioration, par les doctrines anglaises, fut adoptée en principe par l'administration, qui marcha résolûment dans cette voie, dont elle n'a pas dévié, autant toutefois que peuvent le permettre les différences de climat et d'organisation politique des deux pays.

Il est juste de placer ici le souvenir d'un homme éminent, qui contribua puissamment à cette révolution chevaline : M. Dittmer, littérateur distingué et ancien officier de cavalerie, nommé inspecteur général des haras en 1833, et plus tard directeur de l'agriculture et des haras, doit être considéré comme le principal moteur des améliorations administratives qui eurent lieu à cette époque.

Depuis longtemps on reprochait justement à l'administion des haras de ne point exercer ses produits. Qu'est-ce, disait-on, que des chevaux de pur sang qui n'ont point prouvé leur mérite? Quelle confiance peuvent-ils inspirer aux éleveurs? Ces reproches étaient fondés. L'administration produisit ses élèves sur l'hippodrome en 1833. Son début fut une victoire : *Agar* remporta quelques prix sur

Digitized by Google

l'hippodrome de Paris. Les années suivantes furent signalées par d'éclatants triomphes. Toute la France a entendu parler des succès de *Corysandre*, de *Frétillon*, d'*Eylau*. Ces succès finirent par déconcerter ceux mêmes qui les avaient provoqués, et bientôt défense fut faite à l'administration de faire paraître ses produits sur l'hippodrome. Cela rappelle un peu la fable du fanfaron qui appelle le lion en champ clos, et qui, à son approche, prie Jupiter de le faire rentrer dans son antre.

Le haras de Meudon passa, en 1830, sous la direction de M. de Cambis; le duc d'Orléans et plus tard le duc de Nemours, amateurs distingués tous les deux, s'occupèrent activement d'y introduire des améliorations considérables. De grands travaux furent faits aux prairies, le nombre des juments fut augmenté, et le haras de Meudon, bien qu'avec des fortunes diverses, n'en continua pas moins d'être un des établissements les plus importants de l'Europe pour la production de la race pure.

C'est vers 1832 et 1833 que le haras de Viroflay atteignit son apogée; il suffit de citer les noms de *Georgina*, *Paméla*, *Hercule*, *Félix*, tous fils de *Rainbow*. *Félix* fut le premier cheval français qui ait parcouru les deux tours du Champ de Mars en 4 minutes 50 secondes.

C'est à cette époque que l'on doit rapporter aussi les efforts que fit M. d'Aure, le grand écuyer, pour ramener le luxe au goût du cheval français. Malheureusement, cette patriotique entreprise échoua devant des difficultés matérielles, plus encore que par suite du sentiment antinational qui règne, en fait de chevaux, chez toute la jeunesse française.

Nous ne passerons pas sous silence un des plus curieux établissements de l'Europe, celui de Saint-Contest, près de

Digitized by Google

Caen, appartenant à un éleveur normand, M. Basly, où l'on trouve réunie chaque année l'élite des étalons normands qu'achète annuellement l'administration des haras.

Vers 1833, quelques éleveurs et amateurs se réunirent et fondèrent à Paris la Société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline, connue sous le nom de Jocky-Club. Cette Société établit des courses et provoqua l'acclimatation du pur sang anglais, en proscrivant les chevaux dont la généalogie n'était pas inscrite au *Stud-Book* des trois royaumes. Ces doctrines, trop exclusives, ont certainement favorisé l'introduction de cette race précieuse; mais elles ont eu le tort de laisser perdre sans fruit le sang de quelques remarquables étalons arabes, qui peut-être eussent créé d'illustres familles chevalines. Qu'est devenu le sang des *Massoud*, des *Bédouin*, des *Aboufar* et de tant d'autres? Qui nous dit qu'ils n'eussent pas brillé à côté des *Godolphin* et des *Darley-Arabian*, s'ils eussent vécu de leur temps? Ces doctrines absolues se sont modifiées de nos jours. Le Jockey-Club reconnaît maintenant comme base de ses encouragements l'inscription au *Stud-Book* français, c'est-à-dire qu'il admet l'origine arabe à l'égale de l'anglaise; à part cette exclusion, qui a duré près de dix-sept ans, nous ne pouvons que rendre une éclatante justice à cette Société célèbre, qui, par l'importance des prix qu'elle offre chaque année aux éleveurs, a concouru puissamment à l'amélioration des races françaises.

La Société fait courir principalement à Paris, et les courses de Versailles et de Chantilly ont été fondées par elle.

Cependant, malgré les efforts de l'administration et des particuliers, les courses prenaient lentement; un très-petit

Digitized by Google

nombre d'hippodromes existait en France, il ne dépassait pas dix environ, et le budget qui leur était assigné par l'administration des haras ne s'élevait, en 1834, qu'à quatre-vingt-dix mille francs. C'est alors qu'un grand fait vint leur donner une vie nouvelle et signaler une ère de progrès remarquable.

Les courses au trot, inconnues jusqu'alors et si favorables au dressage des chevaux de commerce, furent créées en Normandie. Des hippodromes furent établis, et des Sociétés de courses organisées dans les provinces. Le gouvernement, les départements, les villes, les Sociétés d'agriculture, secondèrent ce mouvement. Une fois l'organisation arrêtée, il fut facile de la faire profiter aux courses de vitesse. En effet, quelque intérêt qui s'attache aux luttes du trot, il ne peut jamais égaler celui des courses de vitesse; il fallut donc adjoindre partout ces dernières aux concours préparés pour leurs rustiques rivales. Aussi, depuis ce moment, chaque année la France vit-elle augmenter le nombre de ses hippodromes. Les deux provinces de Normandie et de Bretagne, qui, en 1834, n'avaient encore que deux courses, Saint-Brieuc et le Pin, en comptaient quinze en 1849. Le budget des haras n'a fait que s'accroître dans les mêmes proportions, et chaque année de nouveaux hippodromes viennent constater la vogue toujours croissante de l'institution des courses, institution devenue désormais populaire et appelée à remplacer les vastes réunions publiques des temps anciens et modernes.

Les principaux hippodromes de France sont ceux de Paris et de Chantilly. Le Champ de Mars offre un mauvais terrain, tandis que Chantilly est comparable aux plus beaux et aux meilleurs turfs de l'Angleterre; malheureusement,

Digitized by Google

il est loin de Paris, et, malgré les chemins de fer, qui abrégent la distance, le Champ de Mars lui sera toujours préféré.

Nous allons donner la liste des principaux amateurs qui se sont fait un nom par leurs établissements hippiques ou leurs succès sur l'hippodrome depuis le commencement des courses :

MM. de Guiche, d'Escars, de Narbonne, Seymour, de la Rocque, Rieussec, de Royères, du Ponceau, de Rosmorduc, de Kergariou, de la Place, de la Bastide, Wallaston, de Cambis, Fasquel, Rivière, Rothschild, Fould, Santerre, Lupin, d'Hédouville, Sabatier, de Beauvau, de Perregaux, de la Rochette, de Morny, Hocquard, de Pontalba, Eugène et Alexandre Aumont, Lafitte, Boutou-Lévêque, de Baracé, Lavech, Bouvier de Germigny, de Nexon Trewhitt, de Montécot, de la Motte, Talon, Latache du Fay, de Blangy, etc.

Nous citerons encore, parmi les chasseurs et les écuyers : MM. de Vaublanc, de Normandie, de Mac-Mahon, d'Hinnisdal, de Noailles, d'Allemans, de Chalais, de l'Aigle, de Croix, Ney, Caccia, Lacaze, de Beaurepaire, Lecoulteux, de Mornay, de Vallon, de Nieuwerkerke, de Béthune, de Jouffroix, de Beauregard, de Maccarthy, de Coislin, de Montbrun, de Marolles, d'Aubigny de Curnieu, Daru, de Grandmaison, de Miramont, de Brèves, de Tournon, Fleury, etc.

La Révolution de 1848, comme toutes les révolutions, ne fut pas favorable à la cause chevaline ; en ébranlant les fortunes, en inquiétant le luxe, elle jeta la perturbation dans le commerce des chevaux.

Plusieurs établissements importants furent supprimés, entre autres celui de Meudon, qui dépendait des apanages royaux. On doit, en cette occasion, rendre hommage à M. le

Digitized by Google

président de la République, qui, amateur distingué lui-même et parfait écuyer, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour conserver à la France les étalons arabes du haras de Saint-Cloud, dont quelques-uns joignent à une bonne conformation une illustre origine.

L'histoire du cheval serait incomplète, si nous passions sous silence les exercices de voltige et de dressage perfectionné, qui, dès le commencement du siècle, immortalisa le nom des Franconi. Nous avons vu que, du temps d'Homère, on voyait des cavaliers se tenir debout sur des chevaux. Cet art fut cultivé dans les fêtes de l'antiquité, il fut continué dans le bas-empire et pendant tout le moyen âge.

Nous avons cité un curieux passage de Montaigne, qui prouve que, de son temps, cet art était arrivé à une haute perfection; mais ce ne fut que vers 1767 que l'on a conservé les noms des écuyers qui s'y consacrèrent. Le premier fut le sieur Bates, écuyer anglais, dont les exercices, sans avoir toute la finesse d'exécution et toute la perfection qu'ils ont atteint sous ses successeurs, méritent cependant l'attention par la hardiesse de son jeu et le dressage parfait de ses chevaux. Le sieur Hyam parut en 1795, et recula les bornes de la science; on admirait surtout l'audace avec laquelle il se servait, pour ses exercices les plus difficiles, de chevaux qu'il voyait pour la première fois.

En 1783, les sieurs Astley ouvrirent un cirque dans le faubourg du Temple, sur la place adoptée depuis par leurs successeurs. Ils entremêlèrent, avec un goût infini, l'art de voltige et celui des exercices les plus difficiles et les plus précieux de la haute école de manége. Enfin le sieur Franconi, écuyer français, profitant des travaux de ses devanciers et y ajoutant tout ce que l'adresse et l'intelligence peu-

Digitized by Google

vent combiner de plus parfait, a définitivement constitué l'art de la voltige, et l'a élevé aussi haut qu'il le sera sans doute jamais. Les fils, MM. Franconi, se sont montrés dignes du nom de leur père, qui maintenant est classé désormais parmi ceux des hommes de cheval les plus célèbres, et ce n'est pas sans regret que nous voyons notre ingrate patrie refuser à cette intéressante famille les moyens de perpétuer leur art. Les dynasties s'en vont. Celles des rois passent vite, quand elles font peser un joug d'airain sur les nations; plus vite encore peut-être, quand elles les rendent heureuses; car ce n'est pas seulement les bourgeois d'Athènes qui s'ennuient de voir régner des justes. Les dynasties des richesses passent aussi : la fortune ne suit pas souvent quatre générations; mais, celles qui ont pour base le talent et pour aliment le plaisir, devraient au moins durer toujours. Les Franconi ont fait l'admiration de trois générations. Quel est l'homme de nos jours qui ne se souvient du plaisir que lui causèrent, pendant sa jeunesse, les exercices brillants du Cirque-Olympique? Qui oubliera jamais les noms des Paul, des Cuzent, des Jolibois, des Auriol, des Lejard? Les Franconi, abandonnés du public, furent obligés de renoncer à leur art vers 1839; ils eurent M. Dejean pour successeur, et plusieurs artistes distingués se livrent maintenant, par toute l'Europe, à cette profession intéressante.

En terminant, il nous sera permis d'émettre un vœu en faveur des anciens manéges, dont la destruction a contribué puissamment au discrédit des races françaises. La plupart des villes de France possèdent encore d'anciennes constructions qui peuvent être utilisées en écoles d'équitation et de dressage, où l'on formerait tout à la fois des écuyers, des

Digitized by Google

cochers, des hommes de service, et où les chevaux indigènes recevraient une éducation appropriée aux besoins de l'époque. La science de l'équitation est une des plus importantes chez toute nation civilisée ; et dans un siècle qui se vante de porter la lumière sous les voiles de tous les mystères, ne devrait-on pas au moins conserver un haut enseignement hippique, des écoles nationales qui maintiendraient à la France le sceptre équestre qu'elle a toujours porté? En ce moment, il ne reste que deux écoles principales d'équitation, où se propagent dignement les préceptes des grands maîtres, ce sont celle de Saumur, dirigée par M. d'Aure, et celle du Pin, par M. de Montigny.

La France compte huit chevaux par cent habitants; les deux termes de la comparaison sont, pour les États européens : le Danemark, qui en compte quarante-cinq; l'Espagne, un seulement, et l'Angleterre est à peu près dans la même proportion que la France.

Nous distinguerons deux grandes familles dans les chevaux français, la race armoricaine et la race méridionale. La race armoricaine, à la haute encolure, aux formes massives, à la crinière abondante et aux formes athlétiques, fille d'un climat égal et tempéré, des contrées humides et plantureuses, couvre la ceinture maritime de la France, elle prend sa source au pied des Alpes, sur les collines de Franche-Comté, descend les bords du Rhin, occupe les provinces belges, le nord de la France, la Picardie, le pays de Caux, la Normandie, les côtes nord de la Bretagne et les marais du Poitou, jusqu'à l'embouchure de la Charente. Sa couleur primitive était le noir; on la retrouve encore sous son ancien aspect dans quelques contrées de la France, de la Belgique et de l'Angleterre.

Digitized by Google

La famille méridionale, à la tête carrée, aux naseaux fumants, au sabot aristocratique, au poil soyeux et à la jambe nerveuse, est entrée dans les Gaules à la fois par les Alpes et les Pyrénées, répandue sur les côtes de la Provence, dans les plaines de Tarbes; elle est venue planter sa tente jusque dans les guérets du Limousin. Sa couleur prédominante était le gris, qu'elle a conservé dans beaucoup de localités par suite de croisements fréquents avec le sang arabe.

Nous dirons un mot des principales variétés qui se sont établies dans ces deux vastes familles, dont le mélange a donné naissance, en y joignant la différence du sol et du climat, à toutes les espèces qui se rencontrent sur la surface de la France.

Nous citerons d'abord la race de l'Alsace, sœur de la race allemande, qui, dans certaines contrées, a conservé son caractère de force et de pesanteur, tandis que dans d'autres des croisements fréquents avec la race deux-pontoise lui a donné un cachet particulier qui la rend propre aux usages du tirage de luxe et aux remontes de la grosse cavalerie.

L'Alsace est un des pays de France où le cheval reçoit les soins les plus intelligents et les plus éclairés; nous devons une description des habitudes équestres des Alsaciens à la plume d'un ancien inspecteur général des haras, auquel nous avons déjà fait plusieurs emprunts.

« Le paysan alsacien naît homme de cheval; il l'aime et aurait pour lui les soins les meilleurs et les plus minutieux si on le lui enseignait. »

« Il attelle quatre ou six chevaux à son char pour mener les plus légers fardeaux; il marche rarement sans son quadrige. Pauvre, il est simple, mais propre, et l'on n'y voit jamais figurer les ficelles échevelées, les rapiécetages grimaçants

Digitized by Google

et les courroies pantelantes et crottées, misérables cachets de nos attelages dans les provinces réputées les plus chevalines de France, et sur toutes les lignes de la poste royale.»

«Riche, le charretier alsacien, fièrement assis sur son porteur, conduit ainsi à grandes guides; ses bottes sont cirées; dans ses harnais, tout ce qui est noir est noir, tout ce qui est fer est fer, tout ce qui est cuivre est poli et brille comme de l'or.»

«Son attelage est fringant, luisant et entraîné; mais c'est sur son porteur que repose tout son orgueil, celui-là est le favori : c'est toujours le plus beau et le meilleur des quatre.»

«Tenez-vous le vendredi, à cinq heures du matin, en été, à la porte de Saverne, et voyez défiler devant vous les centaines d'équipages de toutes grandeurs, mais uniformes, qui viennent au marché. Suivez-les sur la place, et voyez-en descendre la jolie fille de Kokesberg avec son jupon vert et son bonnet de drap d'or; elle va faire amitié avec la jeune mariée du Brisgaw, au large chapeau de paille si artistement tressé et orné de houppes, de fleurs et de rubans de toutes couleurs; mais n'arrêtez pas vos regards à sa jambe fine, couverte d'un bas de laine si blanc, qu'on dirait une peau d'hermine; ne vous laissez pas distraire par ce bras potelé que voilent à peine ses larges et courtes manches de toile blanche et fine; n'allez pas succomber à la tentation de regarder de plus près ce cou que vous n'entrevoyez que çà et là, grâce au modeste et pudique gorgerin de velours noir dont elle ferme la porte à vos désirs.»

«Mais observez le père de la jolie fille, le mari de la jeune épouse, à qui prodiguent-ils leurs soins? A *Schimmel*, à *Rapp*, à *Fuchs*, à *Adler*, *Adler* surtout : c'est le porteur.»

Digitized by Google

«Il y aura bien du malheur si l'on ne trouve pas pour lui quelque bonne place où il sera à l'abri du soleil et des mouches; d'ailleurs il aura la plus forte part de grain et de pain.»

«Mêmes soins, mêmes habitudes chez ces deux hommes, dont l'un est Allemand et dont l'autre a cessé de l'être. Le titre de Français n'a pu corrompre ce dernier; il sent encore tout le prix de son cheval, il l'affectionne comme un membre de sa famille, comme chose inhérente à sa fortune, à son bonheur, et remarquez qu'il n'a pas encombré sa voiture de quelques bottes de son plus mauvais fourrage, comme cela se pratique dans nos fameux départements hippiques : une ration copieuse de bon grain, et son propre pain, formeront la nourriture de l'équipage, qui attend à son aise que les affaires soient terminées.»

L'histoire du cheval belge ou gros cheval de trait doit commencer comme les contes de fées, par : *il était une fois*... Il était une fois un cheval qui paissait les grasses prairies, baignait ses lèvres dans les brouillards et chargeait ses flancs paisibles d'une graisse paresseuse et sans gloire; dédaigné pendant les siècles d'ardentes chevauchées, il attendait son jour comme tant de grandeurs du monde. Ce jour arriva... L'homme, fatigué de monter à cheval, façonna de lourdes charrettes auxquelles il attacha ces lourds chevaux, dont les qualités prédominantes furent la taille et le poids. Une forte tête, des articulations inflexibles, des allures courtes et pesantes, des pieds énormes, un poil long et frisé, tels furent les avantages recherchés avidement par le commerce et produits facilement par l'éleveur; car, une fois sur la route de la dégénération, les choses vont vite, et l'on ne fut pas longtemps à obtenir des monstres sans pres-

Digitized by Google

que aucune ressemblance avec le type primitif. Il se trouva même qu'une sorte de beauté particulière fut attachée à cette spécialité. Cette ampleur gigantesque, cette chevelure épaisse et hérissée, cette vaste poitrine, cette énergie, puisée dans la force matérielle et entretenue par un travail constant ; tout cet ensemble, accompagné le plus souvent de harnais brillants, de pompons éclatants, de clochettes sonores, offrait un beau spectacle qui disparaît chaque jour dans les habitudes ordinaires et qui ne se remarque plus que dans les grandes villes, aux camions des brasseurs et des maisons de roulage. Les chevaux de trait des fortes races se trouvaient naguère dans le Boulonnais, le pays de Caux et quelques contrées de la Picardie. A mesure que les routes devinrent plus belles, les voitures plus légères, on simplifia les harnais, et le cheval de gros trait disparut peu à peu, comme ces dieux qui n'ont plus d'autel. La vapeur lui porta le dernier coup; maintenant on demande au cheval de trait des allures plus longues, une conformation plus régulière et plus d'énergie musculaire. Les races de trait léger, spécialement cultivées sur le littoral du nord de la Bretagne, et dans les campagnes du Perche, sont seules recherchées aujourd'hui. Elles tendront peu à peu à rentrer dans le type commun du cheval propre à tous les services, à mesure que les routes se perfectionneront et que la vitesse sera de plus en plus comptée comme le plus impérieux besoin dans les habitudes commerciales des peuples.

Une des provinces de France les plus renommées par sa race chevaline est la vieille Normandie. Nous avons eu occasion de parler de son ancienne gloire hippique, qui lui forme encore une brillante auréole. Elle possède plusieurs berceaux principaux. Le Cotentin, le Merlerault, le pays

Digitized by Google

d'Auge et le pays de Caux, pays de vastes pâturages et où règne une verdure éternelle.

La Normandie n'est séparée de l'Angleterre que par un bras de mer, c'est le même ciel, le même sol, les mêmes eaux et les mêmes fleurs, aussi la race chevaline naturelle est-elle la même dans ces deux contrées. La jument du Cotentin et celle du Cleveland sont deux sœurs paissant sur une même prairie, rompue par un large ruisseau.

De tous temps ce fut en Normandie une noble et fructueuse occupation de nourrir et d'élever des chevaux, maintenant encore chaque herbager possède parmi ses nombreux troupeaux de bœufs quelques précieuses cavales dont il fait remonter la famille à de longues générations. Une jument, pour être digne d'estime, doit être fille des étalons en renom dans le pays; si elle en compte parmi ses frères, son prix est singulièrement rehaussé; mais, si elle joint à ces mérites celui d'en compter parmi ses fils, alors elle passe au premier rang de la célébrité.

Les influences du sol et du climat ont toujours marqué d'un cachet profond toutes les races animales, et le cheval normand est un des exemples les plus éclatants de ce grand fait physiologique; mais, à la différence de ceux que produisent des contrées moins favorisées, ce caractère d'homogénéité réunit chez lui les proportions les plus idéales de la beauté plastique et celles qui constituent la force et l'aptitude à tous les travaux. Le cheval normand a l'encolure haute et fière, la queue touffue et ondoyante, l'œil hardi, les membres larges et nerveux, le poil soyeux et un ensemble qui plaît au connaisseur comme à l'ignorant. Les nuances les plus ordinaires sont le bai, le noir et le gris son congénère. Le cheval normand est doux de caractère, se plie à

Digitized by Google

tous les services et supporte les plus rudes fatigues avec un merveilleux courage. Il a porté sans fléchir les compagnons de Tancrède et de Robert sous le ciel brûlant de la Syrie, et les soldats de Napoléon sur les neiges de Moscou.

Ce serait une belle histoire que celle de tous ces vaillants coursiers qui partagèrent la gloire de leurs maîtres dans les combats, les rudes chevauchées, les courses longues et rapides, qui paradèrent avec eux dans les jeux du moyen âge, et qui maintenant remportent chaque jour les palmes olympiques sur les hippodromes modernes. Le cheval normand est le rival du cheval anglais; comme lui, il est propre à tout; selon que le sang oriental coulera plus ou moins abondamment dans ses veines, vous aurez *Eylau*, *Young-Emilius* ou *la Clôture*; vous aurez le cheval de chasse aux puissantes épaules, le carrossier aux aigrettes flottantes, le cheval d'allure à la tête pesante, à la charpente cornue et aux muscles d'acier.

Autrefois, quand l'acheteur du roi arrivait dans une ferme normande, il posait sa canne sur le manteau de la cheminée, s'asseyait près du large foyer, dans le fauteuil de chêne, et réglait le prix d'un de ces robustes attelages noirs, qui n'avaient point alors de pareils au monde pour le tirage rapide, ou de quelques-unes de ces belles cavales grises pommelé, de la race *du Sacre*, ainsi appelées parce qu'elles servaient aux cérémonies publiques dont elles augmentaient la pompe par la majesté de leur prestance et le tride de leurs allures. Maintenant encore, si vous voulez voir le cheval normand dans tout son lustre, trouvez-vous à l'une de ces foires où les femmes portent de hauts bonnets aux longues barbes de dentelle, au milieu de ces hommes au front large, à la pensée profonde, au geste sobre, caractères con-

Digitized by Google

sacrés des fils de Rollon; voyez ces longues files de jeunes chevaux qui bondissent et frappent la terre de coups retentissants; voyez leurs crinières flottantes, leurs naseaux fumants, leurs dos luisants comme celui de la panthère! Voilà le cotentinois à la vaste poitrine, le premier carrossier du monde; voilà le cheval de Merlerault, à l'air narquois et au pied léger, qui demande à tous les vents la voix du cor dans les forêts ou celle de la trompette de guerre. Voilà le poney de la Hague, aussi dur que le granit des dunes de Tourlaville; voilà enfin la puissante cavale du pays d'Auge, qui semble pleurer à côté du bœuf son vieux compagnon, les grands carrosses de messieurs du parlement, qu'elles traînent avec tant de majesté.

La Bretagne passe à bon droit pour une des provinces les plus chevalines de France, sa gloire hippique se lie intimement à sa gloire guerrière. Le souvenir des Grandlon, des Tristan et des du Guesclin se mêle à celui des coursiers du moyen âge. C'était sur des coursiers bretons que les quarante bannerets de ce pays, qui combattirent à Bouvines, affrontèrent la cavalerie du roi d'Angleterre, du comte de Flandres et de l'empereur d'Allemagne. Aujourd'hui, deux divisions profondes se font remarquer dans les races bretonnes : l'une suit le littoral des côtes du Nord, depuis Dinan jusqu'à Brest; c'est la forte espèce de tirage, énergique et rustique comme ses antiques guérets; l'autre habite les montagnes et le littoral du Midi, c'est la vraie race celtique, chantée par les trouvères et les bardes.

Les Bretons de la montagne ont conservé le goût du cheval, qui se lie à tous leurs besoins, à toutes leurs habitudes, à toutes leurs croyances. Les Bretons des montagnes sont toujours à cheval; rien n'est plus curieux que de voir, au

Digitized by Google

retour des foires et marchés, serpenter au flanc des collines ces rustiques cavalcades. Le harnachement du cheval consiste ordinairement en un léger bât, garni d'une peau ou d'un coussin, serré au milieu par une sangle; leur bride est fort dure, et les étriers sont remplacés par deux cordes doubles, dans lesquelles le pied s'enfonce jusqu'au talon. Leur pose a quelque chose d'oriental, le corps est droit et parfaitement d'aplomb, les genoux sont relevés à la hauteur de l'arçon. Assis ainsi sur leurs petits chevaux à l'œil de feu et au sabot de fer, avec leurs guêtres serrées à la jambe, leurs larges pantalons, leur gilet étroit, leur veste flottante et leurs longs cheveux noirs pendant sur leurs épaules, ils ne ressemblent pas mal à une caravane de quelque peuplade levantine. Les femmes vont assises à droite, usage ancien qui remonte aux Romains. C'est à cheval que l'on se rend aux assemblées appelées *pardons*, aux baptêmes, aux enterrements, aux plaisirs ou aux affaires de la famille. Mais c'est surtout aux noces que la cavalcade est de rigueur; malheur au convive qui n'a pas un cheval à monter dans cette occasion solennelle; honneur à celui qui possède un brillant et surtout un rapide *bidet*, car la fête ne sera pas complète s'il ne se fait plusieurs courses en l'honneur du jeune ménage.

C'est dans les marais de la Vendée, du Poitou et de la Saintonge que vient mourir par degrés la race d'armorique.

Sur ce sol factice, sorti des flots comme Délos, elle conserve sa forte constitution. Le cheval poitevin est l'intermédiaire entre le breton à la forte poitrine et le carrossier normand à la vaste encolure et aux brillantes allures. Tout à côté, sur les dunes du rivage, le petit cheval limousin vient

Digitized by Google

flairer de ses naseaux ouverts son robuste confrère. La transition animale est brusque comme la transition géologique. Du sol marécageux des carrées aux glèbes légères des collines qui les dominent, il y a toute la différence qui existe entre les races diverses de ces contrées.

Deux sortes d'éléments concourent à former les bonnes races chevalines : la nature et l'homme; ils ne peuvent rien l'un sans l'autre, mais souvent leur influence se fait sentir dans des proportions différentes. Jusqu'à quel point cette influence s'est-elle fait sentir dans l'espèce du cheval limousin? C'est ce qu'on ne peut dire. Vers la fin du règne de Louis XV, la renommée du cheval limousin avait atteint son apogée; à cette époque une centaine d'éleveurs au moins, dans un rayon peu étendu, s'occupaient à l'envi de la propagation du cheval. Le goût du manége, de la chasse, les nombreux équipages de chevaux de selle, assuraient à cette industrie une vente facile et avantageuse. Le cheval limousin de cette époque se recommandait par son liant, sa souplesse, sa hardiesse de caractère, sa solidité et sa santé à toute épreuve. C'était le véritable cheval de selle, tel que l'entendait l'équitation du temps, et tel qu'il se montrera chaque fois que des conditions analogues se réuniront pour le produire, mais surtout lorsque la production sera favorisée par une consommation assurée. On a répété de la race limousine ce qu'on a dit des autres, qu'elle est perdue, qu'elle a été détruite... Cela n'est pas plus vrai pour celle-là que pour les autres, mais simplement les éleveurs ont cessé d'élever, parce qu'ils ont cessé de vendre !

La renommée des écuries de quelques éleveurs limousins, parmi lesquels nous citerons les noms de MM. de Vanteaux, de la Bastide, de la Place, de Nexon, Maillard de

Digitized by Google

la Couture, a prouvé jusqu'à ces temps derniers que le secret du cheval limousin vit encore.

Le cheval limousin remplirait à lui seul une histoire; nous avons vu que le coursier de bataille de Turenne était limousin. On sait que l'écurie de l'empereur se remontait principalement dans cette contrée. Parmi les plus fameux se faisait remarquer un cheval alezan, qui fit avec lui les campagnes d'Italie, *l'Embelle*, qu'il monta depuis 1806 jusqu'en 1814, ce cheval entra ensuite au manége de Versailles et ne fut réformé qu'en 1827. Il avait accompagné son maître à Iéna, en Espagne, en Russie, et était son favori dans les chasses de Fontainebleau.

M. de Caulincourt, grand écuyer, montait, en 1809, *le Léger*, cheval du même pays. Ce cheval existait encore en 1835.

Volage, *Lucie* et *Vesta*, vainqueurs de prix importants, ont prouvé dans les courses de vitesse que le cheval limousin était toujours digne de sa haute renommée.

Le midi de la France est peuplé d'une foule de variétés chevalines; on y trouve en majorité ces chevaux dégénérés, n'appartenant à aucun type spécial, qui naissent et meurent sans laisser d'autre trace de leur passage que l'impression de leur pas dans les ravines, ou leur hennissement sur les montagnes; puis le cheval camargue, à demi sauvage et infatigable; le corse à l'œil mutin et à la jambe intrépide; jusqu'au cheval de trait, à la tête lourde et massive, qui, suivant le cours des fleuves en traînant son bateau, est tout étonné de se trouver sous un ciel d'azur et de voir attacher ses guides aux troncs noueux de l'olivier.

Mais le cheval sans rival du midi de la France, c'est le cheval navarin. Déjà du temps de César ce cheval passait

Digitized by Google

pour un des meilleurs de la Gaule. La Navarre est l'Arabie de la France; dans ces belles vallées, arrosées par les gaves du Bigorre, dans ces plaines et sur ces collines abritées par les Pyrénées, la famille orientale retrouve tout à la fois l'éclat de son soleil et les pâturages abondants des bords de l'Euphrate et du Tigre. Du temps où le cheval espagnol régnait dans les manéges de l'Europe, le cheval navarin se bornait à rivaliser avec lui, maintenant il lui est bien supérieur : des importations du type oriental lui ont donné une tête plus carrée et plus courte, une croupe plus gracieuse, et plus d'harmonie dans l'ensemble. Il serait peut-être impossible de trouver maintenant dans tout l'Orient une tribu qui possède autant de poulinières remarquables que la plaine de Tarbes. Un petit commerce avec l'Espagne entretient cette mine précieuse, qui ne demande qu'un plus vaste débouché pour reprendre sa glorieuse fécondité. Si les hommes le voulaient, il viendrait un jour où l'on pourrait se demander sous quelle tente est née au désert la fière cavale qui trouva son nid sous un chêne vert des pâturages du Béarn.

Le midi de la France semble participer des habitudes orientales pour la douceur et la bienveillance envers le noble compagnon de l'homme. En Provence, les conducteurs de voitures punissent leurs chevaux en leur reprochant leur indolence à grands renforts de paroles encourageantes; s'ils refusent de marcher, ils se bornent à leur enlever leurs grelots, et, pour suprême châtiment, ils les détellent et les attachent derrière la voiture! Ils pensent que, sensibles à ce honteux traitement, ils accompliront leur tâche avec plus de vigueur et d'énergie; c'est ainsi que, dans la France d'autrefois, le maréchal de Richelieu

Digitized by Google

punissait ses soldats en les menaçant de les priver de l'honneur de monter à l'assaut qu'il devait livrer à la ville assiégée.

Si le cheval a créé la nationalité française, et s'il est le nœud des relations entre les villes et la province, il est encore le premier élément de la vie parisienne. Sans lui, Paris est mort comme Pompei, pétrifié comme Herculanum; sans lui, vous ne donnerez jamais à ses rues, à ses édifices, à ses théâtres, à ses boulevards, ni mouvement, ni vie. Comment pourrait-on se peindre, en effet, Paris sans fiacres et sans omnibus, sans voitures de ville et de campagne, sans courriers, sans estafettes, sans diligences, sans cavaliers qui courent, sans rouliers qui ambulent!

L'homme n'anime que les petites échelles; il n'est grand que par le moral, il faut plus de vitesse physique que la sienne pour imprimer le mouvement à l'espace, il faut au désert la caravane des hauts dromadaires, à l'océan les grands navires, à Paris le pied du cheval! En attendant que la vapeur ait pris sa place, l'activité, l'âme de Paris, sera le cheval. Aussi sous combien de formes et de transformations diverses ce noble animal n'y vient-il pas s'immoler à notre intérêt, à nos plaisirs, à nos ambitions! Nous l'y voyons dans sa gloire et dans son opprobre : tantôt il balance avec orgueil sa tête ornée de fleurs parmi des groupes de jeunes femmes, il cadence ses pas sous l'appareil brillant des armes! tantôt, chargé d'ans et de misères, accablé de coups qu'il ne sent plus, il traîne dans l'abjection les restes oubliés d'une vie laborieuse et utile.

Autrefois le cheval de Paris était le cheval de la France, c'était là que brillait l'élite chevaline des vallées normandes, des coteaux parfumés du Limousin, des landes gra-

Digitized by Google

nitiques de Bretagne; maintenant le cheval de Paris est né sur les bords de la Tamise ou de la Vistule, et si par hasard un pauvre indigène vient à se glisser parmi la brillante cohorte, il est obligé de prendre des lettres de grande naturalisation britannique ou mecklembourgeoise.

On se demande alors si c'est là ce Paris si vanté pour son élégance et son bon goût, ce Paris modèle des nations, et dont toutes les capitales humbles vassales venaient copier les mœurs et singer les manières. C'est lui maintenant qui va demander des modes à l'étranger et devenir imbécile élève de savant professeur. Il est, nous le savons, des changements nécessaires dans les républiques : les mœurs, les lois et les modes qui les suivent toujours ne peuvent rester stationnaires; mais, quand du faîte de l'élégance et du bon goût on vient à tomber dans la misère et l'imitation, c'est en vérité grand'pitié. Eh bien! tel est en France l'état de la question chevaline : nous avons tout pris à l'Angleterre, chevaux, équipages, voitures, grooms, langage, jusqu'à la cocarde noire du jockey. Si cet état de choses ne portait en soi que le ridicule, s'il n'avait pas plus d'importance que la coupe d'un gilet ou la désinvolture d'un chapeau, nous ne nous en occuperions pas; mais c'est que nous y trouvons la cause première du discrédit où sont tombées nos races de chevaux; c'est qu'il en résulte une perte énorme pour le commerce et l'agriculture française; c'est qu'un jour peut-être la France demandera en vain un bon cheval pour garder ses portes, et qu'à la place du robuste destrier de nos pères elle ne trouvera qu'un fantôme qui pliera le genou devant les hordes du Nord.

L'Arabe est fataliste; il juge son cheval par la direction des épis, par la finesse du poil ou la transparence de la peau : la destinée de son coursier et la science équestre

Digitized by Google

sont inscrites pour lui dans ces signes mystérieux, que lui seul sait connaître.

L'Anglais est positif; il juge son cheval par ses qualités et son organisation, il se demande : Qu'a-t-il fait? qu'est-il capable de faire?

Le Français est esclave de la mode et de la forme; autrefois il voulait une tête de barbe, un front busqué, un poil bai ou alezan, une étoile ou une liste, des balzanes plus ou moins hautes; maintenant il lui faut avant tout le *chic* étranger.

Les hommes riches, les grands du jour, banquiers et juifs, ne veulent plus entendre parler des chevaux français, et les pauvres gens qui les singent en veulent encore bien moins par conséquent, car il est du propre de tout esclave de surpasser son maître, et les esclaves de la mode et de la vanité sont les plus serviles de tous. Autrefois les chevaux français pouvaient exceller dans les combats et les jeux à la barrière; ils pouvaient vaincre le cheval anglais à Hasting, le cheval arabe à Jéricho, ils pouvaient briller en Espagne parmi les coursiers andalous de la cour d'Isabelle; ils pouvaient faire trembler le monde sous leurs pieds, mais ils ne pourraient plus maintenant monter un élégant dans les rues de Paris.

De grâce, messieurs, mettez ailleurs votre fierté: officiers de nos armées, consentez à monter les destriers des Charlemagne, des du Guesclin, des Bayard, des Turenne, et des soldats d'Austerlitz et d'Iéna. Nobles dames et riches élégantes, consentez à chevaucher sur les palefrois de Berthe la filandière et d'Iseult de Cornouailles, daignez permettre que les chevaux que le galant Henri envoyait en présent à la reine Élisabeth s'attellent à vos chars légers. Ministres et hommes

Digitized by Google

d'État, ne rougissez pas, pour Dieu, de voir traîner vos voitures par les chevaux qui traînaient celles des Sully, des Colbert et des d'Aguesseau ; et vous, petits marquis, beaux fils, élégants, incroyables, dandys, lions, vous qui êtes toujours les mêmes, quelque nom qu'on puisse vous donner, dans le passé, le présent et l'avenir, honorez d'un regard protecteur les palefrois des d'Épernon, des Lesdiguières, des Lauzun, des Richelieu et de tous ces roués fameux qui vous valaient bien. Allons, un peu de honte est bientôt passée, et vous aurez le bonheur de voir la nation française reprendre le premier rang parmi les nations hippiques du monde et la gloire d'y avoir contribué.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOMMAIRES

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME DEUXIÈME.

—

CHAPITRE PREMIER.

Le cheval arabe moderne. — Division équestre de l'Arabie. — Généalogies.— Anecdotes. — MM. de Lamartine et de Châteaubriand. — Millevoie et Mickiewiez.

CHAPITRE II.

Chevaux turcs, persans, circassiens, géorgiens, zaporaviens, turcomans, kalmouks, mongols, chinois, cochinchinois et indiens.

CHAPITRE III.

Le cheval en Italie. — L'équitation. — Les courses. — Madame de Staël. — La Sicile. — La Sardaigne. — La Corse. — Le cheval espagnol. — Le genet.— L'andalous. — La chartreuse.— Aranjuez.

CHAPITRE IV.

Le cheval africain. — L'Égypte. — L'Abyssinie. — La Barbarie. — L'Algérie. Les courses. — La fantasia.

CHAPITRE V.

Chevaux russes et cosaques. — Chevaux sauvages. — Mazeppa. — Chevaux polonais.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Chevaux armoricains : Le Danemark, le Holstein, le Vurtemberg, la Belgique, la Bavière, la Hollande, le Hanovre et le Mecklembourg. — Chevaux du Nord : la Suède, la Norwége, la Finlande, l'Islande et la Laponie.

CHAPITRE VII.

Des chevaux allemands. — La Prusse, l'Autriche, la Hongrie, la Servie.

CHAPITRE VIII.

Le cheval en Amérique et dans les colonies. — L'Amérique du Sud. — Les chevaux sauvages. —Les Gauchos. — L'Amérique du Nord. — Les Mexicains. — Les prairies. — Saint-Domingue et Cuba.

CHAPITRE IX.

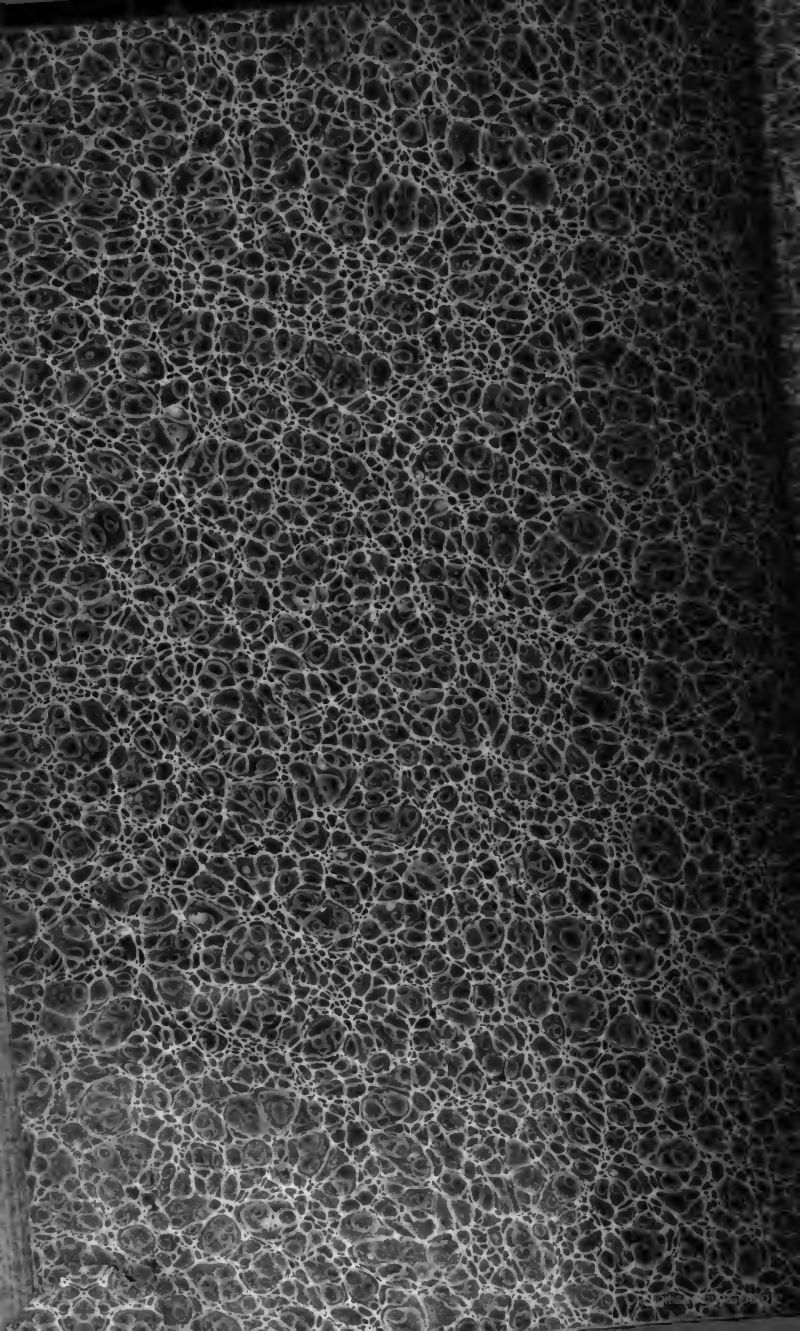
Histoire des perfectionnements de la race chevaline. — Races anglaises. — Les sportsmen. — Les jockeys. — Chevaux célèbres. — Histoire de Black-Bess. — Courses, chasses, steeple-chases. — Gloire hippique de l'Angleterre.

CHAPITRE X.

Le cheval en France. — Légendes. — Chevaux fameux. — Races françaises : cheval boulonnais, normand, breton, poitevin, limousin et navarin. — Le cheval à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google